

ANNE KELLEHER

La nuit d'argent



ANNE KELLEHER

La nuit d'argent



Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Avant](#)

[1. - La Boulaie des Druides Blancs, Val de Garda](#)

[Domaine de Hardhaven, Far Nearing](#)

[Eaven Raida, Dalraida](#)

[Sur la route de Pentland](#)

[2. - Faërie](#)

[3.](#)

[La Boulaie des Druides Blancs](#)

[Village de Hardhaven, Far Nearing](#)

[Eaven Raida, Dalraida](#)

[Eaven Morna, Mochmorna](#)

[4.](#)

[Faërie](#)

[5.](#)

[Eaven Morna](#)

[Sur la route d'Ardagh](#)

[Eaven Morna](#)

[Sur la route d'Ardagh](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

Épilogue

NOTE DE L'AUTEUR

DANS LA MÊME COLLECTION

© 2006, Anne Kelleher.

© 2008, Harlequin S.A.

978-2-280-81835-3

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Titre original :

SILVER'S LURE

publié par Luna®

Traduction de l'américain par

YOHAN LEMONNIER-MEHEU

Luna® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Avant

En dessous

Dans les tréfonds du monde, le visage illuminé par la lueur orangée du foyer, la Sorcière se tenait tapie parmi les roches aux arêtes acérées. Son souffle se frayait un chemin sifflant entre ses dents tandis qu'elle psalmodiait, accompagnée par les craquements du feu :

« Ravive les braises sous le chaudron
Et tourne et touille en tournant rond
Puis jettes-y le changelin,
Qu'il y tourne jusqu'à demain. »

Elle chantait en jubilant de contentement, caressant de ses griffes la surface ronde et laiteuse de la pierre de lune qu'elle tenait contre son sein comme un nouveau-né.

« Deviens brouet, claire eau de pluie,
Mêlée d'ingrédients inédits,
Un peu de peau, un peu de sang,
Le changelin donne ses ossements
Que des ténèbres naisse la lumière
Parmi les flammes, parmi les pierres. »

Elle se tut, mais l'écho de sa voix continua de résonner sous la voûte couverte de lichen. Elle devait attendre à présent que Herne lui amène le changelin. Dès l'instant où elle avait mis la créature au monde, elle avait cessé d'être la Mère pour devenir la Sorcière. Tout comme elle avait cessé d'être la Demoiselle pour devenir la Mère lorsqu'étaient nées ses premières progénitures, les gobelins. Ensuite étaient venus les mortels et les sylphes, mais seule la toute dernière naissance importait véritablement, posait comme un jalon dans le grand cycle de la roue du destin, et constituait l'événement augurant des bouleversements à venir. Les mortels, bénis soient-ils, s'agiteraient comme des fourmis dont on vient de détruire la fourmilière. Les sylphes (et eux seuls) connaîtraient la nature des grands changements dont ils seraient témoins, et ils agiteraient tristement la tête en contemplant les vestiges de la civilisation humaine. Les khouri-keen se réfugierait profondément dans leurs tanières souterraines pour ne refaire surface qu'à l'heure du renouveau. Quant aux gobelins, ils sauraient certainement tirer profit de la situation.

— Et ils auront bien raison ! murmura-t-elle en s'affairant. De tous ses enfants, les gobelins étaient certainement ses favoris ; ils se satisfaisaient de si peu.

Elle cracha sur la pierre de lune, faisant apparaître dans ses profondeurs laiteuses l'image de la grotte poussiéreuse. Dans la pierre, elle vit le visage de Herne éclairé par le feu de l'âtre, penché sur son ventre vaste comme une montagne, et pendant un court instant elle redevint la Mère. Elle se revit dans cette chambre d'enfantement, la peau rougie par l'effort, couverte de sueur, le corps

agité de contractions. Ils savaient tous deux qu'ils n'auraient pas d'autre enfant dans cette facette de la réalité. Le souvenir se fit plus présent encore. L'image de ses cuisses douloureusement ouvertes s'imposa à elle dans les reflets de la pierre et son ventre se contracta. Elle faillit lâcher le globe, mais parvint à tenir bon. Elle serra la sphère laiteuse contre elle, ferma les yeux et assista de nouveau, sur le rideau de ses paupières closes, à la naissance de son dernier enfant. Elle revit Herne brandir le petit être couvert de crêpine et de sang et, à travers la membrane translucide, entrevit un petit corps qui s'agitait, la peau couverte de poils tressés.

Le temps d'un soupir et elle était de nouveau dans sa caverne, agrippée à son bâton de ses vieux doigts noueux, de retour dans sa vieille peau jaspée de bleu et de gris, avec ses dents jaunies et pourrissantes. Le flot de sang qui avait coulé entre ses cuisses durant la vision devint un mince filet qui se tarit, coagula en une croûte brune avant de tomber au sol pour enfin être bu par la pierre. Chassant ses souvenirs, elle se remit à l'ouvrage. Elle avait pris soin, dans le passé, de se fabriquer deux grands sacs avec les cadavres des corbeaux de Marrighugh. Elle fourragea dedans pour en trier le contenu tout en lançant un charme mineur qui ranima le feu sous le chaudron.

Ce creuset de métal toujours bouillonnant était comme sa seconde matrice et elle le chérissait tout autant que les trois globes sur lesquels il reposait. Ces objets étaient ce qu'elle avait de plus précieux au monde. Au commencement, il y avait eu quatre globes ; un pour chacun des Éléments primordiaux. Les sphères étaient venues à elle alors que le monde était encore jeune et qu'avec Herne ils profitaient de l'insouciance de l'adolescence. Aidé de la puissance des globes, le couple avait modelé toutes choses en ce monde.

Aujourd'hui ne demeuraient que trois des quatre pierres originelles. La quatrième, sa préférée, s'était brisée avec une telle débauche de pouvoir qu'elle avait donné naissance à de nouveaux êtres, de nouvelles espèces, détenant chacune un fragment de la pierre disparue. Un jour, se plaisait-elle à imaginer, elle réunirait les morceaux du quatrième globe et lui rendrait son intégrité. Mais cela engendrerait alors des bouleversements tels qu'elle aurait certainement à payer un lourd tribut. Aussi laissa-t-elle une fois encore cette idée de côté. Mais un jour peut-être...

Elle déposa chacune des sphères sur le rivage de l'océan luminescent, et les plongea dans l'eau salée pour les nettoyer. Puis elle les observa longuement, essayant de déterminer laquelle était sa favorite : l'obsidienne noire couvant pour l'éternité le feu qui l'avait vue naître ? L'étincelante perle blanche aux reflets nacrés, ou la pierre de lune, teintée de vert par les chatoiements des lueurs marines ? Elle tint la pierre de lune devant ses yeux et plongea son regard dans ses profondeurs nébuleuses. Son aspect changeait sans cesse, comme l'air dont elle était le symbole. Oui, décidément, ce serait celle-ci.

Elle remit la pierre de lune à sa place, reformant le triangle minéral sur lequel elle vint déposer le lourd chaudron avec un effort surhumain et des grognements de douleur. La tension déforma ses traits et la laissa chancelante. Elle dirigea la pointe de son bâton noueux sous le vaste récipient noir, au centre du brasier, et en ranima une fois encore la flamme. Puis elle plongea le long morceau de bois dans le liquide et en remua la surface, dans l'expectative de ce que cela allait provoquer.

Une image s'éleva immédiatement des profondeurs, et elle grimaça. Elle se pencha pour regarder de plus près et l'océan gélatineux commença à frémir. Dans le chaudron, l'image s'effaça aussi vite qu'elle était apparue. La sorcière se tourna en direction du rivage et cracha dans l'onde

luminescente qui venait mourir sur les roches acérées. Elle se lécha les babines en voyant la pointe des cornes de Herne percer la surface. L'eau dégouttait de son vaste front, et dans le rideau de ses boucles brunes, alors qu'émergeaient ses épaules puissantes, laissant peu à peu apparaître un torse d'homme sur un corps de taureau. Il gravit lentement la grève, arasant les arêtes rocheuses de ses sabots. Il s'ébroua puis considéra la Sorcière de son regard aux reflets de flamme ; il venait les mains vides.

Elle retira son bâton du brouet et fit le tour du chaudron.

— Où est le changelin ? Qu'en as-tu fait ? Mon chaudron est affamé et il réclame sa tête !

Herne croisa lentement les bras sur sa poitrine en prenant soin d'éviter de croiser le regard de la Vieille.

— Tu sais que c'est moi et moi seule qui mets cet univers en branle, reprit-elle, et tu savais aussi que cette chose devait être sacrifiée. Elle y était destinée, bien avant sa naissance, et nous le savions tous les deux. Alors maintenant je veux que tu ailles chercher le changelin et que tu me ramènes cette chose ici. Tu sais comme moi que cela doit être fait.

— Ça va devoir attendre encore un peu.

Une émotion étrange saisit la Sorcière. Une sensation si inédite qu'elle ne la reconnut pas immédiatement. Un frisson lui parcourut l'échine et elle épingla Herne du regard. Elle n'avait jamais ressenti cela auparavant, à part peut-être ce jour funeste où le globe nacré s'était disloqué. Ce jour était marqué d'une pierre noire ; le temps s'était alors scindé en deux entités distinctes : il y avait eu un avant et un après.

— Attendre ? s'étrangla-t-elle. Une vive douleur lui vrilla la poitrine et un océan se mit à bouillir quelque part dans ses entrailles.

— Qu'as-tu fait du changelin ?

— Le roi des sylphes s'en est emparé.

— Quoi ?

Une quinte de toux la secoua et une remontée de mucus visqueux lui envahit la bouche. Elle cracha un amas compact et veiné de sang.

« Ravive les braises sous le chaudron

Et tourne et touille en tournant rond. »

Les mots dansaient dans sa tête et, alors qu'elle dévisageait Herne, elle se demanda s'il comprenait qu'il était responsable du brasier croissant qui lui consumait à présent les entrailles.

— Tu l'as laissé faire, n'est-ce pas ? C'est toi qui l'as donné au roi des sylphes, avoue. Pourquoi tu as fait ça ? Comment as-tu pu faire une chose aussi insensée ? Ce n'est pas un enfant, ce n'est qu'un changelin. Il n'est pas destiné à grandir, à devenir une personne, c'est un ingrédient de mon bouillon, rien de plus.

— Il était si beau, Mère, murmura Herne. Toi, tu n'étais plus là quand je l'ai pris dans mes bras, tu n'as pas vu comme il était... tu ne l'as pas vu. Il était si... différent. Il n'était vraiment pas comme les autres, répéta-t-il, la voix brisée par l'émotion.

Il ferma les yeux en dodelinant de la tête avec abattement. Il y eut un long silence. Herne rouvrit

les yeux et contempla ses mains, comme émerveillé.

— Je n'avais jamais vu un enfant aussi parfait. Ses jambes et ses petits bras étaient roses et potelés. On... on aurait dit une fleur trempée dans du lait. Il avait de grands yeux verts, puis ils sont devenus gris et il avait la tête couverte de petites boucles, aussi douces que la soie et aussi noires qu...

Une fois encore, sa voix se brisa et il s'éloigna en serrant les poings.

— Aussi noires que la merde dans laquelle tu nous as fourrés, siffla la Sorcière. Plus noires que la plus épaisse des nuits sans lunes — aurais-tu déjà oublié Lyonesse ?

— Il finira dans ton chaudron, tôt ou tard, rétorqua Herne. La création tout entière retournera un jour dans ce chaudron. Ses yeux s'étaient étrécis et sa poitrine massive, tout comme sa tête, s'était élargie, si bien qu'il ressemblait vraiment à un monstrueux taureau penché sur la chétive silhouette de la vieille femme. La Sorcière ne broncha pourtant pas devant la bête. Une autre quinte de toux la déchira et, cette fois, son crachat finit sa course près du sabot de Herne.

— Et pendant combien de temps suis-je supposée attendre ton bon vouloir, Père ? De quoi est-ce que je vais nourrir mon chaudron ? Qu'est-ce qui va maintenir mon brouet en mouvement, à présent que ton changelin chéri arpente le vaste monde ?

— Je te le ramènerai moi-même s'il fait parler de lui.

— Mais c'est déjà trop tard, je l'ai vu dans mon chaudron. Sur le moment, je n'ai pas compris ce que je voyais, mais tout s'éclaire, maintenant. Ce changelin est la cause d'un vaste chaos dans toute la Faërie. Te rends-tu seulement compte de ce que tu as déclenché, Père ?

— Je n'avais pas terminé ma phrase, tout à l'heure. J'allais te dire que, s'il avait les cheveux aussi noirs, il les tenait certainement de toi, Mère.

Herne tourna les talons, tête basse.

— J'aurais sans doute dû l'amener ici, que tu te rendes compte par toi-même. Là, tu aurais compris.

— Evidemment que tu aurais dû me l'amener ! Il n'appartient pas à ce monde, il est destiné au chaudron, fais-toi à cette idée. *Puis jettes-y le changelin, qu'il y tourne jusqu'à demain*, ainsi vont les choses.

— Jamais je n'aurais pu te laisser faire ça...

— Ramène-le-moi immédiatement, Herne.

— Je ne... je ne peux pas !

— C'est nécessaire et tu le sais.

— C'est trop tard, de toute façon, ils lui ont donné un nom.

Un nom. La première pierre qui fondait un individu, qui l'ancrait dans le réel. Cette règle absolue était valable pour tous les êtres, quelle que soit leur race, ou leur nature ; tout commençait par un nom. Mais les changelins n'étaient jamais baptisés, ils n'étaient pas supposés vivre assez longtemps pour avoir besoin d'un nom. L'anomalie qu'elle avait discernée dans les profondeurs du brouet était donc bien plus profonde qu'elle ne l'avait supposé.

— Tu dois remettre de l'ordre dans tout cela, Père.

— Pourquoi ne veux-tu pas attendre encore un peu ? Tu sais bien qu’il finira dans ce chaudron.

Le poids de la création tout entière sembla soudainement peser sur les épaules de la Sorcière comme un gigantesque rocher, et durant un instant elle se demanda si elle aurait la force de respirer de nouveau. Et puis, comme se raccrochant à la seule chose qu’elle savait faire, elle claudiqua vers le chaudron, elle y plongea son bâton et la marmite se mit doucement en mouvement pour venir se placer sur les trois globes. Hésitante, s’attendant à chaque instant à sentir le sol se dérober sous ses pieds, elle commença à remuer le mélange en décrivant de larges cercles.

— Il sera difficile de remettre les choses en ordre, Père, j’espère que tu en as conscience Le changelin est loin d’ici, et il s’est trouvé un nom... Tu avais raison sur un point, il est vraiment différent des autres. Il est rusé et Chaudron seul sait les désastres qu’il risque d’engendrer.

Elle sentait toujours ce poids peser sur ses épaules, comme un lourd manteau noir, aussi épais que l’eau saumâtre qui venait clapoter contre les rochers. La pesanteur qui s’était abattue sur elle était telle qu’elle en avait des difficultés à articuler. Les mots se frayaient difficilement un passage dans sa gorge, changeant sa voix en souffle rauque et guttural.

Tournent les cycles dans le chaudron

Ténèbres et lumière tournent en rond

brûl’ la flamme sous la marmite

Que s’épaississe le brouet

Passent les heures à mijoter

Le changelin décomposé

Broyé, brisé, réduit en squame

Renaisse la Vierge, s’endorme la Femme.

Et alors qu’elle prononçait ses incantations, alors qu’elle s’échinait à remuer l’épaisse mixture bouillonnante, naissait en elle la certitude qu’il était déjà trop tard.

La Boulaie des Druides Blancs, Val de Garda

Les lutins étaient agités, et même le lait refusait de tourner en beurre. Le messenger que Meeve avait choisi de lui envoyer faisait partie d'un corps de combattants d'élite, appelés les Fiachna, connus pour leur morgue et leur arrogance. L'homme n'avait cessé d'aller et venir toute la journée et elle était heureuse de le voir enfin partir. La pluie tombait sans discontinuer depuis le lever du jour et l'eau ruisselait en cascades des toits de chaume. En d'autres circonstances, l'idée de savoir le messenger parcourant les routes sous cette pluie battante lui aurait certainement fait plaisir. Mais Catrione était pour la première fois de quart en tant qu'Ard-Cailleach, sœur supérieure en charge du Bosquet, aussi oublia-t-elle bien vite le messenger pour se concentrer sur le chaos environnant.

Elle évita de justesse une immense flaque, dans sa hâte à rejoindre l'herboristerie de l'autre côté de la cour détrempée, mais ses chaussettes et ses bas de pantalons étaient mouillés. Elle aurait aimé profiter des conseils et du soutien des anciennes Cailleach, mais toutes avaient quitté le Val pour se rendre aux célébrations du Solstice à Ardagh. L'Archidruide Connla avait convoqué quelque temps auparavant un conclave extraordinaire, et leur présence avait été requise. En tant que cadette et sœur supérieure en charge du Bosquet pour ce quartier de lune, Catrione était restée avec les quelques druidesses encore trop jeunes ou bien trop âgées pour participer au conclave.

Il y avait des rumeurs de flétrissure à travers le pays et on rapportait un nombre croissant de naissances contre nature : de poissons à deux bouches et de veaux à six jambes. On disait aussi que les gobelins s'étaient mis en mouvement.

Le messenger de Sa Majesté n'avait pas précisé pour quelle raison la reine demandait à sa fille, Deirdre, de rentrer au palais et il avait soigneusement évité de croiser le regard de Catrione et des druidesses. Après son départ, la servante qui avait réchauffé le lit du Fiachna avait évoqué un différend entre l'Archidruide Connla et la reine.

Rien cependant qui puisse apporter un début d'explication au fait que les nœuds refusaient désormais de rester serrés, que les feux mouraient d'eux-mêmes et que le pain levait si mal. Sans parler des lutins, qui étaient pris de frénésie et renversaient les plats, crachaient en tous sens et se querellaient pour un oui ou pour un non, provoquant un tel vacarme qu'elle avait été contrainte de les renvoyer dans leurs tanières souterraines sous le Tor. Elle avait dû prendre cette mesure après avoir découvert qu'une réserve complète de levure avait été gâtée, privant le Val tout entier de pain, le temps pour les herboristes de fabriquer une nouvelle réserve.

Catrione s'abrita sous l'avant-toit, et sursauta au croassement d'un corbeau qui s'envola aussitôt. Elle posa la main sur le loquet de l'atelier en se remémorant la vieille comptine, *Promenons-nous dans les bois*. La porte s'ouvrit comme mue par une volonté propre et trois visages anxieux apparurent dans l'embrasement, émergeant des ténèbres de l'herboristerie au moment où elle en franchissait le seuil. Elles semblaient l'attendre depuis un moment.

— Catrione, tu dois nous laisser prendre l'enfant, commença Bride sans ambages. Elle était la

maîtresse herboriste et, si elle avait une poitrine de nourrice, ses yeux étaient aussi acérés que ceux d'un faucon. Elle saisit vivement Catrione par le poignet et l'entraîna à l'intérieur.

— Le moment est venu pour l'enfant de Deirdre, nous n'avons que trop attendu.

— Voyons, mes sœurs, parvint à articuler Catrione, prise d'une soudaine faiblesse.

Deirdre était la fille de la Haute Reine, et elle avait été la personne, parmi toutes les sœurs, dont Catrione s'était sentie la plus proche. Mais elle avait commis l'erreur de déshonorer son nom et le Val tout entier. Non seulement avait-elle connu charnellement un frère en dehors des rites consacrés, mais quelques mois après qu'il eut été banni Deirdre avait avoué porter son enfant. Les druides ne faisaient l'amour que dans le cadre strict de rituels précis. Cela demandait une préparation et certaines précautions étaient prises afin qu'aucun enfant ne naisse de ces unions, afin d'éviter la venue de bébés anormaux, destinés à devenir des druides *naturels*, qui n'avaient aucun contrôle sur leurs capacités, une fois devenus adultes.

La grossesse de Deirdre avait duré bien au-delà des neuf mois habituels. Elle avait refusé que les sœurs ne la fassent avorter, et elle dépassait à présent son terme de presque trois mois. L'enfant était en vie et bougeait normalement, aussi Deirdre refusait-elle toute intervention visant à accélérer le travail. Tout juste consentait-elle à boire certains breuvages reconstituants.

Catrione craignit que ses jambes ne se dérobaient sous elle, mais la poigne de Bride lui communiqua un peu d'énergie et elle parvint à s'asseoir sur un banc.

— Nous sommes forcées d'intervenir, tu le sais, répétait Bride. Tu dois nous laisser faire.

Sora, la plus jeune des trois, alla fermer la porte. Baeve, aussi fine et efflanquée qu'un spectre, se tenait juste derrière Bride.

— Tout cela n'est pas naturel, Catrione, et tu le sais comme nous, renchérit-elle.

Catrione se tordit les doigts sur son tablier maculé.

— Voyons, mes sœurs...

— Pense à Deirdre, ajouta Sora de sa voix douce, effleurant les épaules de Catrione de ses doigts de papillon gracile.

— Pense à la reine, glissa Baeve en croisant son regard.

— C'est très mauvais pour elle, murmura Bride. Et regarde ce qui se passe ici : des événements similaires nous sont rapportés des quatre coins de Brynhiver.

L'expression qui se peignait sur le visage de Baeve fit hésiter Catrione. Au moment de partir, le messenger avait mentionné que Meeve et sa sœur Connla, l'Archidruidesse de Brynhiver, feraient halte au Bosquet sur le chemin d'Ardagh. Les idées tournaient dans sa tête. Elle trouvait curieux que l'Archidruidesse ne soit pas déjà sur place, à Ardagh, pour préparer la cérémonie. Elle ne pouvait s'empêcher de donner raison à ses trois sœurs au sujet de l'enfant, mais le lui prendre, enlever à Deirdre son enfant... la simple pensée de cet acte n'était-elle pas déjà une trahison ? La voix de Termuid, caressante comme le satin, revint à son oreille en un doux murmure : *Protège-la*. Catrione avait obéi, elle l'avait protégée, non pas parce que Deirdre était sa meilleure amie parmi la vingtaine de sœurs qui vivaient avec elle au Bosquet, la seule pour laquelle elle ressentait réellement cet élan fraternel. Elle l'avait fait pour lui. Elle l'avait protégée parce qu'il le lui avait demandé. Lui, Termuid, dont la chevelure sombre tombait en cascade sur ses épaules, soyeuse

comme celle d'une femme. Termuid aux yeux d'un bleu si pâle qu'on l'eût dit de sang sylphe. Il faisait tourner la tête à bien d'autres sœurs que Catrione et Deirdre, et, si cette dernière était tombée sous son charme, le cœur de Catrione aussi se consumait pour lui en secret. Et ce n'est qu'à force de discipline qu'elle était parvenue à dissimuler ses sentiments. La perspective de donner cet ordre d'emmener le bébé, l'enfant même de Termuid, lui déchirait le cœur plus profondément que ne l'eût fait une flèche.

— Nous savons à quel point tu tiens à Deirdre, nous savons quelles souffrances tu as endurées.

Le visage de Bride se plissait comme une vieille pomme tandis qu'elle repoussait quelques mèches argentées sous sa coiffe. Elle posa ses mains sur celles de Catrione et plongea son regard dans le sien, fixe, perçant.

— ... mais nous n'avons pas d'autre choix. Si nous ne le faisons pas, que dirons-nous à l'Archidruidesse ? Et que dirons-nous à la reine ? Son chevalier ne nous a-t-il pas informées qu'elle comptait faire halte ici, sur la route d'Ardagh ?

Les yeux de Catrione se levèrent vers les bouquets d'herbes séchées pendus aux râteliers, avant de glisser sur les paniers remplis de baies et de noix. Quelque part au milieu de cette profusion d'ingrédients se trouvait le mélange parfait qui possédait le pouvoir de les débarrasser de l'enfant. Un frisson lui parcourut l'échine de la nuque jusqu'au bout des doigts.

Elle avait eu l'occasion de fuir tout ça lors de la dernière fête de Beltane. Son père Fergus, souverain d'Allovale, était issu d'une lignée tout aussi prestigieuse que celle de la Haute Reine elle-même, et, son druide étant décédé, la place était demeurée vacante à sa cour. Mais il y avait Deirdre et il y avait cet enfant, alors elle était restée. Mais ce n'était pas l'unique raison, évidemment. Si Catrione faisait preuve d'un peu d'honnêteté, ainsi qu'on l'exigeait d'elle à chaque célébration des rites de la Lune Sombre, elle ne pouvait nier l'évidence ; Termuid pouvait revenir d'un jour à l'autre. Son bannissement d'un an et un jour au-delà des portes du royaume arrivait à son terme.

Catrione ferma les yeux, espérant secrètement que les sœurs plus âgées n'avaient rien remarqué de ses préventions et de ses espoirs. Eithme en particulier, qui avait l'œil acéré et un don certain pour percevoir la moindre faiblesse, avait milité dès le départ pour que Deirdre avorte. Catrione quant à elle s'était bien gardée d'émettre la moindre opinion à ce sujet, et il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre pourquoi les sœurs l'avaient élevée au rang d'Ard-Cailleach ; elles voulaient la mettre à l'épreuve.

— Je t'en supplie, l'implora Baeve.

Catrione se leva soudainement. Elle se tint bien droite, prenant garde à chasser les images du corps nu et élancé de Termuid, pâle dans la clarté lunaire, caressant la peau mate de Deirdre. *C'est la folie qui t'attend si tu t'engages dans cette voie. Tu sais où cela a mené Deirdre.*

— Nous savons que tu désapprouves cette décision, insista Sora à la peau aussi pâle et satinée que celle d'une sylphe en fixant Catrione de ses grands yeux humides de cygne aux abois, mais nous sommes convaincues que tu sauras où se trouve ton devoir, ajouta-t-elle en se rasseyant les bras croisés.

— Nous devons mettre un terme à cette aberration ; c'est contre nature, statua Baeve d'un ton définitif.

Catrione leva les bras en prenant une profonde inspiration. Elle était druidesse, elle l'avait toujours été et cette flamme dévorante qui grandissait dans le creux de ses reins et qui la consumait s'était allumée lors de la période d'abstinence à laquelle elles étaient astreintes, entre les feux de Beltane et les rites du Solstice. Durant cette période, aucun accouplement n'était permis. Le feu charnel allumé à Beltane devait croître et brûler librement. C'était là la source de ce désir croissant qu'elle ressentait chaque fois qu'elle évoquait mentalement l'image de Termuid. Les druides ne pouvaient s'aimer, c'était ainsi. *Mais ce n'est pas de cet amour-là que tu brûles pour Termuid, n'est-ce pas*, lui susurrait la petite voix maligne qui montait de son ventre. Les rites de l'été viendraient bientôt. On allumerait alors les feux sur le Tor afin de convoquer les sylphes, et les druides uniraient leurs fluides, infusant à la terre leur énergie. Mais, d'ici là, ces énergies devaient être maîtrisées, jugulées.

— Mes sœurs, vos discours m'ont convaincue. Qu'attendez-vous de moi ?

— Va la chercher, lui répondit Baeve.

— Amène-la-nous, ajouta Bride.

— Et si elle refuse de me suivre, que suis-je supposée faire ?

— Si elle refuse de te suivre, tu devras faire venir les hommes, rétorqua Baeve.

— Les hommes ? Quels hommes ? s'étonna Catrione.

— Ceux qui se posteront au-dehors à notre signal, répliqua tranquillement Baeve.

Catrione se raidit. C'était donc ça. Elles avaient tout planifié de longue date. C'est Niona qui a tout arrangé, n'est-ce pas ? Niona MaFee n'était l'aînée de Catrione que de quelques années. Elle était la fille d'un humble berger qui vivait loin au nord, et du jour où Catrione, héritière du souverain d'Allovale, était arrivée au Val, quatorze années auparavant, Niona lui avait voué une jalousie profonde et malsaine. Son ressentiment n'avait fait que croître depuis Beltane, lorsqu'elle avait appris qu'elle ne ferait pas partie de la délégation qui accompagnait les anciennes Cailleach à Ardagh.

Les trois sœurs échangèrent un regard et Bride prit la parole.

— Tout le monde parle, y compris les chefs tribaux alentour. Hier encore, le jeune chef Niall de la vallée nous réclamait un remède pour ses moutons malades. Niona passait par là et elle l'a accompagné lorsqu'il a demandé audience à Athair Emnoch au sujet de ses arbres ; tu étais avec le messager de la reine, à ce moment-là.

Catrione sentit le sang lui monter aux joues. Personne ne lui avait rapporté la visite du jeune chef. Ses mâchoires se soudèrent de rage et elle serra les poings à s'en blanchir les jointures. Il était capital qu'elle conserve un calme apparent.

— Et vous souhaitez que je me rende auprès de Deirdre sans attendre, n'est-ce pas ?

— Oh ! Tu as un petit peu de temps devant toi, répondit Baeve en consultant ses sœurs du regard. Il nous reste quelques détails à régler.

— Et puis tu sembles fatiguée. Pourquoi ne te reposerai-tu pas un petit peu ? ajouta Sora avec sollicitude.

— Allonge-toi le temps d'un tour de sablier, lui conseilla Bride. Sora t'apportera une tasse de

remontant lorsque tout sera prêt.

Catrione acquiesça à chacune de leurs remarques, chacun de leurs prévenants conseils, se demandant si c'était là ce que son père ressentait avant l'un de ses raids. Elle traversa péniblement la cour, prêtant l'oreille à l'effervescente activité qui avait suivi son départ de l'herboristerie, dès l'instant où le loquet de la porte s'était rabaissé. Ses sandales claquaient sur le dallage en ardoise. Le fumet du poulet rôti qui emplissait l'air lui donna la nausée. La pluie avait cessé, mais le ciel demeurait aussi sombre que son humeur. Les larges maisons blanches sous leurs toits de chaume évoquèrent à Catrione des enfants gigantesques abrités sous de lourdes capes de toile grossière. Elle était heureuse de trouver la cour déserte à cette heure. Elle saisit ses jupes et se précipita à l'abri lorsqu'une nouvelle averse soudaine s'abattit sur le Bosquet.

Elle atteignit le long bâtiment des dortoirs et s'arrêta devant la chambre de Deirdre, les poings toujours serrés. Elle prit le temps d'expirer profondément, se demandant si elle devait frapper à cette porte, si elle devait une fois encore tenter de raisonner son amie. Mais elles avaient eu cette conversation si souvent... Et puis il y avait cette boule d'angoisse dans sa gorge, ce sentiment d'une issue funeste qui ne la quittait pas. Elle savait que Deirdre allait refuser, que les hommes allaient venir la prendre et elle savait qu'elle retournerait alors à l'herboristerie en toute hâte, qu'elle serait épuisée, qu'elle manquerait de préparation. « Ne t'inflige pas ça, songea-t-elle. Prends le temps de te préparer convenablement. » Tout le secret résidait dans la préparation. S'il y avait une chose qu'elle avait apprise en quatorze années d'apprentissage, c'était de ne jamais rien tenter, que ce soit une guérison, un rituel ou un oracle, sans l'avoir parfaitement planifié. Se préparer, préparer ses outils, préparer son environnement. *Oh, Déesse, pourquoi cet enfant n'est-il pas encore né ?* Mais seul l'écho de ses pas vint en réponse à sa question.

Devant elle s'étendait un long couloir qui se perdait dans les ténèbres. De chaque côté des portes closes, comme un reproche silencieux. La plupart de ces chambres étaient inoccupées. La maison des sœurs avait été construite bien des années auparavant, et, le temps passant, les frères comme les sœurs y avaient réduit leur séjour. Tous les Bosquets connaissaient ce sort, à mesure que leur taille et leur importance se réduisaient. Certains Bosquets avaient même tout simplement disparu. Depuis qu'Ardagh était devenu le centre vital, il ne restait plus guère qu'une douzaine de Bosquets en activité. Les murs du couloir semblaient se rapprocher et les ténèbres s'épaissir, à mesure qu'elle avançait. Un frisson lui parcourut l'échine. Elle avait entendu parler de ces bruits selon lesquels parfois l'Outremonde venait se fondre avec le réel au hasard d'un couloir. Les lieux indéfinis, les endroits de passage faisaient de parfaits portails vers l'ailleurs. Catrione sentit l'air miroiter un instant autour d'elle et elle crut apercevoir un visage d'une blancheur d'albâtre à la limite de son champ de vision. Un petit rire suraigu retentit discrètement dans les ténèbres. Elle songea que la douce étreinte d'un sylphe, si fugace qu'elle soit, lui ferait sans doute le plus grand bien, l'aiderait à se détendre. Elle se promit de s'octroyer cette pause bienfaisante un peu plus tard. *J'irai m'égarer du côté du Tor et je trouverai l'un des sentiers qui mènent à TirNa'lugh. Mais ça devra attendre encore un peu.* La sensation d'imbrication entre les mondes s'estompa alors qu'un autre frisson plus intense lui glissait le long de la colonne. Elle s'arrêta devant la porte qui ouvrait sur sa chambre, la main suspendue à quelques centimètres au-dessus de la poignée ; la porte était entrebâillée, or Catrione prenait toujours soin de bien fermer derrière elle. Elle jeta un œil à chaque extrémité du couloir, mais il n'y avait personne. Elle pénétra dans la pièce. Son

regard passa sur son chien, Bog, étendu au pied de l'âtre froid, assoupi, avant de se poser sur Deirdre assise sur une chaise, son gigantesque ventre dépassant des accoudoirs. Catrione eut le souffle coupé de la trouver là. Deirdre se tourna vers elle et Catrione croisa ce regard qui luisait de façon irréaliste dans ce visage bouffi. Elle avait les joues rosies par la grossesse, mais dans cette semi-obscurité le visage de Deirdre semblait uniquement teinté de gris et de blanc. Une coiffe blanche dissimulait ses cheveux.

— Qu'est-ce que tu fais là ? interrogea Catrione, vacillante, en s'appuyant sur la poignée de la porte.

— Nous savons toutes les deux ce qu'elles veulent que tu fasses, Catrione.

Sa voix n'était qu'un faible râle.

— Il ne s'agit pas de ce qu'elles veulent, répondit Catrione en se ressaisissant du mieux qu'elle le pouvait.

Deirdre ne cillait pas et ce regard fixe la déstabilisait, tout autant que l'immobilité de Bog.

— Voyons, Deirdre, reprit Catrione, ça ne peut pas continuer comme ça, tu vois bien que cet enfant est en train de devenir si gros qu'il sera bientôt impossible de le mettre au monde ! Tu ne vois pas que tout le monde se fait du souci pour toi ?

— Pourquoi veux-tu nous faire *souffrir* ? demanda Deirdre en sifflant ce dernier mot avec des accents reptiliens.

Catrione s'agenouilla au pied de la chaise de Deirdre et prit sa main dans la sienne en ravalant la répulsion qu'elle ressentait à son contact. Ses doigts étaient aussi bouffis que des morceaux de saucisse, mais Catrione se força à plonger son regard dans les yeux porcins de son amie et, avec toute la douceur dont elle était capable, tenta de la rassurer.

— Personne ne veut te faire du mal. On veut simplement prendre soin de toi. On se fait du souci pour toi, Deirdre. Il s'est passé des choses étranges dernièrement et...

— Mon bébé n'est pas une chose ! s'écria Deirdre en retirant vivement sa main de celle de Catrione pour venir caresser son gigantesque ventre. Elle ferma les yeux, inclina la tête, de sorte que son menton vint presque toucher son énorme poitrine, et entama à voix basse une inquiétante litanie. *Laissez-nous tranquilles... laissez-nous tranquilles... allez-vous donc nous laisser tranquilles ?*

Le dégoût que Catrione avait d'abord ressenti se mua en une froide résolution. Les autres avaient raison. « Comment ai-je pu être à ce point aveugle ? » songea-t-elle tout en apostrophant Deirdre.

— J'ai accepté de te laisser tranquille, Deirdre, mais je me rends compte à présent que j'ai eu tort. Il est inutile de discuter plus longtemps. Les herboristes te donneront ce que des centaines d'autres femmes ont pris avant toi ; c'est inoffensif.

— C'est notre mort qu'elles ont préparée dans ce *calice*, rétorqua Deirdre avec le même accent reptilien, tandis que sa coiffe glissait au sol, laissant apparaître un amas de cheveux trempés de sueur et des plaques de chair à vif.

Seul le sang-froid enseigné aux druides permit à Catrione de conserver un calme apparent.

— Quand tes cheveux ont-ils commencé à tomber ? s'étonna-t-elle, mais Deirdre était déjà sur elle, se déplaçant bien plus vite que Catrione ne l'en eût cru capable.

— Va-t'en, et ne prends pas la peine de faire venir les hommes, c'est inutile — il y avait dans sa voix quelque chose qui ne laissait planer aucun doute ; elle n'ignorait rien de la conspiration des herboristes — car nous refuserons de les suivre.

— Mais comment as-tu su que..., souffla Catrione, décontenancée et gênée par ce « nous » que Deirdre employait d'une façon de plus en plus malsaine.

— C'est incroyable ce que les sens d'une femme enceinte gagnent en acuité, remarqua Deirdre, sarcastique.

Elle commença à se redresser, la tête inclinée, regardant Catrione à travers le rideau de ses cheveux gras. On eût dit une masse minérale se mettant lentement en mouvement, lente mais implacable une fois lancée.

— Nous savions que c'était toi, Catrione. *Lui* ne s'est jamais douté de rien, mais, nous, nous savions. Et nous savons aussi autre chose, un secret que tu pensais inviolable, murmura Deirdre en se rapprochant. Nous savons de qui tu rêves. Nous savons qui est celui que ton corps et ton cœur réclament.

Les relents corporels de Deirdre enveloppaient Catrione dans un voile de miasmes putrides qu'elle tentait vainement d'éviter de respirer.

— Tu t'aveugles toi-même, Catrione. Tu t'imagines que ce que tu ne peux pas voir demeure invisible aux autres, n'est-ce pas ? Eh bien tu fais erreur.

Catrione eut le souffle coupé par la violence de ces mots, comme si Deirdre l'avait frappée à la poitrine. Elle ouvrit la bouche, mais le temps de reprendre ses esprits Deirdre avait quitté la pièce. *Elle sait tout, elle sait tout.* Les mots lui battaient les tempes. *C'est impossible. Personne n'est au courant. Même quand elle me taraudait avec ça, j'ai toujours nié en bloc.* Catrione dut prendre appui sur la première chaise à portée de main pour ne pas vaciller sous le choc de cette révélation. Son regard tomba sur la forme velue de Bog. Oubliant un instant Deirdre, elle s'agenouilla près de l'animal et posa une main sur sa tête, mais il ne réagit pas à sa caresse, et n'ouvrit pas les yeux. L'épaisse fourrure blanche de sa queue demeura immobile. En une interminable et abominable fraction de seconde, elle sut qu'il était mort.

« Je ne comprends pas », songea-t-elle, interdite, alors qu'un horrible doute l'assaillait. Bog lui avait semblé en parfaite santé quelques heures encore auparavant. Elle fit un effort pour se remémorer la dernière fois qu'elle avait plongé son regard dans ses grands yeux bruns, la dernière fois qu'elle avait joué avec ses grosses oreilles soyeuses. Elle essaya désespérément de se souvenir à quelle tâche elle était occupée, la dernière fois qu'elle l'avait vu, mais son esprit demeurait totalement vide, seulement habité par le lugubre croassement d'un corbeau. *Promenons-nous dans les bois...* Voilà tout ce à quoi elle était capable de penser.

Deirdre. Trouve Deirdre. Cette nécessité impérieuse se fraya un chemin dans son esprit engourdi, ramena la jeune femme dans l'instant présent, lui insufflant une force et une détermination nouvelles.

Elle jeta un dernier regard au corps sans vie de Bog, referma la porte derrière elle en scrutant

les deux côtés du couloir. *Trouve-la*. Catrione saisit ses jupons et s'élança dans le corridor vers le crépuscule pluvieux qui l'attendait dehors.

Domaine de Hardhaven, Far Nearing

L'orage se déchaînait sur le donjon. Des rafales de vent chargées de pluie venaient fouetter les vitres, et les volets battaient à se dégonder contre la crémone. Une bûche se rompit dans l'âtre dans un jaillissement d'étincelles incandescentes qui vinrent piquer les jambes nues de Cwynn comme un essaim d'abeilles en colère. Le picotement le tira d'une de ses rêveries. C'était toujours cette femme aux cheveux blonds comme le miel. Son visage désormais familier s'évanouit dans un chatolement de couleurs alors qu'il reprenait brutalement pied dans le réel, se demandant l'espace d'un instant qui elle pouvait bien être. D'ordinaire, son regard s'arrêtait davantage sur les brunes comme Ariene qui était la fille de la sage-femme et également la mère de ses fils.

Son front vint cogner le foyer en pierre et il ouvrit les yeux. Son grand-père Cermmus le regardait les yeux mi-clos depuis le fond de son lit.

— Désolé, grogna-t-il.

— Dure journée ?

— Interminable.

Cwynn s'éclaircit la voix et se débarrassa des derniers lambeaux de sommeil. L'orage l'avait pris par surprise. Il avait éclaté sur une mer calme et par grand soleil. Cwynn était alors bien plus éloigné des côtes qu'il n'était raisonnable de s'aventurer pour un marin manchot, surtout par gros temps. Ce n'est que lorsqu'il avait enfin posé le pied sur la terre ferme que s'était éloigné le spectre d'éternelles libations sur les Terres d'Été.

En bas dans le hall, quelqu'un chantait affreusement faux et se faisait huer et siffler. Cwynn se souvint que trois étrangers portant des tartans aux motifs étranges avaient fait halte dans l'enceinte pour la nuit. Leurs pourpoints étaient doublés de cuir et leurs hautes bottes étaient bien cirées, avait-il noté. Il n'avait pas eu l'occasion de leur adresser la parole car Cermmus avait fait savoir qu'il souhaitait lui parler dès son arrivée. Des cris lui parvinrent à travers le plancher. Ce devait être Shane, son oncle, qui n'était que de cinq ans seulement son aîné.

— C'est la pêche de toute une journée que j'ai perdue aujourd'hui, ainsi que les filets. Et je ne parle pas du mât. Le bateau va avoir besoin de grosses réparations, se lamenta-t-il en levant son crochet. Il croisa les bras en secouant la tête de dépit, mais à sa grande surprise Cermmus se contenta de ramener les draps sur ses épaules.

— Laisse tomber la pêche et le bateau, il y a...

— Que je laisse tomber ! Cwynn n'en revenait pas. Son grand-père avait-il oublié qu'il y avait désormais deux bouches de plus à nourrir ? Les jumeaux Duir et Duirmuid avaient de l'appétit et ils avaient passé l'âge de prendre le sein. Cwynn était le seul à pouvoir les prendre en charge. Il n'y avait aucun autre homme pour assumer cette charge dans la maison de naissance.

— Mais on a besoin de cette nourriture, grand-père ! Il y a moins de poisson cette année et puis comme le dit Ruarch...

— Tu as vu ces étrangers en bas, mon gars ?

— Oui, je les ai vus. Je me suis dit que s'il y avait quelque chose d'important à savoir à leur sujet tu me le dirais le moment venu.

— En vérité, j'attendais que tu me poses la question.

— Quel dommage que tu gâches ta salive, hein ?

Le vieil homme hocha la tête. Une ébauche de sourire passa sur son visage puis son expression redevint grave. Il s'appuya sur son coude et fourailla sous son oreiller.

— Viens par là, mon garçon, j'ai quelque chose pour toi.

Une toux violente le secoua soudain et Cwynn se précipita à son chevet. Il l'aida à se relever de sa main valide. De l'autre, il approcha maladroitement une coupelle d'argile remplie d'eau, dans le creux du crochet qui lui servait de main depuis ce funeste accident.

— Bois ça, grand-père.

— Ne t'en fais pas pour moi, mon garçon, grogna Cermmus en repoussant la tasse. Il se racla la gorge et lança un crachat droit dans le récipient en métal à l'autre bout du lit. Tiens, prends, c'est pour toi, dit-il en lui tendant un morceau de lin couleur miel, replié sur lui-même. Il y a longtemps que j'aurais dû te le donner, mais depuis que Shane a tué ton père...

Le morceau d'étoffe pesait plus lourd que ce à quoi il s'était attendu. Il déplia avec soin le tissu jauni et grimaça en découvrant le disque d'or qu'il enveloppait. L'objet était de la taille de sa paume, aussi épais que sa main, et portait sur sa circonférence de fins motifs intriqués. Il tourna dans sa main la pièce encore tiède de la chaleur de l'oreiller. Le délicat motif en spirale qui couvrait sa surface lui rappelait la forme d'un coquillage, et à certains endroits de sa courbe on avait disposé de minuscules éclats de cristal qui offraient un contrepoint scintillant à l'énorme émeraude sertie en son centre.

— Qu'est-ce que c'est que ça, grand-père ?

— C'est l'œuvre des druides. Chacun d'entre nous en possédait une identique, mais j'ai dû vendre la mienne quand la disette est venue ; on manquait de poisson alors. J'ai bien pensé à m'en refaire fondre une, mais ça représente une belle somme en or, et je ne suis pas si riche. Cela étant, j'ai quand même pris soin de ne jamais me séparer de celle-ci. Il tourna la tête et cracha droit dans le bec d'une cruche en terre cuite. Rapproche ton tabouret, mon garçon, ça m'évitera de crier.

— Est-ce que tu es en train de me dire qu'elle m'appartient ? s'étonna Cwynn, en s'exécutant. La petite chambre était saturée des relents de maladie, mêlés d'odeurs de sueur acide, de laine humide, et de poils de chien. A cela venait s'ajouter le remugle entêtant du poisson, qui imprégnait chaque objet dans les appartements de son grand-père.

Cermmus eut une nouvelle quinte de toux et il accepta cette fois la tasse que Cwynn lui tendit.

— Je ne pouvais pas laisser l'existence de cette pièce arriver aux oreilles de ton oncle, surtout pas après ce qu'il... après ce que tu sais. Il me l'aurait sûrement volée, avant de la refourguer.

Cwynn sut, à l'expression maussade qui apparut sur le visage de son grand-père, que les souvenirs de ce jour terrible lui revenaient à la mémoire. Le souvenir de cet instant, dix ans auparavant, où son père Ruadan avait accusé Shane, son frère cadet, d'avoir couché avec sa

concubine de Beltane.

— Et quand bien même je l'aurais fait ? avait raillé Shane. Il avait alors vingt-cinq ans et sa chevelure noire tout autant que ses muscles modelés par le dur labeur de la mer lui valaient les attentions de nombreuses femmes. Ruadan, qui était de vingt ans son aîné, commençait lui à se dégarnir, et il sentait le poids des années sur ses épaules. Ruadan avait fait le tour de la table, avec l'intention manifeste de serrer de ses mains puissantes la gorge de son frère. Cwynn présent ce jour-là n'avait pas eu le temps de ciller que Shane s'était levé et avait enfoncé son poignard jusqu'à la garde dans la poitrine de son père. Cwynn s'était jeté sur son oncle et il avait fallu la force de six hommes pour lui faire lâcher prise.

La Cour druidique de Gar avait siégé et avait invoqué la légitime défense. Shane s'était acquitté du montant de sa dette de sang auprès de Cwynn — soit une avance sur l'héritage de Cermmus —, ce qui revenait à fort peu, et l'affaire en était restée là.

La confiance de Cwynn pour son oncle mourut également ce jour-là. Pour Cermmus, ce fut comme perdre ses deux fils.

Le vieil homme secoua la tête, comme pour chasser le spectre de ce souvenir, et attira l'attention de Cwynn sur son cadeau.

— Enfin voilà, elle est à toi. Tu en es le gardien, désormais, veille sur elle, ne l'égare jamais.

— Mais à quoi ça rime, tout ça ? demanda Cwynn, tournant et retournant maladroitement la pièce entre ses doigts, puis l'approchant de la chandelle pour mieux en discerner les détails. L'alphabet druidique demeurait absolument indéchiffrable pour un non-initié, mais Cwynn comprit cependant que l'emplacement précis des gemmes à sa surface avait un sens précis.

— Si ces types en bas sont ici, c'est pour elle. Cette pièce, c'est ton héritage, elle te revient de droit par le lignage.

— Je n'y comprends rien, se lamenta Cwynn en essayant de déchiffrer le sens des signes, par-delà le délicat travail de l'artisan.

— Regarde, ici, ce sont les armes de ta mère, le blason de ses ancêtres.

Cwynn considéra avec attention le motif que lui désignait son grand-père. Le disque portait effectivement les armoiries d'un clan fortuné et de haut lignage.

— Mais alors qui est ma mère ? Pas la grande Meeve elle-même, quand même ?

— Si, précisément.

Cwynn éclata de rire.

— D'accord, grand-père, qu'est-ce que tu dirais de me raconter la vérité, maintenant ?

Un éclat de rire fusa du rez-de-chaussée, étouffé par l'épaisseur du plancher. Cermmus sursauta.

— Mais c'est ça, la vérité, mon gars. Tout ce qu'on a pu te raconter jusqu'ici, moi le premier, n'était qu'un conte destiné à préserver l'honneur de ton défunt père. A toi de voir laquelle de ces histoires tu préfères croire. Mon conseil est que tu ailles te trouver un druide qui sera en mesure de tout te raconter, et peut-être qu'alors tu te décideras à croire ce que je dis.

— La Haute Reine Meeve serait vraiment ma mère ? Cwynn n'en revenait pas. Il tournait l'amulette dans sa main, espérant sans doute en faire jaillir une quelconque révélation, un sens

caché. Il était comme pris de vertiges, le sol sous ses pieds semblait tanguer comme le pont de son bateau, plus tôt dans la journée.

— Elle n'était pas encore reine alors, quand elle était enceinte de toi. Son couronnement a eu lieu bien des années plus tard. A cette époque, c'était un joli brin de fille, avec une chevelure de flamme. C'était sa mère Margraed, un beau morceau elle aussi, qui régnait sur le pays. Elle consentait à nous laisser Meeve en mariage, mais elle demandait un prix si exorbitant pour son enfant qu'accepter nous aurait conduits tout droit à la ruine. Meeve était très jolie, c'est certain, mais de là à lui sacrifier tout ce que j'avais... Alors j'ai dit à Margraed qu'on allait procéder différemment, qu'on garderait l'enfant et non la mère. Je savais que ça contrariait totalement ses plans. Tu aurais dû voir sa tête quand je lui ai dit non ! La vérité c'est qu'elle comptait sur cette union pour mettre la main sur Far Nearing, et y imposer son autorité ; on aurait été une sorte de tête de pont, en quelque sorte. Sur ce coup-là, je dois dire qu'on l'a bien mystifiée. Mais tu sais, quand on t'a dit que ta mère était une concubine de Beltane, ce n'était qu'un demi-mensonge, puisque c'est à cette occasion que tu as été conçu.

Tout comme mes propres garçons, songea Cwynn.

— Et pourquoi personne ne m'a jamais parlé de ça ? s'enquit-il, tout en se doutant de la réponse. Son grand-père était un homme fier, comme tous ceux dont l'existence dépendait des caprices de la mer.

— Je n'ai jamais aimé Meeve, lui répondit-il, et je n'ai jamais apprécié sa mère non plus.

— Et ce sont ces hommes en bas qui ont amené l'amulette jusqu'ici ? lui demanda-t-il sans parvenir à détacher son regard des gemmes enchâssées à sa surface et qui, comprit-il soudain, étaient placées très exactement aux endroits où les lignes divergeaient ou se recoupaient. Le disque semblait lui murmurer son secret pour attiser sa curiosité. L'or et les gemmes conspiraient à lui signifier que l'information contenue dans leurs méandres était bien plus précieuse que leur valeur marchande. Il dut faire un véritable effort pour détacher son attention du disque et prêter attention aux paroles de son grand-père.

— Non, mon gars, le disque est arrivé avec ton trousseau. Shane lui-même n'était encore qu'un enfant et il n'a jamais suspecté son existence. Jusqu'à ce jour, je n'avais aucune raison de le montrer à qui que ce soit, mais Meeve t'a convié à la Mi-Eté à une sorte de réunion de famille à Ardagh.

— Je ne peux pas aller à Ardagh, c'est dans plus de deux semaines, les poissons seront en pleine migration !

Une nouvelle quinte de toux, plus violente que les précédentes, secoua le vieil homme. Un rhume d'arrière, saison avait pris ses quartiers dans sa poitrine et les vieilles femmes avaient déployé en vain leur savoir pour l'en débarrasser. Il avait refusé d'écouter leurs conseils quand elles lui avaient enjoint de laisser Cwynn traverser le royaume pour aller quérir les druides.

— Renonce à tes poissons, mon gars. Il semblerait qu'elle ait des projets de mariage pour toi.

— Quoi ! Cwynn eut un mouvement de recul et jeta un œil par-dessus son épaule, comme s'il s'était attendu à voir quelqu'un se matérialiser dans la pièce. Mais comment... voyons, mais c'est... et si j'étais déjà fiancé ?

— Eh bien, mon gars, c'est exactement pour ça que ces hommes sont ici, à ce qu'ils racontent.

Et le vieil homme ponctua sa phrase d'un crachat.

— Remets donc une bûche, garçon, j'ai du mal à réchauffer mes vieux os, ce soir. Meeve se moquera que tu sois marié ou pas, je peux te l'assurer. La jeune Ariene ne sera guère plus qu'un léger contretemps pour elle, tu peux me cr...

— Je ne crois pas qu'Ariene acceptera de n'être qu'un simple *contretemps*, rétorqua doucement Cwynn. L'accident qui lui avait coûté son bras avait également emporté le frère d'Ariene, ainsi que le principal rival de Cwynn dans le cœur de la jeune femme. Depuis ce jour, Cwynn était hanté par l'idée qu'Ariene puisse ne voir dans cet accident que l'occasion qu'il avait eue de se débarrasser de Sorley, tout comme Shane l'avait fait avec son propre frère.

— C'est ton avis pour le moment, mais attends peut-être de voir cette fille que Meeve a choisie pour toi, il se pourrait que tu ne perdes pas au change après tout, coassa-t-il en s'éclaircissant la gorge, faisant signe à Cwynn de lui redonner de l'eau.

Il but longuement avant d'ajouter :

— Ce serait une union intéressante d'ailleurs. Meeve suggère de te marier à la fille de Fergus, le souverain d'Allovale.

Cwynn haussa les épaules, peu concerné.

— Et alors ?

— S'il y a bien quelqu'un que Meeve déteste, c'est Fergus. De ce que j'en sais, la principale raison de sa haine envers lui est qu'il convoite ardemment le trône du Haut Roi depuis le jour où Meeve s'est assise dessus. Elle lui a également signifié que jamais elle ne l'épouserait et il ourdit depuis un projet de rébellion dans lequel il a même tenté de m'entraîner. Je lui ai fait comprendre qu'il ne devrait pas compter sur moi.

— On dirait que tu ne portes pas non plus Fergus dans ton cœur.

— Il fait partie de ces hommes qui n'acceptent pas qu'on leur dise non. Il est comme le blaireau qui revient sans cesse à la charge jusqu'à t'arracher ce qu'il veut. Et moi je n'aime pas les blaireaux.

— Toi, tu préfères le poisson, hein, grand-père ?

Une nouvelle bourrasque vint frapper le carreau, chargée d'une pluie épaisse, et Cwynn se pencha par-dessus le lit pour s'assurer que la fenêtre était correctement fermée. Cermmus resserra son châle sur ses épaules.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis, grand-père, je devrais y aller d'après toi, je devrais partir avec ces hommes ?

— Non, tu es supposé attendre l'arrivée de l'escorte royale. Meeve a envoyé ton frère et ta sœur pour te conduire là-bas, mais le temps presse, il faut que tu quittes cet endroit au plus vite.

— Pourquoi ça ?

— Tout finit par se savoir, Shane connaît à présent ta véritable identité.

— Tu veux dire qu'il l'ignorait jusqu'ici ?

Cermmus ne parvint qu'à acquiescer faiblement. Cwynn lui approcha une vasque qu'il tint sous son menton.

— Bien entendu, parvint-il enfin à dire. Si je te l'ai caché, ce n'était pas pour le lui dire à lui, voyons ! Je ne veux pas que tu restes ici plus longtemps, mon garçon. C'est une bonne chose que Meeve ait enfin choisi de te reconnaître, mais c'est mieux pour toi que tu partes. Shane pourrait se mettre en tête que tu lui es plus précieux mort que vivant.

— Comment ça ? frémit Cwynn.

Cermmus plongea son regard dans le sien.

— Ta vie vient de changer aujourd'hui. A présent qu'il est de notoriété publique que tu es le fils de la reine Meeve, combien crois-tu que vaille ta tête ?

— Mais de quoi parles-tu enfin ?

Le vieil homme se pencha et déposa un baiser sur son front.

— Veux-tu bien chasser ce brouillard qui t'embrume le cerveau, mon garçon. Réfléchis, voyons ! Shane s'arrange pour que tu meures. Il te tue lui-même, disons un jour de pêche, au large, alors que vous êtes seuls et que personne n'est là pour raconter plus tard que ce n'était pas une lame de fond qui t'a emporté, ou une sirène surgie des profondeurs qui t'a entraîné dans les abysses. Tu as deux fils, les petits-enfants de Meeve, qui te sont chers, pas vrai ? S'il n'y a pas de preuve ou même de suspicion que c'était un meurtre, qui selon toi bénéficiera de tous les dédommagements versés par Meeve ?

— Tu crois vraiment que Shane serait capable de faire une chose pareille ?

— Je ne le crois pas, je le sais, fils. Je sais que Shane est parfaitement capable de te faire tuer s'il pense que c'est là son intérêt. Même manchot, tu restes le fils de la reine, et tu es un excellent pêcheur. Il n'aura pas de difficulté à trouver trois personnes prêtes à en témoigner.

Leurs regards se rencontrèrent et le souvenir de cette terrible nuit resurgit silencieusement de leur mémoire.

— Alors je suis censé faire quoi, moi ?

Cermmus se redressa et lui glissa dans un murmure rocailleux :

— Va à Ardagh. Quitte cette maison dès ce soir et passe la nuit chez Argael, au village. Tant que tu porteras ce disque, personne ne se souciera de ton identité. Et puis elle t'aime bien, elle prendra soin de toi.

Le vieil homme s'enfonça de nouveau dans son oreiller avec, nota Cwynn, une inquiétante pâleur autour de ses lèvres, que même la chaleur du foyer semblait impuissante à rosir.

— Elle a le pouvoir de t'élever au rang de chef, te rendre les terres et les troupeaux qui te reviennent de droit. Tu n'auras plus jamais besoin d'aller pêcher ta pitance.

— J'aime pêcher.

— L'océan t'a déjà pris une main, tu veux lui fournir d'autres occasions de prendre le reste ? grogna Cermmus en roulant sur le côté. La vie que Meeve est en mesure de t'offrir vaut bien mieux que celle-ci, crois-moi.

— Et qu'est-ce que tu fais de ça ? s'emporta Cwynn en levant le crochet fixé à son moignon.

— Qu'est-ce que je fais de quoi ?

— Je croyais qu'on ne pouvait pas devenir roi si...

— Tu ne pourras jamais être couronné Haut Roi à cause de cette infirmité, mais tu peux néanmoins prétendre régner sur de bien meilleures terres que celles-ci.

— Et mes enfants, et Ariene ? Et qu'est-ce que tu fais de sa mère et de sa tante ? C'était la perte de son frère qui avait le plus affecté la famille d'Ariene. Avec sa disparition, c'était aussi leur unique moyen de subsistance qui s'était envolé. Cwynn s'était employé depuis lors à compenser cette perte du mieux qu'il avait pu, et si Argael, la mère d'Ariene, lui en était reconnaissante, la jeune femme, elle, semblait indifférente à ses attentions.

Cermmus saisit soudain Cwynn avec force.

— Fais ce que je te dis, mon garçon ! Shane a déjà tué de sang-froid. Tu crois que je vais te laisser crever là sans rien faire, toi, le sang de mon sang ? Tu dois vivre assez longtemps pour rejoindre Meeve, tu m'entends. Fais-le pour toi, et fais-le pour eux.

Cermmus lui désigna d'un geste un flacon posé près du feu.

— Donne-m'en davantage.

Cwynn versa une nouvelle rasade de liquide dans la coupe posée au creux de son crochet. Et tandis qu'il remplissait tant bien que mal le récipient un malaise grandissant le gagna, un sentiment d'oppression dans la poitrine.

— Je ne me fais pas à l'idée de te quitter, grand-père. Et jamais Shane...

— Je ne suis pas aussi mourant que j'en ai l'air... et j'ai fait le nécessaire pour le déshériter.

Cermmus chercha à capter le regard de Cwynn plus intensément qu'il ne l'avait jamais fait.

— Tu dois comprendre qu'à dater de ce jour ta vie tout entière va changer, mon garçon. Il ne s'agit pas seulement d'épouser une quelconque fille de ferme. Meeve est sur le point de te céder beaucoup, mais, comme elle le fait toujours, elle donne d'une main à l'un ce qu'elle reprend à l'autre. Aujourd'hui, c'est toi qui en tires profit, alors, comme il semble que ce soit ta destinée, fais-toi à cette idée et fais en sorte de prendre la mesure de tout ce que cela implique.

Cwynn tendit la coupe à son grand-père pour le faire boire de nouveau.

— Et si je refuse ma destinée, demanda-t-il, si je refuse de prendre part à tout ça, qu'advient-il ?

— Tu ne seras alors qu'un insensé et je ne voudrai plus rien avoir à faire avec toi, répondit le vieil homme dans une nouvelle quinte de toux. Enfin quoi, mon garçon, tu as perdu l'esprit ? Tu as dû passer trop de temps à bord de ton bateau, ma parole ! Tu tiens l'occasion de régler, une bonne fois pour toutes, ton problème avec Shane. Si Meeve a prévu de t'unir à la lignée de Fengus, elle doit s'assurer que ta Maison est solide sur ses bases et ça implique entre autres de posséder des soldats. Et je parle là de vrais soldats, pas du ramassis de pirates et de maraudeurs qui traînent alentour. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, mon gars ? Tu ne sais plus trop où tu en es, c'est ça ?

Cwynn remplit de nouveau la coupe en fuyant le regard de son grand-père. Il posa le récipient sur la table branlante qui flanquait le lit.

— Bien, j'avoue que... c'est un peu confus. Mais ce n'est pas tous les jours qu'on apprend ce

genre de choses. Tu es vraiment sûr que c'est ce que je dois faire ?

— Si tu préfères rester ici et attendre que Shane trouve une occasion de t'occire, c'est à toi de voir. Mais si tu choisis de partir pour prendre ce qui te revient de droit, alors compte sur moi pour raconter que tu es sorti en mer.

Cermmus se rallongea en poussant un long soupir. Son visage luisait de sueur dans la pénombre, pourtant il remonta les draps en frissonnant.

— J'ai bien du mal à me réchauffer, ce soir, on dirait, gémit-il.

Cwynn enfouit l'amulette dans la bourse qu'il portait au côté et se releva. Il allait sortir quand Cermmus ajouta :

— Emporte mon tartan avec toi, mon garçon. Il pue moins le poisson que toi.

Il veut que je fasse bonne impression, songea Cwynn avec émotion.

— Qu'est-ce que tu diras à Shane s'il te demande où il est passé ? demanda Cwynn, la gorge serrée.

— Je lui dirai que tu l'as emporté avec toi en mer, mon gars.

Cwynn hésitait à prendre le vieil homme dans ses bras, mais Cermmus se racla de nouveau la gorge, et changea de position, lui tournant ostensiblement le dos.

— Pars maintenant, mon garçon. L'aube sera là bientôt — il retapa son oreiller — et j'aimerais bien dormir un peu.

Il fait comme si ce n'était qu'une nuit ordinaire, comme si ce n'était peut-être pas la dernière. Cwynn décrocha le tartan de sa patère. Il sortit et referma derrière lui. Puis il plia le tissu avec soin et posa son regard sur la porte close.

— Tu seras fier de moi, grand-père, murmura-t-il à voix basse.

— Fier de quoi ?

Cwynn s'assomma presque contre les poutres basses du plafond. Shane se tenait en haut des marches, adossé au mur, et il affichait ce sourire suffisant qu'il avait toujours quand il était ivre.

— La pêche n'a pas été bonne, aujourd'hui. Il m'a conseillé un bon coin pour demain.

— Il est toujours sur la brèche, le vieux, hein ? Et qu'est-ce qui lui fait croire que tu pourras tenir la mer si tu pars tout seul ?

— L'orage s'éloigne déjà, répondit Cwynn avec le sentiment d'être pris au piège.

Shane dodelina du chef, tendit l'oreille. Les hurlements du vent s'étaient tus et la pluie tombait moins drue.

— C'est pas faux, ça se calme. Tu ferais bien d'aller te mettre au lit, mon neveu, il fait jour tôt ces temps-ci.

Il fit un pas de côté pour laisser passer Cwynn. Leurs regards se rencontrèrent et Shane découvrit ses dents dans une caricature de sourire, sans qu'aucun sentiment ne passe dans ses yeux. *Grand-père a raison*, comprit brutalement Cwynn, *Shane me tuera à la première occasion. Mais si je pars, est-ce que mes enfants seront en sécurité ?*

Un frisson désagréable lui remonta le long de la nuque alors qu'il franchissait discrètement les

portes de la forteresse, drapé incognito dans le tartan de son grand-père.

Eaven Raida, Dalraida

Postée au sommet de la tour de guet d'Eaven Raida, Morla se mordit la lèvre à la vue des nuées orageuses qui s'amoncelaient. *Allez rouler au sud, à l'est ou à l'ouest, n'importe où ailleurs qu'ici*, pria-t-elle, *faites que le soleil brille demain, on a tellement besoin de chaleur, de lumière*. Un vent humide vint cingler les hauteurs comme en réponse à ses suppliques. Elle resserra le tartan sur ses fines épaules, et le claquement du tissu sur ses hanches décharnées couvrit les gargouillis de son estomac vide.

Son estomac qui semblait refuser obstinément d'admettre que la famine sévissait depuis bientôt dix mois, et qui chaque jour, lorsque venait le soir, réclamait de la nourriture. Elle déglutit par habitude, les yeux rivés sur la route du Sud, espérant voir un cavalier franchir le col, porteur de la nouvelle tant attendue : Meeve, sa mère, la Haute Reine, avait entendu sa supplique et lui envoyait des renforts et des druides qui apportaient avec eux des cochons et du grain.

Elle avait eu beau prier de toutes ses forces, travailler d'arrache-pied, envoyer des émissaires, rien ni personne ne semblait l'avoir entendue. Elle demeurait dans l'expectative, se demandant pourquoi elle n'avait jamais reçu la moindre petite réponse. Personne n'était venu à son aide, sinon à Samhain et Imbolc pour le paiement de sa dot. Aucun visiteur n'était venu à Beltane et les vivres reçus à Imbolc commençaient à s'épuiser, les forçant à prendre dans les réserves de grain. Si rien ne changeait rapidement, ils seraient forcés de manger ce qui leur restait de grain. C'était traditionnellement durant les mois qui précédaient la première récolte que la disette menaçait. Les réserves de l'année passée étaient alors épuisées et la nouvelle récolte était encore sur pied. L'été froid et humide de l'année précédente leur avait apporté la flétrissure, et une récolte ainsi gâtée était toujours synonyme de famine. Au moins son fils de sept ans, Fionn, était-il à l'abri auprès de sa famille d'adoption dans les Iles Lointaines, là même où elle avait grandi. C'était son instinct, l'été précédent, qui lui avait soufflé de l'éloigner, plusieurs jours avant que n'apparaissent les premiers signes de flétrissure sur les champs. Ce n'était pas la première fois que Morla se félicitait d'avoir ainsi mis son enfant à l'abri.

— Madame...

La voix de Colm, son vieux valet, la fit sursauter. Lorsque Fionn, son époux, était mort l'année de la grande peste, Colm avait immédiatement reporté son dévouement sur la jeune femme. Elle fut surprise qu'à son âge et dans sa condition le vieil homme soit parvenu au sommet de la tour. La faim frappait durement les plus anciens, elle les affaiblissait et favorisait les conflits. L'humidité omniprésente les forçait à s'agréger autour des braseros qui produisaient autant de chaleur que de fumée.

— Je ne comprends pas pourquoi ma mère ne s'est pas davantage manifestée, se désola-t-elle en parcourant les collines du regard, plus par habitude qu'avec un quelconque espoir. Je ne comprends vraiment pas. Vous pensez que nos messagers n'ont pas réussi à passer ? N'avons-nous pas demandé à être informée avant Samhain ?

Elle s'adressait davantage à elle-même qu'au vieil homme, qui d'ailleurs ne s'en formalisait

pas. Ainsi adossé au chambranle, drapé dans sa cape, son nez en bec d'aigle saillant, Colm ressemblait à un grand oiseau aux ailes brisées.

— Ne vous tourmentez pas, madame, lui dit-il en s'éclaircissant la gorge, madame votre mère a toujours honoré les termes de votre dot. Ce n'est pas la première tempête que nous essayons. Et puis votre peuple est solide, vous savez, il a appris à se passer de l'aide des gens du Sud.

Elle fut tentée de lui répondre que ce n'était qu'à moitié vrai, quand son regard fut attiré par un vol de corbeaux qui passait au-dessus des champs. Au moins n'étaient-ce pas des vautours. Elle n'avait que trop vu ces hérauts de mort l'été dernier, et leur société faisait chaque fois renaître en elle les germes de la peur. Une peur tenace qui hantait son cœur, comme l'ombre du renard rôdant dans le poulailler. Une peur insidieuse qui lui murmurait que quelque chose de terrible allait s'abattre sur le pays. Morla n'avait pas de dons druidiques, contrairement à sa jumelle, Deirdre, qui avait manifesté des aptitudes dès le berceau, mais le malaise diffus qu'elle ressentait aujourd'hui ne devait pas être très éloigné de ce que les Cailleachs appelaient la *certitude intime*. Cette sensation d'étouffement avait depuis peu envahi ses songes, et si sa mère ne devait lui envoyer qu'une chose elle priait pour que ce soit un druide. Un druide qui s'unirait à la terre, qui la guérirait et lui insufflerait une nouvelle vigueur. Mais elle savait que le dernier refuge druidique avait été déserté bientôt deux années auparavant et que personne n'y avait jamais plus rallumé le foyer.

— Mochmorna ce n'est pas vraiment au sud, c'est plutôt à l'est, non ?

Son regard suivait le tracé de la route qui serpentait parmi les collines. Colm la rejoignit et se tint devant elle, lui bloquant délibérément la vue.

— Madame..., commença-t-il d'une voix brisée par l'émotion.

Son visage émacié hurlait en silence la faim qui le dévorait, mais ses yeux étaient emplis de compassion pour la jeune femme. Il avait ce pincement de lèvres qu'elle n'avait que trop vu ces derniers temps, signe qu'elle n'aimerait probablement pas ce qu'il s'appêtait à lui dire.

— Je t'écoute, Colm, parle sans détours.

— Et s'il n'y avait plus de renforts ? Si nous étions le dernier bastion ?

Le paysage était uniformément gris au-delà des murailles. Des pierres grises, sous un ciel plombé qui teintait les visages de cendres. Elle ne voulait pas envisager cette éventualité. On voyait d'ordinaire peu de voyageurs aussi haut vers le nord en hiver, et c'est vrai que les routes n'avaient pas été très fréquentées non plus durant le printemps.

— Dalraida est le dernier rempart contre ces choses, madame, ajouta-t-il en se rapprochant lentement, les épaules secouées par les bourrasques, elles approchent lentement, elles se fauillent par les cols et pénètrent le territoire depuis le sud. Des gouttes de pluie froide perlaient à l'extrémité de son menton. Je ne cherche pas à vous effrayer, madame, pas plus que je ne souhaite alourdir votre fardeau, c'est juste que...

— ... tu veux que je prenne bien la mesure de ce que nous pourrions être amenés à affronter.

Morla soutint son regard troublé avec un sourire déterminé. Depuis la mort de son époux, elle avait appris à aimer Dalraida et ses habitants. Le vent y était aussi arasant que celui de son enfance, et les pierres des falaises lui rappelaient les corridors du palais maternel. Les gens d'ici

étaient taillés dans cette pierre, intimement liés à cette terre rude. Il lui avait fallu plus de temps pour apprécier les moutons, mais lorsque, l'hiver venant, le froid avait emporté les troupeaux et que, durant l'été, les agneaux étaient tombés malades, elle avait partagé la peine des autres femmes.

Un léger mouvement à l'horizon attira son attention et elle plissa les yeux. Était-ce un cavalier ?

— Ce ne sont que les ombres de la guerre, madame.

Morla lui jeta un regard interloqué.

— Qu'est-ce que tu racontes, Colm ? Personne n'est en guerre, voyons, nous sommes tous bien trop faibles pour combattre. Et puis se battre pour quoi ?

Le vieil homme resserra le col de sa cape autour de son cou. Ses paupières s'étrécirent.

— Les vieilles femmes disent qu'elles ont vu les ombres se manifester dans les flammes et dans l'eau. Mais il est inutile d'avoir la clairvoyance pour voir ce qui se dessine dans les nuages.

Morla ignora sa remarque. Difficile de discerner quoi que ce soit, la route disparaissait derrière des bosquets d'arbres morts et le crépuscule assombrissait tout. Elle se pencha un peu plus par-dessus le parapet et, alors même qu'elle s'apprêtait à renoncer et à redescendre, elle vit un petit point sombre surgir de l'amas de branches desséchées. Le vent faisait claquer son étendard et bientôt elle put distinguer les couleurs qu'il portait. Cet espoir au milieu de la tourmente irriguait chacune de ses veines d'une force nouvelle. Merci, Grande Mère, sanglota-t-elle en ravalant ses larmes, tout en se demandant qui elle priait réellement ; la Déesse ou sa propre mère, qui méritait à n'en pas douter le nom de Grande Meeve.

— Regarde, Colm ! Là, il descend de la colline, le cavalier, tu le vois, n'est-ce pas ? Il porte les couleurs de ma mère !

Le vieillard s'approcha en claudiquant, luttant de la tête et des épaules contre le vent qui le malmenait, mais avant même qu'il n'ait pu dire un mot Morla vit avec horreur un groupe de mendiants surgir du maquis et se ruer sur le cavalier en brandissant leurs armes de fortune.

— Oh non ! cria-t-elle.

Avec une célérité dont elle ne se serait plus cru capable, elle dévala les marches quatre à quatre, donnant l'alerte à s'en rompre les cordes vocales.

Sur la route de Pentland

Surveille la route, avaient ordonné Donald, chef de Pentwyr, et Eamus, le druide à la barbe grisonnante. Leurs ordres grondaient encore dans son esprit, aussi présents que l'orage qui menaçait. Depuis qu'il avait quitté la demeure des parents adoptifs de Bran, le ciel n'avait cessé de s'assombrir, et cette journée brumeuse s'achevait sur un crépuscule chargé de lourds nuages noirs. Un vrai temps de druide. Un de ces jours où l'on aurait dû tout remettre au lendemain, où l'on se disait qu'il serait facile de se perdre dans le brouillard. Un de ces satanés jours où les hors-la-loi aimaient rôder et où les chefs de clans pleins de rancune se mettaient en quête d'otages potentiels.

Lochlan jeta un regard en direction du garçon qui montait le hongre à robe aubère à ses côtés.

C'était le fils cadet de Meeve. Il ne devait pas avoir plus de quatorze ou quinze ans et il chevauchait avec la fougue et la sauvagerie d'un jeune poulain. Le garçon semblait se douter qu'il s'agissait d'autre chose que d'une simple visite de courtoisie. La plupart des pupilles ne quittaient leur foyer d'adoption qu'un an plus tard, et le garçon tenait, semble-t-il, Athair le druide pour responsable de ce départ précoce. Bran ne cachait pas son impatience ; il voulait savoir au plus vite pourquoi sa mère souhaitait le voir, et Lochlan estimait quant à lui que ce n'était pas son rôle de lui annoncer que sa mère était mourante. Ils avançaient et la route disparaissait un peu plus loin sous une arche noyée d'ombres formées par les arbres. Lochlan sentit les poils se dresser sur sa nuque. Il était Premier Chevalier du Fiachna de Meeve, et la seule personne de tout Brynhiver, pour autant qu'il sache, que la reine avait jugé digne de détenir cette information. Lorsqu'elle avait souhaité réunir tous ses enfants, Lochlan s'était porté volontaire pour escorter le jeune prince. Il voulait se rendre compte par lui-même de ce que pensaient les sujets de la reine à travers le pays. Le foyer d'adoption de Bran se trouvait au centre du territoire, au sud d'Ardagh, et ce que Lochlan avait eu le loisir d'apprendre le troublait plus encore que la perspective du décès prochain de sa souveraine. « Surveille la route. » Donald, le vieux chef, avait agrippé son bras avec une force qui l'avait surpris. « Tu montreras à Meeve ce que je t'ai donné, hein ? » avait-il demandé. « On me dit qu'elle ne jure plus que par ces Acquiléens, mais je ne leur fais pas confiance. » La veille de son arrivée Lochlan avait appris qu'un berger était descendu des pâtures estivales, porteur de nouvelles troublantes. Une cache d'armes avait été découverte dans une grotte de montagne et elle contenait des armes comme ni Lochlan ni Donald n'en avaient vu auparavant, où que ce soit en Brynhiver. Le berger avait ramené une épée, un faisceau de flèches et un arc. En les voyant, Lochlan aurait juré que, de l'herboriste au forgeron en passant par le commis d'écurie et le barde, tous dans l'enceinte avaient une idée précise de qui les avait cachés là. Mais pour le vieux Donald ça ne faisait aucun doute. « Ce n'est ni l'œuvre des sylphes ni celle des lutins, ce sont ces étrangers qui courtisent si bien Meeve. Ils creusent leurs trous de rats dans nos campagnes, il se terrent et se préparent pour nous attaquer avant l'hiver. Crois-moi, ils nous égorgeront dans notre sommeil. »

Le vieux Donald avait insisté pour que Lochlan ramène l'épée et la montre à Meeve. Pour l'heure, elle était attachée à ses fontes, enroulée dans un morceau d'étoffe. « Ne quitte pas la route des yeux. »

Un énorme corbeau se posa sur une branche au-devant d'eux. Il les fixa de son œil noir et perçant, tirant Lochlan de sa rêverie.

— Pourquoi est-ce que maman veut me voir, Lochlan ? lui demanda soudain Bran pour la dixième ou douzième fois depuis qu'ils étaient partis, interrompant le fil de ses pensées. Vous croyez que c'est Athair Eamus qui l'a demandé à tante Connla ? Est-ce que maman vous a dit si elle savait que j'étais devenu druide ? C'est pour ça qu'elle veut me voir, hein ?

— Il y a certainement de nombreuses raisons, prince, lui répondit Lochlan, également pour la dixième ou douzième fois.

Il vit le corbeau s'envoler tandis qu'ils passaient sous sa branche, puis repasser au-dessus d'eux en lançant un regard au jeune garçon. Il se demanda si la reine comptait même seulement lui dire la vérité. Meeve était aussi calculatrice qu'elle avait de panache et elle pouvait parfaitement décider de ne rien lui dire, à moins que Bran ne le devine par lui-même.

— Peut-être que vous lui manquez...

Par chance, Bran se contenta de cette réponse et redevint silencieux. Il plongea la main dans sa besace de cuir et en sortit une pomme qu'il croqua avec entrain.

— Vous en voulez une ? proposa-t-il en croquant avec délectation.

Lochlan déclina d'un hochement de tête, mais le garçon lui montra son sac.

— J'en ai plein, c'est Aeffie La Pomme qui m'les a données.

— Et qui est Aeffie La Pomme ? s'enquit Lochlan.

Bran était un garçon d'apparence quelconque. Ses cheveux couleur noisette frisaient sur sa nuque et descendaient sur le col d'une propreté douteuse de sa tunique bientôt trop petite pour lui. Le bout de ses manches était usé jusqu'à la corde et ses bottes de cuir étaient intégralement maculées de boue incrustée. Il n'avait vraiment rien d'un druide.

— Aeffie La Pomme, c'est comme ça qu'on appelle celle qu'Athair Eamus a prise comme épouse-de-la-saison-du-maïs. Ils dansaient toujours ensemble à chaque Lughnasa. Elle est morte à la dernière fête d'Imbolc, mais elle vient souvent me voir dans mes rêves. Elle me raconte qui j'étais avant. Vous vous êtes déjà demandé qui vous étiez avant ?

— Avant quoi ?

— Ben avant aujourd'hui, marmonna Bran en mâchonnant énergiquement un quartier bien juteux.

— Avant d'être celui que je suis ? Eh bien je n'étais pas très différent de toi. Je n'étais pas de haut lignage, mais ma famille...

— Non, non, vous ne comprenez pas, le coupa Bran en engloutissant la pomme, trognon et pépins compris, je veux dire avant votre séjour dans les Terres d'Été, pendant votre vie précédente, vous ne vous êtes jamais demandé ?

Il se lécha les doigts avec application en attendant la réponse de Lochlan.

« Prends soin de ce garçon, il est plus important qu'il n'en a l'air, et surveille la route. » Telles avaient été les paroles des druides alors que Lochlan sellait son cheval à l'écurie.

— Non, mon garçon, je ne me suis jamais posé la question.

Lochlan avait voulu interroger le druide plus avant, mais le temps était compté et ils avaient dû quitter rapidement les lieux.

— Vous croyez qu'Athair-Da est mourant ? lui demanda encore le garçon, le ramenant brutalement dans le présent. Je sais qu'Aeffie La Pomme lui manque beaucoup.

— Mourant ?

Lochlan considéra soudain le jeune homme d'un œil neuf. Le vieux druide lui avait pourtant semblé en parfaite santé. Il n'était certes plus tout jeune, mais il ne semblait pas près de suivre la Vieille dans les Terres d'Été pour autant.

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'il est mourant ?

Le garçon réfléchit un instant, les yeux dans le vague.

— J'en sais rien, j'y ai pensé, c'est tout. Vous croyez que maman veut m'envoyer rejoindre Deirdre ? Elle vit dans le Bosquet depuis pas mal de temps et elle m'envoie des cadeaux, parfois.

J'aimerais bien y aller. Vous croyez que maman m'autorisera à commencer mon apprentissage plus tôt que prévu ?

Lochlan perçut un léger mouvement à la limite de son champ de vision. Il jeta immédiatement un regard dans la direction opposée. Quand il se retourna de nouveau, Bran l'avait imité.

— Vous avez vu le lutin, vous aussi ?

— Quel lutin ?

— Celui qui a sauté sur cette branche et qui a glissé le long du tronc. Je sais que vous l'avez vu, vous avez regardé par là.

— C'était juste un écureuil, mon garçon.

— N'importe quoi, c'était un lutin ! Bran n'en démordait pas.

Seuls les druides avaient la capacité de distinguer les créatures élémentaires et eux seuls pouvaient s'en faire obéir. Lochlan examina Bran avec plus d'acuité encore. Deirdre, l'une des sœurs aînées de Bran, était née druide, quoique pour son plus grand malheur. Meeve, en effet, ne souhaitait rien avoir à faire de près ou de loin avec leur caste, Lochlan le savait, même si Meeve avait toujours refusé de l'admettre. Bran, pour sa part, pour autant qu'il pouvait en juger, ne présentait aucun signe extérieur de don druidique. Il n'avait pas la chevelure claire ni argentée et ses yeux n'étaient ni bleus, ni bruns ; et encore moins dépigmentés, et il n'était pas spécialement doué pour quoi que ce soit, d'après ce que Lochlan avait entendu dire. Il n'était pas très bon musicien, était piètre chanteur et c'était un tribun tout juste passable, autant de qualités qui ne pouvaient faire défaut à un druide digne de ce nom. Sa façon même de se tenir en selle et de prendre les rênes trahissait ses piètres talents de cavalier. S'il n'avait pas été le fils de Meeve, il aurait été aussi ordinaire qu'une vieille paire de bottes... et cela aurait été préférable pour lui, songea Lochlan avec amertume en écoutant d'une oreille distraite le babillage du garçon.

La caste des druides n'était pas en odeur de sainteté auprès de la reine, ces derniers temps, même si la propre sœur de Meeve n'était autre que l'Archidruidesse en personne, Ard-Cailleach de tout le royaume brynois. Lochlan suspectait d'ailleurs la reine d'œuvrer pour amener à terme sa sœur à s'opposer à l'ordre des druides. *Il est plus important qu'il n'en a l'air.* La phrase du druide le tarabustait. Ce garçon avait indéniablement quelque chose d'étrange, d'indéfinissable. Il essaya de se souvenir de sa sœur, Deirdre, mais cela remontait à des années et il l'avait assez peu fréquentée à cette époque.

— Deirdre sera là ? Et Morla peut-être ?

Lochlan se raidit brusquement. Les druides ne parvenaient à lire dans les esprits qu'après des années de pratique ardue, et jamais à votre insu. Ce garçon parvenait-il à connaître ses pensées sans même avoir reçu de formation ? A moins qu'il ne souhaite légitimement avoir des nouvelles de ses sœurs. Cela faisait des années qu'il n'avait revu ses jumelles, après tout. Pour Lochlan aussi, cela faisait une éternité. Deirdre vivait recluse parmi les druides et ne sortait que rarement pour se rendre à Ardagh. Quant à Morla, elle était mariée depuis longtemps. *Son époux est mort l'année passée*, lui rappela une petite voix, une petite voix qu'il refusa d'écouter. Il se souvint de la jeune fille calme qu'elle était, de retour de chez ses parents d'adoption. Elle avait seize ans alors et ce même charme sucré et vénéneux qu'avaient les buissons de mûres qui bordaient ce sentier côtier qu'elle aimait tant. Il aurait sans doute demandé Morla en mariage ce fameux soir de

Beltane, peu après son retour, mais Meeve lui avait posé la main sur l'épaule. Et le souvenir fugitif du regard que Morla lui avait lancé alors que la reine l'entraînait au-dehors... c'est lui qu'elle aurait choisi parmi tous les autres hommes, il en était certain. Et cette certitude l'avait profondément blessé, car il savait que Meeve n'aurait jamais permis leur union.

— Je l'ignore. Elles ont toutes les deux leur vie, aujourd'hui, et puis Morla est mariée, fut tout ce qu'il parvint à répondre.

— Elle est veuve, son mari est parti pour les Terres d'Été.

Lochlan resta interdit.

— Comment êtes-vous au courant ?

Dalraida était située au bout du monde, à l'ouest de Brynhiver, et Lochlan refusait de croire que Morla ait pu prendre la peine de faire parvenir des messages jusqu'à Bran. Et, puisque durant les dix années écoulées, pas une fois elle ne s'était présentée à la Cour...

— Il est venu me voir à la dernière fête de Samhain.

— Qui ça? Fionn, son mari?

Le regard de Bran semblait chercher à percer les ombres au bord du chemin.

— Il a dit que je la verrais bientôt et il m'a demandé de lui remettre un message de sa part ; une réponse à sa question.

— Et quelle était la question ?

— Ça, j'en sais rien, mais maintenant j'ai hâte de voir Morla. J'attends ça depuis la Mi-Été.

Lochlan était comme fasciné par ce garçon dont la silhouette se découpait sur les ombres verdoyantes. Neuf lunes avaient passé depuis la première fois où Meeve avait évoqué le retour de Bran, c'était juste après Samhain. Lochlan ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Et quelle était la réponse ?

— Non.

— Comment ça, non ?

— Non, c'est ça la réponse. Il m'a dit que la réponse à sa question était non et il a disparu.

Une lueur brillait dans le regard de Bran, qui rappela à Lochlan les feux druidiques qui brûlaient près des pierres levées sur le Tor, tandis qu'ils se livraient à leurs rituels, au milieu des cercles sacrés.

Cela n'était pas extraordinaire, les morts venaient parfois spontanément à la rencontre des vivants, durant la nuit de Samhain, alors que le voile séparant le monde des hommes des Terres d'Été se faisait plus ténu. Pas extraordinaire, mais plutôt inattendu. Et puis comment diable Bran avait-il pu connaître les intentions de Meeve, à la date près ? La route devant eux était plongée dans les ténèbres et un frisson lui courut le long du bras. Les druides prétendaient que les arbres étaient conscients, et à regarder le tunnel forestier qui les attendait Lochlan les croyait volontiers. Il y avait des arbres de chaque côté du chemin, disposés à intervalles si réguliers qu'on avait peine à croire que cela puisse être le fruit du hasard. L'impatience se lisait sur le visage de Bran. Lochlan avait décidément du mal à croire qu'un garçon aussi ordinaire puisse posséder le moindre

talent hors du commun. *Il est plus important qu'il n'en a l'air.* Lochlan se rajusta sur sa selle et secoua légèrement les rênes. Ce n'était sans doute pas son rôle d'annoncer au garçon que sa mère était moribonde. Peut-être en revanche était-ce de son devoir de le prévenir qu'elle tenait en ce moment les druides en piètre estime et qu'elle devait avoir des projets plus immédiats, que de leur confier son fils en apprentissage.

Il s'éclaircit la gorge.

— Voilà qui est peu banal !

Bran lui lança un regard suspicieux, l'exacte réplique de sa mère, quand elle était contrariée.

— Vous ne me croyez pas, hein ?

— Peu importe ce que je crois ou non, mon garçon, ce n'est pas à moi de juger. *Louée en soit la Grande Mère*, ajouta-t-il pour lui-même. Mais pour ce qui est des druides, eh bien, je crois qu'il y a certaines choses que vous devriez savoir. Votre mère est un peu fâchée avec sa sœur votre tante, depuis quelques mois, et cela vaut aussi pour tous les autres druides, j'en ai peur.

— A cause de la flétriature sur les récoltes ?

Lochlan fut décontenancé par sa question. La flétriature n'était pas un problème de première importance à Eaven Morna, pas encore, du moins.

— La flétriature, les gobelins, l'argent sacré, quelle qu'en soit la cause, il vaut mieux pour vous que vous ne vous retrouviez pas au milieu de ces histoires-là. Alors quand vous la verrez je vous conseille d'attendre de voir ce qu'elle aura à vous dire avant de lui annoncer que vous vous êtes découvert une vocation de druide. Qu'est-ce que vous en dites ?

Bran fronça les sourcils, ouvrit la bouche puis se ravisa.

— N'oubliez pas qu'elle n'est pas seulement votre mère, c'est la reine de Brynhiver, l'enfant chérie de cette terre. Vous écoutez, et vous ne parlez que lorsqu'elle vous y autorise, pas avant.

Bran fit la grimace, mais n'ajouta rien.

La nuit tombait rapidement derrière les lourds nuages bas, plus tôt que Lochlan ne l'avait escompté. Il voulait avoir toute sa tête pour poursuivre, or la route s'assombrissait à vue d'œil et la douleur à son épaule lui rappelait la mauvaise nuit qu'il avait passée.

— Je propose qu'on fasse une halte pour la nuit à la prochaine maison que nous croiserons.

— Ça me va, répondit le garçon, je meurs de faim.

Il saisit les rênes et éperonna sa monture.

— C'est parti, le premier arrivé !

Tandis que Bran s'éloignait sur la route, les mises en garde du vieux druide résonnaient aux oreilles de Lochlan : *Surveille la route.*

— Attendez-moi, mon garçon ! lui cria-t-il en éperonnant à son tour.

Prends soin de cet enfant, avait dit le druide. Il ravala un juron et se lança à la poursuite du jeune prince qui dévalait la route comme une pierre lancée à flanc de montagne.

— Attendez-moi ! lui cria-t-il avant de s'enfoncer à son tour sous les frondaisons obscures.

L'atmosphère était lourde et chargée d'humidité. La route en s'éloignant de la rive du lac montait

en contournant la colline. Alors qu'il chevauchait lui parvint le son cristallin d'un cours d'eau se frayant un chemin depuis les hauteurs. La rivière croisait le chemin un peu plus haut et il lui faudrait la traverser s'il espérait rattraper Bran qui était à présent hors de vue, masqué par la courbure de la pente. Lochlan ne put déterminer ce qui de son instinct ou des paroles du druide le faisait hésiter à franchir le cours d'eau. Il avait combattu les pirates hombriens, défait les barbares de Marraghmourns et les renégats de Gar, il n'allait tout de même pas se laisser impressionner par un simple ruisseau de montagne ! Mais c'était l'expérience du combattant qui parlait. Ce n'était certes qu'une minuscule ravine que l'eau avait creusée en descendant de la colline, mais sa disposition et ses circonvolutions en faisaient un seuil idéal pouvant mener dans l'Outremonde. TirNa'lugh était la terre des sylphes et des gobelins, et il était aussi périlleux de tendre la main aux uns que de croiser le regard des autres. *Il est plus important qu'il n'en a l'air*, lui avait-on dit.

— Bran ! appela-t-il encore, Bran, attendez-moi !

Lochlan pesta contre sa fougue juvénile et fit avancer sa monture. Le cheval ne réagit pas lorsqu'ils traversèrent le cours d'eau qui barrait la route, mais immédiatement la lumière décrut et les ombres s'épaissirent autour d'eux. Un peu plus loin, la route faisait un nouveau coude et montait en pente raide vers le sommet.

— Bran ? hurla-t-il à se casser la voix, attendez-moi, bon sang !

Un glapissement haut perché lui parvint en guise de réponse et lui fouetta le sang. Il franchit le virage comme une flèche avant de freiner des quatre fers. Bran était là, au milieu du chemin, hypnotisé par la vision d'une jeune femme qui se baignait nue au bord d'un lac qui n'avait rien à faire là. Une lune pâle s'était déjà levée dans le ciel pourpre, faisant pleuvoir sur la jeune sylphe comme une pluie d'argent. Ses cheveux cuivrés, fins comme la toile de l'araignée, se teintaient de reflets dorés à la lumière nocturne, et prenaient, en lui tombant sur les reins, des nuances sombres dans cette clarté diffuse. Ses tétons étaient couleur de quartz et pointaient dans la fraîcheur de l'onde. Elle allait et venait sous les saules pleureurs, faisant couler l'eau sur son corps, de ses mains en coupe. Les gouttes qui glissaient entre ses doigts et qui roulaient sur sa peau semblaient ciselées dans le diamant le plus pur. Un rire cristallin retentit parmi les arbres et, levant les yeux, Lochlan aperçut au milieu des bosquets d'autres regards fixés sur eux, d'autres visages aquilins, d'autres poitrines aux mamelons dressés.

— Regardez, des mortels, murmura quelqu'un quelque part.

Lochlan vit alors la baigneuse aux cheveux rougeoyants tendre les bras à Bran et l'encourager d'un sourire alors qu'il avançait à cheval dans l'eau à sa rencontre. A son grand effroi, il vit que Bran souriait lui aussi et s'abandonnait dans le courant, bras écartés, comme offert.

— Non ! hurla Lochlan.

Si c'était de cela que le vieux druide avait eu la prescience, il aurait été bien inspiré de le dire au moment opportun. Au lieu de ça, il l'avait embrouillé avec des énigmes incompréhensibles qu'il avait prises pour de simples mises en garde. Comment diable avaient-ils pu venir se perdre à TirNa'lugh? Seul un druide en connaissait les accès et, plus important encore, seul un druide pouvait en repartir. Bien sûr il y avait des histoires de guerriers qui, mourants, avaient franchi le seuil de l'Outremonde et y étaient demeurés, captifs des sylphes. Il éperonna sa monture avec une telle force que la pauvre bête hennit de mécontentement et qu'il dut batailler avec elle pour en

reprendre le contrôle. Bran, fasciné par la sylphe, ne se rendait pas compte que son cheval commençait à perdre l'équilibre. Les autres femmes convergèrent lentement depuis les arbres, leurs yeux luminescents luisant dans des visages taillés à la serpe. Elles étaient toutes magnifiques et totalement nues, leurs longs cheveux flottant librement sur leurs épaules graciles. Lochlan pouvait presque sentir la chaleur qui émanait de leur peau soyeuse, exhalant des parfums enivrants qui n'étaient pas de ce monde. Il luttait pour se focaliser sur les mouvements de son cheval, bien réel entre ses jambes, et sur son pelage rugueux. Il songea au poids de l'épée suspendue dans son dos, et du poignard à sa ceinture. Même les petits cheveux qui le démangeaient dans la nuque le raccrochaient au réel tandis qu'il tentait d'oublier la pression chaude et croissante qu'il ressentait entre ses cuisses.

— Bran ! cria-t-il de nouveau, l'urgence dans la voix, en rejoignant enfin le jeune homme.

Il lui assena une taloche à l'arrière de la tête.

— Nous n'avons rien à faire ici, vous... tu as oublié ? Nous devons rejoindre Eaven Morna, tu te souviens ? Lance-leur tes pommes et elles nous laisseront partir, je vais te ramener auprès de ta mère. Ta mère, Meeve, tu te souviens ? Elle veut que tu rentres à la maison. Allez viens, on rentre à la maison, Bran, à Eaven Morna, auprès de ta mère !

— Mère..., répéta faiblement Bran, qui était pâle comme un linge, le front dégoulinant de sueur et les yeux écarquillés. Les sylphes s'étaient mis à chanter. C'était un air doux et lent, presque inaudible, qui se confondait avec le bruit de l'eau et le bruissement du vent dans les branches. Lochlan l'entendait pourtant, ressentait la caresse de la mélodie. C'était comme une invite, une caresse, douce, chaude et enivrante. Il sentait ce souffle passer dans ses cheveux et descendre le long de son échine, comme ces caresses lancées par ces mains qui se tendaient vers lui depuis le couvert des arbres. *Si elles me touchent, je suis perdu. Je dois sauver le garçon, à tout prix.*

— Donne-moi les pommes, mon garçon, maintenant. Dépêche-toi ! lui ordonna-t-il. Il lui donna une bourrade dans le dos et l'aida à jeter le sac aux sylphes, puis il le saisit par les épaules.

— A la maison, à Eaven Morna !

Des gouttes de sueur perlaient sur la lèvre supérieure de Bran, le regard toujours rivé sur la sylphe dénudée. Lochlan sentit également que sa résolution vacillait et, dans un élan de conscience, il noua les rênes de sa monture autour de la taille de Bran et frappa la croupe du cheval qui s'élança. Ils redescendirent la route, franchirent le ruisseau et se retrouvèrent en plein vent, sous la pluie battante du crépuscule, tandis que, contre toute attente, brillaient dans le lointain les tours de guet d'Eaven Morna.

Faërie

— Auberon ?

La douce voix de Melisande surprit le souverain sylphe, le tirant de ses rêveries narcotiques et vaporeuses, troublant la quiétude de ce crépuscule d'été. La reine s'aventurait rarement aussi haut dans les ramures venteuses de la Maison dans les Arbres, car elle souffrait, contrairement à la majorité des sylphes, d'un affreux vertige. C'était une des raisons pour lesquelles il l'avait choisie, elle plus que toute autre, et la voilà qui venait jusque sous les arcades de la futaie, tremblant à peine malgré la terreur qu'il sentait affleurer. Ses longs cheveux aussi soyeux que les plumes du cygne tombaient dans son dos et venaient recouvrir sa poitrine. A la lumière orangée du soleil couchant, elle semblait comme couverte d'un duvet blanc.

Elle commence à changer, songea-t-il tout en passant la main sur la fourrure qui recouvrait son propre flanc. Quand leur transformation serait achevée, le moment viendrait pour leur fille, Lorianana, de monter sur le trône et de devenir Reine des sylphes et de toutes les créatures de la Forêt Profonde ; enfin si Faërie n'était pas transformé d'ici là en un vaste marais puant infesté de gobelins... perspective qui était à présent du domaine du possible. Il lui tendit une main qu'elle ne saisit pas. Au lieu de ça, elle resta là à le dévisager, suspicieuse, et il prit conscience que, si elle tremblait, ce n'était pas de peur mais de rage.

— Qu'y a-t-il, mon aimée ? Vous semblez contrariée.

— Est-ce vrai, ce que m'a dit votre mère ?

La colère le submergea soudainement, mais il parvint à donner le change et à lui sourire. Finnavar était une vieille fouineuse, qui comme tous les sylphes qui avaient achevé leur transformation vivait dans la Forêt Profonde.

— Mon dieu, quelles fadaïses a-t-elle encore été inventer ? Venez près de moi, ma chère, et racontez-moi tout.

Melisande le toisa.

— Je ne crois pas que le terme fadaïses soit approprié. Ce dont il est question ici, c'est du choix que votre fille devrait être en droit de faire pour elle-même. Nous parlons de son libre arbitre bafoué !

Auberon serra les dents. Pourquoi fallait-il donc que sa mère vienne rajouter son grain de sel, alors que la situation était déjà si complexe ? Son obstination à refuser de quitter la Cour créait un climat détestable et instable. Chacun ainsi pouvait supposer qu'elle n'avait qu'une confiance relative en ses qualités de souverain. Et malgré tous les ordres qu'il pouvait donner pour que personne ne l'écoute elle faisait largement entendre sa voix. Son talent pour semer la zizanie et fourrer son nez partout était demeuré intact.

— Si nous parlions ?

— Ah, vous admettez que c'est vrai !

— Voyons ma douce, je...

— Il suffit, je ne suis pas votre douce ni votre bien-aimée ! Elle commença à arpenter la pièce d'un pas assuré, oublieuse de l'altitude. Avez-vous ou non promis à Timias de l'introduire auprès de Lorian, afin qu'elle en fasse son consort le moment venu ?

— Ma chère, vous tremblez, pourquoi aborder des sujets aussi déplaisants...

— Déplaisants ? Auberon, notre fille n'est pas un trophée, encore moins une propriété que l'on achète. Comment avez-vous pu même prêter l'oreille à une proposition pareille, sans parler de l'accepter. Vous avez grandi ensemble dans le nid, si vous étiez tous deux mortels vous seriez frères ! Voyons, cela n'a-t-il aucun poids à vos yeux ?

— Melisande, continua-t-il en prenant sa pipe, ne voyez-vous pas que tout ça n'a pas la moindre importance ? Je ne pense pas qu'il revienne un jour, et pour être tout à fait franc j'ai toujours compté là-dessus.

— Vraiment ?

— Bien entendu ! Quelle idée absurde, voyons, l'envoyer apprendre la magie druidique et la ramener ici en Faërie.

Il lui saisit les mains et les baisa l'une après l'autre.

— Ma douce reine, je n'ai fait cela que pour trouver à l'employer d'une façon ou d'une autre.

— Que lui avez-vous vraiment concédé, dans ce cas ?

Il haussa les épaules et, pour se donner une contenance, bourra sa pipe et débarrassa quelques fleurs de leurs feuilles mortes.

— Je lui ai promis de parler de lui à Lorian, de vanter ses mérites. Cela me semble bien peu cher payer, d'autant que je n'aurai jamais à remplir cette part du marché. Où est le mal, après tout ? Il s'est senti utile, je lui ai donné un but.

— Et que ferez-vous s'il revient ?

— Vous avez parlé à ma mère, n'est-ce pas ?

— Lorian est en âge de prendre ses propres décisions. Regardez-nous, Auberon, nous avons commencé à changer, la transformation est manifeste. Quand votre mère a évoqué devant moi ce marchandage autour de notre fille...

— Il suffit, Melisande, personne ne marchandise Lorian ou qui que ce soit d'autre. On n'a pas revu Timias depuis des lustres. Pourquoi, selon vous, ma mère déterre-t-elle cette histoire précisément aujourd'hui ?

— Parce qu'elle se fait du souci. La Grande Roue tourne, nous devons nous préparer, comme tous les autres.

Les brumes narcotiques de l'herbe à songes envahirent son cerveau à cet instant, étirant chacun des mots que prononçait Melisande, dissociant les intonations et la mélodie de sa voix, nimbant son visage d'un halo éthéré et féerique. Toute son attention était capturée par les reflets d'or pâle et d'argent de sa chevelure et de ses yeux. Depuis toutes ces années qu'il la connaissait, jamais il n'avait remarqué ces détails. La veine qui palpait derrière son oreille répondait au sourd

battement dans sa gorge. Il sentait lui aussi le sang battre jusque dans ses pieds. Les sapins se dressaient, altiers et gigantesques sur la toile du ciel indigo. Tout près pleuraient les saules de toutes leurs feuilles argentées. Les premières étoiles apparaissaient au firmament. Au loin un tambour battait, résonnant parmi les arbres, faisant frissonner chacune de leurs branches. Un cor résonna puissamment, une note pure et claire comme un rayon de soleil. Le son brisa le charme, lui vrillant les oreilles, emprisonnant sa tête dans un étau de douleur.

— Auberon ? Vous avez entendu ça, demanda-t-elle en le secouant vivement. Ils ont sonné l'alerte, les gobelins arrivent !

Il y eut comme un cri aigu près de l'entrée et ils virent Finnavar. Elle ressemblait à un énorme corbeau, drapée de plumes noires, son nez et son menton saillant de façon extraordinaire en un bec pointu, les bras repliés en arrière comme deux grandes ailes.

— Où est Lorian ? croassa-t-elle, ses petits yeux scrutant sans cesse chaque recoin de la pièce. Ses plumes avaient des reflets bleutés dans le crépuscule pourpre.

— L'avez-vous vue ? Je l'ai cherchée partout.

Melisande, d'ordinaire pâle, devint soudain comme exsangue.

— Nous lui avons interdit de quitter les frondaisons après la tombée du jour.

— Eh bien elle n'est plus là, grinça la vieille sylphe.

— C'est impossible ! s'écria Melisande tandis qu'enflait un grondement dans le lointain, et que l'on commençait à entendre comme un grognement porté par le vent.

— Et pourtant..., s'obstina Finnavar. Suivez-moi ! ajouta-t-elle en agitant maladroitement ses ersatz d'ailes.

Melisande se précipita vers la porte. Devançant Auberon, elle faillit percuter Osymandian, le capitaine de la garde qui marcha droit vers le roi, sa lance à la main.

— Mon seigneur, le salua-t-il, vous devriez venir. Un événement s'est produit qui a mis les gobelins dans une fureur noire. Ils sont tous en marche et ils se dirigent par ici.

Des panaches de fumée rougeoyante s'élevaient des puits souterrains par les fissures qui parcouraient la roche volcanique crevassée. La vapeur s'échappait en volutes épaisses des profondeurs du dédale qui constituait le royaume de Macha, la reine gobeline. Le sol était tantôt glissant, tantôt poisseux et l'air était saturé d'odeurs fécales.

Timias se dissimula derrière un gros rocher. Les battements constants des tambours étaient si omniprésents qu'il lui semblait littéralement respirer chaque coup porté. C'était comme si les percussions avaient élu domicile dans son crâne. Il se prit la tête dans les mains et porta son attention sur les cris et les couinements qui montaient des cavernes. Il hésitait à emprunter un chemin direct mais périlleux qu'il savait mener tout droit vers la surface de Faërie. Le charme de bannissement que les druides avaient tissé autour de lui avait fini par céder. Il pouvait en sentir les derniers lambeaux se déchirer, fil par fil. Le sort avait été plus efficace encore qu'il ne l'aurait cru. Il lui avait été certes impossible de quitter l'Ombre, mais les portes de Faërie lui étaient

demeurées désespérément closes. Durant un an et un jour du calendrier humain il était demeuré prisonnier de ce monde étrange où marchaient les mortels. Il était impatient de rentrer chez lui, mais les effets du bannissement demeuraient douloureux, et c'était une mort lente qui l'attendait s'il tentait de rejoindre directement la Maison dans les Arbres.

Il avait espéré que les couloirs du royaume de Macha seraient calmes et les gobelins assoupis parmi les pierres, fantômes gris et émaciés comme les corps des mortels dont ils se nourrissaient. Mais quelque chose avait dû se produire depuis son bannissement, les gobelins avaient dû goûter à la chair vivante.

Il se pouvait qu'il trouve un chemin qui le mènerait droit vers la surface, mais il pouvait tout aussi bien se retrouver dans un cul-de-sac au milieu d'une horde d'enfants gobelins affamés, car les gobelins étaient bien éveillés et ils devaient certainement copuler. La cape d'ombre, tissée avec l'aide d'un druide humain sur un métier venu de Faërie, ne tromperait sans doute pas très longtemps les gobelins. Le vêtement s'écoula de ses mains, vapoureux comme la brume, mais aussi épais et humide que l'était l'Ombre. Il portait encore la déchirure que Deirdre lui avait infligée lorsqu'elle l'avait fendu en deux. Il se drapa dans le sombre tissu pourpre en prenant soin d'en ramener un pan sur son visage et d'y dissimuler ses mains. C'était surtout son odeur qui l'inquiétait, mais il misait sur le fait qu'une fragrance étrangère venue de l'Ombre attirerait toujours moins l'attention qu'un sylphe arpentant librement les couloirs du royaume goblin.

Il vérifia une dernière fois que la cape le couvrait entièrement puis il s'engagea dans un large couloir en prenant soin de longer les parois, là où les ombres étaient les plus denses et où son vêtement enchanté le protégerait au mieux. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était la puanteur.

Elle se faisait plus insupportable à mesure qu'il se rapprochait du cœur du labyrinthe, pénétrant ses narines et chaque pore de sa peau, s'insinuant dans chaque recoin de son épiderme. L'odeur infecte pénétra dans sa bouche et il eut un haut-le-cœur. Il était désorienté, et ses yeux le brûlaient. Il rampa plus qu'il ne marcha le long du couloir, prenant soin de retenir au maximum sa respiration. Les remugles étaient plus infâmes qu'au fond de la plus repoussante des fosses septiques, le plus immonde des charniers de l'Ombre.

Un bruit retentit derrière lui et il se plaqua immédiatement contre la roche aux arêtes saillantes. La terreur le saisit lorsqu'il comprit l'origine de la rigole humide qui courait au sol. C'était du sang. Du sang humain à demi coagulé. Et ce sang s'écoulait des corps hurlants, suppliants et gesticulants que les gobelins traînaient devant lui, ou portaient sur leurs épaules. Certains avaient encore la force de se débattre et une chose était sûre ; ils étaient tous encore en vie.

A l'odeur métallique du sang se mêlait des relents nauséabonds d'urine et de selles, d'intestins et de vessies au supplice. Les exhalaisons putrides lui assaillaient les sens, mais il patienta jusqu'à ne plus entendre que l'écho de leurs pas. Ses yeux commençaient à s'accoutumer à la pénombre rougeoyante, et il reprit sa progression prudente en se couvrant la bouche et le nez.

Macha, la gigantesque reine, était avachie sur son trône, ses yeux chassieux brillant d'une lueur cauchemardesque. Elle faisait onduler sa queue dans un réflexe inconscient, en observant la scène qui se déroulait à ses pieds. Les gobelins allaient et venaient parmi les humains sans défense, les dépeçant dans une frénésie de sang et de chairs déchiquetées. Lorsqu'un fragment de jambe atterrit à ses pieds, elle émit un grognement puis s'en saisit et l'engloutit goulûment. Des filets de sang et

de bave dégouttèrent de sa gueule tandis qu'elle mâchait et broyait les os et la chair. Timias ne parvint pas à détacher son regard de l'abominable spectacle.

Avec la même férocité nonchalante, elle saisit un mâle à sa portée, le jeta sur un rocher plat et entreprit de le chevaucher, l'aplatissant à mesure sous son poids. Puis elle découvrit ses crocs et poussa un cri qui fut repris en chœur par les piailllements de la horde. La fumée, les effluves et les mouvements de l'amas des gobelins lui tournaient la tête. Il recula et s'appuya un instant contre la paroi, les jambes flageolantes, en essayant de chasser le haut-le-cœur qu'il sentait monter de ses entrailles. Il resserra un peu plus la cape autour de ses épaules et, lorsqu'il essaya de s'asseoir, il se rendit compte de la présence d'une queue qui l'en empêchait.

Sa propre queue.

La cape glissa légèrement de son épaule tandis qu'il tentait d'apercevoir son ombre sur la roche. Son ombre ? la pénombre devait lui jouer des tours, à moins que ce ne soit un autre effet du charme de bannissement ? ses pensées s'embrouillaient... Non, non, il avait bel et bien arpenté le couloir sanglant, il s'en souvenait parfaitement. D'ailleurs il s'était félicité de porter des bottes. Des bottes. Il baissa les yeux et vit des orteils griffus saillir du cuir. Derrière lui s'éleva un concert de sifflements et de caquètements qui enflaient graduellement. Il se tourna vers les gobelins et constata avec horreur que tous sans exception et notamment la reine regardaient dans sa direction. Ils riaient. En tout cas ils poussaient des cris qui ressemblaient à des rires. Ils le montraient du doigt, se tapaient dans le dos et se roulaient par terre, pris de fou rire. *Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi est-ce qu'ils me regardent tous comme ça, qu'y a-t-il de si drôle ?*

A y regarder de plus près, il n'avait pas seulement l'apparence d'un gobelin, il était simplement le seul d'entre eux à porter des vêtements. *Est-ce que je suis en train de devenir fou ?* La question demeura en suspens, car les autres gobelins... Non ! se reprit-il, pas les autres gobelins, je ne suis pas l'un d'entre eux. Les gobelins. Les gobelins convergeaient vers lui. Une inspiration soudaine dictée par le désespoir de sa situation lui souffla la conduite à adopter.

Il devait jouer le jeu.

Il sortit à découvert en faisant le pitre, rejoignit le centre de la caverne et se mit à gesticuler comme un dément. Il se garda bien de parler, mais se pencha de façon ostentatoire et fit semblant de laisser échapper un vent. Puis il commença à enlever ses vêtements un à un, en les jetant dans le « public ». Les gobelins hurlèrent de plus belle tout en surveillant la réaction de leur reine du coin de l'œil.

— Je ne te connais pas, toi ? lui lança-t-elle.

Elle laissa pendre sa langue noire et fourchue et renifla puissamment comme si elle tentait de percevoir son odeur parmi toutes les émanations qui saturaient la caverne. C'était comme si les yeux de Macha le perçaient à jour, discernaient sa véritable nature. Cette perspective le fit vaciller sur ses jambes. *Ce n'est pas le moment de flancher, imbécile !* se reprit-il. *Elle cherche le défaut dans la cuirasse, la faiblesse qui te trahira. Elle ne tolère pas que ses sujets soient faibles. Si tu flanches, elle te tuera.*

Il se fit violence pour se tenir plus droit, alors même qu'il apercevait un filet de liquide épais sourdre entre les cuisses de Macha parmi les sacs remplis d'œufs. Des filets de salive coulaient de

sa gueule et perlaient sous son menton. La panique commença à le gagner lorsqu'il prit conscience que l'odeur corporelle de la reine était à présent à ses narines le plus doux des parfums.

— Ton nom ? lui demanda-t-elle en le harponnant littéralement du regard.

Est-ce que j'ai un nom gobelin ? Lorsqu'en Ombre, parmi les mortels, on lui avait pour la première fois demandé son nom, la réponse lui était venue naturellement. *Comment suis-je supposé m'appeler ?*

— J'ai demandé ton nom ! répéta-t-elle, en s'approchant de lui, stoppant net les gobelins qui se trouvaient sur son passage dans leur festin ou dans leurs copulations.

Qu'est-ce que je suis supposé répondre à ça, bon sang, Timias ? Termuid ? Il ouvrit la bouche et laissa échapper un bêlement. La Cour s'esclaffa, mais la reine le dévisagea de plus belle, retroussant la commissure de ses lèvres en un rictus malsain. *Était-ce un sourire ou s'apprêtait-elle à lui engloutir le crâne ?*

— Nom ?

— T-T-Tetzu, s'entendit-il répondre tandis que sa langue de gobelin épelait les syllabes de son nom une à une.

— Cadeau ?

— Cadeau ? répéta Timias, interdit, comme s'il ignorait le sens de ce mot. *Qu'attendait-elle donc encore de lui ?*

— Macha aime cadeaux, développa-t-elle. Puis elle ramena sa queue sous son corps massif dans un geste presque délicat et, à sa grande surprise, Timias sentit son corps à demi nu réagir à l'invite. Elle se rapprocha un peu plus et lui renifla le cou, aspirant presque le reste de vêtement qu'il portait encore.

— Xerruck apporte cadeau à Macha, grogna un gobelin dans le dos de la reine avant de lui tendre une tête dont les yeux et les lèvres bougeaient encore.

Timias vit là son unique chance. Avec la rapidité du désespoir, il s'élança, contourna le brasier le plus proche et gagna le tunnel à l'opposé. Mais la reine ne se laissa pas si aisément distraire et, alors qu'il atteignait l'entrée du passage, elle se lança à sa poursuite, suivie par la Cour tout entière. Il courait à en perdre haleine, priant pour que le soleil soit levé et qu'ainsi les gobelins soient forcés de regagner leurs tanières.

L'air saturé d'humidité lui coupait le souffle, il s'imaginait déjà réduit en charpie par les crocs de Macha, ses bras arrachés, sa gorge déchiquetée. Cette perspective le galvanisa, et il accéléra encore l'allure. Il déboucha enfin sous le couvert des arbres. Quelques étoiles brillaient au-dessus de lui dans un ciel pourpre. Si l'aube était proche, il avait une chance. Il s'élança à travers les branches, la horde de gobelins hurlant et crachant à ses trousses, menée par leur reine.

Plus il courait, plus la lumière s'amenuisait, et il devint évident que plutôt que l'aube, cauchemar des gobelins, c'était le crépuscule qui tombait. Leur heure favorite.

Pourtant, il pouvait tirer avantage de la pénombre en se fondant parmi les arbres. Il plongea derrière le tronc d'un chêne gigantesque et se colla contre l'écorce. Il sentit sa chair changer de texture au contact du bois, des équilibres se modifièrent en lui. Sa queue se replia sous ses fesses avant de disparaître et sa peau de gobelin se lissa jusqu'à redevenir douce et pâle. Manifestement,

il avait cessé d'être un goblin. *Je suis un sylphe. Je ne suis pas un mortel, encore moins un goblin, je suis un sylphe*, se rassura-t-il. Il ignorait ce qui avait pu se passer, mais jamais sans doute il ne pourrait s'en ouvrir à quiconque. Tromper les mortels était une chose, mais se changer en goblin, c'était très différent. Il se ramassa sur lui-même et la horde le dépassa. Des cors de chasse résonnèrent parmi les arbres et il comprit que les sylphes avaient donné l'alerte.

Auberon et ses gens se rendaient-ils seulement compte à quel point le repaire de Macha se trouvait proche de la surface à présent ? Une lumière brilla au-dessus du faîte des arbres, illuminant brièvement le ciel de teintes bleu et or.

Les sylphes faisaient donner la cavalerie contre les gobelins, armés de lances et d'épées scintillantes, coiffés de leurs cornes effilées. Un frisson d'excitation le parcourut à l'idée de cette chevauchée salvatrice. Il se remit debout et reprit sa progression silencieuse. Le glougloutement discret d'un cours d'eau lui parvint et il sut alors qu'il était tout proche de la rivière qui traversait Faërie. La Maison dans les Arbres était bâtie sur les immenses troncs séculaires qui flanquaient la rive.

S'il suivait la rivière, il ne pouvait logiquement pas la manquer.

Il se faufila dans l'ombre des arbres, immenses sentinelles silencieuses, et progressa d'un couvert à l'autre. Alors qu'il passait devant une petite mare, il distingua un morceau d'étoffe scintillant. Il le ramassa et en éprouva la texture entre ses doigts. C'était de la soie, tachée du sang pâle d'un sylphe. Il se tint un moment immobile, les sens en alerte. Le détachement goblin venait manifestement de se heurter aux combattants sylphes. Le fracas de la bataille ne couvrait cependant pas le sifflement d'une respiration douloureuse, tout près de lui. Il leva les yeux et songea qu'il n'y avait pas de meilleur refuge pour un sylphe que les branches d'un arbre. *Tu as passé trop de temps dans l'Ombre, avant d'en être également banni*, songea-t-il avec amertume, *tu manques de jugeote*. Il se hissa dans l'arbre, puis s'arrêta, à l'affût, ombre parmi les ombres. Aucun péril ne pouvait être pire que ce qui l'attendait au sol, de toute manière, songea-t-il alors même qu'il apercevait une paire d'yeux scintillants fixés sur lui.

— Ne craignez rien, chuchota-t-il, je ne vous ferai aucun mal.

L'inconnue déglutit avec difficulté, puis laissa émerger son pâle visage de l'amas de feuilles.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-elle.

— Je me nomme Timias, et vous ?

La jeune femme fut sur le point de répondre, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Pendant un instant, il craignit que son nom ne l'ait effrayée, mais sa stupeur avait une autre source ; elle lui montrait du doigt quelque chose par-dessus son épaule. Il se retourna et vit Macha se ruer dans leur direction.

— Et le plus jeune, tu l'as vu, qu'est-ce que tu en dis ?

— Oui je l'ai vu, mais qu'est-ce que tu penses de l'autre ? Tu as vu l'autre ? Moi je le connais, je l'ai même déjà *connu*.

Les voix de ses amies se mêlaient en un chœur mélodieux tandis qu'elles allaient et venaient pour ramasser les pommes venues d'Ombre.

Loriana, la fille du souverain des sylphes, sortit de l'eau le cœur battant. Ce jeune mortel qui avait surgi de nulle part avait décidément quelque chose de spécial. Il n'avait rien de commun avec les autres humains qu'elle avait pu croiser, druides ou simples mortels. Il avait un don druidique de naissance, c'était évident, puisqu'elle avait pu communier avec lui par chacun de ses cinq sens. Mais il était si jeune, si innocent. Ce n'était encore qu'un bourgeon ! Ses cheveux trempés vinrent recouvrir ses épaules tandis qu'elle émergeait de l'onde, en tendant l'oreille aux bavardages de Tatiana et Chrysaliss.

L'atmosphère était comme saturée d'une énergie indéfinissable et vibrait d'un bourdonnement à la limite de l'audible. Le son des cors décrut, mais l'odeur d'Ombre flottait encore alentour. Loriana se demanda pour quelle raison son père faisait donner la chasse. D'ordinaire, son peuple ne chassait pas la nuit, il était beaucoup trop dangereux de sortir alors même que les gobelins s'aventuraient hors de leurs tanières. Elle-même désobéissait de façon éhontée en découchant ainsi.

Elle huma les effluves nocturnes, essayant de discerner toutes les senteurs qui envahissaient la forêt à cette heure de la nuit. *Là, te voilà !* songea-t-elle alors qu'elle parvenait à isoler le parfum du jeune homme, capiteux comme la fragrance d'un gland mûri au soleil. Elle ferma les paupières et respira son odeur à pleins poumons, s'enivrant de son essence, s'en pénétrant aussi profondément qu'elle le put, jusqu'à en avoir des fourmis dans tout le corps, et la certitude qu'elle pourrait désormais le retrouver où qu'il se trouve

— Si on les pourchassait ? lui susurra Tatiana dans le creux de l'oreille, la faisant sursauter.

Elles se pressèrent toutes autour d'elle, leurs corps humides rafraîchis par le froid nocturne. Loriana pouvait sentir, peau à peau, le désir que l'arrivée des mortels avait fait naître chez ses compagnes.

Chrysaliss se colla à Loriana, passa sa main autour de sa taille et plongea ses doigts dans ses cheveux humides.

— Il avait vraiment quelque chose de particulier, non ? lui demanda-t-elle en enroulant une mèche autour de son doigt. Tu ne trouves pas qu'il avait une odeur étrange ?

— Pas une odeur étrange, plutôt une odeur juvénile, lui murmura Loriana.

Il était de toute façon trop tard pour se lancer à leur poursuite, la piste se diluait déjà dans le vent nocturne de Faërie.

— Juvénile..., soupira Tatiana en fermant les yeux. Elle se laissa aller contre l'épaule de Loriana, un grand sourire flottant sur son visage tandis qu'elle savourait les derniers effluves de l'odeur du garçon.

— Je crois que je préfère l'autre, se décida Chrysaliss. Vous savez, l'autre ? Celui qui a ordonné au plus jeune de s'enfuir ?

Dans la lumière mourante du crépuscule, elle souriait de toute la blancheur de ses dents et ses yeux scintillaient d'une profonde lueur verte.

— Vous savez qui il est ? Je crois bien l'avoir déjà vu de ce côté de la frontière un certain

nombre de fois avant ce soir, il me semble, et j'en ferais facilement mon en-cas du soir.

Elles partirent d'un grand fou rire en tombant dans les bras l'une de l'autre. Lorianana leva les yeux vers les frondaisons en fronçant les sourcils. Les feuilles tremblaient et le grondement sourd s'intensifiait. Au pied des arbres, les ombres s'épaississaient, se faisant presque menaçantes. Leur bain improvisé avait été vraiment plaisant, mais à cet instant précis elle ne s'amusait plus et elle n'avait tout à coup plus du tout envie de remettre un pied dans l'eau.

— Je crois que nous devrions rentrer, lança-t-elle.

— Oh, pourquoi, s'attrista Tatiana en nageant vers le centre du bassin, plongeant vers les profondeurs puis émergeant de nouveau. Si la lune voulait juste se montrer un peu plus, je crois qu'on pourrait...

— Tatiana, reviens ici !

Lorianana saisit Chrysaliss par le poignet, comme pour l'empêcher de rejoindre Tatiana.

— Allons, sors de l'eau, il est temps de rentrer.

— Mais pourquoi ? grogna Tatiana en les aspergeant. Cette rivière coule jusqu'en Ombre, on pourrait le suivre et le retrouver, et son compagnon aussi. Allez, où est le mal ?

Le sol vibrait à présent sourdement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'inquiéta Chrysaliss.

Les grondements s'intensifièrent. Lorianana jeta une fois encore un œil vers les frondaisons. Les feuilles tremblaient à un rythme régulier et le bruit diffus s'était mué en une pulsation clairement discernable.

— Des tambours, souffla Lorianana. Des tambours gobelins, et ils se rapprochent !

L'instant suivant une abominable cacophonie émergeait de la forêt, beaucoup trop près de l'endroit où elles se trouvaient. Chrysaliss prit Lorianana dans ses bras et Tatiana, galvanisée par la peur, surgit hors de l'eau.

Les coups gagnaient en intensité. Lorianana saisit la main de Tatiana et elles se serrèrent les unes contre les autres.

— Où sont-ils ? parvint à murmurer Tatiana, tandis qu'elles reculaient lentement vers l'arbre le plus massif.

Le vacarme les encerclait totalement, faisait trembler le sol, vibrer l'air alentour. Lorianana s'adossa contre le tronc. *Grimper. Vite.* Cette idée occupa soudain tout son esprit. Elle regarda vers le haut. Par chance, quelques branches pendaient vers le bas.

— Il faut qu'on monte, murmura-t-elle, tandis que le sol tremblait littéralement sous leurs pieds, ils viennent par ici !

Elle leva les mains, sentit une branche ployer dans sa direction et se hissa à l'abri des feuilles. Tatiana et Chrysaliss la rejoignirent juste au moment où les premiers éclaireurs de la horde sortaient du couvert et traversaient la rivière.

Les cris et les piailllements le disputaient aux sifflements stridents, les invectives fusaient dans leur langue étrange, tandis que le battement des tambours emplissait l'espace, rendant toute réflexion pénible.

— Attendez-moi, je glisse, cria Tatiana en perdant l'équilibre.

Elle bascula de sa branche et chuta lourdement sur le sol. Loriane ne put qu'observer, impuissante, les gobelins tandis qu'ils s'emparaient d'elle et l'emmenaient. Ils caquetaient en se congratulant de cette prise inespérée et le corps gesticulant de Tatiana passait de bras en bras, glissant sur cette marée inhumaine qui l'emportait dans les bois.

Ses hurlements se perdirent tandis que la horde s'égaillait.

— Qu'allons-nous faire ? sanglota Chrysaliss à mi-voix.

— Nous allons rester ici, lui répondit Loriane dans un chuchotement.

Les gobelins allaient et venaient entre les arbres, titubant comme des humains ivres, soulés de bruit et de fureur.

— Nous allons rester ici et attendre qu'ils s'éloignent.

— Ou que quelqu'un nous trouve.

Comme en réponse à ses prières, le hululement des cors résonna, lointain, mais puissant.

— Tu as entendu ça ? C'est père, il arrive !

Loriane serra Chrysaliss contre elle et toutes deux se tinrent collées au tronc, les joues frottant contre l'écorce rugueuse du vieux bouleau. Mais les gobelins ne se décidaient pas à partir. Ils ne cessaient de rôder au pied des arbres, s'arrêtaient, humaient l'air et scrutaient les alentours.

— Mais qu'est-ce qu'ils font ? chuchota Chrysaliss terrorisée, pourquoi est-ce qu'ils ne s'en vont pas ?

— On dirait... on dirait qu'ils cherchent quelque chose, souffla Loriane.

La voix puissante des cors allait s'amplifiant et il lui sembla discerner dans les profondeurs boisées le scintillement des lances sylphes.

— ... Quelque chose ou quelqu'un.

— Oh mon dieu, et s'ils lèvent le nez, murmura Chrysaliss. Il faut qu'on grimpe plus haut !

Loriane se figea. Les branches d'un magnifique frêne à quelques mètres se mêlaient à celles du bouleau et leur offraient un passage vers les hauteurs, si seulement elle n'avait pas hérité du vertige de sa mère...

— Allez, l'encouragea Chrysaliss en la poussant vers le tronc du frêne, il faut qu'on monte, il faut qu'on aille plus haut. On sera hors de vue là-haut.

Une main griffue lui saisit vivement la cheville et elle disparut avec un hurlement strident. Paniquée, Loriane se précipita à travers les branchages, agile comme un écureuil, elle sauta, s'agrippa, grimpa, aiguillonnée par la peur, suivant le chemin scintillant du ruisseau en contrebas, qui, elle le savait, l'éloignait à chaque enjambée un peu plus de la Maison dans les Arbres. Mais elle n'avait pas le choix, il fallait fuir.

Les cors résonnaient maintenant puissamment dans la forêt, et les pulsations des tambours gobelins décroissaient à mesure qu'elle progressait. Elle s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle dans l'ombre d'un saule pleureur.

Les hurlements des gobelins semblaient avoir encore — mais était-ce seulement possible —

gagné en puissance et déjà elle entendait les cris de guerre des combattants et elle discernait les éclairs qui zébraient le ciel comme un orage d'été. La bataille se déroulait tout près d'elle, aussi se recroquevilla-t-elle du mieux qu'elle put dans la pénombre, les jambes repliées dans ses bras, la tête enfouie entre ses genoux.

Loriana frissonnait. Les hurlements de son amie n'en finissaient pas de résonner parmi les arbres. Elle se mordit la lèvre au sang pour cesser de trembler.

L'odeur de la fumée commençait à devenir suffocante et elle se résolut à quitter son abri, non sans avoir pris soin de scruter dans toutes les directions. Le vent lui apporta un autre son que seuls les sylphes pouvaient percevoir : le hurlement silencieux d'un arbre en flammes. Elle eut un haut-le-cœur et la bile lui remonta dans la gorge. Elle tituba jusqu'à un tronc non loin de là et ressentit la douleur qui parcourait l'écorce. Toute la forêt la partageait.

Puis il y eut des bruits de pas. Quelqu'un s'approchait, une silhouette haute, aussi pâle qu'un gobelin en plein midi. Pendant un instant, elle crut voir son propre père. « Ça ne peut pas être père, songea-t-elle, c'est impossible ! » Il avait pourtant la même démarche, la même carrure et le même port altier. Seule la chevelure différait. Auberon avait les cheveux cuivrés, comme elle, et cet homme-là portait une crinière noire comme le charbon, qui venait encadrer librement son visage, attrapant la pâleur lunaire en des reflets bleutés. Il était à demi nu et ne portait en tout et pour tout qu'une paire de bottes élimées et des culottes en haillons comme en portaient les mortels d'Ombre.

Etrangement, il n'avait pas le réflexe de grimper dans les branches basses pour se mettre hors de portée du danger comme n'importe quel sylphe sain d'esprit. Cet homme attisait sa curiosité. Il passa sous le saule et, furtive comme un chat, elle le suivit en silence. Il s'arrêta, aux aguets, semblant sentir une présence au-dessus de lui. Elle fit précipitamment le tour du tronc au moment précis où il en entamait l'escalade.

Il regarda autour de lui et, finalement, leurs regards se croisèrent dans la pénombre.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-elle.

— Je me nomme Timias.

Elle écarquilla les yeux sous le coup de la surprise. Timias avait été élevé par son grand-père Allemande aux côtés d'Auberon, son propre père, après que la famille du jeune homme eut été massacrée. Son nom n'était quasiment jamais prononcé à la Cour, il était parti depuis si longtemps ! Elle n'était encore qu'une enfant à l'époque. A la lumière des étoiles Timias était le portrait d'Auberon, en plus pâle.

— Et vous êtes ?

Elle ouvrait la bouche pour répondre quand un mouvement violent parmi les arbres retint son attention. Le souffle coupé, elle lui désigna du doigt le plus gigantesque gobelin qu'elle eût jamais vu. Il surgissait en courant du rideau sylvestre pour se diriger, semblait-il, droit sur eux.

Timias l'attrapa par le poignet et l'entraîna à sa suite vers les hauteurs. Mais il ne fut pas assez prompt et les gobelins les localisèrent. Tandis que les créatures convergeaient vers eux, Loriana aperçut sa mère, flanquée d'un détachement de cavaliers sylphes, qui s'engageait à son tour dans la clairière.

Les sylphes brandirent leurs armes et Loriana serra un peu plus fort la main de Timias.

— Qu'est-ce que c'est que cette chose ?

— C'est Macha, leur reine. Les sylphes ont un roi, eux ont une reine.

La gigantesque souveraine piaffait comme un fauve encerclé devant le détachement monté, traitant les cavaliers sur leurs blancs destriers de « femmelettes ».

— Et là-bas c'est ma mère, dit-elle d'un ton désolé en essayant de l'apercevoir par-dessus l'épaule de Timias qui l'en empêcha.

— Nous devons fuir, lança-t-il, maintenant, courez !

Elle trébuchait et pleurait toutes les larmes de son corps tandis qu'il l'entraînait à toutes jambes à travers le rideau d'arbres. Après une course effrénée qui lui sembla durer une éternité, il s'arrêta enfin.

— Je suis désolé si je vous ai fait mal.

— C'était ma mère, là-bas ! gémit-elle en essuyant ses larmes. La femme qui commandait les cavaliers, c'était ma mère...

Ils restèrent un long moment silencieux, bercés par leurs propres respirations.

— Vous êtes la fille d'Auberon, n'est-ce pas ? dit-il enfin.

Elle leva vers lui ses yeux brillants de larmes. Il la regardait presque comme l'aurait fait un gobelin, et l'espace d'un instant elle eut peur. *Ne sois pas idiote, il vient de te sauver la vie, voyons.*

— Oui, je m'appelle Lorian.

Elle attendit qu'il dise quelque chose.

— Je pense qu'on peut redescendre, murmura-t-il simplement en rentrant la tête dans les épaules.

Instinctivement, elle lui saisit la main. Sa paume était moite et rugueuse, mais sa poigne était ferme, rassurante, et l'incitait à continuer à le suivre. Elle entendait la clameur des gens de la Cour à présent et elle pouvait voir les lumières de la civilisation.

— Qu'est-ce que vous faisiez là ? demanda-t-il.

— On se baignait, répondit-elle faiblement, la lèvre tremblante.

— Personne ne vous a dit de ne pas aller dans les bois en pleine nuit ?

— Si, bien sûr, mais on ne m'a jamais interdit le bassin près de la rivière.

— Regardez, nous avons juste à traverser ce gué et nous y sommes, l'encouragea-t-il en la prenant par le coude.

Elle prit une profonde inspiration. Elle devait s'en remettre à lui, même si c'était contre son gré, même si sa grand-mère n'avait pas de mots assez durs pour le décrire et même si son père ne prononçait jamais son nom. C'était pourtant lui qui avait été là pour elle au moment opportun. Elle eut un pincement au cœur en pensant à sa mère, à ses douces amies et aux cavaliers, et de nouveau elle eut les larmes aux yeux.

Elle suivit Timias aveuglément, comme un automate, et ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle se rendit compte qu'il avait fait halte au milieu d'un sentier.

— Mais qu'est-ce que c'est que..., balbutia-t-elle, abasourdie.

Les mots refusaient de franchir ses lèvres.

Elle déglutit avec difficulté, cilla, et ferma les paupières, comme pour chasser la vision de cauchemar qui s'étendait devant elle.

Les rives du petit cours d'eau étaient couvertes d'une herbe noire sur laquelle rampaient de malheureuses créatures suintantes d'une substance blanche et visqueuse.

Son regard se porta sur l'arbre sacré près d'elle, et elle s'étonna de ne pas ressentir ses pulsations de vie. Puis elle prit conscience que tous les arbres alentour étaient morts et que les bosquets grisâtres ne portaient plus que des baies noircies et racornies.

— Qu'est-ce qui a bien pu provoquer ça ? souffla-t-elle. Vous savez ce qui s'est passé ici ?

Timias, à sa grande surprise, acquiesça.

— C'est ce qui arrive quand une once d'argent sacré pénètre en Faërie, grinça-t-il entre ses dents.

La Boulaie des Druides Blancs

— Deirdre ? appela Catrione en débouchant dans la cour, ignorant la pluie qui cascadaait des toits en épais rideaux cristallins. Elle scruta frénétiquement les alentours. Comment avait-elle pu disparaître aussi vite ? Elle jeta un regard en arrière en direction du corridor, mais il était vide. Elle se résolut à fouiller de nouveau chaque chambre une à une.

— Cailleach ! cria quelqu'un. Elle leva les yeux et aperçut Sora qui se précipitait vers elle à travers les flaques en relevant ses jupons.

— Catrione, un groupe de combattants vient d'arriver, ils vous apportent un message ! lui cria-t-elle hâtivement en s'abritant sommairement sous un avant-toit dégoulinant.

— Qui les envoie ? La reine ?

— Non, c'est votre père.

— Comme si je n'avais que ça à penser, soupira-t-elle, soudainement inquiète. Mon père attendra, il faut que tu m'aides à retrouver Deirdre.

Elle lui expliqua en deux mots ce qui venait de se produire.

— Deirdre s'est enfuie, mais j'étais sur ses talons, elle n'a pas pu franchir le hall à cette vitesse dans son état. Tu prends ce côté, moi celui-là, et on fouille chaque pièce, elle se cache forcément dans l'une d'entre elles.

Mais leurs recherches demeurèrent vaines. Sora se tordait les mains en triturant son tablier, les yeux fixés sur la porte qui battait dans le vent à l'extrémité du hall.

— Tu devrais peut-être aller parler à ces hommes, maintenant, Catrione, risqua-t-elle.

Catrione était anxieuse, essayant d'estimer si Deirdre avait pu sortir par une des fenêtres, enceinte comme elle l'était. Elle en aurait été parfaitement capable... avant tout cela, mais, bouffie et gauche comme elle l'était maintenant, inutile de l'envisager. Il y eut un léger mouvement à la limite de son champ de vision et elle s'élança. Elle franchit la porte, traversa tout le couloir du dortoir et franchit la porte derrière laquelle il lui avait semblé apercevoir quelqu'un. Personne, l'endroit était vide.

— Elle a espionné nos conversations, dit-elle à voix basse en continuant de tendre l'oreille. Elle sait parfaitement ce que nous projetons de faire.

Sans compter qu'elle n'a plus grand-chose d'humain, ajouta-t-elle mentalement. Saisie d'une résolution soudaine, elle prit vivement Sora par le bras.

— Va auprès de Bride, raconte-lui ce qui s'est passé, moi je vais m'occuper de cette histoire de message venant de mon père.

Sora acquiesça et Catrione se hâta de rejoindre les nouveaux arrivants. Ce n'est qu'à mi-chemin qu'elle songea qu'outre ses sandales trempées et ses ourlets à moitié défaits elle n'avait pas pris le temps de se laver le visage. Elle avait les cheveux en bataille et sa coiffe, tout comme son tablier, était dans un état plutôt douteux. Il fallait absolument qu'elle se change, songeait-elle en

débouchant dans la cour extérieure où elle eut la surprise de tomber sur les messagers. Dans la lumière des torches, se détachaient six ou sept chevaux et plusieurs inconnus portant des tartans aux motifs familiers.

Comme si je n'avais que ça à penser...

— Dame Cat ?

Elle reconnut immédiatement le guerrier grisonnant qui s'avavançait vers elle. Une vague de mélancolie la submergea lorsqu'il lui saisit l'avant-bras avec déférence.

— Tully ?

Elle lui saisit à son tour la main et son visage s'illumina d'un sourire. Tulluagh, le maître d'armes de son père et son ami le plus cher. Fengus-Da rechignait d'ailleurs à se séparer longtemps de cet homme de confiance. Catrione regardait, un peu perdue, les hommes se réunir autour du feu pour se réchauffer et sécher leurs tartans détrempés.

Ils étaient bien trop nombreux pour n'être que de simples messagers.

— Qu'est-ce que vous êtes venus faire ici, quelque chose ne va pas ?

Tully dansait d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise. Il baissa sur elle un regard soucieux, de la couleur du ciel pluvieux qui les dominait.

— Fengus-Da m'a envoyé pour vous ramener à la maison, madame. Elle planta son regard dans celui du vieux guerrier.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe au juste ?

Il poussa un long soupir et jeta un regard aux hommes qui se serraient autour du foyer.

— Je peux vous parler en privé, Callie Cat ?

— C'est ma grand-mère, n'est-ce pas ? Elle est malade ?

Tully la prit par le bras et l'entraîna dans un coin sombre, loin des allées et venues des serviteurs qui s'affairaient auprès des nouveaux venus.

— Il s'agit de votre grand-mère, c'est vrai, mais elle n'est pas malade. En tout cas, elle n'est pas à l'article de la mort.

— De quoi souffre-t-elle, dans ce cas ? Dites-moi ce qui se trame, Tully, insista-t-elle, d'une voix douce mais ferme, chargeant chacun de ses mots d'accents druidiques, leur donnant une pesanteur et une épaisseur particulières.

Le vétéran la considéra avec suspicion.

— N'essayez pas vos tours de druide avec moi, Callie Cat. Je vous dis la vérité. Depuis la fin de la saison, votre grand-mère a été un poids croissant pour Fengus-Da. Elle a commencé par intervenir durant les réunions du conseil, puis elle s'est immiscée dans ses séances d'entraînement, elle s'est même imposée à la chasse et jusque dans les moments de détente de votre père. Ensuite les choses se sont dégradées. Elle s'est mise à mendier, à déchirer ses vêtements et à s'arracher les cheveux, grognant et feulant à longueur de journée...

— Qu'est-ce qui lui prend ?

Elle supplia du regard le vieux guerrier, comme s'il avait le pouvoir de la rassurer. Le monde

entier était-il devenu fou ?

— Votre père pense qu'elle a perdu l'esprit, Callie Cat. Elle ne cesse de répéter que vous n'êtes pas en sécurité, puis elle se met à balbutier des propos incompréhensibles, elle hurle. Personne ne peut la calmer dans ces moments-là. Nous pouvons vous ramener là-bas avant la Mi-Été, si nous partons après-demain.

Sa vision druidique lui révéla la présence d'une brume grisâtre ; il lui cachait certaines choses, elle devait donc être prudente.

— Je ne peux pas vous suivre, Tully. Je suis Ard-Cailleach de ce Bosquet, ce quartier de lune-ci. On m'a confié cette charge lorsque j'ai pris la décision de ne pas rentrer à la maison lors de la dernière fête de Beltane. Mon devoir est de demeurer ici jusqu'à Lughnasa. Je ne peux pas partir, surtout pas en ce moment. Je dois... régler certaines choses.

— Régler certaines choses ? Mais vous ignorez tout de ce qui se trame !

De nouveau, Tully jeta un œil par-dessus son épaule. Il s'approcha vivement d'elle avec des airs de conspirateur.

— Je ne veux pas vous effrayer, mais à dire vrai j'espérais ne pas vous trouver ici, j'aurais préféré vous savoir partie pour Ardagh. J'aurais alors pu rentrer serein et annoncer à votre père que vous étiez en sécurité.

— Mais de quoi est-ce que vous parlez, Tully, où pourrais-je être plus en sécurité qu'au cœur d'un Bosquet druidique ?

— Callie Cat, vous pensez vraiment que j'aurais fait tout ce chemin sur la seule foi des délires d'une vieille femme ?

« Nous y voilà », songea-t-elle.

— Dans quoi mon agitateur de père a-t-il encore été se...

— Votre père n'y est pour rien.

— Alors qui ?

— Des étrangers ont été aperçus dans des coins reculés, des endroits déserts, et on a aussi trouvé du matériel. Des vêtements, des armes, de l'équipement, tous de facture étrangère. Votre père pense que ce sont les Acquiléens, ceux-là même dont Meeve s'est entichée, qui sont derrière tout ça. Ils descendraient des Marraghmourns par petits groupes et resteraient cachés jusqu'à ce qu'on leur envoie un signal. Entre-temps, ils s'arrangeraient pour faire croire à des attaques de gobelins, de façon à ce que personne ne vienne fouiner.

— L'Archidruidesse a réuni un concile et...

— Alors elle ne devrait peut-être pas écarter la possibilité que toute cette histoire n'ait rien à voir avec les gobelins, mais que quelqu'un cherche à nous le faire croire. Cela inquiète votre père de vous savoir ici, les forêts sont profondes et offrent une cachette idéale. Ils pourraient tout aussi bien être déjà là. Fengus-Da craint que ces gens n'aient pas le moindre respect pour les druides, Callie Cat.

Elle prit le temps de respirer profondément.

— Tout ça est très nouveau pour moi, Tully. Nous avons bien entendu des rumeurs. On parle de

gobelins dans les montagnes du Sud, près d'Allovale, mais les druides ont quitté cette région, et les ossuaires ont été vidés. Est-ce que les gobelins se sont nourris ?

— Oui, pour autant que je sache. C'est la vieille femme qui s'occupe de ces choses à présent. Mais je vous répète, Callie Cat, que les gobelins n'ont rien à voir là-dedans, c'est la guerre qui se prépare.

— En fait, ce que vous me dites, Tully, c'est que mon père va entrer en guerre et qu'il ne veut pas que je m'y trouve mêlée, c'est bien ça ?

— Non, il a l'intention de se confronter à Meeve à la Mi-Eté et de s'en remettre au jugement des chefs de clans, mais il ne souhaite pas entrer en guerre. Il m'a également chargé de vous dire que tous les frères et sœurs sont les bienvenus à Eaven Avellach.

Catrione réfléchissait à toute vitesse. Son père n'avait pas de druide, et il tenait là l'occasion de réunir tout un Bosquet dans le grand hall d'Eaven Avellach. C'était moins que ce dont Meeve pouvait disposer, mais cela pourrait en imposer si tous ces gens se réunissaient au même endroit. Tout était dans le déploiement de force, dans l'apparence. La visite de Tully prouvait-elle que son père se souciait d'elle ou était-ce simplement une manœuvre pour s'attirer le soutien du Bosquet ? Un soutien *de facto*, non concerté, mais un soutien tout de même ?

— Peut-être que mon père a raison, Tully, mais en attendant je dois demeurer ici. Il s'est passé beaucoup de choses dernièrement, et l'une de nos sœurs est... portée disparue.

Non, elle ne pouvait pas prendre une telle décision sur un coup de tête.

Catrione sursauta. Niona se tenait juste derrière elle. Grande, élancée et aussi apprêtée que Catrione était négligée, son visage fermé et hostile était le portrait même de Marrighugh, la sanguinaire déesse de la guerre, celle-là même qui semblait s'être mise à arpenter le pays. Niona était arrivée avec les serviteurs qui s'affairaient auprès des hommes, leur proposant gâteaux d'avoine et verres d'hydromel. Malgré les contrariétés qui s'étaient succédé depuis l'aube, elle était parvenue à se composer un visage calme et serein, à la mesure de son rang de Cailleach. Son tablier était immaculé et sa coiffe parfaitement fixée sur ses cheveux lissés. Par contraste, Catrione avait l'air d'une petite fille jouant à la dame dans les vêtements trop grands de sa mère.

— Un mot, je te prie, Cailleach, sollicite Niona en adressant un rapide sourire affecté à Tully.

— Je vous en prie, seigneur Tully, restaurez-vous et prenez un peu de repos, nous poursuivrons cette discussion un peu plus tard.

Tully porta la main à son couvre-chef en guise de salut. Il se saisit d'une coupe d'hydromel qui passait à sa portée et l'engloutit en une gorgée. Catrione suivit Niona qui s'éloignait, à bonne distance des oreilles étrangères, ses sandales parfaitement sèches crissant sur le dallage.

— On l'a retrouvée ? demanda Catrione avec inquiétude.

— Pas encore. Mais j'ai pris la liberté d'alerter les frères et nous avons entrepris une fouille systématique. Nous pensons tous qu'elle se cache encore quelque part entre ces murs. Nous finirons par la retrouver. La faim la fera sortir.

— Catrione, ma chère ?

Baeve venait à leur rencontre et sa voix était beaucoup plus caressante que de coutume.

— Qu’y a-t-il, Baeve ? s’enquit Niona.

— Oui ? lui répondit Catrione au même instant, prenant sur elle pour ne pas enfoncer son coude dans les côtes de Niona, dont Baeve ignore d’ailleurs totalement l’intervention.

— Ma chère, continua-t-elle, le regard fixé sur Catrione, et elle seule, c’est à propos de Bog.

— Bog. Avec tout ça elle l’avait presque oublié. Elle se mordit la lèvre pour réprimer ses larmes, tandis que l’image de son corps inerte au pied de l’âtre s’imposait à elle.

— Tu as dit à Sora que Deirdre t’attendait dans cette pièce, n’est-ce pas ? Catrione acquiesça. Elle a donc eu le temps...

— Le temps de quoi ? intervint Niona.

Encore une fois, Baeve l’ignore ostensiblement et s’adressa à Catrione d’une voix douce et réconfortante.

— Il semblerait qu’on lui ait brisé le cou, mon enfant. Quelqu’un l’a tué.

Niona laissa échapper un gémissement horrifié et Catrione se cacha le visage dans ses mains.

— Tu es en train de dire que c’est Deirdre qui l’a tué ? demanda Niona.

L’esprit de Catrione vacilla sous le poids de l’accusation.

— On... on n’est pas certain que ce soit elle, s’entendit-elle répondre faiblement.

Niona la prit par les épaules.

— Allons, Catrione, nous savons toutes l’affection que tu portes à Deirdre, mais il faut se rendre à l’évidence. Qui d’autre y avait-il dans ta chambre ? Qui d’autre aurait pu vouloir faire une chose pareille ?

L’idée même que Deirdre, sa meilleure amie, sa confidente, ait pu tuer un animal qui ne lui aurait jamais fait le moindre mal la rendait malade. Mais Deirdre n’avait jamais montré le moindre état d’âme à l’idée de tuer quoi que ce soit, si cela s’avérait nécessaire. Ecraser une mouche ou tordre le cou à une poule pour le dîner ne faisait pas de différence pour elle. Elle se représenta les mains puissantes de Deirdre serrant le cou à un poulet hurlant de douleur et chassa aussitôt cette image. En être capable ne signifiait pas nécessairement être coupable.

— Je ne crois pas non plus que ce soit Deirdre la coupable, continua doucement Baeve.

— Qui, dans ce cas ? interrogea encore Niona.

— Je crois que cette chose en elle possède une sorte d’influence.

Niona haussa les sourcils, incrédule.

— Tu veux parler du bébé ? ricana-t-elle, mais Baeve continua de l’ignorer.

— Je mets au monde des bébés dans cet endroit depuis plus de quarante ans, sœur Niona, et cet enfant est la chose la plus anormale que j’aie vue de toute mon existence. J’en ai vu des bébés dépasser le terme, et de loin. Un mois, parfois plus. Mais ils ne survivaient pas. Leurs mères tombaient malades, mais jamais aucune n’a ressemblé à ce qu’est devenue Deirdre.

Elle jeta un regard à Catrione.

— J’ai demandé à Sora de vérifier les Chroniques Sylvestres.

— Quoi ! éclata Niona, ces vieux morceaux d'écorce tombent quasiment en poussière, je ne...

Catrione l'interrompit immédiatement.

— Je compte sur toi, ma sœur, pour faire en sorte qu'il y ait toujours quelqu'un aux cuisines, les cachettes y sont nombreuses.

Niona se tut de mauvaise grâce et s'éloigna, vexée, droite comme un « i ».

— Sois patiente, murmura Baeve à Catrione. Ils sont là pour quoi ? ajouta-t-elle en désignant du doigt les hommes de Fengus.

— C'est mon père qui les a envoyés. Il voudrait que l'on quitte le Bosquet et qu'on rejoigne Eaven Avellach.

— Rien que ça ! Ça me paraît difficile, pas tant que nous n'avons pas retrouvé Deirdre.

Elle lui posa la main sur le bras.

— Crois-tu que Sora trouvera quelque chose qui pourrait nous être utile dans les Chroniques Sylvestres ?

Baeve haussa les épaules avec incertitude.

— Pour être franche, je n'en ai pas la moindre idée. Avec la poisse que nous avons en ce moment, j'ai peur qu'on ne retrouve que les morceaux de celle qui justement aurait pu nous aider. Mais ça ne coûte rien d'essayer, pas vrai ?

— Si ça peut nous permettre de retrouver Deirdre...

— On va la retrouver, tu verras.

Vraiment ? murmura une petite voix inopportune dans un coin sombre de son esprit. Un frisson la parcourut. *Ne sois pas ridicule,* se reprit-elle immédiatement. *Evidemment qu'on va la retrouver. Il le faut. Elle ne peut pas être allée bien loin.*

Village de Hardhaven, Far Nearing

Cwynn hésitait à frapper à la porte d'Argael. La pluie avait cessé, mais le vent continuait de balayer violemment l'océan. Les volets étaient tirés et la porte calfeutrée, et une épaisse fumée blanche s'élevait de la cheminée. A cette heure et par un temps pareil, tout le monde devait être couché. Ses fils, Duir et Duirmuid, devaient déjà dormir profondément, bien au chaud. Depuis leur naissance, deux ans auparavant, il n'avait pas passé une seule nuit sous le même toit qu'eux, songea-t-il avec amertume.

Il prit une profonde inspiration et s'apprêtait à tourner les talons lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Argael se découpa dans l'embrasure, et manqua le percuter. Elle avait un seau dans chaque main, son tablier ceignait ses hanches et elle avait les épaules couvertes d'un châle. Elle étouffa un cri.

— Cwynn DaRuadan, Grande Mère, c'est toi ?

— Je... je suis désolé, Argael, bafouilla-t-il en reculant maladroitement de quelques pas, bousculant au passage Eoch, sa jument, qui exprima son mécontentement de façon sonore.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Argael était une femme solide, pâle dans la faible lumière nocturne. Des cheveux argentés s'échappaient de son fichu. Jadis, elle avait eu une chevelure aussi noire que celle de sa fille.

— Est-ce que tout va bien là-haut, au donjon ? Est-ce que ton grand-père... ?

— Il va bien. Cwynn hésita. C'est... c'est moi. Je pars avec Eoch.

— Pour aller où ?

Argael déposa ses seaux au sol. Elle était plus petite que lui, mais elle avait toujours donné l'impression de le dépasser d'une tête. Il jeta un œil en arrière, à l'endroit où devait se trouver son bateau. C'est là qu'il aurait dû passer la nuit. Il serait parti à l'aube, sans donner d'explication à qui que ce soit. Mais il était là, et il ne pouvait pas mentir à Argael.

— Je pars pour Ardagh.

— Au milieu de la nuit ? Elle le dévisagea un moment, incrédule, puis lui désigna l'intérieur de la maison. Allez, entre donc !

Il la suivit à l'intérieur. Elle referma la porte du pied, posa les seaux par terre et se planta devant lui, les bras croisés sur la poitrine, l'œil inquisiteur.

— Maintenant, tu vas tout me raconter. Qu'est-ce qui se passe, mon garçon ?

— Grand-père m'a donné ça.

Il sortit le disque de sous sa veste où il le conservait, au chaud contre sa peau. Il souleva l'épais lacet de cuir au-dessus de sa tête et laissa le pendentif tourner sous leurs yeux. Argael l'examina en silence.

— Il est à toi ?

— C'est ce qu'il m'a dit.

Elle plongea un long moment son regard dans le sien, le sourcil froncé.

— Ce sont les armoiries de ta mère ?

Il acquiesça.

— Ça explique pas mal de choses, soupira-t-elle en lui rendant l'objet.

— Comme quoi ?

Elle eut un geste vague.

— Ça explique pourquoi Ariene ne peut pas s'empêcher de jeter son dévolu sur toi à chaque fête de Beltane. Il y a, je pense, quelque chose en toi, quelque chose d'enfoui, qui trouve un écho en elle. Tu es un prince de ce royaume, Cwynn. Tes ancêtres se sont unis à la terre elle-même. Le sang druidique est puissant dans ta famille.

Elle demeura un long moment silencieuse et pensive.

— Pourquoi tiens-tu à partir ce soir ? L'orage risque de durer toute la nuit.

— Grand-père pense que c'est plus prudent.

Il hésita un instant avant de poursuivre.

— Tu sais, à cause de Shane.

— Ah... Elle prit une profonde inspiration et s'essuya les mains sur son tablier. Les garçons dorment au-dessus. Tu peux aller les rejoindre, si tu veux, mais ne fais pas de bruit. Tu sais, moi non plus je n'ai jamais aimé Shane, ajouta-t-elle, le visage radouci.

Du menton, elle lui indiqua le chemin : un couloir sombre qui menait derrière la maison.

— Je te rejoins dans deux minutes, le temps d'aller chercher de l'eau pour la nuit, dit-elle en désignant les barriques servant à récupérer l'eau de pluie. Au fait, tu as dîné ?

Il s'aperçut avec étonnement que non. Il secoua négativement la tête. Argael renifla ostensiblement.

— Pas étonnant que tu sois toujours par monts et par vaux, c'est l'héritage druidique de ta mère qui veut ça. Installe-toi et prends une chaise, ajouta-t-elle en ramassant ses seaux, Ariene a ramassé pas mal de palourdes ce matin et il y a dans la marmite de quoi te préparer un frichti.

Il aurait sans doute dû dire quelque chose, mais rien ne lui vint. Il pénétra donc dans la cuisine plongée dans la pénombre, effrayant au passage Asgre, la sœur d'Argael qui, penchée sur l'âtre, était occupée à couvrir les braises. Son visage avait une couleur de lait caillé, mais sa voix avait la douceur d'un fromage savoureux et fruité.

— Argael ! hurla-t-elle en brandissant son tison, Ariene, sonne l'alarme, on est attaquées !

— Callie Asgre, ce n'est que moi, l'apaisa-t-il en levant les bras, je suis venu voir les enfants.

— Tu trouves que c'est une heure pour leur rendre visite ? grogna-t-elle en reprenant son sang-froid.

Ariene s'était glissée derrière Cwynn. Elle était vêtue d'une chemise de nuit et d'un châle rouge vif.

— Non, ce n'est vraiment pas une heure, renchérit-elle. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Asgre, tout va bien, intervint Argael depuis l'entrée.

Elle tendit un seau à Ariene et déposa les autres sur le bahut près de la porte.

— Elle ne me croit pas quand je lui dis qu'elle est en train de devenir aveugle. Asgre, c'est Cwynn, il est juste venu passer la nuit avec ses enfants avant de partir pour un long voyage. Ça fait des semaines que je t'en parle, maudite bourrique. Maintenant, pose ce tison.

— Où pars-tu ? s'enquit Ariene, perplexe.

— Va donc poser ce seau avant d'en mettre partout, lui ordonna sa mère. Cwynn, viens t'asseoir là. Il a faim, il n'a pas soupé, apportez-lui à manger.

— Ils ne te nourrissent plus suffisamment au donjon ? demanda Ariene d'un ton moqueur en s'appêtant à sortir de la pièce.

Leurs regards se croisèrent et, si un demi-sourire se dessina sur le visage de la jeune femme, la porte de son regard lui demeura totalement close. Elle le tenait pour responsable de la mort de son frère et de Sorley, le rival de Cwynn auprès d'Ariene. Son chagrin cependant ne l'empêchait pas de le choisir, lui plutôt qu'un autre, lors des rites de Beltane. Même si elle avait coutume, après coup, de prétendre avoir agi sous l'influence de la déesse et non de sa propre initiative.

— Je n'ai pas pris le temps de manger.

— Pourquoi ? l'interrogea-t-elle encore, son regard acéré courant de sa mère à Cwynn, soupçonneux. Il y a quelque chose qui cloche. Dites-le-moi !

— Il est notre invité, la coupa Argael abruptement, à la grande surprise de Cwynn. Il mange et ensuite il répond.

— Je vais tout t'expliquer, bafouilla-t-il tandis qu'Argael le faisait asseoir près du feu.

Elle lui posa sur les genoux une assiette de palourdes baignant dans un jus laiteux, le tout versé sur une tranche de pain noir. Puis elle lui mit une cuillère dans la main. Mais avant même qu'il ait pu tremper sa cuillère dans le jus l'assiette glissa légèrement et de la sauce lui coula sur les jambes. Argael lui plaça une serviette sur les genoux.

— Voilà qui est mieux, apprécia Argael avec un sourire en lui rendant son assiette. Mange, maintenant.

— Et dépêche-toi, ajouta Ariene avec acrimonie.

Conscient d'être épié dans le moindre de ses gestes, Cwynn engouffra son repas avant de raconter une nouvelle fois son histoire. Puis il rendit l'assiette à Argael et repoussa poliment son offre lorsqu'elle proposa de le resservir.

— C'était copieux, et très bon aussi.

— Allez, viens voir tes enfants, lui dit Ariene en se levant du tabouret, sa chemise de nuit flottant autour de son corps.

Elle le précéda vers une porte basse de l'autre côté de la cuisine, qui donnait sur le cellier.

— Ne fais pas de bruit, ils sont au-dessus, murmura-t-elle en désignant l'échelle.

Cwynn se fraya un chemin entre les paniers remplis de provisions, les bouquets d'herbes séchées, et les tonneaux de bière. Il éprouva la solidité de l'échelle branlante et grimpa avec prudence jusqu'à apercevoir dans la pénombre les deux têtes brunes lovées dans le même oreiller. Leurs visages étaient comme deux petites boules bien bronzées posées sur le tissu immaculé.

Une douleur sourde le traversa. C'était bien ses enfants. Ils avaient été conçus lors d'une de ces nuits sauvages de Beltane qu'il avait partagée avec Ariene, dans le nid tiède qu'il avait confectionné au creux d'une grotte au pied des falaises. *Beltane est la source de tous les maux*, songea-t-il. Il avait abandonné Ariene lorsqu'elle lui avait fait comprendre clairement que sa préférence allait à Sorley. *Mais alors pourquoi persiste-t-elle à me choisir, les nuits de Beltane ?*

L'un des jumeaux poussa un soupir et se tourna vers lui, la main posée sous le menton. Son frère fit de même, leurs petits corps collés l'un à l'autre sous la couverture de laine et l'édredon. Il ramena le plaid sur leurs épaules et constata qu'il n'aurait pas su discerner Duir de Duirmuid. Il effleura leurs fronts, tour à tour, enroula ses doigts dans leurs boucles brunes. « Prenez soin de vous, leur murmura-t-il à l'oreille, et devenez forts. » Il se hissa un peu plus haut pour déposer un baiser sur leurs petites têtes et l'un des jumeaux s'éveilla. Ses yeux s'élargirent, sa bouche s'ouvrit et il poussa un puissant cri strident qui réveilla immédiatement son frère.

— Chut, chut, tout va bien, cria Cwynn pour essayer de les faire taire.

Les femmes arrivèrent en courant de la cuisine, et tandis qu'un des jumeaux se recroquevillait

dans un coin l'autre se jeta sur lui, poings en avant.

— Hé ! Attends. Non, arrête !

Cwynn dut lever le bras pour se protéger et le barreau de l'échelle, déjà fragile, céda sous son poids. Il dégringola parmi les jupes et les chemises de nuit virevoltantes. Argael prit les choses en main. Elle raccompagna Cwynn à la porte et s'adressa aux enfants.

— Tout va bien, les garçons, Tatie monte vous voir !

Et joignant le geste à la parole elle poussa Asgre vers l'échelle.

Ariene était restée dans la cuisine, près du feu mourant, les bras croisés sur la poitrine. Cwynn la rejoignit, plus pénétré encore de cette impression de ne pas être à sa place qu'à son arrivée quelques minutes plus tôt. *Je n'aurais pas dû venir, c'était une erreur,* songea-t-il. *J'aurais dû passer la nuit sur le bateau.*

Il fit mine de ramasser ses affaires, mais Ariene l'arrêta d'un geste spontané.

— Ne t'en fais pas, Cwynn, ce n'était pas ta faute, j'aurais dû monter les voir d'abord et les réveiller pour toi. Je suis désolée. Elle jeta un œil sur son paquetage. Où vas-tu ?

Cwynn lui montra la porte.

— Je vais aller dormir sur le bateau, et je partirai demain matin, c'est plus facile de...

— Plus facile d'attraper la mort ?

— Ariene, je n'aurais pas dû venir, soupira-t-il, essayant de trouver quelque chose de plus intelligent à lui dire, quelque chose qui puisse dissiper la tension qu'il y avait entre eux. Mais que pouvait-il lui dire d'autre que la vérité ? *Si seulement tu m'avais laissé t'aimer,* soupira-t-il intérieurement, songeant, impuissant, que ces mots même sonnaient creux.

— Bien sûr que tu as eu raison de venir, voyons ! Tu as parfaitement le droit de voir tes garçons. Ils seront bientôt suffisamment grands pour t'accompagner à la pêche. C'est important qu'ils connaissent leur père.

Cwynn était abasourdi. Ariene semblait d'humeur conciliante, amicale, même. Elle lui désigna la porte qui menait à la plage.

— Si on allait marcher un peu ? La pluie s'est arrêtée.

— D'accord.

Du cellier leur parvenait la voix étouffée d'Argael qui chantait une berceuse aux garçons. Il aurait donné beaucoup pour qu'Asgre ou Argael entre à ce moment-là dans la cuisine et dissipe l'atmosphère tendue qui saturait la pièce.

Ariene lui tint la porte ouverte et il hésita un instant avant de la suivre sur le chemin de la plage. Le sable était humide et les rochers glissants, mais elle marcha droit jusqu'à l'océan. Les vagues venaient lui lécher les pieds et son châle battait dans le vent à l'unisson de ses cheveux qui venaient fouetter son pâle visage.

— Tu es certaine de vouloir rester dehors par ce temps ?

— Il fallait que je te parle.

Son regard se perdit sur l'océan avant de revenir sur lui. Il fut surpris de voir des larmes venir

ourler ses cils de petites perles brillantes.

— Je ne sais pas quelle part de moi je dois écouter. Celle qui veut se taire ou celle qui a besoin de tout te dire.

— Si ça te pèse sur le cœur, il ne faut pas hésiter à parler, l'enjoignit Cwynn en enfonçant machinalement ses bottes dans le sable.

Vu d'ici, le donjon ressemblait à un gigantesque amas de rocaïlle coiffé de chaume, comme une version surdimensionnée des chaumières qui parsemaient le rivage. Les fenêtres du bâtiment étaient éclairées. Pour Cwynn, c'était l'espoir que Shane resterait là à boire jusque tard dans la nuit. Le tonnerre roula et des fourches lumineuses brillèrent par intermittence à l'horizon.

— Mais dépêche-toi, l'orage n'est pas passé, ce n'est qu'une accalmie.

— Les garçons grandissent vite, ce ne sont plus des gosses, et ils seront bientôt des hommes.

— Ariene, l'interrompit Cwynn en lui touchant doucement l'épaule, tu ne m'as pas fait descendre sur cette plage au milieu de l'orage juste pour me dire que les garçons grandissent ?

Elle eut un petit rire bref.

— Non... Elle secoua la tête comme pour se débarrasser du poids de ce qu'elle avait à lui dire. Non, bien sûr...

Elle se pinça les lèvres et prit une profonde inspiration.

— J'ai bien réfléchi, Cwynn. Les garçons ont besoin de la présence d'un homme. Il leur faut un père. La mer nous a pris Sorley et ne nous le rendra pas. Les jumeaux et moi sommes un fardeau pour ma mère, même si elle ne l'admettra jamais.

— Ariene, mon grand-père vous assurera toujours le gîte et le couvert, et tu le sais. Tout le monde au village a souffert ou souffrira un jour des caprices de l'océan.

Ariene secoua la tête, le regard fixé sur ses pieds recouverts d'écume.

— Je ne sais pas comment te dire ça, Cwynn, tout est si... compliqué.

— Prends ton temps, la rassura-t-il.

Le vent recommençait à souffler et les vagues moutonnaient.

— J'ai entendu ce que tu es venu dire à Argael et j'ai pris conscience que de nouveau... Sa voix se brisa et ses yeux se fixèrent sur les éclairs à l'horizon.

Cwynn lui caressa le menton, la forçant à le regarder.

— Qu'y a-t-il, Ariene ?

Elle pleurait de nouveau.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— J'ai entendu ton histoire. J'aurais voulu te parler plus tôt, mais... et maintenant c'est trop tard. Quoi que je dise, tu ne me croiras plus. Tu penseras que je parle par intérêt, parce que tu es le fils de la reine, maintenant l'héritier de la Grande Meeve. Tu seras peut-être même Haut Roi, un jour, si ça se trouve... et je sais que tu seras un grand chef. Mais tu auras toujours ce doute, tu te demanderas si j'aurais parlé de la même façon à un simple pêcheur.

— Je suis là et je t'écoute, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Ariene rougit.

— Je... je voulais te dire que les enfants ont besoin d'un père et...

— ... et que Sorley ne reviendra pas.

Cwynn avait comme une boule dans la gorge. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, mais le souvenir des lendemains de Beltane, où il s'éveillait seul, sans Ariene, était encore cuisant.

— Mais tu sais que moi je reviendrai.

Il se réchauffa en étreignant ses épaules dans ses mains tandis que de petites gouttes de pluie venaient perler sur son visage.

— Oui, je reviendrai, répéta-t-il en lui touchant le bras. On devrait rentrer, maintenant. Je ne te mentirai pas, Ariene. Il y a une part de moi qui... je veux dire, tu t'es montrée parfois si blessante à des moments où tout ce que je voulais c'était...

Sa phrase mourut dans le vent nocturne. *Pourquoi tu lui racontes ça ? Quoi qu'il ait pu se passer, elle reste la mère de tes enfants. Si cette histoire doit continuer, ça devra attendre que je revienne de ce voyage imprévu.*

— Tu sais, Ariene, si ça se trouve, tu ne m'aimeras pas vraiment dans mon rôle de chef, hasarda-t-il dans l'espoir d'alléger ses scrupules. Et puis l'odeur de cheval et de vache m'ira peut-être moins bien que mon parfum de poisson !

Elle le regarda du coin de l'œil.

— On était amis, toi et moi, avant que Sorley ne se mette entre nous, reprit-il. Peut-être qu'à mon retour on pourrait essayer de le redevenir, et on verra bien ce qui se passera à la prochaine fête de Beltane.

— Ariene, Ariene ! appela Argael depuis la porte de derrière. Revenez vous deux, vous ne voyez donc pas les nuages qui approchent !

Et, comme si le ciel avait entendu ses paroles, des trombes d'eau se mirent à tomber, les trempant jusqu'aux os presque instantanément. Ils restèrent un moment interdits, les yeux dans les yeux. Le désir était là, pur comme l'eau qui tombait du ciel, sauvage comme les vagues qui s'écrasaient contre le rivage. Il suivit le contour de sa poitrine et de ses mamelons qui se dressaient sous le tissu détrempé qui lui collait à la peau. Il n'avait qu'une envie, lui arracher sa chemise de nuit et sucer chacun de ses seins à lui en rougir la peau.

Au lieu de ça, il leva sa cape au-dessus de leurs deux têtes, et ils coururent vers la maison où Argael leur tendit des serviettes pour qu'ils puissent se sécher, tout en gloussant et en caquetant comme une vieille poule.

Ariene saisit prestement la serviette que sa mère lui tendait, et traversa la cuisine avant de disparaître par la porte qui menait au cellier. Argael interrogea Cwynn du regard, sans succès. Il comprenait parfaitement le dilemme qui agitait la jeune femme. Il voulait croire qu'elle aussi avait enfin senti qu'un lien existait entre eux. Mais Ariene avait raison, il se méfiait d'elle. Il craignait qu'elle ne piétine ses sentiments, qu'il ne devienne à ses yeux que l'outil de son ascension sociale, et la perspective de cette possible duplicité le blessait profondément.

Il se couvrit la tête avec la serviette et se sécha aussi bien qu'il le put sur le paillason devant la

porte.

— Je vais aller te chercher une tunique et des pantalons dans les affaires d’Aedwyr, lui proposa Argael, il doit en rester dans l’armoire du cellier. Ce sera peut-être petit pour toi, mais au moins tu seras sec.

— Et tu prendras mon lit, renchérit Ariene en revenant vers eux.

Elle s’était changée et avait revêtu une tunique sèche, fermée au cou avec un ruban bleu, et qui la recouvrait jusqu’aux pieds. Elle planta un peigne d’os dans ses boucles humides, en prenant soin d’éviter le regard de Cwynn.

— Je dormirai avec les enfants dans le cellier.

— Ça ne me dérange pas de dormir près du feu, Argael, intervint Cwynn.

— Mais moi ça me dérange, rétorqua la sage-femme avec un sourire, c’est là que je dors. Les nuits d’orage, il y a toujours beaucoup de naissances autour de minuit. On m’appellera, c’est presque sûr. La chambre d’Ariene est sur le palier après la pièce principale. C’est une alcôve sous les combles, en face de la chambre d’Asgre.

— J’aurais voulu te parler, Argael, à propos de Shane. C’est aussi pour ça que je suis venu te voir, pas uniquement pour voir les enfants ou pour avoir un endroit où dormir.

Elle l’interrompit d’une petite claque amicale sur le menton.

— Tout ça peut attendre demain matin.

Argael plongea longuement son regard dans le sien.

— Tu dois te reposer, c’est un long voyage qui t’attend.

La façade de la maison était particulièrement humide et sombre et, dans l’obscurité, Cwynn se cogna plusieurs fois contre les meubles. Il parvint à trouver l’escalier et constata que, plus qu’à un lit, la couche d’Ariene ressemblait à une sorte de nid. Il y avait un matelas, quelques vieilles couvertures et un oreiller imprégnés de son odeur. Il s’allongea, écoutant la pluie tambouriner puissamment sur le toit comme cherchant à le traverser. Le chambranle de la fenêtre jouait un peu et, de temps en temps, quelques gouttes venaient s’écraser sur la vitre. Il se tourna sur le côté avec un soupir, ramena la couverture sur ses épaules et s’enivra de l’odeur d’Ariene.

Il lui vint à l’esprit qu’elle viendrait peut-être le rejoindre pendant la nuit, et il se demanda comment il réagirait alors. Son amour-propre lui enjoignait de la repousser. *Mais est-ce que j’y arriverais*, se demanda-t-il en respirant à grandes goulées son odeur musquée, faisant apparaître devant ses yeux l’image de ses aréoles sombres pointant sous le tissu trempé de sa chemise de nuit. Elle n’avait jamais caché sa préférence pour Sorley. Et puis aujourd’hui... Il songea à ce que lui avait dit son grand-père, à ce que Meeve pouvait lui offrir. *Tu seras un chef par le droit du sang, mon garçon, seigneur d’une terre bien plus vaste que celle-ci.*

Et puis il y avait la femme aux cheveux de miel, qui, depuis le début de la nouvelle année, venait le visiter dans ses rêves et parfois même le jour. Faisait-elle partie elle aussi de ce nouveau destin qui se déroulait devant lui ?

Il avait d’ores et déjà la certitude que cet avenir qu’on lui promettait impliquerait certainement de renoncer à tout ce qui faisait sa vie ici, et la mère de ses enfants en faisait bel et bien partie.

Le chevalier mourut à minuit, sans même avoir repris conscience. Les plumes qu'il portait dans ses cheveux, les motifs des tatouages sur ses bras et sur son torse, les couleurs de son tartan, même le panache sur la garde de son épée, tout indiquait que c'était l'un des chevaliers de Meeve. Mais il n'était porteur d'aucun message écrit. Morla se balançait d'une jambe sur l'autre devant le corps inerte, son esprit passant en revue toutes les possibilités, tandis que les vieilles femmes préparaient la dépouille pour sa dernière demeure.

Il n'y avait rien sur lui qui laissait deviner la raison de sa présence ou de quelles nouvelles il pouvait être porteur. S'ils avaient eu un druide, il aurait pu suivre son esprit aux marches des Terres d'Été, là où il se trouvait à présent. Mais ils n'avaient pas de druide et ce n'était pas la bonne période de l'année, de toute façon, pour entrer en contact avec l'esprit des morts.

Elle ne pouvait que se perdre en conjectures.

Elle arpenta la pièce tandis que les vieilles femmes poursuivaient leur travail, débarrassant le chevalier de ses vêtements. Il avait un corps musculeux, sans une once de graisse superflue, mais il avait l'air bien nourri, songea-t-elle en l'examinant de plus près. Elle croisa les bras sur sa poitrine osseuse et inspecta le corps étendu sous ses yeux comme elle aurait jaugé la carcasse d'un bœuf. Les avant-bras étaient puissants et la poitrine ample. *Il a l'air vraiment bien nourri.* Son instinct lui dicta d'inspecter ses dents. Elles étaient blanches, saines et ne bougeaient pas sous le doigt, alors même que ses propres incisives branlaient sous sa langue.

Il est vraiment très bien nourri.

Elle se recula, versa de l'eau dans une écuelle et se lava les mains. Colm, qui était resté à la porte, la cherchait du regard.

— Cet homme est tout sauf affamé.

— En voilà un qui n'a pas dû manquer un seul repas de toute son existence, vous voulez vérifier la longueur de ses jambes ? ajouta l'une des vieilles femmes affairées autour du lit, avec un air entendu.

— Ce ne sont pas ses jambes qui vous intéressent, Moira, ayez un peu de respect pour les morts, de grâce.

Les femmes grimacèrent tandis que Morla rejoignait Colm et sortait dans le couloir où tout le reste de la maisonnée était réuni, dans l'expectative.

Elle s'arrêta sur le seuil, son regard balayant les silhouettes efflanquées et fantomatiques agglutinées autour des foyers. La plupart dormaient, plus ou moins à l'abri de la pluie qui avait repris, faisant siffler et fumer les braises. Quelque part, un enfant pleura et sa mère accourut pour le faire taire.

Une vague de compassion la submergea pour ces êtres presque désincarnés qui avaient placé leur destin entre ses mains. Elle entendit les sandales de Colm battre leur mesure chaotique dans sa direction.

— Madame, le sergent...

— Il n'y a qu'une seule chose que nous puissions faire, Colm, le coupa Morla comme si elle ne

l'avait pas entendu.

— Quoi donc, madame ?

— La monture du chevalier n'a pas été blessée, n'est-ce pas ? Le visage de Colm était émacié dans la lumière orangée, et ses pommettes saillaient sous sa peau parcheminée. Morla avait en cet instant le sentiment que son âme était aussi vieille et usée que le corps hâve qui lui faisait face.

— Le sergent de la garde aimerait vous parler, madame. Je pense que vous devriez écouter ce qu'il a à vous dire. Ce projet que vous mûrissez, eh bien... Les routes ne sont pas sûres, madame, vous avez vu comme ces brigands...

— Ce n'était pas des brigands, Colm, juste des pauvres gens affamés. Ils ne me feront rien. Et puis je prendrai une escorte. Je chevaucherai sous la bannière blanche et je porterai les couleurs de ma mère.

— Chevaucher ? Mais pour aller où ?

— Rejoindre Meeve, bien sûr, où qu'elle puisse être. Elle est certainement à Ardagh ou à Eaven Morna, selon moi, mais je la trouverai, de toute façon.

— Et comment comptez-vous la trouver ? Vous allez simplement monter sur ce cheval et lui demander de vous conduire auprès d'elle ?

Malgré la situation, Morla parvint à sourire.

— Oui, c'est très exactement ce que je compte faire. Les montures des Fiachna sont entraînées à trouver seules le chemin du retour. D'où qu'il vienne, il m'y ramènera et je saurai alors où se trouve mère ; à Eaven Morna ou ailleurs.

— Mais, madame...

— Je n'ai pas le choix, Colm. Il n'y a pas de doute, ce chevalier était envoyé par ma mère, que veux-tu que je fasse d'autre ?

— Les routes ne sont pas sûres, madame, vous l'avez constaté vous-même.

— Je prendrai une escorte, t'ai-je dit. Si je pars à l'aube et que je chevauche sans relâche, je devrais être à Eaven Morna dans quatre jours. Cinq au maximum.

Morla resserra ses bras autour de sa poitrine famélique tandis qu'une vague d'émotion la submergeait à l'évocation du lieu de son enfance.

— Te rends-tu compte, Colm, que voilà plus de dix ans que je n'y suis pas retournée.

— Pensez-vous que ce soit la raison pour laquelle Meeve nous a oubliés, madame ?

Malgré l'heure tardive, la faim qui lui brûlait les entrailles et la fatigue qui pesait sur ses épaules, un rire rauque lui échappa.

— Oh non, Colm. Tu n'as jamais rencontré ma mère, n'est-ce pas ? Crois-moi, je ne pense pas qu'elle ait même remarqué mon départ.

Eaven Morna, Mochmorna

— Dis-moi que ce n'est pas vrai !

Connla, Archidruidesse de Brynhyver, toisa Meeve par-dessus la table de bois couverte de mets. L'orage roulait dans le lointain et les éclairs illuminaient sporadiquement la salle. Elle s'accrocha au bâton de chêne signe de son rang, froissant son vêtement de l'autre main afin de réprimer le tremblement nerveux qui la saisissait à chaque émotion forte.

Elle n'en revenait pas. Ses soupçons se confirmaient, Meeve avait bel et bien dérobé l'argent sacré, alors qu'elle n'aurait jamais dû avoir même la possibilité de l'envisager. Les esprits élémentaires de la terre, les khouri-keen, n'auraient jamais permis qu'une telle chose se produise. Et pourtant...

La salle grouillait d'activité, des discussions des chevaliers au service de Meeve et des chefs de clans réunis. Tout le monde pouvait venir s'asseoir à la table de Meeve, quel que soit son rang ou sa fortune. La générosité de la reine était l'une des assises de son pouvoir. L'air sentait la sueur, le musc et la graisse de cuisine, mais Connla n'y prêta pas attention, même lorsqu'une fille de salle, les bras chargés de fromages empilés, manqua de la renverser. Le barde fit mine d'entamer une de ses chansons geignardes et mélancoliques, mais Connla le fit taire en l'épinglant d'un de ses regards assassins.

— Eh bien ma sœur, répondras-tu à ma question ? Ou dois-je me présenter à la poterne pour mendier quelques nouvelles ? Meeve posa son gobelet orné de pierreries, ramena sa légendaire, quoique grisonnante, chevelure derrière son serre-tête doré et se lécha consciencieusement les doigts.

— Tout dépend de ce que tu as entendu raconter. J'ai quant à moi parfois les plus grandes difficultés à accorder crédit à ce que l'on vient me rapporter, alors...

Une douleur vive parcourut le bras de Connla de l'épaule jusqu'au poignet, mais l'insolence ostentatoire de Meeve ne fit que renforcer sa détermination à ne rien laisser paraître.

— Est-il vrai que tes chevaliers ont dérobé l'argent de Hawthorn Grove à Garn ?

— Ils n'ont rien volé du tout, espèce de vieille pie. Ce havre druidique était à l'abandon depuis belle lurette, le toit était à moitié effondré. Tu aurais préféré qu'ils le laissent là ? lui demanda Meeve avec effronterie en tendant son verre vide au serviteur.

Elle désigna l'autre bout de la table d'un geste du menton.

— Nous avons tous reçu des nouvelles fraîches aujourd'hui, semble-t-il. Ronalbain et Fahrwyr m'en ont d'ailleurs apporté quelques-unes.

Elle leva de nouveau son verre à l'intention de deux gaillards crottés, affalés sur la table, un morceau de viande dans chaque main. Une expression énigmatique flottait sur le visage de Meeve, que Connla ne parvenait pas à déchiffrer, même en utilisant ses sens druidiques.

Il y avait entre elles comme un voile gris, brumeux, signe que Meeve lui dissimulait quelque chose.

Elle parcourut la table du regard, étudiant les visages rougeauds et luisants, et profita des rires provoqués par une blague grivoise pour glisser à Meeve :

— J'aimerais te parler seule à seule.

Meeve pour toute réponse émit un rot sonore et agita la main.

— Viens donc manger. Allez, assieds-toi ! Vous deux... Turnoch et toi aussi, Dougal, faites une place à Callie Connla.

Les deux hommes avaient commencé à se pousser avant même que Meeve ait terminé sa phrase. Le banc racla sur le dallage, on lissa rapidement le dais qui le recouvrait et Meeve sourit, satisfaite.

— Voilà, viens t'asseoir. Buvons et mangeons comme des gens civilisés et ensuite nous parlerons.

— Oui, sauf si tu es trop ivre pour aligner deux mots.

Le calice d'argent et la dague, signes de sa charge, tintèrent contre sa cuisse, tandis qu'elle relevait ses robes et enjambait le dais, repoussant les mains qui se tendaient pour l'aider. Elle se pencha aussi loin qu'elle put au-dessus de la table parmi les plats épars et planta son regard dans celui de sa jeune sœur.

Un nouveau roulement de tonnerre retentit, faisant vibrer les lustres. L'orage se rapprochait.

— Il faut que je te parle. Maintenant. Seule à seule.

— Tout de suite ?

Connla jeta un regard en biais aux deux guerriers qui flanquaient sa sœur et aux gardes postés contre le mur. Elle sentit la sueur couler de ses aisselles, tandis qu'un sentiment de danger imminent, d'un désastre chevauchant les fourches de l'orage, grandissait en elle. Elle oublia volontairement ses craintes et se concentra sur Meeve.

— Oui, tout de suite. A moins, bien sûr, que tu ne veuilles aborder le sujet en public ?

Meeve rota une fois de plus.

— Moi aussi j'ai des choses à te dire, ma sœur, et, à ta place, je prendrais le temps de préparer mes défenses.

— Dois-je prendre ça comme une menace ? lui demanda Connla, méfiante. Te rends-tu seulement compte de ce que tu es en train de faire, ma sœur ? Quels déséquilibres tu es en train de créer ? Personne n'oserait toucher à cet argent, bien entendu, à part ces bandits acquiléens que tu as lâchés sur le pays.

— Eh bien, ma sœur, voilà une entrée en matière bien peu diplomate, surtout que je m'apprête à recevoir une délégation de ces gens qui se font appeler la Voix de la Cité. Etrange nom, d'ailleurs, quand on y pense. Et figure-toi que j'avais l'intention de t'accorder une faveur qui...

— Une faveur ? Tu t'empares de l'argent sacré pour t'attirer les bonnes grâces de parfaits étrangers, tu le monnaies, tu le marchandes et tu oses appeler ça une faveur ?

— L'argent est donc tout ce qui t'importe, Connla ? s'emporta Meeve en reposant violemment sa coupe, faisant tinter ses bracelets.

— Bien sûr que non, ce n'est pas mon seul souci. Cet argent était sous la garde des khouri-keen, tes chevaliers n'ont tout simplement pas pu le trouver, sans même parler de partir avec. Non, il y a autre chose derrière tout ça.

— Alors tu ferais peut-être bien de partir pour Ardagh, non ? Et puis si ces créatures causent tant de problèmes, tu ne penses pas que l'argent sacré est plus en sécurité auprès des Fiachna qu'au fond d'une ruine druidique ?

— Tu peux me garantir qu'il sera toujours là à mon retour ? A moins que des voleurs ne l'aient dérobé d'ici là aux Fiachna, ou que des pirates soient remontés jusqu'au lac Killcarrick et n'aient pillé la maison des druides de Killcairn !

— Tu m'en veux toujours pour ça ? hoqueta Meeve, ses yeux marron brillant de reflets dorés dans la lumière des torches. Un éclair illumina la scène, suivi d'un craquement céleste et d'une violente bouffée d'air frais qui moucha les torches. Le visage de Meeve fut plongé dans l'ombre.

Les serviteurs et les guerriers couraient en tout sens pour rabattre au plus vite les volets sur les fenêtres, tandis que Connla contemplait le cercle de petites flammes vives qui ceignait la chevelure de sa jeune sœur.

— Qu'as-tu derrière la tête, Meeve ? commença Connla, mais sa question fut étouffée par le vacarme de la pluie qui s'abattit soudainement sur le toit. *Voilà donc ce que Meeve nous dissimule à tous. Voilà ce qu'elle veut que j'ignore.* Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais mourante ?

Meeve reposa sa coupe, éclaboussant la nappe et les broderies dorées de vin rouge. Et avec un juron digne d'un corps de garde elle repoussa sa chaise et se leva.

— Suis-moi, ma sœur, grogna-t-elle avec un ton rien moins que fraternel.

Sans doute était-ce à cause de la pluie qui tambourinait sans discontinuer, mais Connla avait le sentiment de franchir un voile vers une autre réalité, tandis qu'elle emboîtait le pas à Meeve parmi la foule des convives, son regard fixé sur le dos de sa sœur, comme si les silhouettes alentour n'étaient que des fantômes, des illusions. Du coin de l'œil, elle aperçut parmi le kaléidoscope de mouvements et de couleurs le visage de Briecru, le Chef Vacher de Meeve, ses colliers en or et ses moustaches rousses se détachant avec force sur les ombres alentour. L'idée qu'il pourrait être un traître à la cause de Meeve lui traversa l'esprit au moment où sa sœur la tira sans ménagement, enfonçant ses ongles dans son bras, à l'intérieur d'une antichambre qui flanquait la salle principale.

Meeve claqua la porte, se planta, raide, devant Connla, une grimace de dégoût sur le visage.

— Bon sang, Connla, tu es vraiment obligée de porter ces choses en laine ? Non seulement tu caquettes comme une pie, mais en plus tu pues l'oiseau mort !

— Une pie morte vaut toujours mieux qu'une esclave vivante, à mes yeux.

Un mur de colère façonné par Meeve se dressait entre elles. Connla était encore partiellement nimbée des vapeurs de l'autre monde, ce monde dans lequel elle percevait les flammes qui couronnaient le crâne de Meeve, mais elle était trop en colère contre sa sœur pour se contenter de tendre l'autre joue.

— C'est pour ça que tu as besoin de l'argent sacré, Meeve, pour t'offrir des fragrances, pour pouvoir t'asperger de parfum ?

— Je devrais te gifler pour ça !

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais mourante, Meeve ?

La reine renifla bruyamment et secoua la tête.

— Vous autres druides, vous prétendez qu'on meurt tous un jour. Eh bien certains meurent plus tôt que d'autres, voilà tout. Je n'ai que faire de ta pitié, Connla, et je n'ai pas besoin de ton aide.

Un dais de colère noire enveloppa Meeve, la dissimulant à la vision druidique de Connla.

— M... mais je ne comprends pas. On doit forcément pouvoir faire quelque chose...

— Oh, épargne-moi ce couplet, tu veux !

Meeve s'assit lourdement dans un fauteuil auprès du feu et se laissa aller dans les coussins. Elle tendit un parchemin à Connla.

— C'est ça qui a tué notre mère, j'ai les mêmes symptômes. Des irritations sporadiques, des douleurs, des fièvres, la peau qui se décolle des os. Nous n'avons rien pu faire pour elle ; on ne pourra rien pour moi. Si vraiment tu t'inquiétais de mon sort, tu t'occuperais de gérer tes affaires, ça m'éviterait de le faire. Est-ce que tu sais, par exemple, qui m'a fait parvenir le message dont Ronalbain était porteur ? Cet homme est vraiment un oiseau de mauvais augure, le malheureux.

— Non, je l'ignore.

Les paroles de Meeve la mettaient dans un inconfort palpable. Elle se sentait comme une pomme sur sa branche, malmenée par le vent.

— Le message vient de Deirdre, même si j'ai eu quelques difficultés à le croire sur le coup. Elle est toujours enceinte. Tu peux m'expliquer une chose pareille ? Et peux-tu m'expliquer pourquoi ma fille me supplie de la secourir ?

— La secourir ? Mais contre quel danger ?

Connla vacilla légèrement et se raccrocha à son bâton. Deirdre, l'une des jumelles de Meeve, était une druidesse très douée, et sa sœur la lui avait confiée à l'âge de sept ans afin qu'elle fasse son éducation.

— Sans doute cette déplaisante discussion n'aurait-elle pas lieu si tu t'étais acquittée de ton devoir auprès de ma fille. Lorsque le problème s'est présenté, je t'ai demandé de t'en occuper, et non seulement tu n'as rien fait en temps et en heure, mais aujourd'hui Deirdre est dans un tel état qu'elle pense que sa vie est menacée par ses propres sœurs. Elle pense qu'elles veulent la tuer. C'est le cas ?

Connla luttait pour reprendre son souffle, malgré les tremblements nerveux qui agitaient son bras.

— Personne ne veut tuer Deirdre.

— Et son enfant ?

— Cet enfant n'est pas normal, il...

— Dans ce cas, tu aurais dû faire le nécessaire il y a bien longtemps, non ? rétorqua Meeve en battant la mesure avec ses ongles sur le bras du fauteuil. J'ai reçu un message de Morla, elle réclame un druide à cor et à cri. Il semblerait que les récoltes aient été frappées par la flétrissure et qu'aucun druide ne s'y trouve pour les aider.

— J'ai envoyé un druide là-bas à Lughnas...

— Un seul ? Tu n’as envoyé qu’un seul druide, Connla ? Alors qu’ici le palais en est plein à ne savoir qu’en faire ?

Connla contemplant les spectrales lumières annonciatrices de mort qui dansaient autour du visage de Meeve. Elle avait perdu du poids, constata-t-elle de façon incongrue, et elle avait la jaunisse. *Elle est le portrait de mère dans ses derniers mois.*

Même l’uisce-argoid, l’eau mêlée d’argent utilisée par les druides, l’un de leurs plus puissants remèdes, ne pouvait que retarder l’échéance, sans l’empêcher.

— C’est injuste, Meeve, se défendit Connla. Ce n’est pas moi qui dirige les frères et les sœurs, et puis Dalraida n’a jamais envoyé de druides se former dans nos Bosquets, aussi rares sont ceux qui sont prêts à aller là-bas. Je n’ai rien...

— Tu as tout à voir avec ça, au contraire. Tu es l’Ard-Cailleach, non ? L’Archidruidesse de tout Brynhiver, n’est-ce pas ? Si tu n’as rien à voir avec tout cela, alors ton titre est usurpé !

Meeve se leva vivement, lui tournant ostensiblement le dos, et se dirigea vers la fenêtre, où la pluie s’écrasait contre le chambranle.

— A ma mort, cette terre sera unifiée et la paix régnera, je ne tolérerai pas qu’il en soit autrement.

Connla ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa. Elle savait pourquoi sa sœur disait cela. Dans les Terres d’Été, on était accueilli en fonction de l’opinion que les vivants avaient de vous, et il ne faisait aucun doute que Meeve voulait faire en sorte qu’on se souvienne d’elle comme de la plus grande reine qui ait jamais vécu.

Sa stratégie avait toujours été limpide : elle considérait chaque Brynnois comme un soupirant potentiel, chaque combattant comme un chevalier en puissance. Jamais une reine ne s’était autant confondue avec l’image de l’amante, de l’épouse de cette terre. Jamais une reine, aussi loin que remontaient les chroniques, n’avait déchaîné tant de passions, inspiré de telles loyautés, provoqué de si grandes rivalités. Ses ennemis même l’appelaient la Grande Meeve. Certains la surnommaient Meeve la Rouge à cause de sa chevelure, ou Meeve la Bienheureuse, pour la douceur de ses cuisses et la facilité avec laquelle elle les ouvrait. D’autres l’appelaient Meeve la Dorée pour les richesses dont elle savait faire profiter chacun, mais Connla s’était toujours demandé ce qu’il adviendrait de la populaire souveraine, l’âge venant.

— Tu ne peux pas acheter la paix, Meeve, et ce n’est pas l’argent des druides qui t’ouvrira toutes grandes les portes des Terres d’Été.

Les lumières spectrales étaient réapparues tandis que Meeve allait et venait devant le feu, réchauffant ses mains osseuses. Elle avait la pâleur d’une morte. *Elle ne sera bientôt plus de ce monde, songea Connla, et elle a raison à propos de Deirdre. Elle a dépassé son terme de deux mois, il est inimaginable que l’Ard-Cailleach elle-même n’ait pas pris les choses en main plus tôt.* Elle s’était tellement focalisée sur la manœuvre de Meeve qu’elle en avait négligé les responsabilités qui étaient les siennes auprès des sœurs.

Elle ressentit soudainement avec acuité l’arrivée imminente d’une présence diffuse. Ce devait être la mort de Meeve qui se mettait en marche. *Ma sœur sera sans doute morte à Imbolc,* songea-t-elle. Elle constata, maintenant qu’elle était parvenue à voir au-delà du masque de circonstance

que sa sœur s'était forgé, que l'énergie qui d'ordinaire émanait d'elle se tarissait à une vitesse alarmante.

Il était inutile de poursuivre cet affrontement, aussi prit-elle une grande inspiration.

— Je sais que ton seul souhait est de laisser le royaume en paix à ton départ.

— Alors va faire ce que tu as à faire, Connla, et je ferai de même.

Connla s'arrêta avant de franchir le seuil. Elles n'avaient rien décidé au sujet de l'argent sacré.

— Je souhaite que l'inventaire du Bosquet d'Hawthorn corresponde à celui d'Ardagh, pour ce qui concerne l'argent.

Meeve pencha légèrement la tête en pinçant ses lèvres.

— Tu sais, Connla, on pourrait finir par croire que tu te soucies plus de cet argent que de Deirdre, ou de quoi que ce soit d'autre d'ailleurs. Je commence à me demander si ce que les gens racontent à ton sujet n'est pas fondé, finalement.

Connla se raidit et serra son bâton à s'en blanchir les jointures.

— Et qu'est-ce que les gens racontent, dis-moi ? Et qui sont ces « gens » au juste ?

— Mais tout le monde, même dans ce palais, ma sœur. Ils disent que les druides vivent dans leur monde onirique, qu'ils ne se soucient que de satisfaire les sylphes, qu'ils traînaient sur le Tor alors que l'hiver s'abat sur le pays et que même les arbres souffrent. Ils disent que les druides perdent de leur pouvoir, qu'ils disparaissent les uns après les autres, et qu'avec eux c'est la terre elle-même qui se meurt doucement. Et toi tu choisis de demeurer ici pour me chercher querelle, alors qu'on dit que les récoltes pourrissent sur pied, que les gobelins sont en maraude et que ma fille, ta propre nièce, pense que sa vie est menacée. Finalement, je me demande si ce n'est pas le peuple qui a raison...

Connla ravala la remarque cinglante qu'elle était sur le point de lancer à Meeve. *Sois miséricordieuse, Meeve est mourante et il y a plus important que l'opinion populaire au sujet du druidisme.*

— Très bien, Meeve, je ferai ce que tu me suggères. Mais si tu penses que ta mort aura un tel effet sur la terre, tu aurais dû m'en parler plus tôt.

Elle fit mine de prendre congé, mais se souvint de ce qu'elle venait d'apprendre un peu plus tôt dans la journée. Je compte m'arrêter voir Bran sur le chemin de Pen...

— Ne te donne pas cette peine, je l'ai déjà envoyé chercher.

— Il est en route ?

— Au moment où nous parlons. J'ai envoyé Lochlan l'escorter il y a deux nuits de cela. Pourquoi cet intérêt soudain pour Bran ? Il n'a rien à voir avec toi, il n'est pas druide.

— Ce n'est pas si sûr. J'ai reçu un message d'Athair Eamus.

— Oh, voyons, il n'a jamais montré la moindre disposition pour...

— D'après Eamus, Bran serait un naturel particulièrement puissant.

Meeve la dévisagea, incrédule.

— Tu as l'intention de me faire avaler ça ?

— Pourquoi te mentirais-je ?

— Même bébé, Bran était moins vif que Morla, et ce n'est pas peu dire. Il pouvait s'amuser à aligner des coquilles et des cailloux pendant des heures. Il n'a commencé à parler que très tard, bien après son sevrage, et personne n'a jamais...

— Athair Eamus est formel, les signes sont là. Si tu me dis qu'il est en chemin, je vais rester.

— Oh non, tu ne vas pas rester. Je vais être très claire, Connla, commença Meeve en s'avancant vers elle, le sang battant à ses tempes. Je ne veux pas de toi ici, ma sœur, je ne veux personne de ton espèce chez moi. Je veux que vous fassiez vos bagages et que vous partiez, tous autant que vous êtes, pour Ardagh, TirNa'lugh ou n'importe où ailleurs. Les récoltes qui dépérissent, les gobelins, voilà où est votre place. Et si tu veux vraiment faire quelque chose pour m'aider dans mes derniers jours, alors fais en sorte de guérir cette terre avant mon départ.

Connla et Meeve se toisèrent, la colère dressant une barrière entre elles, aveuglant les sens magiques de l'Archidruide. Son bras tout entier était agité de spasmes et elle dut se mordre les lèvres pour ne rien laisser paraître.

— Prends garde à toi, ma sœur, Briecu...

— Oh, de grâce !

Meeve s'éloigna d'elle, exaspérée. Le dégoût se peignait sur son visage. Connla allait poursuivre, mais la porte s'ouvrit sur un jeune page.

— Votre Altesse ? Le guet a aperçu le seigneur Lochlan sur la route. Enfin, ils pensent qu'il s'agit du seigneur Lochlan, avec cette pluie, il est difficile de se faire une idée.

— Lochlan, s'étonna Meeve, comment est-ce possible ? Il est seul ?

Elle se tourna vers Connla.

— Il a dû faire demi-tour.

— Il y a quelqu'un avec lui, quelqu'un qui monte l'une de vos bêtes.

Connla était interloquée.

— Pentland est à trois bons jours de cheval d'ici, Meeve, même s'il était arrivé là-bas, ils seraient à peine sur le départ à l'heure qu'il est, et ils arrivent avec l'orage. Tu crois à une coïncidence ?

Les deux sœurs échangèrent un long regard, puis Meeve se tourna vers le page.

— Qu'on envoie le guet au-devant de mon fils. Ouvrez les portes. Qu'un repas et des couvertures attendent les visiteurs. Qu'on leur fasse couler un bain et qu'on leur prépare des vêtements secs. Allez.

Lorsque le page fut sorti, elle se tourna vers Connla.

— Quant à toi, je vais demander qu'on fasse préparer des chevaux. Dès que le temps le permettra, je veux que tu te mettes en route sans attendre.

Connla saisit le bras de Meeve, abasourdie par son comportement.

— Mais tu ne te rends pas compte de ce qui est en train de se passer, Meeve ? Tout cela te dépasse, et cela me dépasse moi aussi. S'il s'agit bien de Lochlan et de Bran, comment ont-ils pu

revenir ici aussi vite. Ils devraient à peine être en train de quitter Pentland !

Meeve s'éloigna et Connla craignit un instant qu'elle ne quitte simplement la pièce sans un mot de plus, mais alors qu'elle posait la main sur la poignée elle se tourna légèrement vers sa sœur.

— Je garderai un œil sur Bran, et s'il montre des prédispositions je te ferai envoyer un message.

Connla posa la main sur l'épaule de sa sœur et fut saisie de constater à quel point elle était famélique sous les riches étoffes brodées.

— Promets-moi que tu me l'enverras, Meeve. Promets-le-moi et je partirai. S'il manifeste le moindre talent, tu me l'envoies à Ardagh. Sur l'heure.

Meeve tourna la tête, regarda la main de Connla posée sur son épaule.

— Très bien. A présent permets-moi d'aller accueillir mon fils.

— Nous nous reverrons à la Mi-Eté, Meeve, et j'attends que pas une once d'argent ne manque, parvint-elle à ajouter avant que Meeve ne claque la porte derrière elle, avec une violence qui se répercuta dans chacun de ses os.

Mais elle ne pouvait pas simplement quitter le château comme Meeve l'ordonnait. Elle ne pouvait pas laisser Bran ici seul, sans protection ni surveillance. *Mais comment faire ? Comment diable vais-je faire ?* Elle tournait en rond, se mordant la lèvre et frottant machinalement son bras douloureux. Puis elle songea aux lutins dans leur colonie sous le Tor. *Je pourrais le confier à leurs bons soins. Cela les occupera un bon moment et cela permettra d'éviter que la magie innée de Bran ne le fasse basculer de façon incontrôlée dans l'Outremonde et qu'il ne s'y perde. Il reste à espérer qu'il tienne le choc. Les lutins sont mutins par nature, après tout.*

Ce serait une excellente épreuve pour lui, songea-t-elle en quittant la pièce, ses vieux os mis au supplice par l'humidité ambiante. S'il n'est pas druide, il ne les verra pas, il n'aura même pas conscience de leur présence et au pire il trouvera leur présence étrange et intrigante. D'un autre côté, lui suggéra une petite voix pleine de bon sens, s'il est bien un druide naturel, ils peuvent faire de sa vie un véritable calvaire.

C'était un risque qu'elle était prête à prendre.

Faërie

— Vous voyez, Auberon, si nous ramenons les cristaux ici, nous n’aurons plus besoin des druides, nous pourrions même nous passer des mortels ! Nous ne ferons plus qu’un avec Faërie, comme jamais auparavant, et nous pourrions modeler le royaume à notre guise.

Timias se rassit et constata que le ciel virait lentement au rose. Il scrutait le visage d’Auberon, se demandant si le roi avait compris, et même entendu le moindre mot de ce qu’il disait, puisqu’il ne posait pas la moindre question et ne réagissait pas à ses paroles.

Il patienta donc en se demandant quelle serait la réaction d’Auberon s’il venait à apprendre que Timias était en partie responsable non seulement de la mort de la reine, mais encore de celle de tous les autres. Un sillon était apparu sur le front du souverain, ses épaules s’étaient affaissées, le faisant plus que jamais ressembler à un cerf. Le changement avait commencé à s’opérer en lui. Bientôt Lorianana serait reine. Timias se pencha de nouveau vers lui et fit une nouvelle tentative.

— Je sais que tout cela peut sembler confus, aussi n’hésitez pas à m’interroger sur les points qui vous semblent obscurs. Nous pouvons utiliser les khouri-keen à notre avantage, Auberon, de la même façon que le font les druides.

— Les quoi ? Je pensais qu’il s’agissait de gremlins ?

— C’est le cas, c’est simplement le nom que les druides utilisent, et c’est également ainsi qu’ils se définissent eux-mêmes, mais nous pouvons leur donner le nom qui vous plaira.

Auberon semblait contrarié.

— Ce n’est pas ce à quoi je m’attendais.

— Mais Auberon, n’est-ce pas précisément pour obtenir ces informations que vous m’avez envoyé auprès des mortels ? Vous vouliez que j’apprenne la magie druidique. Et pensez aux gobelins de la nuit dernière, imaginez s’il en venait d’autres, s’ils revenaient en force !

Il était bien placé pour savoir que c’était ce qui allait arriver, mais il ne pouvait révéler quoi que ce soit sans risquer de voir sa responsabilité dans les événements récents éclater au grand jour.

Le roi se leva et marcha vers la fenêtre. Il s’appuya sur le chambranle et son regard balaya les convives en contrebas. Les sylphes se préparaient à célébrer les funérailles de leur défunte reine.

— Nous devons faire quelque chose. Personne à la Cour, à l’exception de Lorianana, sans doute, ne sait mieux que moi à quel point il est capital d’empêcher qu’un drame comme celui de la nuit dernière ne se reproduise. Mais vous devez admettre que ce que vous proposez est pour le moins... peu orthodoxe. Je pensais que vous alliez me ramener une nouvelle approche de la magie, je n’imaginai pas qu’il serait question de faire pénétrer ces créatures en Faërie...

— Vous m’avez envoyé apprendre la magie des druides, se défendit Timias, mais ce n’est pas parce que l’ancien vocable *druui* désigne les arbres que pour autant ils sont la source de la magie druidique. Ce ne sont pas les arbres qui donnent à la magie humaine cette stabilité qui nous fait tant

défaut, ce sont les gremlins, les khouri-keen. Ouvrez les yeux, Auberon ! Nous pouvons nous passer des druides pour stabiliser notre magie, si nous avons les gremlins.

— Je ne sais pas, Timias, soupira Auberon, tout cela ouvre de telles...

— A quoi vous attendiez-vous ? Je ne vous comprends pas, Auberon. Vous m'avez envoyé dans l'Ombre, accomplir ce qu'aucun sylphe n'avait jamais accompli auparavant et, maintenant que je me suis exécuté, vous êtes déçu que les informations que je vous ramène ne correspondent pas exactement à vos attentes... Bien sûr que c'est inattendu ! Les mortels sont aussi différents de nous que l'eau l'est de l'air, mais les gobelins se renforcent. Qu'arrivera-t-il s'ils se remettent en maraude cette nuit ?

— J'ai conscience que ce que vous avez accompli est exceptionnel, Timias, le rassura-t-il en posant sa main sur son épaule. Je sais que le savoir que vous nous ramenez est capital, c'est seulement qu'aujourd'hui... dans ces conditions... Un pauvre sourire triste se dessina vaguement sur ses lèvres. Nous en reparlerons plus tard, termina-t-il, le regard vide, comme si la vie l'abandonnait.

Auberon venait clairement de le congédier, mais, tandis qu'il gagnait la sortie, Timias ne put s'empêcher d'ajouter un dernier mot.

— Et qu'en est-il de notre marché, Auberon ?

— Nous avons fait cet arrangement il y a bien longtemps, vous ne pouvez pas espérer que...

— Lorian n'est-elle pas en âge de se choisir un consort ?

— Elle le sera très bientôt, mais elle a de nombreux prétendants et mon avis n'aura pas grand poids.

Auberon avait pris soin d'éviter le regard de Timias, et ce dernier comprit à cet instant précis que le roi avait toujours pensé ne jamais le revoir. Ce n'était pas tant ses idées novatrices qui choquaient le souverain, que sa présence même. Auberon n'avait tout simplement pas prévu qu'il revienne un jour.

— Vous ne pensiez pas me revoir, n'est-ce pas ? Et c'est pourquoi vous avez conclu avec moi un marché que vous Saviez pertinemment ne jamais avoir à respecter.

— Est-ce là tout ce qui importe à vos yeux, Timias ? savoir si oui ou non je vais respecter ma part du contrat ? demanda Auberon d'une voix rauque et agressive. Aujourd'hui, ma fille a perdu sa mère, et Faërie sa reine, plus de cinquante de mes meilleurs combattants sont tombés et nous ignorons toujours pourquoi les gobelins nous ont attaqués cette nuit. Ils n'étaient pas simplement en chasse, il y avait chez eux une frénésie inhabituelle. Les signes sont là : ce désordre, cette puanteur ; nous sommes à un tournant, la Grande Roue bascule en ce moment. Nous nous accordons tous à penser qu'il faut agir, je ne suis simplement pas certain que ce que vous suggérez soit la réponse à tous nos problèmes. Cette magie druidique n'est pas...

— Il s'agirait de *notre* magie, Auberon, c'est tout à fait différent !

— Et que faites-vous de la flétriure qui s'étend en Ombre ? Les arbres sont malades et certains endroits nous sont même interdits. Qu'advient-il si en utilisant cette magie, nous ouvrons le chemin de cette infection vers Faërie ?

— Plus tôt nous élèverons un mur entre l'Ombre et nous, plus tôt nous nous en prémunirons.

Nous ne serons pas seulement capables de contrôler les gobelins, nous aurons les moyens de maintenir l'argent sacré hors de Faërie.

— Vous devrez exposer vos vues devant le conseil, Timias. Je ne peux donner seul mon accord à un projet de cette envergure. Comment gérerons-nous ces créatures ? Les druides eux-mêmes ne parviennent à les contrôler qu'à grand-peine. Peut-être ne ferons-nous que troquer un fléau pour un autre ?

Timias l'aurait étranglé. Il sentit ses poings se serrer, mais se refréna. Auberon risquait de penser que son séjour en Ombre l'avait infecté et serait capable de le bannir de nouveau s'il l'agressait. Où se réfugierait-il alors ? Dans l'ombre des cavernes puantes dont il venait à peine de s'extraire ? Comment le roi aurait-il pu soupçonner le prix exorbitant qu'il avait dû payer pour acquérir ce savoir ? Il n'avait pas partagé des nuits interminables avec des mortels puants, à baigner dans leurs remugles âcres et nauséabonds. Il n'avait pas vécu les journées entières de travail pénible et abrutissant. Aucun sylphe avant lui ne s'était mêlé aussi longtemps à la société humaine, jamais plus de quelques heures, en tout cas. Timias, lui, avait accompli l'impossible. Il avait vécu, dormi et travaillé parmi les mortels, au nez et à la barbe même des druides les plus aguerris, sans jamais être confondu. Il avait même risqué leur courroux en utilisant leur magie, et en la détournant d'une façon inédite, pour créer la cape d'ombre. Cette même cape d'ombre qu'il avait bêtement perdue dans le palais de Macha.

— J'ai fait convoquer un concile, intervint Auberon, le tirant de sa rêverie. Répétez-leur tout ce que vous m'avez dit. Je ne vous adresse donc pas une fin de non-recevoir.

L'instant d'après, disparaissant à la manière d'un sylphe, il n'était plus là.

Timias se rendit à la fenêtre, une vague oppression dans la poitrine, une légère nausée lui tordant l'estomac. Il n'était pas difficile d'imaginer ce que ses frères du concile statueraient. Sans l'appui d'Auberon, les sylphes allaient lui rire au nez. « Ils riraient sans doute moins s'ils savaient que je peux me changer en goblin », songea-t-il avec ironie.

Au travers des lattes du plancher, il pouvait apercevoir la vaste pièce au-dessous, où les sylphes allaient et venaient parmi les arbres, comme de petits points étincelants. Que lui feraient-ils s'ils venaient à apprendre qu'il était l'unique cause du désastre de la nuit passée ? Quelque chose lui disait que le châtement que lui avaient infligé les druides lui semblerait bien doux en comparaison.

Toute sa vie durant, il avait été différent des autres. Il avait arpenté des chemins, vu et fait des choses qu'aucun de ses semblables ne pouvait même imaginer, et il n'allait en retirer aucun crédit, pas même, quelle ironie, la moindre gratitude.

Un vacarme, dans les branches au-dessus de sa tête, attira son attention et il leva les yeux.

— Vous pouvez descendre, à présent, Lorianana.

Il respira à pleins poumons la douce fragrance qui l'avait trahie, une alliance inimitable de rose et de jasmin. Cette odeur s'était gravée dans son esprit alors qu'ils couraient tous deux parmi les arbres. Une branche vibra sous le poids de la jeune femme.

— Venez, je promets de ne rien dire à personne.

Deux yeux d'un vert intense apparurent dans l'entrelacs de branches. Les feuilles frémirent, il y

eut un craquement, une vive lumière et elle fut là, dans l'embrasure de la porte, sa chevelure scintillant dans la lumière de l'aube. Il eut la conscience aigüe de son regard qui le parcourait des pieds à la tête, comme pour mémoriser le moindre de ses traits, la moindre de ses postures.

— Vous cherchez votre père ?

— Non, c'est vous que je cherchais.

Sa candeur le prit au dépourvu.

— Vous avez l'air surpris ?

— C'est que je pensais que vous seriez en bas, princesse, avec tout le monde.

Le regard de la jeune femme se perdit dans le vide, et l'espace d'un instant Timias revit en elle la petite fille de ses souvenirs.

— Je suis si triste pour mère et pour tous mes amis. Mais tout le monde me tient pour responsable. Ils répètent tous que c'est ma faute.

— Ah ?

Elle portait un vêtement vaporeux, tissé de soie d'araignée, et sa taille était ceinte d'une ceinture de chèvrefeuille, semblable à celle dont il avait trouvé un morceau près du bassin ; il avait beaucoup de mal à ne pas laisser son regard courir sur ce corps à peine vêtu.

— Vous n'êtes donc pas censée être présente aux funérailles, je me trompe ?

— Mon père ne m'accorde même plus un regard, mais je tenais à vous remercier de m'avoir sauvé la vie. Je sais que je n'aurais pas survécu si vous n'étiez pas intervenu. Et ce n'est pas non plus votre faute si Mère est morte, quoi qu'en dise ma grand-mère.

— Finnavar me tient pour responsable ?

Comment pouvait-elle être encore de ce monde ? Elle avait fait de sa vie un enfer, comme disaient les mortels, et il avait espéré qu'elle ne serait plus de ce monde au retour de son bannissement.

— Est-elle toujours ici ?

— Elle dit qu'elle refuse de partir, qu'elle veut être là pour faire face à ce qui se prépare.

Timias la regarda longuement. Ses yeux étaient d'un vert vif, et sa peau aussi parfaite que la perle. Mais c'était sa chevelure qui faisait toute sa beauté. Enfant déjà, ce trait la distinguait des autres sylphes. Sa toison brillait comme un brasier, avec des reflets cuivrés et orangés dans le crépuscule, et des teintes dorées sous la lumière de la lune. Son parfum l'enivrait, plus sûrement que les vapeurs de l'herbe à songes d'Auberon

— Je ne veux pas que vous pensiez que je suis en colère contre votre père, princesse, se justifia-t-il sans trop savoir pourquoi. Je veux seulement éviter que ce qui s'est passé cette nuit se reproduise.

— Je ne pense pas que mon père le souhaite, lui non plus. Et moi, moins que tout autre. Quel est ce marché dont vous discutiez tous les deux ?

L'air devint soudainement plus épais entre eux. Une tension palpable était en train de naître.

Timias s'éclaircit la gorge, choisissant ses mots avec soin. C'était une chose de réclamer son *dû*

à Auberon, c'en était une autre d'avoir Lorianana en face de lui.

— Sans doute ai-je eu tort de compter sur quelque chose que votre père n'a jamais considéré comme une obligation.

— Comment ça ? Quels étaient les termes de ce marché ?

— Il ne pensait pas me revoir un jour.

— Mais vous êtes revenu pour me sauver, répondit-elle sans réfléchir.

Puis, craignant d'en avoir trop dit, elle demeura ostensiblement silencieuse avant de s'éloigner, laissant Timias dans l'expectative, l'esprit empli de possibles, de chemins inédits et d'opportunités qu'il avait jusque-là ignorés. Ou refusé d'envisager.

Lorianana courait, le cœur battant la chamade. Tout ce qu'on racontait au sujet de Timias était vrai, mais tout le monde se trompait. Il avait quelque chose de différent, quelque chose d'étrange. Mais cela ne tenait pas simplement à son maintien ou à l'intensité de son regard, il lui rappelait ce jeune mortel qui avait fait irruption dans la clairière, chargé de cette puissance brutale, bestiale.

Voilà ce qui est différent chez lui, songea-t-elle.

Il dégage la même chose. Peut-être était-ce de ça que sa grand-mère voulait parler quand elle disait que Timias était dangereux.

Lorsque leurs regards s'étaient croisés, elle avait ressenti une décharge d'énergie si intense qu'elle en avait eu le souffle coupé.

Elle se faufila entre les arbres. Dans le grand hall, quelques sylphes avaient déjà commencé à chanter, et leurs voix la suivirent, suppliant leur reine disparue de leur revenir, faisant frissonner les feuilles alentour. Elle était déchirée entre l'envie de se mêler aux siens et la crainte des regards lourds de reproches. Ils ne lui reprochaient pas uniquement la perte de leur souveraine, mais aussi celle des guerriers, de Chrysaliss et de Tatiana. *Ils ont raison, c'est ma faute*, songea-t-elle avec tristesse.

— Comment pourrais-je prétendre devenir leur reine après ça ? s'interrogea-t-elle à voix haute.

— Tu n'y es pour rien, intervint Finnabar, sa voix tombant des branches hautes.

Lorianana sursauta et leva les yeux vers elle.

— Grand-mère ? C'est toi ? Tu me suivais ?

— Il faut bien que quelqu'un veille sur toi, Lorianana. Ton père n'a pas l'esprit clair, c'est évident. Monte donc me rejoindre et causons, veux-tu ?

Lorianana se fraya un chemin vers les hauteurs et, l'ayant rejointe, comprit pourquoi Finnabar avait choisi ce perchoir. Les branches étaient couvertes d'une épaisse mousse verte qui leur ménageait comme un nid dans le feuillage. Lorianana s'y lova tandis que Finnabar demeurait perchée juste au-dessus d'elle.

— Pour commencer, tu n'es pas responsable de ce qui s'est passé cette nuit. Tu as eu tort de découcher, c'est certain, mais personne n'aurait pu se douter... personne n'a... enfin ce n'était en

rien ta faute, commença Finnavar avec un raclement qui tenait à la fois du croassement et du reniflement. Si quelqu'un est responsable de tout ça, c'est Timias.

— Comment ça, grand-mère ? Sans lui, je...

— Comme c'est commode, n'est-ce pas ? Il surgit comme par enchantement pour sauver la princesse, précisément la nuit où les gobelins nous attaquent. Moi, ce que j'aimerais savoir, c'est d'où il venait. Il n'était pas dans l'Ombre, pas plus qu'il n'était en Faërie, alors où était-il ? Sans doute suis-je la seule à me soucier de ce détail. Tu ne t'es pas non plus posé cette question, et c'est un tort.

— Il a dit à père qu'il avait eu maille à partir avec les druides, et qu'ils avaient fini par le bannir. Il ne pouvait donc pas revenir en Faërie. Il a passé un an et un jour à essayer sans relâche de revenir ici.

A bien y réfléchir, songea-t-elle, c'est vrai qu'il n'a jamais précisé où il a résidé pendant cette année. Il a simplement dit qu'il avait eu l'occasion de réfléchir à tout ce qu'il avait appris auprès des druides.

— Ton père ferait bien de faire comme si Timias n'était jamais revenu, crois-moi.

— Mais pourquoi, grand-mère ? Si grand-père l'aimait...

— Ton grand-père l'aimait comme on aime un petit animal blessé que l'on recueille.

— Alors, l'histoire est vraie ? Il a réellement trouvé Timias sous un arbre, dans les bois ? On dit aussi que des animaux se battaient pour le dévorer.

— Ah, c'est ce qu'on raconte ? Allemande m'a dit qu'il l'avait trouvé dans une caverne, en tout cas c'est ce qu'il a toujours prétendu. Il était sorti chasser une nuit... Oh, ne sois pas surprise, ma petite, à l'époque on pouvait chasser la nuit sans crainte. Les gobelins n'étaient alors que de petites choses que les druides gardaient facilement à distance. Je n'oublierai jamais ce matin-là, quand il l'a ramené à la maison. Le soleil venait de se lever et je revenais de ma baignade. Allemande s'est approché de moi, tenant dans ses bras quelque chose qui ressemblait à une espèce de gros ver blanc.

A l'évocation de ce souvenir, la voix de Finnavar s'était muée en un souffle rauque. Lorian plissa le nez avec dégoût.

— Il ressemblait vraiment à un gros ver ?

— De loin, oui. Et puis je me suis approchée et j'ai vu que c'était un enfant, un nouveau-né. Il était encore maculé de crépine, mais par chance son visage n'était plus recouvert, sans quoi il serait mort étouffé. Je me souviens qu'il gesticulait en tous sens. Puis Allemande m'a raconté comment il avait entendu des cris monter de cette caverne. Il avait rappelé ses chiens et s'était faufilé dans la cavité et c'est là qu'il l'avait trouvé.

— Cet enfant, c'était Timias ?

— C'est le nom qu'Allemande lui a donné, et je suis heureuse de n'y être pour rien.

— Mais pourquoi n'as-tu pas aimé cet enfant ? Ce n'était qu'un bébé...

— D'abord, il avait une odeur étrange. Non, pour être plus précise, il n'a jamais rien senti du tout. Même son contact était étrange, comme si sa chair pouvait glisser de ses os à tout moment. Et

puis il n'était jamais là où on s'attendait à le trouver. J'ai fait en sorte d'avoir le moins de rapports possible avec lui et j'ai insisté pour que nous ayons Auberon. Ça a été mon erreur.

— Comment ça ?

Finnavar tendit un doigt crochu et vint jouer tendrement avec les boucles cuivrées de sa petite-fille.

— Parce que chaque chose vient en son temps, mon enfant, tout comme la succession des saisons et les révolutions de la Grande Roue. Certaines choses ne sont pas destinées à se produire avant leur heure. J'ai œuvré à la venue d'Auberon alors que ce n'était pas le moment, et tu vois le résultat ? Auberon n'est pas le roi dont Faërie a besoin en ce moment. Pourquoi crois-tu que je refuse de partir ? C'est que j'ai conscience d'avoir commis une erreur.

— Et de quelle sorte de roi Faërie aurait besoin, selon toi ?

— Oh, mon enfant. C'est une reine qu'il lui faut. Pour ton père tout est déjà terminé. Si les gobelins ne le tuent pas d'ici là, il aura de toute façon changé d'ici la Mi-Eté, au plus tard, et Faërie sera tout entière à toi, pour le meilleur comme pour le pire.

— Comment ça pour le meilleur comme pour le pire ?

— A chaque révolution de la Grande Roue, quand un monarque décède et qu'un autre lui succède, par exemple, il y a une infime possibilité pour que tout ce qui existe, toutes choses en ce monde, s'effondre pour retourner au chaos primordial, dans le cœur du Chaudron. C'est ce que disent les druides. Jadis nous pouvions compter sur leur aide pour qu'ils se chargent de sauvegarder la réalité, mais aujourd'hui... nous devons trouver un autre moyen. C'est pourquoi j'ai résisté au Changement de toutes mes forces, j'avais peur qu'Auberon ne soit pas à la hauteur.

— Mais n'est-ce pas précisément pour ça que père l'a envoyé dans l'Ombre, pour apprendre leur magie auprès des druides ?

— Oublie Timias, ce n'est pas lui qui importe. Toi et moi, la reine d'hier et celle de demain, nous pouvons forger ensemble notre propre magie.

— Comment, de quelle sorte de magie parles-tu ?

La bouche de Finnavar s'étira en un large sourire qui fendilla ses lèvres, libérant quelques squames qui tombèrent au sol. Plus que jamais, son visage ressemblait à un bec.

— L'ancienne magie druidique, celle qu'eux-mêmes ont fini par oublier.

Loriana était plus perplexe que jamais. Elle en venait à guetter par-dessus son épaule, dans l'espoir de voir quelqu'un réclamer sa présence à la Cour, mais tous étaient occupés et leur nid était bien dissimulé.

— Grand-mère, est-ce que la magie druidique ce n'est pas précisément ce que père a...

— C'est ça qu'il refuse de comprendre, s'emporta Finnavar, on n'apprend pas à devenir druide, on naît druide. Le vrai druide ce n'est pas celui qui sait comment se faire obéir de ces petites créatures nées de la boue, mais celui dont les arbres se souviennent. Voilà ce qui s'est perdu dans l'Ombre, voilà ce que les druides eux-mêmes ne comprennent plus. La flétrissure est en train d'effacer jusqu'à la mémoire même des arbres. Nous devons trouver un druide, un druide dont les arbres de Faërie sauront se souvenir.

Malgré sa confusion, sa peur et le chagrin qui l'étreignait, Lorianana laissa échapper un rire incrédule.

— Mais les druides se font de plus en plus rares dans l'Ombre, tout le monde sait ça. Comment veux-tu qu'on trouve un druide de cette trempe ?

— Tu en as croisé un sur la route cette nuit.

— M... mais comment..., articula Lorianana, interloquée.

— Son odeur t'imprègne. Et oui, il est si puissant que ça.

Finnavar déplaça sa longue silhouette fripée. Tout en elle évoquait l'oiseau. Sa voix se modifiait à chaque minute qui passait, se rapprochant un peu plus d'un croassement, et Lorianana prit conscience que bientôt elle ne serait même plus en mesure de comprendre ce que sa grand-mère lui dirait. Elle avait lutté contre le Changement aussi longtemps qu'elle avait pu, mais sa volonté avait ses limites.

— Je l'ai aperçu, un jour que je suivais Timias ; je prends toujours le temps de leur accorder mon attention, les mortels sont si imprévisibles.

— Tu as donc déjà vu ce garçon auparavant ? Celui qui a franchi la frontière entre les mondes ?

— Celui-là même.

— Comment se fait-il que tu le connais ? Tu l'avais déjà rencontré ?

— Disons que je l'ai trouvé, plus que je ne l'ai rencontré. Vois-tu, j'étais à sa recherche. Pour moi, un être aussi étrange que Timias devait avoir son équivalent quelque part dans l'Ombre et, un jour ou l'autre, j'étais certaine qu'il finirait par se manifester. Et c'est ce qui s'est produit. Il s'appelle Bran et, comme par hasard, il est le fils de la Grande Reine qui se meurt. Tu vois comme tout se met en place naturellement, Lorianana ? Des échos et des reflets, tout autour de nous. Ce qui se produit dans l'Ombre a des répercussions en Faërie et ce qui se produit ici se répète sans cesse en Ombre, jusqu'à ce que l'énergie de cette chaîne d'événements se tarisse d'elle-même. Voilà pourquoi j'étais certaine qu'il y avait quelque part quelqu'un comme Timias. Quelqu'un de différent. Il est très jeune, ce n'est encore qu'un enfant, mais il est puissant. Oui, il est très puissant. Il a seulement besoin d'être... éveillé.

— Comment ça, éveillé, qu'est-ce que tu veux dire ?

— Nous autres sylphes, nous naissons avec la conscience de notre nature magique. Pour les mortels, c'est plus long. Ils ont besoin d'apprendre, de grandir et finalement ils ont besoin que l'un de nous leur insuffle la petite flamme qui leur permettra de s'éveiller à ce savoir atavique enfoui. Il a besoin de toi, tu comprends, et nous avons besoin de lui.

— Mais il est si jeune, je pensais qu'il fallait des années à la plupart des druides pour...

— Il est différent, il est ce qu'on appelle un naturel, mon enfant, un druide qui atteint de lui-même la plénitude de son pouvoir sans avoir reçu l'éducation et la discipline nécessaires pour canaliser cette énergie. Si un mortel a jamais laissé son empreinte dans les arbres de Faërie, c'est certainement un naturel de son espèce.

Finnavar ne quittait pas Lorianana des yeux.

— Viens à présent, mon enfant, si ton père est incapable d'agir, c'est à nous de le faire.

— Où va-t-on, grand-mère ? demanda Lorian en s'extrayant du bosquet, à sa suite.

Elle remarqua que les déplacements de Finnabar tenaient maintenant autant du vol que de la marche.

— Dans l'Ombre, quelle question !

— Mais pour y faire quoi ?

— Nous allons chercher l'enfant, évidemment.

— Et ensuite ?

Mais Finnabar était déjà loin et la réponse que Lorian crut entendre en retour lui parut bien énigmatique.

— Nous verrons s'il se souvient des arbres.

Installé dans ses appartements de la Maison dans les Arbres, Timias saisit une pipe en terre laissée là par Auberon et tenta de rassembler ses idées. Qu'allait-il faire maintenant ? *Peut-être devrais-tu commencer par te demander qui tu es, et ce que tu es*, lui murmura une petite voix inopportune, l'empêchant de se concentrer sur ses plans immédiats. *Tu ne t'attendais tout de même pas à ce que le roi t'écoute, j'espère ?*

Pourquoi n'avait-il pas réussi à percer le plan d'Auberon à jour ? *Parce que ce n'était pas un plan, il n'a fait que réagir aux événements, saisir l'opportunité que tu lui as toi-même offerte. Tu les gênes. Ta présence les gêne, tu n'as jamais eu ta place à la Cour, et ce, du jour même où Allemande a pénétré dans la Forêt Profonde. Jamais tu n'aurais pu être roi. Le trône revenait au fils d'Allemande. Tu n'étais d'aucune utilité à Auberon. Il ne t'a toléré jusqu'ici que par respect pour la mémoire de son père. Quand tu as proposé de partir pour l'Ombre, Auberon a sauté sur l'occasion.*

Et s'il fallait pour cela accepter de te proposer comme consort potentiel de sa fille, où était le mal ? Jamais tu ne devais revenir de toute façon !

La sombre mélodie du deuil monta jusqu'à lui, mettant ses nerfs à rude épreuve. Chaque note lui rappelait les deux secrets qu'il devait garder à tout prix. Oui, il était responsable de l'attaque, et, oui, il pouvait se changer en gobelin. Il ne savait trop lui-même qu'en penser, mais il était certain, en revanche, que cette confession serait à coup sûr mal accueillie.

Il se souvint d'une remarque que Finnabar avait faite un jour, prétendant qu'à force de fréquenter les humains il allait finir par devenir un mortel. Tout le monde avait apprécié le trait d'esprit, mais Timias, lui, l'avait toujours jugé dangereusement proche de la vérité. Alors qu'était-il ? Sylphe, mortel, gobelin ? Ou une étrange combinaison des trois. Comment une telle chose avait-elle pu se produire ? Quelle union contre nature pouvait expliquer qui il était, ce qu'il était ?

Quelle que fût sa nature profonde, le fait demeurerait que le bannissement prononcé par les druides avait fonctionné dans les deux mondes. Aujourd'hui il était de retour dans cet univers qu'il avait toujours considéré comme sien. Il voulait demeurer en Faërie, arpenter ce pays verdoyant et agréable, aux côtés de Lorian et des autres sylphes. *C'est mon monde. C'est là que ses plus beaux*

souvenirs prenaient leurs racines. Allemande et les longues journées ensoleillées à la Cour. *C'est ici que je veux vivre. Et s'ils refusent de m'accueillir à cause de ce que je suis devenu... je me battraï.*

Il savait garder un secret, et s'il pouvait mettre Lorianana dans la confiance alors son plan avait une chance de fonctionner, et l'opinion d'Auberon n'aurait plus beaucoup de poids. Il lui faudrait cependant trouver les mots pour la convaincre que la magie sylphe, mêlée à celle des khouri-keen, pourrait leur permettre de rendre leurs enchantements plus stables, voire même permanents, et ainsi ouvrir une nouvelle ère en Faërie. *Comment lui ouvrir les yeux sur ce que son père refuse de voir ?* se demanda-t-il en se caressant le menton. Lorsqu'il était dans l'Ombre, son visage était couvert d'une barbe r che, mais ici sa peau était lisse et douce. Son apparence allait également devenir sous peu un sujet d'inquiétude. Tous les autres sylphes de la génération d'Auberon avaient commencé à voir le Changement s'opérer en eux, mais, pour autant qu'il pouvait en juger à son reflet dans l'eau claire et dans les miroirs de cristal, lui restait le même. Tout juste semblait-il avoir troqué une garde-robe pour une autre.

Si seulement il n'avait pas égaré la cape d'ombre ! Un tel artefact, model  aux confluent de deux formes de magie, à la fois tangible et puissant... s'il l'avait encore en sa possession, alors il pourrait convaincre Auberon, le conseil et Lorianana du bien-fondé de ses théories, leur prouver que la magie des mortels et celle des sylphes pouvaient produire des objets pérennes.

Il se souvint des allées et venues des doigts de Deirdre lorsqu'elle manipulait la substance même de l'Ombre, reproduisant les à-coups de ses reins lorsqu'il avait déposé en elle la magie sylphe dans le brasier de leur union. La cape était l'illustration parfaite, le point d'orgue de son argumentation, bien plus efficace que tous les concepts plus ou moins abstraits qu'il avait tenté d'exposer à ses pairs. Voilà ce qui lui restait à faire. Il devait retourner au Bosquet et trouver le morceau de cape que possédait toujours Deirdre, ou à tout le moins trouver un druide capable de lui en fabriquer une nouvelle. Ce serait aussi l'occasion de s'emparer du cristal des khouri-keen qu'ils conservaient dans la salle du Chapitre. Tandis que le soleil se levait sur Faërie, Timias constata avec plaisir qu'il pouvait se rendre dans l'Ombre à loisir, aussi se mit-il en route sans tarder pour La Boulaie des Druides Blancs.

Eaven Morna

Les lutins étaient agités, et même le feu refusait de s'allumer. En revanche, le khouri qui s'agitait dans le brasier au-dessus duquel Bran s'échinait à battre l'acier sans relâche était bien vivace, lui, et il s'employait à rendre son intervention insoupçonnable aux yeux du Maître Forgeron. Ainsi, personne ne soupçonnait que c'était lui qui étouffait les flammes en piétinant les braises ou en les arrosant de son urine puante. Manifestement, Bran était le seul à avoir la moindre goutte de sang druidique dans les veines de tous les occupants d'Eaven Morna.

Personne d'autre ne semblait les voir, et même le charme que lui avait enseigné Aeffie La Pomme refusait de fonctionner plus de quelques minutes.

— *Lutin mutin va-t'en bien vite, où j'te fesserai à coups d'trique. J'te fesserai à coups d'bâton, lutin r'tourne dans ta maison,* grogna Bran en battant l'acier de toutes ses forces.

Il ne parvenait pas à comprendre quelle raison avait poussé sa mère à lui faire subir cette torture. Lui qui s'était attendu à être accueilli avec chaleur, à se voir félicité pour ses talents merveilleux. Il s'était même dit qu'on écrirait des chansons à son sujet et qu'ensuite sa mère l'enverrait dans une école druidique. Au lieu de ça, les druides avaient tous quitté la place, et la seule chaleur qui l'attendait était celle, suffocante, de la forge, pendant que des étrangers qui puaient les épices exotiques accaparaient l'attention qui lui était due. Il avait rapidement appris à haïr cette forge, et les lutins qui y pullulaient n'y étaient pas étrangers. Ils chahutaient sous les bancs et se réfugiaient dans les lézardes du mur, le reflet de leurs yeux luisants et humides trahissant leur présence, tandis que lui levait une fois encore le marteau et le brandissait une fois encore au-dessus de l'enclume.

Il avait reçu la tâche ingrate de débarrasser de petites pièces de métal de leurs scories. Il chauffait, chauffait, réchauffait et chauffait encore l'acier, puis le battait, encore et encore, des heures durant, sans la moindre pause, de sorte que ses jambes commençaient à le faire souffrir, en plus des crampes qui lui tétanisaient les épaules et des yeux qui le brûlaient. L'atmosphère de la forge était en permanence suffocante et saturée d'humidité, du matin jusqu'au soir. Il sentait la sueur lui dégouliner sur les flancs et lui tremper le front en longues rigoles irritantes.

Et puis il y avait les lutins. Sans pitié, ils lui infligeaient les pires tourments.

Ils ne se contentaient pas de jouer avec le feu, ils lui pinçaient les chevilles, lui chatouillaient les orteils et lui soufflaient dans l'oreille, quand ils ne lui tiraient pas carrément les cheveux.

— Ça suffit ! finit-il par hurler, à bout de nerfs, en agitant les bras comme pour chasser un essaim de mouches.

Il arracha son tablier et fouetta l'air en arpentant la pièce, chassant les créatures sur son passage. Que Deirdre aille se perdre dans les Terres d'Été ! C'était elle, la cause de tout. C'était à cause d'elle qu'il était astreint à cette besogne épouvantable. Et Connla qui n'était plus là pour l'aider...

Des rumeurs couraient dans le château, selon lesquelles Deirdre aurait conçu avec un autre

druide un enfant contre nature, un enfant qu'elle portait toujours, disait-on, alors que son terme était largement dépassé.

Ta tante dit que tu ne dois pas rester oisif, lui avait dit Meeve ; et ces paroles qui avaient scellé sa damnation tournaient sans cesse dans son esprit, tandis que les lutins filaient se mettre à l'abri, hors d'atteinte. L'un d'eux parvint cependant à mettre le feu à son tablier avec un tison ardent, au moment même où Liam, l'aîné des apprentis, entra dans la pièce, poussant une brouette de charbon

— Par les couilles de Herne, Bran, qu'est-ce que tu fous ? s'exclama Liam en lâchant la brouette.

Il saisit un baquet d'eau, tandis que Bran dansait sur place en tentant maladroitement d'étouffer le feu avec ses mains. Liam jeta le Paquet d'eau sur Bran qui fut instantanément trempé des pieds jusqu'à la taille.

Il était furieux et tournait la tête en tout sens à la recherche des petits responsables. Il était aussi écarlate que les braises, qui rougeoyaient d'ailleurs parfaitement, à présent. Une étincelle bleutée jaillit du foyer tandis qu'un lutin, invisible aux yeux de Liam, soufflait dessus comme un damné.

— Je voulais simplement... je voulais juste... c'est les lutins, ils... je t'assure, ils sont partout !

— Est-ce que je peux compter sur toi pour surveiller le feu ? le coupa Liam en jetant un nouveau seau d'eau aux pieds de Bran, sur une flammèche qui avait apparemment sauté d'elle-même du foyer.

— Il va falloir que tu te sortes la tête du cul, Bran. Je leur ai dit qu'on ne pouvait pas te laisser seul, s'énerva Liam. Ce sera quoi, le prochain coup, tu vas venir me raconter que c'est les lutins qui t'empêchent de faire ton boulot, hein ? C'est ça ?

— Oui, c'est exactement ça. Ils sont partout, j'te dis !

Le garçon jeta un œil par-dessus son épaule, reposa les seaux par terre et fit quelques pas vers lui.

— Ecoute, Bran, commença-t-il, à ta place, je crierais pas sur les toits ces histoires de druides. On les aime pas trop par ici, pas plus la reine que nous autres. Je sais que t'aimes pas ce travail, mais on est tous coincés ici pour un moment. Avec les gars, ça nous plaît pas non plus de t'avoir dans les pattes. T'es un vrai danger pour tout le monde et... non mais regarde où t'as laissé ton marteau, Pierrot la Lune ! s'exclama Liam en se précipitant vers le foyer.

Bran se retourna pour apercevoir avec effroi que deux lutins avaient déplacé son marteau de sorte que le manche repose directement sur les braises.

Le bois commençait à fumer et à noircir. Les lutins dansaient et sautaient d'un côté et de l'autre du manche, créant un appel d'air qui attisait les flammes.

— Eloigne-toi ! hurla Bran.

Il retira vivement le marteau des flammes et le plongea dans le seau le plus proche, tandis que les lutins faisaient remonter les flammèches le long du manche.

— Tu dois me croire, Liam, ils sont partout, la forge en est infestée !

— La seule chose dont la forge soit infestée, c'est d'apprentis qui n'en foutent pas une rame !

tonna Mordram, le Maître Forgeron, dans leur dos. Regardez-moi le bordel que vous avez mis. Et remettez-vous au boulot au lieu de tailler le bout de gras ! gronda-t-il en assenant à Bran une tape sur l'arrière du crâne, de ses mains larges comme des battoirs. Au boulot vous deux, tout de suite !

Bran resta bouche bée en constatant avec horreur que les lutins avaient entièrement vidé les râteliers de leurs outils, qui gisaient à présent, épars sur le sol, en un amas inextricable. Il faudrait des heures pour tout remettre en place. Il faudrait des heures et il était déjà épuisé et trempé de sueur.

— Je ne peux pas travailler dans ces conditions, éclata Bran, je refuse ! Il jeta son tablier et s'élança hors de la forge, dépassant Liam qui tentait de le retenir.

Il se fraya un chemin entre les chariots, les piles de rebus et les armes brisées. Il traversa la cour de la forge et déboucha sur l'esplanade extérieure du donjon de Meeve. Il s'accorda un instant pour reprendre son souffle. Il devait réfléchir vite. Qui pouvait l'aider à se débarrasser des lutins, maintenant que tous les druides étaient loin ? *Mère devra se débrouiller pour m'en trouver un*, décida-t-il en reprenant sa course, ignorant les cris derrière lui. Il arriva dans la gigantesque cour centrale où, un instant désorienté, il dut s'arrêter pour retrouver son chemin au milieu de la foule. Il était bousculé sans ménagement, pris dans le tourbillon d'activité de la place.

Il évita de justesse un chariot lourdement chargé, tiré par une mule récalcitrante, et sentit une poigne puissante se refermer sur son col. On le tira vivement en arrière et ses pieds quittèrent presque la terre. On le reposa sur le sol, et il croisa avec soulagement le regard interrogatif de Lochlan.

— Est-ce toi qu'ils cherchent, mon garçon ?

Bran essaya en pure perte de se dégager de sa prise.

— Reste tranquille et dis-moi ce qui ne va pas.

Le visage de Lochlan était totalement fermé, mais son regard demeurerait amical.

— Dites-leur, je vous en supplie, dites-leur ! Il faut que vous leur disiez...

— Calme-toi, mon garçon. Que je leur dise quoi ?

— Que je ne suis pas cinglé, que je ne désobéis pas par plaisir et que je vois vraiment les lutins !

A cet instant, le Maître Forgeron apparut, accompagné de Liam et d'un autre apprenti. Bran les vit s'approcher et tenta de nouveau de se dégager de la poigne du chevalier. Je vous en supplie, Lochlan !

— Te voilà, misérable vaurien ! Merci de nous l'avoir attrapé, Seigneur Lochlan, il est plus rapide qu'une anguille, le sagouin.

Il attrapa Bran par l'oreille et le tira sans ménagement, mais Lochlan posa sa main sur le poignet du forgeron.

— Maître Forgeron..., commença Lochlan.

Le solide gaillard lâcha l'oreille de Bran comme s'il venait de se faire mordre par un serpent et se tourna vivement vers le chevalier, interloqué.

— Mon Seigneur, de quel droit ?...

— Je pense que vous devriez écouter ce qu'il a à dire, répondit Lochlan avec douceur en relâchant Bran. Vas-y, parle.

— Il ne me croira pas et il va encore me battre.

— Vous n'avez aucune raison de battre un garçon qui ne fait que dire la vérité, n'est-ce pas ?

— Et vous n'avez aucune raison de vous mêler de ça, Mon Seigneur.

Le forgeron croisa ostensiblement les bras sur son imposant poitrail et baissa la tête, comme un taureau prêt à charger.

— Personne n'a à me dire ce que je dois faire avec mes apprentis, et personne s'est jamais plaint de...

— Allons, allons, Maître Forgeron, tempéra Lochlan. Ce garçon vous a été confié, c'est juste, mais il n'est pas votre apprenti, que je sache. J'étais présent lorsque sa mère vous l'a amené, et il n'a jamais été question d'apprentissage. Elle vous a simplement demandé de l'occuper. Pas de le tuer.

Lochlan se rapprocha insensiblement du forgeron, et Bran sut à cet instant qu'il pourrait suivre cet homme au cœur de la bataille la plus sanglante s'il le lui demandait.

— Calmez-vous, Maître Mordram. Meeve a de nombreux convives, et elle n'a pas le temps de...

— Parce que vous croyez qu'on n'a qu'ça à faire, nous autres ! Qu'on n'a pas assez d'ouvrage pour encore s'encombrer avec celui-ci ? explosa Mordram.

Il s'avança vers Lochlan, menaçant, arrogant, gonflé de sa propre importance.

— Vous voulez juste l'occuper ? Et ben, faites-lui donc balayer les étables, faites-lui couper du bois ou éplucher les patates. Mais, si vous voulez en faire un forgeron, alors vous me l'envoyez, termina-t-il avec un regard de dégoût pour Bran.

Puis il mit la main sur l'épaule de Liam.

— Allez, viens, mon gars, allons nettoyer son bordel.

— Attendez, dit Lochlan en regardant Bran. Vous savez, sans doute, que chaque druide doit faire une partie de son apprentissage chez un forgeron.

Il appuya son propos d'un regard explicite à l'intention de Bran, interloqué.

— Personne ne t'en a jamais parlé, hein ? Allez, mon garçon, tu ferais bien d'aller...

Une bande de lutins s'était matérialisée sous un chariot, ils lui envoyaient des baisers, faisaient les pires grimaces, lui tiraient la langue... Bran les regardait, horrifié. *Où que j'aille, ils me suivront.* Ils étaient partout, ils l'encerclaient et il pouvait raconter ce qu'il voulait, personne d'autre que lui ne pouvait les voir, personne ne le croirait. Exaspéré, désespéré, Bran s'enfuit de nouveau, traversa la cour et s'engagea sous le porche situé à l'opposé, ignorant les cris de Lochlan.

Rapidement, il se perdit.

Il s'arrêta dans une sorte d'enceinte, le souffle court. L'endroit était entouré de hauts murs de terre, percés de portes de bois ajourées, toutes closes. Des tonneaux contenant probablement des

vivres étaient soigneusement rangés contre les parois et une arche basse s'ouvrait dans le mur qui lui faisait face. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait pouvoir rejoindre la grande cour, sans même parler de retrouver les appartements de sa mère. Un frisson soudain le parcourut sans raison. C'était stupide, il n'avait rien à craindre dans cet endroit, il était au cœur même de la place forte de Meeve. Il jeta un œil au-delà de l'arche basse et constata qu'elle menait dans un verger planté d'arbres fruitiers.

Un parfum flottait parmi les branches, une fragrance sucrée, de terre fraîchement retournée et d'herbe humide. La lumière du soleil filtrait à travers les branches, nimbant l'endroit d'une lumière verte d'eau qui lui rappela immédiatement l'épisode de la route de Pentland. Le verger était calme, l'air y était tiède et immobile. Par-dessus le mur il entendit le fracas d'un chariot que l'on déchargeait, des éclats de voix et des jurons. Des odeurs de pain fraîchement cuit terminèrent de le convaincre qu'il devait être à proximité des cuisines. Il ignorait comment retrouver Meeve, mais la quiétude du verger, l'ombre apaisante des arbres l'attiraient irrésistiblement ; il était si fatigué. On l'avait tiré du lit à l'aube, forcé à travailler comme une bête de somme. Il avait soulevé de l'acier et du charbon toute la journée, puis il avait fallu pelleter et marteler jusqu'à s'en abrutir. Qui pourrait lui reprocher de s'offrir une petite sieste ?

Il jeta un regard en arrière, et tandis que les bruits de tonneaux roulant sur les pavés se rapprochaient il pénétra précipitamment dans le verger.

L'air de cette fin d'après-midi était aussi lourd que ses paupières. Il se traîna en bâillant jusqu'à un pommier aux branches chargées de fruits bien mûrs, et au pied duquel s'étendait une ombre bienfaisante. Ses yeux s'emplirent de larmes au souvenir d'Aeffie La Pomme. Il se revit allongé contre elle au pied de son pommier favori, tandis qu'elle épluchait des pêches juteuses et picorait quelques baies.

Ça ne pouvait pas lui faire de mal de s'allonger un moment au pied de cet arbre, se répéta-t-il en bâillant de plus belle, et il s'installa contre le tronc. Le sol était couvert d'une mousse épaisse dont la légère odeur sucrée lui rappela celle d'Aeffie. Il respira profondément, se tourna sur le côté, la joue posée sur sa main. Son regard monta dans les branches de l'arbre où il crut apercevoir un lutin. Il se leva brusquement pour constater avec soulagement que ce n'était qu'un corbeau, ou une espèce de corneille qui le fixait de son œil noir.

La fatigue le saisit de nouveau. Sa tête pesait lourd sur ses épaules et il se rallongea. *Lutin mutin va-t'en bien vite, ou j'te fesserai à coups d'trique. J'te fesserai à coups d'bâton, lutin r'tourne dans ta maison.*

« Je me repose juste une minute », songea-t-il et il s'endormit instantanément, bercé par la ritournelle.

— Regarde, il dort, murmura Lorian.

Elle laissa ses doigts courir sur le tronc et se dirigea vers le sol, les narines en alerte. Elle sentait le regard de sa grand-mère peser sur ses épaules à mesure qu'elle descendait vers Bran qui dormait comme un bienheureux en contrebass. Elle se rapprocha encore de lui, aux aguets, guettant ses réactions. La respiration du jeune homme se fit plus régulière et plus profonde. Lorian percevait son esprit, ouvert et plongé dans le monde des songes. Elle sentait cette énergie presque palpable qui émanait de lui. Il dormait paisiblement, une main serrée entre ses cuisses, l'autre

contre sa joue.

Il était si beau, il avait la peau si bronzée qu'elle en eut le souffle coupé et ne put s'empêcher d'effleurer son visage paisible. Elle ne remarqua qu'alors la barbe naissante qui ombrait son menton. Chacun de ses sens était en ébullition, elle se sentait tellement vivante ! Elle tendit sa main vers les boucles brunes qui tombaient sur ses sourcils.

— Attention, Lorianana, prends garde à ne pas le réveiller, l'avertit Finnavar.

La jeune femme se rapprocha pourtant, dessinant le contour de son menton. Des crachats et des feulements hostiles accueillirent son geste. Des protestations montèrent des profondeurs, sous le pommier. Lorianana étouffa un cri et remonta dans les branches en voyant émerger des racines de l'arbre des dizaines de petits visages grimaçants.

— Eloigne-toi de lui ! ordonna une petite voix haut perchée, criarde et désagréable comme un crissement de pierre sur du métal.

D'autres minuscules silhouettes apparurent. Leurs oreilles proéminentes s'agitant en tous sens, elles reniflaient l'air et scrutaient les alentours de leurs grands yeux globuleux.

— Ici. Sont là, cria l'un d'entre eux.

— Un sylphe, un sylphe ! hurla un autre. Non, deux sylphes ! cria-t-il, si fort que Lorianana se demanda comment Bran pouvait dormir avec tout ce vacarme.

Ils étaient des dizaines, convergeant vers le garçon endormi.

— Eloigne-toi de lui ! répéta une troisième créature en montrant les crocs.

— Grand-mère ! cria Lorianana, affolée, que sont ces choses ?

— Des sales bêtes, lui répondit-elle en s'élançant en piqué vers le sol, dispersant les lutins. Ce sont des gremlins, voilà ce que c'est. Les mortels les appellent lutins et eux-mêmes s'appellent entre eux khouri-keen. Ils portent tous ce même nom. Eloigne-toi de lui, Lorianana.

— Reculez, renchérit l'un d'eux, il est à nous, on l'a trouvé en premier !

— Vous le prendrez pas ! siffla un autre.

— Ou alors faudra nous prendre avec, ajouta un lutin avec malice en essayant de glisser sa sale petite tête entre les cuisses de Lorianana. Elle sent bon, murmura-t-il à l'intention des autres.

Lorianana recula précipitamment vers les branches hautes.

— La Callie a prévenu, ceux qui brillent allaient venir, ajouta un autre.

— Il est à nous, on partage pas, le coupa un de ses semblables en se dressant sur la pointe des pieds, tous les sens en alerte.

— Comment ça, à vous ? croassa Finnavar, volant au-dessus d'eux en cercles concentriques.

— On l'a trouvé en premier, il est à nous !

— A nous, à nous, la Callie l'a donné à nous.

— On l'surveille...

— On l'protège...

— On l'aide...

Les voix jaillissaient de partout à la fois, mais il en fallait plus pour impressionner Finnavar, qui vint se poser sur une branche basse.

— Quelle Callie, quelle druidesse ? les questionna-t-elle d'un ton inquisiteur.

— La chef, répondirent-ils à l'unisson.

Ils dégageaient une odeur marécageuse, mais leur peau était écailleuse, comme celle des serpents. Leurs yeux immenses étaient fixés sur Finnavar.

— Il n'y a plus de druides ici ! hurla Lorianana depuis son perchoir.

Mais à sa surprise Finnavar ne la soutint pas et se contenta de prendre un peu d'altitude et d'élargir ses cercles. Les créatures grimpèrent sur la poitrine de Bran en les narguant, leur crachant leur hostilité au visage.

— Viens, Lorianana, criailla Finnavar, nous trouverons un autre moyen.

Au pied de l'arbre, Bran était toujours assoupi, un sourire flottait sur ses lèvres, que Lorianana brûlait d'embrasser. Mais il lui faudrait encore attendre. Sa grand-mère était déjà partie, aussi franchit-elle à son tour la frontière, laissant les gremlins à leur danse endiablée sur la poitrine de Bran.

— Et maintenant ? demanda-t-elle à Finnavar dès qu'elle furent réunies.

Sa grand-mère était perchée sur une bûche, occupée à déguster la chair d'un poisson. Lorianana refusa d'un mouvement de tête lorsque Finnavar lui en offrit un morceau, faisant de son mieux pour cacher son dégoût à la vue du lambeau répugnant.

— Il n'y a qu'une chose que nous puissions faire, lui répondit-elle en recrachant une arête à la rivière, je vais aller trouver cette druidesse et...

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? Comment pourrais-tu même savoir de qui il s'agit ?

— Je ne vois qu'une seule personne qui ait l'audace de faire une chose pareille, en tout cas, je n'en connais qu'une.

— Qui est-ce ?

— Elle est bien connue des habitants de Faërie, puisqu'elle occupe la position d'Archidruidesse depuis bien des années maintenant. Une éternité, diraient les mortels. Toute cette affaire porte sa signature, son odeur. Tu sais, la magie humaine laisse des traces, des résidus. Tu te souviens de cette fragrance sur le garçon, cette odeur que tu trouvais si irrésistible ? Eh bien, chacun de ses ouvrages portera ce même parfum. Souviens-t'en bien, Lorianana. Bien. Il me faut partir à présent, je dois retrouver la grande Callie, comprendre pourquoi elle a fait ça, et tâcher de la convaincre d'annuler le charme.

— Et le garçon, si jamais il se réveille...

— Reste auprès de lui et surveille-le, mais surtout garde tes distances. Ces gremlins ne seraient que trop heureux de mettre leurs sales pattes sur toi.

L'instant d'après, et sans plus d'explications, elle disparaissait dans un bruissement de plumes noires, laissant Lorianana bouche bée, seule et désorientée.

Sur la route d'Ardagh

La nuit tombait, mais la pluie avait décidé de laisser un répit aux hommes. Le sergent avait suggéré de faire halte auprès du gué, et de dormir sur place avant de franchir le cours d'eau, et Connla n'avait été que trop heureuse d'accepter sa suggestion. Aussi posèrent-ils le bivouac à l'ombre des chênes. Quelques druides maugrèrent en prétendant que c'était là un sacrilège, mais Connla les fit taire rapidement.

Elle mesura à quel point elle était épuisée en se glissant auprès du feu faiblard que l'on venait d'allumer, tentant d'apaiser ses courbatures. Elle n'avait jamais réussi à se réchauffer, depuis cette fameuse nuit sur le Tor où elle avait lié les lutins à Bran. C'était comme si la terre humide sur laquelle elle s'était allongée avait pénétré ses os. Elle ramena ses mains froides contre sa bouche et souffla dessus pour les réchauffer, se balançant d'avant en arrière, drapée dans son châle, pour éviter que ses membres ne s'engourdissent. Une tape sur l'épaule la sortit brutalement de sa torpeur.

— Cailleach ?

C'était Druimoch, l'athair efflanqué qui l'avait aidée à lier les lutins au sort de Bran. Il avait caché ses mains dans les replis de sa double épaisseur de vêtements. « Je ne suis pas la seule à souffrir du froid et de l'humidité », songea Connla.

— Il faut que vous voyiez ça.

— Hein ?

Druimoch à force de gesticulations lui fit comprendre qu'il souhaitait qu'elle le suive. Elle se leva péniblement et remit son châle en place.

— De quoi s'agit-il, athair ?

— Suivez-moi.

Il la précéda à travers le bois jusqu'à un sentier qui suivait la rivière d'un côté, et de l'autre montait le long de la colline.

— Eh bien ?

Dans les ténèbres, elle ne parvenait pas à voir grand-chose.

— Par ici.

Une odeur de viande pourrissante flottait dans l'air et Connla grimaça de dégoût.

— Qu'est-ce que c'est que cette puanteur ?

— Vous allez comprendre, lui répondit-il en la prenant par le bras. Faites attention, le chemin est traître.

Au sommet de la colline, le sentier débouchait sur une petite clairière avec, en son centre, une hutte où tremblotait la lumière d'un feu de cheminée.

— C'est habité ?

— Non, c'est Athair Tam. Nous sommes tombés sur cet endroit en arpentant la berge de la rivière. Nous avons vu le sentier et décidé de voir où il menait. Ce devait être la demeure d'un forestier et de sa femme.

L'odeur de la mort était omniprésente et devenait plus prenante à mesure qu'elle s'approchait de la petite maison. Elle jeta un œil à l'intérieur et Druimoch leva sa lanterne un peu plus haut.

— Nous avons pensé que vous deviez voir ça, Callie Connla.

Même un abattoir est plus propre que ça, songea-t-elle en promenant son regard sur les murs couverts de sang, sur le sol poisseux et parsemé de morceaux de chair épars.

— C'est l'œuvre des gobelins.

Elle tourna les talons et chancela jusqu'à un tronc d'arbre couché sur lequel elle se laissa tomber, respirant l'air frais à pleines goulées. Elle se passa les mains sur le visage puis leva les yeux vers ses hommes.

— Allez chercher le sergent, réveillez tout le monde. Mais où avais-je la tête quand j'ai eu l'idée stupide de passer la nuit ici !

— Pourquoi ici ? Vous connaissez cet endroit ?

— Nous sommes tout près de l'endroit où l'argent sacré a été découvert dans le courant, l'année passée. Vous vous souvenez ? C'était au solstice. Ils n'avaient pas réussi à tout ramener hors de l'eau, tant elle était froide et profonde. Il semblerait que mes craintes étaient justifiées. Mais pourquoi cet endroit n'a-t-il pas été mis sous surveillance ?

Les athairs s'interrogèrent du regard et finalement Tam intervint.

— Je vais chercher le sergent.

Les feuilles bruissaient et chuchotaient dans l'air nocturne, et Connla sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

— Vous croyez qu'ils vont revenir, murmura Druimoch, effrayé.

Connla renifla bruyamment.

— C'est très probable. Ces gens sont morts depuis un bon moment et ces deux corps ne suffisent pas à expliquer les monceaux de chair dispersés dans la maison et sur le chemin. L'argent sacré a dû ouvrir une voie dans la frontière et l'eau est le meilleur des passages entre ici et TirNa'lugh. Les gobelins l'auront utilisé comme piste. Ils sortent de l'eau, se mettent en chasse et ramènent leur proie en empruntant le même chemin.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Callie ? grogna le sergent en les rejoignant, manifestement contrarié qu'on l'éloigne ainsi de la chaleur du feu.

Six soldats tout aussi grognons l'accompagnaient.

— Montre-leur, ordonna-t-elle à Druimoch.

Au lieu de revenir directement vers elle et de se rendre à l'évidence, le petit détachement s'égailla dans la clairière, scruta les alentours, examina le sol. Enfin, Druimoch revint s'asseoir auprès d'elle.

— Mais qu'est-ce que ça signifie, à la fin ? demanda-t-elle.

Le ciel était dégagé et la lune brillait au-dessus de leurs têtes. Au moins faisait-il beau... Elle était fatiguée de cette pluie incessante et elle songea qu'elle ne serait pas mécontente de ne plus jamais sentir une goutte sur son visage.

— Ils ne sont pas d'accord. Selon eux, ce ne sont pas les gobelins les responsables.

— Quoi ?

Druimoch sursauta et secoua la tête avec impuissance.

— Ils pensent que ce sont des humains qui sont derrière tout ça, et que c'est une mise en scène pour faire croire...

— Est-ce qu'ils se rendent compte que ces choses peuvent revenir d'un instant à l'autre avant l'aube ? Est-ce qu'ils ont conscience que nous devons prendre toutes les précautions possibles d'ici là ? cria-t-elle en se levant. Nous pouvons nous aider de la lumière dispensée par la lune et les étoiles. Allez réveiller les autres. Que les soldats dissertent tout leur soûl si ça les distrait, nous devons agir.

— Et nous agirons, Cailleach, intervint la voix du sergent derrière elle. Asseyez-vous et reposez-vous un moment. Mes hommes et moi allons...

— Vous et vos hommes êtes aveugles, sergent. Vous ne savez même pas ce que vous cherchez, et je doute que...

— Avec tout le respect que je vous dois, Cailleach, j'en ai autant à votre service. Vous êtes persuadée que les gobelins sont responsables de ce massacre et vous ne voyez que ce que vous voulez bien voir.

— Mais il y a des signes indéniables...

— Avez-vous déjà participé à une bataille ? Avez-vous déjà nettoyé un champ de bataille ?

Saisie, Connla admit que non.

— Alors asseyez-vous et laissez mes soldats faire leur travail.

Il tourna les talons et s'éloigna. Druimoch laissa échapper un long soupir.

— Comment ose-t-il se permettre de... Mais à qui croit-il s'adresser ?

— A une vieille femme cupide et à son serviteur, se désola Connla d'une voix blanche en regardant le sergent s'éloigner et aboyer ses ordres. Il a reçu des consignes, c'est évident. C'est une autre façon qu'a Meeve de nous mettre à l'amende.

— Mais ce n'est tout de même pas une raison pour nous tenir ainsi à l'écart...

— C'est pourtant exactement ce que ma sœur fait. *Tu dois être patiente. Sois patiente et tout cela sera tiré au clair quand nous arriverons à Ardagh. En considérant qu'on y parvienne en vie, bien sûr. Oh, Grande Mère, aide-moi à chasser ces idées sombres...*

— Rassemble tout le monde, Druimoch. Nous allons faire ce que nous pouvons. Ce ne sera sans doute pas très utile, mais qui sait... Si ça se trouve, le sergent et ses hommes sont dans le vrai.

En combinant leur savoir-faire, les druides parvinrent bon an mal an à préparer une mince membrane aux reflets liquides. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était mieux que ce à quoi elle s'était attendue et, lorsque la fatigue la submergea, elle parvint à fermer les yeux. *Il faut juste que ça tienne jusqu'à l'aube*, songea-t-elle en s'endormant, allongée entre Bronwythe et Nialla.

C'est une chaude éclaboussure qui la réveilla. Elle ouvrit les yeux et entendit un hurlement suivi d'un étrange gargouillis tout près de son oreille. Elle se retourna, croisa le regard vide de Nialla et

prit conscience que le liquide qui coulait sur elle était du sang. Le sang de Nialla. Elle entendit des cris, vit des gens qui couraient en tous sens et se tordit le cou pour comprendre ce qui se passait.

Une large lame d'acier vint se ficher dans sa nuque, déchirant les chairs et brisant les os. Lorsque sa tête se détacha de son corps, elle songea avec amertume qu'il y avait en effet des gens capables d'une sauvagerie comparable à celle des gobelins.

Eaven Morna

Dans ses rêves, Bran était allongé sur les genoux d'Aeffie, le regard perdu dans le ciel d'azur au-delà des branches du pommier en fleur. Elle lui caressait les cheveux de ses mains calleuses en chantonnant.

— Tu sais, Aeffie, ce n'est pas comme ça que j'imaginai les choses.

Ils étaient manifestement au beau milieu d'une conversation.

— C'est toujours comme ça, mon garçon. Si la Vieille remue sans cesse son Chaudron, c'est aussi pour que les choses ne se répètent pas à l'infini, pour que tout soit toujours différent. Et c'est toujours au moment où tu penses avoir retenu la leçon qu'elle te met de nouveau à l'épreuve. Prends donc une pomme, lui proposait-elle.

— Ce n'est pas une pomme qui peut répondre à toutes mes questions.

Il s'assit et regarda autour de lui. Ils étaient sous un pommier, par un bel après-midi ensoleillé mais ils n'étaient pas dans un verger. Autour d'eux, aux quatre points cardinaux, s'étendaient à perte de vue des milliers d'arbres.

— Dis-moi, Aeffie, ou sommes-nous ?

— Ici, on est au croisement, à la marge, dans l'interstice qui sépare les mondes. C'est très facile de venir ici si tu connais le chemin, mais c'est impossible d'y arriver si tu ne sais pas exactement par où passer.

— C'est pour ça qu'il n'y a que des arbres ?

Aeffie eut une petite moue étonnée.

— Tu ne vois que des arbres ? Eh bien puisque tu le dis je suppose que c'est à ça que ça ressemble alors. C'est ici que se trouve la source de la magie. Juste là, dans l'entre-deux. C'est ici que réside le pouvoir, Bran, souviens-t'en.

— Dans les arbres ?

Aeffie soupira, un peu décontenancée.

— Tu as su toutes ces choses, pourtant, il y a longtemps. C'est pour ça que je suis venue te voir, tu sais, pour t'aider à te rappeler tout ce que tu as oublié.

— Qu'est-ce que j'ai oublié ?

— Nous avons peu de temps, mon enfant. Les événements se précipitent, tout devient hors de contrôle, même pour la Vieille. Ferme les yeux à présent. Ferme les yeux et souviens-toi.

Il ferma ses paupières et vit un vaste néant s'étirer sous ses yeux, mais Aeffie lui tenait la main.

C'était comme s'il entendait le son lointain d'une ancienne cornemuse, comme s'il respirait l'odeur de la bruyère calcinée portée par le vent.

Il ouvrit les yeux sur des arbres à perte de vue, une scène surgie d'un lointain passé. Il se vit, menant une vie semblable à celle qu'il avait aujourd'hui, mais dans laquelle il était plus âgé, mieux bâti et plus sage. Une vie dans laquelle il était tour à tour druide, combattant et enfin roi. Une vie dans laquelle on faisait appel à lui comme dernier recours face à l'adversité. Il avait vécu ainsi, et il était mort ainsi, mais sa mort n'avait pas d'importance puisque ses enfants et leurs mères ainsi que ses frères et sœurs avaient, eux, vécu leur vie et avaient laissé Brynhiver plus resplendissante et plus forte que jamais.

— Ça y est, je me souviens, murmura-t-il, est-ce que je me rappellerai tout ça à mon réveil ?

Aeffie lui répondit par la négative.

— Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne, Bran. Ce dont tu te souviendras en revanche, ce que tu dois garder en toi, c'est qu'à l'épilogue de toutes choses tu es revenu et tu reviendras toujours ici, parmi les arbres qui sont la mémoire de ce monde.

La vieille femme lui sourit tendrement et lui caressa la joue de sa main douce à la peau rose. C'était comme si les stigmates d'heures de labeur s'étaient évanouis de ses paumes.

— Souviens-toi, Bran, avant même que naissent les lutins, les arbres étaient déjà là.

Au loin s'élevait une autre voix.

— Debout mon gars, allez, on se réveille !

La voix revint, encore assortie d'un violent coup de pied dans les côtes, qui dissipa les brumes d'un songe des plus plaisants. Les détails de son rêve s'évanouirent immédiatement, mais restait sur sa peau la douce sensation d'une lumière chaude et d'un ciel d'azur.

Il ouvrit les yeux en grognant et croisa le regard marron d'une jeune fille qui portait un tablier sale sur sa tunique. Ses cheveux bruns tombaient librement sur ses épaules et un panier rempli d'oignons se balançait à son coude.

— Allez, debout ! le houspilla-t-elle en lui donnant un nouveau coup de pied, tu vas tous nous attirer des ennuis. Lève-toi !

— Ça va, ça va, je me lève !

Il s'assit en se mettant comme il pouvait hors de portée des coups de pied. L'image d'Aeffie s'estompait à mesure que le rêve se dissipait. Il était perclus de courbatures, comme si un troupeau l'avait piétiné. Sans doute était-ce l'effet que ça faisait quand on dormait à même le sol. Il prit soudain conscience qu'il était totalement nu, ses vêtements éparpillés autour de lui. Maudits lutins, il fallait qu'ils le harcèlent jusque dans son sommeil. Il ramassa ses affaires tant bien que mal en essayant de couvrir son intimité. La jeune fille le regardait avec un air étrange. Elle avait à peu près son âge, constata-t-il, et son visage bronzé était constellé de taches de rousseur. Ses longs cheveux capturaient toutes les nuances du brun, du châtain le plus sombre, du blond le plus lumineux. Les derniers lambeaux du rêve, de l'expérience mystique, ou de quoi que ce fût, se dispersèrent rapidement lorsqu'il remarqua à quel point la poitrine de la jeune fille remplissait à merveille son corsage, et à quel point ses hanches étaient plantureuses tandis qu'elle se penchait vers lui avec une moue de dégoût.

Ses manches étaient relevées sur ses coudes et laissaient voir des avant-bras solides, tannés par le soleil.

— Tu vas bien ? T'as l'air malade. T'es pas malade au moins ? Pourquoi t'as enlevé toutes tes frusques ? l'interrogea-t-elle en se détournant soudainement d'un air gêné.

— Non, je ne suis pas malade... Et toi ? murmura-t-il tandis que l'univers peinait à reprendre sa place autour de lui.

— Moi ? Non, bien sûr que non. Mais qu'est-ce que tu racontes, c'est quoi ton problème au juste ? s'irrita la jeune fille en s'éloignant de lui, tandis qu'il faisait des efforts surhumains pour reprendre pied dans le réel.

Bran se releva, ramassa sa chemise en cherchant des yeux ses bottes.

— Je... je me suis perdu. Je suis nouveau dans le coin et je ne connais pas vraiment le chemin...

— Du coup, tu t'es dit : tiens, je vais faire un petit somme !

Manifestement, elle ne croyait pas un traître mot de ce qu'il lui racontait.

— Moi je crois que tu cherches surtout un moyen d'échapper à Cook.

— Mais je ne suis pas un domestique ! s'exclama-t-il, effaré de constater qu'on le prenait pour un serviteur. Je suis Bran !

Mais le nom ne semblait rien évoquer pour elle.

— Moi c'est Lys, et je crois bien que je ne t'ai jamais vu.

— Je te dis que je suis arrivé l'autre jour. Je suis Bran, répéta-t-il. Tu ne voudrais pas juste me dire où se trouvent les appartements de la reine ?

— Et qu'est-ce que tu lui veux, à la reine, hein ? demanda-t-elle, les poings plantés sur les hanches, passant de la curiosité à l'incrédulité.

— Lys ? appela une femme de l'autre côté du verger. Lys, tu es là ? Cook a besoin de ses oignons tout de suite !

— C'est ma mère, lui répondit simplement Bran.

C'était étrange comme le soleil brillait plus fort qu'avant sa sieste, constata-t-il en levant les yeux. Le ciel était d'un bleu profond, sans l'ombre d'un nuage.

Lys se mit à rire.

— C'est ça ! La reine, c'est ta mère, eh ben moi je suis sa sœur. Tout le monde sait bien que son fils est un pêcheur qui vit du côté de Far Nearing, et toi tu ne m'as pas l'air d'un pêcheur.

— Quelle heure est-il ? lui demanda-t-il pour changer de conversation.

Manifestement, il n'aurait pas le dessus avec cette fille tant qu'elle serait en colère.

— Presque midi.

— Presque ? répéta-t-il.

Pourtant l'après-midi était déjà bien avancé lorsqu'il s'était endormi. Pas étonnant qu'il soit affamé s'il avait dormi presque une journée complète. Il se frotta de nouveau les yeux pour chasser les derniers lambeaux de sommeil.

— Lys ! appela de nouveau la voix avec impatience.

— Suis-moi, mon gars, il va être temps de préparer le repas et les cuisiniers vont avoir besoin d'aide. Et à ta place j'évitais de me faire prendre dans le verger pour éviter les coups de bâton.

— Mais je ne suis pas un domestique, encore une fois ! protesta-t-il en se relevant vivement pour la suivre.

Ils arrivèrent dans la cour où se trouvaient les cuisines, et avant même qu'il ait eu le temps de lui demander de nouveau comment il pouvait rejoindre sa mère il aperçut Mordram, le Maître Forgeron, qui gesticulait, en grande discussion avec un serviteur. Bran tenta de s'esquiver derrière une pile de sacs de grains, mais Lys le poussa et il s'étala de tout son long, entraînant les sacs dans sa chute.

Tous se tournèrent dans sa direction, y compris le forgeron.

— Te voilà enfin, sale tire-au-flanc. On a essayé de m'échapper, hein ? On a voulu me ridiculiser auprès de la Cour ? Tout le monde a passé la nuit et la matinée à te chercher, tu le sais, ça ?

Le forgeron s'avavançait vers lui, menaçant. Il saisit Bran par l'oreille et le sortit des cuisines en jurant comme un charretier, tandis que le jeune garçon ruait comme un beau diable pour lui échapper.

— Très bien, tu avais raison, se moqua Lys à son passage. Tu n'es pas un domestique, c'est évident.

— Je ne suis pas non plus forgeron ! lui cria-t-il.

— Ça, c'est certain, jeune fille, ajouta Mordram, goguenard, à l'intention de Lys, tandis qu'il entraînait Bran sous les arcades.

— Lâchez-moi, vous ! protesta Bran en lui donnant des coups de pied. Je ne vous suiv... je ne vous suivrai pas tant que...

— Maître Mordram !

Une ombre imposante s'interposa devant eux, leur bloquant le passage.

— Ou étais-tu donc passé, Bran, est-ce que tu imagines à quel point ta mère s'est inquiétée pour toi ? Maître Mordram, je vois que vous avez réussi à mettre la main sur lui, sa mère vous en sera très reconnaissante.

Bran tomba à genoux sur les pavés lorsque Mordram le jeta aux pieds du chevalier comme un vulgaire sac.

— Avez-vous parlé à ma mère, Lochlan, est-ce que vous lui avez raconté ?

Du coin de l'œil, il vit un lutin traverser le passage à toute vitesse, lui tourner le dos, se pencher en avant et lâcher un pet infâme avant de s'enfuir en direction de la forge.

Lochlan saisit Bran par le col comme une poupée, et le souleva d'un geste sec pour le remettre sur ses pieds.

— Oui, Bran, j'ai parlé à ta mère, et elle a discuté avec Maître Mordram, ici présent et...

Lochlan s'interrompit. Il avait les traits tirés, des cernes sous les yeux, et une barbe légère lui

ombrait le menton. Il dégageait une odeur mêlée d'hydromel, de sueur et d'autre chose d'indéfinissable.

— Un instant, voulez-vous maître Mordram, reprit Lochlan en levant la main en direction du forgeron.

Il amena Bran contre lui et passa son bras autour de son épaule.

— La fuite n'est pas une solution pour résoudre les problèmes, dit-il d'un ton conciliant. Cela ne t'apportera que des ennuis. Je suis intervenu cette fois, puisque tu n'es plus officiellement son apprenti, mais je ne serai pas toujours...

— Je ne me suis pas enfui, Lochlan, se défendit Bran, abasourdi, je me suis juste endormi sous un arbre et... C'est vrai que c'est curieux que personne ne m'ait vu, mais...

— Tu t'es endormi ?

Lochlan leva un sourcil, incrédule.

— Tu es en train de me dire que tu as dormi tout le temps où nous nous efforcions de te retrouver ? Bran, on a quasiment retourné chaque pierre de cet endroit.

Le chevalier passa une main dans ses cheveux sales.

— J'ai essayé de m'enfuir, c'est vrai, admit Bran en se grattant la tête, je voulais échapper à ces maudits lutins. Ma vie est un calvaire à cause d'eux. Je vous en prie, Lochlan, il faut me croire.

Une petite foule se rassemblait autour d'eux, se demandant sans doute ce qu'un chevalier Fiachna faisait aux cuisines.

— Tu te rends compte combien de temps tu as dormi ? On a perdu ta trace hier matin.

— Hier ?

Bran n'en croyait pas ses oreilles.

Mordram se rapprocha et le saisit sans rudesse par le bras.

— Allez, viens, mon gars, j'te battrais pas. Ta mère a bien insisté.

Il jeta un regard de défi à Lochlan.

— En tout cas, c'est gentil de sa part de vous laisser quartier libre pour que vous puissiez jouer les nounous.

Coincé entre le chevalier et le forgeron, Bran parvint à apercevoir Lys, et il rougit en entendant l'insulte de Mordram, mais Lochlan ne releva pas et lui sourit simplement en retour.

— Va avec lui, mon garçon, et fais de ton mieux. Il y a un banquet ce soir, ça va te plaire.

— Allez, mon gaillard, tu te remues, ou tout ce que tu verras du banquet, c'est le carrelage et les serpillières.

Il le poussa devant lui à travers la foule, mais cette fois sans brutalité.

Sur la route d'Ardagh

Finnavar, sous l'apparence d'un corbeau, survola en rase-mottes la clairière où les derniers

feux finissaient de se consumer. Elle tenta de se poser à différents endroits, mais la chaleur extrême l'en empêcha. Elle vola donc en cercles concentriques, aussi bas qu'elle le pouvait, à la recherche de restes calcinés. Des flaques d'argent noirci étaient répandues çà et là près des corps, et elle n'eut aucune difficulté à reconnaître le motif des tartans parmi les lambeaux de vêtements brûlés. Ces gens portaient les couleurs de Mochmorna. Quelqu'un avait massacré les druides de Mochmorna ! Avec un croassement qui sonnait comme une malédiction, elle s'éleva d'un coup d'aile puissant, voilant un instant les flammes en contrebas. Elle s'envola pour rejoindre Lorian en Faërie. Elle devait la prévenir que la druidesse qui avait tissé avec soin le charme autour de Bran avait rejoint les Terres d'Eté, là où aucun sylphe, pas même elle, ne pouvait plus désormais l'atteindre.

Le soleil n'était encore à l'horizon qu'un mince croissant lumineux lorsque Argael vint réveiller Cwynn.

— Je serai dans la cuisine, lui murmura-t-elle.

Il resta là un moment à fixer les tuiles au-dessus de sa tête, incertain de l'endroit où il se trouvait. Le ciel était bleu, l'air lourd d'humidité et d'odeur de moisissure, et la mer au-dehors était plus agitée que la veille. Il se leva et enfila les vêtements secs qu'Argael avait laissés à son intention.

Il la rejoignit dans la cuisine, où elle lui tendit un bol de cidre chaud et un morceau de fromage.

— Je t'ai préparé un baluchon. Il y a du poisson salé, du bacon et quelques pommes de l'année dernière. Ce n'est pas grand-chose, mais ça devrait te permettre de rejoindre le prochain relais, plus haut sur la route.

Il avala le cidre et reposa le bol.

— Je me fais du souci au sujet de Shane et des jumeaux, Argael.

— Oui, j'y ai pensé moi aussi cette nuit, répondit-elle en ôtant son torchon du sommet d'une jatte pleine de pâte à pain, dans laquelle elle planta un doigt expert. C'est curieux. Hum. Le pain ne lève plus, ces temps-ci.

Elle repoussa la jatte tout en essuyant son doigt.

— Je me disais que je pourrais envoyer les jumeaux de l'autre côté de la baie, chez ma sœur. Elle y a épousé un berger. Je suis sûre que le lait de chèvre ferait le plus grand bien à Ariene et aux garçons.

Elle tendit à Cwynn le tartan de son grand-père qu'elle avait fait sécher.

— Ariene est contrariée que tu partes. Tu sais qu'il a été question, plusieurs fois, de mettre un terme aux rites de Beltane pour éviter ce genre de problèmes. S'il n'y a pas un druide dans les parages pour guider les gens, les rancœurs grandissent.

D'un geste maternel, elle l'enveloppa dans son tartan.

— Certains jours, je trouve qu'Ariene a un peu trop hérité de son père. Elle a peur de ce qu'elle ne comprend pas. Mais toi, tu dois partir sans te retourner. Je m'occupe de tout, tes enfants seront en sécurité.

Elle marqua une pause avant d'ajouter doucement :

— Et il y a autre chose que je voulais te dire.

— Quoi ?

— Tu devrais parler de ta main aux druides. Il ont des charmes, tu sais, ils doivent pouvoir faire mieux que ce crochet.

Leurs regards se croisèrent. Elle avait les yeux d'un gris argenté qui rappelait celui du soleil derrière les nuages au-dessus de leurs têtes.

— Ariene a toujours eu des sentiments pour toi, Cwynn.

— Oui, c'est juste qu'elle aimait un peu plus Sorley, je sais. Je ne voulais pas effrayer les enfants, s'excusa-t-il en désignant son moignon du menton.

Argael lui caressa la joue.

— Tu es un bon garçon, Cwynn. Surtout ne perds pas ce disque, quoi qu'il arrive.

Cwynn sortit Eoch de l'écurie et descendit le chemin qui menait hors du village. Il fit un dernier signe d'adieu à Argael et s'engagea sur le chemin pierreux. Sur le bas-côté, des piles de coquilles vides auxquelles se mêlaient quelques amas de goémon témoignaient de la tempête de la nuit passée. *Ciel qui rougeoie au matin, avertissement pour le marin*, disait la sagesse populaire. La mer était toujours un peu grosse et les nuages d'orage qui s'amoncelaient à l'horizon lui ramenèrent à la mémoire sa fuite nocturne. Il en remercia silencieusement la Grande Mère, espérant vivre assez longtemps pour avoir l'occasion de lui rendre ses bienfaits.

Fais attention à ce que tu souhaites, lui susurra une petite voix qui ressemblait à celle de Cermmus. Il jeta un dernier regard par-dessus son épaule en direction du donjon et se faufila jusqu'à la barbacane.

A l'intérieur, le garde ronflait bruyamment. Rien d'étonnant à cela. A cette heure, même les goélands dormaient. Un léger panache de fumée s'élevait des cuisines, portant jusqu'à lui un puissant fumet de poisson.

Arrivé au pont de pierre qui enjambait l'estuaire, Cwynn hésita. Un frisson désagréable le parcourut. Il huma l'air, mais rien d'inhabituel ne vint chatouiller ses narines, à part l'odeur de poisson. Il y avait bien des histoires, qu'on racontait le soir au coin du feu, selon lesquelles longtemps auparavant un gobelin avait élu domicile sous le pont. Il avait tué de nombreuses fois, sans être inquiété, jusqu'à ce qu'un jour un druide soit appelé à la rescousse et ne renvoie le gobelin dans les tréfonds de TirNa'lugh dont il n'aurait jamais dû sortir. Cette histoire avait terrifié Cwynn durant toute son enfance et, même devenu adulte, il n'approchait du pont qu'avec prudence.

Il avait laissé sa barque à quai et constata que les autres embarcations avaient changé de place depuis la veille.

Sa jument piaffait d'impatience et secouait la tête. Cwynn sortit un vieux morceau de carotte de sa poche et le lui offrit. Sur sa droite, la mer était basse et les bancs de sable lui faisaient de l'œil dans la baie. En théorie, il était possible, quoique aventureux, de rejoindre le continent de cette façon. Mais les bancs de sable se déplaçaient et le chenal pouvait s'avérer bien plus profond qu'il n'en avait l'air. Même les distances étaient faussées.

Un mouvement au large attira son attention. Sur un banc de sable, au loin, il lui sembla apercevoir un gros chien blanc avec un plumet en guise de queue qui bondissait dans leur direction.

La vision était saisissante, et Cwynn mit ses mains en visière afin de mieux voir, mais le chien avait disparu.

— Une illusion d'optique, sans doute, murmura-t-il pour lui-même en offrant une pomme à la jument.

Il croisa le regard humide et calme de sa monture et lui envia sa tranquillité d'esprit.

— Attends-moi ici.

Il descendit sur la plage et constata qu'il manquait bel et bien plusieurs embarcations. Avaient-elles sombré lors de l'orage de la nuit passée. Cela n'expliquait pas les traces de pas toutes fraîches qu'il aperçut non loin. Il eut un mauvais pressentiment qu'il chassa immédiatement.

Shane connaît ta véritable identité à présent, mon gars, tu as plus de valeur pour lui mort que vif. Les paroles de son grand-père lui revinrent à la mémoire. *Shane a entendu notre conversation, c'est certain, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'il est responsable de la disparition des bateaux.* Cwynn tenta de se raisonner tandis qu'il remontait en selle. Son oncle avait assassiné son père dans un accès de rage, c'était un fait, mais ces choses-là arrivent, et d'ailleurs le tribunal des druides l'avait jugé avec une sévérité plutôt modérée.

Il tenta de se rassurer en vérifiant que sa dague coulissait bien dans son fourreau. Il saisit les rênes et mit la jument en marche d'une impulsion des cuisses.

Dès qu'ils eurent franchi le pont, son instinct lui hurla de ne pas emprunter la route qui disparaissait à l'ombre des pins, et qui se trouvait être l'unique route vers le continent.

Il ralentit sa monture, songeant qu'entre lui et sa destination finale il y avait de nombreux endroits propices à une embuscade. Il se maudit pour n'avoir pas pris le temps de compter le nombre de bateaux qui restaient au mouillage, et de déterminer combien de personnes avaient foulé le sable. Cela étant, il y avait certainement de nombreux dangers qui l'attendaient sur le chemin, dont la plupart n'avaient rien à voir avec Shane.

Il jeta un œil sur sa droite et constata que le chien blanc n'était pas le fruit de son imagination. Il allait et venait avec enthousiasme, courant dans les flaques, grattant le sable humide. Soudain, il sembla apercevoir Cwynn, s'arrêta net et se mit à aboyer en remuant la queue. Eoch dressa l'oreille et Cwynn la rassura en lui flattant l'encolure.

— Toi, tu penses qu'on devrait plutôt aller par là, c'est ça ?

Cwynn estima le poids de sa selle. Il n'était pas très chargé et la jument pouvait supporter largement plus, estima-t-il. *Est-ce que je tente le coup, voilà la question.* Les bancs de sable pouvaient être particulièrement traîtres, même à marée basse. Le chenal était parsemé de trous d'eau qui pouvaient facilement engloutir l'imprudent qui s'y risquait.

D'un autre côté, Eoch était si bonne nageuse que les femmes du village l'appelaient la jument de la mer. Elles disaient que le sang du pays disparu de Lyonesse coulait dans ses veines.

Le chien avait atteint la rive. Il courait en rond autour de Cwynn et d'Eoch, jappait et gesticulait en tous sens pour les inciter à le suivre sur le rivage.

— Qu'est-ce que tu en dis, Eoch ? On le suit, on tente le coup ?

Eoch releva la tête et poussa un hennissement que Cwynn interpréta comme un oui.

— Tu crois qu'on peut prendre la marée de vitesse ?

La jument gratta le sol de son sabot et fixa son regard sur l'océan, les naseaux dilatés. Cwynn lui flatta le flanc, et la jument se dirigea vers l'eau avec détermination. Le chien accueillit leur décision avec force aboiements joyeux et les précéda.

La première flèche siffla à l'oreille de Cwynn, alors qu'ils s'engageaient en direction de l'estuaire. Il jeta un coup d'œil en arrière et une deuxième flèche alla se perdre dans l'eau au-devant d'Eoch. C'était Shane, et il était accompagné de cinq ou six membres de sa bande. L'eau se

fit plus profonde, recouvrant les jambes de la jument jusqu'aux genoux. Cwynn l'encouragea tandis qu'une autre flèche venait se perdre dans l'eau à quelques centimètres d'eux.

Eoch accéléra et prit bientôt pied sur un banc de sable. Cwynn était sur le point de lui indiquer une direction lorsque le chien blanc lui barra soudainement le chemin, le forçant à se diriger vers ce qui semblait être des eaux plus profondes. Une flèche frôla l'oreille de Cwynn, le forçant à se coucher contre l'encolure d'Eoch. Il éperonna la jument, mais l'animal sentait le danger et n'avait besoin d'aucun encouragement.

Cwynn regarda encore par-dessus son épaule avec anxiété. Le chien était juste devant eux et aboyait, tout en les guidant vers des bancs de sable immergés. Cwynn se rendit compte alors qu'il leur indiquait un chemin tracé sur les hauts-fonds, un sentier naturel submergé qui tombait à-pic de chaque côté, à moins d'une coudée des flancs d'Eoch.

L'un de leurs poursuivants s'était déjà perdu dans un trou d'eau, mais Shane, maudit soit-il, gagnait du terrain. Cwynn talonna sa monture. Il fallait accélérer à tout prix. Le chien blanc n'était qu'à quelques pas devant eux et... Soudain, une dague vint se planter dans le mollet de Cwynn. Il poussa un cri de douleur et arracha la lame de sa chair avant de la lancer maladroitement vers Shane. Le poignard termina sa course dans l'eau.

Le chien en avait profité pour faire demi-tour et se tenait à présent devant le cheval de Shane. Il le tenait en respect en aboyant avec agressivité et en montrant les dents. Shane brandit son épée et essaya d'embrocher le chien. Cwynn en profita pour talonner Eoch qui s'enfonça plus avant dans l'eau. La fraîcheur atténua légèrement sa douleur.

Une nouvelle flèche vint se perdre sur les hauts-fonds, effrayant Eoch qui fit un pas de côté. L'eau maintenant lui arrivait aux épaules. Elle ouvrait de grands yeux affolés. L'un de ses sabots, brusquement, sembla se coincer au fond et Cwynn fut désarçonné. Il tomba à l'eau, se débattit quelques secondes avant de parvenir à rejoindre la surface.

Eoch se débattait en tous sens, ses yeux roulant dans ses orbites, en proie à une terreur absolue. Cwynn savait qu'il risquait sa vie, mais il prit malgré tout une grande inspiration et plongea pour libérer la jambe d'Eoch. Son sabot était pris entre deux rochers, mais son autre jambe battait dangereusement l'eau en tous sens. Il remonta prendre une goulée d'air et replongea, juste à temps pour voir une paire de mains blafardes écarter les rochers qui maintenaient prisonnier le sabot d'Eoch. La jument se dégagea, se remit sur pied, et à travers le voile trouble de l'eau Cwynn aperçut une créature au visage livide. Ses lèvres étaient blêmes. Elle tendit une main vers lui et, d'un geste sec, arracha le disque doré qu'il avait autour du cou avant de disparaître. La poitrine de Cwynn le brûlait. Il remonta aussi vite qu'il put à la surface et emplit ses poumons avec avidité. Était-ce une queue argentée qui venait de fendre les flots au moment où il remontait ? Il porta vivement la main à sa poitrine, mais le disque avait bel et bien disparu. Eoch était libre et nageait avec force en direction de la rive opposée, tandis que les bancs de sable autour d'eux étaient recouverts par la mer à une vitesse alarmante.

La marée montante et les assauts du chien blanc avaient finalement découragé leurs poursuivants. Shane lui-même avait tourné bride. Cwynn n'avait pas quitté le village depuis un tour de sablier que déjà il était trempé, frigorifié, et qu'il avait perdu le disque. Une chose était certaine cependant : il ne pouvait plus faire marche arrière.

Il n'avait aucun moyen d'empêcher Shane de le poursuivre jusqu'à Allovale. Il poussa un profond soupir et observa la masse sombre du continent qui se dressait devant lui, peu engageant. Des villages de pêcheurs s'accrochaient entre la forêt profonde et l'océan. L'océan... Avait-il réellement vu ce qu'il avait cru voir ? Les femmes de marins parlaient parfois de ces créatures sublimes qui vivaient sous les flots et entraînaient les marins malchanceux avec elles dans les profondeurs. On racontait qu'elles aimaient les beaux bijoux et les objets brillants.

L'eau salée l'aveuglait et le chien blanc semblait avoir de nouveau disparu. Lorsqu'il regarda derrière lui, il ne vit que l'eau de la baie qui ondulait doucement, grise et calme dans le matin morne. Il devait reprendre ses esprits et gagner la berge opposée.

Le chien blanc allait et venait sans cesse sur la plage, et se mit à remuer frénétiquement la queue lorsque Cwynn posa enfin un pied sur le rivage en tenant Eoch par la bride. Il avait de l'eau jusqu'aux cuisses et la croupe et la queue de la jument étaient poisseuses de sel. Au moins avaient-ils réussi à échapper à leurs poursuivants.

Il estimait avoir un grand tour de sablier devant lui pour se perdre dans les profondeurs du continent, Eoch était déjà épuisée par la traversée. Par chance, Shane devrait maintenant attendre que le chenal soit de nouveau navigable pour se remettre à sa poursuite. Le chien eut un aboiement bref et Cwynn leva les yeux vers lui, mais le soleil émergea des nuages et le chien sembla s'évanouir. Une nouvelle série d'aboiements retentit. Eoch huma l'air, menée par la bride tandis que Cwynn progressait dans le brouillard.

Le chien blanc avait grimpé sur un promontoire qui dominait la plage. Il aboya trois fois, regarda derrière lui, fit demi-tour et agita la queue. Il répéta ce petit jeu trois fois de suite. Cwynn constata que la marée montait rapidement, avalant les rares bancs de sable encore émergés. Bientôt le chenal serait navigable, il lui restait peu de temps. Le chien aboya de plus belle, l'enjoignant à le suivre.

— Qu'en dis-tu, Eoch ? murmura Cwynn à l'oreille du cheval, tandis que le chien courait déjà vers les arbres.

La jument s'élança à la suite de l'animal fée et Cwynn, pris par surprise, laissa échapper les rênes.

— Eoch, attends ! cria-t-il en trébuchant dans le sable, attends-moi !

Le cheval ralentit, le temps que Cwynn se remette en selle. Cwynn jeta de nouveau un regard vers les vagues grises ; l'image de la créature pâle ne cessait de le hanter. Eoch s'élança à la poursuite du chien qui semblait une fois de plus s'être volatilisé.

Une sirène et un chien fée, je me demande ce qui m'attend ensuite ?

La route fit un coude, révélant ce qui restait d'un petit village, et il eut sa réponse.

Ce n'était que quelques maisonnettes plantées de chaque côté d'une route poussiéreuse qui descendait des falaises, mais avant même d'y poser un sabot Eoch regimba et rechigna à avancer. Cwynn dut mettre pied à terre pour aller jeter un œil au hameau. Le soleil était encore haut dans le ciel, mais il n'y avait pas le moindre signe d'activité : pas d'enfants jouant devant les maisons, aucune cheminée ne laissant échapper son panache de fumée et l'on n'entendait pas le craquettement habituel des animaux de la basse-cour. Le vent changea soudainement de direction et

Cwynn fut assailli par l'odeur. La puanteur était abominable, elle le prit à la gorge et le fit vaciller comme les rouleaux qui l'avaient chahuté plus tôt sur la grève. Les larmes lui montèrent aux yeux. Son estomac se révolta et il tomba à genoux, vomissant son petit déjeuner par saccades douloureuses. Lorsque la nausée reflua, il s'essuya la bouche d'un revers de manche et saisit sa gourde pour se rincer la gorge.

Eoch agitait la tête, manifestant son mécontentement ; elle raclait le sol de ses sabots, refusant de faire un pas de plus.

— Je n'ai pas plus envie que toi de passer par là, Eoch, mais c'est la seule route.

Il se saisit de son couteau de pêche à lame dentée, attrapa fermement les rênes qu'il enroula autour de son poing.

— Allons-y.

Il n'y avait pas grand-chose à voir, que des taches de sang éparses. La puanteur était presque palpable et Eoch agitait la tête en tout sens. Les portes des maisons avaient été dégonnées et les dormants des fenêtres arrachés. Des filets de pêche étaient dispersés au sol, certains maculés de sang, et des amas de chairs étaient prisonniers de leurs rets. Cwynn déglutit avec difficulté et serra son couteau un peu plus fort. *Qui avait pu attaquer ce village avec une telle sauvagerie ? Et pour quelle raison ?* D'autres filets encore étaient proprement étendus, la pêche de la veille soigneusement remise dans des barriques alignées.

— Mais qui a pu faire une chose pareille ? se demanda-t-il à voix haute.

Un gobelin émergea d'une maison, l'air hagard. Il était aussi haut qu'un homme, sa peau était jaspée de gris et de blanc et le manche d'une fourche dépassait dans son dos. Eoch recula d'instinct, les jambes antérieures arc-boutées, tandis qu'un second gobelin arrivait de l'arrière de la maison.

Cwynn fit de son mieux pour tenir la bride, mais la jument s'agitait de plus en plus et un sabot vint le heurter à la poitrine. Il tomba à la renverse et resta sonné pendant quelques secondes. Lorsque le monde retrouva ses couleurs, le gobelin armé d'une fourche se dressait juste au-dessus de lui. Cwynn roula vivement sur le côté juste à temps pour éviter les dents métalliques, mais le gobelin se jeta sur lui, griffes en avant, la gueule suintante d'une bave épaisse et jaunâtre.

Alors que son sort semblait scellé, le chien blanc surgit de nulle part et chargea le gobelin, le projetant loin de Cwynn. Le jeune homme saisit rapidement son poignard tandis que le chien cherchait à atteindre la gorge de la créature. Ses crocs s'enfoncèrent dans la chair, et dans le tumulte de l'affrontement il sembla à Cwynn que la mâchoire du gobelin *traversait* le chien fée au lieu de le saisir. C'était impossible, bien sûr, et pourtant... Un coup violent à l'avant-bras lui emporta un lambeau de peau et la douleur lui fit temporairement oublier le chien blanc. Le gobelin s'élançait, courait droit sur lui, lacérait l'air de ses griffes.

Cwynn leva son crochet dans un geste réflexe et le ficha dans la poitrine de son adversaire qui essaya malgré tout d'atteindre sa gorge. Cwynn se laissa tomber sur le gobelin et ils roulèrent ensemble, emportés par son poids. L'instant d'après, le chien était sur eux, babines retroussées, grognant de fureur.

Cwynn dégagea son crochet, ouvrant la voie au chien qui se jeta sur la gorge du gobelin, lui

ouvrant le cou jusqu'à l'os. Cwynn se releva, haletant, le front couvert de sueur et de poussière, un morceau de chair de gobelin encore suspendu à son crochet, dont il se débarrassa d'un geste. Le chien jappa et agita joyeusement la queue, toute agressivité disparue. Il poussa Cwynn de sa truffe, le précéda sur la route et jappa de nouveau dans sa direction afin qu'il presse le pas, tandis qu'Eoch grattait le sol comme si elle approuvait cette décision. Cwynn s'épousseta et rajusta ses vêtements.

— Très bien ! soupira-t-il, d'accord, je te suis. Dis-moi, le chien, tu sais comment rejoindre Meeve ?

L'animal s'assit au milieu de la route, dressa sa gueule vers le ciel et hurla comme un loup, faisant courir un frisson sur la peau de Cwynn qui se remit aussitôt en selle.

— Si tu es si sûr de toi, mon gars, vas-y, on te suit.

— Ell' nous a trompés ! se plaignit Autremoi à Khouri. Ell' nous a trompés. On sait qu'c'est ell', c'est ell', c'est ell' !

— Oui, on l'saura qu'c'est ell', ronchonna Khouri, la respiration sifflante.

Autremoi n'avait pas cessé de se plaindre depuis le sommet du Tor. Il avait geint en descendant à travers champs, il avait geint en passant près de la poterne et même dans le potager. Mais Autremoi fit soudainement halte, car il sentit une vibration parcourir les délicates terminaisons nerveuses de ses orteils : les humains se levaient. Ils avaient été occupés très, très, très tard dans la nuit et il semblait bien qu'ils se soient décidés à se mettre au travail très, très, très tôt.

— On doit pas s'faire prendre. On doit pas êtr' vus.

— 'nous a trompés, répéta Autremoi.

Khouri lui enfonça son coude dans les côtes et le tira à l'abri d'un banc de pierre au moment où un druide, bâillant à s'en décrocher la mâchoire, tournait au coin du couloir en direction de la blanchisserie.

— 'nous a trompés.

— Tais-toi ! siffla Khouri entre ses dents en risquant un œil hors de leur abri.

C'était toujours la même chose avec les druides, ils avaient une façon d'expliquer les choses qui leur donnait toujours raison, et qui donnait souvent tort aux khouri-keen. Mais cette fois, s'ils se faisaient prendre, ils seraient vraiment dans le pétrin. La Cailleach était mal lunée depuis la veille et il y avait peu de chances qu'elle se soit radoucie pendant la nuit.

Khouri regrettait d'avoir été choisi par les Autremois, forcé de quitter sa tanière pour se mettre en quête de la source de cette fragrance merveilleuse qui était venue pervertir la terre au plus profond du Tor. Il était impossible de résister à cette odeur, humide comme la terre fraîchement retournée, douce comme l'herbe au printemps et hypnotique comme le reflet du soleil à travers un cristal. Il se souvint du moment où elle avait touché son crâne et un frisson le parcourut. Il posa la main sur sa tête et massa l'endroit précis, puis renifla sa main au moment où une druidesse passait devant eux. Le claquement de ses sandales diminua. Khouri en profita pour risquer de nouveau un

œil au-dehors et entraîna Autremoi à sa suite.

— Viens ! murmura-t-il en lui désignant la porte en face d’eux, par ici.

Il jeta un regard rapide de chaque côté du couloir et ils s’élancèrent vers le vestibule qui menait aux cuisines. Il entendait les serviteurs qui s’affairaient à préparer le repas et qui tiraient de l’eau à la pompe sur le mur opposé. Contre le mur perpendiculaire à leur droite étaient alignés des sacs de victuailles et des cageots de pommes de terre. Des chapelets d’oignons y étaient suspendus, ainsi que des paniers remplis de fruits. Ils coururent se cacher derrière un tonneau et progressèrent à l’abri des cageots jusque dans la salle principale des cuisines où un serviteur bâillant comme une grenouille faillit lui marcher sur la queue. Ils se précipitèrent à l’abri d’une table.

— Des pommes, chuchota Khouri.

— Des pommes et du gâteau aux céréales, renchérit Autremoi.

Mais pas de beurre, la crèmerie était hors d’atteinte. Il croisa le regard d’Autremoi tandis qu’une idée parasite lui traversait l’esprit. Autremoi n’avait pas dit un mot. Autremoi n’était pas en train de penser au beurre, il se disait sûrement que le couloir sentait la cendre et l’avoine froide. Il se disait certainement que c’était toujours sur Khouri et les Autremois que les humains rejetaient la faute quand quelque chose allait de travers. Khouri était plein de rancœur et il était bien résolu à être aussi furtif qu’un renard, à ne pas se faire prendre. Et puis il sentit la présence d’Autre Chose, quelque chose qui n’était pas Autremoi. Les fibrilles au sommet de ses oreilles s’agitèrent et un frisson le parcourut, comme une vague de froid glacial.

Autremoi tremblait comme une feuille en progressant le long du mur, et soudain son regard s’illumina. Il se mit à sauter pour atteindre le rebord d’un tonneau, tomba à la renverse et essaya de nouveau.

— Des pommes, trouvé des pommes ! Plein de pommes ici !

Au même moment, la porte qui faisait face à l’âtre s’ouvrit brusquement pour laisser entrer une femme. Elle portait une coiffe en lin qui retenait ses cheveux, et était flanquée de deux garçons ensommeillés qui portaient des seaux. Autremoi rampa à l’abri du tonneau, tandis que Khouri lui faisait signe de se tenir tranquille. Les garçons posèrent les seaux sur la table et une douzaine d’autres humains, des mâles, jeunes comme vieux, pénétrèrent dans la pièce. Ils portaient tous un bâton de marche. L’un d’eux vint s’asseoir sur le banc tout près du tonneau de pommes, tandis qu’un autre décrochait ses bottes sur une pierre à quelques centimètres de Khouri. *On a manqué l’occasion, songea Khouri, défaitiste. La cuisine va être pleine de monde jusqu’à minuit au moins, maintenant.* Autremoi sortit la tête de derrière le tonneau pour jeter un œil alentour et Khouri lui fit de grands gestes pour qu’il reste caché. Puis il se recroquevilla du mieux qu’il put dans une anfruosité du mur derrière lui, tous les sens en alerte.

— Peut-être ce séduisant athair, Termuid, est-il revenu la chercher ? railla un jeune homme dans un coin.

Un silence gêné accueillit sa suggestion.

— Evite de prononcer ce nom, mon garçon, lui conseilla quelqu’un, même pour plaisanter. Ce qui s’est passé n’a rien d’amusant.

— Peut-être a-t-elle été emportée à TirNa'lugh ? suggéra un autre avec un rire gêné.

— Mais oui, c'est ça, elle n'est pas perdue dans les collines, elle est partie pour TirNa'lugh. Ne sois pas ridicule !

Elle ? Khouri se figea et, malgré la distance entre lui et Autremoi, leurs regards se croisèrent. Ils pensaient à la même chose. C'est de la druidesse pâle avec le gros ventre que parlaient ces hommes à l'odeur étrange, celle qui se cachait sous le Tor. Elle n'avait pas seulement trompé les khouri, elle avait aussi menti à ses semblables.

Qu'est-ce qu'on doit faire maintenant ? On n'est même pas censés sortir du Tor. Peut-être qu'on devrait s'enfuir ? C'est quand même très risqué de rester ici !

Seulement si tu te fais prendre ! Une volonté étrangère s'était violemment imposée à lui, accompagnée d'une douleur atroce. C'était comme si une sorte de tentacule s'était accroché à son crâne. Il se griffa l'arrière de la tête, mais rien n'y fit. Il tomba à genoux, et vit à travers le voile de la douleur qu'Autremoi vivait le même calvaire.

La porte de la cuisine s'ouvrit de nouveau et la Cailleach qui les avait tous renvoyés dans leurs tanières fit son entrée. Elle avait le teint aussi cendreau que sa robe était grise, même dans la lumière du soleil levant. Les épaules basses et des cernes lui pesant sous les yeux, elle avança avec détermination vers la table, s'y appuya comme un chef de guerre en campagne et submergea littéralement les hommes de questions.

Derrière son tonneau, Autremoi faisait de grands gestes et Khouri lui fit signe de ne pas faire le moindre bruit. Maintenant qu'une druidesse était dans les parages, c'était le moment de se faire vraiment discrets, d'autant qu'il l'entendait déjà humer l'air. Il risqua un œil et vit qu'elle avait levé la main, imposant le silence. Tout le monde reniflait, à présent, cherchant dans chaque recoin, soulevant les tonneaux et les cageots.

Khouri fit signe à Autremoi de se cacher dans une fissure du mur, un trou de souris, n'importe quoi. La Cailleach avait bougé. Elle avançait, les yeux clos, le nez vers le plafond.

— Là, je l'ai vu, il est ici ! cria un apprenti druide, d'une voix haut perchée qui glaça le sang de Khouri.

Autremoi, découvert, se précipita hors de sa cachette pour rejoindre Khouri. Le cœur battant, Khouri l'encourageait silencieusement, persuadé pourtant qu'Autremoi ne parviendrait jamais à le rejoindre. Il se recroquevilla et se cacha la tête dans ses mains, mais un cri triomphant retentit soudain et, avant qu'il n'ait eu le temps de s'enfoncer plus profondément dans le mur, une main gigantesque le saisit par le bras tandis que des doigts énormes se refermaient sur son cou.

— Je l'ai ! s'exclama fièrement le garçon, tenant le khouri recroquevillé dans ses mains.

— Fais attention ! lui cria Catrione.

Les khouri avaient beau être solides, un humain pouvait facilement les blesser.

Le garçon le saisit par le bras et le khouri-keen cracha, siffla, essayant de le mordre et de le griffer. Catrione prit la serviette en lin que lui tendait un cuisinier et en enveloppa le khouri avant d'en nouer solidement les bords.

— Ils ne sont jamais seuls. Continuez de chercher, il doit y en avoir au moins trois ou quatre autres, ordonna Catrione en s'intéressant à son petit prisonnier. Dis-moi, mon petit ami, qui vous a permis de sortir de vos tanières ?

Tout le monde vint se masser autour d'elle, s'extasiant sur cette créature que la plupart n'avaient fait qu'apercevoir du coin de l'œil. Le khouri-keen ferma les yeux, se protégeant des rayons de soleil qui pénétraient à présent largement dans la cuisine.

— Ça brûle, ça brûle ! cracha le khouri en se débattant. Catrione s'assit précautionneusement sur un banc, masquant le soleil de son corps.

— Là, c'est mieux, n'est-ce pas ? Je vous ai pourtant dit de ne pas sortir tant que je ne vous y aurais pas invités. Est-ce que quelqu'un vous a invoqués ? Où sont les Autremois ?

Mais rien ne semblait l'atteindre, il se tordait de douleur avec une telle violence...

Catrione était perplexe.

— Détends-toi, lui chuchota-t-elle, calme-toi, je ne vais pas te faire de mal. Je veux seulement savoir ce qui vous a fait sortir du Tor.

— Ça brûle, ça brûle ! s'égosilla le khouri avec des hurlements de chat écorché.

Son visage était déformé par la douleur et son dos était tendu comme un arc.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? l'interrogea encore Catrione, qui craignait de se faire berner par la petite créature. Tu ne brûles pas, voyons !

— Arrgh ! feula le khouri, tandis qu'un autre lutin émergeait de sous le banc de pierre en rampant et en se tordant lui aussi de douleur.

L'assemblée fut saisie par le doute.

— Mais qu'est-ce qui leur arrive, Callie ? demanda un serviteur en reculant, horrifié.

— Donnez-moi une autre serviette, ordonna Catrione. *Tous les autres khouri sous le Tor sont-ils dans le même état ?*

— Ils ont l'air de souffrir atrocement, se désola une cuisinière, vous croyez que c'est ça qui les a poussés à sortir ? lui demanda-t-elle, ses larges mains plantées sur ses vastes hanches.

— Si c'est le cas, alors où sont les autres ?

Elle caressa le dos de la malheureuse créature dont les hurlements redoublèrent.

— Ça pourrait aussi bien être une de leurs ruses.

— Ils sont connus pour ça, après tout, renchérit un garçon.

Une ombre se pencha sur l'épaule de Catrione.

— Cailleach, nous revenons de la salle du Chapitre. Les cristaux khouri ont disparu.

Catrione leva les yeux vers Niona et croisa son regard glacial sans y prêter attention. Elle fit appel à sa vision druidique pour explorer l'essence même de la créature et se heurta à un mur de douleur d'une violence telle qu'elle se sentit vaciller.

Ce n'était pas une ruse.

Le visage de la créature était déformé par la souffrance, sa langue sortait de sa bouche, tordue

comme une branche, mais le seul son qu'elle parvenait à émettre à présent était un râle sourd.

— Laisse-moi voir ce qui t'arrive, khouri, murmura-t-elle à son oreille. Je t'en supplie, khouri, laisse-moi voir.

Mais cette fois la douleur satura totalement sa vision, son front dégoulinait de sueur, tandis qu'elle cherchait à en percer le voile. Le khouri à l'agonie ruait et tremblait comme une feuille. Catrione fut comme rejetée dans le réel, et dut se contenter d'observer, avec les autres, la fin horrible des petites créatures qui, dans un dernier spasme de douleur, tombèrent en fine poussière sur le sol.

— Quelqu'un... quelqu'un a brisé un cristal.

— Non, deux, corrigea Niona.

Un silence pesant s'installa pendant lequel tous, druides, combattants ou simples serviteurs, se regardèrent sans un mot.

— Nous avons négligé de fouiller le Tor, n'est-ce pas ? intervint enfin Catrione en regardant Niona. Nous sommes tous partis du principe qu'elle n'avait tout simplement pas pu grimper la colline.

Elle se leva.

— Il faut se rendre à l'évidence, c'est nécessairement là qu'elle se cache. Elle a dû trouver un moyen de pénétrer dans la salle du Chapitre à l'insu de tous avant de s'enfoncer sous le Tor.

— Mais comment aurait-elle pu se faufiler dans un terrier de lutin ? demanda l'un des cuisiniers. Comment...

— Elle n'est pas dans les profondeurs, elle est au sommet, dans la crypte qui se trouve juste sous le Tor ! s'exclama-t-elle avec de grands gestes, où pourrait-elle être sinon ? Pas étonnant que nous ne l'ayons pas trouvée. Avec les cristaux sous son contrôle, les khouri-keen lui obéissent. Ils doivent lui ramener à boire et à manger à volonté.

Elle laissa son regard courir sur chaque visage. Dans la lumière crue du matin, les hommes avaient les traits tirés, leurs vêtements étaient sales, leurs pieds meurtris prisonniers de leurs bottes crottées de boue.

De nouveau la porte s'ouvrit à la volée, laissant apparaître Athair Emnoch qui se dirigea directement vers elle en tirant à sa suite un jeune garçon par le bras.

— Cailleach ! souffla-t-il hors d'haleine, Ard-Cailleach ?

Qu'est-ce que c'est encore que ça ? se demanda-t-elle intérieurement, tandis que tous s'écartaient pour les laisser passer. Le garçon portait un tartan déchiqueté sur un côté, aux couleurs d'un clan voisin, et il avait du sang sur le front.

— Qu'y a-t-il ? *Qu'est-ce qui va encore nous tomber dessus, cette fois ?*

— Vous devriez écouter ce garçon, il nous apporte de bien funestes nouvelles.

— Je t'écoute, l'encouragea Niona, outrepassant l'autorité de Catrione qui ferma les yeux sur cette entorse au protocole.

— Les gobelins, Cailleach, balbutia-t-il, les yeux écarquillés sur les murs de chaux blanche et sur la voûte du plafond. Les gobelins, ils sont venus la nuit dernière, ils sont sortis de terre !

— Allons, mon gars, des gobelins ? C'est pas sérieux, le coupa l'un des rabatteurs.

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'était bien des gobelins ? lui demanda un autre.

— On a patrouillé sur la lande toute la nuit et on n'en a pas vu un seul.

— Ben, on a bien reconnu leurs grands yeux d'mouches et puis leurs longues queues blanches, là ! rétorqua le garçon, sûr de lui. On les a repoussés toute la nuit avec des torches et ils sont partis un peu avant l'aube. C'est moi qui court le plus vite au village alors p'pa m'a envoyé vous prévenir.

Des gobelins... Tully posa sa grosse main sur l'épaule du garçon et s'accroupit devant lui pour pouvoir le regarder en face.

— Réfléchis bien, mon gars, c'est important. Tu es bien sûr que ce n'était pas des hommes grimés en gobelins ? Comment en es-tu certain ?

— Ben, j'ai de la merde de gobelin plein mes bottes, répondit le garçon de sa voix haut perchée en levant le pied juste sous le nez du chevalier.

Un frisson parcourut l'assemblée et Tully fit la grimace.

— C'est le genre de saleté qu'on peut trouver dans n'importe quelle fosse, ça ne prouve rien. Comment tu t'appelles ?

— Tamkin, que j'm'appelle, et mon père c'est Gros Tom le Meunier et y s'trompe jamais mon père.

— D'accord, mon gars, d'accord, mais dis-moi...

— Seigneur Tully, l'interrompit Catrione, vous et vos chevaliers êtes des experts en la matière. Aussi je vous suggère de ramener ce garçon chez lui après qu'il aura pris un petit déjeuner. Vous pourrez ensuite nous faire partager votre opinion éclairée. Quant à nous, poursuivit-elle, s'adressant au reste de l'assemblée qui soupirait déjà, nous allons monter sur le Tor.

Les paroles de Baeve lui revinrent à la mémoire. *Je mets au monde des bébés depuis plus de quarante ans, et cet enfant est la chose la plus anormale que j'aie vue de toute mon existence. Plus de quarante ans...*

— Cailleach Niona, veuillez vous assurer que chacun emporte le nécessaire.

— Où allez-vous ?

— Je vais essayer de trouver quelque chose dans ces vieux parchemins d'écorce.

Niona renifla de dédain.

— Vous allez consulter les Chroniques Sylvestres ? Je doute qu'il y ait dans ces vieux débris quelque mention que ce soit au sujet des lutins. Pourquoi allez-vous...

— Je n'ai pas l'intention de les consulter à ce sujet. Je m'intéresse aux naissances anormales.

— La seule mention que vous y trouverez est celle d'une fable au sujet d'un enfant qui ne peut prétendument être blessé ni de la main d'un homme ni de celle d'une femme.

— En effet. Et je crains fort que cela ne fasse précisément référence à l'enfant de Deirdre.

Bien avant d'apercevoir les tours de guet d'Eaven Morna au-dessus du faite des arbres, Morla sentit l'odeur de la viande grillée lui chatouiller les narines. Elle saliva malgré elle et son estomac se mit à gargouiller. Avec un peu de chance, elle pourrait dormir trois nuits d'affilée. La coutume et l'étiquette exigeaient que l'invité soit toujours servi en premier, et Morla ne s'en était pas privée. A chaque halte sur le chemin, elle avait fait bombance.

Elle atteignit une crête et entendit les cris étouffés des cavaliers qui s'entraînaient sur le champ de foire se répercuter sur les collines alentour. Elle essuya un peu de boue qui maculait son visage et repoussa une mèche rebelle tandis qu'affluaient les souvenirs. Elle se revit courant sur ce même champ après une vessie de cochon gonflée. Elle n'était pas mauvaise à ce genre de jeu, à l'époque, et c'était à cet endroit qu'elle avait rencontré Lochlan pour la première fois. Son cœur fit un bond à ce souvenir inattendu.

Il venait d'être adoué, et ce n'était alors qu'un tout jeune guerrier, mais il était fort, volontaire, comme l'étaient tous les jeunes hommes qui gravitaient autour de Meeve, comme des bourdons sur une fleur au printemps. Elle se souvint comment ses mèches blondes et rebelles lui tombaient dans les yeux et devenaient châtaines lorsque la sueur les collait à son front. Ce jour-là, sa chevelure l'avait gêné et avait failli leur coûter la victoire. Elle se rappela avoir arraché un morceau d'étoffe à la manche d'une dame de l'assistance et le lui avoir tendu, plus par jeu que pour lui rendre vraiment service, d'ailleurs. Et ils avaient tous deux ri de bon cœur à la mine déconfite de la malheureuse.

Morla fit claquer les rênes, essayant de chasser le souvenir de Meeve, la prenant de vitesse et posant la main sur l'épaule de Lochlan le soir de Beltane. Elle en voulait terriblement à sa mère depuis ce jour, dix ans auparavant, où elle était revenue de son foyer d'adoption dans les Iles Lointaines pour être offerte en mariage à un parfait inconnu, comme une vulgaire marchandise. Que Fionn se soit avéré être un époux doux, généreux et à peine plus âgé qu'elle n'était que le fruit du hasard. C'était un homme tranquille et droit et dont les sujets de conversation se limitaient aux subtilités de l'élevage des moutons. Meeve savait tout de lui bien entendu, mais elle était bien trop occupée à fêter l'événement avec le père de Fionn pour se soucier de rassurer sa fille sur le caractère et la personnalité de son futur époux. Morla s'était estimée heureuse que le jeune marié n'ait pas été convié aux ébats de Meeve et de son père. Meeve n'aurait certainement pas hésité à le mettre dans son lit, ou l'avait-elle déjà fait ? Elle s'était demandé à plusieurs reprises, avec déplaisir, si Fionn avait couché avec sa mère, mais elle n'avait jamais eu le courage de lui poser la question ; à moins qu'elle n'ait jamais réellement voulu être fixée...

Une bourrasque soudaine venue de la côte marécageuse lui apporta des odeurs d'algues, et avec elles, d'autres souvenirs revinrent. La plage à marée basse, les vagues qui rapportaient des touffes d'algues mêlées de coquillages. Elle se revit, perchée sur un de ces gros chaos granitiques, les jambes repliées entre ses bras, à contempler l'océan jusqu'à apercevoir, pensait-elle, l'Outremonde. La plage, au pied des falaises d'Eaven Morna, était le seul endroit où elle se soit jamais sentie véritablement chez elle.

La Cour de Meeve, que ce soit à Eaven Morna, à Ardagh ou n'importe où ailleurs, n'avait rien

de commun avec la vie simple que menait Morla. Une vie à fréquenter les patrons pêcheurs des Îles Lointaines, dont les demeures se dressaient au sommet des falaises battues par les vents, toujours sous la menace des pirates hambriens. La vie de cour était extravagante. Meeve elle-même était flamboyante et exubérante, toujours prête à mettre un homme dans son lit, sans jamais se soucier de savoir s'il était l'époux, le fiancé, le compagnon d'une autre.

Dès son retour, Morla avait été en décalage. Elle n'avait pas de lettres, n'y entendait rien en rhétorique et ne jouait pas d'un instrument. Elle ne goûtait pas la poésie et ne connaissait que des chansons de marins. Elle ne soignait pas sa coiffure et ses joues étaient pâles. Elle était aussi grande que Meeve, mais sa carrure la destinait davantage à porter la culotte et la tunique que les toilettes raffinées, couvertes de pierreries, dont les dames de la Cour étaient pourtant friandes.

Meeve ne se privait jamais de rappeler, entre deux éclats de rire, que sa fille connaissait plus d'une centaine de façons d'accommoder vingt variétés de poissons différentes. De cette époque sombre, seul émergeait le souvenir agréable de son amitié avec Lochlan, et, bien qu'elle ne sache pas qui elle allait épouser, et malgré la mauvaise réputation de Dalraida, elle avait été heureuse de quitter le palais.

Et voilà dix années qu'elle n'y était pas revenue. Elle se pencha sur l'encolure de sa monture, repoussant ce souvenir humiliant, ce jour où Meeve avait emmené Lochlan déjà rougissant et piaffant de plaisir à l'idée d'être choisi par la reine, flatté d'avoir l'insigne honneur de sortir de l'enceinte du donjon. Morla se concentra sur la lumière des torches qui brillait au sommet des tours et sur le chemin de ronde. Le vent tourna brusquement, son tartan lui fouetta le visage et elle vit les étendards de Mochmorna et de Brynhiver flotter côte à côte, annonçant au voyageur de passage que la Grande Meeve demeurait en ce moment au palais.

Quelqu'un éleva la voix du haut de la tour de guet et d'autres torches s'allumèrent sur les remparts. On s'agitait, les gardes les avaient repérés. *Vont-ils seulement me reconnaître ?* se demanda-t-elle, tandis que le visage de Lochlan s'imposait une nouvelle fois à elle.

Dix ans, ce n'était pas rien dans la vie d'un chevalier au service de Meeve, elle était connue pour épuiser les plus robustes, et l'on avait même composé des chansons à la mémoire de ceux qui étaient morts d'épuisement. *Non, Lochlan ne devait plus être ici depuis longtemps.*

Elle ralentit sa monture à l'approche des grandes portes et son estomac se noua, sans qu'elle parvienne à déterminer si c'était la perspective de croiser Lochlan ou la réaction au faste ostentatoire dans lequel vivait Meeve tandis qu'à Dalraida le peuple mourait de faim. Les torches réunies en faisceau ressemblaient à des flaques d'or liquide et les gens adossés aux murs ornements avaient tous l'air paisible de celui qui mange à sa faim.

Elle arrêta sa monture devant le poste de garde et le soldat de faction s'approcha, l'observant avec circonspection à la lumière des torches qui brûlaient d'une lumière si vive que l'on se serait presque cru en plein jour.

— Votre nom, je vous prie, Cailleach ?

Morla ôta le pan de tartan qui lui couvrait la tête. *La vie sauvage des hautes terres m'a-t-elle abîmée à ce point ?* Le soldat portait un pourpoint en cuir souple, l'acier de sa lance était finement poli et les flancs de son cheval étaient amples et dodus. Personne ne manquait de rien, par ici.

— Cailleach, puis-je savoir ce qui vous amène ? s'enquit-il de nouveau.

L'odeur savoureuse du pain chaud qui s'élevait des cuisines lui fit monter l'eau à la bouche. Elle s'aperçut que dans sa hâte de quitter Dalraida elle avait revêtu le tartan de ces terres lointaines, dont personne ne devait connaître les couleurs à Eaven Morna.

— Je suis Morla. Morla MaMeeve, précisa-t-elle devant l'expression du soldat.

— Morla, la fille de la Haute Reine ?

Il resta à la regarder avec un air ahuri, jusqu'à ce qu'un second soldat, grisonnant, portant des insignes de sergent, ne le rejoigne et lui enfonce son coude dans les côtes.

— Tu vois pas qu'c'est la princesse Morla, tête de pioche ? C'est une des gamines de la reine. Ça f'sait une paille, hein, mam'zelle ?

— En effet, Formaught, répondit-elle, à la fois heureuse et surprise de constater qu'elle se souvenait de son nom.

Elle descendit de cheval, chaque muscle de son corps se rappelant à son souvenir et, du coin de l'œil, elle vit une bannière qui lui avait échappé au premier abord. Du rouge, un blanc si pur qu'il semblait presque bleu et de l'indigo. La description correspondait. On ne fabriquait de telles œuvres d'art que dans un seul endroit au monde ; la cité état d'Acquillée. Les éléments qui composaient cette bannière étaient rares et chers, on disait qu'elle coûtait à elle seule un royaume. Panaches de soie tressée de chaque couleur, hampe de bois précieux ornée d'or et coiffée d'un oiseau de proie en or massif. Le cimier sur la partie blanche de la bannière venait manifestement d'Eaven Morna. Par la Grande Déesse, combien de têtes de bétail cela lui avait-il coûté ?

L'or resplendissait à la lumière des flambeaux et la cour intérieure du palais grouillait d'activité. Il n'y avait pas là que les chevaliers de Meeve, mais aussi des guerriers à la peau sombre vêtus de façon exotique, qui riaient, jouaient aux dés, buvaient le vin de Meeve, et plaisantaient dans un langage qui lui était inconnu. Sa mère s'employait donc à divertir des invités étrangers.

Elle manqua de tomber en descendant de sa monture et Formaught se porta à son secours.

— Allez, mam'zelle, laissez-moi vous am'ner auprès d'vot' mère.

Avant qu'elle n'ait pu esquisser un geste, une silhouette massive la bouscula et quelqu'un la rattrapa in extremis dans ses bras puissants et puants de sueur.

— Morla ? C'est toi, ma sœur ? s'exclama l'inconnu, t'as pas changé, dis donc !

— Bran ? s'étonna-t-elle en se remettant sur ses pieds.

Elle s'était attendue à tout, sauf à croiser son frère ici. Il était de treize ans son benjamin et aurait donc dû se trouver encore dans sa famille d'adoption. Il extirpa de sous les épaisseurs de ses vêtements crasseux une cordelette à laquelle était attaché un coquillage d'un blanc éclatant, souvenir de leur dernière journée passée ensemble sur la plage au pied d'Eaven Morna.

— Regarde, Morla, je l'ai gardé, pendant toutes ces années.

Formaught posa sa main sur l'épaule du garçon.

— Maître Bran, m'est avis qu'vous devriez être à votre ouvrage à cette heure-ci. Bran fit une petite grimace, mais regarda à peine le soldat.

— Morla, je suis si content de te voir ! La jeune femme sentit sa gorge se serrer. Il n'avait que

quatorze ans, mais déjà il la dépassait d'une tête, même s'il était aussi maigre qu'un veau à peine sorti de sa mère. Ses cheveux, naguère blonds comme les blés, avaient foncé pour prendre une jolie teinte noisette. Il n'avait plus rien du bébé qu'elle avait connu, si ce n'était cette petite lueur dans son regard. La vie de Morla à la Cour n'avait été supportable que tant que Bran avait été à ses côtés, avant qu'il ne parte rejoindre sa famille d'adoption.

— Viens, je t'emmène.

Il la saisit par le bras, aussi exubérant qu'un jeune chiot.

— Attends ! Bran... laisse-moi le temps de te regarder. Je n'aurais jamais pensé te trouver ici, tu sais. Tu as été si insupportable que ça pour que ta mère d'adoption te renvoie ici un an plus tôt que prévu ?

— Ha... Non, c'est m'man qui m'a rappelé, mais je l'ai quasiment pas vue. Peut-être que maintenant que tu es là elle m'écouterait un peu plus ; moi, ça fait des jours que je ne l'ai pas aperçue.

Morla eut un mauvais pressentiment. *Pourquoi diable Meeve nous a-t-elle rappelés tous les deux ?*

Formaught toussa ostensiblement en plantant sa lance dans le sol.

— Jeune maître, z'avez déjà causé suffisamment d'souci à Maître Mordram aujourd'hui, croyez pas ? Maintenant qu'vot' sœur est là, vous feriez p't'être bien de pas donner au forgeron une bonne raison d'vous faire travailler tard. Allez, faut y aller là.

— On se voit plus tard, Morla, d'accord ? Si tu me cherches, je serai à la forge.

— A la forge, c'est noté. Allez, va maintenant, je ne veux pas que tu aies des ennuis à cause de moi.

Bran refit sa petite grimace adorable et s'éloigna.

— On se voit plus tard !

Morla se tourna vers Formaught.

— Qu'est-ce que vous vouliez dire par *causer du souci* ?

— Il s'est enfui, il y a que'ques jours, et ça a fait un sacré foin. On a retourné tout l'château, des douves jusqu'aux tours, et on l'a r'trouvé deux jours après. C'est l'genre de gaillard qu'aime pas trop mettre la main à la pâte, si v'voyez c'que j'veux dire. Allons-y, suivez-moi.

Morla se sentait comme un jeune chiot dans le sillage d'un énorme dogue. On prononçait son nom à voix basse sur son passage, on s'interrogeait sur son compte. Ils atteignirent la grande cour et Morla eut le souffle coupé. Aucune demeure de TirNa'lugh ne devait pouvoir rivaliser avec celle-ci. La lumière pénétrait à flots par chaque fenêtre, faisant scintiller la fontaine au centre de la cour. Morla sentait peser sur elle le poids des regards, et l'air s'emplissait d'odeurs de pain chaud qui la mirent en appétit.

— Par ici, la guida Formaught en contournant une fontaine dont l'eau avait été remplacée par du vin. On se bousculait à ses abords et chacun y remplissait sa coupe en picorant dans des paniers remplis de fromages et de fruits de saison. Ils riaient et plaisantaient de bon cœur, mais se retournèrent vivement sur son passage. Elle baissa le regard en constatant à quel point elle était

négligée, à quel point ses vêtements étaient crasseux et contrastaient avec les toilettes élégantes qui l'entouraient.

A chaque pas, elle se rendait un peu plus compte à quel point la cour se vautrait dans le luxe tandis que son peuple croupissait dans sa misère crasse. La violence brutale des faits moucha la colère qui était montée en elle à la vue des bannières resplendissantes. Elle peinait à reprendre son souffle, mais Formaught n'en remarqua rien. Il la précéda à travers la cour et ils s'engagèrent sous la voûte qui les mènerait aux appartements privés de Meeve. Le couloir était désert, et à son extrémité deux guerriers montaient la garde, leurs lances croisées interdisant l'accès à la chambre royale.

A leur arrivée, la porte s'ouvrit et un gros homme au teint rougeaud les invita d'un geste à entrer.

— Ah, excellent ! s'exclama Formaught, on dirait qu'Meeve est là.

Tandis qu'ils approchaient de la porte, Morla songea, gênée, que les plastrons rutilants et les cuirs huilés des gardes contrastaient douloureusement avec les pantalons usés et la tunique trempée de sueur qu'elle portait, sans parler de son tartan élimé et de son pourpoint défraîchi. Le gros homme était Briecu, se souvint-elle, tandis qu'ils franchissaient le seuil, il avait jadis été Premier Chevalier de Meeve. La pièce dans laquelle ils pénétrèrent était plus somptueuse que tout ce qui lui avait été donné de voir. Ses bottes crottées s'enfoncèrent dans des épais tapis si finement tissés de bleu et de rouge que l'œil ne parvenait pas à se fixer sur une seule couleur. Face à la cheminée, des coussins, un grand dais et des restes à foison témoignaient du festin gargantuesque qui s'était tenu ici. Les reliefs de ce repas auraient pu nourrir la moitié d'un village de Dalraida. Une oie rôtie à peine entamée était encore sur sa broche, le ventre en l'air, un couteau fiché dans sa peau craquante. Il y avait là du poisson, des jambons entiers, des paniers remplis de pains et de gâteaux, des saladiers débordant de baies, et des grappes de ce raisin à petits grains qui poussait sur la côte. Il y avait réunie dans cette pièce plus de nourriture qu'elle n'en avait vu depuis la récolte de l'an passé. De nouveau, son estomac se manifesta et elle eut l'eau à la bouche.

— Par le Grand Herne, tu n'aurais pas pu nous en dégouter une un peu plus jeune ! s'exclama Briecu à la grande surprise de Morla qui resta interdite. D'où tu la sors ? C'est une fille de la campagne ?

Il l'étudia comme un quartier de viande, en plissant le nez. Il avait vraiment grossi, constata Morla en voyant que son ventre recouvrait sa ceinture. Il avait toujours cette longue moustache lustrée, blonde comme une queue de renard, et portait à la ceinture la queue de taureau symbole de son rang de Maître Vacher, même si à l'évidence c'était un homme de Cour qui n'avait sans doute jamais mis de sa vie les pieds dans une étable.

— Briecu ? Bon sang, vous avez vraiment l'air d'un commerçant.

Il ignora sa remarque et lui saisit le bras.

— Pince-toi les joues et mords-toi les lèvres, ça te donnera un peu de couleur au moins. Espérons que Sa Majesté soit trop soûle pour...

— Amène-la-moi ! lui cria Meeve, hilare, par la porte entrouverte de sa chambre, je me fous bien de quoi elle a l'air !

— On lui mettra un sac sur la tête. De toute façon, c'est pas ce bout-là qui nous intéresse ! ajouta une voix d'homme.

Formaught essaya d'attraper Morla plus fermement, mais elle ne se laissa pas faire. Cependant, bien qu'elle ne comprît absolument rien à ce qui était en train de se passer autour d'elle, elle se laissa docilement pousser dans la chambre, dans l'expectative. Ce n'est qu'après avoir franchi le seuil qu'elle comprit de quoi il retournait. La pièce était plongée dans la pénombre, et l'on avait ouvert les fenêtres pour laisser entrer le bon air marin. Sur le lit, un amas de corps nus, de draps froissés et de peaux de bêtes formait une masse ondulante et gémissante. Les yeux de Morla s'agrandirent lorsqu'elle discerna dans la pénombre sa mère qui se pressait contre la peau mate d'un étranger sculptural et d'un chevalier aux longs cheveux sombres et ondulés. *Lochlan* ! Elle le reconnut, tandis que son regard glissait malgré elle sur son torse puissant jusqu'au buisson sombre d'où saillait son sexe palpitant de désir. Meeve redressa brusquement la tête, son visage encadré par sa crinière flamboyante, le regard aussi dur que celui de Marrighugh.

— Par le sang de la Grande Mère ! C'est toi Morla ?

Morla épingla sa mère du regard, ignorant les exclamations et les excuses vaguement bredouillées par ses amants du jour.

— Bonjour, mère, dit-elle simplement, comme dans un état second, avant de tourner les talons et de sortir de la pièce en claquant la porte.

— Oh, Morla, j... je ne vous avais pas reconnue, bredouilla Briecu, mais la jeune femme le dépassa sans même un regard.

— Morla ! cria Formaught en la rattrapant, tandis que Meeve apparaissait sur le seuil de sa chambre, drapée dans les draps et les fourrures.

Mère et fille se toisèrent un moment.

— Viens avec moi, lui demanda-t-elle avant de glisser un mot à Briecu par-dessus son épaule, tandis qu'elle gravissait l'escalier qui menait vers le toit. Tu es un imbécile, Briecu. Arrange-toi pour amadouer l'ambassadeur, je crois qu'il est hors de lui.

L'air s'était considérablement rafraîchi depuis son arrivée, et un courant d'air glacé la gela jusqu'aux os. Une rafale rabattit le tartan sur son visage, et elle le chassa d'un geste sec.

Meeve s'accouda au rempart, le regard perdu sur l'océan, la mine renfrognée.

— Eh bien, ma fille, je constate que tu n'as rien perdu de ton sens de l'à-propos. Tu arrives toujours au plus mauvais moment. Cela étant, je suis désolée que tu aies assisté à ça. Nous... jouions à un jeu, une idée de l'ambassadeur, et nous attendions...

— Quelqu'un d'autre que moi.

Morla ne savait sur quel pied danser avec sa mère.

— La teneur de ton message suggérait que quelqu'un était mourant.

Une expression étrange passa sur le visage de Meeve.

— Tu as froid ? Tiens, prends une fourrure. Allez, prends-la.

Meeve n'était pas de ces gens à qui l'on dit non, aussi enveloppa-t-elle d'autorité les épaules de Morla.

— Voilà ! Ça te va à merveille, tu devrais la garder.

Morla repoussa sa main avec agacement.

— Je n'ai que faire d'une nouvelle fourrure, mère. Qu'est-ce que tu attends de moi, au juste ?

— Toujours droit au but, n'est-ce pas, Morla ? Tu pourrais aller loin, ma fille, si seulement tu apprenais à être un rien plus subtile... et courtoise.

Morla piqua un fârd, mais Meeve poursuivit, comme si de rien n'était :

— Bien, puisque tu veux aller à l'essentiel... je suis mourante, Morla.

— Quoi ! Morla fixait sa mère, frêle silhouette, pâle comme un mince fantôme à la crinière de feu, drapée dans ses fourrures. *J'ai dû mal comprendre.* Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Je suis mourante, Morla, répéta Meeve, comme si cela suffisait à tout expliquer.

— Tu meurs ? Mais de quoi... d'après qui ? Enfin, tu en es sûre ?

— Nous mourons tous un jour, Morla, certains plus tôt que d'autres, voilà tout.

Mais son air désinvolte et son ton badin sonnaient faux aux oreilles de Morla. Sa mère avait un regard si dur, et puis il y avait dans ses yeux cette lueur...

— Voilà pourquoi je t'ai fait venir, j'ai besoin de ton aide.

Mon aide ? songea-t-elle en revoyant les visages hâves de son peuple affamé, arrachant péniblement à une terre stérile sa maigre subsistance. *Et quelle sorte d'aide je pourrais bien t'apporter ?*

— Pourquoi ne pas demander aux druides, ils sont certainement les plus compétents pour...

— Les druides, cracha Meeve avec dédain, je les ai assez vus ceux-là. Ils sont trop occupés à étudier l'Outremonde pour se rendre compte que celui-ci est en train de changer. J'ai régné sur ce pays, je l'ai choyé durant vingt années, et malgré leurs grands airs ni Connla ni les autres ne peuvent en dire autant. Et maintenant que la guerre est imminente ils voudraient que je change de politique, simplement parce que ça contrarie leurs petits projets. Ils devraient songer à balayer d'abord devant leur porte. Entre la disgrâce de Deirdre et l...

— Comment ça ? Qu'est-ce qui est arrivé à Deirdre ?

— Par la Déesse, tu n'es pas au courant ?

— Dalraida, ce n'est pas la porte à côté, les nouvelles nous parviennent rarement.

Et l'argent aussi, songea Morla, en repensant à son peuple affamé et à l'oie rôtie à peine entamée. Meeve était censée lui expédier chaque année une dotation qui représentait un certain pourcentage du revenu global de Mochmorna. Cela permettait de niveler les bonnes et les mauvaises années, lorsque le bétail était en bonne santé et le sol fertile. Pendant dix ans, la somme n'avait pas varié d'une pièce, pourtant la fortune de Meeve s'était indéniablement accrue. Morla regarda donc sa mère d'un œil neuf, tandis qu'elle continuait sa tirade, se demandant à quel moment elle parviendrait à aborder le sujet financier.

— Non seulement elle a jeté l'opprobre sur tout le Bosquet, mais elle a conçu un enfant, une sorte de monstre, d'après ce qui se dit. Elle a dépassé le terme de trois mois, me semble-t-il, et l'enfant n'est toujours pas né.

— Comment est-ce possible ?

— Je l'ignore... et Connla également.

Morla se rapprocha de sa mère, son épaule frottant contre la pierre froide couverte de sel.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, mère ?

— Je veux que tu te rendes à Far Nearing, que tu...

— Pour quoi faire ? s'étonna Morla. *Et pourquoi pas sur la lune, pendant qu'on y est !*

— Ecoute-moi, veux-tu ? reprit Meeve d'une voix qui tenait à la fois du grognement et du sifflement. Je ne pourrai plus dissimuler mon état encore très longtemps, tôt ou tard...

— Tu ne l'as dit à personne ?

— Mon Premier Chevalier est dans la confiance, j'y ai été contrainte, il se doutait de quelque chose. Il était déjà à mon service avant ton mariage, mais tu ne dois pas te souvenir de lui. Il s'appelle Lochlan. Lochlan de Glenrae.

Meeve s'éclaircit la gorge et cracha un amas de glaires verdâtres sur la muraille.

— Ne me dis pas que tu as encore pris une de tes décoctions, mère ? lui reprocha Morla à la vue du crachat abject.

— Ça soulage la douleur et... peu importe. Fergus, tu te souviens de lui, n'est-ce pas ? Le souverain d'Allovale qui rêve de monter sur le trône depuis le jour où j'y ai accédé.

Morla acquiesça.

— J'ai pris la décision, malgré le mépris qu'il m'inspire, de lui donner le plus grand des gages de paix.

— Tu veux l'épouser ?

— Non, pas moi. Je vais lui proposer d'unir sa fille unique à ton frère à la Mi-Eté. Ça me permettra de lui couper l'herbe sous le pied, en faisant de la grande réunion politique de Lughnasa une magnifique fête de fiançailles.

— Bran ? Mais c'est encore un enfant, comment peux-tu envisager de...

— Non, il ne s'agit pas de Bran, l'arrêta Meeve en relevant son col de fourrure sur sa gorge, mais de ton autre frère.

— Quel autre frère ? s'étonna Morla, abasourdie, comme frappée à la poitrine.

Elle fit un pas en arrière et sentit la pierre froide contre son dos. Ce contact minéral et la providentielle rafale de vent frais qui lui fouetta alors le visage lui permirent d'encaisser le choc.

— Un frère d'adoption ?

— Non. Je portais cet enfant alors que j'avais quatorze ans. Son père... son père n'avait pas les moyens de payer ma dot, alors avec un enfant de plus... Et puis ma mère avait ses raisons de ne pas vouloir verser une rente dans cette partie du monde. C'est pourquoi l'enfant a grandi avec son père et son grand-père depuis le jour de sa naissance.

— Et il vit là-bas depuis ce jour ?

Meeve acquiesça.

— J'ai envoyé des messagers pour m'assurer qu'il était toujours en vie. Ils t'attendent. Tu vas aimer Far Nearing, Morla, c'est très poissonneux à ce qu'on dit.

Morla piqua un fard, mais ne releva pas l'insulte.

— Tu veux que je te le ramène, c'est ça ?

— Je veux que tu l'escortes jusqu'à Ardagh, nous le présenterons là-bas à la fille de Fergus et nous profiterons de Lughnasa pour annoncer leurs fiançailles à la Mi-Eté. J'ai toujours trouvé que l'hiver était une très belle saison pour un mariage, avec toutes ces nuits interminables...

Morla n'en revenait pas.

— Mais je me trompe ou sa fille unique est druide ? Elle fait partie de la même congrégation que Deirdre, il me semble, non ? Que feras-tu si jamais elle refuse d'abandonner tout ça ? Et puis... Attends, ça veut dire que tu veux faire de ce frère que personne ne connaît le prochain roi de Mochmorna, c'est ça ?

Meeve tendit ses bras nus et osseux hors de leur nid de fourrure. Elle prit les joues de Morla dans ses mains.

— Morla, rien n'est encore décidé...

La jeune femme était interloquée. Le sang druidique était puissant dans leur famille, et Morla avait toujours espéré, étant l'aînée, prendre le jour venu la succession de Meeve.

— Je ne me suis pas encore décidée. Mais tu sais, Morla, les décisions que je prends ne nous affectent pas uniquement toi et moi, elles ont des répercussions sur le peuple tout entier. Mes décisions imprègnent la Terre elle-même.

La Terre. Les larmes lui vinrent aux yeux, et soudainement son manteau de fourrure lui tint trop chaud, son odeur l'étouffait. *Voilà comment mère voit son rôle de Haute Reine. Chacun de ses gestes, chaque homme qu'elle invite dans son lit, chaque réception qu'elle donne, chaque gramme de cet or qu'elle distribue si largement, tout ça est calculé. Tout ça doit participer au bien-être du pays, de la Terre. Si elle estime que me priver de mes prérogatives au profit d'un parfait étranger peut profiter au peuple et renforcer le pays, elle le fera sans hésiter. Mais est-ce que je veux vraiment être reine ? Toutes ces années passées à Dalraida, à me dire qu'elle me mettait à l'épreuve, qu'elle finirait par me rappeler pour prendre sa suite...*

— Pourquoi m'envoyer moi ? parvint-elle à articuler.

L'espace d'une seconde, Meeve eut un regard presque maternel.

— Mais parce que j'ai confiance en toi, ma fille... Et parce que tu n'es pas druide.

Nous y voilà. Voilà la vraie raison ! Une vague de chagrin la submergea, tandis que le vent redoublait, leur apportant les fragrances salées et le grondement de l'océan, et elle se souvint avec émotion de la maison de bois de sa mère adoptive, cocon rassurant même au cœur des pires tempêtes hivernales.

Toutes ces choses qu'elle considérait comme autant d'attaches à Eaven Morna lui rappelaient en réalité la chaleur de Hulsa. Elle ne s'était jamais sentie chez elle ici, et à ce moment précis moins qu'en tout autre. Le monde était différent, c'était comme si elle avait franchi un seuil, un portail menant vers une autre réalité, un Outremonde chamboulé, sans queue ni tête, plus étrange encore

que TirNa'lugh. Le malaise allait croissant ; il fallait qu'elle parte.

— Très bien, j'irai là-bas, mais à une condition.

— Laquelle ? s'inquiéta Meeve.

— Que tu envoies un druide à Dalraida. Non, plusieurs. Envoies-en autant que tu pourras. La flétrissure s'étend et le peuple meurt de faim là-bas. Il nous faut un druide pour guérir la terre et ils ont besoin de grain pour se nourrir jusqu'à ce que la terre soit purifiée.

Elle ne peut pas me refuser ça, tenta-t-elle de se convaincre, certaine que Meeve ne lui offrirait une fois encore qu'une de ses réponses évasives.

— Que Connla aille pourrir dans les entrailles de la Vieille ! jura Meeve à la grande surprise de Morla, crachant un nouvel amas glaireux. Je vais faire mon possible. Pour le grain, j'ai ce qu'il faut. Pour les druides...

Elle s'interrompit et fixa l'horizon noyé de ténèbres.

— Je les ai tous renvoyés à Ardagh, mais je vais essayer de t'en trouver un, lui assura-t-elle en resserrant les fourrures autour de son cou. Encore une chose, Morla, ajouta-t-elle alors qu'elle commençait à descendre l'escalier. Je veux que tu prennes Bran avec toi.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle. Dans ces circonstances, elle se serait attendue à ce que sa mère souhaite avoir son benjamin auprès d'elle.

— Je veux que tu l'éloignes d'ici. D'après ce qu'on m'a dit, le vieil athair de Pentland a essayé de lui farcir le crâne de ses absurdités druidiques, grimaça Meeve. Tout le monde se moque de ton frère dans l'enceinte du palais, il se ridiculise en affirmant qu'il voit des lutins, et il disparaît des jours durant comme s'il s'échappait dans l'Outremonde...

— Et c'est le cas ?

— Si c'est le cas, il ferait bien d'arrêter tout de suite. J'ai soupé des druides, ils n'apportent rien de bon et...

Elle s'interrompit.

— Bran ne te causera pas de problèmes, et puis c'est ton frère préféré, non ?

C'est mon seul frère, songea Morla.

— T'ai-je demandé quoi que ce soit pendant les dix années qui viennent de s'écouler ? Est-ce que je ne t'ai pas toujours envoyé ce que tu demandais ? Du grain, du blé, des bêtes...

Toutes choses qui me revenaient de droit, se retint-elle de rétorquer. *La meilleure façon de savoir ce qu'elle a derrière la tête, c'est de la laisser venir sans la contredire. Je ne suis pas forcée de rentrer à Dalraida sur-le-champ du moment qu'elle envoie là-bas tout ce qu'elle m'a promis. Tant que je suis ici, cela fait une bouche de moins à nourrir pour les miens. Avec un peu de chance, faire la route avec Bran me permettra d'oublier les bacchanales de ma mère.* Aussitôt, elle songea à Lochlan et à son torse nu.

— Inutile d'insister, j'ai dit que j'étais d'accord, bredouilla-t-elle, troublée par l'image tenace de ce corps bronzé. J'irai là-bas si tu promets de tenir tes engagements dès demain.

Meeve disparut dans l'escalier et Morla se souvint qu'elle l'avait interrompue dans ses ébats alors même qu'elle attendait une visite ; une autre femme. *Quelle sorte de diplomatie est-ce là ?*

se demanda-t-elle en repensant aux deux amants de sa mère, dont l'un était Lochlan.

Dans la pénombre du boudoir de la reine, Lochlan terminait de lacer sa tunique et d'enfiler ses bottes. De toutes les femmes au monde, il avait fallu que ce soit Morla qui franchisse la porte à ce moment-là. Elle l'avait reconnu, c'était certain.

La porte s'ouvrit vivement et Meeve entra, une moue contrariée et féline sur le visage ; elle frissonnait.

— Tout va bien ?

— Bien, et vous ? répondit-il.

Meeve s'approcha du feu, avec une expression indéchiffrable, et avala cul sec un fond de vin.

— Je veux que vous escortiez Morla.

Lochlan n'était pas certain d'avoir compris l'ordre. Il était le seul à la Cour, pour autant qu'il sache, à connaître la vérité, il s'était attendu à demeurer près de sa reine, surtout avec l'ambassadeur acquiléen dans les parages.

— En êtes-vous certaine ?

Elle haussa les sourcils avec une mimique presque comique et Lochlan se retint de rire.

— La dernière chose dont j'ai besoin, seigneur Lochlan, c'est que vous me chaperonniez. C'est clair ?

— Je pensais vous avoir apporté suffisamment d'éléments prouvant que les rumeurs sont fondées. Je refuse de vous laisser seule à un moment pareil ; qui sait ce que ces fils de porcs, ces traîtres hypocrites, sont capables d'inventer ?

Meeve le toisa longuement avec une petite moue.

— Laissez donc les porcs en dehors de ça, voyons. Nous sommes tous très friands de jambon et de bacon, plaisanta-t-elle. Vous n'avez pas l'air de comprendre, Lochlan, poursuivit-elle avec gravité. Je ne veux pas de vous ici. Je veux que vous soyez sur les routes, que vous deveniez mes yeux et mes oreilles.

— Comment a réagi l'ambassadeur quand vous lui avez montré l'épée ?

— Je ne lui ai rien montré du tout, il se serait contenté de nier. Il aurait admis que l'arme était forgée par son peuple, puis il aurait simplement haussé les épaules et nous serions passés à autre chose. Je ne cherche pas à éradiquer ces gens ni à les chasser, je n'ai pas assez de temps devant moi pour ça, Lochlan. Tout ce que je peux faire, c'est œuvrer pour qu'à ma mort Brynhiver demeure un pays fort et unifié. Je laisse la gloire et l'infamie des combats à ceux qui me succéderont. Ce pays est en danger, les périls se multiplient, le chaos est à nos portes, à qui d'autre puis-je me fier ?

— Vous souvenez-vous du dernier Beltane que Morla a célébré dans ces murs ?

— Je m'en souviens, répondit Meeve, les yeux fixés sur les flammes, avant de s'asseoir face à l'âtre pour se réchauffer les pieds.

— Alors, Meeve...

Lochlan hésitait à poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis toutes ces années.

— Est-ce la Déesse qui vous a poussée à me choisir ce jour-là, ou y avait-il une autre raison ?

Meeve remplit son verre, but longuement et fit claquer sa langue. Enfin elle planta son regard dans le sien.

— Dieu et la Déesse ont fait de moi une reine. Ils m'ont unie à la terre et ont béni mon règne. Fionn de Dalraida est venu me voir. Il cherchait une épouse pour son fils. Je voulais que Morla épouse le jeune Fionn, qu'elle porte son enfant et qu'elle parte loin d'ici, loin de vous. J'ai bien vu les regards que vous échangeiez tous les deux.

— Alors vous êtes intervenue.

— J'ai fait ce qu'il fallait pour que ma fille soit un jour reine. Dix ans ont passé et je n'ai pas l'intention de m'excuser pour ça. Alors, vous allez escorter Morla jusqu'à Far Nearing, prendre Cwynn au passage et vous rendre tous à Ardagh. Oh, et tant que j'y pense, vous prendrez Bran avec vous. Il me cause trop de soucis et j'ai autre chose à penser en ce moment. Nous nous reverrons à la Mi-Eté.

— Connla m'a confié qu'elle avait tissé un charme de protection autour de Bran. Sommes-nous sûrs que cela le protégera sur le chemin d'Ardagh. Je ne suis pas de taille face aux sylphes.

— Et quand vous a-t-elle dit ça ?

— Elle m'attendait dans les écuries, elle m'a dit que vous vous étiez querellées.

— Ah. Eh bien, si Bran manifeste quelque capacité hors du commun, trouvez immédiatement refuge chez les druides, dans l'une de leurs retraites.

Elle fixa Lochlan avec intensité.

— Plus tôt vous partirez pour Far Nearing, plus tôt vous atteindrez Ardagh.

Meeve avait une façon de se tenir assise, une posture singulière, un éclat sombre dans le regard. Lochlan pensa immédiatement à une gigantesque araignée.

— Morla est-elle au courant que je lui ferai escorte ?

— Non, répondit Meeve évasivement. Vous croyez qu'elle se souvient de vous ?

Lochlan demeura un instant interdit. Oui, il l'espérait, mais pour rien au monde il ne l'aurait admis devant Meeve.

— Non, non, j'en doute, répondit-il en ceignant sa meilleure épée à sa taille. Les choses vont si mal que ça à Dalraida ?

— Comment êtes-vous au courant ? s'étonna Meeve.

Comment ne pas l'être, songea-t-il. Le tartan de Morla est complètement élimé et elle est aussi maigre qu'un cadavre.

— Je l'ai trouvée un peu amaigrie, voilà tout.

Le vacarme joyeux des réjouissances commençait à monter du rez-de-chaussée.

— Laissez-moi à présent, je dois me préparer.

Lochlan s'inclina, ouvrit la porte et heurta Morla.

— Par la Déesse ! s'exclama-t-elle en se reculant, alors qu'il la rattrapait par le bras.

— J... je suis désolé, bredouilla-t-il, plus troublé que de raison.

La tension entre eux était palpable. Morla fit un pas de côté pour le laisser passer et il fit de même, dans la même direction. Ils se firent ainsi gauchement la politesse à trois reprises, et Lochlan eut le loisir de constater à quel point elle était émaciée.

— C'est moi qui vais vous escorter jusqu'à Far Nearing.

Les yeux de Morla s'agrandirent d'étonnement et elle laissa échapper une sorte de sifflement qui exprimait tout sauf de la joie. Elle sembla sur le point de dire quelque chose, mais elle s'éloigna à grandes enjambées et disparut dans l'escalier.

Morla tituba le long du couloir, le cœur battant. *La Vieille a-t-elle décidé de jouer avec moi ? Dix ans que je ne l'ai pas vu et non seulement je le retrouve complètement nu dans le lit de ma mère, mais je vais devoir traverser tout le royaume, dans un sens et dans l'autre, en sa compagnie.*

Elle faisait de son mieux pour ne pas perdre de vue la servante qui la menait à sa chambre, mais les émotions récentes l'avaient réellement désorientée. Elle se sentait faible et perdue. Aussi se retrouva-t-elle bientôt seule dans un corridor étroit, perdue loin des couloirs principaux.

Elle tourna en rond un moment, mais la jeune servante demeurait introuvable et le couloir était désert, même si des rires étouffés et des odeurs de pain chaud lui parvenaient distinctement depuis l'extrémité d'un passage un peu plus loin. *J'ai dû prendre le mauvais embranchement, ce couloir mène aux cuisines, ça ne fait aucun doute. Il ne me reste plus qu'à revenir sur mes pas et à espérer que la servante se rende compte que je me suis égarée et parte à ma recherche.*

L'état de nerfs dans lequel elle se trouvait compliquait terriblement les choses. Le château était un vrai labyrinthe, et retrouver son chemin dans ce dédale lui sembla bientôt au-dessus de ses capacités. Elle errait maintenant dans une partie de la forteresse qui lui était totalement étrangère, une sorte d'écurie, où étaient entreposés des coffres et des tonneaux. Certainement une aile de la forteresse réservée aux étrangers. Un petit groupe de gaillards étaient réunis autour d'une table et jouaient aux dés. Ils se tournèrent vers elle comme un seul homme et lui sourirent en chœur.

Les deux étrangers les plus proches d'elle se levèrent et lui firent signe de les rejoindre. Elle refusa d'un mouvement de tête et fit un pas en arrière, se heurtant à la poitrine massive d'un soldat dont les nattes brunes couraient en cercles jusqu'au sommet du crâne.

— Toi, Encipio envoyer ? lui demanda-t-il dans un brynnois approximatif, en la prenant par l'épaule.

— Non, personne ne m'a envoyée, répondit-elle en se dégageant de sa prise.

Mais il insista et lui saisit fermement la nuque, la tirant vers lui avec un sourire éclatant.

— Pas Encipio ? Brique-roux alors, hein ? Brique-roux ?

— Laissez-moi tranquille, cria-t-elle.

Elle se dégagea, et cette fois le soldat n'insista pas, mais les joueurs de dés ne semblaient pas de cet avis et elle entendit le fracas de leurs bottes sur ses talons, tandis qu'elle s'élançait dans le corridor, priant pour qu'il la mène vers le couloir principal. Elle tourna brutalement à un embranchement et percuta violemment une poitrine vêtue de pourpre et de fourrures.

Deux mains puissantes l'agrippèrent et elle leva les yeux sur la moustache touffue et fleurie de Briecru.

Brique-roux. D'accord. Le Maître Vacher exerce donc aussi la fonction de proxénète en chef.

— Seigneur Briecru, je me suis égarée. M'aideriez-vous à retrouver mon chemin ?

— Bien entendu, princesse. Puis-je cependant m'enquérir de la raison de votre présence dans cette partie de la forteresse ? l'interrogea-t-il en jetant un coup d'œil dans la direction d'où elle venait, comme s'il s'attendait à voir arriver quelqu'un. Comment vous êtes-vous retrouvée ici ?

— A dire vrai, je n'en ai pas la moindre idée. Je suivais la jeune servante qui était censée me mener à ma chambre et je me suis soudainement retrouvée à tourner en rond par ici. Nous sommes près des cuisines, n'est-ce pas ? Où sont-ils tous passés ?

— Le banquet a déjà commencé, madame, c'est pourquoi les couloirs sont déserts. Suivez-moi, je vous prie, l'invita-t-il avec un sourire aussi engageant qu'une porte de cachot, il est inutile que vous partagiez plus longtemps la société de ces coupe-jarrets.

— Qui sont ces gens, Briecru ? Ils me regardaient en bavant comme devant une pièce de viande.

Il soupira en la précédant sous une arche basse.

— Par ici, princesse, c'est un raccourci. Il attendit qu'elle l'ait rejoint avant d'ajouter. Vous avez raison, princesse, les manières de ces Acquiléens nous sont étrangères, et ils ont quant à eux les plus grandes difficultés à comprendre que, chez nous, une femme puisse régner sur des hommes. Cela rend, pour votre mère, les négociations encore plus tendues.

— Il m'a semblé quant à moi qu'elle s'entendait à merveille avec l'ambassadeur.

Briecru lui lança un regard où se mêlaient, à la grande satisfaction de Morla, l'embarras et un soupçon de honte.

— Je vous conjure de me pardonner cette regrettable méprise, Votre Altesse. Je suis certain que vous comprendrez que nous n'attendions pas votre venue et...

— Vous ignoriez que ma mère m'avait fait demander ?

Le visage de Briecru demeura aussi fermé qu'une forêt profonde.

— Vous saviez que j'étais en chemin, n'est-ce pas ?

— Certes, nous savions que vous étiez en chemin, pas que votre arrivée était imminente, éluda-t-il de telle sorte que Morla ne parvint pas à savoir s'il était réellement au courant.

— J'ai pu constater, en effet, que ma mère avait d'autres affaires urgentes à traiter.

Briecru laissa échapper un petit soupir qui pouvait être interprété comme un assentiment, et Morla se surprit à se demander pourquoi elle accordait une telle importance à tous ces petits détails insignifiants. *Sans doute parce qu'il ne laisse rien paraître. Son visage est comme un*

masque, ses plaisanteries sont banales et sa conversation se borne aux limites de sa fonction. Le Briecru de son souvenir était très différent. Il était Premier Chevalier de Meeve, lorsqu'elle était revenue de chez ses parents d'adoption. Il occupait la fonction de Lochlan. Lorsque était venu le terme de son engagement, Meeve ne l'avait pas choisi comme concubin pour Beltane, pour un an et un jour, comme elle avait coutume de le faire. Au lieu de ça, elle avait fait de lui son Maître Vacher, ce qui revenait à le mettre au rebut.

Morla était mariée à cette époque, mais l'histoire avait fait grand bruit, jusqu'à Dalraida

Briecru n'avait pas été en position de refuser. Il n'avait pas de terres, pas de titre, et il était le cinquième ou sixième enfant d'un petit chef de clan mineur, quelque part sur la côte près de Gar. Il avait donc accepté de se soumettre à ce qui n'était rien de moins qu'une humiliation publique, se retirant dans l'ombre pour laisser sa place à d'autres.

Meeve, bien entendu, ne voyait pas les choses ainsi. Morla savait précisément ce qui avait motivé sa décision. Elle avait cru discerner chez Briecru quelque chose d'unique, et elle avait su comment l'employer pour mettre pleinement à profit ces compétences cachées ; à son profit, évidemment.

Rapidement, ils enfilèrent deux volées de marches et ils se retrouvèrent devant une porte close devant laquelle il sembla hésiter.

— Qu'y a-t-il, Briecru ?

— Je ne sais pas exactement ce que vous a dit votre mère, Morla, mais elle n'est pas en grande forme, vous savez ? murmura-t-il en jetant un œil suspicieux à chaque extrémité du couloir désert.

Meeve ne lui avait-elle pas dit que personne en dehors de Lochlan n'était au courant ? Il n'était pas étonnant qu'il soit dans la confidence. Après tout il était presque aussi proche d'elle que l'était son Premier Chevalier, mais son instinct lui dicta néanmoins de choisir ses mots avec soin.

— Dans ce cas, je suis heureuse d'être là pour la soulager un peu, conclut-elle en poussant la porte.

Briecru comprit qu'elle venait de le congédier et s'inclina.

— Je vais immédiatement vous faire apporter un baquet d'eau, princesse. Descendez donc vous joindre à la fête quand vous serez prête. Il lui adressa de nouveau l'un de ses simulacres de sourire et s'éloigna.

Morla pénétra dans une pièce agréable, pourvue d'un grand lit et d'un coffre. Une chaise était disposée près de la fenêtre, qui donnait sur la cour où les convives commençaient à danser.

Certains jouaient à un jeu à base de gages qui consistait à boire de l'alcool et à jeter des pièces dans la fontaine au centre de la cour. Quelques gouttes de pluie vinrent s'écraser contre sa fenêtre. Les nuages bas apportaient un crépuscule précoce, mais il en fallait plus pour décourager la foule des danseurs qui s'écartèrent, en s'extasiant, devant le bœuf rôti entier que six hommes tiraient sur un chariot vers le centre de la cour.

Meeve était assise sur les genoux de l'ambassadeur qui s'était manifestement suffisamment remis de l'irruption de Morla pour accepter de porter une tunique brynnoise, ornée d'entrelacs complexes et rehaussée de minuscules gemmes. Le vêtement précieux mettait en valeur sa poitrine puissante sur laquelle tombait une barbe noire consciencieusement huilée.

Meeve se saisit d'une coupe ornée de pierres précieuses au passage d'un valet, et gratifia le jeune serviteur d'une tape sur la joue avant de lever son verre en l'honneur de ses invités.

Morla laissa son regard courir sur l'assemblée. Briecru se tenait seul sur un palier, à mi-hauteur de l'escalier qui menait à l'étage, et la fixait intensément au travers des vitraux, d'un regard qui la glaça. Leurs yeux se rencontrèrent et il fit un pas en arrière, disparaissant dans les ténèbres. Morla se réfugia derrière le lourd rideau qui masquait à demi sa fenêtre et chercha sa mère du regard. Son cœur fit un bond dans sa poitrine lorsqu'elle vit que l'ambassadeur ne buvait pas dans une coupe, mais bien dans un calice druidique ! Un calice sacré qui, à n'en pas douter, était bel et bien en argent. Meeve aurait-elle osé s'emparer du calice conservé par les druides au Bosquet d'Hawthorn ? *Non, elle n'aurait pas fait une chose pareille*, décida-t-elle. L'argent sacré des druides était protégé par des gardiens, et par tout un tas de charmes. Personne ne pouvait s'en approcher.

La foule jubilait, exhortant Meeve à faire cul sec. Elle fit une petite moue et rejeta la tête en arrière. L'assemblée exultait, encourageant la reine à chaque gorgée. Elle se rassit, et retourna la coupe sur la table, prouvant qu'elle était bien vide.

Les hourras fusèrent lorsqu'un cuisinier se hissa sur la carcasse du bœuf et commença à en découper d'immenses pièces fumantes et odorantes, tandis que Meeve était occupée à embrasser goulûment l'ambassadeur qui suçait avec application le vin qui coulait de sa bouche.

Non, elle n'aurait pas osé voler un calice au cœur du Bosquet, se répéta-t-elle, mais elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle se trompait, et elle sut alors pourquoi sa mère s'était empressée de renvoyer Connla et tous les autres druides. Elle s'éloigna de la fenêtre, déconcertée, et sentit de nouveau le regard de Briecru peser sur elle de l'autre côté de la cour.

Depuis le surplomb, Briecru regarda Morla disparaître parmi les ombres de sa chambre. Le parfum musqué de Meeve flottait encore autour de lui et, de là où il se trouvait, il pouvait voir l'abondante crinière de feu de la reine onduler dans son dos à la lumière chaude des torches. Sa robe de lin, ornée de fils d'or et d'argent, témoignait ostensiblement de sa richesse. Ses lèvres et ses joues étaient fardées de telle sorte qu'on l'aurait aisément crue en bonne santé.

Meeve se croyait atteinte du cancer qui avait emporté sa mère et chacune de ses tantes, par le passé. Elle en était tellement convaincue qu'elle pensait avoir encore au moins une année à vivre. Briecru, lui, savait qu'elle serait morte avant la Mi-Eté. Le poison faisait son œuvre. Il s'inclina lorsque Meeve leva les yeux vers lui et lança quelques applaudissements hypocrites en direction de la fontaine.

Les ingénieurs de la reine avaient fait en sorte que du vin pourpre plutôt que de l'eau jaillisse du chaos de rochers qui dominait la fontaine. Le vin s'écoulait avec force jusque dans le bassin, où il se mêlait à l'eau fraîche en un torrent bouillonnant. Une foule armée de coupes et de gobelets prit la fontaine d'assaut. Certains buvaient à grand bruit, à même leurs mains ramenées en coupe, tandis que d'autres hélaiement les serviteurs pour qu'on leur apporte davantage de récipients. Des paniers remplis de pain blanc et des meules entières de fromage circulaient au milieu des convives. Dans

un coin, un jeune barde, presque un enfant, se mit à chantonner. Les fêtes qu'organisait Meeve ridiculisaient toujours par leur opulence et leur faste toutes les autres Cours des chefs de clans brynnois. On se serait cru un jour de célébration religieuse, si ce n'était l'absence notable de druides dans leurs robes ornées d'argent.

Il entendit un bruit de pas dans son dos et le froissement de la soie sur les pierres du couloir. Quelqu'un se tenait juste derrière lui.

— Il va y avoir une diminution des profits sur les prochaines livraisons, informez-en votre maître, murmura Briecru.

— Vraiment ?

Encipio Sulpanus, secrétaire particulier et interprète au service de l'ambassadeur, croisa les bras sur sa poitrine en prenant soin de rester hors de vue des convives en contrebas.

— Morla est de retour, reprit Briecru. Meeve sera plus vigilante pendant un ou deux mois. Je ne pense pas être en mesure d'expédier le chargement habituel avant qu'on ne rentre les récoltes. Peut-être même pas avant l...

Le dernier mot mourut dans sa gorge tandis que l'Acquiléen le saisissait par-derrière et l'entraînait à l'abri d'une lourde tenture.

— Nous avons un accord, Brynman, siffla Sulpanus dans l'oreille de Briecru, les poils de sa barbe frottant contre son lobe, tandis que quelque chose de pointu s'enfonçait dans son dos, lui arrachant un petit cri. Peu m'importe à qui vous prenez ce grain, ajouta-t-il en appuyant un peu plus sur la lame.

Briecru s'arc-bouta contre l'avant-bras velu de son agresseur pour éviter que le poignard ne pénètre dans sa chair.

— Nous pouvons aisément vous remplacer, vous savez, reprit l'autre. Ce pays regorge de traîtres en puissance.

Briecru marmonna une injure et se libéra.

— Comment osez-vous ? cracha-t-il tandis que Sulpanus rengainait sa lame. Je doute fort que vous trouviez si facilement quelqu'un qui, comme moi, a l'oreille de la reine, et encore moins quelqu'un qui dispose des moyens et de l'opportunité de la supprimer.

— Votre poison n'agit pas aussi rapidement que vous nous l'aviez affirmé, murmura Sulpanus de son souffle chaud dans le cou de Briecru. Regardez-la. A ce rythme-là, elle sera encore sur le trône l'été prochain.

Il tendit le bras en direction de Meeve, en contrebas, occupée à boire dans la même vasque de Diodorian. Une vasque d'argent si large que chacun pouvait y boire sans gêner l'autre. *Des porcs s'abreuvant à la même auge*, songea Briecru, dégoûté par la vision de la reine de Brynhiver lapant du vin comme une truie, ses lèvres et ses joues maculées, comme un groin de goblin.

— Donnez-lui en davantage ! reprit Sulpanus.

— Comment pourrais-je l'inciter à en mettre plus ? Elle empeste déjà comme une putain hambrienne !

— Vous lui direz que l'ambassadeur apprécie tout particulièrement son parfum, ordonna le

Lacquiléen, en effleurant le pommeau de sa dague d'un geste sans équivoque. Et vous lui direz que l'information vient de moi, c'est compris ?

Meeve avait toujours été sensible à la flatterie, mais Briecru doutait fort qu'elle accepte de s'enduire davantage. Elle s'était déjà plainte à deux reprises que l'odeur masquait et gâtait la saveur des plats.

— Même de cette façon, ça prendra encore du temps, je n'y peux rien.

— Alors cessez de prendre soin d'elle comme vous le faites. Qu'elle s'émeuve, qu'elle s'énerve, qu'elle s'affaiblisse. Le poison abaisse ses défenses. Assurez-vous simplement qu'elle ne vive pas assez longtemps pour nous faire la guerre.

Briecru jeta de nouveau un œil dans la cour en contrebas, où Meeve s'était engagée dans un concours de boisson avec trois de ses Fiachnas allongés au sol pour les besoins du jeu.

— Vous pouvez être certain qu'elle fait son possible pour éviter qu...

— Vous trouverez bien un moyen. Quelque chose qui passera aisément pour un quiproquo. Les têtes brûlées ne manquent pas dans le pays, ce qu'il leur faut, c'est un prétexte, murmura Sulpanus de sa voix suave.

Cet homme est autant interprète que moi j'élève des vaches, songea Briecru avec amertume. Il ouvrit la bouche pour répondre et aperçut de nouveau le pâle visage de Morla à sa fenêtre, ses yeux noirs douloureusement fixés sur sa mère. *Il y a là une opportunité à saisir*. Il chercha Sulpanus du regard, mais il avait disparu comme un spectre sans même faire bouger une seule tenture. *Si ça se trouve, il était là avec moi depuis le début*, songea Briecru avec effroi.

La faim qui brûlait dans le regard de Morla avait alerté Briecru avant même qu'il ne reconnaisse la princesse. Lui seul savait à quel point les convois pour Dalraida étaient maigres, et lui seul savait pourquoi. Meeve avait ce défaut que dès lors qu'elle déléguait une tâche à quelqu'un elle s'empressait de ne plus du tout s'en soucier. S'il s'alliait à Morla avant même la mort de Meeve, il pouvait aisément en tirer avantage. *Les têtes brûlées ne manquent pas, ce qu'il leur faut, c'est un prétexte...*

Le royaume était plein d'esprits rebelles, et de chicaneurs, toujours prêts à rallumer de vieilles rancœurs ou à en inventer de nouvelles, mais rares étaient ceux qui disposaient des ressources nécessaires pour s'opposer à Meeve. Un seul avait les épaules assez solides ; Fengus d'Allovale. Meeve et lui passaient leur vie à s'asticoter à travers le royaume, à se chercher querelle sur les droits de pâture ou sur les taxes de gué quand ce n'était pas sur les impôts. Cependant, quand l'imminence de sa mort était devenue une évidence, Meeve s'était mis en tête que faire la paix avec Fengus était sa grande priorité, malgré un désaccord manifeste parmi certains de ses proches. Il y avait là un levier qu'il pouvait actionner. Il lui restait à déterminer de quelle façon et à quel moment.

Morla s'éloigna de nouveau de la fenêtre. Morla l'affamée, Morla l'efflanquée. Dans le dernier rapport qu'elle avait fait parvenir de Dalraida, elle mentionnait la mort d'un taureau et demandait qu'on lui fasse parvenir des veaux. Fengus-Da ne possédait-il pas un taureau légendaire, le Taureau Noir d'Avellach, songea-t-il avec malice, tandis que se déroulait lentement devant lui la trame des événements à venir. Il tenait le moyen de mettre Fengus en rage, de le forcer à faire voler en éclats la paix fragile que Meeve s'échinait à instaurer.

Il sourit en voyant les invités boire à la santé de Meeve, certain que Morla, elle, ne buvait pas de ce vin-là.

— Devons-nous continuer à creuser, Cailleach ? haleta Athair Emnoch, appuyé sur sa pelle, tandis que Catrione le rejoignait au sommet du Tor.

Les autres s'arrêtèrent de creuser et la fixèrent, espérant une pause.

L'après-midi tirait à sa fin et le temps se couvrait, mais le soleil brillait encore avec intensité et il faisait très chaud.

— Plus on creuse, plus il y a à creuser, gémit Athair. C'est comme si la terre elle-même résistait.

Catrione planta ses poings sur ses hanches et jeta un coup d'œil circulaire sur le sommet du Tor. Où que portât son regard, les progrès étaient maigres.

— Je pense que c'est exactement ce qui se passe, Athair. Bien, c'est inutile, nous n'arriverons pas à déloger les khouri-keen de cette manière.

Les hommes reposèrent leurs pelles et s'étirèrent. Catrione en profita pour inspecter les environs du Tor. La file continue de réfugiés qui se dirigeaient vers le Bosquet grossissait à mesure que leur parvenait le bruit de nouvelles incursions gobelines dans tout le pays.

Où est Tully quand j'ai besoin de lui ?

Athair Emnoch la rejoignit.

— Et maintenant ?

Elle le regarda, essayant de deviner ses pensées. Son visage était neutre et il prenait soin de parler d'une voix sans passion, mais ses yeux suivaient malgré lui la file ininterrompue de réfugiés qui venaient se réunir en un camp de fortune devant les portes du Bosquet.

— J'ai envoyé des corbeaux porter un message aux druides réunis à Ardagh, répondit-elle en resserrant ses bras autour de ses épaules, j'en ai également envoyé en direction d'Eaven Morna, au cas où certains seraient restés là-bas. Le chevalier de Meeve nous a affirmé que Connla y était encore.

Elle prit une profonde inspiration. Elle était épuisée et crasseuse ; ils l'étaient tous.

— Que tout le monde redescende se laver et prendre un peu de repos. Tous ces gens sont effrayés et ils ont grand besoin de notre soutien.

Niona marcha droit vers elle, sa pelle sur l'épaule.

— Avez-vous trouvé quelque chose d'utile dans les Chroniques, ma sœur ?

Catrione aurait tellement voulu lui répondre que oui, que toutes les réponses étaient là dans ces vieux morceaux d'écorce racornie.

— Je ne sais pas encore, j'aimerais en discuter avec les herboristes avant de me forger une opinion. Elles passent plus de temps à compulsier les Chroniques que ce qui se passe ici. Comme je le disais à Athair ici présent, j'ai envoyé des corbeaux vers Ardagh et Eaven Morna pour demander de l'aide.

— Et que ferons-nous en attendant ?

— En attendant... Eh bien, en attendant, nous allons tâcher d'organiser le chaos croissant qui s'accumule devant nos portes. Mais, avant toute chose, je veux que chacun prenne un peu de repos, dit-elle en élevant la voix afin d'être entendue de tous. Nous tiendrons conseil au souper.

Un nuage de poussière sur la route attira son attention, une troupe de cavaliers aux livrées familières revenaient au bercail. Tully était de retour.

— Je vous prie de m'excuser à présent, je dois m'entretenir avec le seigneur Tully, s'excusa-t-elle.

Et, avant que quiconque n'ait eu le temps d'ajouter quoi que ce soit, elle dévala le chemin vers la plaine, en sentant le regard de Niona planté dans son dos comme une lance.

Elle trouva Tully aux écuries.

— C'est difficile à dire..., commença-t-il

— Nous devons en conclure que Fengus-Da se trompe, au moins sur ce sujet, et nous préparer à affronter les gobelins. Il est inutile que vous perdiez votre temps ici, Tully, et je ne peux pas venir avec vous, je dois rester ici.

— Les ordres de votre père sont formels, je dois vous ramener à la maison, insista Tully avec obstination, les bras croisés sur la poitrine.

Catrione sentit naître un doute, une méfiance, vis-à-vis du vieux guerrier grisonnant qui savait si bien se prémunir contre ses sens druidiques. *Il me dissimule quelque chose.*

— Vous ne m'avez pas tout dit, Tully, n'est-ce pas ? l'interrogea-t-elle en élargissant magiquement ses sens, frôlant en esprit la conscience des autres chevaliers présents, butinant à la surface de leurs pensées immédiates, comme un papillon.

Tully s'attendait à cette forme d'interrogatoire et son esprit était une véritable forteresse, mais elle sentit à proximité un pic d'activité émotionnelle. Quelqu'un réagissait à ce qu'elle venait de dire. Elle cibra un peu plus sa recherche et localisa la source dans l'étable sur sa droite. Un jeune chevalier était nonchalamment appuyé contre le mur.

— Votre futur mari vous attend là-bas, dit-il malgré lui, les mots se bousculant hors de sa bouche avant qu'il n'ait eu le temps de plaquer ses mains contre ses lèvres.

Catrione le dévisagea.

— Mon futur mari ! s'exclama-t-elle en se tournant vers Tully. Est-ce vrai ?

Tully acquiesça à contrecœur.

— Combien de fois devrai-je vous répéter de ne penser à rien quand il y a un druide dans les parages ? N'importe quel druide ! ajouta-t-il à l'intention du chevalier.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec les petites intrigues de mon père, Tully ! Retournez là-bas et transmettez-lui ce message.

— Ça n'a rien d'un jeu, Catrione, il s'inquiète pour vous, et pour le pays.

— Et qui est cet homme pour qui il voudrait me voir renoncer à mes vœux ?

— Le fils aîné de Meeve.

— Le petit frère de Deirdre ? Bran ? Mais c'est encore un enfant ! Il ne doit pas avoir plus de

dix...

— Elle a un autre fils, apparemment, dont personne n'a jamais entendu parler. Il aurait vécu du côté de Far Nearing jusqu'à ce jour et Meeve se serait, semble-t-il, récemment mis en tête de se soucier de son sort. Votre père pense tenir là le moyen d'unir deux des plus grandes nations de Brynhiver. Callie, il faut que vous compreniez que c'est l'une des rares occasions où votre père et Meeve tombent d'accord sur un sujet.

Le monde est définitivement devenu fou. La réalité est en train de basculer. Les fils qui maintiennent toutes choses dans un ensemble cohérent commencent à se déliter, à glisser vers le néant.

La voix de Deirdre vint se glisser dans son esprit. *N'as-tu jamais espéré qu'un jour un homme viendrait ?...* Et pendant un instant elle eut de nouveau treize ans. *N'as-tu jamais espéré que viendrait un jour un homme qui t'est destiné, un homme pour qui tu serais prête à tout quitter ?* Termuid était venu et toutes deux avaient préféré rester. *Mais s'il revenait ?* lui murmura la petite voix du démon qui vivait dans la chaleur de sa chair. Catrione se pressa les tempes pour chasser cette voix issue de son passé.

— Je ne partirai pas, Tully.

— Nous restons aussi, dans ce cas. Ne vous souciez pas du gîte et du couvert, nous pouvons nous occuper de nous-mêmes, et même fournir le nécessaire aux autres. Fengus Da veut vous protéger, et moi aussi. C'est ce que nous voulons tous, ajouta-t-il en jetant un regard aux hommes alentour. Et dans la mesure où nous ne souhaitons pas vous enlever nous n'avons guère d'autre choix.

Pendant un moment, et malgré les circonstances, Catrione eut presque envie de rire. Elle ouvrit la bouche et une voix douce se faufila dans son esprit. *Père.* Catrione se retourna, et chercha en tous sens la source de cette intrusion.

Père, répéta la voix dans un chuchotement. *Père est en chemin.*

— Tully, est-ce que vous venez de dire que mon père était en chemin ?

— Non, madame, j'ai simplement dit que nous allions demeurer ici.

Père est en chemin. La voix était à peine plus forte qu'un soupir.

— Très bien, Tully. Vous pouvez rester, naturellement. J... J'ai du travail à présent. Elle s'éloigna à pas rapides en direction de l'herboristerie, concentrée, tous ses sens druidiques en alerte, mais un tourbillon gris et terne les masquait presque entièrement. Elle ne percevait qu'un paysage vide et déprimant où brillaient faiblement et par intermittence de faibles lueurs. *Père est en chemin. N'as-tu jamais espéré qu'un jour un homme viendrait ? Un époux ?* Les mots tournoyaient jusqu'à l'absurde, scandés par la voix de Deirdre, ils faisaient vibrer ses os et son crâne.

— Assez ! hurla-t-elle en plaquant ses mains sur ses oreilles.

Elle ouvrit les yeux et découvrit la foule des réfugiés, le regard tourné vers elle. Instinctivement, elle regarda en direction du Tor. Une abominable perspective lui traversa l'esprit. Elle saisit ses jupons et s'élança en direction de l'herboristerie, où Bride et Baeve préparaient leurs décoctions. Elles levèrent brusquement les yeux lorsqu'elle fit irruption dans le bâtiment et Baeve reposa son

pilon.

— Qu'y a-t-il, Catrione ?

— Nous devons étudier de nouveau les écorces, consulter les Chroniques. Cet enfant, l'enfant de Deirdre... Je crois que Termuid est en chemin et que toutes ces références à un enfant qui ne peut être occis de la main d'un homme ou d'une femme... Je crois... Je crois que c'est de l'enfant de Deirdre qu'il s'agit, haleta-t-elle le souffle court.

— Allons, allons, ma petite, la rassura Bride, asseyez-vous. Vous êtes tout essoufflée. Allez donc lui chercher un peu d'eau, Sora.

Elles l'assirent sur un banc et lui mirent un gobelet exhalant de puissantes senteurs épicées dans les mains. Baeve la regarda boire sans dire un mot et, quand elle eut terminé, reprit le récipient des mains tremblantes de Catrione.

— Je l'ai entendu, murmura Catrione en les regardant tour à tour au fond des yeux. J'en suis certaine, il disait « Père est en chemin ».

— Votre père ? s'étonna Bride.

— Non, non, le père de l'enfant, Termuid. J'ai le pressentiment qu'il revient par ici et que cet enfant... Cet enfant...

Elle agrippa la main de Baeve.

— Vous l'avez dit vous-même : en plus de quarante ans d'exercice, jamais vous n'avez vu quelque chose d'aussi étrange. Souvenez-vous à quoi ressemblait Deirdre. Elle est devenue cette créature hideuse et elle fait des choses... comment a-t-elle pu atteindre le Tor, par exemple, et... Et comment est-elle montée au sommet ? Et puis comment s'y est-elle prise pour se glisser dans la salle du Chapitre et dérober les cristaux khouris ? Le temps nous est compté, si nous attendons le retour des corbeaux d'Ardagh, il sera trop tard. Je vous en prie, vous connaissez les arcanes des onguents et des herbes mieux que quiconque, il faut que nous consultions les Chroniques !

Bride et Baeve échangèrent un regard.

— Allez chercher les écorces, Sora, lui demanda Bride.

— Toutes ?

— Toutes.

Cwynn n'aurait pas su dire avec certitude à quel moment la nature vraiment étrange du chien blanc lui avait sauté aux yeux. Peut-être était-ce le fait qu'Eoch accepte de suivre cet animal avec une confiance aveugle qui lui avait mis la puce à l'oreille, ou peut-être était-ce sa capacité à marcher des heures durant sans jamais lever la patte. Comme en réponse à ses réflexions, le chien gagna le bord du chemin, renifla une souche contre laquelle il se soulagea en regardant Cwynn, l'air de dire : « C'est ça que tu voulais ? »

Cwynn était perplexe, mais le chien poursuivit sa route comme si de rien n'était. *Est-ce que cet animal sait seulement où il va ?* Les rares voyageurs qu'ils avaient croisés avaient tous confirmé

qu'ils étaient bien sur la route qui menait à Ardagh. Tous leur avaient désigné l'est du doigt et le chien avait repris sa route.

La lumière était douce, et étendait comme un dais doré sur toutes choses. Les collines verdoyantes étaient parsemées de taches rouges et vertes où poussaient le trèfle, la bruyère et la sauge. Un petit vent soufflait dans son dos, soulevant la poussière rouge du chemin de terre. Il leur arrivait de traverser de loin en loin des hameaux où des hommes et des femmes plaisantaient, se racontaient des histoires et chantaient autour de petits feux. Personne ne semblait avoir de tâches précises à accomplir et, à dire vrai, rien ne semblait manquer ou justifier que l'on se mette à travailler. Les maisons étaient propres, les gens soignés, toutes choses baignaient dans un halo lumineux et les gens semblaient heureux, souriant et agitant la main à son passage.

Il fit en chemin la rencontre d'une vieille femme portant un panier rempli des pommes les plus appétissantes qu'il lui ait été donné de voir. Elle venait de les cueillir, à l'évidence, et certaines portaient encore des morceaux de branches couverts de feuilles vertes. Elle lui sourit et leva le panier à son intention, afin qu'il en choisisse une à son goût.

Le soleil jouait dans ses cheveux, y faisant danser des reflets argentés. Elle avait des yeux d'un bleu profond et des taches de rousseur qui lui mangeaient joliment le bas du visage.

A Far Nearing, les pommes pouvaient difficilement prétendre au titre de fruits. Se pouvait-il que le climat sur le continent soit aussi différent ?

— Où avez-vous trouvé ces pommes ? lui demanda-t-il.

— Par là, répondit-elle en désignant les collines couvertes de pommiers qui ondulaient jusqu'à l'horizon, leurs branches si lourdement chargées de fruits qu'elles touchaient presque le sol. Prenez-en une, si vous voulez, et, quand vous verrez Bran, dites-lui qu'Aeffie La Pomme lui passe le bonjour.

Sans même réfléchir, Cwynn se saisit du panier et prit une pomme. Elle était tiède de la chaleur du soleil et il pouvait presque ressentir à travers la peau la richesse du jus qui la gorgeait. Il saliva d'avance et déglutit à la simple idée d'un quartier croquant entre ses dents.

— Quelle variété est-ce ? demanda-t-il, mais la vieille femme s'était envolée.

Le chien agita la queue et aboya avec conviction. Eoch se remit en route, et Cwynn courut à sa suite en glissant la pomme dans sa besace.

La route fit un coude et Cwynn aurait juré que le soleil avait changé de place dans le ciel. Le paysage était également très différent. Le chemin rouge et lumineux avait fait place à un ruban rocailleux et inégal. Le bruit d'une cascade lui parvint à quelque distance du sentier et il vit une petite chute d'eau en contrebas. Il jeta un regard en arrière et constata que ce qu'il contemplait n'avait rien de commun avec le paysage qu'il venait de traverser. La forêt les cernait de toutes parts, sombre et menaçante dans le crépuscule. Disparues les douces collines, envolée la chaude lumière.

Dans le ciel, les premières étoiles perçaient la voûte et il eut le sentiment non seulement d'avoir pris un gigantesque raccourci, mais aussi d'avoir fait un bond dans le temps. Il mit pied à terre et contempla les environs. Le chien blanc lui courut autour en agitant la queue et, près de lui, Eoch hennit en levant la tête, le poussant dans le dos de son mufle rose et humide, tandis qu'un

brouillard épais se levait autour d'eux. Une lumière étrange glissait sur les collines, un chatoiement lunaire qui faisait scintiller le faîte des arbres. Jamais il n'avait contemplé un tel spectacle auparavant.

Où suis-je ? Comment suis-je arrivé là ? Est-ce que c'est vraiment la route d'Ardagh ?

— C'est le bon chemin, mon gros, tu es sûr ? demanda-t-il au chien. C'est bien Ardagh par là ?

Le chien se contenta d'aboyer joyeusement en allant et venant sur la route, bientôt suivi d'Eoch qui hennit vivement et s'élança à sa suite, forçant Cwynn à sauter en selle en catastrophe, les doigts serrés sur les rênes pour éviter de basculer.

Les bâtiments de La Boulaie des Druides Blancs étaient visibles au-delà des arbres lorsque Termuid franchit la frontière crépusculaire entre les mondes. Il frissonna en sentant la métamorphose qui s'opérait en lui à son corps défendant. Sa chair se réorganisait autour de ses os, comme un vêtement que l'on réajuste.

Je ne me fais pas seulement passer pour un mortel, je deviens l'un d'eux, tout comme je suis parvenu à devenir un goblin. Je me demande ce que Finnabar dirait de ça... Non, peu m'importe son avis, celui d'Auberon ou de Loriana, songea-t-il en s'appuyant contre le tronc d'un arbre, indécis et confus, comme chaque fois que se posait le problème de sa nature profonde. Il était nu, il lui fallait gagner la blanchisserie et s'arranger pour voler quelques vêtements, mais sans la cape d'ombre ses chances de se faufiler à l'intérieur, même par une porte dérobée, étaient assez maigres.

Et puis il y avait tous ces gens réunis devant les grandes portes. *Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?* se demanda-t-il en se faufilant dans les buissons. La plupart semblaient être des fermiers et des bergers, tous membres de clans locaux. Il se souvint alors des mortels dont les gobelins avaient fait leur festin et songea que ces gens fuyaient certainement la rumeur de la maraude, voire la menace tangible des gobelins.

Il avisa un chariot non loin de l'endroit où il se trouvait. Il n'était pas gardé et semblait contenir des tartans et des pantalons.

Il terminait d'ajuster sa ceinture de fortune autour de sa taille lorsqu'il entendit pour la première fois la voix. *Père.*

Timias sursauta et jeta un regard alentour. La voix était aussi faible que le bruissement des ailes d'un papillon, aussi fragile que le panache sur la queue d'un dragon et aussi émouvante que le bêlement d'un agneau. *Père.*

Père, es-tu en chemin ?

Timias était interloqué. Il se tourna en direction du Tor et s'éloigna du tumulte de la foule des réfugiés.

Père ? demanda de nouveau la voix, avec des accents joyeux. *Tu me connais, n'est-ce pas,* songea Timias, le cœur battant dans sa poitrine humaine, soudain submergé par une joie si intense qu'il en eut le souffle coupé.

Père !

Timias était désorienté. Il tituba, se raccrocha à la branche d'un arbre et se laissa glisser au sol. La terre semblait vibrer et chaque brin d'herbe lui envoyait des décharges d'énergie qui lui remontaient le long de l'échine. Était-il possible que le charme qu'il avait tissé avec Deirdre ait donné naissance à un enfant ? Un enfant conçu alors même qu'ils tissaient la cape d'ombre. Timias était à la fois émerveillé et submergé d'émotions contradictoires.

Je suis un mortel, se répéta-t-il en levant ses mains calleuses aux ongles cassés devant ses yeux. *Les mortels et les sylphes ne peuvent pas s'accoupler*. Il passa sa main sur ses joues, éprouvant la rudesse de sa barbe. *Alors je suis quoi ?* se demanda-t-il pour la centième fois. *Quelle sorte de créature suis-je donc ? Suis-je mortel, gobelin, sylphe, un improbable mélange des trois, ou quelque chose de tout à fait différent, d'inconnu. J'ignore ce que je suis, mais ce dont je suis certain, c'est que j'ai un enfant. Un enfant qui me reconnaît comme son père !* Il laissa avec prudence le contact s'établir avec l'esprit de l'enfant et tenta de lui répondre. *Mon enfant ?* La réponse fusa plus vite qu'une flèche, une supplique joyeuse qui résonna dans son esprit comme le tintement de mille cloches. *Ici... Ici... Ici...*

ICI.

Il s'était attendu à tout sauf à ça. *Il existe, ce n'est pas un mirage !* Cette idée l'accompagna tandis qu'il fendait la foule. Il avançait, oubliant les hommes et les chevaux, oubliant la prudence, subjugué à l'idée que de la magie avait pu naître la vie.

Lui et Deirdre, dans l'étreinte qui leur avait permis de créer la cape, avaient conçu un enfant. Lorsque les sylphes et les druides s'unissaient rituellement sur les collines et dans les bois, leur union demeurait toujours stérile, mais Deirdre et lui... Ils avaient accompli l'impensable, l'impossible.

Finnavar, que son nom soit à jamais maudit, avait raison. Il était différent des autres sylphes, et il était différent des mortels, mais pour la première fois de son existence il s'en moquait. Une image oppressante emplit son esprit alors qu'il atteignait le pied du Tor. Une sensation de chaleur, d'humidité. Il sentit le poids des murs de terre autour de lui.

ICI, PÈRE... À L'AIDE... ICI !

Le cri de désespoir le galvanisa. Il se ressaisit, chassant l'image de son esprit, et il entama l'ascension du Tor, bien décidé à en découdre avec ce qui menaçait son enfant, homme, bête ou druide

— Je l'ai ! murmura Catrione dans l'air étouffant de l'herboristerie où s'affairaient les quatre femmes, penchées sur les antiques morceaux d'écorce de bouleau, s'échinant à en déchiffrer les obscurs glyphes.

« *L'enfant qui ne peut mourir de la main de l'homme ou de la femme...* » Son doigt parcourait fébrilement le texte. « *Une fois par cycle... un ultime enfant naît de l'union de la Mère et d'Herne, sa venue annonçant une période de grande confusion et de chaos jusqu'à ce qu'il...* »

Sa voix se brisa.

— Le reste... Le reste est... illisible, je n'arrive pas à déchiffrer ce symbole, mais, n'est pas celui de la mort.

— Celui de l'équilibre peut-être ? hasarda Sora

— Oui, cela ferait sens avec le reste du texte. Et puis je ne serais pas contre un peu d'harmonie dans tout ce chaos, ajouta Baeve en embrassant la pièce du regard.

— Là ! Je crois que j'ai quelque chose, s'exclama Catrione en se penchant de nouveau sur les parchemins. A chaque cycle, l'univers tout entier est dispersé puis assemblé à nouveau, comme un gigantesque puzzle. Lors de cette vaste réorganisation, chaque pièce peut potentiellement prendre une place prépondérante. Autrement dit, si nous n'y prenons pas garde, les gobelins pourraient parfaitement se rendre maîtres du pays, termina-t-elle en tapotant l'antique pièce de bois qui s'effrita légèrement sous son ongle.

— Oh !

— Attention, ils sont fragiles, la prévint Bride, mécontente. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les khouri-keen ne sont pas au courant de ces choses.

— Je suppose que cela signifie que nous ne sommes pas totalement démunis face aux événements qui se préparent. Il est en notre pouvoir de choisir une voie plutôt qu'une autre, de faire en sorte qu'une pièce du puzzle devienne prépondérante... Ce qui implique aussi de savoir ce à quoi nous sommes prêts à renoncer, et ce que nous sommes prêts à risquer.

Son regard plongea au-delà des glyphes gravés dans la pièce de bois. *Nous aurons tous à faire ce choix pour nous-mêmes. Deirdre a tout risqué, jusqu'à sa vie, en toute connaissance de cause et elle a payé et paie encore très cher cette audace... Et j'aurais très bien pu me retrouver à sa place, ou Sora, ou n'importe laquelle d'entre nous.* Les parchemins n'avaient plus rien à lui révéler.

— Il en manque une partie. Regardez ici, le texte se termine de façon abrupte et passe directement à une recette d'hydromel.

— Et il n'y a rien d'autre sur cet enfant qui ne peut pas mourir ? s'enquit Baeve, tout cela est frappé du sceau du maléfice. N'y a-t-il rien que nous puissions faire ?

— Il y aurait bien un moyen, intervint Sora, j'avais l'intention de vous en faire part, Catrione. J'y ai pensé dès que vous êtes entrée. Il s'agit de ce passage, ici, vous voyez. Elle fouilla dans les fragiles parchemins. Voilà. Ce passage parle de suivre les racines des arbres jusque dans le sol.

On raconte que les anciens druides pouvaient voyager ainsi sur de grandes distances.

— Et comment sommes-nous supposées nous y prendre, renifla Bride, sceptique.

— La méthode y est décrite en détail, répondit Sora en tendant le parchemin à Catrione. J'ai toujours voulu essayer, mais la peur m'a retenue jusqu'à aujourd'hui.

Catrione leva les yeux sur la petite assemblée.

— Peut-être que Deirdre n'a pas eu peur, elle. Cela expliquerait sa facilité à entrer et sortir du Tor.

— Termuid a passé beaucoup de temps à étudier ces textes, murmura Sora en piquant un fard, j'aurais sans doute dû vous le dire plus tôt.

— Il a quoi ? Qu... quand ? bredouilla Bride, folle de rage, mais pourquoi n'en avoir jamais p...

— Doucement, s'interposa Baeve en prenant la main de Sora. Chacun est libre de consulter les Chroniques.

— Oui, mais personne ne le fait jamais. Ça ne t'a pas effleuré l'esprit un instant qu'il y avait là quelque chose de bizarre, ma petite ?

Sora se tordait les mains en fixant ses pieds, penaude. *Elle aussi était sous son charme. Nous l'étions toutes, pas seulement Deirdre et moi.* Une sensation désagréable lui tordait les entrailles, comme le mouvement d'un serpent sortant de son sommeil. Elle se leva brusquement et prit les mains de Sora dans les siennes.

— Quelle importance, maintenant, Bride ? Nous ignorons ce qu'il cherchait, et nous ignorons s'il le savait lui-même. Allons, tâchons d'utiliser ces parchemins au mieux. Peut-être parviendrons-nous à pénétrer sous le Tor afin de nous faire une idée de la situation, ensuite nous ferons en sorte de récupérer le cristal khouri. Ce qui importe, pour l'heure, Sora, ce n'est pas ce que vous avez fait ou non, ni pourquoi vous vous êtes tue. Espérons simplement que nous arriverons à comprendre ce que Deirdre et Termuid ont, eux, assimilé et faisons en sorte de le mettre à profit.

Le chien blanc courait sur la prairie, droit vers la ligne d'arbres qui ceinturait la base du Tor, dont le sommet, couronné de deux cercles de pierres levées, s'élevait au-dessus du faîte des plus hauts bouleaux.

Cwynn faisait de son mieux pour ne pas perdre le chien de vue dans le jour mourant. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait, mais il était certain en tout cas que la communauté installée au pied du Tor n'était pas celle d'Ardagh. Il ignorait d'ailleurs totalement quelle distance il pouvait bien avoir parcouru en une journée, et combien de lieues le séparaient encore du cœur du pouvoir druidique. Il fut tenté d'emprunter la route qui menait droit vers la petite communauté, mais le chien ne lui en laissa pas le loisir, jappant et sautant sans cesse devant Eoch qui ne faisait de son côté aucun effort pour obéir à son cavalier, malgré l'insistance de Cwynn sur les rênes. La jument renâclait, tapait du pied et finalement s'immobilisait. *Soit,*

d'accord, j'abandonne, je vous suis. Mais au nom du Cornu où est-ce que vous m'emmenez ?

Un minuscule sentier montait en pente douce à l'assaut du Tor, mais il avisa aussi une volée de marches taillée dans la roche, renforcée de morceaux de pierre, qui menait à une sorte de passage, puis s'enfonçait sous la colline. Le chien blanc s'arrêta à mi-hauteur des marches, les oreilles dressées, en alerte. Cwynn n'était pas à son aise, lorsqu'il atteignit à son tour le pied du Tor. La ligne d'arbres qu'il avait aperçue plus tôt était formée d'une unique essence d'arbres ; des bouleaux blancs. Il mit pied à terre et enroula les rênes à une branche basse.

— Tu m'attends ici.

Il tapota la tête d'Eoch et croisa ses grands yeux liquides dans la lumière mourante du crépuscule. Il suivit le chien le long de l'escalier, la main sur le pommeau de sa dague, attentif au paysage qui se dévoilait dans son dos à mesure qu'il grimpait. Il pouvait à présent voir, au-delà de la cime des arbres, les toits de chaume de la petite communauté druidique. Les cheminées laissaient échapper leur panache de fumée blanche et des effluves de galettes d'avoine encore chaudes. L'endroit semblait grouiller d'une activité fébrile et, soudain, sans crier gare, le souvenir de son foyer le submergea. Il pensa à Argael, à Ariene, aux palourdes baignant dans leur sauce et il en eut l'eau à la bouche ; c'est alors que le chien grogna.

Cwynn regarda vivement dans sa direction. L'animal était prêt à bondir, la queue basse, les oreilles en arrière. Il regarda autour de lui, mais le Tor semblait désert. *Tout le monde est en train de dîner*, songea-t-il, et immédiatement son estomac se mit à gronder. Le chien grognait toujours, silhouette menaçante se découpant sur un ciel pourpre percé de quelques étoiles.

Cwynn fit une halte et scruta le couvert des arbres, mais rien ne bougeait.

— M'est avis qu'il n'y a rien d'autre par là qu'Eoch, mon bonhomme ! lança-t-il au chien par-dessus son épaule.

L'animal avait atteint le sommet du Tor et semblait maintenant caresser le sol en agitant la queue. Comment est-ce qu'un chien peut faire un truc pareil ? se demanda-t-il à voix haute, mais seul le vent lui répondit. Il avala les quelques marches restantes et constata aux marques sur le sol que de nombreuses personnes avaient arpenté le Tor dans la journée. Il y avait aussi des traces d'amorces d'excavations comblées par des pierres, mais d'où sourdait malgré tout une vague odeur nauséabonde. Le chien aboya de nouveau.

— J'arrive.

Le sol se souleva, comme si une gigantesque créature nichée sous ses pieds se retournait dans son sommeil. Il perdit l'équilibre, tomba à genoux et bascula face contre terre tandis que son crochet venait se planter dans le sol herbeux. Le chien grondait plus fort, les poils dressés, et il grattait le sol. *Il y a quelque chose là-dessous, quelque chose qui effraie le chien*. Il lutta un moment pour dégager son crochet de la motte de terre, sous un ciel à présent noir, où ne subsistait qu'une vague lueur lavande à l'est.

Le chien n'était plus qu'une silhouette blanche indistincte. Cwynn se remit sur pied tant bien que mal, maudissant les creux et les bosses qui rendaient si pénible sa progression dans le noir. Lorsqu'il atteignit le sommet, il était maculé de terre et de boue. Le chien se tenait derrière une grande pierre levée, à l'opposé, et il grattait le sol. Cwynn s'approcha et constata que le chien avait dégagé un vieil anneau de métal. Il se mit également à l'ouvrage et bientôt c'est un panneau

de bois qui apparut dans le sol.

— C'est une porte, hein ? murmura-t-il au chien, dont la conduite était sans équivoque : il patrouillait maintenant sur tout le pourtour du Tor, aux aguets, agitant la queue.

Cwynn s'agenouilla et essaya de tirer l'anneau. Il colla son visage contre les lattes en essayant de discerner quelque chose au travers. *Si seulement j'avais une torche !* maugréa-t-il. Une odeur méphitique lui sauta aux narines, la même que celle qu'il avait sentie lorsque le chien creusait, un peu plus loin. Il essaya de faire jouer une des lattes qui se brisa sous sa poigne. Le chien s'assit, et se mit à hurler à la lune.

— Tu veux que je descende là-dedans, bonhomme, hein, c'est ça ?

Le chien se colla à lui et le poussa de la gueule, lui lécha la main, se frotta à sa jambe. Cwynn poussa un profond soupir et acheva de dégager le passage. Les lattes se brisèrent et se dispersèrent, dévoilant une volée de marches qui s'enfonçaient dans les ténèbres.

— Ohé, y'a quelqu'un là-dessous ?

L'air pestilentiel le prit à la gorge. *Impossible de voir jusqu'où s'enfoncent les marches.*

— Je crois qu'on va tâcher de trouver un autre chemin, mon bonhomme, lâcha Cwynn à l'intention du chien blanc.

Mais l'animal lui barra le chemin, se glissa entre ses jambes et lui fit perdre l'équilibre. Cwynn bascula dans le trou et dévala les marches humides. Ses yeux s'accoutumèrent lentement à l'obscurité ambiante, mais les ténèbres étaient si épaisses qu'il n'y voyait quasiment rien. Depuis le haut des marches, il entendit le chien aboyer deux fois à son intention.

— Ça va, je vais bien ! lui cria Cwynn en retour tout en se remettant sur ses pieds.

Son crochet était de nouveau coincé entre deux dalles et le harnais de cuir qui le maintenait attaché à son moignon s'était pris dans une saillie de rocher.

— Hé, bonhomme, tu ne veux pas descendre me voir ?

Mais le chien lui tourna ostensiblement le dos et grogna sur quelqu'un ou quelque chose qui se trouvait hors de vue de Cwynn. Il dégagea son crochet et le remit en place. *Dans quel pétrin je me suis encore fourré, moi ? Et comment je vais sortir de là ?* Le chien grognait de plus belle, menaçant. L'odeur abominable s'intensifiait autour de lui et il lui sembla entendre un bruit. Comme un gémissement, et la terre se mit à trembler. Il essaya de nouveau de percer les ténèbres et vit avec stupeur une multitude d'yeux minuscules fixés sur lui. Il frissonna et fit un pas en arrière. Il devait y avoir des centaines de ces petites créatures maigrelettes aux oreilles immenses et aux grands yeux démesurés, qui chuchotaient entre elles, réunies en cercle autour d'une masse au centre de la pièce. La chose était chauve et les yeux qui le fixaient avaient sans doute été ceux d'un humain, mais ils brillaient d'une lueur surnaturelle, comme ceux d'un chat dans le noir, et son ventre était atrocement distendu.

La chose ouvrit la bouche et son gémissement fit trembler le sol, provoquant une vague de mouvements chez les petites créatures qui s'agitèrent comme une horde de criquets. Puis elle poussa un cri strident et deux bras émergèrent de son ventre, terminés par deux mains humaines.

— Aide-moi..., ânonna la créature. Elle...

Cwynn était comme paralysé et il resta là à contempler l'écœurante naissance. Avec un bruit humide et organique, le tronc de la chose tomba au sol dans une flaque de laitance. La créature avait quelque chose d'un gigantesque asticot : blanc, visqueux. Son corps improbable s'articulait en deux parties et se terminait par une queue bifide à l'extrémité de laquelle se trouvaient deux pieds également humains.

Dix doigts de pied, nota Cwynn comme dans un cauchemar fiévreux. La chose avait également deux excroissances qui lui servaient de bras, terminées par deux petites mains potelées. Juste au niveau du cou.

Ses deux grands yeux roulèrent, embrassant son environnement, avant de se poser sur Cwynn, qui faisait des efforts surhumains pour tenter d'appréhender la scène inimaginable qui se déroulait sous ses yeux.

De l'autre côté de la pièce, il entendit un sifflement, et un serpent rampa vers lui. La créature tout juste mise au monde le regarda de nouveau.

— Tu n'es pas Père ! siffla-t-elle de sa petite bouche rose.

— Et toi tu es une aberration, répondit Cwynn sans réfléchir.

Il leva son crochet, et l'enfonça dans la poitrine de la chose d'un geste vif, ouvrant quasiment la créature en deux comme un poisson que l'on vide. Un mucus vert et pourpre se répandit sur le sol et vint tremper ses bottes... Et cette chose qui ne le quittait pas des yeux !

Les rochers autour de lui commencèrent à bouger et Cwynn entendit au loin le hurlement du chien. Une partie de la voûte minérale s'effondra et, au-delà de l'éboulis, il vit une haute silhouette qui lui faisait face.

— Je vais te tuer, mortel, hurla le nouvel arrivant qui semblait avoir une queue de gobelin, en se jetant sur lui.

Cwynn était encore sous le coup de la scène traumatisante qui venait de se jouer, hypnotisé par le regard de la chose immonde qui ne le quittait pas. Il tourna les talons et tenta de fuir, mais son front heurta un étai de bois et le monde disparut dans un grand tourbillon noir, tandis qu'il sentait deux mains se refermer sur sa gorge.

Catrione ferma les yeux, le dos appuyé à l'immense bouleau blanc qui avait donné son nom au Bosquet. L'écorce verte était douce contre sa peau et l'herbe exhalait sa fraîcheur au pied de l'arbre séculaire. Elle sentit naître au plus profond de son ventre les pulsations d'énergie préliminaires à toute manipulation magique, mais cette fois elle se lançait dans l'inconnu.

D'après ce que lui avait dit Sora, il lui faudrait se livrer à l'arbre, corps et âme. Elle prit une profonde inspiration, à l'ombre de l'arbre gigantesque, et sentit la sueur dégouliner dans son dos, tandis qu'un picotement lui parcourait les membres au contact de l'écorce. Le froid pénétra ses chairs, courut le long de ses veines, changeant ses os en plomb.

Par l'aulne, le frêne et le bouleau.

Par l'if, le hêtre et le sureau.

La vigne, liée au noisetier.

Chêne, houx et saule en trinité...

Elle se mit à scander le nom des arbres, guidée par le rythme lent du végétal, en se laissant glisser au pied du bouleau blanc. Ses cheveux détachés vinrent caresser son dos nu. Elle ramena ses genoux contre sa poitrine, enveloppa ses pieds de ses deux mains, bercée par les voix de Sora, de Bride et de Baeve qui inspiraient et expiraient lourdement, tout en psalmodiant de façon hypnotique.

Un frémissement parcourut le tronc du bouleau et elle sentit quelque chose jaillir des profondeurs, pénétrer en elle et remonter le long de son coccyx. Une rafale d'énergie pure, si violente qu'elle étouffa un cri. Elle ouvrit instinctivement les yeux ; elle n'était plus dans le Bosquet. Le monde n'était que nuances de gris et la forêt la cernait de toutes parts en une voûte de branches entremêlées qui semblait monter jusqu'aux étoiles et lui voilait le ciel. Elle prit brutalement conscience que son corps avait changé. Son enveloppe longiligne rampait parmi les feuilles qui tapissaient le sol comme une vague courant sur l'eau. Elle entrevit du coin de l'œil une souris surdimensionnée qui s'enfuyait et perçut le frémissement d'une langue noire et bifide entre ses yeux. Cela confirmait ses soupçons.

Elle était devenue Serpent.

Elle réprima un hoquet de révolte et se força à ne penser qu'à sa respiration, à apprendre à regarder avec les yeux de Serpent, à entendre avec ses nouveaux sens. *Tout ça semble trop simple, je n'ai pas pu réussir à faire ça toute seule*, songea-t-elle en s'efforçant de ne plus penser comme un être humain. *Je suis une vipère des montagnes, un serpent des rivières et, en tant que tel, je suis libre de me faufiler parmi les gobelins et les sylphes à leur insu, je peux me faufiler dans des endroits inaccessibles à l'homme*. Elle parvint enfin à s'abandonner à sa nature et à ses sens reptiliens, bercée par le lent mouvement de la reptation.

Elle glissa parmi les souches, les feuilles et les branchages, gracieuse comme une minuscule rivière noire. Une ouverture dans l'amas de racines d'un gros arbre attira son attention. Le sol était parsemé de glands, l'arbre devait être un chêne.

Manges-en un. Cette idée soudaine tenait plus de l'injonction extérieure que de l'expression de son libre arbitre.

Catrione lécha précautionneusement un gland et une explosion d'impressions l'envahit de la tête à la queue. La saveur de l'humus s'y mêlait à des sensations si totalement étranges qu'il n'y avait aucun mot dans le langage humain pour les décrire. Elle laissa ces frissons inédits la parcourir et, lorsqu'elle engloutit le gland, l'ouverture au pied du chêne lui sembla encore plus accueillante.

Même à présent qu'elle était Serpent, Catrione eut une hésitation avant de s'enfoncer dans le passage sombre ; elle avait toujours détesté les endroits confinés, mais la conscience de Serpent l'emporta, renforcée par la saveur du gland qui semblait libérer sa puissance tout au long de son corps. Elle se retrouva à fourailler de sa tête reptilienne dans les tréfonds d'un monde moite qu'elle n'avait jamais soupçonné. Les racines du chêne lui grattaient agréablement le dos à mesure qu'elle progressait dans ses entrailles. La touffeur du monde souterrain était un vrai bonheur. Elle s'abandonna totalement à ce voyage souterrain, se laissant submerger par Serpent, s'abandonnant comme jamais encore elle ne l'avait fait. *Montre-moi*, songea-t-elle, modelant avec difficulté une

pensée humaine cohérente.

Montre-moi ce que je dois voir.

Mène-moi vers ce que je dois connaître.

Serpent plongeait vers les profondeurs d'où montait une sourde pulsation, enfouissant sa tête dans la terre meuble saturée de parfums puissants.

Elle avait atteint un ruisseau souterrain. Elle s'engagea avec un sifflement dans le lit du cours d'eau, s'enfonçant un peu plus dans la nuit chthonienne.

L'atmosphère se fit lourde et oppressante. Elle ne parvenait pas à oublier la gigantesque masse au-dessus de sa tête.

Elle agita sa langue bifide, à la recherche d'informations sensorielles qui abondèrent immédiatement, se nichant dans chaque recoin écaillé de son corps, se déversant le long de son échine, comme du métal en fusion.

Elle atteignit un espace dégagé où régnait une obscurité absolue. Elle ressentit, plus qu'elle ne vit, ce qui ressemblait au battement de centaines de cœurs à l'unisson, avec en contrepoint deux battements plus lents.

L'un était une pulsation lente et douloureuse, accompagnée d'un râle pénible, tandis que l'autre était comme le galop d'un cheval, dont le rythme évoquait le fracas d'un orage lointain. *PEE-rrrr... PEE-rrrr... PEE-rrrr...*

Un visage, un visage humain qui la fixait intensément et puis un tourbillon de gris, de bleus, de verts et de jaunes. Les couleurs tournoyaient autour d'elle, se réunissant en une double hélice, et elle prit conscience que chaque couleur possédait son propre motif, sa propre texture. Ce gris était aussi fluide que la soie, ce jaune plus accidenté, et il démangeait comme la laine. Le vert se repliait sur lui-même comme du persil et le bleu était ondulé comme une fougère.

Il y a cet homme que tu dois épouser. Le voilà, c'est cet homme.

Comment est-ce possible ? Est-ce là ce que je suis supposée savoir, ce dont je dois être témoin ? songea-t-elle, avec horreur. La révélation la frappa de plein fouet, la déchirant et la plongeant dans un puits sans fond de ténèbres liquides, ou des voix suaves résonnaient en une farandole sans fin.

Reviens, druide. Reviens, druide. Mais les mots n'avaient aucun sens et Catrione se contentait de flotter dans le puits sans fond. *Catrione, réveillez-vous. Catrione, réveillez-vous.* On l'appelait par son nom, mais de si loin... *Catrione, réveillez-vous...*

— *Catrione, réveillez-vous...*

Elle ouvrit les yeux et cilla à plusieurs reprises, goûtant l'air du bout de la langue. Elle était allongée sur le flanc, son corps enroulé autour du tronc de l'arbre, et ses pieds touchaient presque le sommet de son crâne. Quelqu'un effleura son pied et elle réagit instinctivement à la manière d'un serpent, en sifflant et en crachant. Une main parcheminée lui tapota doucement la joue et une femme au regard délavé plongeait ses yeux dans les siens. Les rayons du soleil filtraient au travers des branches. Manifestement, le crépuscule était passé depuis longtemps et Catrione prit conscience que les cris qu'elle entendait sortaient de sa propre bouche.

Timias ne s'était pas attendu à trouver le chien blanc sur son chemin. Il avait dû l'affronter sur le Tor, à mi-hauteur. L'animal avait les oreilles et la queue basses et il montrait les crocs, fermement décidé à lui interdire l'accès au sommet. Il attrapa un long bâton et essaya de l'écartier de son chemin, mais la bête était trop rapide. Il était parvenu à le rabattre sous le couvert des arbres quand la voix résonna, plus forte que jamais.

PE-RRR...PE-RRR...PE-RRR... À L'AIDE...

Avec la rage du désespoir, Timias se jeta sur l'animal et il lui sembla le traverser comme un rideau de brume. Il n'eut pas le temps de s'interroger sur ce phénomène car la voix hurlait à présent, un cri de désespoir inarticulé. Il fila vers le sommet, sans se soucier du chien sur ses talons.

L'éboulis qui bloquait l'entrée de la Chambre de Naissance se mit à vaciller à son approche et il entendit la galopade de centaines de khouri-keen. *Deirdre a dû réunir ici tous les lutins du Bosquet*, songea-t-il en baissant la tête, toussant et crachant dans l'atmosphère saturée de poussière de la chambre souterraine où les yeux des khouri-keen brillaient comme des centaines d'émeraudes.

Un hurlement hystérique s'éleva soudain.

Une sorte de mue géante gisait au centre de la pièce, ouverte en deux.

Une haute silhouette se tenait juste devant et se tourna vers lui à son approche, son bras dégouttant d'une substance visqueuse. C'est alors que Timias vit la chose qui avait été son enfant et le monstre que Deirdre était devenue. Les khouri-keen frissonnaient et grognaient.

— Je vais te tuer, mortel ! hurla Timias.

L'étranger essaya de fuir, se cogna la tête contre un étau et s'effondra aux pieds de Timias qui referma ses mains autour de son cou et appuya un coup sec, pour être certain de son fait.

Le chien poussa un long hurlement, suivi de plusieurs aboiements afin de donner l'alerte. L'odeur dégagée par les deux corps était pire encore que la puanteur du repaire de Macha. Abruti et désorienté, Timias gagna la sortie. La lune s'était enfin levée au-dessus des arbres et ses rayons éclairaient sur le trou béant qui menait maintenant au souterrain. La chose qui avait été son enfant gisait au sol, pâle et ventru comme une énorme limace, le fixant de ses yeux morts, si humains. La chose qui avait été Deirdre était étendue à ses côtés. Son corps ressemblait à un amas de vieux papiers.

Au-dehors résonnèrent les cris lointains des druides, certainement en réponse aux cris d'alarme du chien blanc. *Ils arrivent, et s'ils me trouvent ici...* Il jeta un œil par-dessus son épaule. *S'ils me trouvent ici avec ces... ces monstres, ils n'hésiteront pas.*

Les khouri-keen approchaient prudemment des corps, les yeux exorbités, crachant comme des serpents, tendant leurs petites mains griffues vers les cadavres.

Timias les vit approcher avec dégoût. Il saisit une poignée de créatures qui passaient à portée de main et les envoya de toutes ses forces s'écraser contre le mur de la Chambre de Naissance.

— Laissez-les !

— Les cristaux, sifflèrent-ils en chœur.

— Rendez-nous nos cristaux.

Timias baissa les yeux. *Voilà donc ce que tu faisais ici*. Il s'agenouilla, poussa légèrement le corps de Deirdre et découvrit la bourse en cuir qui contenait les cristaux. Les khouri-keen haletaient et criaient de rage, s'apprêtant à bondir sur lui, mais il agita le sac de façon menaçante et le tint hors de leur portée.

— Demeurez dans vos tanières et attendez mon appel, ordonna-t-il alors que les premières silhouettes apparaissaient au sommet du Tor.

Il se faufila discrètement sur l'autre versant et disparut de l'autre côté de la frontière.

Un courant d'air frais vint agiter ses cheveux nattés. Il changea précautionneusement de position, caché sous une couverture. Les lutins s'étaient réfugiés dans les cuisines, lorsque les réjouissances avaient commencé, et l'ambiance dans la forge industrielle commençait à se calmer doucement. C'était l'heure paisible où les apprentis allaient enfin se reposer après en avoir terminé avec leur labeur du jour, et où les contremaîtres allaient se divertir à la Cour. Chaque muscle de son corps le faisait souffrir, de sa nuque douloureuse à ses pieds endoloris, en passant par ses épaules et son dos. Il s'était réfugié là, après avoir parlé à Morla. Il ne supportait plus l'idée même de ce travail pénible et abrutissant.

Morla devait venir le voir et il avait bien l'intention de demeurer caché ici en l'attendant. Et puis, avec un peu de chance, elle viendrait seule et elle serait de bonne composition. Il se fit aussi petit que possible, recroquevillé dans sa niche.

Une lumière pourpre filtrait dans la pénombre, au travers de l'avant-toit qui couvrait une partie de la cour. Des piles de matériel y étaient entassées, des tonneaux et des chariots y dormaient, dessinant dans la lumière incertaine des silhouettes de gobelins menaçants. Bran se détendit légèrement et ferma les yeux. Il ressentit alors, plus qu'il ne le vit, un changement dans la façon qu'avait la lumière de tomber sur la cour déserte.

Il resta un moment comme paralysé, se demandant s'il était possible de franchir la frontière vers TirNa'lugh même en restant parfaitement immobile, mais chassa bien vite cette idée. *C'est absurde ! se chapitra-t-il, personne ne peut atteindre TirNa'lugh simplement en le souhaitant...*

Des pas résonnèrent et plusieurs paires de jambes velues passèrent dans son champ de vision, accompagnées des bavardages habituels des apprentis en route vers l'office pour prendre leur repas. Bran risqua un œil au-dehors tandis que le groupe disparaissait dans la pénombre, rassuré de constater qu'il était toujours dans le monde des hommes. Quelques étoiles scintillaient au firmament, à l'ouest, mais le ciel était encore parcouru de grandes lignes rouge orangé. Il changea de position, pour éviter la crampe fatale, et il crut entendre chanter. C'était un chant aussi ténu que la faible lueur des étoiles, une mélodie qui tintinnabulait agréablement à son oreille et elle était accompagnée d'une fragrance qui vint lui chatouiller les narines, plus volatile que la brume et plus légère que la rose ; il en eut la chair de poule, chacun de ses sens étrangement stimulé par ce parfum inconnu.

— Regarde, j'te dis qu'elle est là. J'l'ai sentie.

Les poils de sa nuque se dressèrent. Des lutins ! Il les chercha du regard à travers les trous du tissu qui le recouvrait, mais son champ de vision était restreint par des barriques et des roues de chariot.

— Je la vois !

— La voilà !

— La fille de Faërie, la fille de Faërie...

Les lutins unirent leurs voix et leurs grognements en une sorte d'unisson discordant, que n'importe qui d'autre aurait aisément confondu avec un chœur de coassements.

— Regarde, je la vois, elle est là ! Là, par ici !

Bran se tordit le cou pour essayer de voir par-dessus la meule de foin qui lui bloquait la vue. Les lutins l'avaient repéré, sans aucun doute possible, et ils lui tournaient le dos et se juchaient partout où cela était possible, s'interposant entre lui et cette inconnue qui demeurait hors de vue.

— Emmène-le, emmène-le, fille de Faërie, scandaient les sales petites bestioles, et emmène-nous aussi ! Emmène-nous, emmène-nous aussi !

Et, comme si quelqu'un venait de souffler une chandelle, la lumière diminua soudain, perdant de son opalescence. Les lutins sautaient sur place, crachaient et sifflaient de mécontentement en agitant les bras. Et puis ils commencèrent à disparaître dans les interstices entre les dalles, deux par deux, puis trois par trois, et Bran sut d'instinct qu'ils s'étaient lancés à la poursuite de celle qui était parvenue à le retrouver. *C'est peut-être la fille du bassin, si ça se trouve...* Il se déplia, remua ses membres ankylosés et scruta les environs avec prudence. L'odeur de la viande rôtie et du pain chaud le fit saliver. *J'ai davantage de chances de trouver Morla à la réception*, décida-t-il, tandis que son estomac se rappelait à son souvenir.

Il se laissa guider par les parfums de nourriture et se retrouva bien vite sur l'esplanade qui menait à la cour intérieure où se tenait la réception. L'endroit était bondé, comme de coutume, car Meeve aimait voir ses gens faire bombance. Bran passait la tête ici et là, observant la scène depuis les abords de la fête, regardant Meeve amuser ses hôtes en se couvrant le menton avec la barbe fleurie de l'ambassadeur, pour le plus grand plaisir de l'assemblée qui riait aux éclats. Certains avaient déjà commencé à danser au son des flûtes et des percussions, profitant de ce que les musiciens s'accordaient pour s'essayer à quelques pas.

Les coupes circulaient et, bien vite, l'une d'elles, remplie à ras bord, lui atterrit entre les mains, servie par la jeune fille même qui l'avait trouvé au pied du pommier. Leurs regards se croisèrent, elle était manifestement également surprise de le rencontrer dans ces circonstances. Elle éclata de rire et lui pinça la joue ainsi que Mordram l'avait fait.

— Bois donc un coup, apprenti-forgeron-qui-n'est-pas-un-serviteur ! se moqua-t-elle

— Je ne suis pas non plus forgeron, rétorqua-t-il.

— T'es bien trop maigre pour être utile à quoi que ce soit, de toute manière, lui lança-t-elle avant de tourner les talons et de se perdre dans la foule.

Bran vida la coupe d'un trait. Elle était remplie d'un vin rouge du Sud, très sombre. Il eut presque l'impression de sentir sur son palais le soleil implacable de ces contrées, et l'acidité du sol aride. Le vin le grisait. Il serra la coupe dans sa main jusqu'à en sentir les motifs s'incruster dans sa peau. Il y avait autre chose dans ce vin, un autre arôme, et il comprit, soudain paniqué, que sa mère avait fait en sorte que sa fontaine sacrée distribue du vin.

Est-ce seulement possible ? se demanda-t-il en se taillant un chemin à travers la foule pour constater le sacrilège de visu. Mais le vin l'affectait bien plus qu'il ne l'avait d'abord cru et le sol avait une fâcheuse tendance à se précipiter vers lui, puis à s'éloigner considérablement à chacun de ses pas.

— Eh, vous ! Faites donc attention où vous mettez les pieds ! l'invectiva une femme en le repoussant.

Il vacilla et se rattrapa de justesse à un mur providentiel. Il parcourut la cour du regard. La fontaine n'était plus très loin. *C'est bien une source sacrée*, se désola-t-il, *ces gens savent-ils seulement ce qu'ils sont en train de faire ?*

Gobelet après gobelet, coupe après coupe, le vin enchanté circulait, mais pour autant qu'il pouvait en juger personne d'autre ne semblait subir les mêmes effets que lui. Il s'appuya sur ses genoux, pris d'une soudaine bouffée de chaleur, une sueur froide coulant sur son front. *Je devrais peut-être manger quelque chose*, se dit-il en avalant une nouvelle gorgée pour noyer sa déception, tandis qu'un panier rempli de pains à la croûte dorée passait devant lui. Il posa sa coupe sur le sol et parvint à se lever. Il serra les poings et se mordit la lèvre, bien décidé à tenir debout. Il parvint à mettre la main sur un morceau de fromage et se replia vers son mur, mais, tout bien considéré, la nourriture ne lui paraissait plus si appétissante que ça, et l'odeur puissante du fromage commençait même à lui donner la nausée. *Pourtant j'adore ce fromage !* se désola-t-il. Le fromage d'Eaven Morna était une véritable institution. Partout, on vantait les mérites de son affinage dans la saumure, et la qualité des caves dans lesquelles on le laissait vieillir. *Mais là, décidément, non, ça ne passe pas*, songea-t-il, affligé. Il se baissa pour ramasser sa coupe et appuya son crâne contre la pierre froide du mur, cherchant Morla du regard dans la foule des convives.

Les invités de ma mère s'amuse à lancer des pièces dans la fontaine, observa-t-il, les sens altérés comme si la scène se déroulait à l'horizon. *Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, ça. Rien n'est censé entrer dans l'eau d'une source sacrée et rien ne doit y être introduit en dehors des rites appropriés*, se souvint-il. *Un enfant sait ça, avant même de savoir parler, bon sang !*

Un page, perché sur les rochers qui surplombaient la fontaine, jetait toutes sortes de choses dans le bassin. Bran était atterré, d'autant que lui seul voyait les lutins gambader sur les rochers humides, faire des galipettes. Certains s'aventuraient même à tirer les oreilles du page, qui bien qu'aveugle à leur présence chassait ces « saletés de mouches » en les maudissant. Bran le vit cesser de gesticuler et montrer du doigt quelque chose dans le bassin.

— Regardez ! s'exclama-t-il, il y a quelqu'un là-dedans, il y a quelqu'un qui me regarde !

Personne ne réagit aux cris du page, à l'exception de Bran qui, impuissant et désorienté, le vit perdre l'équilibre et basculer dans l'eau, provoquant une vague qui vint s'écraser sur les bords du bassin en éclaboussant l'assistance. Quelques cris de protestation s'élevèrent et Meeve quitta les genoux de l'ambassadeur.

La lune s'est levée, remarqua Bran, tandis que sous ses yeux la foule s'agitait et ondulait, pour finalement ne plus former qu'un kaléidoscope de couleurs changeantes, une fresque irréaliste. Il se cogna volontairement la tête contre les pierres du mur, priant pour que la douleur lui ramène les pieds sur terre.

— Regardez, il y a quelqu'un ici ! cria une femme.

— Que l'on fasse sortir le gamin ! répondit une autre.

— Mais non, il n'y a personne, les contredit une troisième, c'est juste un mirage.

— Vous perdez l'esprit, voyons, reprit la première, vous avez vu l'eau jaillir comme moi, non ?

Les voix allaient, venaient, faiblissaient, reprenaient, dans un brouhaha furieux, se morcelaient

en sons isolés qui venaient se mêler à d'autres pour reformer, non des phrases, mais des harmonies musicales qui illustraient à merveille le ballet des couleurs qui continuait d'onduler sous ses yeux.

Sa main rencontra sa coupe et il but encore une gorgée de vin, prenant brutalement conscience de l'origine du breuvage qu'il ingurgitait : du vin mêlé à l'eau sacrée de la fontaine.

Les lutins dansaient comme des feux follets hystériques, avec en toile de fond le kaléidoscope de couleurs que la partie raisonnable de son cerveau parvenait, bon an, mal an, à identifier comme étant la réalité, simplement déformée par le vin qu'il venait d'ingurgiter. *Il suffit d'attendre que l'effet se dissipe*, se rassura-t-il. Il prit une profonde inspiration, vaguement conscient que l'on sortait le page du bassin. Des gouttes lui éclaboussèrent le menton, froides comme de la glace et plus coupantes qu'une lame.

Il pria de toute son âme pour voir un druide se matérialiser devant ses yeux, et le sortir de là, mais lorsqu'il rouvrit ses paupières il était allongé sur une berge moussue, près d'un bassin naturel, et la fille aux grands yeux verts et aux longs cheveux noirs était penchée sur lui.

— Bonjour, mon garçon, lui dit-elle, et il lui sembla qu'il ne faisait pas qu'entendre ses mots, mais qu'il pouvait les toucher, qu'il pouvait les humer, charmé qu'il était par son regard envoûtant.

— Qu... qui êtes-vous ? chuchota-t-il en essayant maladroitement de se mettre à quatre pattes. C'est quoi, cet endroit ?

La jeune fille lui sourit et leva les yeux sur un ciel d'un bleu céladon improbable.

— Nous sommes en Faërie. Vous appelez cet endroit TirNa'lugh, je crois.

— Comment suis-je arrivé ici, et où sont les lutins ?

— Oh, je pense qu'ils te retrouveront, mais ils n'aiment pas vraiment l'eau, donc nous sommes tranquilles pour un moment.

— Si c'est vraiment TirNa'lugh ici, il doit y avoir des gobelins, non ? s'inquiéta Bran en regardant rapidement autour de lui.

Il était partagé entre la peur, l'inquiétude et un profond sentiment de plénitude, comme s'il vivait une sorte de renaissance, comme si son sang même s'était changé en écume et pulsait dans ses veines en un puissant courant lumineux.

— Petit nigaud, va ! Nous n'avons rien à craindre d'eux en plein jour, voyons.

Elle s'approcha de lui avec un sourire carnassier. Bran était à la fois effrayé et fasciné par la jeune femme.

— Tu t'appelles Bran, n'est-ce pas ?

— Comment vous savez ça ?

— Ma grand-mère t'a à l'œil depuis un moment. Elle dit que tu es différent.

— Ah ? Vraiment ? L'image d'Aeffie La Pomme s'imposa alors à lui, sans qu'il parvienne à se l'expliquer.

— Oh oui, et moi aussi, je pense que tu es différent.

— Mais qui êtes-vous ? murmura-t-il, fasciné par sa bouche parfaite aux dents semblables à de petites perles alignées.

— Je m'appelle Lorianana et je veille sur toi pendant que ma grand-mère cherche à localiser le druide qui t'a lancé un charme.

Bran se recula vivement.

— Eh bien, quoi ? Oui, il y a un charme à l'œuvre qui lie pour le moment les gremlins à ton sort ! Tu ne le sens pas ?

Bran cessa de gesticuler. Oui, maintenant qu'elle le lui faisait remarquer, il sentait quelque chose.

— Comment je me débarrasse de ça ?

— Seul le druide qui a tissé le charme peut le défaire.

— Et comment pouvez-vous savoir qui l'a tissé ?

— Chaque druide possède une essence propre... et nous avons la faculté de la percevoir. Nous en avons la connaissance innée, et je peux sentir que son essence t'imprègne.

— V... vraiment ? Vous pouvez faire ça ? Et vous êtes les seuls à avoir ce pouvoir ?

— Il ne faut pas trop en demander à ces singes de mortels, s'amusa-t-elle en se rapprochant un peu plus, gracieuse et féline.

— Singes ?

Le terme lui sembla si parfaitement approprié qu'il éclata de rire.

— Ils ne sont tout de même pas bien dégrossis, tu es d'accord ? Et certains sont particulièrement velus, en plus ! ajouta-t-elle en éclatant de rire à son tour, tout en s'asseyant à ses côtés, son épaule effleurant celle de Bran.

Il sentit un frisson le parcourir à ce contact.

— Je sais que tu es druide, mais tu n'es pas encore tout à fait... éveillé, lui confia-t-elle en effleurant son visage du bout des doigts, dessinant le contour de son menton avant de venir se perdre dans ses cheveux.

— Pas éveillé ?

Elle acquiesça et se rapprocha si près qu'il put sentir son souffle chaud sur son visage.

— Non, chuchota-t-elle, en tout cas pas encore.

Elle posa sa main sur la sienne et parcourut le tracé de chacun de ses doigts. Chaque frôlement mit ses terminaisons nerveuses en ébullition, de l'extrémité de ses doigts jusqu'au creux de sa main.

Je peux pratiquer la magie, songea-t-il en l'attirant à lui avec un grognement de désir, plaquant sa bouche contre la sienne, submergé par une puissante vague de désir. Lorianana passa ses bras autour de son cou et l'attira sur la mousse au bord du bassin. Lorsqu'il s'allongea sur le tapis végétal, Bran sentit un déchaînement de sensations le parcourir, submerger son esprit. Des images l'assaillirent, des visions où il se voyait lui, où il voyait sa mère et Morla. *Ça y est, je vois !* La langue de Lorianana se pressa contre la sienne, mêlant leurs salives. Une explosion de couleurs emplit son esprit tandis que les sensations se succédaient par vagues, chacune plus puissante que la précédente.

— Le voilà, on l’a trouvé ! Lui et la fille de Faërie !

Les petits cris suraigus agressaient son oreille, prenant le pas sur le bien-être qui l’enveloppait. Des centaines de petites mains le saisirent et le tirèrent en arrière vers le bassin avec force cris et vitupérations. Elles le plongèrent dans l’eau et l’attirèrent vers le fond malgré les protestations de Bran qui tentait en vain de se libérer de leur emprise. L’eau emplit ses narines. Il étouffait. Il cracha, hoqueta, et aperçut un scintillement lumineux, juste avant que les ténèbres ne l’engloutissent.

Puis quelqu’un prononça son nom.

— Bran ! hurlait Morla.

Il roula sur le dos, dans une demi-conscience, et son regard se posa sur la pile de tonneaux près de la fontaine. Il était nu, allongé au soleil. Des fétus de paille lui rentraient douloureusement dans l’échine et, à en juger par la position du soleil, ce devait être la fin de la matinée. Jamais de sa vie il n’avait été aussi heureux de voir un visage connu, même si cet enthousiasme était légèrement douché par sa nudité et la colère qu’il pouvait lire sur le visage de Morla.

— Non, mais regarde-toi. Tu n’as pas honte ? le tança-t-elle, le visage fermé.

Elle portait une nouvelle tenue, remarqua-t-il, un tartan propre et des bottes cirées à s’y mirer dedans.

— Je peux savoir ce que tu faisais hier soir, petit frère ? le questionna-t-elle, les poings plantés sur les hanches. Je ne t’ai trouvé ni à la forge ni avec les autres apprentis. Personne ne t’avait vu depuis midi. Ça ne m’étonne plus que tout le monde te considère comme un vaurien oisif !

Il ramassa ses affaires comme il put, tentant, en rougissant, de cacher sa nudité. *Comment est-ce que je me suis débrouillé pour enlever mes vêtements sans m’en rendre compte ? Et pour quoi faire ?*

— Alors, on fricote avec les sylphes ? intervint un garçon d’écurie qui passait par là, menant un cheval sellé par la bride, tout en détaillant l’anatomie de Bran qui rougit de plus belle.

— Morla, je reviens de TirNa'lugh, il faut que tu m’aides à retourner là-bas, la supplia-t-il en s’accrochant à sa manche. Je crois que je sais comment m’y prendre, j… je crois bien que j’arrive à voir…

— File t’habiller correctement, tu pars avec moi, lui ordonna Morla.

Bran remarqua alors qu’elle portait des vêtements de voyage, et que c’était le tartan de Mochmorna et non celui de Dalraida qui descendait de son épaule, maintenu en place par une massive fibule de cuivre.

— Où va-t-on ? demanda Bran, le cœur battant. *Mère a-t-elle enfin entendu mes suppliques ?* On va à Ardagh, c’est ça ?

— Ce sera le terme de notre voyage, mais nous nous arrêterons à Far Nearing en chemin, répondit-elle en tournant les talons.

— Il y a quoi là-bas ? lui lança-t-il, avant que la foule n’avale sa sœur.

— De la famille, répondit-elle, sa voix étouffée par le brouhaha ambiant. Nous avons un frère là-bas, il s’appelle Cwynn.

— De la famille ? répétait-il pour lui-même, abasourdi, quand une main vigoureuse se posa sur son épaule.

— Allons, Bran, tâche de passer une tenue correcte. Fini les fantaisies, nous devrions être partis depuis des heures, le sermonna gentiment Lochlan.

Bran n'en revenait pas. Le chevalier sous-entendait que c'était sa faute à lui alors qu'il n'y était pour rien !

— Mais ce n'est pas ma faute à moi !

— Oh que si, Bran. Nous sommes à ta recherche depuis l'aube. Il faut que tu cesses de fuir ainsi, mon garçon. Tu ne résoudras jamais rien de cette façon. Et je ne dis pas ça uniquement dans ton intérêt, Bran. On m'a confié la tâche de te conduire à Ardagh en un seul morceau et, lorsque nous serons sur la route, je ne tolérerai pas ce genre de comportement... Je me suis bien fait comprendre ?

Bran était tellement estomaqué qu'il ne trouva rien à répondre et se contenta de regarder Lochlan fixement.

— Qu'est-ce qui te chiffonne, garçon ? soupira Lochlan en étouffant un juron, tu es sonné ?

Bran acquiesça. Oui, ça devait être ça.

— Allez, mon gars, va te passer un peu d'eau fraîche sur le visage, lui conseilla Lochlan en poussant un profond soupir. Et tu demanderas à Cook qu'il te donne quelque chose à manger. Ça va aller ?

Bran acquiesça de nouveau mollement. L'état de confusion mentale dans lequel il se trouvait se dissipait rapidement, laissant comme un vide dans sa poitrine.

— Allez, va, répéta Lochlan en le poussant doucement d'un geste qui le réconforta un peu.

Bran s'éloigna sous le regard bienveillant du chevalier.

Depuis qu'ils étaient sur la route, Morla ne décolérait pas. Bran ne savait pas précisément contre qui ou contre quoi, mais il pouvait ressentir ses émotions émaner d'elle comme des vagues de chaleur, nées d'un brasier qu'elle gardait, caché au plus secret de son cœur. Ces puissantes émotions venaient régulièrement briser le fragile ordonnancement de ses souvenirs de TirNa'lugh.

Il jeta un regard en direction de sa sœur et le message que son époux lui avait confié à son intention lui revint à la mémoire. Il aurait dû le lui livrer, mais il n'osait pas.

Il se sentait mal, faible et nauséeux, et c'était comme si sa peau était trop étroite pour abriter ses os, et aussi fragile qu'une coquille d'escargot. Il avait le sentiment que son corps tout entier pouvait s'effondrer d'un instant à l'autre. Il lui fallait pourtant trouver un moyen de franchir de nouveau la frontière.

En outre, lorsqu'il s'était enquis de détails concernant leur destination, Morla s'était contentée de répondre par oui ou par non, et lorsqu'ils avaient rejoint la route principale elle lui avait clairement fait comprendre qu'elle n'était pas d'humeur à bavarder. Elle prenait soin, en

particulier, d'éviter d'adresser la parole au Fiachna qui allait et venait entre Bran et sa sœur en essayant de les dérider.

— Sors de ma tête, avait-elle lancé à Bran avec agressivité, alors qu'elle le surprenait pour la seconde fois à simplement regarder dans sa direction.

Bran sursauta sur sa selle, tiré de sa rêverie par un écart de sa monture. *Sortir de sa tête... Comme si je pouvais y entrer ! Quoique... Est-ce que j'aurais fait une chose pareille ?* Il avait pensé à elle, bien sûr, mais de là à... Il fit un effort pour revenir quelques minutes en arrière et tâcher de se souvenir à quoi étaient alors occupées ses pensées.

— Sors de ma tête, bon sang ! répéta-t-elle en lui donnant un violent coup sur l'épaule.

Mais de quoi est-ce qu'elle parle ? se demanda-t-il avec un début de panique. *Qu'est-ce que je suis en train de faire, qu'est-ce qui m'arrive ?* Son cœur s'affolait dans sa poitrine, et il devait faire de gros efforts pour maîtriser sa respiration. Il se sentait tellement fin... tellement fragile, comme si sa peau n'était pas plus épaisse que l'aile d'un papillon. Il risqua un nouveau regard en direction de Morla, regrettant d'être à présent trop vieux pour venir se blottir dans ses bras et enfouir son visage au creux de son épaule.

Morla se tourna aussitôt vers lui et, avec un vif mouvement de recul, il regarda bien vite ailleurs, tirant accidentellement sur les rênes, au grand déplaisir de sa monture. *Qu'est-ce qui ne va pas chez moi à la fin ?* Sa gorge était sèche et la tête lui tournait. Il était comme pris d'une faiblesse profonde qui s'étendait à tout son être.

— Personne ne t'a donné à manger ? lui demanda Lochlan quand leurs regards se croisèrent.

— Du pain et du miel, avant notre départ, répondit faiblement Bran au massif chevalier.

— Ce n'est pas suffisant, répondit Lochlan en fouillant dans ses fontes. Tiens, mange ça, lui conseilla-t-il en lui tendant une petite pomme ridée, tu es si maigre que le vent pourrait t'emporter. Et puis la plupart des gens racontent qu'ils ont un appétit d'ogre après leur rencontre avec les sylphes.

Bran accepta timidement la pomme, hésitant à y planter ses dents. Elle datait de la dernière récolte, ce n'était qu'une petite chose rabougrie, à la chair vaguement visqueuse, mais le sucre s'y était concentré et une saveur fantastique explosa dans son palais, un suc épais, riche et nourrissant qui lui coula sur la langue. Sans même s'en rendre compte, il lécha jusqu'au trognon avec avidité.

— C'était... incomparable, s'exclama-t-il avec enthousiasme.

— Tu dirais que c'était plutôt davantage ou plutôt moins féérique que l'autre nuit, sur la route ? demanda Lochlan, les yeux fixés avec anxiété sur l'horizon, comme s'il venait d'apercevoir quelque chose qui lui déplaisait.

— Différent, marmonna Bran en se léchant les doigts un par un. J'aurais aimé que m'man ne renvoie pas tous les druides. Est-ce que vous savez pourquoi elle a fait ça, Lochlan ? Pourquoi elle n'en a pas laissé au moins un, en arrière, à mon intention ? Il faut que j'y retourne, vous savez ? Il faut que je parle à cette sylphe qui m'a attiré là-bas. Elle m'a montré des choses... des choses dont je sais qu'elles...

— Il y a un refuge druidique un peu plus loin, sur la route, l'interrompit Lochlan, nous y ferons halte. Peut-être y trouverons-nous quelqu'un qui sera en mesure de t'aider. Sache que ta mère a

beaucoup à penser ces jours-ci, ajouta-t-il sombrement, en fixant le sol.

Il s'interrompit et Bran perçut quelque chose dans l'esprit de Lochlan, quelque chose qui lui échappa, quelque chose que le chevalier refusait qu'il sache.

— Vous reste-t-il de la viande salée dans vos fontes ? demanda Lochlan en se tournant vers Murdo qui lui en tendit un morceau sans dire un mot.

Bran engouffra immédiatement la viande en deux bouchées.

— Ne va pas t'étouffer, mon garçon, le refuge druidique n'est plus très loin, à peut-être deux ou trois tours de sablier. Tu pourras tenir jusque-là ? Oui, bien sûr que tu pourras. Mâche la viande lentement, ça distraira ton estomac en attendant.

— Tu sais, on s'y fait mon gars. Je veux dire : revenir de là-bas n'est pas si difficile, intervint Murdo de façon inattendue. Ces sales sensations finissent par disparaître. On est tous passés par là un jour ou l'autre.

— Vraiment ? s'étonna Bran, son regard sautant d'un chevalier à l'autre.

— Si tu as de la chance, les druides t'emmènent là-bas pour te soigner.

— C'est c'qui t'a sauvé la peau, pas vrai, Murdo ? lança Urien, on peut dire que tu as eu d'la chance, toi.

— Eh oui ! On ne peut pas être beau ET chanceux, répondit Murdo à l'intention de Lochlan, hilare.

Bran laissa les chevaliers fanfaronner et se tourna vers Morla qui chevauchait au-devant du groupe, droite sur sa selle. Des souvenirs lui revinrent de l'époque où il racontait à qui voulait l'entendre que de très belles personnes venaient parfois le voir dormir. Il se souvint avoir ri aux facéties des lutins qui chahutaient et se poursuivaient dans les murs du château. Morla, et elle seule, l'avait cru, ou du moins s'en était-il persuadé. Mais aujourd'hui, il doutait de sa sincérité ; peut-être avait-elle simplement fait semblant, comme tous les autres. Il lui arrivait parfois, enfant, de s'amuser et de rire aux éclats pour des choses qu'il était seul à voir. Seule Athair Eamus semblait comprendre ce qu'il vivait et ressentait alors. Cette proximité avec l'Outremonde, c'était l'histoire de sa vie. Les sylphes avaient allumé en lui une flamme qui, avec le temps, s'était muée en un brasier qui lui brûlait les os du crâne, et qui lui rendait sa propre peau insupportable. Il voyait les émotions, ressentait les couleurs, et lui seul pouvait discerner la colère qui couvait chez Morla pour ce qu'elle était vraiment : un chaudron bouillonnant, oublié sur le coin du feu, une petite chose que tout le monde négligeait, jusqu'au moment où elle explosait sans prévenir ; comme cette bouilloire qui avait coûté un œil à sa nourrice.

— Morla ? hasarda-t-il.

Elle se tourna vers lui.

— Pourquoi allons-nous à Far Nearing ?

Morla dévisagea un instant Murdo et Lochlan avant de répondre.

— Nous allons retrouver notre frère, Cwynn, tu ne te souviens pas ? Je t'ai déjà expliqué tout ça.

Un brouillard avait envahi son esprit, qui rendait ses pensées confuses, étouffant sa faculté à

formuler ses idées de façon cohérente. Il était en train de batailler pour trouver les mots, pour lui dire que non, vraiment, il ne se souvenait pas de cette conversation, lorsque Lochlan se porta à leur hauteur et posa sa main sur le bras de Morla.

— Je pars en reconnaissance. M'accompagnerais-tu ?

— Pour quoi faire ? lui rétorqua-t-elle, tandis que Bran luttait pour que les mots franchissent sa bouche, ébloui par le scintillement du mince fil d'argent qui les entourait tous deux.

Ces deux-là sont liés depuis leur naissance. L'intensité de cette révélation frappa Bran par son évidence immanente, à tel point qu'il ne lui vint même pas l'idée de la remettre en question.

— Pour discuter des détails du voyage, répondit Lochlan, dont les dents serrées et les épaules tendues traduisaient parfaitement la pensée.

— Ça va aller, toi ? demanda-t-elle à Bran tandis qu'une lueur rose naissait dans son dos et venait envelopper son jeune frère d'un manteau de douceur.

— Ça va aller, parvint-il à articuler. Vas-y, va discuter avec Lochlan.

Morla s'éloigna, méfiante, en compagnie de Lochlan, laissant Bran contempler l'explosion de couleurs qui fleurissait autour d'elle, à mesure qu'elle s'approchait du massif chevalier.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? attaqua-t-elle en rattrapant Lochlan, priant pour que son visage ne trahisse pas ses émotions.

C'était chaque fois le même souvenir qui l'envahissait quand elle posait le regard sur lui. Celui du soir où Meeve l'avait volé à elle et celui, plus récent, de Lochlan allongé, nu, dans le lit de sa mère.

— Tout va bien, mais je voulais que nous parlions un peu de Bran.

— Ma mère prétend qu'il a posé pas mal de problèmes, c'est vrai ? lui demanda-t-elle en jetant un regard vers son frère qui ne la remarqua pas, occupé qu'il était à engouffrer un reste de viande séchée, tandis qu'Urien lui en tendait déjà une autre tranche.

— Bon sang, mais il mange comme s'il n'avait jamais vu de nourriture ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Il revient de TirNa'lugh, ou d'un endroit qui en est si proche que c'est tout comme. Tu n'as jamais remarqué à quel point les druides sont affamés quand ils reviennent de là-bas ?

— Je fréquente assez peu les druides, à dire vrai, répondit Morla abruptement.

Les rituels, c'est bon pour ceux qui ont de quoi se nourrir. Aucun de leurs salamalecs n'est parvenu à faire reculer la flétrissure à ce que je sache ! songea-t-elle, amère. Ils n'ont pas mis un pied à Dalraida depuis... la dernière fête de Beltane, avant que la fièvre n'emporte Fionn. Il était si fier du nid qu'il avait préparé rien que pour nous... pour moi. Comment aurais-je pu choisir un autre que lui ? Ça l'aurait tellement blessé.

— Moi je les connais bien et j'ai déjà ressenti cet appétit dévorant. Chaque fois que je reviens de ce côté-ci de la frontière, je suis tellement affamé que je me dis qu'un bœuf entier serait un bon amuse-gueule.

— J'ignorais que les druides faisaient aussi souvent appel aux guerriers, s'étonna Morla.

— Ce n'est pas systématique, mais lorsqu'on est gravement blessé il n'est pas rare qu'ils nous

emmènent là-bas pour nous guérir... si on a de la chance.

— Si on a de la chance ?

— Oui, si on a de la chance, répondit-il, énigmatique, en fixant l'horizon, un sourire aux lèvres. Si vous avez un druide pour vous y servir de guide, TirNa'lugh est un endroit merveilleux, lumineux, un endroit idéal pour reprendre des forces et se soigner... mais les druides n'en reviennent jamais tout à fait indemnes, et je pense que c'est ce qui arrive à Bran.

— Comment peux-tu être aussi catégorique ?

— Tu ne l'as probablement pas su, mais quand je l'ai escorté au retour de Pentland il nous a fait faire un crochet par TirNa'lugh, sans plus d'effort que s'il avait enjambé une taupinière. C'est à peine si je me suis rendu compte qu'il y avait un passage. Il n'a sans doute pas l'air d'un druide, mais Athair Eamus et Cailleach Connla ont bien insisté pour que je prenne soin de lui.

Morla l'examina. Disait-il la vérité ? Il n'avait pas de raison valable de lui mentir, après tout.

— Si vous étiez vraiment là-bas, comment avez-vous fait pour en revenir ?

— Je lui ai dit de chevaucher vers la maison, de retourner vers Meeve, je lui ai donné un but et manifestement ça a marché puisqu'il nous a déposés aux portes d'Eaven Morna en un clin d'œil. Connla avait mis Meeve au courant avant son départ, mais ta mère a seulement confirmé qu'il fallait le garder à l'œil et elle l'a confié à la garde d'un forgeron, sur les conseils de Connla qui pensait qu'un travail physique lui ferait le plus grand bien.

— Qu'est-ce que ma mère a contre les druides, au juste ? Elle leur reproche le fait qu'elle soit mourante et qu'ils ne puissent rien pour l'aider ?

— Alors elle t'a mise au courant.

Morla se retourna vers son jeune frère.

— Tu penses que Bran ne le sait pas ?

— Personne ne sait, à part toi, moi et Connla qui s'en est doutée.

— Et Briecru.

— Vraiment ?

Le chevalier n'avait pas dû penser à lui car il se tourna soudainement vers Morla.

— Ça n'a rien d'étonnant, cela dit, conclut-elle.

— Non, en effet, répondit-il après un moment de silence, mais je suis certain qu'elle n'a rien dit au gamin.

— Et tu penses que nous devrions continuer à le lui cacher, c'est ça ?

— Eh bien je ne sais pas. Qu'est-ce que tu en dis ?

Tous deux se retournèrent vers le jeune garçon qui fixait un point invisible à l'aplomb de sa monture, la bouche entrouverte.

— Regarde-le, s'attendrit-elle, il a l'air complètement perdu. Pourquoi mère ne l'a-t-elle pas confié à Connla ?

— Elle en veut à sa sœur de n'avoir rien fait contre la flétriure, entre autres choses. Et étant donné ce qui est arrivé à Deirdre je suppose qu'elle était plus qu'hésitante à l'idée de lui confier

un autre de ses enfants.

— Ah ! Elle voit ça comme ça, s'emporta Morla avec amertume.

— Qu'est-ce qui te prend, Morla ?

— Ma mère mène la grande vie, Lochlan. Pendant que la flétrissure frappe durement Dalraida, elle jette l'argent par les fenêtres et tue dix fois plus de bétail qu'elle ne peut en manger. Le festin qui a eu lieu hier aurait pu nourrir une famille pendant des semaines ; et ce n'était qu'un dîner !

— Elle a simplement fait en sorte de divertir l'ambassadeur, plaida Lochlan.

— Mais personne ne mange autant, hors des portes d'Eaven Morna, Lochlan. Si tu penses le contraire, alors tu vis dans un monde d'illusions, comme Bran. Le souvenir de Meeve emmenant Lochlan, des années auparavant, refit brutalement surface, lui coupant le souffle. A l'arrière, les trois autres chevaliers, Urien, Murdo et Ongus, chevauchaient aux côtés de Bran, preuves vivantes de la toute-puissance de Meeve. Sa mère pouvait virtuellement tout se permettre. Pourquoi diable, parmi tous les chevaliers d'Eaven Morna, avait-elle choisi Lochlan pour lui faire escorte, lui le seul que Morla ait jamais considéré comme un ami ? Pour la première fois, Morla la soupçonna d'avoir agi à dessein, mais tout ce qu'elle parvint à dire fut :

— Nous devrions peut-être envoyer Bran à Ardagh.

— C'est aussi mon avis.

Leurs regards se rencontrèrent et Morla fut saisie par l'intensité de cette connexion qui avait toujours existé entre eux. *Que se serait-il passé s'il était venu avec moi cette nuit-là ?*

— Qu'est-ce que tu suggères ? On se divise en deux groupes ? proposa-t-elle, même si l'idée d'être séparée de lui la déchirait.

— Je suis partisan d'aller directement à Ardagh, de laisser Bran aux soins de Connla puis de poursuivre vers Far Nearing. La perspective de le promener aux quatre coins du pays ne me rassure pas, il y aurait trop d'occasions qu'il lui arrive... un accident.

— Pourquoi tu ne l'emmènerais pas à Ardagh pendant que je me rends à Far Nearing.

— C'est impossible.

— Et pourquoi donc ?

— J'ai juré à Meeve de te conduire jusqu'à Far Nearing et de te ramener saine et sauve. Je ne peux me permettre de m'éloigner d'aucun de vous deux, répondit-il en la regardant droit dans les yeux.

Quelle remarquable obéissance ! se retint-elle de lui lancer, le souffle court, son cœur battant la chamade sous le poids insupportable de son regard. *Mais qu'est-ce qui m'arrive, bon sang ! Je ne peux tout de même pas être encore attachée à lui ? On n'a jamais été plus que de simples amis, des compagnons de chevauchée, tout au plus.* Elle raffermi sa prise sur les rênes et s'obligea à fixer la route devant elle.

— Nous allons continuer en direction de la grand-route, poursuivit Lochlan. Pas de raccourcis par des vallées profondes, et nous ferons uniquement halte dans des refuges druidiques, tant que nous l'avons avec nous. Je pense que c'est ce qu'il y a de plus sûr pour lui. Et pour nous. Je n'ai aucune envie que nous nous retrouvions perdus dans l'Outremonde, Bran ne pourrait pas nous en

sortir, cette fois.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Lorsqu'on veut quitter TirNa'lugh, il est impératif d'être ancré dans notre monde, d'une façon ou d'une autre. Que ce soit au moyen d'un lutin, d'un autre druide ou d'une destination précise que l'on souhaite ardemment atteindre, et même alors... Même alors, on a peu de chances de retrouver son chemin, d'après ce que disent les druides.

— Tu as l'air d'en savoir beaucoup sur le sujet.

Leurs yeux se rencontrèrent, et une fois encore un déluge de sensations s'abattit sur elle. Lochlan ne lui répondit pas, car Bran galopait vers eux.

— La prochaine halte est encore loin ? Morla jeta un œil à Lochlan.

— Nous avons légèrement modifié notre route, Bran. A la lumière des informations que vient de me livrer le seigneur Lochlan, il est plus sûr de faire route vers Ardagh en priorité. Nous te laisserons là-bas entre les mains des druides, puis...

— C'est vrai, Morla ! s'exclama Bran, à son grand étonnement, les yeux humides de larmes. C'est vrai ?

— Oui, bien sûr que c'est vrai, lui répondit-elle d'une voix douce et pleine de compassion. *Mais à quoi a donc pensé mère en l'arrachant ainsi à son foyer d'adoption, et en le mettant au travail à la forge, un an avant l'heure ? Si ce que tout le monde pense est vrai, il mérite d'être traité avec un peu plus d'égards !*

Lochlan se porta au niveau de Morla et donna à Bran une tape amicale sur l'épaule.

— Nous y sommes presque, mon garçon, plus que trois ou quatre tours de sablier et nous arriverons, allez, courage !

Le reste du groupe ne les avait pas encore rejoints et ils chevauchèrent ainsi, tous les trois, pendant un moment, Morla au milieu, flanquée par Bran et Lochlan. *Est-ce là ce que Bran vit au quotidien ? Une perpétuelle avalanche de sensations contradictoires qui vous tiraillent en tous sens, jusqu'à vous donner le sentiment d'être prisonnier de votre propre corps ?* Morla avait une conscience aiguë de la présence de Lochlan à ses côtés. Il la fixait avec une telle intensité qu'il aurait pu la percer de son regard. Elle pouvait presque percevoir la sueur qui coulait de chacun des pores de la peau de l'immense chevalier.

Elle se saisit de sa gourde et avala une rasade d'eau pour se donner une contenance. Elle but avec une telle avidité que l'eau ruissela sur son menton, avant d'aller se perdre dans le sillon de ses seins, et elle sentit que Lochlan suivait avidement le parcours des gouttes.

Tu me désirais autant que moi je te désirais, je le sais. Pourquoi es-tu parti ? voulait-elle lui crier. Mais sa gorge demeura muette et sèche comme un vieux rocher battu par le sable, malgré l'eau qu'elle venait de boire. Elle connaissait la réponse, bien sûr. S'il avait suivi Meeve c'était parce que la reine ne lui avait pas laissé le choix, mais les années avaient passé et il était resté auprès d'elle, et Morla avait été trop fière pour aller vers lui.

Elle prit une grande goulée d'air, s'apercevant seulement à cet instant qu'elle retenait inconsciemment son souffle. *Et aujourd'hui il est toujours sa créature, plus encore que jamais, sans doute.*

Le reste de la troupe les rattrapa et Bran poussa des petits cris pour encourager sa monture.

— Oh non, mon garçon ! Ça ne va pas recommencer, grinça Lochlan, en étouffant un juron et en se lançant à sa poursuite. Tu vas m'attendre, tu m'entends ! Tu ne vas pas encore nous emmener vers Tir...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase et Morla arriva à sa hauteur, accompagnée des autres cavaliers. Devant eux se tenait ce qui ressemblait à la poterne du Bosquet druidique.

— J'ignorais que le Bosquet était si proche, s'étonna Ongus en retenant sa monture.

Les chevaliers échangèrent quelques regards et Bran fit faire volte-face à son cheval pour revenir vers Morla.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu ce bâtiment à cet endroit, remarqua Urien, la mine sombre.

Avant que quiconque n'ait le temps d'ajouter quoi que ce soit, un vieil homme apparut dans l'embrasure et claudiqua dans leur direction. Il portait une bure crasseuse qui avait dû être blanche et il s'accrochait à un bâton noueux.

— Zêtes qui ? demanda-t-il en fixant Lochlan par en dessous avant de tous les examiner un à un. C'que vous voulez ?

— Nous sommes des voyageurs, athair-da, répondit Lochlan, et nous sommes en chemin pour Far Nearing sur ordre de la Reine. Nous avons là un jeune garçon qui est quelque peu désorienté et qui aurait bien besoin d'un drui...

— Y'en a plus ici ! grasseya-t-il en agitant son bâton vers la route, et Bran eut le sentiment très vif qu'il aurait parfaitement été capable de frapper volontairement l'un des chevaux... par erreur. Feriez bien de poursuivre votre chemin jusqu'au lac. Y'a un autre havre, près du lac, mais j's'rais vous, j'me dépêcherais pour y être avant la nuit.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici, souffla Bran, de plus en plus pâle à mesure que son regard courait sur le mur d'enceinte.

Morla regarda dans la même direction et ne vit rien d'autre que d'épais buissons de lierre, solidement accrochés à la maçonnerie.

— C'est quoi cette odeur, demanda Bran en plissant le nez, le souffle court.

Morla huma l'air à son tour. Il y avait effectivement une odeur lourde qui flottait dans l'air, comme du linge humide.

— Il s'est passé quelque chose ici, et il en reste des traces, insista Bran d'une voix alarmiste, en se tournant vers Lochlan. Je le sens, il se passe quelque chose !

— Qui est allé te raconter ça, mon gars ? lui demanda le vieil homme. C'est calme ici, ils sont tous partis, c'est tout.

— Et pour aller où ? l'interrogea Murdo en descendant de sa monture.

Il se dirigea vers les portes et tenta de les ouvrir, en vain. A sa demande Lochlan le rejoignit au pied du haut mur. Il estima en silence la situation, pendant que le vieil homme continuait à agiter son bâton en direction de la route.

— 'sont partis pour Ardagh, évidemment, où vous voulez qu'ils aillent ? Dites, y'a pas qu'le

gamin qu'est un peu « désorienté » ! Et puis t'es qui, d'abord, mon gars, hein ? Tu s'rais pas l'un d'eux ? A dire vrai je pensais qu'vous aviez tous disparu.

— Comment ça, l'un d'eux ? demanda Morla en faisant avancer son cheval, consciente de la menace implicite que le vieil homme faisait peser sur le groupe en agitant ainsi son bâton.

— Il y a quelque chose qui me gêne dans votre histoire, intervint Lochlan, sans laisser au vieil homme le temps de répondre. S'ils sont tous partis comme vous dites, pourquoi les portes sont-elles fermées de l'intérieur ?

— On ne devrait pas entrer là-dedans, s'émut Morla. Je connais cette odeur. Elle se tourna vers chacun des chevaliers. La flétriature est ici, n'est-ce pas, vieil homme ? Cet endroit aurait dû être nettoyé par les flammes, fit-elle remarquer en levant les yeux sur les murs couverts de lierre, obstacle de taille à quelque combustion que ce soit.

— Partez d'ici, tous autant que vous êtes, marmonna le vieil homme en secouant la tête, allez-vous-en ! répéta-t-il en leur tournant le dos.

Bran était pâle comme un linge et ses yeux étaient exorbités. Dans la lumière blafarde, il semblait plus jeune, effrayé et démuni que jamais. Morla leva les yeux au ciel, s'attendant à voir un nuage masquer le soleil, mais la voûte céleste était uniformément bleue. Elle aurait pourtant juré avoir senti une ombre passer lorsqu'ils s'étaient approchés du refuge. Elle assura ses pieds dans les étriers, mal à l'aise. Rien ne bougeait et elle n'entendait pas le moindre bruit suspect, mais son instinct lui hurlait de tourner bride et de s'enfuir aussi vite et aussi loin qu'elle le pouvait.

— Ils sont toujours ici, chuchota Bran, les yeux rivés au sol.

Les chevaliers se consultèrent en silence et Bran se tourna vers eux.

— Ils sont là depuis le début. Vous n'entendez donc pas leur appel ?

Morla fit claquer ses gants contre sa cuisse.

— Ecoutez-moi tous. Je connais cette odeur, c'est celle de la flétriature. Si les druides se sont barricadés à l'intérieur, ils devaient avoir de bonnes raisons. Le plus sage serait d'aller chercher de l'aide et...

— Je les entends, j'entends leurs hurlements, ils nous supplient de les aider, Morla, murmura Bran, le front dégoulinant de sueur. Je t'en prie !

La jeune femme laissa échapper un juron.

— Les portes sont bien fermées de l'intérieur, madame, confirma Murdo en forçant sur les battants, il y a forcément quelqu'un là-dedans.

Le vieil homme claudiqua dans leur direction, agrippé à son bâton, rouge d'excitation, les veines du front apparentes.

— Arrêtez, faites pas ça, y z'ont bien dit qu'ils voulaient que personne souille l'Bosquet pendant leur absence.

— Mais je vous dis qu'ils ne sont pas partis, j'entends leur appel ! répéta Bran.

Il y a combien de temps que tu n'as pas connu un homme ? La pensée parasite traversa l'esprit de Morla sans crier gare. *Depuis la dernière fête de Beltane,* se répondit-elle, et, soudain, elle était de nouveau la jeune fille, bien des années auparavant, qui voyait s'éloigner Lochlan au bras

d'une Meeve triomphante. Un souvenir si douloureux qu'elle en eut le souffle coupé. Lochlan se tourna vers elle, soucieux. *Mais qu'est-ce qui cloche, chez moi ? Ce doit être la flétrissure, elle n'affecte pas que le corps, elle altère le jugement.* Et soudain ce n'était plus des chevaliers qui l'entouraient, mais des épaules musculeuses, des cuisses larges et fermes, des torses puissants...

— Nous devons partir, vous ne voyez pas que nous sommes tous affectés ? Nous voyons des choses qui n'existent pas ! Elle guida sa monture au pied des lourdes portes closes. Croyez-moi. Nous irons chercher de l'aide, mais nous ne pouvons rien faire de plus ici.

Bran ne quittait pas les portes du regard et il serrait les poings à s'en blanchir les phalanges. Lorsqu'il mit pied à terre, sa démarche était incertaine et ses yeux étaient rivés sur les portes. Son front était trempé de sueur, mais il ne cillait pas, comme si son regard seul pouvait suffire à pulvériser les portes.

— Je vous en prie, je vous en supplie..., murmurait-il, et Morla comprit avec horreur qu'il ne faisait que répéter ce qu'il entendait. Ils ont tellement besoin de nous, Morla. Ils nous implorent de les aider. Je vous en prie, Lochlan, Murdo...

— Je les entends, moi aussi, chuchota Murdo.

— Bran, il faut que tu me fasses confiance, je,... insista Morla, mais avant qu'elle n'ait pu ajouter un mot les chevaliers s'étaient mis en mouvement.

— Ces portes sont barricadées ! leur cria le vieil homme en agitant son bâton.

Mais le bois était pourri et les lourdes lames vinrent facilement à bout du linteau de métal placé de l'autre côté de la porte. D'un violent coup de pied, Lochlan fit pivoter les montants de bois qui s'écartèrent.

— Ecoute, Bran, je sais que tu possèdes le don de percevoir des choses qui nous échappent, mais j'ai vu les dégâts que peut causer la flétrissure, et je sais quel péril elle représente, dit Morla en posant la main sur le bras de Bran.

Il était plus pâle qu'un cadavre.

— Mais ils sont en danger, Morla, comment pourrions-nous les laisser là ? Attends-nous ici, si tu veux.

Elle croisa le regard de Lochlan, mais au lieu d'y lire la peur elle remarqua à quel point ses yeux étaient bleus, elle apprécia son port altier, et la façon dont ses boucles brunes tombaient sur sa nuque. *C'est la flétrissure, ne te laisse pas aller,* se sermonna-t-elle, *ce n'est rien que cette saleté de flétrissure.*

Elle sentit des rigoles de sueur lui couler dans le dos et l'entendit crier :

— On revient vite !

— Ça fait combien de temps qu'ils se sont enfermés là-dedans ? demanda-t-elle au vieil homme qui hochait tristement la tête en marmonnant. Et qu'est-ce que vous vouliez dire au juste quand vous avez laissé entendre que mon frère était l'un d'eux ? Eux qui ? Les druides ?

Le vieillard prit le temps d'étudier Morla.

— Evidemment que c'est un druide, n'importe quel crétin s'en rendrait compte, mais lui, c'est un naturel, c'est comme qui dirait écrit sur son front.

— Comment ça un naturel ? C'est quoi ça, un druide naturel ?

Le vieillard se mit à ricaner.

— On n'vous apprend donc plus rien, mainte...

Morla entendit distinctement quelqu'un vomir dans l'enceinte et elle s'élança, sans laisser au vieil homme le temps de finir sa phrase. Bran était à genoux et régurgitait son repas sur les pavés. Il y avait de la poussière et des toiles d'araignées partout, et l'odeur de linge humide emplissait l'air.

— Bran ! Ça va ?

Elle sortit une petite gourde de sa besace et versa un peu d'eau sur un linge. Elle attendit que ses haut-le-cœur cessent avant de le lui tendre.

— Tiens, prends ça.

Elle risqua un œil vers Lochlan, dont le regard bleu acier, la poitrine puissante continuaient de la fasciner. Même les poils sur le dos de sa main fermée sur son épée la mettaient dans un état de désir intense.

— La flétriature est partout, il ne faut pas qu'il reste ici.

— Moi aussi je commence à entendre des choses, chef, lança un autre chevalier à l'intention de Lochlan. Ça vient de par là. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il faut qu'on parte ! implora Morla.

— Je les entends, gémit Bran en plaquant ses mains sur ses oreilles.

Sa voix devint un faible murmure.

— Je vous en supplie... Il faut les aider.

— Qu'est-ce qu'on fait, chef ? répéta un autre.

— Bran, cet endroit est en train de te rendre malade, expliqua-t-elle à son frère, en passant sa main dans ses cheveux trempés de sueur.

Le visage de Bran se déforma soudain, il se dégagea vivement, et pendant un court instant elle craignit qu'il ne referme ses mains sur sa gorge.

— Tu ne comprends donc pas qu'ils ont besoin de moi ? Je dois les aider ! s'emporta Bran en hurlant sur sa sœur, à la fois de rage et de désespoir.

Il se leva brusquement et contre toute attente se mit à courir.

— Rattrapez-le ! cria Morla.

Depuis qu'ils avaient franchi le seuil du Bosquet, tout lui semblait si irréel, comme un mauvais rêve. Ils tournèrent au coin d'un bâtiment et s'arrêtèrent net, bouche bée devant le spectacle qui s'offrait à eux. Morla ne réagit pas aussi rapidement que Lochlan et le heurta. Lorsque leurs corps entrèrent en contact, elle eut une conscience soudaine et anormalement vive de sa musculature, et aussitôt un brasier s'alluma entre ses cuisses, qui la fit presque chanceler. Il se retourna pour s'assurer qu'elle allait bien et elle piqua un fard malgré elle. Sur le visage de Lochlan, l'inquiétude fit immédiatement place à la gêne. Il fit un pas de côté et les émois soudains de la jeune femme furent balayés. Le Bosquet, bien que minuscule, devait avoir été magnifique jadis. Les

arbres étaient plantés à la circonférence d'un cercle de pierre au centre de la cour. On avait pris soin de les répartir de telle sorte que leurs couleurs et leurs silhouettes s'harmonisent et que le clair bouleau se détache sur le houx plus sombre, que le frêne élancé ne cache pas les pins massifs. Des chênes vénérables menaient au cercle végétal en une haie altièrè.

A l'exception notable de l'ordonnement agréable des arbres, le Bosquet était affreux. Des cloques immondes défiguraient le moindre centimètre d'écorce. Le tronc des aulnes suintait d'une humeur jaunâtre visqueuse qui sourdait des accidents de son relief, et le houx était noir. Le pire, c'était les pommiers. Des fruits boursoufflés pendaient aux branches comme d'énormes gouttes de sang et pulsaient d'une vie contre nature, comme si chaque pomme abritait un cœur abject. L'odeur entêtante de la pourriture saturait l'atmosphère. Jamais Morla n'avait vu un cas de flétrissure à un stade aussi avancé.

— Bran ! appela-t-elle, Bran, sors de là tout de suite.

— Je les ai trouvés ! répondit-il d'une voix pleine d'excitation. Ils sont là !

— Il faut le sortir de là, murmura Murdo, elle a raison, regardez.

Et il désigna aux autres les protubérances contre nature qui déformaient les arbres. Les troncs retenaient des silhouettes humaines emprisonnées.

— Oh non !

Morla vit alors que les formes emprisonnées bougeaient encore et que ce qu'elle avait pris pour un mucus végétal n'était rien d'autre que les liquides physiologiques des corps prisonniers qui coulaient le long de l'écorce.

— Sortez-le de là ! hurla-t-elle, qu'est-ce que vous attendez ?

Elle joignit le geste à la parole en dégainant une longue dague et en s'avançant vers les arbres maudits, mais Lochlan la retint par la manche.

— Non, tu restes ici, lui ordonna-t-il en s'élançant vers Bran.

Une nouvelle vague de désir brûlant l'envahit, lui coupant instantanément le souffle. Elle fit un effort violent pour se reprendre et son regard se posa sur le tronc d'un hêtre d'où émergeait un visage pâle.

Les yeux de l'apparition clignèrent à plusieurs reprises avant de se poser sur elle. Morla vit alors s'ouvrir devant elle un abîme de souffrance. *Aidez-moi*, articulait en silence le supplicié.

Un hurlement la tira de son hébétude, puis un second. Lochlan, suivi de Murdo, fuyait le Bosquet à toutes jambes.

— Allez, allez ! beuglait-il.

Dans son sillage, un autre chevalier, sans doute Ongus, trébucha et s'affala au sol, sa cheville prise dans une racine. Quelqu'un poussa Bran en dehors du Bosquet et Morla vit que son frère avait les mains couvertes de sang et de poussière. Une épaisse fumée noire commençait à s'élever du centre de la cour, porteuse d'exhalaisons putrides, de vagissements abominables et d'un hurlement macabre qui lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Le vieux gardien sortit de sa guérite en agitant son bâton et en leur lançant les pires imprécations. Lochlan jeta Bran à califourchon sur son cheval et grimpa sur sa monture.

— Allons-y ! cria-t-il à l'intention des fuyards. Vieil homme, trouve-toi un cheval et viens avec nous !

Le feu se propageait à une vitesse déconcertante, consumant tout sur son passage. C'était comme s'il s'était lancé à leur poursuite.

Morla entendit des chevaliers hurler derrière elle. Elle se tourna vers Lochlan, horrifiée.

— Lochlan, qu'est-ce qu'on...

Un mur de flammes haut comme dix hommes s'élevait maintenant sur le mur d'enceinte, noyant les toits du havre sous un océan rugissant.

Lochlan éperonna sa monture et frappa la croupe du cheval de Bran qui s'élança sur la route. Morla se coucha sur l'encolure de sa jument et s'élança à leur suite, laissant derrière elle les flammes, la puanteur et les hurlements.

Lorsque Bran s'éveilla, il était adossé à un arbre et Lochlan faisait cuire quelque chose non loin de lui. L'odeur était délicieuse.

— Te voilà réveillé, mon garçon. On avait peur de ne jamais te voir rouvrir un œil. Comment te sens-tu ?

— Comme si quelqu'un avait essayé de m'écorcher vif.

Il se redressa pour s'asseoir, mais sa tête tournait trop et il fut forcé de se rallonger.

— Qu'est-ce qui s'est passé, où sommes-nous ?

Ils avaient établi leur campement dans une clairière, où étaient éparpillées çà et là les ruines d'un bâtiment.

— C'est quoi, cet endroit ?

— Je pense que ce devait être un refuge druidique, hasarda Lochlan, en haussant les épaules.

Il remuait la mixture qui mijotait et portait régulièrement la cuillère à sa bouche pour goûter.

— Le lac est juste au bout de ce sentier qui s'enfonce sous les arbres.

Bran essaya encore de se lever, mais le vertige le reprit et il s'affala de nouveau, aussi faible qu'un poulain nouveau-né. Il en profita pour étudier les environs. Des poutres massives saillaient du sol pour s'appuyer sur des moellons effondrés et des poteries brisées étaient amassées en tas dans un coin. Le foyer était encore utilisable et quelqu'un avait dressé un abri de fortune pour les protéger des intempéries. Il tourna la tête et, des chevaliers qui l'accompagnaient, il ne vit que Murdo.

— Où sont passés les autres ?

— Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé ? l'interrogea Lochlan avec un regard insistant.

Bran confirma, gêné, qu'il n'en avait aucun souvenir.

— Où est Morla ? Elle est toujours fâchée contre moi ?

Lochlan était interloqué.

— En colère après toi ? Dieu, c'est grâce à elle que tu es toujours en vie !

— C'est terrible, je ne me souviens de rien. Il fixa le chevalier comme s'il détenait la réponse à ce mystère. J... je sais que nous chevauchions et que Morla était en colère.

— ... Et puis nous sommes arrivés à proximité d'un Bosquet druidique, poursuivit Lochlan. L'endroit était envahi par la flétriature et cette chose t'a comme... ensorcelé. Lochlan lui désigna le sentier qui descendait vers la berge du lac. Tu devrais descendre la voir, elle sera contente de voir que tu te remets. Elle s'est isolée là-bas dès que nous avons commencé à dresser le camp. Tu lui diras que le repas est prêt.

Bran était hésitant, il aurait voulu poser d'autres questions au chevalier, mais Lochlan l'encouragea à descendre au lac.

— Va, mon garçon, va la voir.

Le jeune garçon obéit à contrecœur. Il avait la tête lourde et ses mains étaient abîmées et couvertes de sang séché. Son corps tout entier n'était que douleur. Morla l'avait donc sauvé ; encore une fois. Les heures passées sur la plage en compagnie de sa sœur, alors qu'il était encore un enfant, lui revinrent en mémoire. Morla n'avait jamais eu la beauté envahissante de Meeve, mais elle avait ces grands yeux noirs magnifiques et ces longs cheveux de jais fins comme de la soie. Il la revoyait sur la plage, le visage fouetté par sa chevelure sauvage, alors qu'elle le regardait, attendrie, creuser le sable avec une petite pelle volée aux jardiniers. Et il se rappela les voix qui lui chuchotaient des secrets à l'oreille, des voix surgies de l'eau, du sable et des rochers, et Morla qui fixait l'onde, incrédule. Il se souvint encore de ce jour où elle lui avait avoué qu'elle n'entendait pas ces voix. Il avait été si triste pour elle, si triste qu'elle passe à côté de quelque chose d'aussi merveilleux. Et puis il se souvint du jour de son départ, ce jour où elle lui avait fait cadeau du petit coquillage qu'il portait toujours autour du cou. Sans réfléchir, il porta sa main à sa poitrine, vers ce contact doux et rassurant. Elle lui avait tellement manqué.

Il la trouva assise sur un rocher, à contempler le lac, si profondément perdue dans ses pensées qu'elle ne remarqua sa présence que lorsqu'il fut à côté d'elle. Le crépuscule tombait sur l'onde calme au-delà de la berge, sur les collines. Leur relief torturé portait sur ses flancs les premiers arbres de la forêt de Gar qui s'étendait jusqu'à l'océan.

Les mouvements chaotiques des vaguelettes, à la surface du lac, donnèrent à Bran l'impression désagréable que des créatures évoluaient sous l'eau, provoquant de petits remous et, s'il connaissait le lac de Killcarrick, il ignorait jusqu'à quelle profondeur il s'enfonçait. Le soleil avait disparu derrière la ligne des arbres et l'onde noire et calme n'était troublée çà et là que par le clapotis des vaguelettes qui venaient lécher les pierres affleurant sous la surface.

— Bonjour, Morla.

— Par les cornes d'Herne, Bran ! s'exclama la jeune femme, légèrement effrayée.

Il vit plusieurs expressions se succéder sur son visage aux traits creusés. D'abord surprise, puis troublée et enfin irritée.

— Qu'est-ce qui te prend de te glisser dans mon dos comme ça ? gronda-t-elle en se retournant

vers le lac avec un soupir.

— Je suis désolé, commença-t-il, hésitant à poursuivre. Lochlan m'a envoyé auprès de toi pour...

— Lochlan ? Et qu'est-ce qu'il me veut ?

Une expression indescriptible passa furtivement sur son visage.

— C'est l'heure du dîner.

— Oh...

Morla était comme ce lac qu'elle ne quittait pas des yeux. Il y avait quelque chose sous la surface lisse, quelque chose dont elle refusait de parler. Bran décida que le moment était peut-être venu d'aborder le sujet.

— Pourquoi es-tu tellement en colère, Morla ?

— Je les ai pourtant suppliés de ne pas entrer là-dedans, mais ils ont refusé de m'écouter.

Elle était si tendue, tellement arc-boutée sur sa colère, que Bran doutait qu'elle en ait même conscience. C'était comme si son âme renfermait à son insu un océan de flammes déchaînées.

Elle se tourna brusquement vers lui.

— Arrête ça, arrête ça immédiatement ! On ne t'a jamais dit de ne pas pénétrer l'esprit des gens comme ça ?

— Comment ça ?

Morla se mura dans son silence, et Bran demeura immobile, pétrifié par le regard furibond de sa sœur.

— Tu as bien failli tous nous faire tuer, Bran. Il faut que tu maîtrises ces dons que tu possèdes, tu dois apprendre à peser tes décisions et...

— Mais... Morla, je ne sais même pas de quoi tu parles ! se lamenta Bran, les yeux soudain pleins de larmes. Je ne me souviens pas qu'on se soit arrêtés dans un havre druidique, j...

Les mots moururent dans sa gorge, serrée par le chagrin et la frustration.

— Je ne sais même pas de quoi tu parles quand tu dis que je suis dans ta tête. Moi je pense juste à toi, je n'essaie pas de te voler tes pensées.

Morla ne savait visiblement plus quelle conduite tenir.

— Est-ce que mère est au courant de ce que tu viens de me dire, ou Connla ?

— Je devais partir pour Ardagh avec tante Connla, mais mère a changé d'avis.

— Tu sais pour quelle raison ?

— Lochlan dit que mère ne veut rien avoir à faire avec les druides. Je suppose que c'est pour ça qu'elle est en colère après moi, parce que je ne suis pas celui qu'elle aurait aimé que je sois...

— C'est possible, mais ce n'est pas pour cette raison qu'elle a chassé les druides. De ce que j'en sais, ça n'a rien à voir avec toi.

Bran poussa un soupir de soulagement. Tous les souvenirs qu'il avait avec Morla étaient baignés d'une délicieuse lumière dorée et de douces odeurs marines. Il savait qu'il pouvait se fier

à elle et il se lança.

— Morla, j'ai un message pour toi, commença-t-il en surveillant le chemin, comme s'il craignait que quelqu'un ne vienne les déranger.

— De qui ? Lochlan ?

— Non, c'est un message de Fionn, de ton époux.

— Fionn est mort, Bran, c'est mal de jouer à ce genre de jeu.

— Je sais bien qu'il est mort, mais il m'a visité à la dernière fête de Samhain et il m'a dit de te dire que la réponse à ta question était non.

— Quelle question ?

— Il avait l'air de penser que tu saurais.

Au milieu du lac, il lui sembla voir furtivement émerger quelque chose de rond, comme une tête. *C'est juste une vague*, se rassura-t-il. Morla, elle aussi, fixait le lac, mais elle était perdue dans ses pensées et il doutait qu'elle ait vu quoi que ce soit.

— Co... comment est-ce arrivé ? lui demanda-t-elle, une larme roulant sur sa joue.

— C'est difficile à dire, en fait. J'ai levé les yeux et il était là. Il m'a seulement dit qui il était et il m'a demandé de te dire que la réponse à ta question était non. Et il a ajouté que je te verrais bientôt.

Il y avait décidément quelque chose à la surface du lac, songea-t-il en plissant les yeux pour essayer de mieux voir.

Morla poussa un profond soupir et essuya ses larmes.

— Tu es peut-être bien druide, finalement. Ce n'est peut-être pas plus mal qu'on ait décidé de t'emmener à Ardagh.

Cette fois il vit distinctement quelque chose bouger à la surface du lac. Une odeur pestilentielle envahit l'air.

Morla sauta de son rocher et posa un pan de son tartan devant sa bouche.

— Erk ! Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? On ne va pas pouvoir camper là, si ce lac pue autant ! Suis-moi, on va voir si ça remonte jusque là-haut.

Ce n'était pas une silhouette isolée qui s'approchait de la rive, mais une ligne blanchâtre, presque continue, comme une vague, qui s'approchait de la berge. Un étrange scintillement envahit l'atmosphère. *Je connais cette odeur, c'est la même puanteur qui s'accrochait aux vêtements d'Athair Eamus quand il revenait de l'ossuaire.*

Bran saisit vivement sa sœur par la manche.

— Morla. Cours.

— Qu'est-ce qui se p..., commença-t-elle avant de se tourner vers le lac.

Ses yeux s'agrandirent, et elle s'élança sur le sentier, mais les gobelins étaient beaucoup plus rapides que ce qu'on racontait. Bran sortit sa dague et la planta dans le flanc d'une des créatures, au moment même où Lochlan surgissait du sous-bois, couché sur l'encolure de son destrier. Il fit de grands moulinets de son épée bâtarde, tandis que de l'autre main il attrapait Morla et la hissait en

selle au moment même où un goblin plantait ses crocs dans la cuisse de la jeune femme. Le cheval recula, se cabra, hennit, moulinant l'air de ses sabots, tandis que les gobelins envahissaient la petite clairière. Lochlan allait saisir Bran pour le mettre hors de portée de deux gobelins qui se jetaient sur lui, lorsqu'un gigantesque corbeau fondit sur le jeune homme, emprisonna ses épaules dans ses serres puissantes et s'envola pour TirNa'lugh.

Timias dévala le Tor à toutes jambes, le souffle court, la gorge brûlante, empêtré dans des émotions contradictoires qui l'enserraient comme une cape trempée. Comme la cape d'ombre qui lui était totalement sortie de l'esprit avec tous ces événements. Il assura sa prise sur la bourse qui contenait les précieux cristaux khouris. Les mortels gravissaient le Tor vers le sommet en vociférant comme de beaux diables, réclamant qui plus de lumière, qui plus d'hommes, qui d'autres druides. Il se demandait quelle serait leur réaction lorsqu'ils découvriraient la créature contre nature qui gisait sous terre.

Mais il savait parfaitement comment les humains réagiraient, songea-t-il en s'enfonçant dans les bois en direction de la frontière entre les mondes. Un chapelet de torches montait à l'assaut du Tor et les cris étaient maintenant étouffés par la distance, mais il imaginait sans peine ce qui se disait. Ce serait sa faute, bien sûr. Ils le traiteraient de monstre. *Parce que ce n'est pas ce que tu es ?* s'étonna la petite voix suave et murmurante. *Tout le monde s'accorde à dire que tu es un monstre. Comment crois-tu que les sylphes te traiteront quand ils découvriront que tu peux te changer en goblin à volonté ? Et les druides ? Ils ne se contenteront pas d'un simple bannissement, cette fois...*

Et pourquoi la responsabilité ne leur incomberait-elle pas à eux, après tout ? songea-t-il soudain, à cheval sur la frontière, un pied en Faërie, l'autre dans l'Ombre, constatant soudain qu'il était revenu à cet endroit où le bannissement des druides l'avait contraint à trouver refuge, cet endroit entre les mondes, loin des hommes et loin des sylphes. Oui, il avait eu largement le temps de décider ce qu'il comptait faire pendant cet exil. Il s'allongea sur la mousse qui tapissait le pied d'un immense chêne et une idée lui traversa l'esprit, qui lui glaça le sang. Il prit la bourse de cuir en main et y versa doucement les cristaux qu'elle contenait. Les fragments étaient d'un rose pâle et légèrement chauds au toucher. Ils battaient comme un cœur au creux de sa main. Et si c'était ça le secret ? Les druides étaient les premiers à admettre les limites de leurs connaissances au sujet des khouri-keen et ils convenaient que les maintenir sous contrôle était un combat de tous les instants.

Alors peut-être que mes... mes... Son esprit bataillait pour trouver un terme adéquat, peut-être que mon pouvoir est le résultat de leurs manipulations ? Le souvenir de ce qui venait d'arriver à Deirdre et à son enfant le fit soudain suffoquer de rage, de colère et de chagrin. *Les sylphes ne me laisseront jamais vivre à leurs côtés en Faërie s'ils apprennent que j'ai la capacité de devenir un goblin. A leurs yeux, je ne serai qu'un monstre. Et si jamais la nouvelle de cette naissance malheureuse est connue à la Cour... Alors Finnavar, cette vieille corneille au cœur de pierre, mettra tout en œuvre pour en apprendre plus et pour répandre la nouvelle aussi loin que ses ailes pourront la porter.*

Il joua avec les cristaux, les faisant passer d'une main à l'autre, essayant d'ordonner ses pensées en un ensemble cohérent. *Qu'ai-je appris de mon séjour dans l'Ombre ? Quelle est la part de l'enseignement des druides et de mon propre apprentissage ? la première chose que l'on m'ait enseignée, c'est qu'il faut au moins un de ces cristaux, pour opérer quelque enchantement druidique que ce soit, à l'exception des rites de fertilité, qui sont toujours pratiqués en compagnie et avec l'aide des sylphes. La deuxième chose, c'est que les cristaux possèdent un pouvoir intrinsèque unique dans l'univers, la troisième est que les druides eux-mêmes ignorent*

leur provenance. Les khouri-keen, quant à eux, ne sont jamais d'accord et leurs réponses dépendent de leur humeur et du temps qu'il fait ! Cela dit, j'ai peut-être une idée pour leur tirer les vers du nez... Si personne n'a jamais réussi à les faire parler jusqu'ici, c'est peut-être aussi parce qu'on ne leur a jamais posé les bonnes questions.

Timias remit les cristaux dans la bourse, noua le lacet qui la fermait et l'agita énergiquement. Les éclats minéraux cognèrent les uns contre les autres.

— Khouri-keen ! appela-t-il, plein de conviction, de rage et de ressentiment.

Il tint la bourse dans ses mains en coupe.

— Ici, maintenant !

Il agita de nouveau la bourse et entendit une protestation s'élever par-dessus le fracas des pierres, à l'intérieur de la prison de cuir, avant d'apercevoir deux grands yeux luisant dans les branches au-dessus de sa tête. Bientôt des dizaines de petites silhouettes émergèrent des trous creusés dans le sol et de l'ombre des racines noueuses.

— On est où ?

— Drôle d'endroit !

— On peut rester ?

Timias s'assit en silence. Il secoua une fois la bourse et les regarda vaciller et choir autour de lui. Une des créatures s'approcha un peu trop près et tenta de lui pincer l'oreille, il agita la bourse, et la centaine de khouri qui l'entouraient s'effondrèrent, glissant des perchoirs ou basculant au sol, avec des cris de protestation et des regards de reproche. Le khouri qui s'était aventuré un peu trop près glissa de l'épaule de Timias et tomba sur le flanc. Timias le regarda se tordre de douleur sans montrer le moindre signe de compassion puis il brandit la bourse de façon menaçante.

— Il suffit ! ordonna-t-il. Restez tranquilles et asseyez-vous, que je puisse tous vous voir.

La petite troupe vint se rassembler autour de lui avec prudence, l'œil aux aguets, le nez au vent et l'oreille dressée.

— Tu es le Gardien maintenant ? murmura l'un d'eux, et la question fut reprise en chœur par toute l'assemblée.

— Oui, je suis le Gardien et vous me devez obéissance, confirma Timias.

— Khouri aime cet endroit, statua l'un d'eux, et les autres acquiescèrent et commentèrent vivement.

— Khouri peut rester ?

— Nous verrons.

Il secoua une nouvelle fois la bourse et les quelques khouri qui étaient restés debout trébuchèrent sur ceux qui étaient déjà assis, ballottés comme des esquifs sur une mer démontée.

— Faites ce que j'ordonne et vous pourrez peut-être revenir ici.

L'idée sembla leur plaire. Ils agitaient la queue en se congratulant mutuellement. Ce sont de vrais gobelins en miniature, songea-t-il avec une pointe de dégoût et avec une soudaine vague de haine.

— Si vous voulez pouvoir revenir ici, il va falloir m’obéir !

— Dis ce que tu veux que Khouri fasse, répondirent-ils en chœur.

De vrais insectes, avec une infinité de corps, mais une seule volonté, songea-t-il. Il était de notoriété publique parmi les druides que plus la tâche magique était complexe, plus elle requérait un grand nombre de créatures. Peut-être leur esprit fonctionnait-il de la même manière ?

— Je veux que vous réfléchissiez, je veux que vous pensiez intensément aux cristaux.

Les khouri semblèrent hésitants. Ils ne voyaient manifestement pas le lien.

— Vous ignorez leur origine et vous n’avez aucune idée de leur nature réelle, mais s’ils vous appartenaient vous n’auriez aucun mal à savoir tout cela, n’est-ce pas ? Maintenant, imaginons qu’ils ne vous appartiennent pas ?

Il plongea la main dans la bourse et éprouva l’énergie qui habitait les pierres, sentit leurs pulsations contre sa peau. Le pouvoir résidait dans les pierres, dans les khouri-keen...

Par accident, deux fragments se rencontrèrent et Timias constata qu’ils s’emboîtaient exactement et que l’ensemble tenait parfaitement en place. Il tint le petit puzzle devant ses yeux et plongea la main dans la bourse, mais la pièce qu’il y piocha refusa de s’emboîter aussi facilement. Ce n’est qu’à la cinquième tentative qu’il y parvint. Un murmure admiratif parcourut l’assistance comme une vague. Ils fermèrent les yeux, les orteils écartés, soupirant d’aise dans un état de béatitude manifeste.

— Ça vous plaît, n’est-ce pas ?

Il saisit les fragments de cristaux dans sa main et passa doucement sa paume sur les arêtes saillantes d’un geste caressant. Il s’allongea et continua d’effleurer les morceaux épars, constatant que les khouri-keen ou plutôt les gremlins, se corrigea-t-il, frémissaient de plaisir. *Je suis un sylphe, je dois utiliser le vocabulaire de mon peuple, pas celui des mortels.* Les gremlins réagissaient, pensaient et se comportaient comme un être unique. Il examina l’ensemble formé par les trois fragments réunis. Ils s’assemblaient si parfaitement qu’il ne faisait aucun doute qu’ils n’étaient que les éclat épars d’une seule pierre. Il commençait à comprendre. Il s’assit avec tant d’excitation qu’il se cogna la tête contre l’arbre. *Les cristaux ne sont que les fragments d’une seule et même pierre, tout comme les khouri-keen, les gremlins, ne sont que les fragments d’une seule et même conscience.*

— Peut-être que ce ne sont pas les khouri qui ont créé les cristaux, réfléchit-il à voix haute, mais plutôt les cristaux qui ont donné naissance aux khouri !

Les fragments se mirent à pulser dans sa main.

— Khouri..., commença-t-il, sous le regard intense de centaines de paires d’yeux. Il referma ses doigts autour des pierres et en ressentit les battements contre sa peau. Comme un cœur battant. *A l’origine, il n’y avait qu’un seul cristal,* hasarda-t-il, tandis que les pulsations dans sa main semblaient confirmer sa théorie. *Les druides sont partis du principe que les gremlins avaient découvert les cristaux, mais l’idée que d’une façon ou d’une autre ce puisse être la pierre originelle qui ait créé les gremlins ne leur est jamais venue à l’esprit. Peut-être parce que cela remonte à une époque si reculée que les arbres même l’ont oublié... D’où peut bien venir un tel objet ? Quel cristal possède ce genre de pouvoir ? Les arbres ne s’en souviennent pas, c’est un*

fait, j'ai consulté les Chroniques Sylvestres, comme les appellent les druides, et il n'y en a pas trace. Mais les Chroniques ne sont pas exhaustives, les druides ont, paraît-il, cessé de les collecter lorsque les khouri-keen sont apparus. Quelle pierre enchantée peut bien receler un pouvoir capable de faire basculer une race entière d'une forme de magie à une autre ? La magie Sylvestre est indéniablement plus lente, pesante et complexe à mettre en œuvre, comparée à la simple gestion des khouri-keen ; ce que l'on perd avec eux en contrôle, on le gagne en vitesse d'exécution. C'est ça qui a dû détourner les druides de la magie Sylvestre. Quand je vois le temps que j'ai passé dans l'Ombre pour ne parvenir au final qu'à en déchiffrer quelques bribes... Cela étant, il se peut que les arbres aient gardé la trace du cristal tel qu'il était à l'origine. Est-ce qu'il est fait mention, quelque part, d'une pierre magique d'une telle puissance ? Il fit un effort de concentration pour se souvenir de ses lectures, mais à l'exception des quatre globes sur lesquels reposait le chaudron de la Sorcière rien ne lui revint en mémoire ; un globe pour chacun des quatre éléments. Ce n'était pas là un grand secret, tout le monde connaissait ces globes. L'obsidienne pour le feu, la perle pour l'eau, la pierre de lune pour l'air et la roche pour la terre. La roche pour la terre... et si ce n'était pas de la roche mais du cristal ? Imaginons que l'une des sphères de la Sorcière se soit brisée, les fragments n'auraient-ils pas la puissance suffisante pour créer une nouvelle race, intimement liée à l'objet fondateur ?

— Khouri ! s'exclama-t-il encore.

Espérant que c'était la formulation correcte, il demanda lentement :

— Lorsque le cristal a donné naissance à Khouri, où se trouvait-il ?

Il retint son souffle avec anxiété pendant le long silence qui suivit.

— Loin en dessous, lança l'un d'eux.

— Loin au-dedans, renchérit un autre.

— Très loin d'ici, ajouta un troisième.

— Loin dans le passé, chuchota un quatrième.

— Vous pouvez me le montrer, cet endroit, hasarda Timias en se rapprochant d'eux avec la lenteur d'un serpent, frissonnant d'excitation, les trois fragments réunis serrés dans le creux de son poing levé.

— Peut-être, murmura un petit être.

— Sans doute, compléta un autre.

— Pas encore, modéra un troisième.

— Pourquoi ça ?

— Pas assez pour trouver le chemin, lui répondit un quatrième.

Pas assez de gremlins, voulait-il sans doute dire. Timias se rassit, son esprit fonctionnant à toute vitesse. *Même le plus lent d'esprit sait qu'une tâche magique d'importance requiert un grand nombre de cristaux. Et où se trouve la plus grande concentration de cristaux ? A Ardagh, sans aucun doute, enterrés sous l'autel central, protégés par des charmes et de lourdes portes closes pour empêcher les gremlins de s'en emparer. Mais peut-être mes gremlins seront-ils plus qualifiés ?* se dit-il en souriant intérieurement. *S'ils agissent sur ordre direct d'un druide capable*

de déchiffrer les charmes... Les tanières des gremlins formaient la première ligne de défense magique, car, pour différentes raisons, les gobelins ne pouvaient pas franchir un terrain peuplé de gremlins. Cependant, si les gremlins disparaissent et si les cristaux qui constituent le socle de la magie sont eux-mêmes retirés, alors la route d'Ardagh, cœur du pouvoir druidique, centre névralgique de Brynhiver, s'ouvre et s'offre sans défense aux hordes de Macha.

Timias sourit de plaisir à cette perspective.

— Jouons à un jeu, voulez-vous ?

— Un jeu ?

— Khouri aime jeux !

— Khouri adore jeux !

— Tous Khouri peuvent jouer ?

— Bien sûr, répondit Timias d'une voix mielleuse. Bien entendu que vous allez tous jouer. Je veux que vous localisiez toutes les chambres sacrées sous chacun des Tors existants. Vous courez là-bas et vous m'en ramenez tous les cristaux que vous pouvez porter. Ramenez aussi avec vous tous les Autremoi que vous trouverez.

— Tous ?

— Beaucoup ?

— Tous Autremoi ?

— Concentrez-vous avant tout sur les cristaux, mais ramenez aussi tous les Autremoi. Qu'ils reviennent ici avec vous et les cristaux. Que tout le monde revienne juste ici, et ensuite vous m'attendez.

Il secoua légèrement la bourse.

— Vous m'attendez, c'est compris ?

— Khouri comprend Gardien, chuchotèrent-ils à l'unisson. Khouri comprend.

Les druides ne tarderaient pas à se lancer à sa poursuite lorsqu'ils se rendraient compte de la disparition des cristaux, c'était prévisible. *Peut-être sont-ils déjà entrés en Faërie à l'heure qu'il est, mais j'en doute, ils ne sont pas rapides à ce point. Je ne peux pas me contenter de leur voler les cristaux, je dois faire en sorte qu'ils ne puissent pas remettre la main dessus. A cette époque de l'année, ils se réunissent toujours au même endroit, et même Ardagh ne saurait résister à l'assaut d'une horde de gobelins fous de rage et assoiffés de sang, surtout si l'endroit est privé de son rempart de gremlins et que la source même de son pouvoir s'est tarie ! Détruire les druides maintenant nous garantit de ne pas les voir envahir Faërie, armés de lames d'argent pour récupérer les cristaux.*

— Allez maintenant, et ramenez-moi tout ce que vous pouvez, tous les cristaux et tous les khouri-keen.

A son grand étonnement, les petites créatures convergèrent toutes vers lui et se prosternèrent à ses pieds, baisant ses mains, caressant ses cheveux, comme si chaque parcelle de son corps était sacrée. Il se dégagea vivement et les maintint à distance. Tous les regards étaient fixés sur lui, pleins d'une dévotion absolue.

— Allez ! cria-t-il.

— Khouri savait que ce jour viendrait ! braillèrent-ils avec exaltation avant de franchir la frontière vers l'Ombre en dansant et en sautillant de joie.

— Khouri savait que ce jour viendrait ! reprirent-ils en chœur.

Quand le calme fut revenu, Timias revint s'asseoir au pied de l'arbre. La bourse de cuir était lourde et tiède dans sa main. *Et quand j'aurai éliminé tous les druides, quand la menace sera écartée, que me restera-t-il à faire ? Comment vais-je m'y prendre pour juguler le pouvoir de ces créatures afin que Loriana les accepte en Faërie ?*

Timias se releva, accrocha la bourse à sa ceinture et enleva tous ses vêtements avant de se diriger avec résolution vers les cavernes gobelines, certain que la proximité des cristaux lui permettrait de changer de forme encore plus aisément.

Bran rêvait. Cela avait commencé avec un énorme corbeau qui avait fondu sur lui pour l'emmener loin des gobelins, par-dessus les arbres et par-delà la frontière, vers un royaume ensoleillé où la mousse recouvrait les rochers, à l'ombre des chênes vénérables. *C'est forcément un rêve, ça n'existe pas les corbeaux géants qui emmènent les gens dans les airs pour les protéger des gobelins !* Les blessures superficielles sur ses épaules, là où le corbeau avait planté ses serres, n'avaient cependant rien d'onirique, elles. Il parvint à s'asseoir et observa les alentours. La lumière possédait une étrange intensité, les couleurs étaient vives et comme incandescentes, comme si les arbres, leurs feuilles, et même la mousse à leur pied, luisaient de l'intérieur.

— Bonjour, Bran.

La voix suave le fit sursauter. Il se retourna et aperçut Loriana, assise en tailleur près d'une fontaine scintillante.

— Où... où suis-je ?

Loriana lui répondit par un grand sourire et contempla les alentours, comme si elle aussi découvrait l'endroit pour la première fois.

— Ceci est la Forêt Profonde de Faërie, la plupart des mortels ignorent jusqu'à l'existence de cet endroit.

— Comment je suis arrivé là ?

— C'est ma grand-mère qui nous y a amenés, tous les deux. Elle voulait qu'on soit à l'abri.

— A l'abri de quoi ?

— Des problèmes. Les gobelins ne s'enfoncent jamais aussi loin dans la forêt.

En un battement de cils, elle fut auprès de lui, bien qu'il ne l'ait pas vue bouger.

— Pourquoi vous ne vivez pas ici, dans ce cas ?

— Parce que la vraie magie réside à la lisière des mondes, pas en leur centre. Nous sommes en sécurité ici, rassure-toi. Son odeur était plus fraîche encore que celle de la lavande et sa peau

semblait plus douce et sucrée que le miel. Le soleil brillait dans ses boucles cuivrées, y faisant jouer des reflets de flamme. Elle semblait si fine et si gracile, à côté de lui. Il sentit une fièvre lui envahir l'entrejambe ; le feu lui montait aux joues. Les seins de Lorianana vinrent frôler son bras lorsqu'elle s'approcha pour prendre ses mains entre les siennes.

— Lorianana, commença-t-il en s'éloignant légèrement, le souffle court, tirailé entre la peur et le désir. L'autre nuit, quand on était ensemble, vous m'avez embrassé et j... j'ai commencé à voir des choses, balbutia-t-il, des choses insensées, j'ai bien essayé, mais je n'y comprends rien.

Lorianana le fixait avec intensité, et le vert de ses yeux sembla dissiper les nuages qui obscurcissaient son esprit.

— Et puis, sur la route, on est arrivés jusqu'à un Bosquet... Il se mit à sangloter alors que le souvenir des arbres torturés et des druides suppliciés remontait à la surface. Tous les arbres étaient mourants, là-bas !

— Ici aussi, les arbres meurent. Ceux qui se trouvent autour de la Maison dans les Arbres sont à l'agonie. Des gens ont jeté de l'argent sacré dans la source et, depuis, le poison se répand. Père fait son possible, mais si les gobelins revenaient... s'ils revenaient, il craint que les arbres n'y survivent pas.

Ses derniers mots n'étaient qu'un chuchotement, et elle se détourna pour chasser ses larmes.

— Grand-mère veut qu'on reste ici jusqu'à ce qu'elle revienne nous chercher.

Au-dessus de sa tête, Bran voyait les arbres dessiner une fine dentelle verte sur fond de ciel bleu. La mousse était ici plus épaisse que le plus somptueux des tapis du palais de Meeve et Lorianana était plus belle que toutes les filles qu'il avait pu rencontrer.

— Est-ce que nous pouvons faire quoi que ce soit pour vous aider ?

— J'espère bien.

— Vraiment ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? lui demanda-t-il, sans comprendre le double sens de ses paroles, même lorsqu'elle dessina la courbe de son menton du bout des doigts. Comm...

— Chut, l'interrompit-elle en posant doucement son index sur ses lèvres pour le faire taire. Tu n'as pas compris ? Laisse-moi te montrer.

— Me montrer qu...

Mais Lorianana ne le laissa pas parler. Elle ne lui laissa pas le temps de demander ce qu'elle voulait lui montrer, au lieu de ça, elle posa ses lèvres sur les siennes et glissa sa langue dans sa bouche.

Une vague de plaisir sauvage et brûlant l'inonda lorsqu'elle glissa sa main sous sa nuque. Il perdit l'équilibre et trébucha sur l'herbe pourpre. A cet instant, tout lui sembla indifférent, seul comptait le contact de la mousse contre son dos. Le tissu de sa tunique était soudainement grossier et irritant contre sa peau. Lorianana glissa sa main sous le vêtement de toile rêche que Bran ôta d'un geste preste avant de se tourner de nouveau vers elle.

Elle lui prit les mains et les posa sur ses seins, guidant ses pouces vers la saillie de ses tétons. Bran sentit sa vision se troubler et un léger vertige le saisit.

— Allonge-toi, lui chuchota Lorianana dans le creux de l'oreille. La chaleur du souffle de la jeune femme se répandit jusqu'au creux de son aine, et irradiation dans le sol. Il sentit quelque chose bouger contre son dos, comme de minuscules piétinements.

— Qu... qu'est-ce que c'est ? s'alarma-t-il.

C'était comme si des centaines de fourmis lui parcouraient l'épiderme à travers le vêtement que tissait la mousse contre son dos.

— Ce sont les arbres, répondit-elle doucement en levant les yeux. Les arbres s'éveillent et te reconnaissent comme l'un des leurs. Allonge-toi et laisse-les te prendre comme je vais te laisser me prendre.

Elle se plaça à califourchon sur lui, le sexe de Bran entre ses cuisses, ses seins frottant contre la poitrine du jeune homme, et elle se laissa doucement descendre. Bran sentit le frémissement s'accroître contre son dos et, bientôt, il eut la sensation de se retrouver suspendu entre deux personnes et deux lieux différents. Pendant un instant qui dura une éternité, ils se regardèrent. Ils se regardèrent intensément tandis qu'elle l'accueillait en elle, le recevait au plus intime, au plus profond de sa chair, tandis que depuis les tréfonds du monde les arbres venaient pénétrer la conscience de Bran avec une force et une douceur plus intenses encore que leur union charnelle. Bran s'abandonna à cette double étreinte et sentit la mémoire des arbres se déverser en lui, s'insinuer au plus intime de son être comme un flot de pure lumière. *Je peux le faire, j'en suis capable. J'ai le pouvoir de guérir les arbres.*

Lorsque Bran ouvrit les yeux, Aeffie La Pomme était assise près de lui et Lorianana dormait tranquillement à ses côtés, la tête posée sur sa main.

— Aeffie ! Qu'est-ce que vous faites ici ? s'exclama-t-il.

— Prends garde aux vœux que tu formules, mon garçon, et choisis bien tes amis en Faërie. Les sylphes ne donnent jamais rien sans attendre quelque chose en retour, tu ferais bien de t'assurer de leurs intentions avant de brader ta confiance.

— Je ne comprends pas, s'offusqua-t-il en baissant les yeux sur Lorianana qui dormait paisiblement près de lui.

Il était sûr de rêver, mais d'une certaine manière il savait que ce qu'il était en train de vivre était néanmoins réel. Chaque parcelle de son corps, sa peau, ses os, et même le sang qui coulait dans ses veines, lui semblaient comme éthérés.

— C'est bien ça le problème, soupira Aeffie La Pomme avant de disparaître.

— Bonjour, Bran, bâilla doucement Lorianana en le faisant sursauter.

Elle leva vers lui des yeux ensommeillés et lui adressa un magnifique sourire. Elle vint s'asseoir près de lui.

— A qui parlais-tu ?

— A une vieille connaissance, répondit-il évadivement en essayant tant bien que mal de réunir ses souvenirs.

Prends garde aux vœux que tu formules, et choisis bien tes amis en Faërie. Mais comment aurait-il pu se méfier d'une créature aussi charmante et aussi parfaite ? Lorianana lui sourit, la tête posée au creux du coude. Elle parcourut du bout des doigts le bras de Bran depuis l'épaule, lui donnant des frissons. Puis elle prit chacun de ses doigts dans sa bouche et les lécha un à un.

— Reviens, chuchota-t-elle à son oreille en l'attirant à elle, reviens.

Elle prit son visage juvénile entre ses mains et déposa un baiser sur ses lèvres, tout en le guidant entre ses cuisses.

— Encore ! ronronna-t-elle en se cambrant pour qu'il puisse entrer en elle.

Les mots d'Aeffie La Pomme ne cessaient de résonner dans sa tête. *Les sylphes ne donnent jamais rien sans attendre quelque chose en retour.* Un frisson lui parcourut l'échine et son sang sembla bouillir dans ses veines. Quelque chose s'était embrasé en lui, un besoin inextinguible, une faim absolue que seule Lorianana pouvait contenter. Le brasier grossissait, l'incitant à aller plus vite, plus profond en elle. Il gagnait en assurance et la regardait, allongée sur le dos, les cuisses relevées, les genoux repliés, offerte, bras et jambes écartés, épanouie comme un lys... *T'assurer de leurs intentions avant de brader ta confiance.* Les mots tourbillonnaient dans sa tête, et leur sens se dissolvait au rythme effréné de ses hanches qui allaient et venaient entre les reins de Lorianana. Une étrange chaleur montait en lui, une douce lassitude qui se répandait dans chaque fibre de son corps tandis qu'il approchait de l'extase. Ses muscles se contractèrent dans un ultime spasme et, tandis qu'il venait en elle, une partie de son essence sembla l'abandonner, le laissant pantelant et épuisé. Il s'effondra sur elle et ferma les yeux, terrassé par un impérieux besoin de sommeil.

Le cri âpre d'un corbeau le réveilla brutalement. L'animal décrivait des cercles au-dessus de lui. Lorianana avait mis sa main en visière pour l'apercevoir.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Bran en bâillant, se demandant s'il n'était pas une fois de plus perdu dans l'un de ses rêves.

— Viens avec moi. Elle se leva et le prit par la main. Nous devons rentrer.

Il se sentait particulièrement mal, nauséux et légèrement fiévreux.

— Rentrer ? Mais rentrer où ? En Ombre ?

Je devrais rentrer, c'est ce que m'a dit Lochlan. Il a bien dit que les mortels ne devaient pas rester trop longtemps à TirNa'lugh, enfin je crois ? Il avait tellement de mal à rassembler ses souvenirs, il y avait tellement de choses qui lui tournaient dans la tête, une farandole de visages, de musiques et de mots qui se mêlaient en un maelström confus. *Ça n'est pas bon signe tout ça !* Lorianana le tirait plus fort par le bras et, trop faible pour même lui résister, il la suivit en trébuchant, pris de vertiges. *Tiens, les baies sur les arbres sacrés brillent d'un joli éclat rouge par ici,* remarqua-t-il, supposant qu'il devait une fois de plus être en plein rêve.

L'odeur de chair humaine saturait l'atmosphère viciée de la grotte sous le fleuve d'une touffeur obsédante et presque sensuelle. Timias progressait le long du boyau inégal en essayant de

s'accoutumer à la pénombre, le sac contenant les cristaux khouris solidement attaché sous sa queue.

Il déboucha sur une cavité plus vaste et hésita un instant. L'endroit abritait des centaines d'œufs agrégés sur les parois de la caverne, occupant chaque anfractuosité, chaque saillie de la roche. Des cadavres frais, encore sanguinolents, étaient empilés sur des monceaux d'ossements au pied desquels des femelles allaient de partenaire en partenaire et copulaient furieusement. Il resserra le nœud qui assurait la bourse contenant les cristaux et leva les yeux vers le trône depuis lequel Macha régnait sur son monde en mâchonnant ce qui ressemblait à une jambe de femme.

Elle huma l'air et un peu de bave jaunâtre s'écoula sur son menton tandis qu'elle mastiquait, bave qu'elle s'empessa de lécher de sa longue langue bifide. Elle balançait la tête en arrière et siphonna bruyamment la moelle du fémur qu'elle avait en main, tout en épiant chaque mouvement du parterre.

Peut-elle me sentir ? Espérons qu'elle est suffisamment rassasiée pour ne pas se lancer à mes trousses, cette fois. Les corps mous de gobelins mâles décapités ou la cage thoracique ouverte encombraient le trône de la reine. Les gobelins étaient connus pour tuer leurs semblables et Macha ne faisait pas exception à la règle.

Pris de nausée, Timias leva les yeux vers la cavité au-dessus du trône de la souveraine et sentit la bile lui monter aux lèvres. Ses jambes manquèrent de s'affaisser sous lui et la précieuse bourse glissa légèrement le long de sa queue lorsqu'il la dressa pour reprendre son équilibre. Au-dessus du trône, dans une niche, des têtes coupées de sylphes contemplaient l'orgie de leurs yeux sans vie. Elles étaient encore fraîches et Timias constata avec horreur que celle d'Auberon en faisait partie.

Auberon. Il suffoqua sous le choc. *Si mon frère de lait est ici, alors où est Lorian ?* Pris d'une soudaine panique, il scruta un à un les visages des trépassés, dont certains n'étaient guère plus que des crânes couverts d'un panache de cheveux, mais il ne la vit nulle part. Pourtant, il se rendit compte avec effroi qu'une partie de la Cour sylphe se trouvait désormais ici. *Est-ce que j'arrive trop tard ? Peut-être les gobelins ont-ils déjà gagné ! Si personne n'a été en mesure de se dresser contre eux ou même de les retenir, ils ont peut-être terrassé les sylphes.* Il serra les cristaux contre sa peau. *Je peux le faire. Si seulement j'avais un peu plus de temps...* Il descendit se mêler à la foule, espérant qu'aucune femelle ne jetterait son dévolu sur lui. La frontière était malheureusement perméable depuis le monde des hommes et leur laissait le loisir de lancer une attaque.

Mais si je parviens à lancer les hordes gobelines à l'assaut des savoureux druides d'Ardagh, j'aurai peut-être le temps d'apprendre ce qui s'est passé en Faërie... Même si cela implique de me confronter à Macha et que je doute de pouvoir y survivre. Je ferais peut-être mieux de me contenter de retourner dans la Forêt-Mère, ce serait sans doute plus sage. Avec la puissance combinée des cristaux et des gremlins, j'ai de quoi déchaîner le chaos sur le monde des hommes, songea-t-il avec ravissement, et ainsi protéger Faërie... Si tant est qu'il reste quoi que ce soit à protéger. Si je lâchais les gobelins contre les druides, j'aurais toujours la possibilité d'utiliser ensuite les cristaux contre eux, les sylphes deviendraient alors la puissance dominante. Il se glissa entre les couples en pleins ébats, le cœur battant à tout rompre, priant pour ne pas se faire repérer.

Il avait presque atteint son but, lorsqu'un bras vint lui saisir la taille avant de le projeter au sol. Son crâne heurta la roche avec un son sinistre et, avant qu'il n'ait eu le temps de reprendre ses esprits, une femelle s'était juchée sur lui et guidait son phallus bifide vers l'orifice étroit entre ses cuisses. C'était très différent de ce qu'il avait pu vivre avec une humaine ou une sylphe. Le liquide qui sourdait du corps de la femelle semblait corrosif et lui brûlait l'épiderme. Il essaya de se dégager, mais elle assurait fermement sa prise avec sa queue autour de la cheville de Timias. Elle le fit glisser au sol et tenta de le retourner, mais il lui envoya son pied dans le thorax avant de la frapper d'un coup de queue.

L'instant d'après, Macha était sur eux. Elle envoya la femelle rouler au loin, se pencha sur lui et le saisit au collet.

— Je te connais, Tetz.

— Puissante reine, commença Timias en rampant, espérant que la flatterie était universelle.

Il déplia sa queue et tenta de recouvrer son équilibre. Macha ne le quittait pas du regard. Elle effleura la tête de Timias en grognant, puis son cou et son dos du bout de la langue, ses yeux rouges luisant dans la pénombre. Il pouvait sentir l'odeur puissante du liquide qui coulait de ses poches à œufs. *Si elle grimpe sur moi, je suis mort.*

— Puissante reine, grasseya-t-il, la route vers Ardagh... la route vers Ardagh est libre, les dévoreurs d'œufs sont partis.

J'espère que les khouri ont tenu parole. Ils seront largement récompensés... si je survis. Il referma ses griffes sur la bourse aux cristaux.

— Ardagh, où les druides tiennent conseil pour décider comment ils nous dépèceront.

Ça y est, elle m'écoute. Macha changea légèrement de position, grogna de nouveau et les gobelins alentour semblèrent se détendre imperceptiblement. Elle sortit sa longue langue fourchue et revint lui lécher la tête.

— Tu as été à Ardagh... Je sens l'Ombre sur toi... Je goûte l'Ombre... sur toi...

— La chair palpitante abrite le pouvoir, ma reine, alors imagine quelle puissance peut receler la chair enchantée !

Ses yeux lancèrent des éclairs carmin. En un geste preste, elle fut sur lui. Elle le chevaucha, lui étira les chairs, comme la monstrueuse machine à copuler qu'elle était. Son sexe acide se referma autour de son bas-ventre, son souffle fétide lui fouettant le visage à chacun des soubresauts de sa gigantesque masse. Elle allait et venait, pompant littéralement sa semence vers ses poches à œufs, aspirant chaque fibre de son corps. Il enroula comme il put sa queue autour des cristaux khouris en priant pour avoir fait le bon choix. *ARDAGH.* Il répéta ce mot comme une prière, en invoquant l'image de toute son âme, tandis que Macha le pilonnait et que sa semence devenait brûlante. *ARDAGH,* répéta-t-il en resserrant sa queue autour de la bourse de cuir, à presque la faire pénétrer en lui. *ARR-DAAGH !*

— Ar-Dagh ! hurla Macha en aspirant la semence brûlante. *AR-DAGH !*

La reine s'était suffisamment redressée pour lui permettre de rouler sur le côté. Il rampa puis se glissa hors de vue, avant de s'effondrer contre une paroi, la tête dans un étau, le corps brisé. Macha entama une danse grotesque et sautilla parmi ses sujets, au milieu des œufs amassés, tirant

les gobelins de la torpeur dans laquelle le festin de sang et de sexe les avait plongés. La horde reprit en chœur avec sa reine et bientôt les tambours résonnèrent. Il tenait une chance de s'échapper.

— Catrione ? Catrione ?

La première chose qu'elle vit fut Niona, penchée sur elle, soucieuse. Serpent était encore trop présent en elle pour qu'elle parvienne à articuler le moindre mot. Elle passa le bout de sa langue sur sa lèvre inférieure, les yeux roulant dans ses orbites, dans une tentative désespérée de maintenir le contact avec l'esprit reptilien.

— Catrione ? appela de nouveau Niona en lui tapotant la joue et en claquant des doigts pour attirer son attention. Revenez parmi nous, Catrione, il faut vous réveiller ! Qu'on me donne cette branche de sauge.

Elle promena sous le nez de Catrione la fumée odorante des feuilles qui se consumaient, et cette fois la jeune femme émergea quelque peu de son demi-sommeil. Il lui sembla entendre des voix devant la porte de sa chambre. Oui, c'était sa chambre, elle était bien dans le dortoir. Elle était allongée sur son lit et le soleil qui pénétrait par la fenêtre indiquait que l'après-midi était bien entamé.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle soudain à Niona en se redressant. Combien de temps suis-je restée...

Elle constata qu'elle avait les plus grandes difficultés à s'exprimer. Sa langue lui semblait beaucoup trop courte, pas assez sinueuse, tellement inefficace comparée aux sensations qu'elle lui procurait quelques minutes auparavant. Elle essaya de s'asseoir, mais la pièce tout entière se mit à vaciller et elle retomba lourdement au creux de son oreiller.

Baeve se précipita à son chevet, et lui apporta une tasse chaude et fumante.

— Tenez, ma petite, commencez donc par en boire une gorgée, dit-elle, réconfortante, en chassant les mèches collées sur son front, n'essayez pas de vous asseoir pour le moment. Elle se tourna vers Niona qui se tenait derrière elle et lança sur un ton de reproche :

— Je vous avais bien dit qu'il ne fallait pas la réveiller !

— Elle est tout de même la Cailleach, non ? répliqua Niona sans se démonter.

— Que s'est-il passé ? demanda encore Catrione. Deirdre ? Est-ce qu'on l'a trouvée ? Et le jeune homme ?

Les mots sortaient péniblement tandis que Baeve l'aidait à refermer ses doigts autour de la tasse brûlante et guidait le récipient odorant vers sa bouche. Le lait chaud et épicé mélangé au miel et à la crème coula dans sa gorge comme une vague brûlante de pur réconfort. Le breuvage l'aida à reprendre pied dans le réel.

Elle avait recouvré l'usage de sa voix, mais le langage lui faisait toujours défaut. Elle avait été comme brutalement tirée d'un rêve et s'accoutumait très mal à ce retour violent au réel.

— Nous avons en effet trouvé Deirdre, mon enfant, lui répondit enfin Baeve, en l'enveloppant dans un châle et en l'aidant à se redresser.

— J'espère au moins que vous aurez retiré quelque sagesse de cette expérience, Catrione, maugréa Niona en quittant la pièce, suivi, par la plupart des personnes présentes.

Catrione but une nouvelle grande gorgée. Le miel et le lait mélangés au remède druidique à base d'argent instillaient dans ses membres une vigueur nouvelle. Sa vue s'éclaircit, mais la sensation de se trouver à deux endroits simultanément demeurait tenace. Elle repoussa légèrement le gobelet, dont le contenu coula sur son menton, puis tendit le récipient à Baeve d'un air gauche en s'essuyant maladroitement avec le châle.

— Que s'est-il passé d'autre ? demanda Catrione tandis que Baeve l'aidait à essuyer les dernières gouttes.

— Eh bien, les corbeaux sont revenus d'Eaven Morna, mais ils ne portaient aucun message. Il semblerait que Connla ait quitté le palais il y a quatre ou cinq nuits, et d'après les rapports qui nous sont parvenus d'Ardagh elle n'est pas encore arrivée à bon port.

— Sans doute aura-t-elle décidé de faire halte ici en chemin.

— Sans doute, répondit simplement Baeve, sceptique. Je crois qu'il faut que vous sachiez que deux camps s'affrontent désormais, ici même. Certains veulent attendre l'arrivée de Connla, quand d'autres préconisent d'agir au plus vite, en fonction des informations que vous avez pu réunir.

— Et Niona doit faire partie des attentistes, à n'en pas douter ?

— A n'en pas douter, confirma Baeve avec malice.

Elle aida Catrione à se vêtir, car cette dernière avait les plus grandes difficultés à contrôler parfaitement ses gestes, comme si elle en avait désappris l'usage.

Il lui semblait avoir également oublié la manière d'ordonner correctement ses pensées, et son esprit demeurait particulièrement brumeux, comme si les idées refusaient de s'organiser en un langage cohérent.

Quand elle fut vêtue, elle dut se reposer sur le bras de Baeve pour l'aider à se tenir debout. Il lui sembla que la cour était plus peuplée que jamais, et elle constata avec plaisir que les gens s'arrêtaient sur son passage et lui adressaient de grands sourires, lui prenant la main et lui souhaitant un prompt rétablissement.

— Où sont passés les frères et les sœurs ? demanda-t-elle à Baeve, je ne les vois nulle part.

— Ils sont là-haut, lui répondit Baeve en lui désignant le sommet du Tor où il sembla à Catrione que les occupants du Bosquet au grand complet étaient amassés autour de ce qui ressemblait à une ouverture sur le flanc de la colline.

— Que font-ils tous là-haut ?

— Voilà un autre sujet de querelle. Venez, vous feriez bien de vous rendre compte par vous-même.

Catrione s'agrippa fermement au bras de Baeve et entama l'ascension de la colline, réveillant des souvenirs aigus de ses visions, de Deirdre sous le Tor. Deirdre et la chose qu'elle avait mise au monde. D'autres mains se tendirent pour l'aider. On la guidait, on l'encourageait, à mesure qu'elle se rapprochait du sommet. Elle manqua trébucher, lorsque le sol se déroba, à l'endroit où s'ouvrait le trou béant et sinistre qui donnait sur la macabre Chambre de Naissance. Elle comprit alors pourquoi Baeve avait fait en sorte d'éluder ses questions. Elle avait pourtant assisté à la scène, mais rien n'aurait pu la préparer à la vision cauchemardesque qui s'étendait à ses pieds, dissimulée à la hâte sous des linceuls. Le breuvage au lait et au miel lui remonta brutalement dans

la gorge et elle dut plaquer ses mains contre sa bouche pour ne pas vomir.

— Tenez, la réconforta Baeve en lui tendant charitablement un morceau d'étoffe parfumé à la menthe.

Athair Emnoch, sans dire un mot, l'aida à descendre dans la chambre, au milieu de la boue et des éboulis. La chose qui gisait au centre tenait davantage du cocon que de l'humain.

Le visage de Deirdre avait déjà commencé à s'affaisser sur les os de son crâne, encadré par une jungle de cheveux secs. Son corps était ouvert de l'aine à la gorge et gisait dans une mare obscène aux reflets carmin que Catrione eut du mal à identifier comme étant du sang séché.

— Cailleach ? murmura le frère en lui prenant doucement le bras. Il faut que vous voyiez ceci.

Il s'accroupit et dégagea un petit espace dissimulé dans un angle à quelques pas de l'endroit où se trouvait Deirdre. Il y avait là un long appendice, comme une mue de serpent, qui gisait entre les pierres, comme une queue. Les druides dégagèrent les éboulis et Catrione sut immédiatement ce qu'était cette chose. Le cordon ombilical de l'enfant.

Elle plaqua le mouchoir parfumé contre ses lèvres, contenant à grand-peine la nausée qui la submergea lorsqu'elle vit enfin la chose que Deirdre avait mise au monde. Le corps de la créature n'était qu'un faisceau de pseudopodes blanchâtres au sommet duquel se trouvait une tête aux traits monstrueusement humains. Ses deux mains étaient directement reliées à ses épaules, de chaque côté de son cou.

La partie inférieure de son corps se divisait en une queue bifide dont chaque extrémité était terminée par un pied d'apparence parfaitement normale.

Elle se retourna vivement, cherchant avidement à respirer un peu d'air frais, tandis que les paroles inscrites dans les Chroniques lui revenaient à la mémoire. *L'enfant qui ne peut être occis de la main de l'homme ou de la femme.* Cela ne s'était pas produit, en effet. La Grande Mère avait manifestement œuvré pour que son bourreau possède un crochet en guise de main.

— Bien, il semble que la situation soit sans équivoque, qu'en dites-vous, Catrione ? lui lança Niona par-dessus l'épaule de Baeve qui écrasait une larme.

Les souvenirs de Serpent lui revinrent à l'esprit, des fulgurances qui se déployaient en corolles, se recouvrant l'une l'autre. Elle était présente, aux côtés d'Athair Emnoch, mais sans l'être tout à fait. Même franchir la frontière qui séparait l'Ombre de TirNa'lugh ne lui avait jamais procuré cette sensation d'omniprésence en deux lieux à la fois, à deux époques différentes, et son cerveau avait du mal à faire coexister ces deux réalités qui se chevauchaient.

— Qu'est-ce qui est sans équivoque ? finit par demander Catrione.

Le fil des événements qui avait trouvé sa conclusion dans ce carnage commençait à s'éclaircir dans son esprit. Ainsi assise tout près de Deirdre, elle était presque en mesure de revivre ses derniers instants.

C'était comme des fragments d'impressions, des images désincarnées, nichées au tréfonds de la conscience de Serpent et qui remontaient à la surface de ses propres souvenirs par intermittence. Il y avait ce jeune homme qui portait un crochet et seule cette image semblait avoir un sens. *C'est l'homme que tu dois épouser.*

— Eh bien il ne fait aucun doute que c'était là l'enfant de la prophétie, celui-là même qui ne

peut être occis de la main de l'homme ou de la femme ! affirma Niona en croisant les mains sur sa poitrine avec assurance.

Catrione dut s'asseoir sur un rocher, prise d'un vertige. *Est-ce vraiment aussi simple*, se demanda-t-elle en fronçant les sourcils, le regard perdu dans le vide.

— Les khouri-keen ont disparu, et leurs cristaux avec eux, intervint Athair Emnoch, tandis que le monde continuait de vaciller autour de Catrione.

Termuid les a donc volés.

— Et le jeune homme ? Est-ce que... est-ce que quelqu'un a essayé de l'atteindre ? demanda Catrione.

— Excusez mon audace, Cailleach, mais ne devrions-nous pas attendre l'arrivée de l'Archidruidesse ? hasarda Athair Emnoch. Vous n'avez pas l'air en très grande forme.

— Je vais bien, répondit-elle sans réfléchir, même si elle savait parfaitement que c'était loin d'être vrai. Et je n'ai pas b...

— Et si cet homme était druide ? intervint Niona de sa voix aiguë et haut perchée. Vous tenez vraiment à risquer de provoquer un nouveau drame ?

Elle émit un grognement qui ressemblait à un anathème avant de redescendre de la colline à vive allure. Catrione demeura interdite, comme giflée par la violence des mots, plus encore que par le vent d'hiver qui soufflait de l'ouest.

C'est le soleil, jouant derrière ses paupières closes, qui réveilla Morla. Le soleil et une douce brise soufflant sur son visage. Elle ouvrit les yeux sur une large fenêtre où venaient s'encadrer les branches hautes d'un arbre au feuillage foisonnant. Les murs de la pièce étaient blancs et une vive douleur lui vrillait la jambe droite. Elle entendit un léger ronflement, et lorsqu'elle se pencha pour regarder au-delà du bord du lit elle vit que Lochlan était allongé sur le sol, juste sous la large fenêtre, la tête posée sur son bras replié. Une barbe de trois jours assombrissait ses joues et ses bottes étaient maculées de boue. Elle chassa les derniers lambeaux de sommeil et inspecta rapidement l'endroit, tressaillant à chaque mouvement.

Les draps de son lit sentaient la verdure et le thym, et l'édredon qui lui couvrait les pieds était finement tissé et parfaitement propre. Des paniers d'osier remplis de linge soigneusement plié étaient alignés contre le mur de pierre qui soutenait un plafond bas peint à la chaux.

Une cloche tinta à l'extérieur. Elle entendit un chien aboyer et un berger hélér ses bêtes sur le chemin de la pâture.

Elle essaya de s'asseoir, mais une violente douleur lui remonta le long de la jambe. Alors seulement se souvint-elle de l'attaque des gobelins surgissant de l'eau. Elle se souvint aussi que quelque chose de noir et de massif avait crevé le ciel et s'était emparé de Bran.

Elle retomba lourdement sur son oreiller au moment où la porte s'ouvrait sur une femme aux

cheveux de jais qui devait avoir à peu près son âge et qui était manifestement enceinte de plusieurs mois. Elle portait une tunique d'un bleu profond et le tartan jeté sur son épaule, tout autant que la fibule qui le maintenait en place, symbolisait son statut de chef.

— Vous voilà réveillée, constata-t-elle en lui lançant un bref sourire. Je m'appelle Grania MaNessa et je vous souhaite la bienvenue dans ma demeure. Comment vous sentez-vous ?

— Ma jambe me fait souffrir, grimaça Morla tandis que Grania soulevait les pansements, découvrant ses cuisses.

— Voyons cela.

Grania fit une petite grimace en soulevant le haut du bandage. Elle jeta un œil soucieux à Morla.

— J'ai une herboriste, ici. Je vais vous l'envoyer, à présent que vous êtes réveillée.

— Ai-je dormi longtemps ?

— Presque deux jours entiers. Votre époux, poursuivit Grania en désignant Lochlan endormi au pied du lit, votre époux a dévalé la colline comme si la Vieille elle-même talonnait son cheval, pour vous amener jusqu'à nous.

Il leur a raconté que nous étions mariés ! songea Morla, ébahie, en poussant un petit cri de surprise autant que de douleur alors que Grania remettait le bandage en place.

— J'aurais aimé vous proposer les services d'un druide, mais ils sont tous partis pour Ardagh. Votre chevalier servant, que Herne l'ait en sa sainte garde, ajouta-t-elle en souriant en direction de Lochlan, a battu la campagne pendant les deux jours qu'a duré votre sommeil. Malheureusement, je pense que le meilleur endroit pour trouver un druide en ce moment reste l'un des Bosquets principaux. Le plus proche est celui de La Boulaie des Druides Blancs, mais il se trouve à trois, peut-être quatre jours de voyage.

Elle alla fermer la porte derrière elle, rabattant le loquet avec un bruit sec qui réveilla Lochlan.

Il ouvrit les yeux et immédiatement chercha Morla du regard. Un grand sourire fleurit sur son visage.

— Louée soit la Déesse ! Il se leva prestement, faisant craquer les articulations de ses genoux, épousseta ses pantalons et son sourire se mua en une moue soucieuse. Comment va ta jambe ?

— Ça fait mal, répondit-elle simplement.

Il la regardait avec une telle intensité qu'elle en fut vaguement gênée. Et puis cette façon qu'il avait de laisser ses mains courir malgré lui sur le bord du lit trahissait tellement son inquiétude. La douleur s'intensifiait à mesure qu'elle sortait du sommeil. C'était à présent comme des milliers de petites aiguilles qui lui perçaient les chairs.

— Ça fait vraiment mal, dit-elle en grimaçant et en essayant de rassembler ses idées. Et Bran ? L'avons-nous... Est-ce qu'il... ?

— Je ne suis pas tout à fait certain de savoir ce qui lui est arrivé.

Morla fit un effort violent pour se remettre en position assise, malgré la douleur insupportable qui lui mangeait la jambe. La souffrance semblait envahir jusqu'à la moelle de ses os et rayonnait jusque dans son dos.

— Je ne me souviens pas vraiment de ce qui s'est passé, moi non plus, dit-elle, hésitante. J'étais

assise sur un rocher et puis on a couru vers le campement...

Elle se tut, essayant de donner un sens aux images disparates qui se télescopiaient dans sa tête. Bran était avec elle et l'instant d'après, il avait disparu. Pourtant, lorsque les gobelins s'étaient lancés à leurs trousses, Bran courait devant elle.

— Dis-moi ce que tu as vu, Lochlan.

— Je ne voudrais pas te donner de faux espoirs...

Il soupira et reprit :

— Je l'ai vu courir avec toi, vous remontiez de la berge du lac et Bran était devant toi, il te tirait par le bras. Il a couru derrière un chêne qui l'a dissimulé à ma vue quelques instants et je ne l'ai plus revu.

Il écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— Je n'avais pas le temps de vérifier où il se trouvait, on s'est enfuis comme ça, sans avoir le temps de rien prendre avec nous au campement. Mais je te jure sur la tombe de ma mère que j'ai vu Bran disparaître avant que les gobelins ne soient sur vous !

— Et qu'est-il arrivé aux autres ? Où sont les Fiach...

Lochlan secoua tristement la tête, baissant les yeux au sol, et une ombre passa sur son visage.

— C'était trop tard...

La porte s'ouvrit de nouveau, mais, cette fois, Grania était accompagnée d'une femme de haute stature, au visage taillé à la serpe. Elle portait une couronne de tresses grises qui lui couvrait la tête comme une calotte. D'une main, elle tenait un plateau orné de différents onguents tandis que dans l'autre se trouvait un panier.

— Je vous souhaite le bonjour, Sire Aidan, commença Grania en souriant à Lochlan avec un brin de coquetterie. Permettez-moi de vous présenter notre herboriste, Nuala.

Morla lança un regard interrogateur à Lochlan, qui lui répondit par un hochement de tête imperceptible tout en s'inclinant pour saluer leur hôtesse. Morla comprit que leur identité devait pour le moment être tenue secrète. Il y avait décidément des complots à chaque coin de couloirs, et elle se demanda un instant si elle n'aurait pas mieux fait de simplement remercier sa mère et de rentrer à Dalraida. Mais Meeve avait promis du grain, et son peuple mourait de faim...

Lochlan tourna pudiquement le dos tandis que l'herboriste repoussait les draps sous lesquels Morla était allongée, nue. A cet instant, Morla oublia tout sentiment de pudeur, tant la douleur qui jaillit lorsque l'herboriste retira les bandages était fulgurante. Elle n'était que souffrance, du bout des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux et le goût métallique du sang lui envahir la bouche lorsqu'elle se mordit la lèvre malgré elle.

— Je vous l'ai dit, soupira l'herboriste, c'est au-delà de mes compétences, et ça a empiré depuis qu'elle est allongée ici.

Morla jeta timidement un œil à la blessure. Des bubons, trahissant la progression de l'infection depuis les profondeurs de l'entaille, avaient fleuri sur sa peau.

— C'est d'un druide dont elle a besoin, et il lui faut l'uisce-argoid, l'eau d'argent, murmura

Grania sous le regard soudain terrifié de Morla.

Cette blessure va me tuer, songea-t-elle en regardant Lochlan, à qui les deux femmes s'adressaient maintenant.

— Il faut que vous lui trouviez un druide au plus vite, Sire Aidan. Il n'y a pas une minute à perdre. Le temps que vous vous rendiez à la Boulaie et que vous en rameniez un druide, elle aura perdu sa jambe, mais si vous décidez de l'y emmener vous-même je pense qu'elle a encore une chance.

— De sauver ma jambe ? lui demanda Morla, paniquée.

— De sauver votre vie, corrigea froidement Nuala.

— Mais..., commença Grania.

— Je ne peux rien faire pour arrêter le poison, la coupa Nuala.

Elle se tourna vers Morla.

— Ça va peut-être piquer un petit peu, la prévint-elle.

Des milliers d'étoiles aveuglantes scintillèrent devant ses yeux lorsque le liquide épais et odorant entra en contact avec la plaie suppurante. Morla se cabra brutalement et ses mains s'agitèrent, se fermant et s'ouvrant en un geste réflexe inconscient, seulement dicté par la douleur extrême. Elle agrippa les draps et sentit une main douce et puissante se glisser dans la sienne, l'encourageant d'une pression légère mais ferme. Elle s'y accrocha comme un naufragé à un rocher, tandis que la douleur la submergeait en une gigantesque vague noire et que l'on nettoyait sa plaie, que l'on changeait ses bandages.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle constata qu'elle n'avait pas lâché la main de Lochlan. L'herboriste épongea la sueur qui avait coulé sur son front et sur sa lèvre supérieure alors même que l'onguent commençait à faire effet, faisant légèrement refluer la douleur.

— Voilà, jeune fille. Reposez-vous, à présent, je vais vous apporter un peu de potage, lui proposa Nuala. Vous avez faim, n'est-ce pas ?

Morla avait les yeux fixés sur le plafond. Elle se concentrait sur la douleur qui la traversait par intermittence, lui ôtant tout appétit.

— Non, répondit-elle enfin, après avoir pris la peine de réfléchir un moment. Mais j... j'ai soif.

Nuala et Grania échangèrent un regard lourd de sens.

— Je vais tâcher de vous trouver un chariot, Sire Aidan, lui proposa cette dernière en ramassant un panier rempli de bandages souillés avant de sortir.

Nuala prenait son temps pour ramasser ses onguents et Lochlan en profita pour l'interroger.

— Pourquoi n'a-t-elle pas faim ?

— Ça se passe toujours de cette façon, soupira Nuala. La morsure des gobelins contient un poison. Il vous consume de l'intérieur et il vous ôte l'envie de manger. Il est important que vous buviez, madame. Je vais chercher le potage, conclut-elle en emportant le plateau.

Lochlan attendit que le bruit de ses pas diminue dans le couloir.

— J'imagine que tu te demandes ce qui se trame, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas que j'aurais oublié une chose pareille, donc oui, je me le demande, répondit-elle avec une légère grimace. Pourquoi as-tu raconté à cette femme que nous étions mariés ? Et pourquoi lui avoir donné de faux noms ?

— Je leur ai servi cette histoire de mariage pour pouvoir rester ici avec toi sans qu'on ne me pose davantage de questions. Tant que j'y pense, tu t'appelles Moira.

— Moira ?

— J'ai pensé que c'était suffisamment proche de Morla pour que tu puisses répondre à ce nom instinctivement.

— Mais pourquoi as-tu fait ça ? Tu n'as donc pas confiance en Grania ?

Lochlan passa ses mains sur son visage fatigué.

— Il ne s'agit pas de Grania, même si je flaire chez elle une certaine duplicité. Elle fait partie des partisans de Meeve, mais au fil des années Meeve a soutenu à tour de rôle la plupart des prétendants au trône de Gar, au gré de ses propres intérêts, et je n'ai pas l'impression que Grania la porte dans son cœur. Par chance, il semble qu'elle ne m'ait pas reconnu, grâce à ma barbe.

Il se dirigea vers la fenêtre et jeta un œil au-dehors, les pouces enfoncés dans la ceinture de son baudrier, avant de revenir vers elle.

— A dire vrai, je serais soulagé de quitter cet endroit. Je m'y sens trop vulnérable, trop exposé. Plus tôt nous te trouverons un druide, mieux ce sera. Il s'interrompit, comme s'il craignait d'en dire trop, de révéler un élément qu'il préférerait garder pour lui, et se contenta de contempler le paysage au-delà de la fenêtre. Puis il tourna soudain les talons et se dirigea à grands pas vers la porte.

— Repose-toi, je vais aller voir comment avance cette histoire de chariot. Cette Grania m'a l'air près de ses sous, mais je refuse qu'on prenne le risque de te faire monter à cheval.

Il s'arrêta sur le seuil, la main sur le loquet de la porte, et se tourna vers Morla.

Leurs yeux se croisèrent et elle vit dans son regard passer une ombre profonde, spectre d'une douleur enfouie.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lochlan ?

— Morla, je..., commença-t-il, hésitant, mal à l'aise, agitant les bras et cherchant ses mots.

— Rien de ce qui s'est passé n'est ta faute, Lochlan, le rassura-t-elle.

Il se sent responsable, songea-t-elle, soudain submergée par la compassion, ça ne fait aucun doute.

— Je doute que Meeve partage ton point de vue, soupira-t-il. Il faut trouver un druide. A ce moment-là seulement, je serai soulagé.

— Et moi donc ! plaisanta-t-elle.

Leurs regards se croisèrent de nouveau, et cette fois, malgré la douleur, malgré l'inquiétude et la peur, ils se sourient.

Un rayon de lune solitaire se frayait un chemin à travers la voûte foisonnante des arbres, éclairant à peine la chambre où le jeune homme dormait paisiblement, la tête enfoncée dans son oreiller. La lumière crépusculaire tombait sur son front exactement entre ses deux yeux fermés. Il avait une main posée sur la poitrine, l'autre était enveloppée dans un bandage et reposait à son côté, sur la couverture bleu ciel.

Debout dans l'embrasement, Catrione était hésitante. La chevelure du jeune homme, décolorée par la vie au grand air, s'étoilait librement sur l'oreiller. Ses lèvres avaient la couleur des pêches mûres et son menton rasé de frais avait la perfection des sylphes. Les oreilles de Catrione résonnaient encore de la dispute qu'elle venait d'avoir avec Niona.

Elle resta là, à le regarder simplement respirer. La guérison druidique était le plus sacré de tous les rituels de son ordre, et pourtant Niona lui avait reproché de vouloir l'employer sur le jeune homme, taxant cette intention d'acte d'égoïsme. *Mais c'est complètement faux. Après tout, je suis supposée épouser cet homme.* Elle vint s'asseoir auprès de lui et il ouvrit les yeux, tournant la tête dans sa direction. La sensation de sa propre nudité sous le tissu de la légère chemise de nuit ne lui fit pas oublier, au contraire, que lui aussi était totalement nu sous le drap de lin. Un courant d'air lui frôla le visage et il lui sembla sentir l'odeur de l'océan.

As-tu jamais pensé qu'un jour un homme viendrait... Les paroles de Deirdre revenaient la hanter et elle jeta malgré elle un coup d'œil par-dessus son épaule.

Les herboristes avaient été appelées pour maintenir un semblant d'ordre à l'extérieur parmi les réfugiés et les druides étaient réunis sur le Tor, occupés à tenter de localiser les khouri-keen.

Ils étaient donc seuls, tous les deux. Catrione s'agenouilla au pied du lit de camp et aspira profondément l'air qui sortait de la bouche du jeune homme. Elle voulait s'approprier son souffle, s'imprégner de son essence. Elle posa la main sur son bras et lui caressa doucement la peau en de grands gestes lents. Elle laissa le bout de ses doigts courir sur les poils qui couvraient la musculature puissante, appréciant la courbe harmonieuse de cette peau bronzée tendue sur ces muscles massifs. C'était comme si, peu à peu, un brouillard l'enveloppait, comme si la brume pénétrait doucement son esprit, comme le lierre circonvenant le tronc du chêne. Elle drapait délicatement l'esprit du jeune homme dans le dais de sa volonté. Il résistait, bien sûr, et plus elle insistait pour le faire plier, plus il combattait avec fougue. Puis, comme un nageur remontant rapidement vers la surface, elle fit un effort de volonté pour ramener son esprit dans le moment présent, dans la salle du Chapitre.

Elle entendit les tambours résonner au loin, sur le sommet du Tor, accompagnés par le bourdonnement ininterrompu des litanies sacrées. Une odeur d'encens lui parvint et elle se leva prestement pour fermer la porte et en rabattre le loquet, puis d'un seul geste ample elle retira sa tunique et ôta le drap qui recouvrait le corps du jeune homme. Elle grimpa à califourchon sur lui, ses mains posées sur son torse, le creux de ses reins suspendu à quelques centimètres de sa peau tiède. Les bandages ne gênaient en rien sa beauté, nota-t-elle au moment où il ouvrait les yeux, arrachant à Catrione un petit cri de surprise.

— C'est toi que j'attendais, murmura-t-il, comme s'il s'était attendu à trouver une femme nue, juchée sur lui, à son réveil.

— Te souviens-tu de ton nom ?

— Cwynn, répondit-il sans hésiter, immobile entre les cuisses de la jeune femme. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Je suis Catrione.

Elle ressentit le poids de son regard bleu plus qu'elle ne vit réellement ses pupilles claires courir sur ses seins et descendre vers son ventre. Jamais encore elle n'avait vécu avec une telle acuité le corps à corps avec un homme.

— Je n'arrive pas à chasser l'image de cette chose, grogna-t-il en refermant les yeux. Elle m'a regardé en mourant, siffla-t-il entre ses dents serrées. Ses yeux... je vois toujours ses yeux. Je ne vois plus que ça.

— Laisse-moi t'aider, Cwynn, l'implora-t-elle à voix basse en se couchant presque sur lui, la pointe de ses seins frôlant les poils de son torse.

— Qu'est-ce qui s'est vraiment passé là-bas ? murmura-t-il, à quoi est-ce que tout ça rime ?

— Je peux t'aider, mais tu dois me laisser faire, dit-elle d'un ton apaisant en laissant ses doigts parcourir les sillons de son visage, l'arête de son nez, la crête de ses oreilles. Et j'espère que tu pourras m'aider en retour.

De nouveau, il ferma les yeux, en acquiesçant lentement, abandonné. *Il croit rêver*, comprit-elle alors. Elle enfonça sa main dans la toison de ses cheveux et laissa un doigt courir sur sa bouche, de droite à gauche, dans le sens du bannissement. Puis de nouveau elle se coucha sur lui et posa ses seins contre sa poitrine puissante.

— Cwynn, veux-tu me laisser te toucher, te serrer, me laisser t'aider et te guérir ?

Une fois encore, il acquiesça lentement, des profondeurs de ce qu'il prenait pour un sommeil profond.

Elle commença par embrasser ses paupières, puis ses lobes, avant de descendre vers cet endroit si vulnérable au creux du cou, où le sang pulsait avec force. Elle descendit agacer ses tétons de la pointe de sa langue, dessinant un tourbillon partant de son cœur, qui gagnait ensuite par vagues successives son nombril et enfin le creux de ses cuisses.

— Cwynn ? l'appela-t-elle doucement, agenouillée entre ses jambes. Cwynn, répéta-t-elle un peu plus fort, tandis que sur le Tor les tambours accéléraient la cadence.

Elle saisit son sexe à pleines mains et entama un mouvement de va-et-vient. Il se durcit et se dressa sous ses caresses, l'encourageant à en effleurer l'extrémité du bout de la langue, à jouer avec le petit orifice à son sommet.

— Cwynn, veux-tu que je te prenne en moi ?

Il souleva les hanches pour toute réponse, refermant sa main sur les draps et laissant échapper un soupir d'aise. Catrione lui sourit avant d'enfoncer sa tête entre ses cuisses.

Il chevauchait comme un damné, empêtré dans le sable humide, et Shane était sur ses talons. Le chien blanc courait à ses côtés sans qu'Eoch ne semble s'en préoccuper. Eoch ! Le nom du

cheval résonna puissamment dans son esprit et il lui sembla soudain se libérer de chaînes pesantes. Il se retrouva à combattre un gobelin, épaulé par quelqu'un qu'il ne parvenait pas à distinguer. Il y eut une grande lumière, et le gobelin disparut soudainement. Le scintillement prit une teinte d'un vert éclatant, avant de tendre vers un orangé pastel qui emplit bientôt tout l'espace. Une silhouette encapuchonnée se mouvait dans cette douce luminescence, suivie par l'ombre d'Eoch. L'ombre semblait vouloir s'emparer de sa jument, constata-t-il soudain, mais Eoch lui appartenait, il l'avait recueillie puis élevée alors qu'elle n'était encore qu'une pouliche. Lorsqu'il baissa les yeux, il se rendit compte que le paysage avait changé. La mousse épaisse avait fait place à une route battue par le vent et tapissée de cailloux. Un chatolement attira son regard et il vit qu'au loin se dressait une sombre colline qui se détachait sur un crépuscule orangé. L'ombre se jeta sur Eoch et chevaucha sur la plaine en direction du Tor.

Cwynn était consumé par la colère, et cet accès de rage fit comme éclater le monceau de charbon qui lui encombrait l'esprit, en révélant le cœur de diamant, pur, limpide. Il lui sembla qu'un pan tout entier de sa mémoire lui était soudainement révélé. Il se souvint avoir chargé sur la plaine, à la lumière de la lune montante, guidé par la silhouette d'Eoch qui se détachait de la masse du Tor. Il lui avait fallu chevaucher toute la nuit durant, mais il y était parvenu. Il avait fait irruption dans la caverne ténébreuse et il avait contemplé cette créature au ventre gigantesque qui était allongée sur le sol nu, les cuisses grandes ouvertes. Son crâne était chauve et tacheté et ses joues striées de lignes carmin. Sa peau pendait de ses os, en lambeaux de tégument épais, et lorsque Cwynn s'approcha d'elle elle le fixa de ses yeux reptiliens et siffla comme un serpent.

Quelques gouttes d'un liquide clair et visqueux comme du miel jaillirent de sa verge. Catrione releva la tête, plaqua sa bouche contre celle de Cwynn et vint se jucher sur lui, guidant l'extrémité de son phallus entre ses cuisses. Elle se laissa doucement redescendre et sentit le pénis de Cwynn pénétrer dans la chaude moiteur de son sexe, tandis qu'elle se cambrait.

— Montre-moi son visage, lui ordonna-t-elle dans un grognement animal.

Un gémissement déchira l'air épais, suivi de son écho qui se répercuta à n'en plus finir. Un frisson courut le long de son dos et Cwynn, tournant le regard en tous sens, vit des étoiles qui scintillaient sur les parois. *Ce ne sont pas les cristaux*, songea-t-il, alors que les centaines d'yeux cillaient en le fixant. La nausée monta en lui.

— Je te tuerai, mortel ! hurla la silhouette.

Il ouvrit les yeux au moment où la femme juchée sur lui rejetait la tête en arrière, cambrée à l'extrême, sa poitrine ondulant sous ses cheveux blonds en cascade, le corps parcouru de frissons. Il la sentit se resserrer autour de lui et il ferma les yeux au moment où sa semence jaillissait de son ventre, accompagnée par la fulgurance soudaine de sa mémoire recouverte.

Timias s'extirpa de l'antre de Macha, l'aine consumée par une douleur aiguë. Derrière lui, dans les profondeurs, les tambours commençaient à battre la mesure, bientôt accompagnés par les chants de guerre.

— ARDAGH !

— AR-DAGH... AR-DAGH !

Même si les khouri..., les gremlins, n'étaient pas parvenus à subtiliser tous les cristaux, Timias était persuadé que la horde gobeline, si nombreuse et si décidée, parviendrait sans mal à submerger les druides pris au dépourvu. Il assisterait à l'occupation du cœur du pouvoir druidique par les hordes de Macha... Si bien sûr il vivait assez longtemps pour voir ça. Ses entrailles étaient en feu et semblaient vouloir s'écouler par chacun de ses orifices, tandis qu'il arpentait les tunnels, la main serrée sur la bourse contenant les cristaux. *Je ne veux pas être un gobelin, je refuse de faire partie de ce monde-là.* Cette certitude établie, il hésitait entre retourner directement vers la Forêt-Mère pour s'assurer que les gremlins avaient bien accompli leur mission et se rendre à la Maison dans les Arbres, pour prendre des nouvelles de Loriana.

Il était certain que la tête qui ornait le trône de Macha était celle d'Auberon, et juste à côté se trouvait celle de Melisande. *Je l'aurais senti, s'il était arrivé quelque chose à Loriana.* Il se souvint de la façon qu'elle avait eue de le regarder lorsqu'elle l'avait remercié de lui avoir sauvé la vie. Et qu'avait-elle répondu lorsqu'il avait partagé avec elle cette certitude que le roi aurait préféré ne jamais le revoir ?

— Vous êtes revenu à temps pour me sauver la vie, avait-elle dit.

Ils étaient liés à présent, depuis le moment où ensemble ils avaient fui les gobelins. Oui, il y avait bel et bien un lien puissant qui les unissait désormais, elle ne pouvait pas être morte, c'était tout simplement impossible. Il sut alors ce qu'il devait faire. L'idée s'imposa comme une évidence, même s'il lui restait à trouver comment la mettre en œuvre. Il allait faire de Faërie ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Ce ne devait plus être seulement un endroit plaisant et agréable, il fallait en faire un endroit sûr.

— Il y a forcément un moyen, murmura-t-il pour lui-même alors qu'il quittait les souterrains pour pénétrer dans la forêt.

Loriana, qu'elle accepte ou non de l'avoir à ses côtés en qualité de consort, méritait de vivre dans un monde aussi magnifique qu'elle l'était elle. Après tout, ce monde ne s'appelait pas Faërie pour rien ! Un endroit tel que celui-là ne devait pas finir envahi et souillé par les gobelins. Oui, il y avait forcément un moyen. Il soupesa la bourse avec un sourire satisfait, imaginant son poids lorsqu'il y aurait ajouté les cristaux d'Ardagh. Elle l'aimerait pour ce qu'il s'appropriait à faire pour elle, cela ne faisait aucun doute.

Son épiderme calleux de gobelin se craquelait sous la chaleur du soleil de midi, le forçant à progresser sous le couvert des arbres. Une odeur de fumée lui vint aux narines, mêlée à des relents quasi métalliques. *Je ferais bien de reprendre mon apparence sylphe*, songea-t-il, mais il ne pouvait pas encore se permettre de faire halte. Il progressa à vive allure sous les frondaisons,

jusqu'à ce que l'odeur et la fumée deviennent insupportables. Il s'arrêta au seuil d'une clairière et reconnut immédiatement l'endroit ; c'était ici que Loriana venait se baigner. Le bassin n'était plus qu'un trou d'eau rempli d'une flote noire et bouillonnante et des cadavres de créatures non identifiées parsemaient la berge. Le sol sous ses pieds était brûlant. *Voilà les ravages que cause l'argent*, songea-t-il intérieurement, et l'image de la portion de route infectée qu'ils avaient croisée lorsqu'il fuyait avec Loriana lui revint à la mémoire. *Cette infection avait-elle pu s'étendre à ce point, ou la cause en était-elle que quelqu'un avait fait entrer un peu plus d'argent en Faërie ?*

Il recula avec précaution et constata que le ruban de corruption semblait former une sorte de sentier qui menait manifestement tout droit à la Maison dans les Arbres, d'où s'élevait une fumée noire de mauvais augure.

Timias se fraya un chemin vers le cœur du pouvoir de Faërie, suffoquant dans les épaisses vapeurs méphitiques. La Maison dans les Arbres n'était plus que ruines, et les arbres cyclopéens qui en formaient la maçonnerie étaient réduits à des brandons fumants. Quelques sylphes erraient parmi les décombres, hagards, avançant sans but, à la recherche de rescapés ou des cadavres de leurs proches. L'un des guerriers, le visage couvert de suie et creusé de profonds cernes, leva les yeux du sol, fouilla le couvert des arbres du regard et soudain il vit Timias.

— Un goblin ! hurla-t-il en brandissant sa lance.

Timias tourna les talons et se dissimula derrière l'amoncellement de poutres calcinées qui constituait en théorie la première ligne de défense de la Maison. Il s'enfonça dans l'amas de chevrons, sans se soucier des échardes traîtresses qui faisaient saillie sur son chemin. Ses pieds étaient aspirés par la boue épaisse qui le brûlait comme de la lave. La base de la Maison était d'un noir d'encre, et la terre dans laquelle elle s'enfonçait semblait ne plus être qu'une infâme soupe noire bouillonnante. *L'argent*, songea-t-il en reprenant pied sur un sol moins incertain. *L'argent pervertit jusqu'aux racines profondes des arbres*. Il se tourna vers les arbres qui se trouvaient dans son voisinage immédiat et constata que des veines noires couraient sur le sol, trahissant la présence de l'argent dans le sous-sol et suivant sa progression.

D'autres cris s'élevèrent des ruines de la Maison, toute la Cour n'avait donc pas été exterminée. Des voix appelèrent le capitaine des gardes de la Reine. *Les gardes de la Reine !* Loriana avait donc survécu ? Oui, elle ne pouvait qu'être en vie. Comment expliquer sinon qu'une garde ait été formée pour veiller sur elle ? Il lui restait donc un petit délai pour mettre sur pied un plan qui lui permette de sauver Faërie et de la mettre une bonne fois pour toutes hors d'atteinte des gobelins comme de la morsure de l'argent.

Il fallait mettre sur pied une sorte de frontière, de barrière magique imperméable à l'argent, qui posséderait la faculté de retenir les gremlins dans son enceinte, tout en maintenant les gobelins sous contrôle. Restait à trouver comment créer un tel artefact, sans même parler de le rendre stable. Même la magie des quatre races réunies n'y suffirait probablement pas...

Un passage tiré des vieilles écorces friables que les druides conservaient si précieusement lui revint à la mémoire. *Quatre globes pour la Sorcière, chacun d'un élément l'emblème*. Il existait même un symbole druidique qui représentait l'équilibre : un cercle autour duquel étaient répartis quatre demi-cercles plus petits. Ce symbole était censé représenter le Chaudron de la Sorcière, posé sur les quatre globes, lui avait expliqué la rougissante Sora, l'herboriste aux grands yeux

bleus pleins de candeur. Quatre éléments... quatre races... quatre globes. Les druides partaient du principe que les gremlins et les khouri-keen étaient des créatures élémentaires de terre. De la même façon, ils considéraient que les sylphes étaient nés de l'air, les mortels de l'eau et les gobelins du feu. Seulement il y avait une faille à leur raisonnement. Les gremlins étaient nés de l'éclatement d'un puissant artefact ; l'un des globes. N'y avait-il réellement que quatre globes pour la Sorcière, comme le disait la tradition, n'était-il pas envisageable qu'il n'y en ait que trois ? Les druides, comme à leur habitude, étaient incapables de répondre à cette question, aussi se lançaient-ils dans d'improbables conjectures, basées sur des demi-vérités et des observations partielles.

La surface et l'En dessous ; deux reflets d'un même miroir, aimaient-ils à répéter lorsqu'on les poussait dans leurs retranchements. Et aussi : *l'abondance est sœur du néant*. Seulement aucun d'eux n'avait jamais mis les pieds dans l'En dessous. Une force était à l'œuvre, qui le maintenait sous forme gobeline, et il suspectait les cristaux d'en être responsables — ce qui ne faisait que valider sa théorie selon laquelle leur magie demeurerait intacte en Faërie. S'il restait sous cette apparence, il lui serait plus facile de pénétrer l'En dessous dont il sentait la présence, tout autour de lui. Il l'avait sentie alors même qu'il marchait à l'ombre de la Forêt-Mère, il avait entendu son appel, séduisant comme une jeune sylphe, troublant comme un mortel bouillonnant de vie. Il passa avec délectation sa langue sur ses canines proéminentes et prit la décision de céder à l'appel enivrant de ses sens.

C'est lui, c'est Termuid ! Il est l'enfant qui ne peut être tué. Il est celui qui est à la fois sylphe, mortel et gobelin. Celui qui est tout et qui n'est rien ! Catrione vacilla sous le choc de la révélation. Il portait de nombreux noms, il avait plusieurs visages et il était en possession des cristaux khouris. C'était plus que Catrione ne pouvait en supporter. Elle haletait, à califourchon sur Cwynn dont elle savait à présent avec certitude qui il était. Il était le fils de Meeve, le frère de Deirdre et l'homme à qui son père voulait la donner en mariage, et il était allongé entre ses jambes, son ventre collé au sien par la fièvre de leurs ébats. Il avait le regard perdu bien au-delà des poutres du plafond et ses boucles brunes trempées de sueur étaient collées à ses tempes luisantes, tandis que de son unique main il tenait encore les draps qu'il avait froissés avec tant de passion. Elle bascula sur le côté et vint s'asseoir sur le bord du lit en enroulant le drap autour de ses épaules. Elle frissonnait, peinant à donner un sens aux visions qui l'avaient assaillie.

Grâce à Cwynn, le monstre était mort et Timias, Termuid, ou quel que soit son nom, était probablement retourné à TirNa'lugh. Elle ne se souvenait pas avoir jamais entendu aucun frère druide s'étonner de son comportement, et Deirdre elle-même n'avait jamais laissé entendre qu'il puisse être autre chose que ce qu'il avait toujours prétendu.

— Ca... Catrione ?

Cwynn lui effleura timidement l'épaule et se redressa, couvrant pudiquement son entrejambe sous un drap.

— C'est bien ton nom, n'est-ce pas ? Catrione ?

Elle dut faire un effort considérable pour se concentrer sur lui et sur l'instant présent. Il avait

l'air désorienté, et c'était l'une des raisons pour lesquelles on ne pratiquait d'ordinaire jamais seul le rituel de guérison druidique. Elle imaginait sans peine la tête de Niona si elle venait à l'apprendre. Elle chassa une mèche rebelle et sourit à Cwynn du mieux qu'elle put.

— Oui, c'est mon nom. Alors tu te souviens ? Il acquiesça. Très bien. De quoi d'autre te souviens-tu ? Tu te rappelles du Tor ?

— J... J'ai l'impression... Je crois bien que je me souviens de tout, murmura-t-il en laissant son regard courir sur les murs blancs et sur la vaste fenêtre s'ouvrant sur la clarté lunaire.

— C'est un Bosquet druidique ici, n'est-ce pas ? Et ce que tu.. Ce qu'on vient juste de faire, c'est... C'est bien ce que font d'ordinaire les druides, n'est-ce pas ?

Catrione ne prêta pas attention à ses questions, son esprit fonctionnant à toute vitesse pour assembler les images du puzzle. L'enfant qui ne pouvait être tué était entré en possession du cristal et il avait toutes les raisons de haïr les druides. *Que peut-il avoir en tête ?* s'interrogea-t-elle en rassemblant ses vêtements.

— Je t'en prie..., l'implora Cwynn en lui saisissant le bras.

Catrione se rendit compte alors qu'il attendait d'elle une réponse.

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, continua-t-il, mais mes enfants, ma famille, mon village...

— Je sais, le coupa-t-elle avec douceur en posant sa main sur son épaule nue, douce et musclée. Je sais ce que tu crois et je sais ce que tu crains, ajouta-t-elle en enfilant sa tunique avant de se rasseoir. Je sais que les gens de Far Nearing ont besoin des services d'un druide, Cwynn..., dit-elle enfin d'une voix tremblante tandis que des images se télescopiaient sous ses yeux, lui révélant de nouvelles connexions entre des événements en apparence disparates.

— Connla, l'Archidruidesse de Brynhiver, a convoqué tous les druides à Ardagh, continua-t-elle.

Termuid... Timias... Tetzu... Mortel, goblin ou sylphe... Il était tout cela à la fois sans appartenir à aucune espèce ; et il avait les cristaux en sa possession. Soudain, elle eut l'impression de manquer d'air. Il a les cristaux, il possède la source même du pouvoir druidique et il nous hait.

Il avait été banni, il avait perdu Deirdre et il tenait certainement les druides pour responsables de la difformité de son enfant mort-né. La vision qu'elle avait eue de son visage déformé par la haine lorsqu'il s'était jeté sur Cwynn se suffisait à elle-même. Il fallait qu'elle prévienne les druides au plus vite, qu'elle les mette tous en garde. Il pouvait frapper n'importe où, à n'importe quel moment.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Cwynn. Catrione, tu te sens bien ?

Elle se massait les tempes, essayant de passer en revue toutes les possibilités, de synthétiser leur situation. *Que peut-il avoir en tête ? Où peut-il bien être en ce moment ?*

Quelqu'un frappa à la porte, la faisant sursauter.

— Cailleach Catrione ?

Elle entrouvrit et aperçut Bride dans le couloir, une chandelle à la main.

— Cailleach Catrione, vous êtes là ? Il faudrait que vous veniez, on vous attend dans le... On a

besoin de vous, Cailleach.

Catrione jeta un œil à Cwynn par-dessus son épaule.

— Ne me dites pas qu’il s’agit encore d’un message de mon père ?

— Oh non, ma chère, toussota Bride, visiblement gênée, avant de lui tendre une chandelle ainsi qu’un panier garni de serviettes et d’un broc d’eau chaude. Prenez donc un moment pour vous rafraîchir. Cette fois, votre père est là en personne.

— Fengus-Da ? s’étrangla Catrione. Il est ici ?

Père est en chemin, avait dit cette voix dont le simple souvenir la fit frissonner.

— Il était en chemin pour Ardagh et il a décidé de faire un détour par ici.

— Je dois te laisser, Cwynn, lui annonça-t-elle en se tournant brusquement vers lui. J’ai des choses à régler.

— C’est ton père, n’est-ce pas ? Le souverain d’Allovale... Il est très puissant, à ce qu’on raconte, presque autant que la Grande Meeve elle-même.

— Plus encore, à l’écouter, répondit-elle alors qu’elle quittait la pièce en terminant d’ajuster ses vêtements.

Dans la grande salle, des hommes en armes étaient attablés et se restauraient dans l’ombre mouvante des torches.

— Fengus-Da, c’est vraiment vous ?

Un guerrier au torse aussi massif qu’une armoire, vêtu de cuir noir et de son habituelle cape, se tourna vers Catrione lorsqu’elle pénétra dans le vaste réfectoire.

Il prit une profonde inspiration et planta ses pouces dans sa ceinture de cuir épais. A son regard aussi amical qu’une gifle en plein visage, elle comprit qu’il n’était rien moins qu’heureux de la voir.

— Puis-je te demander ce que tu fais encore ici, quand je t’ai envoyé une douzaine d’hommes pour t’escorter jusque chez nous ?

Voilà pour les salutations d’usage, songea-t-elle, amère.

Elle resta un moment interdite à tenter de déchiffrer son expression, frappée par la rudesse de ses mots. Une barbe épaisse couvrait son menton et, à ses vêtements comme à son odeur, on pouvait supposer qu’il avait passé les dernières semaines à chevaucher.

— Puis-je vous demander, à mon tour, ce que vous faites ici au beau milieu de la nuit ?

— Je suis venu m’assurer que ma fille est saine et sauve, rétorqua-t-il avec une lueur indéchiffrable au fond des yeux.

Il empestait la sueur rance, le sang séché et quelque chose d’autre, quelque chose d’indéfinissable et de plus écoeurant encore. En baissant le regard sur les bottes de son père, elle constata qu’elles étaient maculées de squames de gobelin et qu’il en avait tapissé le dallage à tel point que l’on pouvait remonter sa trace dans le bâtiment.

— Dites plutôt que vous êtes venu établir une tête de pont, grogna-t-elle en réprimant la nervosité qu’elle sentait bouillonner au fond d’elle. Avez-vous seulement prêté attention aux

immondices qui maculent vos bottes ? Ce n'est pas très prudent de chevaucher ainsi de nuit. Avez-vous la moindre idée de ce qui se pass...

— Oui, j'ai vu, je te remercie. Mais toi qui sembles si bien informée, savais-tu que Meeve avait été empoisonnée ?

Catrione reçut la nouvelle comme un coup de massue. Une nouvelle pièce du puzzle venait de se mettre en place. Elle regarda son père comme si elle le voyait pour la première fois. De profonds cernes marquaient son visage et elle vit au fond de ses yeux quelque chose qu'elle n'y avait encore jamais lu. C'était quelque chose qu'elle avait déjà vu chez Niona, chez les autres druides et chez tous ceux qui étaient venus se réfugier au Bosquet. Son père, Fengus-Da, avait peur.

— Elle a été trahie, poursuivit-il. Par son propre Maître Vacher, Briecru. Tu l'as déjà rencontré ? Ce bâtard a assassiné mon taureau.

— Pourquoi, Grande Déesse ?

Je m'attendais à ce qu'il me ramène des nouvelles inattendues, mais ça ! Encore que ce ne soit pas si étonnant à bien y réfléchir... Son regard se porta sur les petites lumières qui scintillaient au sommet du Tor. Oui, tout cela avait un sens, quand on y songeait. La Reine avait été empoisonnée et il ne faisait aucun doute que le pays lui-même était malade.

— Il semble qu'il ait conclu une sorte de marché avec ces étrangers dont Meeve s'est entichée. Elle a voulu les mener en bateau, mais manifestement c'était eux qui tenaient le gouvernail, soupira-t-il. Il avait mélangé le poison à son parfum, sous forme d'huile. Elle se savait malade, mais elle pensait que le mal qui la frappait était celui qui avait emporté sa mère avant elle.

— Ça ne me dit pas ce que vous faites ici.

— Tu vas m'écouter très attentivement, à présent, ma petite, car je n'ai pas l'intention de me répéter, commença-t-il en l'épinglant du regard comme il le faisait lorsqu'elle était petite fille. Un mal puissant est à l'œuvre, qui ronge le pays tout entier, Catrione. Ces derniers mois, les Acquiléens n'ont cessé de rôder le long de nos frontières et dans les montagnes, par petits groupes, n'attendant qu'un signal pour se lancer à l'assaut au moment où nous nous y attendrions le moins. Et aujourd'hui, ajouta-t-il en baissant d'un ton, le regard perdu sur la lande, aujourd'hui c'est l'un des siens qui trahit la reine. Je suis uni à cette terre tout autant que Meeve peut l'être, sur le territoire d'Allovale tout du moins, et je n'aime vraiment pas ce que je ressens.

Et moi donc, songea Catrione en fixant intensément son père, hésitant à tout lui révéler, tâchant de jauger ce qu'il était en état d'entendre et surtout de comprendre. *La surface et l'En dessous ; deux reflets d'un même miroir. L'abondance est sœur du néant.* Le complot que fomentait Termuid aurait des répercussions incalculables, comme une pierre crevant la surface d'un lac.

— Le pays tout entier est touché, Fengus-Da, et les gobelins sont en maraude.

— Catrione, je suis prêt à parier mon titre et mes terres que ces attaques ne sont pas le fait des gobelins. Mais ce qui m'importe pour le moment, c'est de te savoir en sécurité et d'être assuré que Tully a les choses en main ici. Je partirai demain dans la matinée. Je tiens moi aussi à rencontrer Meeve, mais à ma façon, je ne veux pas me donner en spectacle parmi les druides à Ardagh.

— Vous comptez l'intercepter en chemin ?

— En effet, mais pas pour lui déclarer la guerre. Je veux faire la paix avec elle.

— Ne comptez pas m'unir à son fils pour faciliter vos tractations politiques, Fengus-Da. Je ne serai l'enjeu d'aucun traité.

— Ah, tu l'as donc appris..., grimaça-t-il avec un air contrit qui rasséréna quelque peu Catrione.

— Je l'ai appris de l'un des hommes de Tully. Mais qu'espériez-vous au juste ? Cela vous a-t-il seulement traversé l'esprit que j'étais druidesse et que pour rien au monde je ne serais prête à y renoncer ?

— Ce n'était pas mon idée

— Vraiment ?

— Non, bien sûr que non. L'idée vient de Meeve, il semble qu'elle se soit redécouvert un fils inconnu de tous, qui vit dans un endroit perdu au milieu de nulle part.

— Il vit à Far Nearing.

— Ah, tu as donc appris ça, également...

— Si vous avez le projet d'intercepter l'Archidruidesse Connla sur le chemin d'Ardagh, auriez-vous l'amabilité de... Je vous donnerai un message à son intention demain matin avant votre départ, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je vous demanderai de le confier à l'Archidruidesse, ou à quelque druide que vous serez amené à rencontrer en chemin. Il faut que vous les préveniez qu...

— Catrione, l'interrompit-il en lui prenant la joue dans sa vaste main comme il avait coutume de le faire lorsqu'elle était enfant. Les temps changent, es-tu bien certaine de vouloir...

— Bien sûr que je suis sûre de moi ! éclata-t-elle, outrée par son manque de confiance en elle. Oui, je suis sûre de mon choix, Fengus-Da. Ma vie est ici, je n'en ai jamais douté un seul instant.

Jamais est peut-être un bien grand mot, se corrigea-t-elle intérieurement.

— Accepterais-tu de m'écouter, Catrione, si je te disais que je connais la source de tout ce chaos ? Allons, je ne suis pas venu jusqu'ici pour te sermonner et j'accepte de porter ton message, bien entendu.

— Elle a quitté Mochmorna voilà près d'une semaine d'après les corbeaux que nous avons reçus d'Ardagh, et elle n'a pas encore atteint sa destination. Il est très probable que vous la rencontriez... Quoi, qu'y a-t-il ?

— Tu dis qu'elle a quitté Mochmorna ? l'interrogea Fengus, alarmé.

— En effet.

— Lorsque nous nous sommes mis à la recherche de mon taureau à travers le pays, nous sommes tombés sur ce qui restait d'un groupe de voyageurs. Ils s'étaient fait massacrer à la façon des gobelins, mais à l'évidence il s'agissait d'une mise en scène. Manifestement, ils arrivaient tout droit d'Eaven Morna.

— Etes-vous en train de me dire que Connla est morte ?

Un froid soudain la pénétra jusqu'aux os. *L'enfant qui ne peut être occis de la main de l'homme ou de la femme répandra les germes du chaos à travers le pays.*

— Quelque chose est en train d’empoisonner le pays, Catrione. Meeve n’est pas la seule à être unie à la terre, et tu le sais. Je ne suis peut-être pas druide comme toi, mais je ressens tout de même les choses.

— Faites sonner le rassemblement. Que vos hommes se réunissent dans le réfectoire, dit-elle finalement, coupant court à la discussion en lui prenant le bras.

Elle était trop fatiguée pour batailler avec son père. *S’il tient à arpenter le pays en tous sens, c’est son affaire.*

— Vous ne croyez peut-être pas que les gobelins y sont pour quelque chose, mais moi si, termina-t-elle d’un ton sans réplique.

Les gobelins et des choses pires encore. Mais tu refuserais de me croire si je t’expliquais même la moitié de ce que je sais.

— Je vais laisser quelques hommes en garnison afin de veiller sur toi. Et il est inutile de discuter avec moi, ma décision est prise. Ils camperont à l’extérieur de l’enceinte. Je suis un vieil homme, Catrione, accorde-moi au moins s’il te plaît l’assurance de savoir ma fille en sécurité, ajouta-t-il d’une voix adoucie, en déposant maladroitement un baiser sur sa joue.

Elle le regarda rejoindre ses hommes. Il avait vieilli et il boitait légèrement à présent. Sa rencontre avec Cwynn et son voyage à TirNa'lugh avaient instillé en elle une vigueur nouvelle et elle savait qu’elle aurait du mal à trouver le sommeil. *Inutile de tergiverser plus longtemps*, se dit-elle pour s’encourager. *Tu connais à présent la vraie nature de Timias et tu connais ses intentions. Reste à trouver le moyen de mettre un terme aux agissements de l’enfant qui ne peut être tué. Comment se débarrasser d’une telle créature qui ne ressemble à rien de connu ?*

Un petit vent se leva entre les arbres alors qu’elle traversait la foule de la cour, naviguant entre les groupes de réfugiés. *Les arbres... il doit y avoir quelque chose qui m’a échappé. Je devrais peut-être tout reprendre depuis le début, à la lumière des événements récents.*

Plutôt que d’aller directement vers le dortoir, elle se dirigea vers l’herboristerie, où les chandelles se consumaient lentement sur des candélabres d’acier de part et d’autre de la porte. Elle se glissa à l’intérieur et se dirigea vers la petite pièce où étaient entreposées les Chroniques Sylvestres.

Le feu, le mouvement et la douleur semblaient unis dans une danse insupportable, chaque fois que le chariot rebondissait sur l’un des chaos de la route. Morla serrait les mâchoires à s’en briser les dents et ses doigts étaient blancs à force de serrer la couverture de laine épaisse et rêche sur laquelle elle était allongée. Il lui semblait que son calvaire durait depuis des siècles.

— Tiens, bois, l’encouragea Lochlan d’une voix aussi heurtée que le chemin de terre qu’ils empruntaient. Il avait l’air si désespéré qu’elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Où sommes-nous ?

Lochlan passa doucement sa main derrière la tête de la jeune femme pour l’aider à boire.

— Tiens, il faut que tu boives, tu te souviens de ce que t’a dit l’herboriste ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Elle m'a donné ça pour toi. Elle a dit que ça pouvait t'aider.

Il parvint à lui faire avaler trois petites gorgées avant qu'elle ne détourne la tête du breuvage qui la révulsait, provoquant une nausée qui ne faisait qu'attiser la douleur dans sa jambe.

— Je ne peux pas. Je n'ai pas soif, et cette mixture me rend malade.

— Elle a dit qu'il était important que tu en boives.

— Je ne peux pas !

— Essaie de te forcer, Morla, insista-t-il, en la fixant avec intensité.

— J... Je vais essayer, mais donne-moi une minute, d'accord ?

Une ombre passa sur le visage du chevalier, mais il posa la gourde à côté d'elle avant de descendre du chariot.

— J'ai pensé que nous pourrions faire halte ici pour la nuit. C'est le dernier refuge druidique avant les hautes terres.

— Mais où sont les druides ? lui demanda-t-elle en se redressant sur un coude.

— J'imagine qu'ils sont tous partis pour Ardagh, hasarda-t-il en hochant tristement la tête. Lorsque Connla a quitté Eaven Morna, elle était passablement contrariée ; qui sait ce qu'elle mijote ? En tout cas chacun des refuges que nous avons croisés était vide.

— Tu penses que Connla pourrait les avoir tous rappelés à Ardagh ? Tous jusqu'au dernier ?

— On dirait bien.

— As-tu aperçu d'autres signes de flétrissure, en chemin ?

— Elle n'a pas dû s'étendre aussi loin. C'est peut-être bon signe, pour ce que j'en sais. La terre est censée être en meilleure santé à mesure que l'on se rapproche d'Ardagh, non ? Les champs donnent plus, les vaches produisent plus de lait, toutes ces choses, hein ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle simplement avant d'essayer d'avalier une nouvelle gorgée de l'infâme mixture. Elle retomba sur son oreiller tandis que le liquide se frayait un chemin dans ses entrailles.

— Je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois que je suis allée à Ardagh.

— Voilà, c'est bien. Bois-en encore un petit peu, je vais aller jeter un œil alentour, voir si je ne peux pas trouver le refuge.

Il hésita un instant à poser sa main sur sa tête dans un geste de réconfort, puis tourna les talons et s'éloigna.

Une brise douce agitait les branches et elle prit conscience que la douleur avait légèrement reflué. Le remède de Nuala fonctionnait. Elle se redressa encore une fois et se força à avaler deux nouvelles gorgées avant le retour de Lochlan.

— Il y a un bassin tout près, dit-il en lui désignant l'endroit du pouce par-dessus son épaule. C'est un bassin de guérison, on pourrait essayer de voir si ça peut te soulager.

— D'accord.

Elle prit une profonde inspiration, avala une longue gorgée du breuvage de Nuala et plaqua ses mains sur sa bouche pour s'empêcher de tout vomir.

Lochlan libéra le montant arrière du chariot et l'aida à descendre.

— Passe ton bras autour de mon cou, l'enjoignit-il en la chargeant à califourchon sur son épaule.

Une douleur blanche lui remonta le long de l'échine au moment où il la soulevait du sol et elle se mordit la lèvre au sang.

— C'est tout près, la rassura-t-il. Ça va aller, accroche-toi.

Mais la douleur était trop intense, et le mouvement remuait le breuvage dans son estomac. C'était plus qu'elle ne pouvait en supporter et elle ne put s'empêcher de vomir un mélange de mucus et de bile d'un blanc verdâtre dans le dos du chevalier. Elle eut un hoquet et fondit en larmes.

— C'est bon, Morla, ça va aller, on y est presque, la rassura-t-il de nouveau.

Morla n'était plus qu'un poids mort. Elle sentait sa tête dodeliner dans le dos de Lochlan au rythme de ses pas et son champ de vision s'était rétréci aux quelques centimètres de tissu qu'elle avait sous les yeux. Elle sentit qu'il la changeait de position, l'amenant contre lui, dans le creux de ses bras, contre la chaleur de sa poitrine. Le souvenir d'un soleil d'été l'envahit alors, accompagné de l'odeur de thym des montagnes. Des images et des sensations qu'elle croyait avoir oubliées depuis longtemps revenaient tourner sous ses yeux en une farandole de rubans colorés, flottant sur un ciel d'un pourpre profond.

La lune sera pleine pour Beltane cette année et les naissances seront nombreuses, avaient annoncé les vieilles femmes.

— *Qui vas-tu choisir ? lui demanda-t-il alors qu'ils s'asseyaient à l'ombre des saules, près d'une rivière qui dévalait du haut des rochers.*

Elle haussa les épaules et lui lança un regard en coin. Elle avait toujours eu une affection particulière pour lui et elle avait toujours hésité à le lui avouer. Elle ne voulait pas rejoindre les rangs de ces filles qui se jetaient au cou de tous les jeunes hommes dont Meeve finissait par se lasser.

Elle ne tenait pas particulièrement à ce qu'il sache à quel point elle aimait ses épaules puissantes, la couleur de ses yeux ou la courbe de son menton.

— *Qu'est-ce que tu dirais de Liam ? Tu le choisirais, lui ?*

Liam, bien sûr, le garçon au bec de lièvre... Elle éclata de rire.

— *Et Dougal, qu'est-ce que tu en dis ? Il est plutôt sympathique, non ?*

Dougal, un garçonnet de dix ans. Elle secouait la tête et levait les yeux au ciel à mesure qu'il égrenait les noms de tous les prétendants possibles, chacun plus fantaisiste que le précédent.

— *Eh bien, je crains qu'il ne reste que moi, conclut-il enfin.*

— *Toi ? s'exclama-t-elle, prise au dépourvu.*

— *J'ai passé en revue tous les célibataires des clans alentour ; désolé, il n'y a plus personne d'autre.*

— *Tu as surtout passé en revue tous les éclopés, les enfants et les vieillards ! Il en reste tout*

de même un certain nombre. Qu'est-ce que tu dirais de Colm, par exemple ? Ou Niall ? Ils sont célibataires, non ?

— Ma foi, Colm est un peu épais, non ? Il n'arrivera jamais à suivre ton rythme.

— Moi je me suis laissé dire que son épaisseur n'avait pas que des mauvais côtés ! minauda-t-elle en lui donnant un coup de coude dans les côtes. Tu veux vraiment que je te choisisse, hein ?

— J'en serais honoré, répondit-il en croisant son regard.

— Allons, tu ne me choisis jamais d'habitude, même pour une partie de balle au prisonnier.

— Je n'aurais jamais pensé que tu puisses en être flattée. Tu t'arranges toujours pour que les filles me cherchent des noises, ce n'est pas évident d'engager la conversation avec des donzelles qui passent leur temps à rire de moi grâce à l'une de tes indiscretions, jeune fille

Elle l'aspergea copieusement et lui donna un petit coup de poing.

— C'est faux, espèce de menteur, ce n'est pas pour ça et tu le sais. Je suis meilleure que toi et tu ne supportes pas d'être dominé, voilà tout.

— Mais je me fais un plaisir d'être dominé, au contraire ; c'est, disons, une question de circonstances, répliqua-t-il avec malice.

L'instant suivant, elle était allongée sur le dos et il l'embrassait.

Morla ouvrit les yeux, réveillée par le bruit de l'eau et la touffeur de la vapeur. Elle était allongée sur un tapis de roseaux, au bord d'un bassin naturel creusé dans une roche douce au toucher.

— Lochlan ?

— Je suis ici, répondit-il en émergeant du bassin, sa poitrine nue et ses cheveux ruisselant d'eau.

Il avait le torse couvert de tatouages aux teintes pastel de vert, de bleu et de rouge. Les lignes dessinaient un motif complexe qui, se mêlant aux cicatrices, formait une chronique vivante de son existence de guerrier.

— Rejoins-moi, je pense que ça va te faire du bien. Mes douleurs ont déjà disparu.

Elle eut un mouvement de recul instinctif lorsqu'il s'approcha d'elle.

— Ne crains rien, ça ne fera pas mal, je vais faire attention.

Il la fit lentement glisser dans l'eau sur le matelas de roseaux et lui ôta sa couverture en douceur. Le bassin était calme et la vapeur dispensait une tiédeur réconfortante. Elle se laissa flotter, sa tête posée sur l'épaule de Lochlan, avec cette conscience aiguë du corps massif du chevalier déplaçant l'eau au-dessous d'elle.

— Tout va bien ? s'enquit-il à voix basse, son souffle effleurant sa peau.

Malgré la douleur, elle sentait le désir croître en elle. Elle bascula la tête sur le côté, se concentrant pour que la douleur ne devienne qu'une simple information. La vapeur avait un effet apaisant sur ses muscles, elle se frayait un chemin par chacun de ses pores et atténuait la morsure du poison.

— Je vais verser un peu d'eau sur la blessure, d'accord ? Juste quelques gouttes.

S'il lui avait enfoncé une aiguille dans l'œil, la douleur n'aurait pas été pire. Elle eut un spasme qui déséquilibra le matelas et elle bascula dans l'eau. La douleur irradiait en tous sens, agitant ses membres malgré elle, comme une marionnette folle. Elle essaya de reprendre son souffle, mais l'eau s'engouffra dans sa gorge au moment où Lochlan la saisissait pour la maintenir à la surface. Il la tira hors de l'eau, dégoulinante d'eau et de vapeur.

— Par la Grande Mère, Morla, je suis désolé.

— N... Non, hoqueta-t-elle en toussant et en recrachant l'eau qu'elle avait avalée. Ça... ça m'a fait du bien. C'était douloureux, mais... mais ça m'a fait du bien.

Elle regarda autour d'elle tandis qu'il l'aidait à s'asseoir, et elle constata soudain que le tissu trempé de sa tunique collait à sa poitrine.

— Est-ce... est-ce qu'il y a un rebord, quelque part ? D'ordinaire, il y a des rebords dans ce genre d'endroits, et l'on peut s'y asseoir.

— Oui, il y en a un. Il est de ce côté.

Il la prit de nouveau dans ses bras, mais cette fois elle parvint à ne pas flancher.

— C'est moins douloureux tant que je laisse ma jambe dans l'eau.

Lochlan la déposa sur le tapis de roseaux et traversa rapidement le bassin en la tirant derrière lui, prenant soin, nota-t-elle, de lui tourner le dos.

— Je vais te laisser ici un moment. Je vais nous trouver des vêtements secs et de la nourriture. Il s'éloigna et elle remarqua la proéminence qui tendait ses pantalons. L'effet de l'eau sur la tunique de Morla ne lui avait donc pas échappé non plus.

L'eau apaisait la douleur de sa jambe, tant qu'elle maintenait la blessure totalement immergée et qu'elle restait immobile. C'était une solution temporaire, elle le savait. La douleur était apaisée, mais le mal demeurait. *Il lui faut un druide*, avait insisté Nuala, et ce que Morla avait de prime abord considéré comme de l'indifférence traduisait sans doute en réalité la gravité de sa blessure. Elle sombra de nouveau dans une sorte de coma léger. La chaleur du bassin lui rappela la salle de réception ce soir de Beltane, lorsque le soleil déclinait et que l'on allumait des feux dont les flammes s'élevaient toujours plus haut. La bière et l'alcool avaient coulé à flots et Meeve avait attiré Lochlan loin des festivités.

Elle rouvrit les yeux et sursauta en voyant le visage du chevalier penché sur elle.

— Il y a une grotte d'apaisement tout près d'ici. On peut y faire du feu et y installer un lit et il y a déjà des serviettes et de quoi confectionner des bandages. Je vais allumer un foyer et voir ce que je peux trouver comme nourriture, j'ai jeté un œil au garde-manger qui m'a l'air bien dégarni. Ça va aller ?

Elle acquiesça mollement, ensommeillée par la vapeur et soulagée de sentir la douleur refluer un peu.

— Est-ce que tu as froid, s'enquit-il en parcourant son corps du regard.

— Non, répondit-elle en s'étonnant de sa question. Non, pas du tout.

Et elle l'éclaboussa du bout des doigts.

— Continue comme ça et je te relance à l'eau, plaisanta-t-il avant de tourner les talons.

Morla se rallongea sur la roche douce. Ses tétons étaient durs et proéminents. Elle logea sa tête dans le creux de la pierre aménagé à cet effet et laissa l'eau clapoter autour de ses hanches. Dans la lumière pourpre, sa peau prenait une teinte ivoire autour de sa vilaine blessure. Le tissu gorgé d'eau lui collait désagréablement à la peau et elle hésita un moment à l'ôter, mais elle n'avait rien pour se couvrir à portée de main, pas même une serviette.

Elle se contenta de fermer les yeux, se concentrant sur les allées et venues de Lochlan, sur le crépitement du feu qu'il venait d'allumer, sur l'odeur de la viande qui cuisait en craquant au-dessus des flammes. La vapeur s'épaissit autour d'elle, la nimbant d'un nuage épais et réconfortant, et elle se laissa de nouveau aller au souvenir des derniers jours de leur amitié.

Il l'avait embrassée, au pied de cet arbre, et l'avait étreinte avec l'appétit et la fougue de celui qui sait profiter d'un festin qui ne lui est pas destiné. Il avait roulé sur elle dans les branches de thym frais.

— Tu te souviendras de ce moment demain, au moment de choisir, lui avait-il soufflé en pressant la raideur qui habitait ses pantalons contre la chaude tiédeur qui naissait au creux des cuisses de la jeune femme.

Puis il s'était relevé précipitamment et était parti en courant, sans un mot de plus.

C'était la dernière fois qu'elle l'avait vu, à l'exception d'un combat auquel il avait participé, sur le champ de foire, et qu'elle avait suivi de loin. Elle n'avait pas remarqué ce jour-là combien Meeve les surveillait tous les deux, absorbée qu'elle était par Lochlan et par lui seul. Elle était la fille aînée de la reine et c'était donc son droit de choisir en second, mais ni elle ni Lochlan ne se seraient doutés une seule seconde que le choix de Meeve pourrait se porter sur ce dernier. Morla revit l'interminable revue que Meeve avait faite de la longue file de jeunes hommes alignés devant elle, souriants. Elle revécut comment elle s'arrêtait parfois pour malaxer un entrejambe, tâter un biceps, enrouler son doigt dans une boucle de cheveux ou tapoter affectueusement une joue. Puis elle s'était arrêtée devant Lochlan et elle avait laissé ses doigts courir sur la poitrine du jeune homme, comme si elle hésitait à poursuivre son chemin. Bien des années plus tard, Morla comprenait enfin ce qui s'était passé ce jour-là. Lochlan avait eu les tétons durcis par les allées et venues des ongles de Meeve qui l'avait cloué du regard avec un air de satisfaction absolue, sous les yeux de Morla, ébahie. Elle avait ensuite saisi la main de Lochlan et l'avait posée sur son sein, en prononçant les anciennes paroles rituelles pour le convier dans sa couche.

Morla chassa le souvenir entêtant et tourna son regard vers Lochlan qui était de retour.

— Je nous ai trouvé de quoi manger, même si ce n'est pas grand-chose. Tu crois que tu es en état de te lever ?

— Oui, si tu m'aides, répondit-elle en levant les bras vers lui.

— J'ai mis la main sur quelques robes, je ne suis pas sûr qu'elles soient à ta taille, mais au moins elles sont propres et sèches. Enfiles-en une et je m'occuperai de ta blessure ensuite.

Morla devait reconnaître qu'au moins il pouvait changer son bandage sans montrer le moindre trouble et elle constata à cette occasion que l'herboriste avait dit vrai. L'eau avait effectivement atténué le feu du poison, mais sa chair était toujours infectée.

— Il y a une gourde pleine d'eau juste là, lui fit-il remarquer en tournant doucement sa jambe. Elle est teintée d'argent. Je pense que c'est ça que les druides utilisent, cette eau magique qu'ils appellent l'eau de la vie.

— Tu penses que ça peut ralentir le poison ?

— Je pense même que ça peut te guérir.

— Alors amène-la-moi, il f...

— Morla, tu as vu comme tu as eu mal la première fois que j'ai mis de l'eau sur ta blessure ? Cette fois, ça risque d'être bien plus douloureux. D'après ce qu'on m'a dit, ça revient à cautériser une plaie avec une lame chauffée à blanc. J'ai déjà vécu ça et je te garantis que ça fait terriblement mal. Je ne suis pas certain de vouloir te le faire subir.

— C'est bien pour pratiquer ce rituel que Nuala nous a dit qu'il me fallait un druide, non ?

— C'est une certitude. Eux seuls savent distiller ce truc.

— Alors qu'est-ce qu'on attend ?

— Ecoute, Morla, soupira Lochlan en baissant le regard vers le lit bas sur lequel elle était allongée, tu vois ces anneaux et ces sangles en cuir ? Ils sont destinés à te maintenir immobile, et je t'assure que ce ne sera pas une partie de plaisir.

— Tu dois le faire, insista-t-elle en lui donnant un petit coup de poing. J'ai donné naissance à un enfant, tu sais. Le travail a duré trois jours et il est resté coincé trois tours de sablier durant, la tête à demi sortie de mon ventre. Alors amène-moi cette eau, je n'en peux plus de cette douleur. Je t'en prie, ça recommence à empirer et je ne pourrai pas passer la nuit entière avec la jambe plongée dans le bassin.

— Et si ça fait empirer les choses ?

— Dans ce cas tu me laisseras ici et tu iras trouver Deirdre, souffla-t-elle en grimaçant, de nouveau saisie par la douleur. Décide-toi, soit tu le fais, soit tu me tranches la gorge proprement. Tu ne laisserais pas ton cheval souffrir comme ça.

L'argument sembla emporter ses réticences. Il se leva et apporta la gourde. Il eut un moment d'hésitation et se mit finalement à l'œuvre, l'attachant solidement au lit. Lorsqu'elle fut totalement entravée, il lui plaça un morceau de racine entre les dents.

— Tu vas mordre ça, lui dit-il simplement avant de commencer à verser le contenu de la gourde sur la plaie suppurante.

Morla eut à peine le temps de prendre une courte inspiration et, presque instantanément, elle se cabra, décollant son dos du lit tandis que les premières gouttes se frayaient un chemin jusqu'à l'os, parmi les chairs meurtries. L'univers tout entier devint rouge sang puis d'un blanc aveuglant, avant qu'elle ne sombre dans un néant salvateur.

Bran prit conscience au bout de quelque temps que le jour et la nuit n'avaient pas la même

signification en Faërie. L'aube et le crépuscule ne rythmaient pas réellement le passage du temps, ils n'étaient que deux accords parmi d'autres, dans la mélodie infinie d'une éternité bien ordonnée. Il avait les yeux fixés sur le ciel qui s'assombrissait, contemplant le lent ballet des couleurs changeantes et des ombres qui s'allongeaient. Il tourna la tête et plongea son regard dans l'océan émeraude des yeux de Lorian. Elle le regardait avec une telle intensité qu'il en eut presque le souffle coupé. La sagesse populaire voulait que TirNa'lugh soit un endroit dangereux, où même les druides les plus aguerris et les plus vénérables ne s'aventuraient jamais seuls. Il eut une pensée pour Morla et Lochlan, qui devaient se faire un sang d'encre pour lui à cette heure, et il se souvint dans quel état il était revenu de son premier séjour en ces lieux ; malade, affaibli et désorienté... Et puis il se souvint des paroles de Lochlan, de ce qu'il lui avait dit au sujet des sylphes.

— Je devrais peut-être rentrer, chuchota-t-il à Lorian, tu sais, retourner dans mon monde d'origine. Je pourrais revenir une autre fois, qu'en dis-tu ?

Lorian pour toute réponse se redressa et scruta les environs avec inquiétude. Des profondeurs de la forêt s'éleva comme le froissement de centaines d'ailes, et soudainement le sommet des arbres s'agita comme si une violente tempête secouait leurs branches ; mais Bran, envahi d'une immense tristesse, ne sentait pas la moindre brise.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il à Lorian, soucieux.

La jeune femme pressa son doigt contre sa bouche pour le forcer au silence, et ses yeux s'agrandirent. Elle écoutait, cherchant à percevoir quelque chose, quelque chose qui pour lui n'était qu'une vibration imperceptible.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il, tandis qu'au-dessus d'eux les arbres se mettaient à leur tour à s'agiter. Un vol d'oiseaux noirs s'arracha à la forêt avec des cris inquiets et monta se perdre loin à l'est, en un épais nuage sombre.

— Ce sont les arbres, lui répondit-elle enfin, c'est la Maison dans les Arbres, la demeure de mon père, l'endroit où je vis... son visage se décomposa. La Maison dans les Arbres est en flammes !

Depuis sa cachette, Timias regardait, sous sa forme gobeline, la Sorcière remuer le contenu de son gigantesque chaudron. Elle marmonnait dans sa barbe d'incompréhensibles imprécations en remuant inlassablement la soupe épaisse. Il ne comprenait pas le sens de ses paroles, mais les accents en étaient suffisamment inquiétants pour lui faire dresser nerveusement la queue, et pour qu'un frisson désagréable lui parcourre l'échine. Il tenait à peine debout. Il lui fallait trouver rapidement un endroit à peu près confortable où il pourrait se reposer. Malgré la douleur de ses entrailles desséchées et le froid qui lui mordait la peau, son regard était attiré non par la petite créature fripée penchée sur son chaudron, mais bien par les trois globes sur lesquels reposait la massive marmite. Trois globes, et non quatre !

L'un était noir, l'autre blanc et le troisième brillait d'une lueur verte qui lui rappela le vert des arbres de Faërie au printemps. Son attention fut attirée par des images qui s'agitaient sous sa surface, des reflets qui ne pouvaient pas être nés de la lumière des flammes. Même à cette distance, il pouvait discerner des formes et des silhouettes dans les profondeurs du globe. Il lui sembla voir des arbres et des ombres qui agitaient leurs membres en glissant sous la surface, comme des nuages masquant un instant le soleil. Des ombres plus denses encore ondulaient à l'intérieur de la perle, tandis que la sphère d'obsidienne scintillait de reflets rouges et orange. Les motifs lumineux, leur ordonnancement, le rythme de leurs pulsations trouvaient un écho au plus profond de la partie de lui qui était gobeline, l'image des créatures dansant dans la caverne au pied de Macha s'imposa à lui ; les rythmes étaient similaires. Il resserra un peu ses griffes autour de la bourse contenant les cristaux, et fit de son mieux pour mettre son cerveau en branle malgré la douleur.

Les Chroniques Sylvestres faisaient clairement mention des quatre globes de la Sorcière, elles précisaient qu'ils recelaient chacun dans leurs profondeurs l'étincelle du principe universel et fondamental de leur élément tutélaire, posant les bases d'une réalité qui s'appliquait simultanément dans les deux mondes. Les gremlins lui avaient donné la preuve que ce n'était pas là de la pure théorie, mais fait avéré. S'il parvenait à mettre la main sur le globe qui représentait les sylphes... Un projet inédit commença à prendre forme dans son esprit. Un projet si radical qu'il sentit sa crête se hérissier sur sa nuque et sa queue frétiller. Il existait un moyen de faire en sorte que plus jamais les druides ou l'argent ne puissent pénétrer en Faërie, et il allait utiliser leur propre magie pour y parvenir.

Cela impliquait de la détourner de son usage initial, bien sûr, et il devait pour cela s'emparer du globe au nez et à la barbe de la Sorcière et sortir de là vivant. Il devait bien reconnaître que, malgré l'aversion profonde que lui inspirait son apparence de gobelin, elle possédait certains avantages et lui avait permis, notamment, de se repérer dans ce dédale. *Espérons que ce sera aussi efficace pour trouver le chemin du retour*, songea-t-il avec inquiétude.

Timias se rapprocha, essayant d'estimer si réellement le globe était scellé sous le chaudron, et s'il faisait effectivement partie des trois points d'appui principaux. Ce faisant, il délogea malgré lui du bout de sa griffe un fragment de roche de la paroi, causant un petit éboulis.

La Sorcière cessa de remuer son brouet et interrompit son soliloque. Elle se redressa, inspecta

les environs en humant l'air avidement, les poils du bout de son nez dressés et frétilant comme des oreilles de gremlins.

— Mon enfant ? chuchota-t-elle. Est-ce toi, mon enfant ?

Comment ça, est-ce toi ? Est-ce qu'elle m'attendait ? s'interrogea-t-il, interloqué.

Il y avait quelque chose dans la voix de la Sorcière qui lui donnait envie de se jeter dans ses bras, de la serrer contre lui et de ne plus jamais la quitter. Mais une autre voix, intérieure celle-là, lui enjoignit de rester caché. Il serra les cristaux un peu plus fort, y puisant l'assise morale dont il avait besoin, se nourrissant de leur pouvoir, à la manière des druides.

— Tu sais que je t'attends depuis très longtemps, n'est-ce pas ? poursuivit-elle dans un soupir. Oui, depuis vraiment très longtemps.

Elle avait quelque chose de Macha, mais en bien plus redoutable. La voix s'insinuait en lui, glissait sous sa peau, sous ses griffes, rampait dans ses entrailles, venait se lover autour de ses os, faisant naître en lui un besoin d'elle si fort qu'il dut se mordre la langue pour ne pas y céder.

— Ne crains rien, mon enfant. Tu es chez toi ici, c'est ton foyer. Ta place est ici, avec moi. Oh, je sais que cela te semble incroyable, après tout ce que tu as traversé, mais je suis certaine que tu ressens au plus profond de toi que je ne te mens pas, n'est-ce pas ? Tu sais bien que ta place n'est pas là-haut, mon petit, dans le monde du dessus.

Elle avait une façon de prononcer ces mots, de rendre chaque syllabe aussi coupante que le fil d'une hache ! Chaque son lui semblait résonner douloureusement dans sa cage thoracique.

— Tu en as conscience, à présent, n'est-ce pas, mon petit ? chuchota-t-elle, chacun de ses mots faisant naître un panache de buée dans le froid de la caverne. Ne t'es-tu pas toujours senti étranger à ce monde ?

Même en puisant de toutes ses forces dans le cristal, Timias ne parvenait qu'à grand-peine à résister à son appel impérieux, même s'il savait que ce n'était pas sa voix seule qui générait cela, mais bien la puissante vague d'émotions brutes qu'elle véhiculait et dont elle l'abreuvait par chacun des pores de sa peau, cette vague intime qui semblait combler chacune de ses blessures secrètes, chacune de ses fêlures d'un flot de pure lumière. La voix s'insinuait, le caressait, mélodie lancinante et hypnotique.

— Tu n'appartiens pas à ce monde-là, mon enfant.

Mais comment peut-elle connaître autant de choses sur moi ?

— Je sais ce qui est bon pour toi, mon petit, répondit-elle presque aussitôt, comme si elle pouvait lire dans son esprit. Je t'ai porté dans mon ventre, ce n'est pas anodin, tu sais ! Qui crois-tu que sont tes vrais parents, mon enfant ? Le soleil et la lune, la pluie et le vent, la terre et l'océan ? Si c'est là ce que tu crois, eh bien tu as vu juste.

Sa voix résonnait sous la voûte minérale comme le cri de centaines de corbeaux, emportant ses derniers lambeaux de résistance.

— Vous seriez ma mère ?

L'enfant qui ne peut être tué de la main d'un homme ou d'une femme, le fruit de l'union de la Sorcière et de Herne, était-ce possible ? Le choc de la révélation le déstabilisa et il fit un pas, puis

deux, dans la lumière.

— M... mais ma mère a été tuée par les gobelins !

— Ça c'est l'histoire que t'a racontée le roi des sylphes, grasseya la Sorcière dont les yeux, constata-t-il, n'étaient que deux billes uniformément pâles enchâssées dans un visage aussi décharné que celui d'un cadavre.

— Que pouvait-il te raconter d'autre, lui qui ignorait la vérité ? lui répondit-elle en souriant, laissant échapper un filet de bave. Elle lui fit signe d'approcher et une vague de répulsion le saisit. Il fit un pas en arrière.

Non, décida-t-il, ça n'est tout simplement pas possible. Ce n'est qu'un tissu de mensonges, ça ne peut pas être réel. C'est certainement une sorte de rêve éveillé, induit par le contact prolongé avec les cristaux, à moins que les gremlins n'en soient à l'origine, ou bien encore les druides...

— Tu n'arrives pas à y croire, hein ? gloussa-t-elle d'une voix aiguë qui lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Il constata alors qu'il avait quitté sa forme gobeline pour revêtir une étrange apparence bâtarde, mélange des trois espèces. Sa peau était épaisse et squameuse comme celle des gobelins dont il avait conservé la pilosité grisâtre, mais il portait également une longue barbe comme seuls en possèdent les mortels et son corps était élancé et gracile comme celui d'un sylphe. Il avait toujours sa queue de gobelin, qui battait l'air dans son dos et s'emmêlait par moments dans ses jambes, entravant ses mouvements.

— Le monde n'était pas prêt à accueillir une créature telle que toi. Mais te voilà revenu à la maison, sourit-elle, les yeux fixés avec satisfaction sur le brouet qui s'agitait et tournait un peu plus vite maintenant dans le chaudron.

— Mais j... je veux demeurer dans le monde d'en haut, s'entendit-il répondre.

Rien ne l'avait préparé à la vague de confusion qui le submergeait. Il se sentait totalement pris au dépourvu, bien que sa résolution demeurât intacte.

La Sorcière retroussa ses babines en sifflant, découvrant ses dents jaunies et pointues. Elle serra son bâton à se blanchir les jointures et il vint à l'esprit de Timias que la chose qui se tenait devant lui, pour petite et voûtée qu'elle fût, n'en demeurait pas moins extrêmement puissante et était certainement en mesure de le forcer à rester avec elle, même s'il doutait que ce fût son intention. Il se força à soutenir son regard injecté de sang et il lui sembla y discerner quelque chose comme de l'amour maternel.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-elle en se penchant sur son chaudron, je ne peux pas te forcer à demeurer ici, je ne peux forcer personne à faire quoi que ce soit. Tout ce que je peux faire, c'est... mélanger, touiller mon brouet, cependant...

Elle s'interrompit pour lui jeter un regard par en dessous, et un scintillement glauque passa dans son œil.

— Cependant, tu resteras bien un moment en ma compagnie, n'est-ce pas ? Après tout, maintenant que tu es là, ce serait dommage de repartir si vite, non ?

Timias hésita.

— J... je...

La seule chose dont il était certain, c'était d'avoir besoin de la pierre de lune, il lui restait à trouver le moyen d'éloigner la Sorcière de l'objet.

— Je resterai un moment avec vous si vous acceptez de me fournir quelques réponses.

— Et que veux-tu savoir ? chuchota-t-elle de cette voix à la fois caressante et enjôleuse qui lui faisait dresser les cheveux sur la nuque.

— Pourquoi le roi des sylphes m'a-t-il élevé comme son enfant ?

— C'est là l'œuvre de ton père. Moi je n'y suis pour rien. Je voulais te garder ici avec moi, mais ton père a insisté. Il t'a trouvé très beau et il s'est dit que tu aurais ta place en Faërie.

J'appartiens au monde de Faërie. C'est de là que je viens et j'y resterai, songea Timias sans hésitation.

— Est-ce que cela signifie que Herne est mon... mon père, ainsi que le suggère la mémoire des arbres ?

— Oh, oui, c'est bien ton père, tout est vrai.

— Les arbres disent aussi que vous possédez quatre globes, mais je n'en vois que trois ?

Elle accueillit sa remarque avec un sifflement de contrariété et elle lui lança un regard en coin. Les poils de son nez se hérissèrent.

— J'avais un quatrième globe jadis, mais il s'est brisé.

— Qu'est-il arrivé ?

— Tu t'intéresses donc à la genèse du monde ? C'est bien, c'est très bien, je ne m'attendais pas à ça.

— Vraiment ? Pourtant vous m'attendiez moi, n'est-ce pas ? Vous aviez prévu ma venue, poursuivit-il, malgré la sensation tenace que le simple fait de lui adresser la parole le glaçait jusqu'aux os.

— Toutes les choses en ce monde finissent invariablement par revenir à leur origine, et je suis l'origine, chuchota-t-elle.

Sa voix était comme le murmure du vent dans les branches de la Maison dans les Arbres, par un bel après-midi de printemps.

— Mais toi, c'est différent, tu es mon enfant, tu as retrouvé le chemin de la maison avec beaucoup plus d'aisance que la plupart.

— Est-ce la raison pour laquelle je peux changer de forme et devenir un gobelin à volonté ?

Elle accueillit sa question avec une grimace.

— Tu ne devrais pas te soucier de tout ça, plus maintenant. Tout ça c'est du passé, tu peux rester ici. Avec moi.

— Mais je n'en ai aucune envie, protesta-t-il en laissant son regard courir sur les parois humides de la grotte.

Il s'imagina l'espace d'un instant devoir renoncer à Faërie, à Lorian. Non, il refusait que les choses prennent ce tour-là, surtout maintenant qu'il était si près du but.

— Plonge ton regard dans les globes, l'incita la Sorcière de sa voix charmeuse, vois comme ils sont beaux. J'ai passé des siècles entiers à les contempler, tu sais. Peut-être aimerais-tu en voir un de plus près ? Il y en a un pour les gobelins, noir comme la nuit, un autre pour les mortels, immaculé et fluide, le troisième est fait de pierre de lune, c'est le globe des sylphes qui vivent et chantent dans leurs maisons dans les arbres.

La cadence musicale de sa voix était si entêtante qu'il dut se faire violence pour garder l'esprit vif et clair et ne pas se laisser fasciner par son rythme hypnotique.

— Qu'en penses-tu, dis-moi ?

— C'est vrai qu'ils sont magnifiques, acquiesça Timias en faisant un pas de côté.

— Lequel a ta préférence ?

— La pierre de lune, répondit-il sans réfléchir.

— Ah, c'est elle aussi que je préfère, lui dit-elle, souriant de toutes ses immondes dents jaunies.

Timias fit un autre pas en arrière. *Si elle me touche, je crois que je vais vomir.*

— Vraiment ? parvint-il à articuler en déglutissant péniblement.

— Viens, approche-toi, l'encouragea-t-elle.

Un peu de bave goutta dans le chaudron.

— Approche, mon enfant, jette un œil à mon brouet, je vais te montrer ce qui se mijote pour les jours à venir.

Cristal doux et fort à la fois, cristal, n'obéis qu'à moi. Que ta douceur soit baume pour mes mains, et que s'accomplisse mon dessein... s'accomplisse enfin son destin...

Timias répéta les mots en silence en se rapprochant un peu plus, pas à pas, examinant avec attention de quelle façon les globes étaient enchâssés dans la roche, sur le pourtour du foyer. *Non, ils sont simplement posés au sol.*

La Sorcière lui sourit, lui fit signe de se rapprocher un peu plus près et il obéit, malgré sa méfiance.

Des images tournoyaient au cœur des trois sphères, et chacun de leur mouvement l'incitait à se rapprocher, à en voir un peu plus. Il vit Lorian, au cœur de la pierre de lune. Elle avait la bouche ouverte et des larmes roulaient sur ses joues. Elle s'adressait à quelqu'un en montrant quelque chose du doigt, et des écharpes de fumée noire lui passaient devant le visage.

L'émotion le saisit et il se sentit vaciller, se coupant le pied sur les roches acérées. Les yeux de la Sorcière brillèrent à la vue des quelques gouttes de son sang sur la roche.

— Approche, mon enfant, plonge ton regard dans le brouet.

Un nuage de vapeur s'éleva et il lui sembla apercevoir un arbre dévoré par les flammes. La souffrance du chêne parvint jusqu'à lui, le pénétrant jusqu'aux os et, lorsqu'il tourna la tête, il vit que la Sorcière pleurait.

— Encore un peu plus près, mon enfant, sanglota-t-elle.

Les images qui dansaient dans la pierre de lune le fascinaient autant que les spectres nés de la vapeur d'eau. Il n'en croyait pas ses yeux. Faërie était-elle réellement en train de brûler ? *Encore*

quelques pas et je serai fixé. Oui, la Maison dans les Arbres est la proie des flammes. Il était horrifié, mais la curiosité l'emporta sur la peur et il se dressa sur le rebord de la marmite pour mieux voir, se penchant autant qu'il pouvait vers l'intérieur. La vapeur s'éleva de plus belle autour de lui, l'enveloppant dans une puanteur si insupportable qu'il tourna la tête de côté pour pouvoir respirer librement. C'est alors qu'il vit la Sorcière. Il vit aussi le reflet orangé qui parcourait la lame de sa dague courbe tandis qu'elle approchait de lui, silencieuse et déterminée.

Il la frappa de sa queue, la repoussant sur le côté. Il fit de son mieux pour se dégager de sa position inconfortable, mais glissa et tomba lourdement sur le sol. La pierre de lune était à portée de main. *Cristal doux et fort à la fois, donne-moi la force et guide mes pas.* Il saisit la pierre de lune. Le chaudron vacilla. La Sorcière hurla et Timias s'enfuit à toutes jambes.

La caverne tout entière se mit à trembler. Des fragments de lichens se détachèrent de la voûte comme des étoiles filantes qui terminaient leur course dans l'eau verte, où des silhouettes phosphorescentes ondulaient dans la pénombre des profondeurs. Des éboulis dévalaient les parois et une odeur de chair brûlée s'éleva lorsque la Sorcière saisit le chaudron à pleines mains et se lança à sa poursuite. Il se rua hors de la grotte et accéléra encore sa course lorsqu'il entendit les sifflements de rage dans son dos. Il courut à perdre haleine, les mains crispées sur son butin, accompagné par les imprécations de la Sorcière qui se répercutaient à n'en plus finir jusqu'aux tréfonds du monde.

C'est l'odeur de galettes de blé chaudes qui tira Morla du sommeil. Elle ouvrit les yeux et resta un moment à contempler les étoiles qui brillaient dans le ciel pourpre. Elle essayait d'organiser ses pensées, faisant de son mieux pour se rappeler où elle se trouvait, et ce qu'elle faisait là, allongée sur ce qui semblait être une couverture de laine posée sur une simple planche. Elle se souvint des gobelins, revit des visages, certains familiers, d'autres totalement inconnus, qui se mêlaient dans un brouillard douloureux. *Oui, la douleur.* Elle porta instinctivement la main à sa jambe. La douleur avait presque disparu, faisant place à une démangeaison désagréable. Elle chassa les dernières brumes de sommeil, pour constater qu'elle était dans un chariot. Combien de temps avait pu durer son inconscience ? Où pouvait-elle se trouver à présent ? Mystère.

— Bonsoir, la salua Lochlan.

Elle se tourna vers lui et le vit, souriant, occupé à remuer une mixture dans un chaudron noir suspendu à un trépied au-dessus du feu. Morla trouva une prise sur le chariot et se redressa, cligna des yeux et huma la bonne odeur. Elle ne se souvenait pas que les galettes de blé sentaient si bon.

— Je suis affamée.

Lochlan accueillit sa remarque avec un grand sourire et soupira de soulagement.

— C'est bon signe, louée soit la Déesse. Comment va ta jambe ?

— Ça gratte plus qu'un tartan neuf.

— Voilà qui est encore mieux. Tiens, mange donc un bol de céréales. J'ai trouvé quelques pommes séchées, il n'y en a pas beaucoup, mais...

Morla engloutit les céréales en plongeant sa cuillère dans le bol, et en prenant à peine le temps de respirer. Lorsqu'elle eut terminé, elle lécha la cuillère avec application et tendit le bol à Lochlan.

— Tu en veux encore ?

Il remplit de nouveau le récipient à ras bord et le lui tendit avant de se mettre lui aussi à manger.

— Content de voir que tu as recouvré l'appétit.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai aussi faim. C'est comme si je n'avais rien avalé depuis une semaine.

— Trois jours, en réalité.

— Trois jours ? s'étonna-t-elle, la cuillère à mi-chemin de sa bouche.

— Oui, tu as beaucoup dormi.

— Combien de temps avant d'attein...

— Nous serons à Ardagh demain dans la soirée, après-demain au plus tard.

— Mais je pensais que nous rejoignons Deirdre ?

— Tu te souviens de la femme qui nous a recueillis, Grania ? J'ai pu jeter un œil à ses cartes et puis je connais certaines de ces routes. J'ai constaté qu'Ardagh n'était plus très loin. Lorsque j'ai compris que tu étais en passe de te rétablir, j'ai pris la décision de prendre la direction d'Ardagh. Qu'aurions-nous fait si, arrivés au Bosquet de Deirdre, nous avions trouvé l'endroit déserté, et tous les druides partis pour Ardagh ? Il m'a semblé plus judicieux de nous y rendre directement.

— Et où sommes-nous exactement ?

— Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas certain de notre position. Il me semble que cet endroit est un ancien Bosquet abandonné. Il y a des murs de pierre et des trous qui pourraient avoir été des caves. J'ai vu également des piliers de pierre qui devaient soutenir une partie de l'édifice. Et il y a plus de bois de chauffage qu'il ne nous en faut.

Morla avala une nouvelle cuillerée en jetant des regards inquiets alentour. La nuit tombait rapidement et des chauves-souris commençaient à envahir le ciel au-dessus de leurs têtes.

— Tu es certain que l'endroit est sûr ? demanda-t-elle en frissonnant.

Lochlan leva sa lance et, à la lumière du jour mourant, Morla vit un reflet briller sur l'acier à l'endroit que lui indiquait le chevalier.

— J'ai pris la liberté de récupérer un peu d'argent dans un des Bosquets abandonnés que nous avons croisés et je l'ai refondu. Jusqu'ici, je n'ai pas vu l'ombre d'un goblin et je n'ai rien entendu de suspect.

— Tu n'aurais pas dû prendre cet argent. D'après ce qu'on dit, les lutins pourraient se mettre à notre poursuite.

Lochlan haussa les épaules avec indifférence.

— Eh bien les lutins doivent être en train de faire la sieste, parce que je n'en ai pas vu la queue d'un, plaisanta-t-il en se servant une nouvelle portion.

— Ne t'inquiète pas, il reste d'autres céréales, lança-t-il à Morla avec un clin d'œil. Est-ce que

tu te souviens de ce qui s'est passé quand je t'ai soignée ?

Elle hésita, le contenu de sa cuillère gouttant dans son écuelle. Il lui restait des sensations de douleur insoutenable, une souffrance qui n'en finissait pas, qui avait fini par gagner chaque centimètre de son corps. Elle se souvenait des mains de Lochlan, celles-là même qui étaient ramenées en coupe sous son bol, ces mains qui l'avaient guérie et soutenue.

— Pas vraiment, répondit-elle.

— Tant mieux.

Et il engouffra une cuillerée du brouet tiède.

Il y avait tellement de choses qu'elle voulait savoir, tant de choses qu'elle brûlait de lui demander, mais l'odeur des céréales fut la plus forte et elle avala sa portion aussi vite qu'elle put. Pendant un moment, le silence ne fut troublé que par le raclement des cuillères au fond de leurs écuelles, et à mesure qu'elle mangeait les souvenirs refaisaient surface. Il semblait qu'à chaque bouchée une pièce du puzzle reprenait sa place. Seuls les détails de sa guérison demeuraient flous, à l'exception de l'image de Lochlan l'attachant solidement à la table. Elle l'observa à la dérobée et, se rendant compte qu'il faisait de même, piqua un fard.

— Tu crois que Bran est à TirNa'lugh à l'heure qu'il est ? lui demanda-t-elle pour dissiper la gêne avant qu'elle ne s'installe. Il sera en sécurité, là-bas, n'est-ce pas ?

Il parut surpris par la question, mais lui répondit tout de même.

— Ma foi, nous serons fixés dès que nous aurons mis la main sur un druide, Morla, même si j'ai bien l'impression que tous les druides de Brynhiver se sont donné rendez-vous à Ardagh. C'est aussi pour cette raison que j'ai décidé de me rendre là-bas avant Meeve. J'aimerais éviter qu'elle apprenne que nous avons perdu la trace de son fils.

— Crois-tu qu'elle se rendra seulement compte de son absence ?

— Pourquoi lui en veux-tu tellement, dis-moi ?

Leurs regards se croisèrent et, de nouveau, Morla sentit le rouge lui monter aux joues. Une bourrasque vint jouer dans sa chevelure et apaiser le feu de ses pommettes.

— Bon sang, tu en as fait pour un régiment, dit-elle pour changer de sujet, tout en posant son écuelle.

Lochlan la regarda comme s'il pensait qu'elle venait de perdre l'esprit, mais répondit néanmoins à sa question.

— Oui, il y en a une pleine poignée, enfin je crois. Quatre ou cinq portions, je n'ai pas vraiment compté.

— Peut-être que tu en as fait tomber par terre, tu devrais vérifier.

— J'en ai sans doute fait tomber quelques grains, mais... enfin quelle importance, Morla ? Où est-ce que tu veux en venir au juste ?

— Tu t'en soucieras sans doute un peu plus quand nos provisions commenceront à diminuer ! Et puis on ne sait même pas où et quand nous pourrons prendre un autre repas !

— Morla, je suis certain que tu peux comprendre qu'il s'agissait avant tout d'amadouer l'ambassadeur...

— Quand j'étais à Dalraida, nous mourions de faim. Chaque grain de maïs était important. Parfois nous les comptons un à un et tout le monde était mis à contribution, les jeunes enfants comme les vieillards. Les jeunes hommes aussi, et ils étaient même les premiers à devoir se sacrifier pour les autres. La flétriature nous a durement frappés. *Ça n'a rien à voir avec toi*, aurait-elle voulu lui dire. Tu sais quel est le souvenir que je garderai de mon retour au pays ?

Lochlan eut la délicatesse de sembler gêné, avant qu'elle ne poursuive.

— C'est celui de toute cette nourriture dans le boudoir. J'imagine que tout ça n'était réservé qu'à votre usage à tous trois, je me trompe ? Je suis passé à côté de cette montagne de nourriture, sachant qu'elle aurait pu nourrir une famille entière pendant plus d'une semaine à Dalraida !

Lochlan demeura silencieux.

— Pourquoi n'as-tu pas demandé de l'aide à Eaven Morna ? finit-il par lui demander.

— Oh, mais je l'ai fait, plusieurs fois même, mais je n'ai jamais rien reçu en retour.

Elle s'interrompt, le regard perdu sur le paysage que recouvrait peu à peu le crépuscule. Le soleil descendait sous l'horizon et les ombres s'allongeaient.

— J'imagine que la situation devait être difficile un peu partout dans le royaume et je suppose que mère avait déjà suffisamment de bouches à nourrir, aussi, après la troisième ou quatrième requête demeurée sans réponse, j'ai cessé de demander quoi que ce soit.

— Mais..., commença Lochlan, je ne comprends pas, Meeve n'est pas comme ça...

— Et quelle opinion aurais-tu d'elle, selon toi, si tu étais à ma place ?

— Je ne m'étais pas rendu compte que ça avait été à ce point difficile pour toi, à Dalraida, s'excusa Lochlan en détournant le regard. Pendant ton sommeil, tu as fait des rêves et tu as dit des choses.

— J'ai parlé ? Et qu'est-ce que j'ai dit ? s'exclama Morla en se figeant, soudain anxieuse.

— C'était assez décousu, mais tu enterrais des bébés, en grand nombre.

Lochlan semblait gêné.

— Je suis perplexe, Morla, Meeve n'agit pas de cette manière, d'ordinaire. Si elle avait su ce qui se passait là-bas...

— Ce qui se *pass*e là-bas, le corrigea-t-elle. La seule raison pour laquelle j'ai accepté de partir pour Far Nearing, c'est qu'elle a promis d'envoyer du grain à Dalraida, et il a fallu que je me déplace moi-même jusqu'à Eaven Morna pour que ma propre mère me fasse cette promesse ! Que dis-tu de ça ? Qu'en penserais-tu, à ma place ? demanda-t-elle de nouveau.

— J'imagine que je réagirais comme toi, soupira-t-il, mais je te garantis que Meeve ne voit pas du tout les choses de cette façon. Elle sait ce qu'elle te doit, elle sait que l'équilibre que tu t'es échinée à maintenir à Dalraida renforce tout le royaume et participe grandement à la paix fragile qu'elle est parvenue à instaurer. Elle n'a toujours parlé de toi qu'en termes élogieux, insista-t-il en plongeant sa cuillère dans son écuelle.

— Les mots ne coûtent rien, répliqua Morla avec lassitude en reposant son bol.

Elle n'avait plus faim, et sa colère se tarissait.

— Mais pourquoi n'est-elle pas venue à notre secours ?

— Je l'ignore, Morla, murmura Lochlan en terminant son repas. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'y est pour rien. Les mots ne coûtent rien, sans doute, mais une réputation met des années à se construire et peut être ternie en seulement quelques jours.

— Ils ne m'ont même pas reconnue au poste de garde, tu te rends compte ?

— Tu étais partie depuis dix ans, Morla, mais je suis bien certain qu'ils se souvenaient de ton nom, n'est-ce pas ? Comment veux-tu que tout le monde se souvienne de toi, tu es partie si longtemps ?

— Tu dois bien comprendre qu'à mes yeux plus rien ne m'attendait là-bas.

— Et le vieux Tamlin ? Il m'a souvent parlé de toi avec regret, plaisanta-t-il.

Morla ne put s'empêcher de rire, malgré les émotions puissantes qui la submergeaient et les larmes qu'elle sentait gonfler sous ses paupières.

— En plus de vingt ans, le vieux Tamlin n'a jamais réussi à même se souvenir de ce qu'il avait mangé au petit déjeuner !

Leurs regards se croisèrent et elle éclata franchement de rire tout en pleurant à chaudes larmes. Elle aurait tellement aimé le croire et se dire que ses messages n'étaient jamais parvenus à sa mère, mais elle savait que c'était faux.

Lochlan reposa son écuelle.

— Laisse-moi jeter un coup d'œil à ta jambe, lui proposa-t-il en se levant.

Morla hésita, les souvenirs de la souffrance abominable qu'elle avait endurée étaient encore très présents. La légère démangeaison qu'elle ressentait à présent sous le bandage termina de la convaincre.

— Très bien, lui répondit-elle en reposant son bol et en repoussant la couverture qui la recouvrait. Sa tunique de lin était presque relevée jusqu'aux hanches. Elle défit les bandages avec soin et étouffa un cri. Dans la lumière pourpre, sa peau apparut, pâle et douce, seulement marquée d'une fine ligne rouge.

— Grande Mère, Lochlan, regarde ça ! Tu avais raison ! s'exclama-t-elle en levant les yeux vers lui.

Lochlan n'en croyait pas ses yeux. Il fit un pas en arrière, le visage déformé en une grimace d'étonnement comique.

— Un druide ! Il me faut un druide pour marquer ce jour d'une pierre blanche. Tu as entendu ça, Grande Mère ? Et toi, Herne, tu l'as entendue comme moi ! Elle a dit que j'avais raison !

— Ça suffit comme ça, l'interrompit Morla avec coquetterie. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? Ça ne te ressemble pas d'être aussi enjoué.

— Je suis peut-être simplement heureux de te voir guérie, va savoir ? En tout cas on dirait bien que le liquide argenté est arrivé à point nommé.

Leurs regards se croisèrent de nouveau et elle eut le sentiment presque palpable du puissant lien qui les unissait. *Ah, Lochlan ! si seulement tu ne t'étais pas évaporé après Beltane !* Il faudrait qu'elle lui parle de tout ça, quand les choses seraient revenues à la normale. Elle se souvint du

profond sentiment d'humiliation qu'elle avait ressenti lorsqu'elle s'était rendue sur le champ de foire pour s'enquérir de Lochlan auprès des autres jeunes gens. En général, on accueillait ses questions au mieux par de vagues haussements d'épaules, au pire avec des sourires entendus, empreints de condescendance.

La blessure recommençait à la démanger et l'éloigna pour un temps de ses sombres pensées.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Lochlan en voyant Morla serrer les poings.

— J'ai du mal à m'empêcher de me gratter.

— Il y a une source un peu plus loin, lui dit-il en désignant un point derrière elle, ça ressemble à un bassin de guérison. Tu veux qu'on essaie, ça soulagera peut-être la démangeaison ?

Il détacha le panneau latéral du chariot et lui tendit la main.

— Viens, un bain te fera le plus grand bien, j'ai même de quoi te savonner les cheveux. On dirait que tu es coiffée d'un ballot de paille.

— Moi je dirais qu'un bain nous ferait du bien à tous les deux, répliqua-t-elle du tac au tac, tu pues comme un garçon d'écurie.

— Mille grâces, madame, répondit-il en s'inclinant. Allons-y alors.

Morla balança ses jambes au bord du chariot. Lorsque ses pieds touchèrent le sol, le monde se mit à vaciller autour d'elle, en une valse kaléidoscopique de troncs d'arbres et de brins d'herbe.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir marcher, haleta-t-elle en se rattrapant vivement au montant de bois.

Sans un mot, Lochlan la saisit dans ses bras et elle se laissa aller peu à peu. D'autres souvenirs affluaient : la douceur avec laquelle il avait pris soin d'elle, la vérité sur ce qui s'était vraiment passé après Beltane. *Peu important à présent les sentiments que je peux avoir pour lui*, comprit-elle dans un éclair de lucidité. *Il n'est plus le jeune écuyer que j'ai connu, cherchant à se faire une place dans ce monde rude. Aujourd'hui, il est le Seigneur Lochlan d'Eaven Morna, Premier Chevalier du royaume de Brynhiver. Je ne suis sans doute pas étrangère à la paix que Meeve est parvenue à instaurer, mais il y a également joué un rôle de premier plan, et seul un prince consort ou un roi peuvent désormais rivaliser avec lui en prestige et en importance. Beltane n'a rien à voir avec ce qui nous est arrivé, Meeve en est la seule responsable.*

Il la déposa avec douceur près de la source qui bouillonnait entre les rochers moussus et leurs regards se croisèrent par accident, la laissant sans voix et haletante. Les ombres s'étaient épaissies et le ciel jetait au-dessus d'eux sa voûte rose pâle tandis qu'à l'est scintillaient les premières étoiles. Ils étaient si proches l'un de l'autre qu'on aurait à peine pu glisser le plat d'une lame entre leurs visages, songea-t-elle dans un éclair de sens pratique inopportun qui disparut sitôt que les lèvres de Lochlan se posèrent sur les siennes.

Il la prit dans ses bras et il lui sembla sentir le cœur du chevalier battre contre son sein à travers le tissu de sa tunique. Le monde recommença à tourner autour d'elle, mais elle ne chercha pas à résister, cette fois, et ferma les yeux, s'abandonnant à son doux baiser... jusqu'à ce que sa raison s'impose de nouveau brutalement à elle et qu'elle le repousse.

— Morla, je...

— Dis-moi pourquoi tu n’as pas cherché à me revoir après Beltane ! s’écria-t-elle, surprise elle-même de cet emportement soudain.

Il resta un long moment à l’observer.

— J’ai dû quitter Eaven Morna. Personne ne te l’a dit ?

— Je t’ai cherché, j’ai demandé de tes nouvelles, mais personne ne semblait être au courant de quoi que ce soit. J’ai vu le dédain et la pitié dans leurs yeux. Pour eux, je n’étais qu’une pauvre qui se berçait d’illusions.

Lochlan lui saisit la main et l’embrassa avec une telle passion qu’un frisson la parcourut et qu’elle sentit ses tétons se durcir.

— J’aurais pourtant dû m’en douter..., commença-t-il avant de se détourner.

— Dis-moi, Lochlan, qui t’a forcé à partir ? Et pourquoi ?

L’eau tiède apaisait considérablement la démangeaison, laissant la place à une tension infinie, née d’un désir longtemps réprimé.

— Je suppose que c’est Meeve qui l’a ordonné, même si à l’époque je n’ai pas saisi la subtilité de la manœuvre. Ce n’est que bien plus tard, de retour à Eaven Morna, que j’ai appris que tu t’étais mariée et que tu étais partie pour Dalraida. J’ai alors compris mon erreur.

— Quelle erreur ?

— Je me suis ouvert à Meeve au sujet des sentiments que j’avais pour toi, soupira-t-il. J’étais jeune, tout gonflé de ma propre importance. La Grande Meeve elle-même m’avait choisi, moi, pour être son incarnation de la divinité pour Beltane ! J’ai bêtement cru que si elle me jugeait digne d’être sa divinité c’était que, nécessairement, elle accepterait de me considérer comme son fils, au moins pour un an et un jour, jusqu’à ce que tu finisses par te lasser de moi.

Jamais je ne me serais lassée de toi, songea-t-elle. Morla en croyait à peine ses oreilles.

— Et qu’a-t-elle dit ?

— Rien du tout, évidemment. Elle m’a embrassé et nous avons... recommencé. Et puis...

Il soupira de nouveau, les épaules basses.

— Le matin suivant, j’ai été appelé auprès de mon chef de compagnie. La reine m’avait choisi pour une mission de confiance. Je devais porter un message jusqu’en Hombrie. Le temps que je revienne, tu étais partie pour Dalraida et j’apprenais que tu t’étais mariée.

— Mais...

Morla le contemplait à travers la vapeur d’eau. Le crépuscule d’été tombait rapidement, colorant les ombres de pourpre au chant des premiers criquets.

— Mais pourquoi ne m’avoir jamais rien dit ?

— Comment ? répondit-il, presque agressif. Qu’aurais-je dû faire ? Chevaucher jusqu’à Dalraida pour féliciter le marié ? Ce n’est pas une union de Beltane que tu as conclue, Morla, votre mariage a été scellé par le sang et par l’argent et mon chef de compagnie m’a bien fait comprendre que, si j’étais encore en vie, c’était uniquement parce que tu ignorais tout de ce qui s’était passé. C’est à ce moment que j’ai su que tu ne faisais plus partie des projets de ta mère.

— Détrompe-toi, ma mère a toujours un plan en tête, protesta-t-elle, soudain mal à l'aise.

Est-ce que ça faisait partie d'un de ses plans tortueux ? Durant toutes ces années, Meeve n'avait jamais ignoré les sentiments que Lochlan nourrissait pour elle. Maintenant qu'elle était mourante cherchait-elle ainsi un moyen de se racheter ? Elle retira sa main de celle de Lochlan.

— Oui, elle a toujours un plan en tête, et je pense que ce que nous traversons aujourd'hui en fait partie.

— Pourquoi refuses-tu de comprendre ce que je m'efforce de te dire, Morla ? Je t'aime, je t'ai toujours aimée et je ne cesserai jamais de t'aimer. Je l'ai su quand le gobelin t'a mordue et que tu es tombée malade. J'ai cru que tu allais mourir, que nous ne trouverions jamais de druide. J'ai cru que j'allais te perdre sans pouvoir t'avouer mes sentiments.

Il se tut et secoua tristement la tête, le regard perdu dans l'ombre des arbres, à peine éclairés par la lumière de leur feu.

— Nous allons atteindre Ardagh, lui dit-il en prenant son visage entre ses mains. Là-bas nous trouverons Bran et à la Mi-Eté je demanderai à Meeve de me libérer de mon serment. De toute façon, quand elle apprendra comment nous avons perdu la trace de son fils, je suis certain que c'est elle qui prendra cette décision. Lorsque ce sera fait... La suite dépend de toi, dit-il en souriant.

Il baissa les yeux, soudain gêné, comme seul peut l'être un homme en présence d'une femme qu'il désire.

— Toi seule décideras de ce qui se passera ensuite, répéta-t-il.

Le silence n'était troublé que par le bouillonnement de la source et les battements de son cœur. Morla frissonna.

— J'ai cru que tu...

Elle ferma les yeux, totalement désorientée. *Je ne sais plus ce que je croyais. Je sais seulement que ma mère t'a emmené loin de moi, et que je ne t'ai jamais revu.*

— Promets-moi d'y réfléchir, lui demanda-t-il en se relevant. Il mit la main dans une des bourses qui pendaient à sa ceinture, lui tendit des sels de bain et, voyant son hésitation, les mit d'autorité dans sa main avant de déposer un baiser furtif sur sa joue.

— Je vais ranimer le feu, je suis plus en forme que toi pour m'occuper de ça.

— Non ! l'arrêta-t-elle en lui tendant la main. Ne pars pas. Tu devrais me rejoindre et prendre un bon bain.

Debout ainsi, devant elle, il semblait si grand... et sa voix qui tombait sur elle comme une pluie céleste...

— Je ne suis pas certain de pouvoir rester ainsi, nu près de toi, sans pouvoir te toucher.

— Alors touche-moi, touche-moi partout, l'encouragea-t-elle en lui caressant la cuisse.

Lochlan émit un grognement de satisfaction et, avant qu'elle n'ait pu dire un mot, il s'était glissé dans l'eau auprès d'elle. Il la souleva et elle noua ses bras autour de son cou couvert de sueur, approchant son visage du sien. Leurs bouches s'unirent tandis qu'elle passait ses doigts dans sa chevelure bouclée. Elle le serra de toutes ses forces, affamée de ses baisers comme un villageois

de Dalraida, assis devant un festin dont on l'aurait trop longtemps privé. Tous ses sens étaient emplis de lui, de son odeur, de sa force, du goût de ses baisers, de la rugosité de sa barbe. Elle se cabra lorsqu'il la caressa de bas en haut, ôtant dans le même geste la tunique humide qui la recouvrait.

— Il y a quelqu'un ici ?

Ils sursautèrent en entendant la voix de Meeve qui s'élevait parmi les ombres pourpres. Morla écarquilla les yeux en voyant sa mère pénétrer dans la clairière, suivie par un détachement d'une demi-douzaine de Fiachna et un convoi de chariots.

— Mère ! s'étrangla-t-elle en se collant à Lochlan dans un geste instinctif qui fit lever le sourcil à Meeve.

— Morla et Lochlan ? En voilà une surprise ! Sans doute ma fille et mon Premier Chevalier m'expliqueront-ils pour quelle raison nous les rencontrons ici, seuls ?

— Racontez-moi encore une fois ce que vous avez vu, lorsque Bran a disparu, demanda Meeve en remplissant son verre.

Les bruits à l'extérieur de la tente, aussi somptueuse que la propre chambre de Meeve, ne parvenaient qu'assourdis par l'épais tapis de mousse qui recouvrait la clairière. La tente était un cadeau de l'ambassadeur acquiléen et Meeve, qui était aussi friande de couleurs vives et de tissus précieux qu'elle l'était de caisses emplies d'or et de jeunes hommes athlétiques, s'arrangeait toujours pour l'emmener lors de ses déplacements et pour l'utiliser dès que possible.

Lochlan devisageait Meeve avec une telle intensité que le monde autour d'eux lui sembla disparaître. Ils auraient tout aussi bien pu se trouver en tête à tête à Eaven Morna, et non dans leur campement au cœur de la forêt de Gar.

— Je sais que ça semble incroyable, mais je l'ai réellement vu se faire enlever par un énorme oiseau noir, et je suspecte cet oiseau d'être un sylphe qui aura pris l'apparence d'un oiseau pour nous tromper. Connla s'attendait à ce que quelque chose de semblable arrive à Bran, c'est pourquoi elle l'avait mis sous la protection d'un charme. Maintenant qu'elle est partie, j'imagine qu'il en est libéré.

— Et qu'est-ce qui vous laisse penser qu'il n'a pas tout simplement été enlevé par les gobelins alors que Morla et vous étiez occupés ailleurs ? l'interrogea Meeve en le fixant d'un regard dénué de toute indulgence.

— J'ai vu le corbeau l'emporter dans ses serres, répéta-t-il en passant ses mains dans ses cheveux avec lassitude, sentant la sueur dégouliner de ses aisselles. Dès que nous serons à Ardagh, ou n'importe où ailleurs où nous pourrions trouver un druide, je vous fais le serment, Majesté, d'aller le chercher moi-même, mais...

— D'ici là, j'imagine qu'il n'y a hélas pas grand-chose d'autre à faire, ajouta-t-elle en lui tendant un flacon d'alcool. Avez-vous l'intention de m'interroger au sujet de l'ambassadeur ?

— Il a dû être rappelé dans son pays, je suppose, hasarda Lochlan, soulagé de changer de sujet.

— C'est une façon intéressante de présenter les choses. Oui, il a été rappelé là-bas, ou quelque part ailleurs dans les Terres d'Été, là où vont d'ordinaire les traîtres de son espèce. C'est Fengus qui lui est tombé dessus, et manifestement Briecru était de mêche avec eux. Eh oui, notre bon vieux Briecru ! Je ne suis pas malade, Lochlan, ils m'ont empoisonnée, soupira-t-elle en vidant sa coupe avant de la remplir de nouveau.

— Comment Fengus a-t-il découvert le pot aux roses ?

— Briecru s'était mis en tête que Fengus représentait un danger pour la paix et il a décidé de dérober son taureau. Oui, celui-là même, celui qu'on appelle le Taureau Noir d'Allovale. Vous pouvez aisément imaginer comment Fengus a accueilli la nouvelle. Mais Briecru n'avait pas prévu que Fengus se chargerait lui-même de retrouver sa bête. Bref, pour faire court, Fengus est tombé sur Briecru près de la bête et les preuves contre lui étaient accablantes, comme vous dites si bien. Il nous a renvoyé la tête de Briecru dans un sac, le visage tartiné des onguents contaminés dont il m'empoisonnait. J'ai donc jeté un œil au contenu du sac et j'ai fait venir tous les Acquiléens au palais. Ils ont bien festoyé, après quoi je les ai tous fait écorcher, décapiter puis empailler, avant de renvoyer le tout dans leur belle cité, termina-t-elle en avalant une nouvelle gorgée et en reposant sa coupe avec un bruit sec.

— Et puis nous sommes partis, dit-elle enfin en faisant signe à Lochlan de lui verser une nouvelle rasade.

La bouteille était vide et Lochlan se saisit d'une outre pleine de vin. Meeve était hors d'elle, il le sentait dans chacun de ses mots, chacun de ses gestes.

— J'ai fait envoyer un messenger à Fengus, assorti de trois vaches laitières, mes meilleurs taureaux et mes sincères remerciements, sourit-elle en portant la coupe à ses lèvres. Il se pourrait bien que je finisse par l'épouser, finalement, lança-t-elle, à la grande surprise de Lochlan qui leva un sourcil étonné.

Meeve avait d'ordinaire plutôt coutume d'éconduire Fengus aussi facilement qu'elle levait le coude. Maintenant elle lui devait la vie pour lui avoir révélé le complot du parfum empoisonné ourdi par Briecru et ses alliés. Il ne faisait cependant aucun doute pour Lochlan que le poison courait toujours dans ses veines et qu'elle allait avoir besoin de l'aide de Connla.

— Si tant est que Connla puisse encore quoi que ce soit pour moi, dit soudain Meeve, comme si elle pouvait lire dans son esprit.

— Je suis bien certain que nous trouverons à Ardagh les compétences nécessaires à...

Meeve se leva soudain en agitant la tête et Lochlan s'interrompit avec inquiétude.

— J'ai les entrailles qui me brûlent, et je ne comprends pas pourquoi, balbutia-t-elle en se frottant les bras nerveusement.

Elle adressa à Lochlan une grimace qui se voulait être un sourire rassurant, mais dans la chiche lumière des lanternes il vit clairement qu'elle tremblait des pieds à la tête.

— Que puis-je faire pour vous ? lui demanda-t-il en bondissant vers elle. Dois-je appeler une herboriste ? lui demanda-t-il encore en essayant maladroitement de la prendre dans ses bras. Allons, laissez-moi vous porter.

— Rasseyez-vous, Seigneur Lochlan, le repoussa-t-elle avec impatience. Il n'y est rien que vous

puissiez faire de toute façon, et j'ai choisi en toute conscience de venir jusqu'ici plutôt que de combattre le mal là-bas, ânonna-t-elle entre ses dents serrées. Ça... ça finira bien par passer tout seul.

— Ainsi donc vous voilà redevable envers Fengus, intervint Lochlan, jugeant le sujet moins glissant que celui de sa santé.

— Je vais sans doute devoir réellement l'épouser, vous savez, poursuivit-elle en s'affaissant au sol à ses côtés plus qu'elle ne s'assit.

Oui, si vous vivez assez longtemps pour ça, songea Lochlan, conscient que le poison avait certainement causé à son organisme des dommages désormais irréparables.

— Eh bien, je dirais que Fengus est un gaillard chanceux, répondit-il simplement d'un ton faussement léger.

— Je lui dois beaucoup, ajouta-t-elle en lançant à Lochlan un regard en coin.

De nouveau, Lochlan hésita sur la conduite à tenir. Meeve et Fengus étaient de vieux ennemis qui n'étaient jamais parvenus à tomber bien longtemps d'accord sur quelque sujet que ce soit. Leur puissance était comparable et aucun des deux n'avait jamais vraiment réussi à prendre le pas sur l'autre. Du point de vue de Meeve, Fengus venait certainement de prendre un avantage certain, mais Lochlan ne pouvait pas se permettre de le lui faire remarquer ; en tout cas pas tant qu'elle serait dans cette humeur équivoque, manifestement bien décidée à le mettre à l'épreuve.

— Sa fille est druide, non ?

— Je ne suis pas la seule à penser que les druides ne sont pas nécessairement une bénédiction, Lochlan. Tous les Bosquets sont à présent vides, et la flétrissure n'est pas seule en cause. Je sais que ces vieilles traditions vous tiennent à cœur, mais...

— Je leur dois la vie, Meeve ! Avez-vous déjà oublié ma blessure au bras, et ce poison qui me rongait de l'intérieur ?

Il s'interrompit devant son expression maussade.

— Vous savez que je dis vrai, Meeve. Vous étiez à mes côtés.

Meeve passa ses bras autour de ses jambes. Elle avait la chair de poule. Sous la tente, l'air était humide, saturé d'une touffeur moite.

— Vous avez froid ?

— Tout va bien, le rembarra-t-elle, sans parvenir toutefois à réprimer un frisson.

Elle releva la tête pour se donner une contenance, mais sa chevelure d'ordinaire souple et soyeuse ne rebondit pas sur ses épaules, elle restait plaquée à son crâne, sèche et terne. Elle en fit une queue-de-cheval, l'air agacé, et la fit passer par-dessus son épaule, sans parvenir à cacher totalement à Lochlan la poignée de cheveux qu'elle venait d'arracher en se recoiffant et qu'elle dissimulait entre ses jambes.

Il jeta un œil en direction du lit royal, couvert de fourrures somptueuses et de draps de soie. Meeve s'était sans doute débarrassée des Acquiléens, mais elle n'avait manifestement pas jugé utile de se séparer de leurs cadeaux. Ignorant ses protestations, il se saisit de l'une des fourrures et en enveloppa Meeve qui le laissa faire.

— J'espère vraiment avoir fait le bon choix, marmonnait-elle comme pour elle seule. Morla n'a rien hérité de moi finalement.

— Vous plaisantez, j'espère, l'interrompit Lochlan en se rasseyant. Elle n'a sans doute pas votre physique, mais moralement c'est votre portrait tout craché. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais personne ne se soucie davantage qu'elle de son peuple et de sa terre. Vous n'avez pas remarqué à quel point elle est maigre, Meeve ? Est-ce que vous avez conscience que les siens crèvent de faim ? Elle refuse de faire bombance alors que son peuple est affamé.

— Comment savez-vous tout cela, lui demanda-t-elle en se tournant vers lui, resserrant les fourrures autour de ses épaules.

— Elle a déliré, à cause de la douleur. Et je l'ai interrogée à ce sujet.

Ce n'était pas seulement du délire, songea-t-il, se souvenant du flot ininterrompu de paroles qu'elle avait laissé échapper durant son calvaire, des paroles qui, pour la plupart, accablaient Meeve.

— Je lui ai pourtant fait envoyer du grain, des bêtes, tout ce qu'elle m'a demandé, à l'exception d'un de ces maudits druides.

— Je ne crois pas qu'elle les ait jamais reçus, Meeve. Qui était chargé de l'intendance, dites-moi ? Qui organisait la gestion des stocks à Eaven Morna ?

— C'est Briecru qui s'en chargeait ! souffla-t-elle, passant soudain de la pâleur malade au rouge de la colère. C'est ce chien galeux de Briecru. J'espère que Fengus aura brûlé ses maudits abats, même les gobelins n'en voudraient pas ! cracha-t-elle à voix basse dans un flot continu, l'œil haineux et le verbe fielleux. Il a volé mon propre enfant ! s'écria-t-elle en se levant soudain, des larmes dans la voix en jetant sa coupe à terre.

Lochlan se leva à son tour pour la soutenir. Sous les épaisses fourrures, le corps de Meeve lui sembla aussi frêle que celui d'un oiseau. Elle était agitée de tremblements violents et presque ininterrompus. Elle tenta faiblement de se dégager, mais il ignora ses protestations et la prit dans ses bras pour l'amener jusqu'à son lit. Il la coucha avec précaution et se retira.

— Je vais revenir avec de l'aide, chuchota-t-il à l'oreille de la reine, qui était agitée de spasmes.

Il traversa le camp à toutes jambes pour rejoindre la tente où les dames de compagnie avaient leurs quartiers. Il ne fut pas surpris d'y trouver Morla, assise près du feu.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle en levant vers lui des yeux inquiets.

— C'est ta mère, elle est au plus mal, il lui faut des soins !

— Seigneur Lochlan ? l'interpella une femme dont le visage ingrat apparut à la lumière des flammes, alors qu'elle soulevait le rabat de la tente.

— La reine est souffrante et réclame votre science, madame, suivez-moi, je vous prie.

L'herboriste disparut sous la tente et il entendit que l'on s'agitait à l'intérieur. Un peu partout dans le camp, les regards se mirent à converger dans leur direction. Morla se leva lentement en prenant appui sur une branche basse.

— Est-elle mourante ? lui demanda-t-elle.

Mais l'heure n'était plus aux discours, les herboristes et les servantes de Meeve se précipitaient hors de la tente comme un vol d'oies sauvages. Elles se rassemblèrent autour de Lochlan et l'emportèrent dans leur élan, l'accablant de questions qui fusaient de toutes parts. Il sentit plus qu'il ne vit Morla plonger son regard dans les flammes. Lorsqu'ils arrivèrent à la tente royale, il entendit Meeve vomir douloureusement. Les herboristes se précipitèrent à son chevet et il n'eut que le temps d'apercevoir son corps hâve, tordu de douleur sur le bord de son lit, avant qu'on ne lui referme le battant de tissu au visage ; on ne voulait pas de lui.

Il demeura un moment indécis, essayant tant bien que mal de réunir ses idées. Il lui semblait que le monde était au bord du gouffre.

— Est-ce qu'elle se meurt, lui demanda Morla en lui prenant le bras.

Lochlan sentit de nouveau cet étrange lien s'établir entre eux, malgré le ton morose qu'elle employait, et malgré cette ombre dans ses yeux. *Il faut que tu lui dises que Meeve n'a jamais voulu la trahir*, songea-t-il.

— Suis-moi, dit-il.

Ils descendirent le long d'un petit sentier. Morla, encore peu assurée sur ses jambes, s'accrochait à son bras en le dévorant des yeux, et il ne se retint qu'à grand-peine de plaquer ses lèvres sur les siennes. Comme en réponse à son désir refoulé, Morla se raidit et s'éloigna légèrement de lui.

— Eh bien ?

Lochlan jeta un regard circonspect à la ronde. La forêt était calme et l'air lourd du soir pesait sur leurs épaules comme un manteau, chargé de parfums de pin et de fragrances indéfinissables, sucrées et musquées, qui, comprit-il, émanaient de Morla.

— Nous devons rejoindre Ardagh au plus vite, ta mère a besoin d'un druide.

— Et nous partons sur-le-champ !

Ce n'était pas une question, mais une affirmation, et de nouveau Lochlan sentit la puissance de leur lien et c'était comme si le passé le rattrapait. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, la serrer, vivre avec elle toutes ces choses qu'il avait manquées au cours de ces trop longues années de séparation, mais le temps lui manquait.

— Oui, si tu es en état de monter.

— Tu es bien sûr de vouloir la laisser seule ?

Il tourna la tête et Morla suivit son regard, cherchant à savoir ce qui avait attiré son attention. Est-ce que quelque chose venait de bouger sous le couvert des arbres, ou était-ce juste le vent ? L'univers semblait retenir son souffle, attendant... attendant quoi ? se demanda-t-il. Il faut bien que le soleil se couche pour donner naissance à une nouvelle aube !

— Je ne crois pas que nous ayons le choix, Morla. Il lui faut un druide et je sais que je peux être à Ardagh demain midi au plus tard si je chevauche toute la nuit sans faire halte. Je ne tiens pas à te laisser ici, est-ce que tu es en état de monter ?

— Est-ce que je ne risque pas de te ralentir ?

— Je refuse de te laisser.

Elle le fixa d'un regard qui en disait long, tandis que derrière eux les herboristes s'affairaient et réclamaient de l'eau de source.

— Est-ce que tu penses vraiment ce que tu m'as dit tout à l'heure ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux, lui dit-il en prenant ses mains dans les siennes et en les pressant contre ses lèvres. Je crains que Meeve ne soit trop malade pour vraiment comprendre ce qui est en train de se passer, mais j'ai le sentiment que le pays tout entier, des Marraghmourns jusqu'aux collines de Gar et d'Allovale, grouille de soldats étrangers en armes qui n'attendent que le signal pour se ruer à l'assaut. Je crains que Meeve — la Déesse l'ait en sa sainte garde — ne leur ait fourni précisément le prétexte qu'ils attendaient. Plus tôt nous partirons, plus tôt les druides reprendront leur place. Ainsi nous pourrons retrouver Bran et conclure une alliance avec Fengus.

— Fengus ? Mais de quoi parles-tu, voyons ?

— Meeve n'a jamais vraiment cru que Cwynn épouserait la fille de Fengus, expliqua-t-il avec un haussement d'épaules, ce n'était qu'une façon de capter son attention. Elle a tout organisé depuis le début.

— Je m'en doutais, mais...

— Est-ce que tu te doutais également qu'elle voulait te donner en mariage à Fengus ?

Epouser Fengus. Epouser Fengus. Est-ce que tu te doutais qu'elle voulait te donner en mariage à Fengus ? Les mots résonnaient en boucle dans son esprit, au rythme des sabots de son cheval martelant le sentier baigné de lune. La nuit était déjà vieille lorsque Lochlan proposa de ralentir l'allure et de faire une halte.

— Tu dois être épuisée, Morla, il faut te reposer un peu.

— Et comment peux-tu être aussi sûr de toi ? s'exclama-t-elle comme si elle n'avait pas prêté attention à ce qu'il venait de dire. Comment peux-tu affirmer qu'elle avait effectivement l'intention de me marier à Fengus ?

Lochlan poussa un profond soupir, s'approcha d'elle et prit ses mains dans les siennes.

— J'ignore pourquoi j'en suis à ce point persuadé, si ce n'est que c'est parfaitement cohérent avec sa façon de penser. Essayons de trouver un endroit où nous reposer, veux-tu ? Je crois aussi que, le temps aidant, ta mère commençait à envisager de l'épouser.

Il étendit une couverture sous un arbre et lui fit signe de le rejoindre.

Morla hésita un instant avant d'accepter. Elle s'installa du mieux qu'elle put, malgré la douleur de sa jambe. La souffrance était un peu revenue et elle espérait que la chevauchée n'avait pas compromis sa guérison.

— Et puis il y a autre chose, poursuivit-il. La fille de Fengus est druide, le savais-tu ?

— Je sais aussi que les druides sont souvent destinés à quitter leur ordre. J'ai de nombreux exemples en tête de druides qui ont fini par se marier.

Lochlan secoua la tête.

— Je connais Meeve, ses stratégies ne sont jamais aussi limpides. Non, tu constitues un bien meilleur choix, Morla. Tu as démontré que tu savais régner, même face à l’adversité et puis, avec toi, c’est non seulement l’argent de Meeve que tu apportes, mais également l’héritage de ton défunt mari ainsi que le respect du peuple de Dalraida. Tu commences à comprendre pourquoi Meeve envisage cette union ?

— Mais Fengus est assez vieux pour être mon père ! gémit-elle en s’allongeant avec difficulté sur le sol rocailleux. Je n’ai même jamais rencontré cet homme, comment ma mère espère-t-elle…

— Tu ne connaissais pas non plus Fionn, pour ce que j’en sais. Je pense qu’elle espère simplement que tu verras les choses comme elle. Pour moi, tout ça ne fait aucun doute, Morla.

— Mais comment s’y prendrait-elle ?

Lochlan détacha sa couverture des fontes de son cheval et la lui tendit.

— Tiens, fais-t’en un oreiller et glisse-le sous ta jambe. Je crains que nous n’ayons chevauché trop longtemps.

Il marqua une pause, hésitant à poursuivre la discussion.

— Tu sais, Morla, ta mère est comme ça. Elle s’arrange toujours pour que les gens pensent que les idées qu’elle leur suggère viennent d’eux-mêmes. Elle vous réunira, toi, Cwynn, Fengus et sa fille dans une pièce, vous boirez, vous célébrerez cette paix si longtemps espérée, en levant vos verres, et Meeve sourira de toutes ses dents. Et puis la fille de Fengus finira par refuser de quitter son ordre pour Cwynn, qui n’est après tout qu’un bouseux tout juste bon à barrer son bateau. A ce moment-là, à quoi pourra bien penser Fengus en les observant, les uns et les autres, selon toi ? Sur qui son regard finira-t-il inmanquablement par tomber ?

La voix de Lochlan était douce et commençait à la bercer, aussi, lorsqu’il effleura sa joue de sa main, elle sursauta.

— Mais…

Morla tressaillit.

— Je refuse d’épouser Fengus. Je ne suis plus une gamine, elle ne peut tout de même pas me forcer à…

— Non, évidemment qu’elle ne te forcera pas. Mais, Morla, c’est le bien du royaume qu’elle te fera considérer. Que répondras-tu à ça ?

Il glissa sa main sous la tête de Morla et commença à lui masser les muscles de la nuque. Instantanément, elle commença à se détendre malgré elle.

— Tu sais, elle a toujours vu juste, jusqu’ici. Elle a toujours su ce qui était bon pour le pays.

Une douce chaleur se répandait dans ses membres et sa tête lui sembla bientôt trop lourde pour ses épaules. Tout naturellement, elle nicha sa tête dans le creux de son épaule et frotta son visage contre son torse.

— Mais elle n’a jamais su ce qui était bon pour moi, rétorqua-elle d’une voix ensommeillée.

Elle leva les yeux vers la voûte céleste constellée d’étoiles, bercée par les battements de son cœur sous son plastron de cuir bouilli.

— Je refuse d’épouser Fengus, s’entendit-elle répéter, comme pour elle-même. Son regard

tomba sur Lochlan et le désir s'empara d'elle, violent, immédiat et irréprouvable, expulsant malgré elle les mots de sa bouche :

— C'est toi que je veux épouser.

En un instant, ils étaient enlacés, serrés dans les bras l'un de l'autre dans une absolue intimité comme seuls en connaissent les amants. Elle enroula ses bras autour de son cou, il la saisit contre lui, et, la tête de la jeune femme posée sur son épaule, il l'embrassa. Ils demeurèrent ainsi enlacés, bercés par les battements de leurs cœurs, songeant à peine à reprendre leur souffle. Ce n'était plus le temps des mots et le flot de sensations qui se déversait en elle était trop puissant pour qu'elle parvienne à l'analyser, aussi se contenta-t-elle de l'enlacer plus fort encore, buvant avidement à la source de sa force, jusqu'à ce qu'enfin il relève la tête et que leurs lèvres se séparent. Il avait le souffle court et son cœur galopait follement contre la poitrine à présent nue de Morla.

— Laisse-moi faire, murmura-t-il en se relevant. Laisse-moi nous confectionner un nid un peu plus loin. Ici nous sommes trop près de la route.

Elle se remit sur ses pieds, bon an, mal an, ramassa ses affaires comme elle put avant de le suivre, le tartan dans une main, l'autre serrée dans sa main puissante. Il la conduisit au pied d'un arbre, entre deux branches basses, et la fit doucement asseoir.

— Attends-moi ici.

Elle l'entendit se déplacer dans le noir, aperçut sa silhouette indistincte à travers les branches, qui se détachait vaguement sur le clair de lune. Elle savait précisément ce qu'il était en train de faire. Il nouait ensemble branches et feuilles, qu'il recouvrait de mousse et d'épines de pin pour confectionner un abri végétal. Tous les garçons apprenaient à faire ça avant l'âge de treize ans : l'abri, le nid que chaque amant se devait d'offrir à sa maîtresse au soir de Beltane.

Elle entendit un coup sourd suivi d'un juron étouffé et d'un grognement de douleur.

— Ça va ? s'enquit-elle en direction des ombres.

A son grand soulagement, il revint à cet instant et lui tendit la main.

— Je me suis juste cogné l'orteil. Fais attention à cette racine, elle est traîtresse. Oh, et méfie-toi de cette branche aussi.

Elle glissa sa main dans la sienne, émerveillée de constater à quel point ses doigts se lovèrent avec bonheur entre les siens. Elle eut un instant d'hésitation, tandis qu'une certitude l'envahissait, jusqu'au tréfonds de son être. *Non, tout ceci ne fait pas partie du plan de Meeve.* Le murmure du peu de sang druidique qui coulait dans ses veines lui soufflait que ce qu'elle s'appêtait à faire aurait des répercussions impossibles à prévoir.

— Morla ?

C'était dix ans d'attente et de frustrations qui s'exprimaient dans ces deux ridicules syllabes.

Lors des feux de Beltane, il était de coutume que ce soit la femme qui invite l'homme à la rejoindre, aussi lui prit-elle la main et y déposa-t-elle un baiser, tout en prononçant les paroles rituelles.

— Seigneur Lochlan de Glenrae, Premier Chevalier de Mochmorna, Fiachna du royaume de Brynhiver, me mènerez-vous au creux des bois verdoyants ?

Peut-être était-ce un sanglot qu'il étouffa en la soulevant de terre et en la serrant dans ses bras, si fort qu'il sembla oublier sa blessure. Il l'embrassa avec passion et à son tour prononça les mots.

— Il y a là un nid que j'ai bâti pour vous de mes mains.

Morla était en plein rêve. Ce ne pouvait être qu'un rêve, car elle marchait au bord de la mer, main dans la main avec Bran, comme ils le faisaient souvent jadis lorsqu'il était enfant. Son image n'était pas tout à fait nette et, selon l'angle sous lequel elle le regardait, il semblait tantôt très jeune, tantôt plus âgé, revêtant l'apparence qu'il aurait sans doute lorsqu'il aurait à peu près l'âge de Morla. Il lui tenait la main et tentait de lui expliquer quelque chose, avec tout le sérieux dont il était capable. Il s'arrêtait de temps à autre pour ramasser un caillou ou un coquillage, ou pour lui montrer quelque chose à l'horizon. La lumière était étrangement forte, et ils avaient beau marcher, jamais ils n'atteignaient le bout de la plage.

— Quel est cet endroit, Bran ? Que faisons-nous ici et où allons-nous ? lui demanda-t-elle enfin en s'arrêtant de marcher.

— Nous allons tous deux faire demi-tour à présent, lui dit-il.

Ses yeux étaient d'un brun profond, empreints d'une infinie tristesse.

— Je voulais te dire combien j'étais désolé de l'avoir perdu, dit-il en portant la main à son cou, d'où pendait un lacet de cuir.

— Qu'est-ce que tu as perdu ?

— Mon coquillage, celui qu'on avait trouvé sur la plage, le jour où tu es partie. Je voulais que tu saches que j'étais vraiment désolé. Je l'ai toujours gardé sur moi et, dès que je respirais son odeur, ça me ramenait ici. Tu sais, j'étais bien plus heureux ici avec toi, Morla. Je voulais juste que tu le saches.

Une vague vint mourir à leurs pieds et des mouettes passèrent au ras de l'eau en criant. Le visage de Bran était devenu translucide et elle devinait l'horizon au-delà.

— Bran ! cria-t-elle en lui tendant la main, mais elle n'attrapa qu'un lambeau de brume.

Son frère disparaissait sous ses yeux, comme l'écume à ses pieds.

C'est le cri d'un oiseau qui la tira de son rêve. Pas le cri strident des mouettes, mais les trilles joyeux qui emplissaient la forêt à la Mi-Eté. Elle ouvrit les yeux sur un brouillard épais qui s'immisçait dans les interstices du nid confectionné par Lochlan, et il lui sembla que les chants d'oiseaux étaient particulièrement près. L'aube se levait à peine et Lochlan était allongé à ses côtés. Elle glissa sa main sur la sienne et demeura ainsi un long moment, allongée à ses côtés, immobile, respirant les odeurs mêlées de musc, de sexe et de pin. Pour la première fois depuis bien des années, depuis la naissance de son fils, en réalité, elle était heureuse. Elle ferma les yeux et se laissa de nouveau glisser dans les brumes du rêve.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, une lame étincelante était pointée sur sa gorge, fermement tenue par un soldat portant la livrée indigo acquiléenne. Elle essaya de s'asseoir, mais la pointe de l'épée l'en empêcha. Elle retomba sur sa couche et entendit Lochlan crier.

— Non ! hurla-t-il, alors qu'une demi-douzaine d'hommes la saisissaient, et lui attachaient les mains dans le dos à l'aide d'un lien de cuir.

Elle se défendit de son mieux, donnant des coups de pied, distribuant des morsures aux imprudents qui s'approchaient trop près, mais rien n'y fit. Une douleur gigantesque explosa à l'arrière de son crâne et des lumières se mirent à scintiller devant ses yeux avant que le voile noir de l'inconscience ne s'abatte sur elle.

Timias tenait la pierre de lune fermement plaquée contre sa poitrine et bondissait de rocher en rocher en utilisant sa queue comme un balancier.

Derrière lui, la Sorcière continuait de lui lancer les pires imprécations tandis que les murs vibraient dangereusement. Il se frayait un chemin parmi les gravats, sous une pluie de poussière et de petits cailloux qui se détachaient de plus en plus nombreux de la voûte fragilisée. Il n'avait qu'une seule idée en tête : atteindre Faërie, atteindre Faërie à tout prix, rejoindre la surface. Partir d'ici, partir loin. Arriver là-haut. *Je peux le faire*, songea-t-il en apercevant un minuscule point vert quelque part au-dessus de lui. Le boyau paraissait particulièrement étroit, mais il devait passer. *Je peux le faire*, se répéta-t-il en glissant le globe dans la bourse avec les cristaux. Il eut un sourire mauvais en voyant la bourse s'agrandir d'elle-même sous ses yeux ébahis, pour accueillir la pierre de lune. Il la saisit entre ses dents et s'engagea dans la chatière. Son instinct de gobelin et sa queue l'aidant grandement à s'élever toujours un peu plus haut.

L'ascension se révéla épuisante. Ses griffes saignaient à force de s'accrocher à la moindre aspérité et il s'écorchait les tibias, les genoux et les coudes à ramper sur la roche aux arêtes aiguës, mais son opiniâtreté trouva un écho dans la magie que contenaient les cristaux et la pierre. Il se rendit bientôt compte qu'à mesure qu'il grimpeait sa progression se faisait plus aisément, que les roches devenaient moins coupantes, que les saillies s'arrondissaient à son passage. Il put bientôt se remettre debout et constata avec soulagement qu'il était de nouveau Timias, et qu'à ses pieds s'étendait la prairie verdoyante de Faërie.

Il accrocha la bourse qui avait maintenant davantage la taille d'un sac à sa ceinture, et retint une irrépressible envie d'éclater de rire. *Pas encore*, se reprit-il, *ce n'est pas encore le moment de crier victoire*. Il lui restait à convaincre Loriana et il fallait se débarrasser de l'argent qui restait en Faërie, sans parler des gobelins qu'il allait devoir mater.

— CRA ! CRA ! CRA !

Le corbeau le plus gigantesque qu'il ait jamais vu vint se poser sur la branche basse d'un arbre et se tourna vers lui tandis qu'il approchait.

— CRA ! CRA !

— Finnavar ! s'exclama-t-il en écartant les bras afin de lui prouver qu'il était désarmé, à l'exception, songea-t-il, des pierres magiques en sa possession.

— CRA ! CRA ! CRA ! croassa encore le corbeau, l'œil brûlant de haine, ses plumes brillant d'un reflet bleu-nuit des plus sinistres.

Il fit un pas vers elle et elle se jeta sur lui toutes serres en avant, cherchant sans doute possible à lui arracher les yeux. Il leva le bras pour se protéger, mais elle revint à la charge, lui arrachant des lambeaux de peau à coups de griffes et de bec. Son attaque soudaine le prit par surprise et elle parvint à le jeter à terre et à le maintenir dans une position de défense passive, le forçant tantôt à esquiver ses attaques, tantôt à plonger au sol.

Le sang coulait de ses nombreuses blessures tandis qu'il levait les bras pour se protéger des piqués incessants de l'oiseau géant. Il sentit son sac commencer à se détacher de sa ceinture et fit

un rempart de son corps pour protéger le globe et les cristaux. Il subit ainsi longuement ses assauts, endurant la souffrance, attendant la faille, le moment où il pourrait riposter efficacement. Elle lui fournit une ouverture en lui offrant un instant de répit lorsqu'elle reprit son souffle et il profita de l'occasion. Il se jeta sur elle avec toute la force dont il était capable, envoyant Finnavar percuter le tronc d'un arbre tout proche. Elle tomba au sol, assommée, et secoua la tête pour reprendre ses esprits, mais Timias la saisit à la gorge. Elle se débattit en tous sens, essayant de toutes ses forces de dégager suffisamment sa tête de l'étau dans lequel il la maintenait pour l'attaquer de son bec. Elle lui lacéra les chairs, mais il tint bon et accentua la pression autour de sa gorge à mesure qu'elle ruait. Les efforts de Finnavar furent vains. Timias donna une dernière impulsion, le cou de Finnavar rompit sous ses doigts avec un craquement sinistre, et il laissa le vaste corps noir glisser lentement au sol.

Il lui vint alors une idée. Il la retourna d'un coup de pied et, s'aidant de ses propres serres, il ouvrit en deux la carcasse et la vida. Il jeta les abats dans le trou dont il venait de s'extraire et ne conserva que la peau noire couverte de plumes dans laquelle il fourra le précieux sac, maculé de son propre sang. *Qu'ils viennent maintenant ! Qu'ils essaient de me les voler !* jubila-t-il intérieurement.

Le monde ne trouvera son salut que dans la guerre, le sang et le sacrifice. Les mots des Chroniques Sylvestres lui revinrent à la mémoire tandis qu'il s'allongeait sur l'herbe verte de Faërie, emplissant ses poumons de l'air limpide, trop faible encore pour reprendre sa route. Il lui fallait décider d'un plan. Le globe était en sa possession, ainsi que les cristaux, mais comment les lier ensemble ? Comment les unir de telle sorte que les druides soient maintenus à distance ? Que lui manquait-il pour pouvoir faire mettre en œuvre un charme sur la terre de Faërie ? Un charme d'une telle puissance qu'il maintiendrait à jamais Faërie hors de portée des druides, de l'argent et des gobelins ? *Et hors de portée de toi, immonde vieille Sorcière !* s'exclama-t-il intérieurement avec colère. Elle n'avait jamais envisagé un seul instant de l'épargner. Depuis le début, elle avait œuvré à sa mort, tout en lui laissant croire qu'elle se souciait de son bien-être, qu'elle l'aimait. Tout cela n'avait été qu'une ruse, un prétexte pour l'attirer dans son chaudron.

Il ramassa la carcasse, la jeta sur son épaule, tout en méditant sur la suite des événements. La magie druidique était une magie élémentaire, elle était basée avant tout sur une combinaison des quatre éléments primordiaux et de trois principes : le moyen, l'intention et le but.

En ce qui le concernait, l'intention était claire, et les cristaux lui fourniraient l'élément terre que les druides utilisaient d'ordinaire. Il prit une profonde inspiration en faisant mentalement la liste de ce qui lui manquait. C'est alors qu'il sentit la fumée.

Se pouvait-il que la Maison dans les Arbres, cernée comme elle l'était par un contrefort de bois calcinés et de cendres, soit la proie des flammes ? Il entendit alors des cris portés par le vent, et il sut que, si la Maison dans les Arbres était pour le moment épargnée, une autre partie de la forêt était certainement en feu. *Loriana !* songea-t-il soudain, paniqué, en s'élançant à travers bois, oubliant au passage que sa queue de goblin ne s'était pas résorbée.

La voix douce de Baeve la tira de sa rêverie. Elle était debout devant la table couverte des vénérables Chroniques. Elle se tourna vers la vieille femme qui hésitait à entrer dans la pièce, quelque chose de sombre à la main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Nous l'avons trouvé sous les restes de Deirdre. Sora me l'a apporté immédiatement. Elle lui tendit ce qui ressemblait à un épais morceau d'étoffe noire replié sur lui-même, en prenant bien soin, nota Catrione, de ne pas le toucher directement.

— Et quel est le problème ?

— Touchez-le.

Catrione tendit la main, perplexe, avant de la retirer vivement.

— Qu'est-ce que c'est que cette chose ? On dirait une sorte de mucus.

— C'est vrai qu'on ose à peine le toucher, mais ce n'est pas tout. Regardez ce qui se passe quand je m'en enveloppe, lui dit-elle en le dépliant.

Baeve déploya le morceau d'étoffe, s'en drapa... et disparut.

— Grande Mère ! chuchota Catrione. Qu'est-ce que c'est que cette chose ?

Baeve l'étendit sur la table et, dans la lumière vacillante, Catrione vit comme des vaguelettes onduler à sa surface.

— C'est une sorte de couverture ou de cape, et l'un des côtés est abîmé. Quelqu'un a dû en déchirer un morceau.

— Ou alors on l'a délibérément divisée en deux parties égales, murmura Catrione en suivant du doigt le contour irrégulier du tissu.

Elle l'examina de plus près et constata à sa grande stupeur que le tissu ne s'effilochait pas vraiment, mais qu'il se dissolvait dans les ombres de la pièce.

— Grande Mère ! murmura-t-elle de nouveau. Vous savez dans quel matériau je pense que cet objet a été créé, Baeve ?

— Je l'ignore, mais quoi que ce soit c'est aussi glissant que de la peau d'anguille, c'est vraiment désagréable au toucher. Qui peut bien avoir créé une chose pareille ?

— C'est Deirdre, affirma Catrione en effleurant le tissu du bout des doigts. Cette chose porte sa marque. Elle l'a tissée d'ombre. On dirait qu'elle a découvert un moyen de donner forme et substance à l'ombre, mais elle n'a pas pu fabriquer cet objet toute seule.

La cape glissa de la table et disparut dans les ombres en dessous.

— Termuid l'a probablement aidée, ils l'ont fabriquée ensemb...

Catrione marqua un temps d'hésitation, comme frappée par une évidence.

— C'est comme ça qu'ils ont conçu l'enfant. Ils n'étaient pas amants, Baeve, ils n'étaient pas amants, ça n'avait rien à voir avec l'amour.

Dans la guerre, le sang et le sacrifice. Pourquoi n'avait-elle pas compris ça avant, bon sang !

C'est comme ça que l'enfant doit périr, disaient les Chroniques, dans la guerre, le sang et le sacrifice. Deirdre avait donné sa vie pour ça et Catrione espérait que son sacrifice ne serait pas

vain.

— Je crois que je commence à comprendre, dit-elle à Baeve en farfouillant dans les vénérables écorces.

— Excusez-moi, intervint Cwynn qui se tenait dans l'embrasure, vêtu de la tunique et des pantalons qu'on avait laissés à son intention.

— Je ne voudrais pas vous déranger, continua-t-il, et puis il est très tard, mais...

— Qu'y a-t-il, fils, lui demanda gentiment Baeve. Est-ce que ton bras te fait toujours souffrir ? Je peux t'amener quelque chose qui t'aidera à dormir, si tu veux.

— En fait, je viens juste de me réveiller et je ne suis plus vraiment fatigué. Je me demandais si ça vous ennuerait de me donner quelque chose à manger ?

Il se balançait d'avant en arrière et Catrione eut le sentiment qu'il était à l'évidence davantage à sa place sur un bateau que sur la terre ferme.

— Bien entendu que nous allons te trouver à manger, répliqua immédiatement Baeve. Attends-moi ici, je reviens tout de suite.

— Viens t'asseoir à côté de moi, lui demanda Catrione avec un soupir. Tu as l'air d'une poule qui vient de trouver un couteau.

— Bien, c'est qu'il est tard et...

— Moi non plus, je n'ai pas sommeil, le rassura-t-elle.

Leurs yeux se rencontrèrent et il détourna vivement le regard, alors qu'elle-même se sentait rougir. *Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?* se demanda-t-elle. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'était plus une vierge innocente, rosissant à tout bout de champ. Elle avait connu beaucoup d'hommes et nombre de femmes, elle les avait soignés. Avec Cwynn, cependant, c'était différent. Il y avait quelque chose en lui qui la rendait nerveuse. *C'est parce qu'il est l'homme que tu dois épouser*, lui murmura la petite voix dans son esprit.

— Allez, viens t'asseoir, répéta-t-elle.

Il la rejoignit avec gaucherie sur le petit banc posé le long du mur, en face de Catrione, les doigts crispés sur le rebord, comme s'il se tenait prêt à s'enfuir de la pièce.

— Je... euh... je suppose que je devrais vous remercier pour ce que vous avez fait. Au début, je veux dire avant que nous... avant qu'on... je ne savais pas trop quoi penser.

— Et maintenant ?

— Je crois que je commence à comprendre pourquoi mon grand-père tenait les druides pour responsables de tous les maux.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? lui demanda Catrione en fronçant les sourcils.

— Mon grand-père a toujours refusé d'avoir commerce avec eux, chez nous, à Far Nearing. Il n'a jamais vraiment expliqué pourquoi, mais avant de partir j'ai même entendu les femmes parler. Il était question d'interdire les rites de Beltane.

— Pourquoi ça ? s'étonna Catrione. Beltane est l'un de nos rituels les plus sacrés, le supprimer reviendrait à...

— ... résoudre pas mal de problèmes, répliqua Cwynn en terminant sa phrase pour elle. Tu as sans doute l'impression que je fais preuve d'ingratitude, je suis désolé. Je m'exprime mal. C'est juste que je...

— Que tu ne savais pas à quoi t'attendre, termina-t-elle à son tour.

— C'est ça ! s'exclama-t-il en frappant sa paume de son moignon.

Dans la lumière incertaine, Catrione lui trouva des airs enfantins, avec ses pommettes rosies et ses yeux étincelants.

— Tu me disais que ton père était ici ?

— En effet. J'ai eu une petite discussion avec lui et il est sur le départ pour rejoindre Meeve, soupira-t-elle. J'espère que cette fois il s'en tiendra à sa parole, ce pays a suffisamment de problèmes comme ça, il ne manquerait plus que Fengus-Da se mette en tête de partir en guerre.

— C'est ce qu'il fera si je ne t'épouse pas ?

— Non, bien sûr que non, répondit Catrione en éclatant de rire lorsqu'elle vit son air paniqué.

— Crois-moi, je n'ai aucune envie de t'épouser, s'exclama-t-elle, prenant conscience au même instant que ses paroles pouvaient être beaucoup plus blessantes qu'elle ne le souhaitait.

— Ecoute, Catrione, commença-t-il en jouant nerveusement avec son bandage, je savais bien que... enfin je ne voudrais pas que tu penses que j'espérais...

— Cwynn, le coupa-t-elle en posant doucement sa main sur son avant-bras, juste au-dessus du bandage, ça n'a rien à voir avec le fait que tu aies une main ou non. Je suis une druidesse, et les druides ne se marient pas, pas à la façon des gens ordinaires, en tout cas.

— Mais en revanche vous faites parfois... ce qu'on a fait ?

— Bien sûr. Parfois avec des mortels, mais le plus souvent avec des sylphes, et parfois entre nous.

— Alors ça veut dire que les nuits comme celles de Beltane, de la Mi-Eté ou de Lammas sont juste des prétextes pour que tout le monde ait l'occasion de se prendre pour un druide, c'est ça ?

— Eh bien... pas exactement.

— Je suis désolé. Je suis peut-être le fils de Meeve, mais avant-hier encore je l'ignorais et il n'y avait pas tant de femmes que ça au service de mon grand-père.

— Je comprends parfaitement, lui répondit-elle avec douceur.

Et elle le pensait. Assise ainsi, auprès de lui dans la lumière orangée, au son des criquets qui chantaient dans les herbes hautes du jardin tout proche, les images qu'il lui avait montrées lui revinrent à la mémoire. Des images de violence, de colère et de jalousie.

— Dis-moi ce que tu as pensé quand tu as découvert ton identité.

— Ben, disons que c'est vraiment la dernière chose à laquelle je m'attendais, répondit-il avec une gêne évidente.

Il n'aimait pas parler de lui, c'était manifestement l'un de ses grands traits de caractère, comprit-elle.

— Tu es conscient du fait que Meeve a d'autres enfants, n'est-ce pas ?

— Oh, bien sûr, oui ! Grand-père m'a expliqué ça. J'étais même censé attendre l'arrivée de deux d'entre eux qui devaient m'emmener à Ardagh. Mais grand-père m'a conseillé de ne pas les attendre.

— Il avait peur que ton oncle n'essaie de te tuer, c'est ça ? lui demanda Catrione en se fiant à ses visions, qui parfois lui fournissaient une foule de détails.

— C'est ça.

Un silence épais tomba entre eux et Catrione hésita à poursuivre.

— La femme sous le Tor, enfin, je veux dire, cette pauvre chose qui a été une femme, se reprit-elle, tandis que les souvenirs de la Deirdre qu'elle avait connue avant que Termuid n'étende son emprise sur elle lui revenaient à la mémoire... Cette femme était une très bonne amie à moi, poursuivit-elle. En fait, de bien des façons, elle était comme une sœur pour moi et elle s'appelait Deirdre. C'était ta sœur, Cwynn. Morla et elle sont jumelles.

— Ma sœur ? s'exclama Cwynn, interloqué.

— J'en ai peur, oui.

De nouveau, le silence s'abattit.

— Co... comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Je veux dire, c'était de la magie druidique ? Est-ce qu'il y a un moyen de... ?

— Un moyen de la... non, je crains que non. Non, c'est impossible. Et pour répondre à ta question, non, il ne s'agissait pas d'un charme druidique, le père de l'enfant n'était pas un vrai druide. Il est même difficile de décrire sa nature réelle, à dire vrai, ajouta-t-elle en se remémorant les images qui l'avaient traversée. C'est lui qui a essayé de te tuer, lui dit-elle en désignant les marques qu'il avait encore autour du cou.

Cwynn prit une inspiration involontaire au moment où Baeve entra dans la pièce.

— Le garde-manger n'est pas très garni, Cailleach, mais j'ai ramené ce que j'ai pu. Vous devriez manger aussi, Catrione, lui conseilla-t-elle en posant devant eux un petit plateau couvert d'un tissu. Vous n'avez quasiment rien avalé au cours des dernières heures, si ce n'est un peu de lait.

Elle découvrit le plateau avec un geste légèrement théâtral, révélant deux bols de porridge nappé de crème et de miel.

— Et voilà la pomme que tu avais dans ton sac, mon garçon. J'ai failli la découper, mais elle est si jolie que je n'ai pas eu le cœur de le faire.

— Non ! intervint Catrione, ne la coupe pas.

— Pourquoi pas ?

— Cette pomme-là vient des Terres d'Été, Cwynn, dit-elle lentement, tandis que Baeve retenait une exclamation muette à l'idée de l'impair qu'elle avait failli commettre.

— C'est vrai, Catrione, vrai de vrai ?

— Tu m'as dit que c'était une vieille femme qui te l'avait donnée, n'est-ce pas ? Une femme que tu as croisée sur la route, alors que tu étais guidé par le chien qui t'a mené ici, c'est bien ça ?

— C'est ça, confirma-t-il.

— Ça explique tout. Les feuilles sur les petites branches qui y sont encore attachées n'ont pas fané. C'est comme si tu venais juste de la cueillir.

Baeve posa la main sur l'épaule de Catrione.

— A présent, mangez, vous deux, moi je vais aller reposer mes vieux os. Bonne nuit, ma petite.

Elle posa un baiser sur la joue de Catrione et ébouriffa Cwynn.

— Bonne nuit, mon garçon. Repose-toi, tu l'as bien mérité.

Catrione laissa échapper un profond soupir dès que Baeve eut quitté la pièce. Elle se demanda quelle quantité d'informations Cwynn pourrait ainsi ingurgiter avant d'arriver à saturation.

L'intéressé reposa sa cuillère et se prit le visage dans la main. Il demeura ainsi un long moment, silencieux.

— Je gagne ma vie comme pêcheur, commença-t-il en regardant fixement la paume de sa main, avant de se tourner vers Catrione le regard éteint.

— On a des cochons, reprit-il. Et des moutons, des poules, toutes sortes d'animaux, et j'ai eu mon comptant de bestioles contre nature, des choses nées par erreur. Mais je n'ai jamais rien vu de pareil. Qu'est-ce que c'était ? Qui a bien pu créer une telle chose ?

Catrione ne savait par où commencer. Il y avait tant à expliquer et si peu de temps pour le faire !

— T'a-t-on déjà raconté l'histoire de Seamus et Seanta de la Main d'Argent ?

— Non.

— C'est une chanson qui raconte l'histoire des deux jumeaux de sang royal qui ont sauvé le monde de la menace de l'enfant qui ne pouvait être occis, ni de la main de l'homme ni de celle de la femme.

— C'est le nom de cette chose ? C'est pour ça que j'ai pu la tuer avec mon crochet ?

— Non, répondit Catrione, mais le fait que tu y sois parvenu me laisse penser qu'il nous reste un espoir.

— Tu es en train de me dire que tu crois à cette histoire ? Mais il n'y a rien de vrai là-dedans, pas vrai ?

— Si ta question est de savoir s'il y a quelque chose de vrai dans le sens *qui s'est déjà produit par le passé et qui pourrait bien se reproduire aujourd'hui*, alors, dans ce cas, la réponse est oui. Et oui, personnellement, j'y crois.

Il la regarda fixement, comme si à ses yeux elle avait perdu l'esprit.

— J'imagine que de toute façon que l'histoire soit vraie ou non n'a pas beaucoup d'importance ; elle, c'était ma sœur, et lui a bien essayé de me tuer. Si ça peut t'aider de mettre sa tête à prix...

— Je veux que tu m'aides à le tuer

— Moi ? Le tuer ? Est-ce que la mise à prix ne serait pas suffisante ? A l'évidence il ne reste plus tant de druides que ça et...

— Il n'est pas druide. Termuid, Timias... Tetz. Ce n'est même pas vraiment un mortel, ni un sylphe, encore moins un goblin. C'est... un mélange des trois. C'est une créature qui doit être

renvoyée auprès de la Sorcière et surtout au fond de son chaudron, au plus vite. Vois-tu, il ne s'est pas seulement rendu coupable du meurtre de ta sœur en la mettant enceinte de cette chose, il a également dérobé les cristaux des khouri et il s'est rendu maître des khouri eux-mêmes. Or, il se trouve qu'il nous voue une profonde haine pour l'avoir banni, j'ai lu cette haine dans ses yeux.

— Et comment est-on censés le retrouver ?

— Tu as l'intention de nous aider ?

— Tu as l'intention de venir jusqu'à Far Nearing pour protéger mes enfants des gobelins ?

Cette fois, ce fut au tour de Catrione de demeurer interdite, non pas qu'elle hésitât vraiment, mais la surprise la laissa sans voix.

— Le marché me semble plus que raisonnable. Je suis d'accord. Tu m'aides à débarrasser le monde de Termuid, je te suivrai avec joie jusqu'à Far Nearing pour protéger tes enfants. Ça te va ?

— Par où on commence ?

— On part pour Faërie. Quoi qu'il ait en tête, il a besoin d'un druide. Soit il en a déjà trouvé un aussi coopératif que Deirdre, ce dont je doute, soit, ce que j'espère, il cherche toujours. En ce qui te concerne, nous allons tremper ton nouveau crochet dans de l'argent et tu vas lui ouvrir proprement la gorge quand nous aurons réussi à l'approcher.

— Et quel moyen comptes-tu employer pour que je l'approche sans me faire voir ?

— Celui-ci ! dit-elle en glissant la main sous la table. C'est l'objet que Deirdre et lui ont créé ensemble. C'est un étrange mélange de magie druidique et sylphe. Il suffit de t'en draper pour devenir invisible.

— Et comment allons-nous le trouver ?

— Ça, c'est mon affaire. En attendant, nous allons manger, après quoi nous nous occuperons de régler certains détails. Je vais te demander de m'écouter attentivement.

Elle avala sa dernière cuillerée de porridge, et nettoya consciencieusement son bol.

— Je vais te raconter l'histoire de Seanta pendant que tu manges. Nous réunirons ensuite ce dont nous avons besoin, après quoi nous irons à la forge. Je n'ai pas la compétence pour te fabriquer une main en argent, mais...

Elle s'interrompit et se retint d'éclater de rire en voyant son expression interloquée.

— Mais je devrais pouvoir te fabriquer quelque chose d'un peu plus pratique qu'un crochet.

— L'argent en est la cause, ma reine. L'argent est à l'origine du désastre. Au lieu de glisser naturellement vers l'Ombre, une partie de l'argent s'est échouée sur le rivage, comme si on l'y avait placée délibérément. Le poison a commencé à se répandre depuis ce point, brûlant les racines des arbres, consumant la base des fortifications, sapant l'ensemble de nos défenses.

Le sylphe de haute stature s'interrompit, la mine soucieuse. Il était entièrement couvert de

cen­dres et lan­çait à Bran un re­gard sus­picieux sous la cou­che de pou­sière qui lui cou­vrait le vi­sa­ge.

— Quand les go­belins sont ar­ri­vés...

De nou­veau il s'in­ter­rom­pit, lev­ant les bras de dé­cou­ra­ge­ment.

—... Ils é­taient bien trop nom­breux.

Loriana se tenait sur les ruines fumantes, les yeux brillants, les larmes ruisselant sur son visage. Bran était juste derrière elle, silencieux. Le sentiment de vertige et d'évanescence de chacune de ses pensées s'était accentué. Il se sentait vidé de toute substance tandis que son regard balayait le champ de ruines sans totalement parvenir à comprendre ce qu'il voyait.

Les troncs noircis se détachaient comme des squelettes sur le ciel chargé de nuages de fumée, au milieu des tourbillons de cendres scintillantes. Un épais liquide nauséabond sourdait des profondeurs de la terre, de l'écorce des arbres et de l'extrémité de leurs branches, tandis qu'une poignée de sylphes courageux continuaient de fouiller les décombres, à la recherche d'éventuels survivants.

— Ceux qui ont survécu se sont retranchés dans la Forêt Profonde, madame. J'ai un cheval sellé prêt à vous conduire en sécurité, vous n'avez qu'un mot à dire.

— M... mais, Osymandian, on ne peut tout de même pas simplement partir, comme ça ! Il doit bien y avoir quelque chose à faire ? L'argent dont vous me parliez, d'où vient-il, se trouve-t-il toujours en Faërie ? Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser ce poison contaminer le royaume. Il faut nous en débarrasser.

— Je partage votre avis, Votre Majesté, approuva Osymandian, c'est ce à quoi votre père œuvrait au moment où les gobelins ont lancé leur attaque. L'accueil, c'est qu'aucun de nous ne peut toucher l'argent, et tous nos artefacts sont inutiles face à cette substance.

— Je peux peut-être vous aider à mettre la main sur cette source, après tout, moi l'argent ne me fera rien, n'est-ce pas ?

— Le poison s'étend loin, au plus profond de Faërie, nota Osymandian avec un claquement de langue dubitatif.

— Certes, mais si Bran met la main sur la source il est, lui, en mesure de nous en débarrasser. Il lui suffirait de le jeter au plus profond de l'onde, n'est-ce pas ?

— Ça servira à quoi ?

— Le courant emportera alors l'argent directement vers l'Ombre.

— Il commence à faire bien sombre, remarqua Osymandian.

— Alors faites apporter des torches, avec tous ces arbres qui ont brûlé aujourd'hui, vous trouverez sans mal de quoi en confectionner. Viens, Bran, nous devons nous mettre à pied d'œuvre et chasser l'argent de Faërie.

— Ça ne s'est jamais produit avant ? demanda Bran en suivant Loriana parmi les arbres.

La corruption avait contaminé le bois tout entier, remarqua-t-il, tout en évitant soigneusement de mettre le pied dans une mare bouillonnante d'un liquide immonde, ou de heurter une branche suintante d'un mucus sombre et peu engageant.

Loriana s'arrêta près d'un bassin qui lui sembla familier.

— C'est bien celui..., hasarda Bran, tandis qu'ils restaient prudemment à la lisière des arbres.

De là, ils pouvaient aisément voir par endroits des restes de la berge de sable blanc. Quelques pousses de thym parvenaient même encore à survivre entre les rochers.

— Pendant le banquet... la source sacrée. Ils ont jeté des pièces dans le bassin... c'est pour ça, n'est-ce pas ?

Loriana acquiesça tristement. Dans la pâle clarté lunaire, son visage paraissait blanc comme neige. Sa jeunesse s'effaçait. Ses cheveux se teintaient de gris et ses yeux étaient ceux d'une très vieille femme. Les sylphes, malgré leur jeunesse apparente et la douceur de leur peau, vivaient plusieurs vies d'homme, se souvint Bran. En cet instant, c'est cet aspect de Loriana qui lui apparut. Derrière eux, cinq ou six sylphes émergèrent du couvert, portant des torches fumantes qui éclairèrent la scène d'une lueur rouge orangée, lui donnant un aspect sinistre et cauchemardesque.

Osymandian posa la main sur l'épaule de Bran et lui désigna la mare sinistre.

— Tu vois ça, mon garçon ? Là où le sable devient noir ? Il y a, près de cet endroit, un fragment d'argent, quelque part.

Bran déglutit avec difficulté. La simple idée de plonger ses mains dans cet amas immonde et puant lui retournait l'estomac. Sa tête lui sembla brusquement trop lourde pour ses épaules et il sentit sa gorge se serrer.

— Vous auriez un gant ?

Loriana se contenta de le regarder faire, mais les autres sylphes eurent de petits ricanements moqueurs.

— Tu ne risques rien, lança l'un d'eux.

Il prit une profonde inspiration pour faire refluer la nausée qui montait en lui.

— J'imagine que je n'en ai pas vraiment besoin. D'accord, allons-y.

Il poussa un profond soupir et se pencha vers le sable noirci. Ce n'était pas douloureux, mais il avait l'impression de plonger ses mains dans un amas de chairs en décomposition. Des frissons de dégoût lui parcoururent l'épiderme lorsqu'il se mit à chercher à tâtons du bout des doigts dans la masse gélatineuse. Il s'y enfonça jusqu'à l'épaule et, alors qu'il sentait la nausée le submerger et qu'il se voyait déjà vomissant devant tous les sylphes réunis, ses doigts se refermèrent sur quelque chose de dur, rond et plat. Il saisit l'objet, retira ses mains du tas d'immondices et le leva devant ses yeux. C'était bien une pièce.

Il la jeta de toutes ses forces au milieu du bassin en poussant un juron. Loriana applaudit nerveusement et déposa un baiser sur sa joue. Il hésita un instant et se décida à replonger ses mains au plus profond de l'abominable liquide sirupeux. Les sylphes s'étaient réunis autour de lui, grandes figures élancées et pâles, ils commentaient ses efforts en chuchotant et il sentait le poids de leurs regards sur ses épaules. Leurs voix tissaient comme un filet hypnotique autour de lui, l'incitant à poursuivre son effort.

Il parvint à retrouver toutes les pièces sauf une, et les jeta toutes au milieu du bassin. La dernière pièce était plus grosse que les autres et plus profondément enfouie. Il hésita. Ses épaules

et ses bras étaient en feu et il était épuisé. Loriana se pencha vers lui et l'embrassa sur la nuque, infusant en lui une force nouvelle.

— Juste une dernière, l'encouragea-t-elle, je t'en prie, tu as vu ce que l'argent peut causer comme ravages. Tu as constaté le péril qu'il représente, même le plus petit fragment peut nous faire beaucoup de mal.

— Très bien, accepta-t-il finalement.

Pour mettre la main sur la dernière pièce, il lui fallut s'enfoncer dans la mare ignoble jusqu'aux genoux. Puis jusqu'aux hanches. Puis jusqu'à la taille, tout en brassant l'épais liquide de ses bras et de ses pieds, tandis que Loriana et les autres sylphes le regardaient faire, bien à l'abri sous le couvert des arbres. Enfin son orteil rencontra quelque chose.

— Je crois que je l'ai ! s'écria-t-il.

Il se pencha autant qu'il put, jusqu'à finalement devoir se résigner à prendre une profonde inspiration et plonger tout entier dans l'onde putride pour atteindre la pièce, la saisir et ainsi libérer Faërie du cancer qui la rongait.

Il émergea souillé, couvert de boue faisandée, mais triomphant, brandissant la pièce bien haut au-dessus de sa tête. Il armait son bras pour lancer la pièce aussi loin qu'il pouvait, quand une voix retentit sur l'autre berge.

— Ne jette pas cette pièce, mon garçon !

Bran leva les yeux, incrédule, tandis que les sylphes derrière lui retenaient leur souffle. De l'autre côté du bassin, une haute silhouette émergeait du couvert des arbres. L'inconnu s'appuyait fermement sur un bâton taillé dans une branche de chêne. Son visage était couturé de cicatrices et de blessures, dont certaines devaient être sévères, et il était encadré d'une tignasse aussi grise et épaisse que sa barbe. Il n'avait pas vraiment l'air d'un sylphe et il portait une longue bure élimée manifestement de facture humaine. Chaque pas semblait lui coûter et, tandis qu'il se rapprochait péniblement, Bran vit qu'il laissait derrière lui de pâles taches de sang rouge.

Loriana semblait le connaître, car elle se tourna vers lui avec une exclamation.

— Timias ? murmura-t-elle, Timias, c'est bien vous ?

— Oui, ma reine, haleta le nouvel arrivant, malgré la guerre, par le sang et par mon sacrifice, je suis revenu vers vous.

— Timias, la Maison dans les Arbres a brûlé et l'argent...

— Je sais tout cela, l'interrompit-il avec douceur en levant la main, les arbres me l'ont dit, mais ne vous inquiétez pas, il nous reste une solution.

Il planta ses pouces dans la ceinture qui ceignait sa taille et poussa un soupir qui laissait deviner son état de fatigue. Ses yeux tombèrent sur Bran.

— Oui, il nous reste manifestement une solution, répéta-t-il.

— De quoi parlez-vous ? lui demanda Osymandian, vous ne voyez donc pas ce qui se passe ici ? L'argent a tout consumé, comment espérer que...

— Je vous demande d'écouter ce que j'ai à vous dire, rétorqua-t-il calmement en posant sa main sur l'épaule du sylphe.

Il jeta un regard appuyé en direction de Bran qui fut soudainement pris d'un besoin irrésistible de rentrer chez lui. Un frisson le parcourut lorsque ses yeux croisèrent ceux de Timias. Il avait les pupilles vertes des sylphes, mais il y avait autre chose chez lui, quelque chose de différent, d'indéfinissable, et puis il était le seul à porter une barbe grise et des cheveux blancs.

— Je ferais bien de rentrer, à présent, intervint Bran.

— Non ! s'écria Lorianana, reste encore un peu, supplia-t-elle en lui tendant les mains. Reste au moins pour entendre ce que Timias a à nous dire.

— J'ai découvert un moyen de nous prémunir à la fois contre les gobelins et contre la menace de l'argent. Il nous faut construire une barrière qui interdira à l'argent de pénétrer en Faërie et aux gobelins d'en sortir.

— Et comment comptez-vous vous y prendre au juste, le coupa Osymandian d'un ton railleur, bientôt imité par les autres sylphes présents.

— Vous voulez sans doute creuser une tranchée et construire un mur ?

— Pas exactement, rétorqua Timias, impassible.

— Comment, dans ce cas ?

— Tout ce qu'il me faut, c'est un peu de votre temps, ma reine, et un peu du tien, mortel, poursuivit Timias avec une petite grimace.

— M... mon temps à moi, balbutia Bran.

— La plupart des membres du conseil ont survécu, intervint Osymandian avec un regard en coin en direction de Bran, et il me semble qu'il serait judicieux de les consulter avant de prendre quelque décision que ce s...

— Je ne suis pas étonné que le conseil ait survécu, mon seigneur, le coupa Timias, ils se sont toujours arrangés pour vivre dans les hautes branches, et aujourd'hui ils ont réussi à demeurer en sécurité, à l'arrière. Que propose le conseil, dites-moi ? Qu'ont-ils fait jusqu'ici ?

— Timias a raison, dit enfin Lorianana.

Elle vint se placer entre les deux hommes et, au grand étonnement de Bran, elle posa sa main sur le bras de Timias. Il fut plus étonné encore de constater que ce simple geste semblait apaiser le sylphe. *Il est amoureux d'elle*, comprit-il soudain. *Voilà qui était intéressant. Les druides prétendent que les sylphes sont incapables d'éprouver de vraies émotions et que c'est la raison pour laquelle ils trouvent les mortels si terriblement différents.*

— Je veux entendre ce que le seigneur Timias a à me dire, poursuivit Lorianana sur un ton autoritaire que Bran ne lui connaissait pas. J'y tiens en premier lieu car il s'est acquitté avec succès de la mission que lui avait confiée mon père, de se rendre dans l'Ombre afin d'y apprendre la magie druidique. Mais encore parce qu'il m'a sauvé la vie. Vous m'accorderez que je lui dois au moins cela ?

— Eh bien j'imagine que c'est ce que nous dicte l'honneur..., grogna Osymandian en baissant le regard.

— Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre plus longtemps, Osymandian, les arbres hurlent leur douleur, ne les entendez-vous pas ?

— On ne craint que ce qu'on ne connaît pas, ajouta Timias. Laissez-moi une seule journée, je vous fais le serment que d'ici à ce que le soleil soit couché en Faërie les gobelins seront vaincus, l'argent sera banni de notre sol et la Maison dans les Arbres sera rebâtie.

— Une seule journée, mon seigneur ? Pari tenu ! ricana Osymandian en secouant la tête avec un scepticisme amusé. Ma reine, quand vous souhaiterez vous joindre à nous, vous nous trouverez dans la Forêt Profonde, ajouta-t-il en saluant Lorianana avant de tourner les talons et de s'enfoncer dans la forêt en faisant signe aux autres de le suivre.

Je devrais rentrer chez moi, songea Bran, mais comment partir dans un moment pareil ? Surtout si la pièce d'argent est censée jouer un rôle dans le plan de l'étrange sylphe. Lorianana regardait Timias comme si le soleil lui-même brillait sur son front comme un diadème. Lui en retour semblait voir toute la voûte céleste dans ses yeux. C'était comme si d'un seul regard il pouvait lui faire comprendre chaque détail de son plan.

— Je crois que je ferais bien d'y aller, maintenant, répéta Bran.

— Nous avons besoin de toi, mon garçon, répondit Timias avec un sourire.

Il avait des dents d'un blanc éclatant. Des dents très longues et pointues, remarqua Bran, un peu comme celles des gobelins.

— Nous avons besoin de toi pour contenir l'avancée de l'argent. Je t'en supplie, murmura Lorianana, presque implorante. Tu pourrais juste rester un peu plus, insista-t-elle.

Bran hésita. La surface lisse du bassin semblait l'inviter à y plonger. Après tout, peut-être que lui aussi prendrait le chemin de l'Ombre s'il plongeait au fond de l'eau. Mais pouvait-il abandonner Faërie aux griffes des gobelins et au chaos causé par l'argent ? *Je devrais vraiment partir d'ici.*

— Très bien, rétorqua-t-il finalement en brandissant la fameuse pièce, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ?

— Suis-nous, mon garçon, lui répondit Timias en saisissant une torche, je vais te montrer ce que j'ai accompli jusqu'ici.

— Pourquoi regardes-tu sans arrêt par-dessus ton épaule ? demanda Catrione en attisant les braises de la forge, désertée à cette heure, même par les apprentis somnolents.

L'aube était toujours le meilleur moment pour franchir la frontière vers TirNa'lugh, mais il leur restait encore du travail. Catrione devait bien admettre que Cwynn n'avait pas fait de difficultés pour la suivre lorsqu'elle était venue frapper à sa fenêtre à l'insu des herboristes. Niona avait fini par cesser de manifester son mécontentement, et Catrione avait profité de l'inattention des druidesses pour pénétrer dans le dortoir à l'insu de tous et récupérer un peu de précieux matériel, dont une dague en argent et son bâton.

Sur le chemin, elle avait surpris Cwynn en train de jeter des regards à droite et à gauche, comme s'il voyait quelque chose qui lui échappait à elle.

— Le chien blanc est là, lui expliqua-t-il avant de s'interrompre devant son complet

scepticisme.

— Tu le vois aussi, n'est-ce pas ?

Catrione hésita. Le chien blanc qu'il lui avait décrit, celui-là même qui l'avait aidé à traverser le périlleux détroit, ressemblait à Bog, et il lui était arrivé, à elle aussi, d'apercevoir du coin de l'œil le plumet blanc d'une queue. Cependant l'idée que Bog soit revenu des Terres d'Été pour prêter main-forte à Cwynn, même s'il était l'homme qu'elle devait épouser, la prenait autant au dépourvu que ce lien qu'elle sentait l'unir à cet homme chaque fois qu'elle posait les yeux sur lui.

— Viens m'aider avec ce soufflet, lui demanda-t-elle, tu dois pouvoir te débrouiller avec un seul bras. Comme ça, tu vois ?

Elle lui tendit l'objet, et sortit de son sac le harnais de cuir qui servait à maintenir en place son ancien crochet.

— J'avais un chien un peu comme celui-là. Deirdre l'a... enfin sous l'influence de cette créature elle l'a tué.

— Elle a tué ton chien !

Il la regarda horrifié, et le dégoût qu'elle lut dans son regard ne fit que renforcer son affection pour lui.

— Tu dois bien comprendre que Deirdre n'était plus elle-même, ce n'est pas elle que tu as vue sous le Tor. Elle n'était pas du tout comme ça, avant.

— Avant quoi ?

— Avant de tomber sous le charme de Termuid, répondit-elle en attachant ses cheveux, comme toutes les jeunes femmes du Bosquet d'ailleurs, et peut-être même les plus vieilles, qui sait. Ça ne fait d'ailleurs que renforcer mon opinion à son propos. Cet homme, cette... créature n'est pas plus naturelle que cette chose qui était dans le ventre de Deirdre.

Elle passa les doigts sur les lourds marteaux suspendus au mur. Il lui fallait quelque chose de suffisamment léger.

— Comment se fait-il que tu saches te servir de ça ? Tu n'as pourtant rien d'un forgeron, enfin je trouve.

— Tous les druides doivent suivre un apprentissage chez un forgeron. Ça dure une année, tout au plus, à moins bien sûr de présenter des aptitudes particulières. C'est un des fondements de la magie élémentaire en fait, que de transformer la terre brute ou le minerai en objets manufacturés. Tout druide digne de ce nom se doit de posséder une petite pratique en la matière.

— Ah...

Cwynn leva un sourcil, mais n'ajouta rien, les yeux fixés sur la forge.

— Tu sais ce qu'est un pooka ? interrogea-t-elle, tandis que les braises commençaient à rougeoier.

Il fit non de la tête.

Catrione lui fit signe d'arrêter d'actionner le soufflet.

— Montre-moi encore ton bras, lui demanda-t-elle en s'approchant de lui et en commençant à

défaire les bandages.

— Un pooka est une entité, ou plutôt un flux d'énergie, qui, pour une raison ou une autre, se lie à une âme en particulier. Parfois ce flux d'énergie est élémentaire, comme les lutins, mais la plupart du temps il s'agit de l'esprit d'un animal. C'est comme si l'âme faisait une halte sur le chemin des Terres d'Été. Le phénomène n'est que temporaire et seules certaines personnes attirent ce genre de manifestation.

Elle chassa d'un revers de la main les larmes qui lui venaient aux yeux au souvenir de Bog étendu devant l'âtre, et se concentra sur sa tâche, et en particulier sur le harnais de cuir et sur le petit râteau de jardinage dont elle comptait se servir comme base pour façonner le nouveau crochet de Cwynn. Ce n'était qu'un pis-aller temporaire, elle pourrait lui confectionner quelque chose de moins grossier et de plus achevé dès qu'elle aurait un peu de temps. Pour l'heure, cela lui ferait de l'usage, non seulement comme prothèse, mais aussi en guise d'arme.

— Nous allons argenter l'extrémité. Laisse-moi voir ton bras.

— Je ne suis pas blessé, précisa-t-il en lui tendant son moignon à contrecœur, mais elles ont mis un bandage parce que ce n'est pas très beau à voir.

Pas très beau à voir ? Voilà un bel euphémisme ! songea-t-elle. La cicatrice était un amas de chairs rouges et irrégulièrement déchirées, qui s'étaient agrégées autour d'un fragment d'os saillant. L'ensemble témoignait de la violence de la blessure et de la douleur qu'il avait dû endurer durant sa guérison... mais Catrione songeait aussi à l'arme inattendue qu'ils avaient sous la main et qui certainement prendrait Termuid au dépourvu.

— Je pense que la première chose à...

— Excusez-moi, intervint une voix, rauque comme le frottement de deux rochers, que Catrione prit tout d'abord pour un grattement de souris.

— Excusez-moi, répéta la voix.

Catrione jeta un œil derrière Cwynn et fut surprise d'apercevoir une haute silhouette voûtée, dans l'embrasement de la forge. Malgré la douceur de la nuit, la vieille femme était enveloppée dans un amas de fichus et de châles, si épais qu'elle devait avoir toute sa garde-robe sur le dos.

— Cailleach ? hasarda Catrione, puis-je quelque chose pour vous ?

C'était certainement une des réfugiés qui s'était perdue en cherchant les latrines.

La vieille femme releva la tête et la couche supérieure de ses vêtements tomba au sol, révélant le petit chaudron, de la taille d'un chat, qu'elle tenait serré contre son sein comme un enfant. Elle s'y accrochait comme s'il était pour elle plus précieux que tous les trésors du monde, les articulations blanchies par l'effort.

— Mon chaudron... je remuais mon brouet, vous voyez... et puis... quelqu'un est venu et... maintenant mon chaudron est...

— Vous voulez que je le raccommode ? demanda Catrione en tendant la main vers l'objet.

Mais la vieille femme recula vivement, projetant quelques gouttes de ce que contenait son chaudron dans l'œil de Catrione. Le liquide ardent lui brûla l'œil et elle l'essuya en frottant frénétiquement. Lorsqu'elle leva de nouveau les yeux, la forge était nimbée dans un flou qui rendait

les détails incertains. Elle cilla à plusieurs reprises et sa vision s'éclaircit. Plus un seul bruit ne venait déranger la quiétude de la nuit, et les flammes des deux torches qu'elle avait allumées au-dessus de l'enclume étaient immobiles.

— Ça va aller ? s'enquit Cwynn avec inquiétude, tiens, voilà de l'eau claire.

Il lui tendit un morceau de tissu imbibé et lui tamponna l'œil.

— Ne touche pas à mon chaudron ! siffla la vieille femme, la tête si profondément rentrée dans les épaules qu'elle ressemblait à un vieux hibou.

Elle fit quelques pas en avant et ils sentirent l'abominable puanteur de charnier qui émanait d'elle.

Minuit sonna. Une femme bâilla non loin. Un enfant se mit à pleurer et une chouette hulula sous la charpente. Une odeur infâme, mélange de sueur croupie et d'urine rance, s'élevait des couches de vêtements superposées que la vieille femme portait sur elle. Elle avait une odeur bien trop humaine pour être autre chose que ce qu'elle semblait être.

Cwynn se retourna et dissimula son moignon sous sa tunique.

— Alors qu'est-il arrivé à ton chaudron, la mère ?

— Quelqu'un m'a pris mon globe. J'en avais quatre jadis, mais il ne m'en restait que trois.

Son visage parcheminé à l'extrême était noyé de larmes, mais la puanteur qu'elle exhalait donnait la nausée à Catrione.

— Maintenant il ne m'en reste plus que deux, gémit la vieille, et je ne peux plus le poser dessus. Il m'en faut un troisième, s'il vous plaît, aidez-moi !

— Elle parle de ces pierres que les femmes mettent sous leur chaudron. Ça évite que la nourriture refroidisse et ça tient chaud aux pieds, il y a de nombreuses façons de les utiliser.

Elle poussa un profond soupir. *Un voleur dans l'enceinte, il ne manquait plus que ça.* Elle s'était attendue à ce que les hommes de son père maintiennent au moins un semblant d'ordre dans le camp, mais elle avait omis de le lui demander.

— Vénérable Cailleach, commença-t-elle en choisissant ses mots avec soin.

Elle fit de son mieux pour dissimuler l'impatience croissante qui s'emparait d'elle et qui commençait à prendre le pas sur la pitié que lui inspirait la vieille.

— Les hommes du roi Fergus sont ici, continua-t-elle. Allez donc voir le capitaine de la garde et dites-lui que Cailleach Catrione vous envoie et demande que...

— Je vous en prie ! sanglota la vieille.

— Tu ne pourrais pas lui fabriquer un petit quelque chose ?

— Tu es sérieux ? s'exclama Catrione avec étonnement.

— Comment est-elle supposée se nourrir ?

— Avec les autres réfugiés, elle...

— Je ne peux plus remuer le brouet sans en perdre la moitié chaque fois ! pleurnicha la vieille.

— On ne va pas la laisser se débrouiller, trancha Cwynn, avant que Catrione ait pu esquisser un geste ou placer un mot.

Il se dirigea vers la vieille, lui prit le chaudron des mains et le posa sur une table.

— Voilà ! Qu'en dis-tu, Cailleach ? Tu penses pouvoir fabriquer quelque chose pour remplacer son globe ?

Catrione sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. La vieille femme repoussa sa capuche en arrière et Catrione vit les amas de crasse incrustés dans les sillons de ses rides, les squames de salive séchée qui collaient à ses lèvres. Non, elle n'avait décidément rien d'une créature de l'autre monde. Un peu de bave coula sur le menton de l'aïeule et Catrione sentit son estomac se retourner.

— Je vous en prie ! gémit-elle un peu plus fort, mon brouet refroidit !

— Ça va nous retarder encore un peu plus, glissa Catrione à Cwynn, avec une grimace expressive.

— Tu ne peux pas faire ça rapidement, imaginer quelque chose vite fait ?

— Comme quoi ?

— Ben... j'en sais rien, quelle taille fait ton globe, vieille femme ? Il est gros comme ma tête ? Plus gros encore ?

Catrione se tourna vers Cwynn, saisie par un sentiment croissant d'irréalité. C'était comme si elle se trouvait bloquée d'un côté d'une membrane invisible, Cwynn et la vieille femme de l'autre. Elle pouvait les entendre, les voir et même les sentir, mais d'une certaine façon elle ne se trouvait plus au même endroit qu'eux. Elle était piégée dans une autre réalité, condamnée à demeurer là, impuissante, à regarder Cwynn agiter ses doigts en l'air, son moignon dissimulé sous sa tunique. Et soudain elle constata avec incrédulité qu'il saisissait son sac, et en extrayait la pomme des Terres d'Été.

Dans la lumière orangée de la forge, la pomme luisait. Catrione poussa un petit cri de panique, lorsque Cwynn tendit la pomme à la vieille qui l'accepta avec un grand sourire. De son moignon et de sa main valide, il traça des signes complexes dans l'air et désigna à la vieille femme l'outil inachevé qui se trouvait sur l'enclume. *Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? Nous avons besoin de cette pomme !* aurait-elle voulu crier, mais quelque chose empêchait les sons de sortir de sa gorge.

La vieille femme se tassa près de la porte et, sans trop savoir comment, Catrione se retrouva penchée sur l'enclume, les cheveux attachés, le tablier de forgeron accroché autour de la taille et les manches relevées. Elle jeta un regard lourd de sens à Cwynn qui se contenta de lui sourire comme un bienheureux. Il lui sembla alors entendre, comme portée par un vent lointain, une comptine ancienne. « Sagace celui qui me nourrira, car sa tête il gardera. » Alors, malgré elle, et sans même sentir les mouvements de ses muscles, Catrione se vit façonner à coups de marteau un trépied surmonté d'un disque plat. Elle trouva même le temps de terminer de fabriquer l'outil de Cwynn, qui d'ailleurs, à son grand étonnement, le portait déjà sur son moignon. L'objet brillait de reflets argentés à son poignet lorsqu'il tendit le trépied à la vieille femme. C'était en soi un petit prodige, car nulle part autour d'elle Catrione ne voyait d'endroit où la vieille femme avait pu fondre de l'argent.

La vieille rabattit une partie de ses loques, pressant la main de Cwynn et son nouveau crochet contre son visage, embrassant la chair et le métal. Puis elle sortit un objet de sous des haillons,

enveloppé dans un pan de ses hardes puantes, et le lui tendit.

Catrione enleva son tablier et le laissa tomber au sol en voyant Cwynn haleter, visiblement mal à l'aise.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda-t-elle.

La vieille femme s'était envolée, et la nuit avec elle. Le ciel était veiné de gris et les coqs commençaient à chanter d'un bout à l'autre du Bosquet. Il ne leur restait que peu de temps pour partir.

— Tu connaissais cette vieille femme ? lui demanda Cwynn, le visage aussi gris que la cendre de la forge.

Catrione constata alors que la sensation de se trouver derrière un mur invisible avait disparu.

— L'as-tu déjà vue, déjà rencontrée avant ce soir ?

— Non, bien sûr que non. C'est une réfugiée, non ? Qu'est-ce qu'elle t'a donné ?

Il tint devant lui un disque plat suspendu à un lacet de cuir, un disque qui, dans la lumière de l'aube, brillait d'un indiscutable éclat doré.

— Elle m'a donné ça, répondit-il en tendant le disque à Catrione.

Elle l'examina et le reconnut instantanément pour ce qu'il était : un disque druidique.

— C'est ce disque que j'ai perdu, celui-là même que mon grand-père m'a donné quand j'ai quitté Far Nearing.

— C'est vraiment celui-là, tu en es certain ?

— Tu vois bien ce qui est écrit dessus, non ? Tu ne comprends pas ce que ça dit ?

— Approche la lanterne.

Catrione suivit l'entrelacs complexe qui courait à la surface, examina les pierres serties. Un frisson la saisit, car Deirdre en possédait un semblable.

— C'est bien ça, non ?

Catrione acquiesça en silence, comme pétrifiée. Ses pensées se télescopaient, s'empilaient, se recoupaient en un casse-tête qu'elle ne se sentait pas la force de résoudre pour le moment.

— Ne le perds pas cette fois, insista-t-elle en lui rendant le disque.

Elle parcourut la forge du regard, la vision légèrement floue. Elle cilla à plusieurs reprises pour faire le point. L'aube approchait.

— Nous ferions bien de partir maintenant, dit-elle à Cwynn, alors que sa vision se troublait de nouveau et qu'elle devait encore faire un effort pour voir clair.

— On devrait partir par là, proposa Cwynn en lui désignant la gauche de la forge.

— Pourquoi, spécialement par là ? s'enquit Catrione, étonnée de son assurance.

— Le chien blanc est revenu et il agite la queue.

Lorsque Morla se réveilla, elle était attachée. Une violente douleur lui vrillait la tempe et son ventre la faisait atrocement souffrir.

Elle était allongée sur le côté, sur un tas de peaux tannées d'animaux qu'elle ne parvenait pas à reconnaître. Elle se trouvait manifestement dans une vaste tente qui empestait du même parfum que celui que portait Meeve. Une fillette se trouvait à l'autre extrémité, assise en tailleur sur un tas de chiffons, et était occupée à coudre ce qui ressemblait à un grand vêtement de soie. Elle sursauta en voyant Morla regarder dans sa direction et lui lança quelque chose dans sa langue, avant de se lever et de sortir précipitamment de la tente.

Saisie par la nausée et par un léger vertige, Morla referma les yeux. Sa langue lui semblait peser un quintal dans sa bouche et ses lèvres étaient toutes craquelées. *Où que je sois, au moins je suis en vie*, se consola-t-elle. Lochlan, lui, ne devait pas avoir eu cette chance. Elle revoyait les soldats converger vers lui, leurs armes brandies, lorsque le pan de la tente fut soulevé derrière elle, lui amenant un courant d'air frais bienfaisant. Un homme donna des ordres d'une voix sans réplique et on lui répondit sur le même ton militaire. Des bottes passèrent dans son champ de vision et on lui souleva la tête en la tirant par les cheveux. Ses yeux plongèrent dans le regard sombre d'un Acquiléen aux cheveux bruns et à la peau mate.

Il la fixait avec ce dédain dont elle avait vu ses compatriotes faire preuve à Eaven Morna. C'était comme si elle n'était pas autre chose, à ses yeux, qu'une marchandise ou un tas de viande. Il fit un signe à quelqu'un qui se trouvait en dehors de son champ de vision et, derrière elle, Morla entendit d'autres voix mâles lui répondre.

— *Adiado*.

Morla connaissait ce mot. Il leur donnait congé.

L'Acquiléen l'aida à s'asseoir, mais ne lui ôta pas ses entraves. Un autre soldat entra dans la tente et se pencha vers elle, les poings posés sur les hanches, avant d'acquiescer d'un air satisfait à l'attention de son compatriote.

— Tu prétends être la fille de Meeve, commença le premier homme dans un brynnois presque parfait, en s'agenouillant devant elle.

Cette connaissance du brynnois l'effraya. Il avait un avantage sur elle, elle ne parlait ni ne comprenait l'acquiléen.

Elle essaya de lui répondre, mais sa langue parcheminée était comme collée à son palais.

Le guerrier fit un signe au premier homme qui lui apporta un pichet.

Il la fit boire avec une petite grimace, comme s'il lui enviait ce privilège. La boisson tenait davantage du vinaigre que du vin et elle faillit s'étouffer. Elle hoqueta, cracha, et en fit largement couler sur son menton. Elle s'essuya le visage contre sa manche et se tourna vers eux.

— Je suis Morla, Morla de Dalraida.

— Hu, l'une des jumelles, remarqua-t-il en se balançant sur ses talons comme si cette simple information répondait à un certain nombre de questions.

— Et vous êtes ?

Il sourit de son effronterie, et la regarda avec une expression qui signifiait clairement qu'elle n'était pas en position de demander quoi que ce soit. Il se releva et dit quelque chose à l'autre homme dans sa langue. Morla comprit le nom de sa mère, il lui sembla reconnaître les mots Ardagh et Eaven Morna, mais le reste lui échappa.

— Hé, toi ! Je t'ai demandé qui tu étais ! Où sommes-nous, où m'emmenez-vous ? lui cria-t-elle en se tordant le cou.

Les deux hommes se regardèrent avant de sortir en laissant le pan de la tente retomber derrière eux, abandonnant Morla dans cette atmosphère viciée et puante. Son estomac grognait puissamment et sa vessie était prête à éclater. Elle laissa sa tête retomber en arrière et ferma les yeux, essayant tant bien que mal de rassembler ses esprits. Ils se trouvaient toujours en territoire brynnois et le visage de cet homme lui disait quelque chose.

Elle fouilla vainement dans ses souvenirs, pour essayer de mettre un nom sur ses traits. Elle n'avait pas séjourné suffisamment longtemps sous le toit de sa mère pour se souvenir de pareils détails. Et quant aux visages dont elle pensait avoir conservé un vague souvenir, à ses yeux, ils se ressemblaient tous... En tout cas, ils avaient manifestement des projets pour elle, et, après ce que lui avait dit Lochlan du sort que Meeve avait fait subir à l'ambassadeur et à sa suite, une vague de désespoir la saisit. La tente s'ouvrit de nouveau, laissant passer la petite fille qui, cette fois, était chargée d'un panier et d'un seau d'eau.

Elle approcha de Morla à petits pas rapides, s'agenouilla, défit ses liens et lui offrit une gourde d'eau. Sans réfléchir, Morla fourailla dans la nourriture tout en faisant comprendre à la fillette qu'elle avait un besoin pressant. Cette dernière lui indiqua un baquet dans un coin et lui tourna le dos pour ménager sa pudeur. Morla essaya de se relever, mais ses pieds étaient toujours entravés. Elle tapota l'épaule de la petite fille, qui fit brusquement volte-face, les yeux écarquillés.

— Comment veux-tu que je..., commença Morla en lui désignant l'espèce de pot de chambre à l'autre bout de la tente.

La petite fille la gifla en lui désignant l'extérieur d'un mouvement de tête furibond. Morla fit la grimace et la fillette lui fit signe à contrecœur de ne pas bouger pendant qu'elle lui ramènerait le baquet. Elle s'exécuta, aida Morla à s'accroupir au-dessus et le replaça dans le coin pendant que Morla se rasseyait lourdement. La fillette lui rapprocha une vasque pleine d'eau et une serviette dans laquelle Morla se nettoya le visage et les mains. Elle saisit ensuite le pain et le fromage que la petite fille lui avait apportés et les engouffra sans presque prendre la peine de mâcher.

— Qui es-tu, où sommes-nous ? marmonna-t-elle la bouche pleine.

— Je m'appelle Sabrys, chuchota la fillette dans un brynnois presque parfait. Vous êtes dans un camp à l'ouest d'Ardagh et mon maître a l'intention de vous ramener à Acquilée et de vous offrir au Senex afin qu'ils disposent de vous comme bon leur semblera.

Morla la dévisagea, interloquée. En réalité, elle ne s'était pas vraiment attendue à recevoir une réponse à sa question.

— C... comment sais-tu tout ça ? D'où est-ce que tu viens ? Et comment se fait-il que tu parles ma lan...

— Je viens d'une région reculée en bordure du désert de Jebrew. Je sais ces choses parce que j'ai entendu mon maître et le capitaine en discuter. Je connais votre langue parce que je sais écouter. Mon maître est... était le secrétaire de l'ambassadeur. Nous avons quitté la forteresse de votre mère avant même le début du banquet.

— Mais il ignore que tu...

— Silence ! la coupa Sabrys.

— Tu dois m'aider, Sabrys, tu dois absolument m'aider à m'échapper ! la supplia Morla.

La fillette la regarda, les yeux écarquillées, comme s'il venait de lui pousser une deuxième tête.

— Je ne peux pas faire une chose pareille. Je ne vous laisserai pas mourir de faim et je ne vous laisserai pas vivre dans la crasse, c'est certain. Après tout, c'est dans ma tente qu'ils ont décidé de vous garder. Mais je ne peux pas vous aider à vous échapper. Ils me tueraient si ça arrivait, et mon maître n'est pas un tendre.

Elle baissa le regard et s'assit près de Morla.

— Finissez, je reviendrai prendre tout ça.

Morla reposa le pain. Elle n'avait plus du tout faim. Un sentiment profond d'abandon l'envahit. Lochlan avait confié à une des herboristes leur destination, elle en avait elle-même été témoin. On ne partirait donc pas à leur recherche avant longtemps, et puis l'abri que leur avait construit Lochlan était à l'écart de la route, personne ne risquait de découvrir son corps.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Ne pleurez pas, la consola Sabrys, ça ne vous aidera pas, croyez-moi. Gardez les yeux grands ouverts et la bouche bien fermée. Et écoutez tout, c'est comme ça que j'ai survécu.

Morla lui rendit le pain et le fromage, mais but une nouvelle gorgée d'eau.

— Vous verrez, insista la fillette.

Elle se leva, remit la nourriture dans le panier qu'elle dissimula sous des tissus.

— Je ne suis pas à votre service, précisa-t-elle en ramassant le panier. Quand le maître sera certain que vous ne tenterez pas de vous échapper, je vous montrerai comment les choses fonctionnent ici. J'ai entendu dire que vous étiez la fille d'une reine, alors on s'entendra bien, c'est aussi mon cas.

Sabrys lui noua les mains à un montant de la tente sans laisser à Morla le temps de réagir.

— Si vous leur en donnez l'occasion, ils s'acharneront sur vous.

— Je vais partir de cet endroit, répéta Morla avec obstination.

— Ne défiez pas le maître, lui conseilla Sabrys en hochant tristement la tête, ils n'attendent qu'un prétexte pour vous souiller, de toutes les manières possibles.

Elle ramassa le seau et quitta la tente, laissant Morla se demander si elle ne ferait pas mieux de mettre elle-même fin à ses jours.

— ... l'ai déjà vu quelque part, chef, j'en suis sûr.

— C'est bien le tartan de Meeve, chef, n'est-ce pas ?

Les voix lointaines tirèrent Lochlan de son hébétude. Il ouvrit les yeux et vit une botte plantée devant lui à quelques centimètres de ses yeux. Il prit une profonde inspiration et tenta de se relever, mais une douleur aiguë explosa à l'arrière de son crâne et il s'effondra avec un grognement.

— Regarde donc où tu mets les pieds, gros, s'exclama une voix loin au-dessus, tu as bien failli marcher sur la tête de ce pauvre bougre !

Des mains le saisirent, le retournèrent et une gourde fut collée contre sa bouche. Le soleil était aveuglant.

Il lui sembla entendre un cheval hennir au loin. Quelqu'un lui parla d'une voix rauque, mais il ne comprit pas un traître mot de ce qui avait été dit, puis un visage mal rasé vint occuper tout son champ de vision.

— C'est toi, Fengus-Da ? marmonna Lochlan, personne n'a donc encore réussi à te tuer ?

— Pas encore, mon gars. J'imagine que tout le monde s'attend à ce que tu le fasses. On dirait bien que quelqu'un mise sur ta casaque, mon vieux.

Le chef, massif, se pencha vers lui et cracha par-dessus son épaule.

— Dis-moi, qu'est-ce que tu fiches par là, Lochlan ? Où est Meeve ? Où sont les autres Fiachna ?

La gorgée d'eau qu'il venait d'avaler donna suffisamment de forces à Lochlan pour qu'il puisse retracer le fil des événements. Lorsqu'il s'interrompit enfin, Fengus considéra les collines d'un air pensif.

— Donc tu n'as pas eu l'occasion de savoir combien ils étaient exactement, c'est ça ?

— Nous pourrions les traquer, chef, hasarda l'un des chevaliers de Fengus.

— Tu peux monter à cheval, mon gars ? lui demanda Fengus. On peut te rafistoler un peu pour que tu y arrives, mais, si tu préfères, nous ne sommes pas très loin d'un havre druidique, La Boulaie des Druides Blancs, c'est là que se trouve ma fille ; nous en venons. Si tu ne te sens pas en état de monter, nous pouvons...

— Est-ce que j'y trouverai des druides ? l'interrompit Lochlan en lui saisissant la manche.

Il fit de son mieux pour s'asseoir.

— Vous me dites que vous en venez, mais l'endroit n'est pas envahi par la flétriature ?

— Pas que je sache, lui répondit Fengus, ils sont tous paniqués à l'idée de croiser des gobelins, mais pas trace de flétriature. Et oui, il y a des druides. Tout une bande même, plus d'une douzaine.

— Je vous accompagnerai à Ardagh, gémit Lochlan en touchant l'arrière de son crâne avec soin.

Il avait une gigantesque bosse, mais il n'y avait pas de sang.

— Mais, s'il vous plaît, renvoyez quelques-uns de vos hommes là-bas, et dites-leur que Bran, le fils de Meeve, son cadet, a été emmené à TirNa'lugh et qu'ils doivent impérativement envoyer des druides à sa recherche. Connla elle-même a lancé un charme de protection sur lui.

— Connla est morte, répliqua Fengus, c'est en tout cas ce que ma fille semble penser.

En quelques phrases sibyllines, Fengus lui décrivit le champ de bataille.

Lochlan vit qu'on lui apportait son cheval. L'animal grogna et rejeta la tête en arrière pour le saluer. Lentement, le Fiachna se remit debout, assommé par tout ce qu'il venait d'apprendre.

— Alors tout s'explique, murmura-t-il en songeant que les lutins avaient effectivement fini par laisser Bran en paix.

— Il est là-bas, j'en suis persuadé. Je vous en conjure, Fengus-Da, si vous avez jamais eu quelque amitié pour Meeve, envoyez un de vos hommes demander aux druides de ramener son fils. C'est son enfant chéri et...

— ... et il est sous ta responsabilité.

— Précisément.

Leurs regards se rencontrèrent et ils se comprirent instantanément.

— Très bien, mon garçon, s'exclama Fengus en lui donnant une bourrade amicale, tu es certain que ça va aller ?

— On va dire que oui, répondit Lochlan avec une grimace en saisissant les rênes de sa monture et en se hissant en selle avec difficulté, mais je me sentirai tout de même mieux quand je saurai Bran et Morla sains et saufs.

— Ils arrivent !

Sabryns courut se réfugier au fond de la tente, s'assit rapidement sur le tas de chiffons et reprit sa couture.

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Ne le défiez pas.

Morla se retourna et vit que les deux hommes revenaient, accompagnés d'une femme qui était vêtue de noir de la tête aux pieds. Trois soldats les escortaient. Elle déglutit avec difficulté et sentit la peur lui caresser le dos.

— Déshabillez-la.

L'homme que Sabryns appelait maître répéta l'ordre dans la langue de ses hommes, et Morla sut que la première fois il l'avait fait à son intention. Il voulait allumer en elle le feu de la peur, et sans doute aussi la provoquer.

Avant même qu'elle n'ait eu le temps de décider de la conduite à tenir, un soldat détacha ses mains, tandis qu'un autre libérait ses jambes.

Ils l'amènèrent, écartelée, au centre de la tente et un troisième usa de son couteau pour découper ses vêtements.

Elle se raidit en voyant la lame virevolter sur sa poitrine et frôler dangereusement ses tétons puis s'aventurer sans ménagement entre ses cuisses.

Le capitaine, ou du moins celui qui semblait être le plus haut gradé, donna un ordre et le

troisième soldat fit passer les lambeaux de sa tunique par-dessus sa tête. Ils restèrent un long moment à la regarder. Enfin, le capitaine donna un nouvel ordre et le troisième soldat lui ouvrit la bouche. La femme en noir se baissa, passa un doigt glacial sur les dents de Morla et sur ses gencives. Puis elle lui saisit la langue. Morla essaya instinctivement de dégager sa tête, mais le soldat la maintenait fermement en place entre ses mains gigantesques, comme une noix dans un étau.

L'examen se poursuivit, insensible, froid. La femme examina la poitrine de Morla, s'attardant sur les lignes plus claires laissées par les liens. Le capitaine fit une remarque à la femme en noir, qui acquiesça.

Morla ferma les yeux. Ils avaient tous le regard rivé sur son corps et ce sentiment était pire que les pincements, pire que ces doigts qui palpaient sa chair, s'enfonçaient dans son nombril, tiraient les poils de ses aisselles, ou retournaient le pavillon de ses oreilles. Elle serra les poings et se raidit lorsqu'elle sentit qu'on lui écartait les jambes et que cette femme dénuée de compassion entamait un examen plus intime.

— Ouvrez les yeux !

Sa tête fut violemment tirée en arrière et vint heurter le sol. Elle ouvrit les yeux et vit le maître de Sabry. Son visage était à quelques centimètres du sien. Ses traits taillés à la serpe et son menton fin correspondaient à la description que les druides faisaient des sylphes, contrairement à son haleine fétide qui la fit presque vomir. Ses yeux noirs n'étaient que deux minuscules orbes froids dans la lumière chiche.

— Ce n'est que le début.

— De quoi ? parvint-elle à articuler en essayant d'échapper aux doigts inquisiteurs de la femme en noir.

Elle ferma les yeux et chercha à se détourner, afin de conserver un semblant de dignité, face à tous ces regards froids, mais il la gifla plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elle le regarde en face de nouveau.

— Regardez-moi dans les yeux ou je les autorise à vous violer l'un après l'autre.

A ces mots, elle ouvrit les yeux et un sourire naquit sur le visage de son bourreau, tandis qu'il lui enfonçait un morceau de cuir entre les dents. Le goût était atroce, un mélange de sel, de sueur et d'une autre saveur, métallique ; le goût du sang séché.

— Voilà qui est mieux.

D'un mot il ordonna aux soldats de lui attacher ensemble bras et jambes. Ils s'exécutèrent avec une diligence si brutale qu'elle hurla malgré le bâillon de cuir qui lui entravait la bouche lorsqu'ils tordirent ses membres et la soulevèrent sans ménagement, avant de l'attacher comme un vulgaire morceau de viande.

Morla vit que Sabry restait assise, passive, mais ses yeux lui criaient : je t'avais prévenue.

— *Dasa, compiedros !*

Même Morla comprit qu'il demandait aux autres de sortir, et elle frissonna à l'idée de ce qui l'attendait. La brise qui s'engouffrait sous la tente fit courir un frisson sur sa peau nue et elle se demanda s'ils avaient l'intention de l'abandonner dans ce simple appareil. La femme et les soldats

disparurent, mais les hommes restants se penchèrent vers elle. Ils la mirent à quatre pattes et commencèrent à s'intéresser à sa croupe... avant de la laisser soudainement tomber au sol tandis que des cris retentissaient dans le camp. Le capitaine dressa l'oreille, mais le silence était retombé. Il échangea quelques mots avec le maître de Sabryns, et sans même un regard pour Morla ou pour la fillette ils quittèrent la tente.

— Ils discutaient du meilleur endroit où te marquer au fer, lui expliqua Sabryns.

Morla laissa échapper un petit cri, malgré le bâillon, et ses yeux s'agrandirent de terreur, tandis que Sabryns poursuivait.

— Tous les esclaves sont marqués, plusieurs fois. Il y a la première marque, celle qu'ils apposent le jour où ils t'achètent. Ensuite, chaque Maison, chaque Famille a sa propre marque... certains maîtres aiment aussi décorer leurs esclaves. En ce qui te concerne, ils estiment qu'il est important de te marquer pour faire de toi une esclave aussitôt que possible. Ils ont l'intention de te raser la tête ainsi que tous les poils du corps, ensuite seulement ils te marqueront, parce qu'ils se doutent que tu chercheras à fuir. Je ne crois pas qu'ils aient prévu de te faire subir autre chose que ce que je viens de te décrire. A mon avis, ils veulent te présenter en bon état devant le Senex, afin que les citoyens de la Cité puissent décider ce qu'il convient de faire de toi. Tu es vierge, tu n'es pas marquée, tu ferais une offrande d'exception pour les dieux.

Morla était frigorifiée et elle roula sur le côté, se repliant en une boule fragile et frissonnante. L'avenir que Sabryns venait de lui tracer laissait apparaître le suicide comme une option envisageable. *Plutôt rejoindre les Terres d'Été que finir ma vie sous la torture.*

Ils n'avaient pas refermé la tente et l'odeur de brûlé filtra de l'extérieur. Elle essaya de s'imaginer ce qu'on pouvait ressentir lorsqu'un fer chauffé au rouge s'enfonçait dans la chair.

— Ce n'est pas si terrible que ça, lui dit Sabryns, mais c'est vrai que c'est la première fois qui est la plus douloureuse. Les fois suivantes, au moins, tu sais à quoi t'attendre.

Morla la regarda. *Elle essaie de me faire peur, elle essaie de me terroriser pour chasser sa propre peur. Tu peux bien raconter ce que tu veux, va.* Elle se détourna, essayant frénétiquement de faire jouer ses liens. Les lacets étaient solides, mais le cuir avait conservé une certaine souplesse. *Je vais trouver un moyen de m'échapper, je ne leur donnerai pas ce qu'ils veulent.*

Mais toute sa volonté ne suffit pas, car bientôt la femme en noir revint, portant un petit brasero. Le capitaine et le maître l'accompagnaient, apportant avec eux un tison de métal terminé par un V plat. La détermination de Morla s'envola et ses paumes devinrent moites. Le capitaine la fit rouler sur le ventre et la maintint au sol en posant sa botte sur son dos.

Aidé par le maître, il parvint à lui saisir le pied, malgré les efforts de Morla pour se libérer. *Ils vont me marquer la voûte plantaire !* comprit-elle avec horreur. Elle serait infirme à vie et elle ne pourrait plus s'enfuir.

Le maître lui maintint la poitrine contre le sol, mais lui ôta le bâillon de cuir. Il lui sourit en écartant les mèches rebelles de son visage.

— Allez-y, murmura-t-il avec son sinistre accent brynnois, hurlez, ne vous gênez surtout pas.

— Vous n’avez pas entendu quelqu’un crier ? demanda Lochlan en immobilisant son cheval et en levant la main pour faire signe au cortège de s’arrêter.

— Vous entendez ça ?

Le son se mêlait aux bruits divers de la cohorte qui faisait halte. *On aurait dit une voix de femme*, songea-t-il en sentant son cœur s’emballer.

— On dirait quelqu’un qui se ferait dévorer vivant, peut-être qu’il y a des gobelins dans le coin, finalement, chef, supposa l’un des chevaliers de Fengus en donnant une bourrade à son maître.

— Les gobelins ne sortent pas de jour, le corrigea un autre.

— Fengus-Da !

C’était la voix de Donn, le plus jeune des écuyers de Fengus, qui, de son timbre haut perché, mit fin aux spéculations.

— Fengus-Da, il y a ici une femme qui dit avoir aperçu des cavaliers.

Lochlan se retourna sur sa selle. Le jeune garçon émergea des ombres, accompagné par une vieille femme dont la tête était dissimulée par une mante et dont le tartan était tellement couvert de suie que l’on n’en distinguait plus guère le motif.

— Le garçon prétend que c’est vous le roi, lança-t-elle en se dirigeant vers Fengus.

Elle tenait une main griffue levée devant ses sourcils froncés, tandis que de l’autre elle croquait goulûment dans la pomme la plus rouge que Lochlan ait jamais vue. Le jus coulait sur son menton et il vint à l’esprit de Lochlan que le fruit n’était pas du tout de saison. Elle jeta un œil dans sa direction et lui lança un clin d’œil.

— Je ne suis pas roi, vieille femme, répondit Fengus en toussotant avec gêne.

— Enfin, disons que je ne suis pas le Haut Roi, ajouta-t-il en lançant un regard vers Lochlan, un regard qui signifiait clairement que ce n’était qu’une question de temps avant qu’il ne le devienne.

Lochlan ne perdait pas de vue que, tant que leurs intérêts convergeraient, Fengus demeurerait l’allié fidèle de Meeve, uni avec elle contre leur ennemi commun. Il savait aussi que cela ne durerait pas au-delà. Un vent acide balaya les arbres et vint souffler dans son dos son petit air désagréable.

Il y avait chez cette vieille femme quelque chose qui lui hérissait le poil.

— Tu dis que tu as vu des cavaliers croiser ta route, vieille femme, c’est ça ? lui demanda Fengus.

— On n’a rien vu, j’vous corrige. J’étais avec le Père, on s’tait cachés dans l’enclos avec les porcs. Des hommes sont rentrés et j’les ai entendus causer d’leur prisonnière, la Princesse qu’ils l’appelaient.

Elle mordit de nouveau dans la pomme et Lochlan ne put s’empêcher de saliver. Il eut soudain une conscience aiguë de son état de santé précaire. L’odeur vint lui caresser les narines, faisant gronder son estomac.

Cet arôme lui rappelait quelque chose, mais il ne parvenait pas à se savoir quoi.

— Par où sont-ils partis et combien sont-ils ? lui demanda un autre chevalier.

— Par là, répondit-elle en montrant une direction, y z'étaient une bonne centaine, mais z'auraient aussi bien pu être mille, avec le raffut qu'ils f'saient.

Non, certainement pas des milliers, corrigea intérieurement Lochlan. A cet instant leurs regards se croisèrent de nouveau et cette fois il eut la certitude qu'elle lui lançait un clin d'œil.

Fengus fit claquer les rênes et éperonna en direction des collines verdoyantes qui les mèneraient au Val d'Ardagh.

— Y a-t-il un endroit dans les parages où une armée de cette taille pourrait se cacher ? demanda Lochlan à la vieille, sans parvenir à détacher son regard de la pomme.

— Pour sûr, lui répondit-elle en se léchant les doigts. Derrière cette crête, là, vous allez tomber sur une colline. Tout en haut, y'a un rocher qu'on appelle la Tête de la Sorcière. Eh ben, derrière cette colline, y'a une vallée où les gens du coin aiment pas bien s'aventurer, mais les étrangers, eux, y s'en cognent.

— Qu'a-t-elle de particulier, cette vallée ? lui demanda Fengus.

— Y'a juste un puits au fond qu'on appelle le Puits de la Sorcière.

Lochlan échangea un regard avec les autres chevaliers. Si les Acquiléens pouvaient s'y risquer, alors ils iraient aussi.

Fengus fit signe à Donn de s'approcher.

— Fais en sorte de la dédommager pour le dérangement.

Puis il leva le bras à l'intention de toute la troupe.

— En route ! cria-t-il.

Morla gisait au centre de la tente, là où ils l'avaient posée après l'avoir marquée, l'abandonnant au fond d'un gouffre de souffrance. Après l'abominable marquage, ils lui avaient rasé la tête. Ils avaient également laissé le reste de son corps totalement imberbe, mais cet épisode se perdait parmi les vagues de douleur croissantes qui montaient de son pied.

Personne ne pouvait endurer une telle souffrance, personne ne le devrait, songea-t-elle. Même ce qu'elle avait supporté après la morsure du gobelin n'était rien en comparaison, et le gobelin, lui, s'était contenté de la considérer comme une proie. Maintenant qu'elle portait cette marque d'infamie, elle ne pouvait plus siéger à Ardagh au nom de Meeve.

La succession lui était interdite. Une esclave ne pouvait devenir Haute Reine.

— Retourne-toi, lui ordonna Sabryns, d'un ton dénué de toute compassion.

Elle approcha une bassine, un rouleau de bandages et ce qui ressemblait à un pot de pommade.

— Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air, je t'assure. Dans quelques semaines, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. C'est la première fois qui est la plus douloureuse, parce qu'elle fait de toi une esclave. On est tous passés par là, je sais ce que tu vis. Maintenant retourne-toi, lui demanda-t-elle de nouveau en poussant légèrement son épaule.

Morla s'exécuta avec un grognement de douleur. Elle était toujours nue et son crâne autant que son pubis étaient glabres. Au moins avait-elle le réconfort, une fois allongée sur le ventre, de pouvoir mordre le bâillon de cuir à pleines dents et de laisser couler ses larmes, tandis que Sabrys soignait son pied meurtri.

Une nouvelle vague de douleur s'abattit sur elle lorsque Sabrys appliqua l'onguent. Elle se raidit, ses yeux s'élargirent et elle faillit avaler le bâillon tandis qu'un nouveau hurlement jaillissait de sa gorge.

— Il faut que tu restes tranquille, sinon je ne pourrai pas bander la plaie. Je ne veux même pas imaginer ce que le maître te fera pour te punir de ça.

Je refuse de vivre si je dois demeurer esclave, songea Morla. *Plutôt mourir*. Une douleur fulgurante s'empara de son autre jambe, lorsque Sabrys appliqua le second bandage.

— Je dois reconnaître que le marquage est profond, observa Sabrys, je t'avais dit que le maître te ferait payer ton arrogance, continua-t-elle alors que leurs regards se rencontraient.

Je ne suis pas sa propriété ! voulait-elle hurler, mais elle se contenta de détourner le regard et de fermer les yeux. L'air du soir était humide. Il ne tarderait pas à pleuvoir. Le sol desséché sous sa joue aurait bien eu besoin d'un peu d'eau, mais la pluie ne viendrait pas jusque sous la tente. Elle posa son menton contre le sol et laissa la terre sèche boire ses larmes. Elle laissa l'eau de son corps se répandre dans le sol. *Douce Déesse de toutes choses vivantes*, pria-t-elle, *laissez Herne venir à moi, qu'il me libère ou me mène vers les Terres d'Été, selon votre volonté, Grande Déesse. Ne permettez pas que je vive en esclave. Laissez venir Herne.*

A peine avait-elle formulé sa prière qu'il y eut un grand fracas à proximité et que le pan de la tente fut rabattu avec force.

— Princesse Morla, êtes-vous là ? rugit une gigantesque silhouette barbue.

C'est peut-être Herne, songea Morla en levant la tête. Elle cilla à plusieurs reprises. Sabrys se leva et tenta d'attaquer le nouvel arrivant en se saisissant d'un tison planté dans le brasero, mais Morla déplia ses jambes et lui fit mordre la poussière. Le colosse se pencha vers elle et, sur son visage, la concupiscence fit place à l'horreur puis à la pitié. D'une pichenette, il envoya Sabrys s'écraser parmi les braises ardentes et tandis qu'elle se roulait par terre en hurlant le guerrier enveloppa Morla dans son tartan et la souleva de terre comme si elle ne pesait pas plus qu'un enfant. Il rabattit un pan du tartan sur son visage et s'enfonça avec elle dans la nuit.

Elle se sentit passer de main en main avant de se retrouver entre deux bras musclés et elle retint un hurlement lorsque le cuir rude d'une selle vint heurter son talon. Un gigantesque craquement d'orage déchira le ciel et, sans crier gare, un épais rideau de pluie s'abattit sur eux. Elle sentit qu'un bras la tenait fermement tandis que l'autre faisait claquer les rênes d'un cheval qui s'enfonça dans les ténèbres. Autour d'eux, la pluie tombait, épaisse et serrée. Morla repoussa le tissu qui lui couvrait le visage et cracha le bâillon qui lui encombrait la bouche. Son sauveur était un homme massif dont le visage était mangé par une épaisse barbe grisonnante.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle, tandis que le cheval les emportait au galop le long d'un chemin illuminé par les éclairs aveuglants.

— Je m'appelle Fengus, souffla-t-il entre deux rangées de mauvaises dents.

Derrière eux, le fracas des combats n'avait pas cessé. Il la tenait fermement, mais avec douceur, comme on protège un petit animal craintif. Il la regarda et ramena le tartan autour de sa gorge.

— Ne vous tracassez pas, mes gars nous ont vus partir. Vous devez essayer de dormir, maintenant. Avec un peu de chance, tout ça ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir et tout finira bien pour vous.

— Où allons-nous ? lui demanda-t-elle avec méfiance.

— Nous allons rejoindre La Boulaie des Druides Blancs où réside ma fille. Détendez-vous à présent, tout ira bien.

— Les druides ?

— Certes. Allez, reposez-vous.

— Mais il y avait quelqu'un d'autre avec moi, Lochlan.

— Et comment croyez-vous que nous vous avons retrouvée ?

— Il est en vie ?

— En tout cas il l'était, lui répondit-il en jetant un œil par-dessus son épaule. Ne vous faites pas de bile, ma jolie, un guerrier de sa trempe sait se débrouiller.

Il la serra un peu plus fort contre lui et son bras massif réconforta Morla. La pluie qui coulait sur son pied meurtri avait un effet apaisant et le rythme régulier du galop du cheval la berça si bien qu'elle en oublia les questions qui se bousculaient dans son esprit. Sa tête dodelina quelques instants, avant de basculer au creux de l'épaule de Fergus. Elle sombra dans un profond sommeil et ne put voir l'expression de triomphe absolu qui se peignit alors sur son visage tandis qu'il s'enfonçait avec elle dans la nuit noire.

— *Je dois rentrer, les arbres ont besoin de moi. J'ai le pouvoir de les guérir et j'ai le devoir de le faire*, songea Bran en faisant de son mieux pour suivre Lorian. *Il faut que je rentre chez moi. Que m'a dit Lochlan déjà ? Ah oui. Il est facile d'entrer à TirNa'lugh, mais presque impossible d'en ressortir.* Il lui semblait que cela faisait une éternité que le corbeau était venu l'enlever. Mais était-ce vraiment arrivé ? Et où pouvait bien être ce corbeau maintenant ? Il se massa les tempes et constata que Lorian s'était arrêtée au milieu du sentier et que son regard était fixé sur la dernière chose que Bran se serait attendu à voir en Faërie : un donjon.

Le bâtiment était fait du marbre blanc le plus pur qui soit et il resplendissait dans la lumière du soleil. Il était percé de fenêtres en arche qui s'ouvraient bien au-dessus de la ligne des arbres et qui brillaient comme des diamants, lançant dans la lumière éclatante des éclairs rouges, bleus et verts. C'était la tour la plus magnifique qu'il ait jamais vue, et il se rendit compte à ce moment précis que le jour s'était levé sans même qu'il s'en aperçoive. *Quand l'aube est-elle donc apparue ?*

— Quel est cet endroit ? demanda Lorian dans un souffle.

L'étrange sylphe s'appuya lourdement sur son bâton et une ride apparut sur son front. Il avait l'air d'un homme en proie à une vive douleur et Bran se demanda quelle pouvait en être la source.

— Pendant mon séjour dans l'Ombre, j'ai appris de nombreuses choses, Lorian, murmura-t-il.

— C'est... c'est vous qui avez bâti cet endroit ? M... mais comment ? l'interrogea-t-elle, ébahie, incapable de détacher son regard de la tour étincelante.

Bran cilla à plusieurs reprises. Est-ce que la tour ne grandissait pas à vue d'œil sous leurs yeux ? Est-ce que les créneaux d'un mur d'enceinte n'étaient pas en train de pousser à quelques pas, juste derrière la ligne des arbres ?

— C'est de la magie, répondit-il simplement en la regardant droit dans les yeux.

— Mais quelle sorte de magie est-ce là ?

La tour poussait à vue d'œil, Bran en était à présent certain, et une seconde tour était en train de naître derrière la première.

Timias pesa de tout son poids sur le bâton et des gouttes de sueur apparurent sur son front tandis que sa respiration se faisait sifflante. Un peu de sang continuait de couler le long de sa jambe. *Il est donc toujours blessé*, songea Bran.

— Cette magie-là est plus puissante que tout ce qui a jamais été mis en œuvre à ce jour, dans ce monde comme dans l'autre, Lorian, et je la mets à votre service.

Il leva la main comme pour lui toucher l'épaule, mais Lorian restait fascinée par les tours, à présent au nombre de trois, qui s'élevaient lentement au-dessus des arbres.

— La Maison dans les Arbres était vulnérable. La Reine de Faërie devrait vivre dans une demeure, ou plutôt dans un palais, qui puisse résister à n'importe quelle menace. Un endroit qui soit comme un phare dans la nuit pour chacun de ses sujets. Cet endroit, je l'ai façonné à votre intention, ma reine, lorsque j'ai constaté que la Maison dans les Arbres se mourait. Je voulais

construire pour vous un endroit où vous seriez en sécurité, Lorianana, un havre de pierre et de lumière.

Timias fixait Lorianana avec un tel besoin de reconnaissance dans le regard, il était si avide d'elle, que Bran en eut la gorge serrée et dut retenir ses larmes.

— M... mais comment avez-vous accompli un tel prodige, Timias ?

— Ce sont les gremlins, Lorianana, ces mêmes créatures que votre père et son conseil tenaient à maintenir à l'écart. Contemplez leur pouvoir. Cette demeure peut devenir plus majestueuse encore que ne l'était celle de votre père. Il vous suffit de leur faire connaître votre désir et ils l'exauceront. Suivez-moi, n'ayez pas peur. Je veux que vous puissiez vous rendre compte par vous-même.

Je dois rentrer chez moi, se répéta intérieurement Bran, mais les paroles de Timias s'étaient comme enroulées autour de ses membres, l'ancrant toujours un peu plus profondément dans l'essence même de TirNa'lugh, jusque dans sa chair.

— Tu nous accompagnes, Bran, nous avons besoin de cette pièce.

— A quoi va nous servir l'argent, Timias ? lui demanda Lorianana, intriguée.

— L'argent contenu dans cette simple pièce va nous suffire à dresser une barrière qui protégera Faërie pour l'éternité, ma reine.

— Alors ça va être une barrière vraiment fine, intervint Bran, parce que c'est une toute petite pièce !

— Finement analysé, mon garçon, remarqua Timias en lui flattant la joue avec un sourire.

Lorianana prêta son bras à Timias et ils pénétrèrent dans le palais aux murs ivoirins.

— Je n'arrive pas à croire que tu lui aies donné cette pomme ! s'exclama Catrione sur le ton du reproche, en posant sa main sur le bras de Cwynn. L'éclaboussure du brouet qu'elle avait reçue dans l'œil la brûlait, mais elle fit en sorte d'ignorer la douleur et les larmes aigres qui coulaient le long de sa joue sans discontinuer. Ils traversèrent le camp en direction de la prairie humide qui s'étendait au pied du Tor.

— Tu vois toujours le chien ? s'enquit-elle en observant quelque chose qui semblait bouger parmi les herbes hautes.

— Il est juste devant, regarde, on dirait qu'il contourne le Tor !

— Dans quel sens ? Selon la course du soleil ou en sens inverse ?

— Il contourne par la droite, on dirait. Oui, c'est ça, contre le soleil.

— Alors il nous emmène vers TirNa'lugh, murmura Catrione d'un air satisfait. Au moins il nous guide vers notre destination, mais cette histoire de pomme me reste en travers de la gorge.

— Pourquoi donc ? C'était la chose à faire, non ? Et puis elle s'est montrée très reconnaissante, elle m'a rendu mon disque. Dis, Catrione, tu te sens bien ?

Elle sut qu'il se tournait vers elle en sentant son souffle sur sa joue, mais elle ne pouvait faire

autrement que de garder son œil fermé.

— J'ignore ce qu'il y avait dans son chaudron, mais ça m'a brûlé l'œil.

— Alors on fait demi-tour, proposa-t-il immédiatement, viens !

— Non, on ne peut pas se le permettre. Tu te rends compte de ce que Termuid nous a volé ? Ces cristaux ne constituent pas uniquement la clé de voûte de notre pratique magique, ils en sont également la fondation, le socle même dans notre monde. Sans eux...

Elle dut s'interrompre pour essuyer l'amas gélatineux qui coulait de son œil. Elle ferma ses paupières fermement, et un peu de liquide épais coula sur sa joue.

— Attends une minute, tu es vraiment certaine que ça va aller ?

Elle arracha l'ourlet de sa tunique et se confectionna un bandeau de fortune dont elle recouvrit ses yeux.

— Voilà. Je ne sais pas ce qui mijotait dans sa marmite, mais ça m'a rendue à moitié aveugle. Allez, on repart.

— Catrione...

— Il faut qu'on continue, Cwynn, la Déesse seule sait ce que Termuid peut bien préparer. Il a entre ses mains la source de tous nos pouvoirs, et il est en mesure de...

— Et vous n'en avez pas d'autres, de ces cristaux ?

— Ils s'attirent entre eux. Termuid est assez malin, je suppose qu'il enverra les lutins les collecter tous pour son seul profit. Tu ne vois donc pas que non seulement il est en mesure de retourner notre pouvoir contre nous, mais qu'encore il a toutes les raisons de le faire ? Est-ce que tu vois toujours le chien ?

— Il nous attend un peu plus loin. Mais qu'est-ce que la pomme a à voir là-dedans ?

— J'avais l'intention de l'utiliser pour attirer les khouri-keen, répondit-elle avec acrimonie. Allez, oublions ça, tu veux, et ne perds pas Bog de vue.

C'est curieux comme je parviens à ressentir la proximité de la frontière entre les mondes, tout à coup. Elle est presque aussi tangible que le fil d'une épée sur ma peau, c'est comme si elle était tout à coup plus réelle, à moins que ce ne soit parce que j'avance les yeux bandés...

Cwynn s'arrêta soudain.

— Où sommes-nous ? lui demanda-t-elle.

La douleur de son œil disparut soudainement comme par magie. Elle ôta le bandeau et observa les environs.

Devant ses yeux, des angles étranges saillaient des ombres, et des formes lumineuses s'agitaient. Elle cilla à plusieurs reprises, mais les visions demeurèrent. Cwynn qui se tenait près d'elle lui apparaissait comme une silhouette blanche se détachant sur un arrière-plan grisâtre.

— Catrione ?

— J'y vois trouble, mais...

— Tu y vois de nouveau ? lui demanda-t-il, l'air étonné.

— C'est encore un peu flou, mais je distingue des formes, des lignes et...

Elle voyait autre chose, quelque chose qu'elle n'aurait pas su décrire avec des mots... elle n'avait pas le temps de s'y intéresser pour le moment, cela devrait attendre.

— Mes yeux ne me font plus mal, c'est déjà une bonne chose. Tu vois toujours Bog ?

Avant que Cwynn n'ait eu le temps de lui répondre, elle vit l'animal de ses propres yeux. Une silhouette canine indistincte, nimbée d'un halo doré.

— Je le vois ! s'écria-t-elle, regarde, il est là. Bog ! Je suis là !

Elle fit de grands signes en direction du chien et le vit distinctement agiter la queue.

— Méfie-toi, tempéra Cwynn en la prenant par le coude, nous sommes dans une sorte de grotte et il nous guide le long d'un tunnel qui a l'air très glissant.

— Suivons Bog, se contenta-t-elle de lui répondre.

Des profondeurs du tunnel, elle entendit monter les cris des khouri-keen. *Au moins, nous sommes sur le bon chemin.* Les voix étaient stridentes et, en réalité, elle les voyait plus qu'elle ne les entendait. Les voix passaient devant ses yeux comme des papillons sonores, virevoltant à la limite de son champ de vision.

— Suis-moi, je crois que j'entends les khouri-keen.

— Avons-nous le temps de tout terminer avant l'aube ? demanda Loriana à Timias, tandis qu'elle pénétrait dans la forteresse en compagnie de Bran.

Il FAUT que ce soit fait avant le lever du soleil, songea Bran, qui commençait à ne presque plus sentir ses membres, tant ils lui semblaient devenir évanescents. Ses muscles mêmes lui semblaient inconsistants sous une peau fine comme de la soie. Des gouttes de sueur coulaient sur son front et le long de son dos, et l'air même qu'il respirait lui sembla aussi sec que celui du désert. Il lui brûlait les poumons.

Loriana se tenait parfaitement immobile sur le seuil. Au centre de la pièce se dressait une courte colonne du même marbre que les murs, sur laquelle était posée une sphère parfaite qui brillait légèrement dans la pénombre. Des pinceaux de lumière tombaient sur la scène, chargés de particules de poussière. Bran leva les yeux vers le sommet vitré de la tour au travers duquel brillait le soleil.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Cela fait partie de la magie qui est à l'œuvre ici, répondit Timias. Suivez-moi, nous allons descendre.

Il les précéda vers le fond de la pièce où une volée de marches circulaire s'enfonçait dans les profondeurs.

Bran vacilla sur ses pieds et dut s'appuyer contre le mur pour conserver son équilibre.

— Je crois que j..., essaya-t-il d'articuler, j... je crois que je devrais rentrer...

— C'est impossible, lui répondit Loriana en le secouant si fort qu'il crut qu'elle allait lui arracher le bras.

Il se rendit compte alors qu'elle avait beaucoup plus de force que sa carrure ne le laissait penser.

— Je t'en prie, reste encore un peu, supplia-t-elle, tandis que Bran trébuchait et que sa vision s'obscurcissait.

Elle caressa son visage du bout des doigts, dessinant le contour de son menton.

— S'il te plaît, chuchota-t-elle, en se collant à lui, dressée sur la pointe des pieds, laissant son souffle courir sur le lobe de son oreille.

— Je t'en prie, Bran à la douce barbe brune. Nous chanterons tes louanges pour l'éternité.

— C'est vrai ? bredouilla-t-il.

— Bien sûr, Bran. Ceux qui mettent en œuvre une magie d'une telle puissance méritent que leur nom soit porté au pinacle, tu ne crois pas ?

La pièce tout entière sembla pulser de cette douce lumière verte qui les entourait. Bran sentit ses genoux céder. La pièce se mit à tourner et les escaliers vacillèrent sous ses pieds avant que les ténèbres ne se referment sur lui et qu'il ne se sente tomber.

— Est-ce qu'il peut nous être utile, même dans cet état ? entendit-il Lorianana demander à Timias, comme si sa voix lui parvenait depuis l'autre extrémité de l'univers.

— Aucun problème, lui répondit-il, seule son essence nous intéresse.

Les rochers irréguliers et glissants les forçaient à ralentir l'allure.

— Je ne comprends pas, murmura Cwynn, tu es sûre qu'il n'y a pas de chemin moins dangereux ?

— Non, lui répondit-elle simplement d'un air sombre, c'est le passage le moins périlleux, le plus sûr et le plus rapide. Bog t'a déjà mené vers cette créature, je suis certaine qu'il nous guidera vers Termuid.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous le tuons.

— Comment ?

— Je ferai en sorte de le distraire et, pendant ce temps, dissimulé par la cape d'ombre, tu te glisseras derrière lui et tu le frapperas avec ton crochet d'argent. Je pense qu'il te suffira même de le toucher.

A moins qu'il ne soit insensible à l'argent, mais ce serait étrange, puisque rien en Faërie n'y est insensible, se rassura-t-elle. N'était-ce pas de cette façon que Seanta avait vaincu le monstre, grâce à sa main d'argent ? Il faut que cela fonctionne.

Elle attrapa Cwynn par le bras avec un regain de détermination, tandis qu'autour d'elle la couleur des cris des khouri se modifiait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce ne sont pas simplement des cris, ils essaient de dire quelque chose. Leurs voix sont différentes à cet endroit, elles sont stridentes, plus difficiles à comprendre. J'ai l'impression qu'elles essaient sans cesse de prononcer un nom, ou un mot, toujours le même. Est-ce que ça pourrait être...

Elle s'interrompt en tendant l'oreille.

— La fille de Faërie, la fille de Faërie ?

— Moi, je n'entends rien.

— C'est normal, la plupart des gens ne peuvent pas les entendre. On les aperçoit parfois furtivement, mais ça va rarement plus loin.

— Qu'est-ce qui rend ces créatures si importantes ? lui demanda-t-il alors qu'ils se remettaient en route.

— Les khouri-keen sont des élémentaires de terre. Tu te souviens que je t'ai expliqué que la magie druidique était une magie élémentaire, n'est-ce pas ? Eh bien, il se trouve que c'est une forme de magie issue de l'élément eau. L'eau est un élément très puissant, plus puissant que les autres par bien des aspects. Cette magie existe sous trois formes différentes. C'est cependant un élément fluide, difficile à maîtriser et qui, comme l'eau, doit être canalisé pour pouvoir être exploité. Les khouri-keen, eux, sont comme un rocher sur lequel nous poserions les fondations de la plupart de nos manipulations magiques.

— Pourquoi la plupart ?

— Les rites de fertilité et de guérison échappent à cette règle, ils sont célébrés sous le signe du soleil, de la lune, des étoiles et des arbres. La magie sylvestre est notablement plus longue à mettre en place, tandis que la magie des khouri-keen est...

— Plus simple ?

— D'une certaine manière, oui. Les khouri sont difficiles à contrôler, mais comparés aux arbres sur lesquels nous n'avons absolument pas la moindre prise...

Catrione s'interrompt et leva la tête. Il lui avait semblé entendre un chien aboyer au loin.

— Bog ?

Les cris des khouri-keen reprirent de plus belle et cette fois Catrione reconnut sans aucun doute possible le nom qu'ils scandaient.

CONNLA... CONNLA... CONNLA !

Mais Connla est morte. Il ne peut y avoir qu'une seule explication. Soit les khouri ne le savent pas encore, soit ils viennent seulement de s'en rendre compte. Leur cri se modula. Catrione ne savait plus quoi penser.

LE GARÇON ? LE GARÇON... IL EST À NOUS... DONNE-LE À KHOURI !

Les hurlements étaient devenus assourdissants. Cwynn et Catrione reprirent leur descente le long du tunnel, en proie aux pires difficultés. Catrione avait pris la tête, et se précipitait en bas, tantôt glissant, tantôt courant au-devant de Cwynn.

— Hé, attends-moi !

— Je crois qu'ils détiennent un humain, gronda Catrione entre ses dents, le cœur battant la chamade. Je crois qu'il y a un mortel entre leurs mains, un mortel autour duquel Connla a tissé un charme de protection.

— Quoi ? Mais de quoi parles-tu ?

— Les sylphes sont une menace pour les mortels, Cwynn, commença-t-elle, cherchant ses mots pour tenter de se faire comprendre de quelqu'un qui avait manifestement été élevé dans la plus totale ignorance de ces choses. Nous autres druides, nous évitons autant que possible d'avoir affaire à eux, et lorsque nous le faisons nous ne les rencontrons jamais seuls. Pourquoi crois-tu que je t'ai demandé de m'accompagner ? Je ne peux rien faire toute seule, je pourrais ne jamais retrouver mon chemin.

— Et qu'arrive-t-il si on reste bloqué ici ?

— Tu finis par te dissoudre lentement dans la substance de Faërie, si les gobelins ne te dévorent pas avant, et si les sylphes ne te dérobent pas ton essence, bien entendu.

— Comment ça, mon essence ? Tu veux dire ma semence ?

— Non, il s'agit de quelque chose d'encore plus intime. La semence d'un homme est destinée à sortir de son corps, pour participer à la naissance d'une vie, alors que l'essence est quelque chose de bien plus profond, de bien plus riche, elle coule dans tes veines, elle pulse jusque dans tes os, elle inonde ton esprit. Si tu les laisses faire, les sylphes sont prompts à s'en emparer, ils s'en repaissent comme les gobelins le font de la chair humaine. Le rôle des druides est de leur donner une infime partie de leur essence, de les laisser s'y abreuver afin de les apaiser, pour que cette faim ne devienne pas dévorante.

— Dans ce cas, pourquoi continuer à les fréquenter ?

— Les sylphes, eux aussi, disposent d'une puissante magie. Ils exsudent quasiment la magie par chacun des pores de leur peau, mais ils sont plus dangereux encore que les gobelins, et un seul d'entre eux est plus fourbe que toute une horde de lutins.

— Et ils ont un garçon entre leurs mains, c'est ça ?

— Oui, un gamin dont l'Archidruidesse Connla voulait à tout prix empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains.

Catrione perdit l'équilibre, mais le bras de Cwynn la rattrapa *in extremis*, l'empêchant de dévaler la pente. Elle se retrouva collée à lui, et son esprit commença à voyager. *Connla s'est mise en route depuis Eaven Morna... un garçon d'Eaven Morna... un garçon que Connla veut à tout prix protéger des sylphes. Un gamin d'Eaven Morna, qui soit suffisamment important pour que l'Archidruidesse de Brynhiver prenne la peine de sceller un pacte avec les lutins.*

Elle attrapa le bras de Cwynn, frappée par l'évidence. *Le petit frère de Deirdre, ça ne peut être que le petit frère de Deirdre.*

— Bran ! murmura-t-elle en se figeant sur place, manquant de déséquilibrer Cwynn, Grande Mère, avec tout ce qui s'est passé, j'ai complètement oublié Bran.

— Qui est Bran ?

— C'est ton frère, répondit-elle, en apercevant un peu plus loin le chien qui avait fait halte pour

se gratter l'oreille.

Alors qu'elle contemplait la silhouette familière de son chien, elle se souvint de ce chevalier qui était arrivé d'Eaven Morna le jour où tout avait commencé.

— Nous avons pourtant reçu un message de Meeve, mais je n'avais pas fait le rapprochement jusqu'ici.

— Catrione, mais de quoi parles-tu, bon sang ? l'interrogea-t-il avec une impatience et une exaspération croissantes.

— Je vais essayer de tout t'expliquer aussi simplement que possible. La quintessence de la magie druidique ne réside pas exclusivement dans les khouri-keen, ils n'en sont que le socle, la fondation. La source première c'est l'essence de chaque druide, cette même essence que les sylphes apprécient tant chez les mortels, avec ceci d'unique, chez un druide, qu'elle recèle l'étincelle nécessaire à la pratique de la magie. C'est cette essence qui a permis à Deirdre de façonner la cape d'ombre, et c'est également grâce à elle que nous fabriquons l'eau d'argent qui guérit les plaies.

— Donc, si j'ai bien compris, pour pratiquer la magie druidique... il faut un druide. Ça semble cohérent.

— Le fonctionnement de la magie n'est que le reflet de la marche de l'univers lui-même où tout n'est qu'écho, et reflets, images déformées d'endroits, de gens et d'événements. TirNa'lugh est notre Ombre, de la même façon que l'est notre monde pour eux, tu comprends ?

— Hum, je vais devoir y réfléchir.

— Ça signifie entre autres choses que les opposés se complètent, ainsi que les doubles. Prends les jumeaux par exemple, eh bien il n'est pas rare que l'un soit druide et l'autre non. Comme tu le sais maintenant, tu as une sœur, qui est aussi la sœur de Deirdre, eh bien elle n'a rien d'un druide. Meeve a eu quatre enfants, deux garçons et deux filles. Les filles sont jumelles, l'une est druide, l'autre non. Les garçons ne sont pas jumeaux, mais seul l'un d'eux est druide.

— Tu parles de Bran, c'est ça ?

— Oui. Il n'a pas reçu l'éducation druidique classique, évidemment, mais Connla a certainement vu en lui un potentiel pour l'avoir ainsi protégé par un charme ; tous les khouri des environs sont en train de hurler son nom. Termuid, non content d'être en possession des cristaux, détient également un mortel, et pas n'importe lequel. C'est certainement un projet gigantesque qu'il est en train de mettre en œuvre.

— Comment peux-tu être si sûre de toi ?

— Quand on sait lire entre les lignes, tout ça prend un sens. Il possède les quatre éléments, une intention, un objectif et je parierais gros qu'il a également le médium pour le mettre en œuvre, c'est la partie la moins complexe à trouver. De nombreux objets courants peuvent aisément faire office de médium. Un morceau de bois, certains métaux, tout ce qui permet de conduire ou d'absorber l'énergie.

Elle s'interrompt, sentant comme une pulsation parcourir le sol sous ses pieds.

— Tu as senti ça ?

Le phénomène se reproduisit.

— Je l'ai senti et je l'ai entendu aussi. Tu as la moindre idée de ce que ça peut être ?

— Des tambours gobelins. Nous sommes pourtant partis à l'aube, comment est-ce que...

— Quel rapport ?

— Les gobelins ne peuvent pas sortir en plein jour.

— Mais c'est TirNa'lugh ici, non ? Les choses sont certainement différentes. Est-ce qu'ils sont au-dessus de nous ? lui demanda-t-il, en levant inconsciemment les yeux au plafond.

— Difficile à dire. Allez, en route.

Ils reprirent leur pénible progression avant que, de nouveau, Cwynn ne fasse halte.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? l'interrogea Catrione.

Un courant d'air frais passa dans ses cheveux et sur son visage couvert de sueur.

— Le chien s'est arrêté. Je crois que nous y sommes.

La lumière filtrait d'une brèche au-dessus d'eux. Par cette ouverture, ils purent voir Timias qui se tenait au centre d'une grotte devant un rocher sur lequel trônait un chaudron qui semblait fait de plumes noires. Timias était penché sur le récipient. Le long du sombre mur, à l'opposé de leur position, une sylphe d'une grande beauté, portant le corps d'un mortel, entamait l'ascension d'un escalier en colimaçon.

Les bras du jeune homme étaient passés autour du cou de la femme, et dans sa main quelque chose de brillant scintillait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Voilà le médium, comprit Catrione. C'est ça qui structure tout l'enchantement, et manifestement il n'est pas complètement achevé.

— Si je pouvais éloigner cet objet du garçon, chuchota-t-elle en évaluant ses chances de traverser l'espace découvert sans que Termuid ou Timias ou Tetzū ne la repère.

Mais il était déjà trop tard, non seulement il l'avait vue, mais il semblait l'avoir reconnue, et il lui souriait.

Sous ses pieds, le sol se mit à trembler.

Cours, cours, les gobelins sont en chemin, s'encouragea-t-elle mentalement, tu n'as plus beaucoup de temps.

— Cwynn ! murmura-t-elle, tu vois le gamin ? Tu vois ce qu'il tient ? Je dois absolument grimper en haut de ces marches et mettre un terme à leurs agissements. C'est Bran qui est entre leurs mains. Je veux que tu te glisses derrière Timias pendant qu'il sera concentré sur moi. Je vais essayer de m'approcher aussi près que possible de l'escalier, et dès que tu me verras courir...

— Je lui saute dessus.

— Exactement.

La sylphe était à mi-chemin du sommet de l'escalier et le garçon ne semblait pas peser plus qu'un oiseau mort. *Non, il ne peut pas être mort, ils ont besoin de lui pour manipuler l'argent.*

— Il a vraiment l'air mal en point, Catrione. Attention, je ne suis pas en train de dire que nous devrions l'abandonner, mais il est si pâle...

— S'il meurt ici, il ne rejoindra jamais les Terres d'Été, s'énerma-t-elle à voix basse, il sera condamné à danser dans la Hutte de Herne pour l'éternité. C'est vraiment ce que tu veux pour ton frère ?

— Non, bien sûr, je ne souhaiterais ça à personne, répondit-il immédiatement, avec une expression contrite qui lui attira la sympathie de Catrione.

— Il faut faire vite, lui dit-elle en déposant un rapide baiser sur sa joue, il lui reste peu de temps.

— Catrione, qu'est-il arrivé à tes yeux ?

De l'autre bout de la pièce, Timias vit Catrione réagir à sa question. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il la reconnaisse, et il ne put réprimer un sourire de satisfaction.

— Je sais tout de toi, commença-t-elle en riant, la tête haute.

Elle s'adressait à lui avec ce ton qu'il avait appris à détester. Ce ton hautain qui clamait son rang de fille de chef de clan et d'héritière du trône, ce ton que n'employaient que les druides de naissance, et qui lui crachait à la face combien elle avait été, depuis le plus jeune âge, choyée, honorée par tous. La seule personne qu'il avait haïe davantage était Deirdre. Elle s'approcha à pas comptés du rocher sur lequel était posé le chaudron et quelque chose dans sa démarche lui rappela sa mésaventure dans l'antre de Macha. Il la vit jeter un rapide regard en direction de l'escalier.

Elle veut monter, elle veut essayer de s'interposer entre Bran et Lorianana. Il fit un pas de côté tandis qu'elle poursuivait sa progression.

— Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de changé dans mon regard ? Je crois bien que la Sorcière a altéré mes yeux pour me permettre de distinguer ta vraie nature, de voir ce que tu es vraiment, c'est-à-dire rien. N'est-ce pas que tu n'es qu'une erreur, Timias, Termuid, Tetzou ou quel que soit ton nom ? Lequel est le vrai, hein, dis-moi ? Tous à la fois, aucun des trois ? Tu n'es qu'un changelin qui se cache sous un masque. Tu ne peux révéler ta vraie nature à personne car tu l'ignores toi-même.

Il bondit vers elle, pris d'un accès de rage terrible, mais avant même de toucher le sol il sentit une main se poser sur son épaule. Il avait vu juste, il y avait là quelqu'un d'autre, dissimulé par la cape d'ombre. Les provocations de Catrione n'avaient d'autre but que de le mettre hors de lui, et il faisait maintenant face à cette parodie de mortel qui le menaçait avec ce qui ressemblait à une binette couverte d'argent et qu'il portait en guise de crochet improvisé au bout du moignon qui lui tenait lieu de bras droit.

— Je te connais, toi, hurla Timias tandis que les deux hommes se jaugeaient comme deux escrimeurs, au pied de l'escalier.

Il entendit Lorianana crier, et Catrione appeler Bran.

— Pose l'argent sur le globe, Lorianana ! lui cria-t-il, tandis que le mortel essayait de le frapper de son arme improvisée.

Je compte sur toi, ma reine, ne me fais pas défaut, pas maintenant. Encore quelques instants

et le pouvoir cumulé de l'argent et des gremlins serait à jamais lié à Faërie, lié par le feu, l'air et l'eau, scellé par le pouvoir de la terre.

Un hurlement strident descendit jusqu'à lui, suivi du cri inarticulé du garçon. Lorsqu'il leva les yeux les rochers tremblaient, menaçant de s'effondrer. Il vit les gremlins jaillir de chaque interstice et s'employer, comme il le leur avait ordonné, à maintenir l'édifice en place.

Des rafales d'énergie le traversèrent et le mortel perdit l'équilibre. Il roula sur lui-même, vacilla sur le sol incertain, avant de reprendre pied et de se jeter sur Timias. Le sylphe saisit facilement la main lancée vers lui et commença à tordre sans effort le bras du mortel, gorgé qu'il était de la puissance magique qui coulait à présent dans ses veines.

Il vit les yeux du mortel s'agrandir de surprise avec une expression presque comique en sentant ses os craquer.

Timias le libéra.

Le mortel baissa les yeux sur son crochet avec une expression de stupeur absolue. L'objet avait disparu et avait fait place à une main humaine, aussi naturelle que celle avec laquelle il était venu au monde.

— L'argent n'a plus sa place en Faërie, désormais, lui glissa Timias avec un air satisfait en levant le bras pour lui porter le coup fatal.

— Ne le tuez pas ! lui cria Lorianana du haut des marches.

— Quoi ?

Timias jeta un œil rapide dans sa direction.

— La magie a opéré, le mortel a posé l'argent sur le globe, mais la réaction n'a pas été celle que vous aviez prévue, Timias. La pièce ne s'est pas logée au sommet, elle a comme... fondu. J'ai laissé la druidesse partir avec le garçon, vous ne devrez plus vous en prendre à lui.

— Pourquoi ça ?

Le mortel battit en retraite, et Timias vit la cape d'ombre onduler sur ses épaules. *Prévoyante Catrione, rien ne t'échappe, décidément.* Rien d'étonnant à ce que la Sorcière l'ait rétribuée si largement.

— Parce que, poursuivit Lorianana d'une voix caressante, c'est désormais lui le nouveau Haut Roi. Vous devez le laisser vivre Timias, car il est à présent mon consort.

Timias fut comme frappé par la foudre. Il déglutit avec difficulté, peinant à tenir debout.

— Une sylphe ne peut prendre un mortel comme consort, Lorianana !

— Mais ma descendance est déjà conçue, Timias.

Elle lui jeta un regard en coin en lui tendant la main, caressant de l'autre son ventre encore plat.

— C'est une puissante magie que nous avons mise en œuvre, et je ne serais pas étonnée d'attendre des jumeaux. Je suis libre de choisir mon consort, Timias. Vous avez dit vous-même que je serais la plus grande souveraine que Faërie ait jamais connue, et ce mortel sera le premier de mes consorts. Vous comprenez ? Quand il mourra, je choisirai peut-être l'autre, pouffa-t-elle, portant la main à sa bouche avec coquetterie.

— Ça, ça m'étonnerait, s'exclama Cwynn en s'élançant à l'assaut de l'escalier, à la poursuite de Catrione, je rentre chez moi !

— Vous le laissez parti ? lui demanda Timias, interloqué, tandis que le bruit des pas de Cwynn allait décroissant.

— Il reviendra, lorsqu'ils l'uniront à la terre. Et peut-être qu'alors je le garderai auprès de moi un petit moment, parce que...

Loriana s'interrompit en gravissant les marches d'un pas théâtral, en faisant signe à Timias de la suivre.

— Parce que tel sera mon bon plaisir, voilà tout.

Ils atteignirent le sommet des marches, où la pierre de lune luisait sous la fine résille d'argent.

— Les choses sont différentes, à présent, vous aviez vu juste, Timias, s'exclama Loriana en écartant les bras, je n'en peux plus d'attendre !

Timias la vit se pencher vers la résille, la gorge serrée à ne presque plus pouvoir respirer.

Comment ai-je pu me tromper à ce point ? C'est moi qu'elle devait choisir. Je suis son sauveur, je suis celui qui a façonné la résille, ferment de la sauvegarde de Faërie, face à la menace des gobelins, des mortels et de l'argent ! C'est moi qui ai conçu cette nouvelle forme de magie.

— Qu'y a-t-il ? demanda Loriana en lui tendant la main, vous avez l'air si sombre. C'est vous qui aviez raison, et je me demande bien ce que le conseil trouvera à redire à présent. Vous nous avez offert un endroit sûr où nous réfugier, ainsi que les moyens de créer un monde nouveau. Vous devriez exulter, au contraire, moi j'ai l'impression que je pourrais voler !

— Si vous êtes satisfaite, alors je partage votre liesse, Gracieuse Majesté, la salua-t-il en portant la main à son cœur.

Il se sentait comme vidé de toute substance, et la blessure sous sa queue recommençait à le faire souffrir.

— Mais sans doute devrais-je moi aussi rejoindre la Forêt Profonde, à présent, et attendre que le changement s'opère en moi.

— Non ! s'écria Loriana en lui prenant la main, je veux que vous demeuriez à mes côtés, Timias. Vous êtes celui qui a donné naissance à tout ceci... et à cela, ajouta-t-elle en posant sa main sur son ventre.

Timias ressentit sous ses doigts, sans aucun doute possible, l'étincelle de la vie. *Une... non, deux,* corrigea-t-il avant de constater qu'il y en avait même une troisième. Le souvenir de l'enfant de Deirdre choisit cet instant pour s'imposer à lui, mais il refusa de le laisser remonter à la surface. Il s'inclina légèrement et effleura la main de Loriana de ses lèvres.

— A présent, Votre Glorieuse Majesté, il nous reste à décider de la meilleure façon de nous débarrasser des gobelins avant la tombée du jour.

— Je m'en remets à vous pour ces questions, Timias, vous saurez éloigner cette menace, je vous fais entièrement confiance.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, déposa un baiser sur sa joue, et arpena la pièce en

chantonnant pour elle seule. *On dirait un chaton qui vient de trouver un bol de lait*, songea Timias.

Il demeura un long moment à contempler la résille qui scintillait au sommet de la pierre de lune. Le ciel virait au pourpre et les tambours des gobelins avaient entamé leur mélodie. Timias savait qu'ils étaient de retour, gavés de chair mortelle et de sang druidique, pleins d'une nouvelle énergie, comme l'étaient les sylphes. Cependant les gobelins étaient loin de se douter à quel point les sylphes avaient désormais l'avantage. Pendant un instant, il eut la tentation de s'emparer de la résille, de laisser les gobelins ravager Faërie, de laisser les arbres brûler et la flétriiture dévaster l'Ombre, mais cela ne rimait à rien. Il voulait voir s'accomplir son rêve, voir Faërie devenir plus puissante que jamais.

Il passa la tête par la porte et jeta un œil dans la cour baignée d'une chaude lumière où résonnait le chant de Loriana. *Elle porte l'avenir en elle*, songea-t-il, et en un instant sa décision fut prise. Si elle voulait d'une éminence grise à ses côtés, alors il ferait selon ses désirs. Il jeta un dernier regard à la résille et sortit de la pièce d'un pas décidé. Arrivé sur le seuil, il eut un moment d'hésitation et regarda en arrière.

— Portes ! murmura-t-il, et avant même que ses lèvres n'aient terminé de prononcer le mot de lourds battants aux charnières d'airain apparurent.

— Verrouillées !

Il y eut un cliquetis et les serrures étaient en place. *Voilà qui devrait suffire pour le moment*. Il jeta un dernier regard à son ouvrage et s'éloigna, réfléchissant déjà au plan qui causerait la perte de Macha.

Cours, cours, les gob'lins sont là, leurs tambours sont sur tes pas. Va-t'en vite, va-t'en loin. Va-t'en, va-t'en, va-t'en loin. La comptine refusait de quitter son esprit tandis qu'elle trébuchait sur la frontière, traînant Bran plus qu'elle ne le portait, dans ce vaste néant qui puait les excréments et le sang séché.

Elle perdit l'équilibre et tomba au sol, les mains en avant, dans un geste instinctif de protection. Ils basculèrent ensemble sur un amas doux de matière molle qui empestait le charnier. Avait-elle amené par erreur le garçon vers un repaire de gobelins ?

La terreur la submergea lorsqu'elle envisagea cette éventualité. Un oiseau cria quelque part au-dessus d'elle et elle sentit une aile l'effleurer, portant avec elle des remugles de charogne. Les corbeaux s'agitaient, croassant dans un vacarme assourdissant, brassant l'air de leurs ailes. Elle entendit les arbres ployer dans sa direction et des gouttes de pluie vinrent s'écraser contre sa joue. Lorsqu'elle porta ses mains à son visage pour effleurer ses paupières, ses doigts ne touchèrent que des orbites vides. Elle était donc vraiment aveugle.

— Cailleach ? La voix de Bran était rauque et traînante, comme s'il n'avait rien bu depuis des jours, ce qui, comprit-elle, était sans doute le cas.

— Je m'appelle Catrione, ta sœur Deirdre était mon amie.

— Elle m’a prévenu que vous viendriez, articula-t-il avec difficulté.

— Comment ça ?

Elle sentait toujours la pluie tomber sur son visage. Oui, elle était aveugle et manifestement il pleuvait.

— Elle m’a visité quand j’étais là-bas, là-haut... où que soit cet endroit. Elle m’encourageait à tenir bon, elle me disait qu’elle avait envoyé la meilleure amie qu’elle ait au monde pour me secourir et me ramener chez moi. Elle me disait de tenir le coup, que vous seriez bientôt là.

Catrione prenait à peine conscience que c’était effectivement ce qu’elle venait d’accomplir. Elle avança à tâtons sur le sol rocailleux et inégal où la terre, par endroits, semblait avoir été retournée récemment. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de collant et de gélatineux et elle eut un mouvement de recul instinctif. Elle sentit sous ses doigts ce qu’elle prit tout d’abord pour une dague avant de comprendre qu’il s’agissait d’une pointe de lance brisée. Elle se tourna vers la droite et sa main tomba sur le pommeau d’une épée encore serrée dans la main, raidie par la mort, de son propriétaire.

— Bran, est-ce que tu as la moindre idée de l’endroit où nous sommes ?

— Non, répondit-il en déglutissant avec difficulté, mais cette pluie qui tombe est une bénédiction. On dirait qu’une bataille a eu lieu ici, il y a du matériel éparpillé un peu partout et des corps étendus.

Catrione prit une profonde inspiration et le regretta aussitôt, lorsque l’odeur infecte emplit ses poumons.

— Est-ce qu’il fait jour ?

— Il fait surtout gris, je ne saurais pas dire avec précision si le soleil s’est levé.

— Qui sont ces soldats ? Est-ce que tu peux distinguer leurs uniformes aux couleurs qu’ils portent ?

— Il y a pas mal de bleu et de pourpre. J’ai bien l’impression que nos hommes ont battu les Acquiléens. On dirait que les corps des guerriers étrangers ont été abandonnés sur le champ de bataille.

Le vent forçait et Catrione fit de son mieux pour rassembler ses idées. Elle devait agir avant que le contrecoup de leur long séjour à TirNa'lugh ne se fasse sentir. Ils étaient certes parvenus à échapper à Termuid et aux gobelins, mais ils étaient à présent complètement perdus au beau milieu d’un champ de bataille, cernés par des monceaux de cadavres mutilés.

La pluie glissa le long de sa nuque et elle entendit Bran gémir.

— On ne peut pas rester ici, décida-t-elle enfin. Est-ce que tu es en état de marcher ?

— Je me sens un peu mieux, mais j’ai une faim de loup et j’ai l’impression d’être trop... léger.

Tu n’es pas léger, mon pauvre garçon, tu es quasiment translucide, se dit-elle, se gardant bien de lui faire partager ses pensées.

— On ne trouvera rien à se mettre sous la dent ici, à moins de devenir charognards. Tu vas être mes yeux, et nous allons essayer de trouver une route.

Ils se mirent en route à la recherche d’un abri. Catrione tenait à ce qu’ils bénéficient d’une

sécurité même relative quand le contrecoup arriverait, mais elle refusait de s'en ouvrir à Bran, afin d'éviter de le paniquer davantage. L'état du jeune homme était alarmant. Il avait la peau brûlante et desséchée et ses os semblaient presque friables ; en réalité, il ne restait plus grand-chose de lui. *Il n'est pas tiré d'affaire, sa vie est toujours menacée, mais au moins, en passant de vie à trépas ici, il aura la garantie de rejoindre les Terres d'Été. Il aura toujours le loisir d'en revenir quand l'heure sera venue, pour affronter Termuid sous une nouvelle apparence. Ce garçon est courageux, c'est un esprit noble, il ne méritait certes pas de passer le reste de l'éternité dans la Hutte de Herne.*

— Catrione, je crois que j'ai vu un chien blanc, un peu plus loin.

Elle perçut derrière sa voix rauque un regain d'énergie et d'optimisme et elle sourit intérieurement. Peut-être avaient-ils une chance, finalement, une chance de réussir à s'ancrer de nouveau dans ce monde-ci, même s'il leur fallait avant tout trouver un abri pour affronter le contrecoup.

— J'aimerais tellement que vous puissiez le voir. Il est là, debout sur un chariot, et il agite la queue. Attendez... mais où est-il passé, il était là il y a une minute !

Catrione chassa les cheveux qui lui collaient au visage et sentit une truffe humide contre sa cuisse.

— Bog ? murmura-t-elle, Bog, c'est vraiment toi ?

De nouveau, une gueule amicale la poussa doucement et une langue vint lui lécher la main. L'animal glissa sa tête dans le creux de sa paume et Catrione sentit les larmes couler de ses yeux mutilés et ruisseler sur ses joues.

— Je crois qu'on va s'en tirer, Bran, chuchota-t-elle.

Elle sourit au jeune garçon. Elle lui sourit malgré la pluie et le froid, malgré l'odeur de mort omniprésente et la certitude que, sans doute, Cwynn était perdu pour toujours.

— Bog est venu pour nous ramener chez nous.

— Je vous dois la vie, Fengus-Da.

Dans l'antichambre qui flanquait la pièce où sa mère vivait peut-être ses derniers jours, Morla ne tenait pas en place. Elle se balançait d'un pied sur l'autre et se mordillait la lèvre en remuant de sombres pensées. Depuis la fin de la bataille, où Fengus, accompagné d'une armée disparate constituée en grande partie de réfugiés, avait été victorieux des Acquiléens, Morla avait entendu Meeve répéter ces mots des dizaines de fois. La reine assortissait ses remerciements de longs regards appuyés.

Bien sûr, Morla était reconnaissante à Fengus de lui avoir sauvé la vie, mais de là à vouloir passer du temps en sa compagnie... elle préférait, et de loin, rester au chevet de Lochlan, dont la vie ne tenait qu'à un fil. Une flèche acquiléenne était venue se ficher dans son dos au moment de la retraite, et pour l'heure seul le salut de Lochlan importait à ses yeux, même si elle savait parfaitement de quelle façon Meeve comptait rétribuer Fengus pour son aide.

— Entre, mon petit.

Bride, l'herboriste à la poitrine de nourrice et au menton de lapin, se tenait dans l'embrasure, un sourire aux lèvres.

— On m'a dit que ma mère demandait à me voir ?

Bride confirma d'un hochement de tête et lui effleura le bras au moment où elles se croisèrent.

— Nous pensons qu'elle vit ses dernières heures, lui chuchota-t-elle avec compassion.

Morla la remercia d'un geste. Le parfum empoisonné avait donc fait son office et la santé de Meeve avait continué de décliner jusqu'à ces derniers jours où son état s'était subitement dégradé. Elle gisait à présent sur son lit, s'affaiblissant à vue d'œil, pauvre silhouette hâve et pâle. Morla fit halte devant la porte de la chambre.

Fengus était assis sur une chaise au chevet de sa mère, le dos voûté, la main de Meeve serrée entre les siennes. Lorsque Morla entra dans la pièce, il leva les yeux vers elle avant de baisser précipitamment le regard et de se lever maladroitement de sa chaise. Morla de son côté baissa également les yeux, rajoutant un peu plus de tension à une atmosphère déjà oppressante, et elle constata que manifestement Fengus ne semblait pas être étranger à ses charmes. *C'est Lochlan que j'aime*, se répéta-t-elle intérieurement alors qu'elle adressait un salut au roi et qu'elle déposait un baiser sur le front de sa mère.

— Bonjour, mère.

Le soleil estival balayait sans pitié le visage exsangue de la reine agonisante qui semblait avoir désespérément besoin de chaleur et de lumière. Bientôt, elle atteindrait les Terres d'Été et ce qui se produirait alors demeurerait sujet à conjectures. La victoire sur les Acquiléens leur avait donné un court répit, Morla en était consciente, mais les Acquiléens n'étaient pas stupides, ils savaient pertinemment que Meeve était mourante et il ne faisait aucun doute qu'au lendemain de son trépas ils seraient de retour. Il était crucial qu'un dirigeant à poigne prenne les rênes. Fengus se voyait parfaitement dans ce rôle de chef, et Meeve semblait partager son point de vue. La reine lui sourit et prit la main de Morla.

— Bonjour, ma fille. Je vois que tu marches bien mieux aujourd’hui. Tu as des nouvelles de Bran ?

Morla acquiesça en s’asseyant au pied du lit.

— Il paraît qu’il va beaucoup mieux et qu’il mange moins.

Morla se pencha vers sa mère en tournant ostensiblement le dos à Fergus.

— Bien, intervint ce dernier, je crois que je vais vous laisser seules toutes les deux. Je vous souhaite le bonjour, Morla. Peut-être aurai-je le plaisir de vous voir un peu plus tard ?

— Peut-être.

Il s’inclina brièvement avant de quitter la pièce et Meeve leva un sourcil réprobateur en se redressant dans son lit, son visage émacié déformé par une grimace de douleur.

— Tu pourrais faire un effort pour te montrer un peu plus agréable, Morla, il t’a tout de même sauvé la vie.

— Je ne tiens pas à l’encourager dans cette voie.

— Je dois mon trône à Fergus et toi tu lui dois la vie.

— Dans ce cas, que les druides déterminent le montant d’une récompense conséquente et qu’elle lui soit offerte. Qu’on le paie, qu’on le paie même trois fois plus, s’il le faut, peu m’importe. Je sais ce que tu veux, mère, mais que ce soit clair, je n’ai nullement l’intention d’épouser Fergus. J’aime Lochlan, je l’ai toujours aimé, et maintenant que j’ai été marquée ta succession en tant que Haute Reine m’est à jamais interdite.

Meeve prit une profonde inspiration et pinça ses lèvres jusqu’à les blanchir.

— Petite sottise, s’exclama-t-elle en secouant la tête, après tout ce qui s’est passé, après tout ce que tu as traversé ces dernières semaines, que dis-je, ces dernières années ! Comment peux-tu rester aveugle à ce qui nous menace ? N’as-tu pas au moins un petit peu à cœur de protéger cette terre ?

— Je sais parfaitement ce qui nous menace, mère, je sais combien il est nécessaire que nous demeurions unis et je jure de te servir avec fidélité jusqu’à mon dernier souffle de vie. Jamais je n’entrerais en guerre contre Fergus s’il ne me provoque pas, mais je refuse de l’épouser.

— Tu étais pourtant heureuse avec Fionn, non ?

— Peu importe, j’aime Lochlan !

Meeve tordit la bouche et renifla avec dédain.

— Toutes les femmes aiment Lochlan, voyons, et Lochlan aime toutes les femmes. D’ailleurs…

La voix de Meeve se brisa.

— D’ailleurs, d’après ce qu’on m’a dit, il m’attend là-bas, dans les Terres d’Été. Morla, je comprends que tu l’aimes, ajouta-t-elle, avec une expression de douceur sur le visage, mais je pense que tu dois accepter les faits. La Roue tourne et il a, à l’évidence, accompli son destin, tout comme moi. Fergus, quant à lui, tient à t’épouser, tu lui as fait grosse impression, manifestement.

Morla ouvrit la bouche pour intervenir, avant de se raviser.

— Tu sais, Morla, poursuivit Meeve, tu es la dernière d’entre nous. Deirdre est morte, la

pauvre, et l'esprit de Bran s'est peut-être égaré pour toujours. Quant à Cwynn, il a disparu...

L'idée que Bran pouvait être changé à jamais la frappa avec force, tandis que le regard de Meeve se perdait dans l'immensité du ciel, à travers la fenêtre.

— N'y a-t-il rien que les druides puissent faire pour lui, mère ? Ne peuvent-ils pas retrouver son essence perdue en Faërie ? Je les ai entendus dire qu'ils essaieraient...

— Ils ont déjà essayé, Morla, et ils m'ont assuré qu'ils essaieraient encore, mais je n'ai plus la force d'obliger qui que ce soit à agir.

Meeve s'enfonça dans son oreiller et, alors même qu'elle semblait sur le point de sombrer dans l'inconscience, sa vitalité d'antan revint et son regard se fit plus perçant que jamais.

— Je n'ai jamais rien souhaité davantage que de laisser ce pays unifié et en paix et il semblerait bien que j'ai échoué.

Elle remonta la couverture sur elle de sa main décharnée.

— Je peux concevoir que Fengus ne soit pas ton favori, et sans doute en a-t-il autant à ton service, le pauvre bougre, mais il est souverain d'Allovale, Morla ! Que dirais-tu d'une union de Beltane ? Ainsi tu te donnerais un an et un jour pour juger si tu l'apprécies. Au terme de ce délai, qui sait, peut-être le trouveras-tu à ton goût ?

— Je refuse de...

— Tu ne comprends donc pas qu'on se moque de ce que tu peux bien vouloir ! s'exclama Meeve en se redressant brusquement, les yeux étincelants. C'est sans doute ça le problème, Morla. Tu n'es pas unie à la terre comme je le suis, où comme Fengus l'est. Toi, tu étais unie à Fionn, rien de plus ! Je ne crois pas que tu te rendes vraiment compte de ce qui est en jeu.

Meeve s'enfonça de nouveau au creux de son oreiller, le visage baigné d'une fine pellicule de sueur, mais le regard brûlant d'un feu intérieur.

— Je vais y réfléchir, mère, mais je ne te promets rien.

Elle s'attendait à ce que Meeve proteste, à ce qu'elle argumente, mais à sa grande surprise la reine ne fit que soupirer. Elle se tourna vers la fenêtre baignée de soleil et ferma ses paupières fines comme du papier de soie.

— Je suis fatiguée, Morla. Je compte sur toi pour ne pas abandonner ton frère, Cwynn. La Déesse seule sait ce qu'il pensera de tout ça. Je ne serais pas surprise qu'il retourne tout droit à Far Nearing.

Voilà qui ne lui ressemblait pas. Morla fut sur le point de lui demander ce qu'elle entendait par là, mais sa mère se tourna sur le côté et se pelotonna dans ses couvertures, comme le font les petits enfants, la joue posée sur sa main.

— Repose-toi bien, lui dit-elle simplement avant de quitter la pièce.

— Morla ! l'appela-t-elle alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir la porte.

— Oui, mère ?

— J'ignorais que Briecru nous volait la nourriture qui t'était destinée, comme j'ignorais que ton peuple mourait de faim. A mes yeux, tu te conduisais de façon égoïste.

— Je sais, mère, Lochlan m’a tout raconté.

Meeve ne répondit pas, et lorsque Morla se retourna vers sa mère elle constata qu’elle était immobile. Lui avait-elle vraiment parlé ? Morla traversa le jardin, une énorme boule au fond de la gorge. Elle s’arrêta près de la fontaine où des poissons tachetés s’égaillaient sous les lys. La logique politique de Meeve était inattaquable. Une union entre une princesse de Mochmorna et le roi d’Allovale serait inévitablement un signe fort à l’intention des roitelets et des vassaux dissidents de tout le territoire brynnois, les incitant à s’unir sous une bannière commune. Mais quel prix à payer pour cimenter cette unité ! Son regard erra au-delà de la fontaine, vers la fenêtre derrière laquelle Lochlan luttait pour vivre. Elle était ouverte et les rideaux de lin blanc s’agitaient doucement sous la brise, encadrés par des roses pâles, qui grimpaient le long du dormant. Rien ne la forçait à suivre les injonctions de sa mère, à consentir un tel sacrifice. Si Lochlan avait été mort, la situation aurait sans doute été différente, mais il était en vie et il s’y accrochait fermement, tout comme elle s’accrochait à l’idée de cet amour naissant qui désormais les unissait.

— Morla ?

La voix grave de Fergus la tira de sa rêverie. Elle se tourna vers lui et retint une exclamation en voyant son ombre gigantesque lui cacher le soleil.

— Pardonnez-moi, j’étais à la recherche de Catrione, quand je vous ai vue assise ici. Je venais simplement vous souhaiter le bonjour, je ne voulais pas vous effrayer.

Il s’inclina et fit un pas en arrière.

Tu pourrais tout de même faire un effort pour te montrer un peu plus agréable.

— Et comment se porte Catrione ?

— Elle... il n’y a pas d’évolution, répondit-il avec le regard humide de reconnaissance du chien à qui l’on accorde enfin un peu d’attention.

— Par moments, elle semble revenir parmi nous, et l’instant d’après elle est comme absente, ajouta-t-il, la mine assombrie. Il me semble qu’elle ne me reconnaît que par intermittence, mais la plupart du temps elle bredouille des choses incompréhensibles. C’est ce qui se produit d’ordinaire lorsqu’on revient de Faërie, d’après ce qu’on m’a dit. Quant au jeune Bran, manifestement, il n’a vécu tout cela que de très loin, et il ne nous est malheureusement pas d’un grand secours.

Morla demeura un moment silencieuse.

— Personne ne sait donc ce qui s’est réellement passé ? lui demanda-t-elle enfin.

— Tout ce que nous avons, nous le tenons de la bouche de Bran. Et même si Catrione revient un jour parmi nous il est possible qu’elle ne se souvienne de rien. Apparemment, elle ne se serait pas préparée suffisamment, comme ils ont coutume de le faire d’ordinaire, et elle n’avait pas de druide pour l’accompagner. Elle s’y serait rendue en compagnie d’un gaillard qu’elle aurait rencontré dans les parages, dans des circonstances pour le moins curieuses.

Il passa sa main dans sa chevelure grisonnante et Morla ressentit pour lui une vague de compassion sincère. Quel que soit l’homme qu’il était, il semblait en tout cas s’inquiéter sincèrement du sort de sa fille.

— J’espère qu’elle se remettra vite, lui dit-elle avec douceur.

— Morla, j'ai l'habitude de parler sans ambages, soupira-t-il, contrairement à votre mère, cela dit sans aucune animosité, et avec tout le respect que je lui dois, bien entendu. Le fait est que je n'ai pas sa vivacité d'esprit et encore moins ses talents rhétoriques. J'irai donc droit au but et vous livrerai le fond de ma pensée sans plus attendre. Ce que votre mère a projeté de...

— Je sais qu'elle veut que je vous épouse.

— C'est ce qu'elle vous a dit ?

— Elle n'a pas eu à le faire.

Un long silence s'installa entre eux. Fengus rentra la tête dans les épaules, pensif.

— J'imagine aisément ce que vous pensez de cette perspective.

Morla rougit malgré elle.

— Je sais que je suis assez vieux pour être votre père, mais ma dernière compagne de Beltane n'avait pas vingt ans, soyez donc rassurée, je saurai me montrer à la hauteur de mon devoir conjugal. La terre a besoin de nous, Morla, nous ne pouvons pas nous permettre de laisser ces étrangers s'emparer de Brynhiver. Votre mère, la Déesse me pardonne, a parfaitement raison à ce sujet. A nous deux, nous pouvons unir les vassaux sous notre bannière et ce serait certes une bonne chose. Je ne suis pas un mauvais bougre, Morla, je vous traiterai bien et il y aura toujours une place pour vous et pour votre frère sous mon toit.

Morla contempla un moment ses mains noueuses et calleuses. *Tu pourrais faire un effort pour te montrer un peu plus agréable. Il t'a tout de même sauvé la vie.*

— J... j'ai conscience de l'immense honneur que vous me faites, Fengus-Da, en me proposant de devenir votre épouse, tout comme j'ai conscience de mes responsabilités en tant qu'héritière de Meeve, cependant, je me contenterai de vous faire la même réponse que je viens de lui faire : laissez-moi le temps d'y réfléchir.

Fengus acquiesça.

— Très bien, Morla, mais Lughnasa approche et j'aimerais prendre femme à cette occasion. Quant à votre mère, je suis persuadé qu'elle aimerait beaucoup assister à ce mariage.

Il s'inclina de nouveau et s'éloigna d'un pas rapide et volontaire. C'était le genre d'homme habitué à parvenir à ses fins d'une manière ou d'une autre et, après vingt années passées à attendre le bon vouloir de Meeve, il voyait enfin une issue heureuse se présenter à lui. Morla n'avait nullement le sentiment d'être courtisée ; elle était acculée.

Elle fit de son mieux pour se reprendre et sortit du jardin en clopinant pour gagner le couloir où se trouvait la chambre de Lochlan.

Elle trouva Bride sur le seuil, qui veillait.

— Aucun changement, mon petit, j'en ai peur, pas pour le moment en tout cas, lui dit-elle avec un sourire plein de mansuétude, en avançant la question qu'elle lisait sur son visage.

Morla se glissa sans bruit dans la chambre où Lochlan gisait, allongé depuis des semaines, en proie à une forte fièvre, secoué de frissons, enfermé au plus profond de lui-même, hors de portée de qui que ce soit. Par deux fois les druidesses avaient tenté d'entrer en contact avec lui, et par deux fois elles avaient déclaré forfait. *Son corps n'est pas encore assez fort*, lui avaient-elles dit.

Insidieusement, lors des discussions qui avaient trait à son état, les *si* avaient commencé à remplacer peu à peu les *quand*. Le simple fait qu'il ait survécu si longtemps était en soi un petit miracle, et Morla savait que, parmi les druides, certains étaient persuadés qu'il n'attendait que Meeve pour entrer dans les Terres d'Été, le champion protégeant sa reine jusque dans la mort.

Seulement il n'est plus le champion de Meeve, songea-t-elle en s'affalant sur une chaise à son chevet. Elle se pencha vers lui et posa son menton sur sa main puissante, en contemplant son profil. Une douce brise entra par la fenêtre ouverte, faisant onduler les rideaux de lin blanc, agitant les mèches sur son front. Elle effleura le menton de Lochlan du revers de la main, éprouvant la rudesse de la barbe qui couvrait ses joues. Elle dessina le contour de ses lèvres avant d'y déposer un baiser. Que lui conseillerait-il de faire, s'il était conscient ? Lui suggérerait-il d'épouser Fengus ? Les unions de Beltane pouvaient être célébrées durant n'importe laquelle des quatre fêtes annuelles, même s'il était de tradition de le faire à Beltane. Peut-être pouvait-elle consentir une telle union, après tout. Une union de Beltane commençait à Lughnasa et ne durait qu'un an et un jour. Mais, s'il revenait à lui pour apprendre qu'elle avait épousé Fengus, que penserait-il alors ?

Il penserait que tu as fait ce qu'il fallait pour le pays, lui murmura une petite voix qui ressemblait à celle de sa mère. *Lorsque tu seras unie à la terre, tu comprendras.*

Les abeilles bourdonnaient au milieu des roses qui couraient sur le pourtour de la fenêtre, emplissant la pièce de leur parfum entêtant. Morla sentit ses genoux trembler. Peut-être y avait-il quelque enseignement à tirer de ce que sa mère essayait de lui dire ? Les visages émaciés de son peuple affamé lui revinrent à la mémoire. Un mariage, une alliance avec Fengus, d'où le pays ressortirait renforcé. Est-ce que cela ne valait pas la peine ?

Mais que deviendrait alors Lochlan ?

Toutes les femmes aiment Lochlan, et Lochlan aime toutes les femmes. De nouveau la voix de sa mère revint la harceler, presque aussi pénible que le souvenir de son marquage. Dix années, dix années et pas une fois il ne lui avait écrit, pas une fois il n'avait trouvé de prétexte pour monter la voir dans le Nord. Une union de Beltane n'était que temporaire, après tout. Un an et un jour, ce n'était pas une éternité, à bien y réfléchir. Elle prit une profonde inspiration et serra les poings. Puis elle déposa un baiser sur les lèvres de Lochlan.

— Je t'aime, Lochlan. Reviens à moi, si tu le peux. Si c'est au-delà de tes forces, il y a trois choses que tu dois conserver précieusement au fond de ton cœur.

Sa gorge se serra et des larmes roulèrent sur ses joues. Elle s'approcha un peu plus et embrassa sa joue, puis son oreille.

— La première est le souvenir des jours joyeux et des nuits paisibles, des jours paisibles et des nuits joyeuses. La deuxième est l'honneur, vierge de la souillure des mots et des actes, et...

Sa voix se brisa dans un sanglot.

— ... et la troisième, c'est tout cet amour que j'ai pour toi.

Elle déposa un autre baiser sur ses lèvres muettes avant de s'éloigner d'un pas incertain, le visage noyé de larmes. Elle quitta la chambre, et descendit le couloir, où on lui apprit que Meeve venait d'entrer dans les Terres d'Été.

Cwynn entendit les mouettes crier et sentit le sable poudreux sous sa joue. Il ouvrit les yeux et constata qu'il était allongé sur la plage qui se trouvait juste au pied de la forteresse de son grand-père. L'aube commençait à poindre et déjà les oiseaux se disputaient leur pitance parmi les laisses de mer où il était allongé. Ses haillons étaient détrempés, des coquillages étaient accrochés à ses cheveux, il était couvert de sable jusque sous chacun des ongles de ses dix doigts. Il se releva dans un sursaut de conscience.

Catrione ! songea-t-il soudain dans un accès de lucidité. *Et Bran, son frère, que lui était-il arrivé ?* Bran avait frôlé la mort de si près qu'il avait été étonné de voir Catrione parvenir à le faire bouger, même s'il était lui-même trop occupé à se battre contre le sylphe à ce moment-là pour savoir s'ils étaient réellement parvenus à s'enfuir. Il porta la main à son cou et constata avec soulagement que le disque d'or était toujours là où il avait le souvenir de l'avoir suspendu, juste avant d'entrer à TirNa'lugh.

— J'espère ne jamais retourner là-bas, murmura-t-il pour lui-même, tandis qu'une brise marine passait dans ses cheveux. Quoi qu'il en soit, il avait de nouveau ses deux mains, et il avait récupéré le disque. Il leva le regard vers la forteresse de son grand-père. Une fumée blanche s'échappait de la cheminée des cuisines et il constata alors qu'il était affamé. Son estomac lui semblait comme ratatiné et sa langue aussi racornie qu'un morceau de semelle.

Comment suis-je arrivé ici ? Il se rappelait seulement avoir grimpé les marches quatre à quatre pour franchir la porte. Il avait couru à travers bois avec une seule idée en tête : rentrer à la maison.

À LA MAISON. Il se souvint que ces mots avaient pris une dimension nouvelle dans son esprit à ce moment-là, et qu'il les avait sentis battre à l'intérieur de son crâne, comme les tambours gobelins.

La maison... la maison... la maison. Pas étonnant, finalement, qu'il se retrouve ici.

La marée avait dû le rabattre sur le rivage.

Il se sentait à peine capable de marcher, mais parvint néanmoins à se mettre debout. Chaque centimètre de son corps était douloureux. Il trébucha à plusieurs reprises, s'effondrant dans le sable poudreux. Catrione et Bran avaient gravi les marches juste avant lui, se remémora-t-il, s'efforçant de se souvenir de détails précis. Pourtant, il ne voyait aucun signe d'eux alentour, maintenant qu'il y réfléchissait. *Quel était le nom de ce Bosquet, déjà ?* Celui où il s'était retrouvé, celui où il avait tué cette... CETTE CHOSE ABOMINABLE ?

L'image de la créature surgit des tréfonds de ses souvenirs et s'imposa à lui avec violence, comme elle l'avait déjà fait avant que Catrione ne l'efface.

La chose inhumaine resurgit, comme réincarnée, étirant ses membres contre nature en sifflant, les yeux brillants de haine.

— Tu m'as tuée, cracha-t-elle en silence, maintenant c'est à mon tour de te tuer !

Cwynn s'effondra sur le sable dans un hurlement, se cachant le visage dans ses mains, noyé sous le rire dément de la créature. *Je suis en train de lui donner exactement ce qu'elle attend,* songea-t-il, et, dans un sursaut de volonté, il plongea ses bras dans le sable, les enfouissant jusqu'aux

épaules. Mais la créature continuait. Elle dansait et s'agitait dans son esprit. Cwynn, au bord de la folie, se contorsionnait dans le sable, ruant comme un taureau furieux, tandis qu'un soleil pâle naissait à l'horizon. Ses hurlements alertèrent les habitants de la forteresse et du village, et quelque part au-dessus de lui, il entendit des voix appeler. Il sentit des mains l'attraper et se porter à son secours. Il sentit qu'on le soulevait et qu'on le portait, qu'on le couchait dans un grand lit et qu'une main douce venait se poser sur son front tandis qu'une autre venait se poser sur son cœur. Il entendit Argael lui parler de très loin et prononcer son nom.

Il ne me laissera pas revenir vers toi, essaya-t-il de lui dire, encore et encore, mais la créature ne cessait de cracher son poison en hululant, plantant dans son esprit de minuscules aiguilles qui firent naître une forte fièvre. Il frissonnait et était pris de spasmes, et ses mains s'accrochaient aux entraves qui le maintenaient attaché au lit.

Il ne me laissera pas revenir. Et, sans relâche, il essaya de se libérer, luttant de toutes ses forces, de toute son âme, mais la chose était forte et retorse et semblait connaître des centaines de façons différentes d'infliger la douleur.

— Reviens, Cwynn, reviens-nous. Nous avons besoin de toi, Cwynn !

Une autre voix parvint à se frayer un chemin au travers de cette cacophonie, une voix claire et bienveillante.

— Je t'en prie, Cwynn, reviens vivre avec tes fils. Reviens vivre avec moi.

C'était la voix d'Ariene, qui lui parvenait à travers le mur de douleur dressé par la créature. Alors, pour la première fois depuis que la chose s'était emparée de son esprit, Cwynn prit conscience qu'il pouvait voir au travers d'elle, qu'elle n'était qu'une image.

— Je t'en supplie, Cwynn, reviens, nous avons besoin de toi, les garçons ont besoin de toi, ne pars pas pour les Terres d'Été, pas encore.

— Je ne veux pas partir pour les Terres d'Été.

Il ouvrit les yeux et plongea son regard au travers de la créature, dispersant les derniers lambeaux de l'apparition. Le visage d'Ariene apparut alors devant lui. Elle était à son chevet, dans la chambre de son grand-père, et lui était allongé sur des draps trempés de sueur, les membres attachés aux montants du lit. Une barbe d'au moins une semaine couvrait ses joues et il était nu, tout comme elle. En baissant le regard, il vit qu'un peu de semence lui couvrait le ventre. Ariene s'essuya la bouche et il comprit alors ce qu'elle venait de faire, comment elle avait réussi à le ramener. Il plongea son regard dans ses yeux bleus et se sentit envahi d'une paix comparable à celle qu'il ressentait quand il contemplait l'océan.

— Je veux rester ici, avec toi.

Catrione s'éveilla en sursaut, le visage tanné par le soleil. Elle essaya de soulever les paupières, mais un épais bandeau lui couvrait les yeux. *Je n'ai pourtant pas le souvenir de m'être blessée...* Elle se souvint alors de la goutte de brouet qui avait débordé du chaudron de la Sorcière. Elle poussa un profond soupir et huma la douce odeur de la lavande, du savon et du bois chauffé par le soleil. Elle se souvenait seulement d'être tombée dans les bras de son père et, maintenant, elle était allongée sur le dos, sans la moindre idée de l'endroit où elle pouvait se trouver.

— Catrione ? Vous êtes de nouveau avec nous, ma petite ?

C'était la voix de Bride, elle se trouvait au-dessus d'elle, un petit peu sur sa gauche. Catrione se tourna dans cette direction et constata qu'elle pouvait voir Bride, non pas physiquement, mais comme un tourbillon coloré, cerné de lumières scintillantes qui se détachaient sur un fond d'un noir profond. Elle balaya la pièce du regard et un frisson la parcourut. Elle se souvint de la façon dont elle avait perçu son environnement lorsqu'elle était à TirNa'lugh : un amas foisonnant de couleurs, un gigantesque jeu d'ombres et de lumières. Quel prix allait-elle devoir payer pour cette vision dont la Sorcière lui avait fait « don » ?

Catrione se redressa et tendit une main que son aînée saisit entre les siennes avec douceur et fermeté, d'une poigne à la fois rassurante et pleine de sollicitude.

— Bride ? murmura-t-elle d'une voix rauque, les mots se frayant difficilement un passage dans sa gorge asséchée.

— C'est bien vous, Bride ? Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Oui, c'est bien moi, Catrione, cela fait des semaines que vous êtes suspendue entre ici et l'autre monde, dans quelques jours, ce sera Lughnasa.

— La Mi-Eté est déjà passée ?

— Depuis des semaines, répondit-elle en tapotant doucement sa main. Tenez, buvez un peu d'eau.

Elle approcha le gobelet de ses lèvres et Catrione avala le liquide clair avec avidité.

— Et Bran ?

— Il va bien, ma petite. Il ne se souvient pas de grand-chose, mais il fait déjà tourner les frères en bourrique à leur poser toutes sortes de questions. Il s'est mis en tête de suivre Athair Emnoch dans tous ses déplacements et il le suit comme un petit chien. Non, ne vous faites pas de souci, il se remet et il est heureux que Meeve ait eu l'occasion de le revoir.

— Est-ce que mon père est encore ici ?

— Oh non, il est parti juste après les funérailles de Meeve.

— Meeve nous a quittés ?

Catrione fut comme assommée par la nouvelle. Pas étonnant que le monde lui semble si différent. Sa cécité n'expliquait pas tout, même les motifs colorés qui dansaient devant ses yeux avaient un aspect différent, dessinant une trame à laquelle manquait un élément fondamental. La

lumière de ce grand esprit s'était éteinte et son éclat avait rejoint les Terres d'Été. Le monde n'était désormais que l'ombre de ce qu'il avait été. Catrione savait que Meeve reviendrait tôt ou tard, quand le moment serait venu. Elle avait semé sa part de discorde et de chaos, il lui restait de nombreuses choses à apprendre avant de pouvoir revenir marcher parmi les hommes.

— Le poison a fini par l'emporter, malheureusement. Saviez-vous qu'elle avait été empoisonnée par son propre intendant ? Quand nous sommes enfin arrivés à son chevet, il ne restait plus grand-chose à faire. Et puis nous n'avions pas vraiment les coudées franches, ajouta Bride avec un petit rire triste.

— Les coudées franches ? Que voulez-vous dire ?

Il y eut un long silence, seulement meublé par les allées et venues agitées de Bride dans la chambre.

— Bride ? insista Catrione en se redressant et en la saisissant par le bras, avec la précision d'une personne valide.

Bride se figea et regarda Catrione d'un œil neuf.

— Maintenant que vous voilà enfin réveillée, sachez que votre père souhaite vous voir à Eaven Avellach d'ici Lughnasa. Si vous vous mettez en route sous huitaine, vous serez arrivée à temps pour le mariage.

— De quel mariage parlez-vous ? lui demanda Catrione, oubliant volontairement un instant le fil de leur discussion, ainsi que l'escomptait à l'évidence Bride. Fengus-Da se marie ?

— A dire vrai, il nourrissait même le fol espoir que vous seriez suffisamment remise pour célébrer son union. Ce sera à vous de décider si vous vous sentez...

— Qui épouse-t-il ? l'interrompt Catrione, la coupant dans son monologue.

— La fille de Meeve, quelle question ! La jumelle de Deirdre, lui répondit Bride, agenouillée au pied du lit, occupée à ranger une pile de linge propre dans un coffre. Elle s'appelle Morla, continua-t-elle. Elle a déjà été mariée, évidemment, et elle a un fils qui est encore dans sa famille d'adoption. Ce mariage est sûrement le fruit de la volonté de Meeve, à n'en pas douter.

— Et vous ne l'approuvez pas ?

Cette femme me cache quelque chose. Catrione discernait une minuscule silhouette hideuse, d'un vert glauque, qui ondulait au niveau de la gorge de son interlocutrice.

— On ne m'a pas demandé mon avis, répondit-elle simplement.

Ses couleurs s'agitèrent et s'illuminèrent un court instant, donnant à Catrione un aperçu de ses sentiments profonds. Puis le ballet coloré redevint opaque, les verts redevinrent presque noirs et les jaunes pâlirent en un brun terne.

— Vous devriez vous mettre en route, Catrione. La dernière fois que je l'ai vu, votre père était dévoré d'inquiétude à votre sujet.

— Que me cachez-vous, Bride ? lui demanda franchement Catrione, en s'asseyant, les mains ramenées autour de ses genoux. Je vois bien qu'il y a quelque chose que vous ne me dites pas.

Bride s'immobilisa, toujours à genoux. Catrione vit son dos se raidir et la vieille femme se tourna vers elle.

— Catrione..., commença-t-elle avant de marquer une pause, sa voix empreinte d'une gravité inédite. Catrione, j'ignore ce dont vous vous souvenez et j'ignore à quel point vous prenez la mesure de la situation, mais vos yeux... vos yeux ont disparu ! Il n'y a aucune chance que vous revoyiez de nouveau... Je ne veux pas paraître sans cœur, je... je ne veux pas vous donner de faux espoirs, c'est tout.

— Oh, Bride, s'exclama-t-elle dans un soupir, il ne s'agit pas de ça et vous le savez parfaitement.

Catrione s'approcha du bord du lit et tendit la main vers Bride.

— S'il vous plaît...

Une porte claqua un peu plus haut dans le couloir, et des voix de femmes retentirent. Bride se dirigea immédiatement vers la porte pour la refermer, puis elle revint au pied du lit et s'agenouilla près de Catrione. Elle lui prit la main et l'aida à se recoucher.

— Il s'agit de Niona. Ecoutez-moi attentivement, Catrione, nous n'avons pas beaucoup de temps. Tout a changé, les choses sont différentes aujourd'hui. Le décès de Meeve n'est pas seul en cause, il se trouve que la plupart des nôtres ont disparu. Les gobelins ont attaqué Ardagh la nuit même où la bataille a eu lieu ici, ou à peu près, et, à l'exception de quelques druides dispersés ici et là, de tout le royaume brynnois nous sommes le seul Bosquet qui ait survécu. Et c'est Niona qui est à sa tête. Oui, les choses sont différentes.

Elle serra la main de Catrione dans la sienne, comme pour imprimer ses paroles dans sa chair.

— Attendez, je vous en prie, il y a encore tant de choses que je veux vous demander ! Qu'est-il arrivé à Cwynn ?

— Il n'y a aucune trace de lui, Catrione. J'ai suggéré qu'on envoie quelqu'un jusqu'à Far Nearing, je crois que c'est de là qu'il venait, n'est-ce pas ? Mais Niona s'y est opposée.

— Pour quelle raison ? C'est tout de même le fils de Meeve.

— Oh, ma petite, si vous saviez seulement la moitié de ce qui se trame ici, soupira-t-elle en posant sa main sur l'épaule de Catrione. Croyez-moi, mon enfant. Vous feriez mieux de vous placer sous la protection de votre père aussitôt que possible. Niona a réformé tant de choses...

Bride s'interrompit en entendant des pas dans le couloir. Quelqu'un passa devant la porte de la chambre avant de s'éloigner.

— Qu'a-t-elle modifié au juste ?

Bride se leva du matelas humide en faisant craquer le lit. La lumière de sa silhouette balaya tout le spectre des nuances de gris sous les yeux de Catrione.

— Niona vous tient pour responsable, Catrione. Je pense que le mieux pour tout le monde serait que vous quittiez le Bosquet, maintenant que vous êtes revenue à vous.

— Que je parte ? Bride, vous ne comprenez donc pas ? J... je ne suis pas blessée et je ne suis pas infirme. Je peux voir, je veux dire... je vous vois et je vois la fenêtre.

— Buvez un peu d'eau, mon enfant, le temps que je vous rapporte un peu de bouillie. Buvez lentement, c'est mieux pour le bébé.

— Quel bébé ? s'exclama Catrione en se redressant brusquement.

— Celui que vous portez depuis bientôt deux mois, mon petit. Reposez-vous, à présent, je vais vous chercher quelque chose à manger.

Bride quitta la pièce et l'écho de ses pas diminua graduellement. Catrione retomba au creux de son oreiller, les draps serrés entre ses poings. Elle ignorait ce qui s'était passé à TirNa'lugh, mais la situation dans ce monde-ci ne semblait guère valoir mieux. La perspective que son père soit sur le point d'épouser une fille du même âge qu'elle lui donna la nausée, à moins que ce ne soit un des effets de sa grossesse, bien sûr. Elle posa la main sur son estomac, mais son ventre était plat. Elle sentit néanmoins un léger mouvement, c'était certes ténu, mais sans équivoque. *Cwynn, Cwynn est le père.*

Le marché qu'ils avaient tous deux passé avant de se rendre à TirNa'lugh lui revint à la mémoire et il lui fallait s'acquitter de sa promesse avant de rejoindre Fengus-Da. *Il aurait certainement fait un père formidable.* Comment savoir s'il n'avait pas lui aussi rejoint les Terres d'Été ? Elle parvenait à percevoir l'esprit de Deirdre, sombre et désespéré, tout comme celui de Meeve, éclatant d'or et de cuivre, et même celui de Bog, pur et transparent comme le cristal. Mais pas trace de Cwynn.

Elle savait qu'il lui faudrait encore un jour ou deux de convalescence et qu'elle serait alors suffisamment remise pour se mettre en route pour Far Nearing. Là-bas elle tiendrait sa promesse et s'assurerait de protéger efficacement le village. Elle n'en demeurait pas moins curieuse de connaître les changements que Niona avait pu apporter. Bride avait semblé si hésitante à les lui exposer. Elle avala le reste d'eau et fut soudain saisie d'un appétit dévorant. Son estomac grondait comme le tonnerre et elle se prit à espérer que Bride ne tarderait pas trop à lui ramener son repas.

Aidez-moi. La voix jaillit de nulle part, la prenant totalement au dépourvu, tandis qu'un scintillement à peine perceptible brillait à la limite de son champ de vision. Catrione se redressa vivement et s'assit sur le bord de son lit.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-elle à voix haute. Bride, Sora, Bride ?

Mais seul le bourdonnement des abeilles dans le massif de roses près de la fenêtre répondit à son appel.

Aidez-moi.

Catrione fit volte-face. Il lui sembla qu'à présent la voix venait de l'autre bout de la pièce, où il elle crut de nouveau apercevoir le léger scintillement. Elle s'avança en tendant l'oreille et heurta le coin d'une table.

— Qui est-là ?

Aidez-moi.

L'appel était à peine audible et semblait lui parvenir d'une grande distance, et cette fois il n'y eut pas de scintillement. Catrione avança prudemment. Ses mains glissèrent le long de la table, puis ses doigts rencontrèrent une chaise et elle atteignit enfin la fenêtre ouverte.

Aidez-moi.

Elle se retourna d'un geste et cogna son pied nu contre le pied de la chaise. La douleur remonta le long de sa jambe et elle étouffa un juron.

— Je ne peux pas vous aider si je ne sais pas où vous êtes !

Aidez-moi.

La situation commençait à l'exaspérer. Elle étendit ses sens à l'ensemble de la pièce, puis au couloir. Elle était dans l'herboristerie, cela ne faisait aucun doute, et même dans l'aile de la maternité, et il devait y avoir d'autres malades non loin. Mais ce n'était pas un appel à l'aide ordinaire, sinon d'autres qu'elle l'auraient entendu. Elle pouvait sans peine entendre quelqu'un chantonner dans la pièce voisine, ainsi que le raclement rapide d'un balai dans le couloir et le claquement d'un sécateur qui lui parvenait de l'extérieur. Il y avait à l'évidence plusieurs personnes susceptibles d'entendre cet appel. Elle sortit de la pièce en longeant les murs, tous les sens en éveil. Sa vision était saturée d'une mosaïque de nuances de gris, où apparaissaient çà et là des taches de lumière éblouissante.

Aidez-moi.

Catrione s'arrêta et tendit de nouveau l'oreille. Le contour des fenêtres et des portes lui apparaissait sous forme de lignes lumineuses très distinctes, et elle comprit avec effarement que le monde qu'elle percevait n'était que le négatif de la réalité. *Dévoilez-vous à moi*, songea Catrione, projetant cette pensée, lui donnant forme, dans l'univers en négatif auquel la Sorcière lui avait donné accès. Sur sa droite, l'une des portes fut brièvement saturée d'une explosion de lumières pâles qui la firent sursauter, avant de disparaître aussitôt. Elle sentit son cœur s'emballer et sentit un léger vertige la saisir.

Je suis enceinte, se raisonna-t-elle, *je suis enceinte et je suis aveugle, je n'aurais sans doute pas dû quitter mon lit.*

Aidez-moi.

La voix était plus forte, elle touchait au but. Elle passa la tête dans l'embrasement de la porte qui s'était mise à briller l'instant d'avant. Elle donnait sur une pièce au centre de laquelle elle vit le contour d'un homme allongé sur un lit étroit.

— Est-ce vous qui m'avez appelée à l'aide ? lui chuchota-t-elle.

Oui.

Catrione jeta un regard en arrière, mais le couloir était vide, même si elle ressentait des présences à proximité. Cette nouvelle perception la troublait profondément. C'était comme si, au-delà des trois dimensions traditionnelles, ses perceptions s'étendaient à une ou deux dimensions supplémentaires. Elle se rapprocha du lit, sans produire le moindre bruit, de ses pieds nus sur le dallage. Elle posa sa main sur son front, pour tenter de donner un sens au chaos qu'elle avait perçu quelques instants plus tôt. C'était comme se retrouver au même moment à TirNa'lugh et dans le monde des humains. Des images ondulaient autour d'elle, se contractant ou s'étirant à loisir, comme des gigantesques serpents.

Le chevalier, car il ne faisait aucun doute à ses yeux qu'il s'agissait d'un chevalier, était prisonnier des tréfonds de son propre esprit. Et, bien que n'importe quel druide eût été en mesure de le libérer de cette prison intime, on continuait à le traiter comme un malade ordinaire. Ça n'avait pas de sens. Le chevalier n'était manifestement pas dupe. Il savait exactement ce dont il avait besoin et il le réclamait à cor et à cri, il l'avait réclaté si fort qu'elle avait fini par entendre sa supplique. Est-ce que cela avait quoi que ce soit à voir avec le don que lui avait fait la Sorcière ? Comment savoir ? Ses souvenirs étaient si parcellaires...

AIDEZ-MOI.

Les images se modifièrent sensiblement, et se firent plus profondes. *Il veut me faire comprendre qu'il y a urgence. Il a besoin de moi, besoin de mon aide. Il ne doit pas comprendre pourquoi on l'abandonne ainsi, pourquoi personne ne vient l'aider, mais il sait exactement ce dont il a besoin pour être enfin libéré.*

Une sensation de déjà-vu la saisit.

— Que faites-vous, Catrione ?

La voix de Niona la prit complètement au dépourvu et elle sursauta, la gorge inexplicablement serrée dans un étau d'angoisse. Elle ne vit rien d'autre qu'un miroitement grisâtre dans l'embrasure.

— Niona ?

— Catrione, ce n'est pas votre chambre. Venez avec moi. Bride m'a informée que vous étiez revenue à vous.

Elle sentit qu'on la prenait par le bras et qu'on la ramenait avec fermeté vers le couloir, avant de la reconduire sans ménagement dans sa chambre.

— Niona, qu'est-ce qui se passe, quel est le problème ? lui demanda Catrione.

— Quel est le problème ? La jeune femme la repoussa en arrière et Catrione sentit ses genoux fléchir lorsqu'ils rencontrèrent le bord du lit. Elle fut forcée de s'asseoir et, en levant les yeux, s'étonna de ne rien voir de Niona qu'une ombre indistincte.

Elle a peur. Elle a peur et elle est sur la défensive. Soudainement, Catrione craignit pour sa propre sécurité, en voyant Niona ainsi dressée devant elle, menaçante, et occupant tout l'espace. Avait-elle l'intention de la tuer ?

— Vous restez à flotter dans une demi-inconscience pendant plus d'un quart de tour de sablier et vous osez me demander quel est le problème ! Bride ne vous a-t-elle donc rien dit ? Meeve est morte, Ardagh est détruit et les ossuaires débordent.

— Mais de quoi parlez-vous, Niona ? lui demanda Catrione, interloquée, en essuyant sur sa joue quelques postillons. Elle avait le sentiment tenace de s'être réveillée de l'autre côté du miroir, dans un monde qui ressemblait à celui qu'elle avait connu, mais qui différait par bien des points.

— Restez ici, Catrione, lui ordonna Niona en se dirigeant vers la porte de sa chambre, et n'approchez plus du chevalier. Je ne veux plus voir l'un de ces accouplements sacrilèges se reproduire, ils sont la cause de notre ruine et, à présent que je les ai interdits, j'entends que mes ordres soient respectés.

Elle claqua la porte derrière elle sans ajouter un mot et Catrione l'entendit la verrouiller de l'extérieur.

Voilà qu'elle me séquestre. L'espace de quelques instants, la réalité vacilla devant ses yeux, et elle dut serrer les poings pour s'empêcher de courir à la porte pour demander qu'on la libère. Oui, quelque chose la retint de laisser libre cours à sa colère et à sa frustration.

Quelques minutes s'écoulèrent et elle entendit que l'on déverrouillait la porte. Ce fut Baeve et non Bride qui pénétra dans la pièce, cette fois, apportant avec elle un plateau d'où s'élevait une

fumée blanche. Il y avait autre chose sur le plateau, comme un morceau de tissu qui avait un je-ne-sais-quoi de l'Outremonde. Baeve referma la porte derrière elle, posa le plateau sur une petite table près du lit et prit Catrione dans ses bras avec chaleur.

— Oh, mon petit ! ne cessait-elle de murmurer, mon petit, la Déesse soit louée, vous êtes revenue.

— Oui, mais plus rien ne m'est familier ici, Baeve. Qu'arrive-t-il à Niona ?

— La peur la dévore lentement, c'est la meilleure façon de décrire ce qui se passe. A dire vrai, Catrione, les choses ont... les choses ont changé. Les khouri-keen ont disparu, il n'y a plus de gobelins et c'est un maigre réconfort de voir que plus aucun arbre ne porte de signe de flétrissure. Oui, le pays se meurt, tout le monde s'en rend bien compte, les gens sont déboussolés. Depuis la mort de Meeve, par six fois des prétendants se sont estimés dignes de la Haute Couronne...

— Et Niona me tient pour responsable de cela ?

Le silence de Baeve fut plus éloquent que toutes les réponses.

— Nous autres, Bride, Sora et moi-même, pensons que vous devez rejoindre Eaven Avellach. Vous ne serez jamais en paix en demeurant ici. Alors que là-bas... Votre père est ce qu'il est, mais une chose est sûre, il vous aime et il ne permettra jamais qu'il vous arrive quelque chose, à vous ou à votre enfant.

— Vous pensez Niona capable de menacer la vie de mon enfant ? lui demanda Catrione, interloquée, en protégeant instinctivement son ventre de ses deux mains.

De nouveau, Baeve hésita à répondre.

— En réalité, elle vous tient pour responsable de n'être pas intervenue plus tôt au sujet de l'enfant de Deirdre. Elle pense que vous avez dévoyé vos talents de druide pour vous livrer à la sorcellerie et à des rituels sacrilèges. Je vous ai préparé moi-même cette décoction. Je vous recommande de ne rien manger qui ne vienne de moi.

— M... mais, Baeve, j'ai vu des choses ! s'exclama-t-elle en lui secouant le bras, et j'ai fait certaines choses. Je ne suis pas réellement aveugle, Baeve, je sais que mes yeux ont disparu, mais j'ai acquis une autre sorte de vision. Je peux vous voir, je vous assure, j...

— Chut, ne dites plus un mot, Catrione ! l'interrompit Baeve en posant un doigt sur ses lèvres, je ne doute pas de ce que vous me dites, je sais que vous me voyez, mais je sais aussi comment Niona réagirait si elle apprenait la nouvelle. Elle déformerait les faits et ce serait pour elle une preuve supplémentaire de votre dérive. Bride, Sora et moi-même ne sommes sans doute que de simples herboristes, nous n'avons pas notre mot à dire, mais nous ne désespérons pas de voir arriver d'autres druides afin qu'elle sorte de son dogmatisme.

Baeve poussa un profond soupir.

— Et puis, il y a ce pauvre chevalier, dans la pièce à côté. Niona refuse qu'on l'approche, elle a donné des ordres stricts.

— Pourquoi ne pas défier son autorité ?

— C'est précisément ce que je fais en vous envoyant chez votre père.

— Et ce jeune chevalier, que va-t-il lui arriver ? Vous n'allez tout de même pas le laisser... Je

l'ai entendu, Baeve. Si je suis allée jusqu'à sa chambre, c'est parce que j'ai entendu ses appels.

— Pourtant personne n'a jamais rien entendu.

— Je vous l'ai dit, j'ai changé. Vous savez que j'ai raison, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas l'entendre, sans doute, mais vous savez que je ne vous mens pas. Je vous en prie, je comprends que vous refusiez de vous dresser face à Niona, mais je vous conjure au moins de ne pas verrouiller la porte en repartant. C'est inhumain de laisser un homme souffrir à ce point.

Il y eut un long silence, rompu seulement par quelques soupirs d'hésitation et par le froissement du tissu de sa robe entre les doigts de Baeve.

— Buvez cette décoction, dit-elle enfin en s'éclaircissant la voix, et préparez vos affaires, je ne verrouillerai pas la porte.

— Salut, Catrione !

Elle s'était assise sur le montant de la fenêtre, bercée par le bourdonnement des abeilles dans les massifs de fleurs, et la voix de Bran la prit complètement par surprise.

— Je suis content de te voir remise.

Elle entendit la serrure jouer dans le montant de la porte, et elle sentit l'air déplacé par ses mouvements. Il vint s'asseoir près d'elle ; il sentait la sueur.

— Je suis désolé pour tes yeux.

— C'est gentil, Bran, mais je vois, tu sais, lui répondit-elle en se tournant dans sa direction.

La silhouette du jeune homme luisait dans des nuances de rose et de pourpre.

— Je ne vois pas de la même façon que toi, mais je ne suis pas aveugle.

Le jeune homme s'éclaircit la gorge pour se donner une contenance.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-elle aussitôt.

— C'est au sujet de Lochlan, il a besoin d'aide et...

— Ne t'en fais pas, Bran, murmura-t-elle d'un ton apaisant.

Elle posa doucement sa main sur son épaule et lui adressa un grand sourire.

— Moi aussi, je l'entends, tu sais, et je compte l'aider, cette nuit même.

— L'autre femme, tu sais l'autre Cailleach, elle a déjà essayé de le ramener plusieurs fois, mais il n'était pas encore prêt, et ça n'a pas m...

— Vraiment ?

Catrione haussa un sourcil étonné. Sans doute Niona avait-elle essayé de sauver Lochlan pour servir son intérêt personnel. Peut-être son échec expliquait-il pourquoi elle jugeait désormais les rites sacrés inefficaces.

— Voilà qui est intéressant, mais comment as-tu appris ça ?

— Il me rend visite et il me raconte des choses. Je suis allé voir un des frères pour tout lui

expliquer, mais il n'a rien fait pour Lochlan. Je le sais, c'est aussi Lochlan qui me l'a dit.

Catrione lui tapota doucement la main en méditant sur ce qu'elle venait d'apprendre.

— Peut-être que tu devrais m'accompagner, peut-être que tu devrais partir avec nous, Bran.

— Que je vous accompagne ? Vous et Lochlan ? Mais pour aller où ?

— Si je me fie à ce que je ressens, je pense que Lochlan voudra rejoindre Allovale. Seulement j'ai un engagement à tenir avant cela, un serment druidique. Voudrais-tu m'accompagner ? Je pense que c'est l'affaire de trois ou quatre jours, ensuite, nous irons tout droit à Allovale.

— De quel serment s'agit-il ?

— Il y a un petit village et, dans ce village, il y a deux garçonnets qui n'ont plus de père. J'ai promis de veiller sur eux et j'ai l'intention de tenir parole.

— Bien sûr que je viens ! répondit-il immédiatement, de toute façon, je n'ai pas envie de rester ici. Ils me forcent à apprendre le métier de forgeron et je déteste ça.

— Tout druide se doit de connaître cet art, pourtant, lui rétorqua Catrione, mais je pense que tu as raison, il vaut mieux ne pas rester ici, quelque chose me dit que notre approche du druidisme n'a pas sa place entre ces murs.

— Où est-ce que je vous retrouve ? Ici ?

Elle faillit lui dire de la rejoindre à l'écurie, mais se ravisa.

— Non, tu me trouveras dans la chambre de Lochlan. Dès que je l'aurais ramené, il sera probablement très faible et j'aurai besoin de ton aide pour le faire sortir. C'est d'accord ?

— C'est d'accord.

Il se leva et déposa un baiser maladroit sur sa joue.

— Merci. Je vous suis très reconnaissant de m'avoir sauvé la vie, Cailleach, ainsi que ma mère.

— Tu peux réellement voir ta mère, Bran ?

— Ça arrive de temps à autre, mais je l'entends, surtout. Elle n'arrête pas de me dire de faire des choses qui me déplaisent. Elle me harcèle et je dois parfois lui demander de sortir de ma tête. C'est ce que Morla me disait, souvent, elle me demandait de sortir de sa tête et je ne voyais pas de quoi elle parlait, à l'époque.

— Et maintenant tu comprends ? lui demanda Catrione avec un sourire plein de tendresse.

Il fera un grand druide lorsqu'il aura appris à se discipliner. J'étais comme lui à son âge, mais je n'avais pas son talent. Peut-être ferais-je une meilleure druidesse aujourd'hui, qui sait ?

— Oui, maintenant je comprends.

Elle l'entendit traverser la pièce.

— Comment sauras-tu à quelle heure tu dois me retrouver là-bas ? lui demanda-t-elle avec malice alors qu'il sortait de la chambre.

— Lochlan me dit qu'il me fera signe le moment venu et que je saurai de toute manière à quel moment agir.

— Comment ça ?

— Il dit qu'à ce moment-là je ne l'entendrai plus aussi bien.

Bran la laissa seule, quittant la pièce dans un embrasement couleur émeraude qui la fit sourire sans raison.

Elle n'avait pas besoin de la bénédiction du chevalier pour passer à l'action, elle avait son accord tacite, mais elle marqua malgré tout un temps d'arrêt. Il reposait sur son lit, baigné de la lumière de la lune, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux clos, la bouche immobile. Seul le rythme lent de sa respiration et l'érection qui déformait les draps laissaient penser qu'il n'était pas à l'article de la mort ni plongé dans un profond sommeil.

Catrione percevait les draps comme un voile translucide, et le corps de Lochlan comme une flamme rouge sombre. Elle sentit une douce chaleur envahir son entrejambe. *Si je n'étais pas déjà enceinte, je crois que je pourrais facilement concevoir un enfant cette nuit même. Après tout, n'est-ce pas déjà ce qui s'est produit avec Cwynn ? Toute cette énergie ne doit-elle pas finir quelque part ?*

En proie à un léger vertige, elle s'approcha du lit et ôta le drap qui recouvrait le corps nu de Lochlan. *Voilà ce que voit la Sorcière quand elle rejoint Herne, son amant. Un magnifique entrelacs de couleurs et de lignes éblouissantes.* Le trouble commençait à la gagner et le désir croissant qu'elle ressentait lui faisait les jambes en coton. Elle retira sa tunique et allongea les bras de Lochlan de chaque côté de son corps. Elle sentit alors un premier frémissement. Il serra légèrement les doigts et laissa échapper un petit soupir.

— Lochlan, me laisserez-vous vous aider ? murmura-t-elle à son oreille.

Les hanches du chevalier se décollèrent du matelas et l'extrémité de sa verge vint se perdre dans les replis accueillants du sexe de Catrione. Elle entama un lent mouvement de va-et-vient, en laissant échapper un grognement de plaisir. Elle le prit au plus profond d'elle, l'attirant peu à peu hors du néant grisâtre qui était devenu son quotidien.

Une pleine lune orangée se détachait sur les tours d'Eaven Avellach. Morla laissa courir sa main sur le montant en pierre de la fenêtre, en laissant échapper un soupir.

— Je ne peux pas vous épouser, Fengus-Da, même pour un an et un jour.

Non, non, ça ne va pas ! « Même pour un an et un jour », ce n'est pas une formule assez percutante. Même « je ne peux pas », ce n'est pas assez fort.

— Je refuse de vous épouser, Fengus-Da, répéta-t-elle à voix haute, je refuse !

Si Morla avait appris une chose durant son court séjour à Eaven Avellach, c'était que Fengus savait profiter du moindre signe de faiblesse chez ses adversaires, pour leur porter une estocade fatale, et elle était prête à parier qu'il n'accueillerait pas sa décision avec le sourire.

On avait commencé les préparatifs pour la cérémonie et il avait certainement déjà fait abattre tout un troupeau pour l'occasion. Qui pouvait l'en blâmer ? Après tout, il recevrait bientôt quelques vaches bien grasses de Mochmorna. Chaque jour des chevaliers affluaient d'un peu partout, répondant à son souhait d'organiser un tournoi à l'issue duquel le gagnant serait couronné roi de la saison. Fengus avait d'ailleurs émis, sans grande finesse, l'idée que Morla pourrait célébrer Lughnasa en officiant en tant que reine de la saison, suggestion à laquelle elle n'avait su que répondre.

Elle devait garder à l'esprit que c'était un mariage, le sien, pourtant elle le vivait davantage comme un deuil.

Le décès de Meeve lui avait fourni un prétexte pour décaler la date de la cérémonie, mais la mère de Fengus, Fearne, à l'œil acéré, semblait se douter que tout cela cachait autre chose.

Elle avait coutume de fixer Morla de ses petits yeux noirs qui lui rappelaient les vautours qui étaient venus se percher sur les arbres autour du havre druidique, lorsqu'ils avaient réuni les corps ramenés du champ de bataille. Elle avait le crâne glabre et son nez pointait vers son menton en galoche.

Chaque jour qui passait voyait Fengus arpenter le chemin de ronde dans l'attente de nouvelles de sa fille, et chaque jour la déception était au rendez-vous. Quant à Morla, c'était des nouvelles du Bosquet qu'elle attendait avec fébrilité, des nouvelles de Lochlan, ou des nouvelles de Bran.

Elle laissa son regard courir sur les sommets autour d'Eaven Avellach et ressentit avec plus d'acuité que jamais qu'ici plus qu'ailleurs encore elle n'était qu'une prisonnière. Mais elle avait donné sa parole. Un an et un jour. C'était un sacrifice qu'elle devait consentir, et puis un an et un jour ce n'était pas si long, après tout. Pourtant, rien que l'idée des mains de Fengus parcourant son corps lui levait le cœur. Elle l'imaginait pressant son entrejambe contre sa cuisse et son souffle s'accéléra. *Je n'y arriverai jamais*, songea-t-elle en contemplant la pleine lune. *Comment puis-je me donner corps et âme à un homme pour qui je n'éprouve rien ? Même si c'est le destin du pays qui est en jeu.* Elle avait déjà consenti ce sacrifice une fois, et même si la vie avec Fionn n'avait pas été si désagréable elle se languissait d'une véritable histoire d'amour, elle voulait retrouver cette passion, continuer de tisser ce lien puissant qu'ils avaient partagé, même de façon fugace, avec Lochlan. Elle souleva les épaules avec lassitude et leva de nouveau les yeux vers la

lune.

— Je ne peux pas vous épouser, Fengus-Da, c'est tout bonnement impossible.

— Me ferez-vous au moins la grâce de descendre dîner en ma compagnie ?

Elle sentit ses jambes se dérober sous elle, saisie par la surprise. Elle se retourna pour faire face à Fengus qui venait de pénétrer dans le boudoir de Morla.

— Fengus, ce n'est pas... je ne voulais pas... je veux dire je voulais..., bredouilla-t-elle.

Il l'interrompit d'un geste de la main.

— Si vous n'êtes pas heureuse ici, Morla, vous êtes libre de partir. Si c'est ainsi que vous le vivez, il n'y a pas à discuter plus longtemps.

Ses paroles semblaient mesurées et raisonnables, mais il les prononça d'une bouche pincée et elle vit le sang battre à ses tempes. Morla déglutit avec difficulté.

Il pourrait facilement me pousser en arrière, par-dessus le parapet du balcon, songea-t-elle, et le temps d'un battement de cœur elle crut qu'il allait réellement le faire.

— Je n'ai jamais souhaité vous retenir ici contre votre gré. Si vous souhaitez me quitter, vous pouvez partir dès demain matin, ajouta-t-il en serrant les poings.

Morla sentit ses épaules se contracter sous la tension presque palpable.

— Soyez assez aimable de m'attendre quelques instants, et je vous accompagnerai en bas.

— Je vous remercie.

Il tourna les talons et referma la porte derrière lui avec douceur. Une douceur exagérée.

Morla considéra son reflet dans le miroir, le cœur battant. Les paroles de sa mère lui revinrent à la mémoire. *Tu pourrais aller loin si tu apprenais à te montrer plus agréable*. Manifestement, elle n'avait pas retenu la leçon.

Elle doutait fort que Fengus soit réellement disposé à la laisser quitter son domaine à l'aube aussi facilement. Il avait fait cette promesse sans aucun témoin, elle n'avait donc aucune valeur. Si jamais elle disparaissait dans un regrettable accident, Fengus serait parfaitement en droit de se proclamer roi de l'ensemble des territoires de Mochmorna et de Dalraida. Son frère Cwynn ne s'était pas manifesté, Deirdre était morte et Bran était devenu druide. Si elle mourait, il invoquerait son droit de futur époux, regretterait publiquement cette perte tragique et serait en droit de réclamer une compensation pour apaiser son chagrin et, à part peut-être Cwynn, il n'y aurait personne de l'entourage proche de Meeve pour l'en empêcher. Toutes ses pensées convergeaient dans la même direction et la panique commença à la gagner. L'évidence était là : elle était seule, aussi désespérément seule que dans cet abominable camp.

Allons, tu es ridicule. Fengus est juste un peu contrarié. Il n'aura simplement pas aimé la façon dont il a découvert le pot aux roses, voilà tout. Il n'est pas assez fou pour me retenir prisonnière ou pour essayer de me « suicider », et puis tout le monde sait que je suis ici... même s'ils ignorent que je n'ai jamais envisagé de mettre fin à mes jours. Elle fit de son mieux pour arranger ce qui lui restait de cheveux, couvrit son crâne d'un voile et défroissa sa tunique. Les vêtements de voyage qu'elle avait portés jusqu'ici avaient disparu. D'après Fengus, les servantes de sa mère les avaient pris pour lui confectionner une garde-robe à sa taille, mais la seule garde-

robe que Fearne avait consenti à lui faire porter était composée d'austères robes comme en portaient les vieilles femmes, et des longues tuniques que l'on portait d'ordinaire par-dessus.

On toussa dans l'antichambre et elle sortit de sa rêverie. Elle vérifia une dernière fois son apparence, se pinça les joues pour y faire monter un peu de couleur et alla rejoindre Fengus qui l'attendait près de l'âtre froid, occupé à vérifier l'état du conduit de la cheminée.

— On dirait qu'il y a un nid d'oiseau là-dedans. Il faudra s'occuper de ça avant le printemps.

Il se releva en époussetant la suie de ses mains qu'il essuya ensuite sur ses cuisses, avant de la laisser le précéder.

— Je vous en prie, madame.

— Fengus... je suis désolée. Je tiens à vous présenter mes excuses, je n'ai jamais voulu vous faire de...

— C'est inutile, madame.

— Je pense que c'est capital, au contraire. Ne croyez pas que je ne vous sois pas reconnaissante, c'est juste que...

— Vous êtes toujours amoureuse de ce chevalier, celui qui est décédé, termina-t-il à sa place en haussant les épaules dans un geste d'impuissance. Je comprends, vous savez. Je le savais, bien avant que nous ne quittions le Bosquet, mais j'imagine que j'espérais...

Fengus baissa le regard avec mélancolie.

— Je pensais que vous comprendriez que notre mariage était davantage un symbole qu'une simple union entre deux êtres. Mais soit, si cela ne doit pas se faire, qu'il en soit ainsi, soupira-t-il. Ne faisons pas attendre nos invités, voulez-vous, lui demanda-t-il, en lui faisant de nouveau signe de le précéder. Demain, avant votre départ, nous devons trouver une explication officielle à ce changement de programme, mais pour l'heure...

Il lui adressa un sourire de façade et s'effaça pour la laisser franchir la porte, l'accompagnant en glissant galamment sa main dans son dos... sa main couverte de suie qui laissa une trace noire sur le tissu clair.

— Oh, mon Dieu, voyez-vous cela, quel maladroit je fais ! Je suis désolé, madame. Souhaitez-vous vous changer ?

Elle ouvrit la bouche, mais resta interdite, la main sur le chambranle de la porte, se demandant dans quelle mesure sa maladresse n'était pas calculée, quand un jeune garçon à la voix haut perchée cria de la cour en contrebas.

— Fengus-Da, Fengus-Da ! Tully est de retour, Tully est revenu du Bosquet !

Fengus sembla littéralement voler jusqu'en bas des marches et Morla le suivit lentement.

C'est peut-être une chance inattendue qui se présente là sous les traits de Tully. Il va certainement accaparer l'attention de Fengus ce soir, suffisamment peut-être pour me permettre de quitter discrètement l'enceinte quand ils seront tous fin souls.

Mais à sa grande surprise elle trouva Fengus au pied de l'escalier, les mains serrées autour de la gorge de Tully, ses chevaliers s'échinant à libérer le vieil homme de la poigne du maître des lieux.

— Comment ça, elle a disparu ! Comment peut-elle avoir disparu ? Comment avez-vous pu la laisser filer ?

— Nous ne l'avons pas laissée filer, chef, répondit Tully, hors d'haleine.

Morla eut pitié du pauvre homme qui avait dévoué son existence entière à Fengus et à sa fille. Elle se souvint l'avoir vu patrouiller aux abords de sa chambre, lui apporter des fleurs fraîches chaque jour pour égayer sa table de chevet.

— Vous ne pouvez pas comprendre ce qui s'est passé, pas plus que je ne saurais l'expliquer d'ailleurs, mais tous les gars pourront en témoigner, vous n'avez qu'à leur poser la question.

— Mais de quoi parlez-vous, bon sang ? s'exclama-t-il en se dégageant de la prise des quatre hommes qui le tenaient, ne me dites pas que vous êtes tombés dans une embuscade !

La salle commençait à se remplir de convives, attirés par les cris. Morla parvint à s'éloigner de l'escalier et profita de ce que deux servantes entraient dans les cuisines pour s'y glisser à leur suite.

— N... non, répondit Tully, sans dissimuler sa surprise.

Le vieil homme balaya la pièce bondée du regard.

— Vous tenez vraiment à ce qu'on en parle ici ?

— Réponds à ma question ! hurla Fengus, les veines battant à ses tempes et les joues écarlates, c'est ma fille que tu as perdue !

— J'en suis incapable, chef, je n'ai aucune réponse à vous fournir.

Fengus se rua sur Tully avec un hurlement de rage. Il le précipita au sol en le rouant de coups et six chevaliers se jetèrent sur lui pour tenter de le maîtriser.

Pendant le pugilat, une petite voix murmura quelques mots à l'oreille de Morla.

— Quel vieux fanfaron. Tu es bien sûre de vouloir l'épouser ?

Morla se retourna vivement, mais à l'exception des deux servantes qui venaient de sortir la pièce était vide. La foule qui avait convergé en direction des combattants était majoritairement composée d'hommes, qui avaient fait cercle autour de Tully et de Fengus.

Quelque chose ou quelqu'un la bouscula.

— A moins que ce ne soit une promesse faite à Meeve sur son lit de mort ?

Le voile qui lui couvrait la tête glissa au sol, comme si on le lui avait arraché, libérant ses courtes boucles brunes et soyeuses.

— J'aime tes cheveux, murmura la même voix.

Et pourtant elle était seule. Elle ramassa son voile et remonta l'escalier quatre à quatre, persuadée d'entendre des semelles battre les marches sur ses talons. Elle jeta des regards en arrière, par-dessus chacune de ses épaules, en pure perte.

Elle se précipita dans sa chambre et s'apprêtait à claquer la porte derrière elle quand une main puissante la saisit au vol et qu'une botte se glissa entre le battant et le chambranle, l'empêchant de se refermer. Elle étouffa un cri et saisit le couteau de cuisine qu'elle portait à la taille avant de se retourner prudemment vers la porte qui, contre toute attente, et en dépit de toute logique, s'ouvrit

sur Lochlan.

Il claqua la porte derrière lui et fit coulisser le verrou. Ils se regardèrent un long moment et, dans un même élan, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Les bras de Lochlan se refermèrent autour d'elle et Morla enserra sa nuque dans ses mains, laissant sa tête se blottir contre son torse puissant si naturellement qu'il semblait avoir été sculpté pour elle. Elle sentit ses yeux s'emplir de larmes tandis qu'une joie irrationnelle la submergeait, et c'est vers un visage inondé de longues rigoles salées que Lochlan se pencha pour y déposer un baiser.

— Je te croyais mourant, lâcha-t-elle dans un sanglot.

Il chassa les larmes du visage de Morla d'un doux geste de la main.

— C'est la fille de Fergus, Catrione, la druidesse, qui m'a sauvé, murmura-t-il, les yeux brillants d'émotion, les autres étaient décidés à me laisser pourrir sur place. J'ignore pourquoi, mais je suppose que Fergus les a payés pour cela. Je ne pouvais pas te laisser épouser cet homme, ajouta-t-il, en se rapprochant un peu plus d'elle, pas si je pouvais m'y opposer.

Elle l'interrompit et plaqua avec fougue son visage contre le sien. Leur baiser sembla durer une éternité puis ils se séparèrent enfin.

— Est-ce que je dois en conclure que tu ne tiens pas à épouser Fergus, finalement ? plaisanta-t-il.

— Tu sais très bien que je ne veux pas l'épouser, mais tout à l'heure, je... non, j'ai été stupide.

Elle relata à Lochlan ce qui s'était passé avec Fergus et le chemin qu'avaient emprunté ses pensées.

— Comment a-t-il pris la nouvelle ? lui demanda Lochlan avec inquiétude.

— Mieux que je ne l'aurais cru.

— Hum. C'est mauvais signe.

— Comment ça ?

— Pourquoi crois-tu que Meeve a toujours refusé de l'épouser ?

Il se dirigea vers la porte, l'entrouvrit et jeta un œil furtif à l'extérieur avant de revenir vers elle.

— Ecoute, Morla, nous avons peut-être une occasion de nous glisser à l'extérieur à l'insu de tous. Est-ce que tu es prête à me suivre ?

— Mais co... comment ferons-nous ? Tu comptes simplement franchir la grande porte, comme ça ?

— C'est une option. Nous pourrions aussi utiliser cette cape, Catrione a eu la générosité de me la prêter.

— De quelle cape parles-tu ? Celle que tu as sur le dos ?

— Celle-là même. Quand on progresse parmi les ombres, elle acquiert certaines propriétés

— Vraiment ? Quel genre de propriétés ?

Elle fit quelques pas dans sa direction, saisie par le besoin impérieux de le toucher, de sentir sa peau sous ses doigts et de respirer son odeur.

En bas, les hurlements de Fengus atteignaient leur paroxysme et Lochlan se rapprocha d'elle.

— Cette cape est magique, je l'ai utilisée pour pénétrer ici sans être vu. C'est Deirdre qui l'a fabriquée et Catrione pense qu'elle te revient, au moins le temps de quitter Eaven Avellach, en tout cas.

— Tu penses que Fengus refusera de me laisser partir ?

— Ma douce Morla, nous allons devoir travailler sur cette capacité que tu as à ignorer la triste réalité. Au vu de la situation, je pense que Fengus n'hésiterait pas à te garder prisonnière. Toute la journée, pendant que j'étais caché, je n'ai entendu parler que du mariage. C'est son honneur qui est en jeu, Morla, ainsi que la perspective de s'emparer de la Haute Couronne, maintenant que Meeve n'est plus là. Votre mariage n'est qu'un élément d'un plan plus vaste.

Il caressa son menton du bout du doigt et plongea son regard dans le sien.

— Mais maintenant que Meeve n'est plus là, répéta-t-elle, je n'ai pas l'intention d'épouser qui que ce soit d'autre que toi.

Elle l'enlaça et le serra contre lui de toutes ses forces, comme pour s'assurer qu'il était bien réel.

— Mais cela implique que tu puisses réellement nous faire sortir d'ici.

Il pouffa légèrement et la tint serrée contre lui le temps d'un battement de cœur, puis il passa la cape autour de ses épaules et en enveloppa Morla dans le même mouvement.

— Le choix est entre vos mains, madame. Si nous arrivons à nous échapper, nous commencerons par nous marier, dit-il, en jetant un regard en direction du couloir, après quoi nous ferons de notre mieux pour empêcher la guerre.

Le jour commençait à décliner et la lumière dorée resplendissait de tous ses feux, avec une incandescence comparable à la majesté de Faërie. Les cheveux collés par le sel, Catrione sut aux cris des oiseaux de mer qu'elle avait enfin atteint Far Nearing.

— Je crois que nous y sommes, Catrione ! cria Bran pour couvrir les cris des oiseaux, tu sens l'odeur de la mer ?

Catrione sourit en éperonnant doucement sa monture. Quand viendrait son heure dernière, Catrione se sentirait certainement coupable de ce que son père devait faire subir au pauvre Tully, mais elle avait fait une promesse à Cwynn, et il avait donné sa vie pour sauver la sienne. Elle comptait bien s'assurer que les biens de son grand-père étaient à l'abri, et que ses deux fils, ainsi que tous ceux qui se souvenaient de lui, étaient en sécurité et ne manquaient de rien. C'était bien le moins qu'elle pouvait faire. Ensuite...

Ensuite, sans doute devrait-elle retourner à Eaven Avellach et s'efforcer de consolider la paix entre son père et les autres chefs de clans. Fengus ne rêvait que de devenir Haut Roi et il estimait sans doute que ses hauts faits passés le désignaient naturellement comme le digne et légitime successeur de Meeve. Il n'en restait pas moins qu'il avait le sang chaud et que, lorsque Morla refuserait de l'épouser, il le prendrait comme un épouvantable affront, si tant est que Lochlan

arrive à temps pour empêcher leur union... Tout le pays ne parlait que du grand tournoi qu'il avait organisé pour l'occasion.

Une centaine de combattants enragés y étaient attendus, galvanisés par la perspective du festin prévu et de l'or qui reviendrait aux vainqueurs. Il n'était pas difficile d'imaginer avec quelle facilité Fengus pouvait en un clin d'œil transformer cette troupe disparate en un formidable outil de destruction qui arpenterait le pays sous ses ordres, au moment des récoltes. Ce n'était pas pour rien que l'automne était surnommé la saison de la guerre.

Mais, pour l'heure, l'air doux de l'été caressait son visage et Bran exultait en chevauchant à travers la lande. La brise était chargée de sel et d'odeurs de poisson, et les mouettes poussaient leurs cris stridents au-dessus des vagues qui venaient inlassablement mourir sur le rivage. Sur les plages en contrebas, Catrione apercevait les taches claires des enfants jouant à creuser des sillons dans le sable, et les points plus sombres et aux couleurs fluctuantes des femmes du village. Elles étaient assises au milieu des entrelacs complexes formés par les filets de pêche dont elles réparaient les accrocs en se racontant des histoires.

Catrione sentit le regard de ces femmes se poser sur eux, tandis qu'ils passaient sur la route, certaines protégeant leurs enfants dans leur giron. Elle avait demandé après les enfants de Cwynn MaMeeve, mais n'avait récolté que des regards interrogatifs. Elle avait dû faire un effort de mémoire pour se souvenir du prénom de son père, mais là encore elle avait fait chou blanc. Les gens avaient froncé les sourcils, s'étaient gratté la tête, jusqu'à ce qu'enfin une vieille femme ne lui fasse un signe de la tête en crachant par terre.

— Ell' veut parler du fils d'Cermmus, çui qui vit là-haut, avait-elle dit avant de se lever de sa chaise pour lui montrer le chemin.

— Vous continuez par là jusqu'aux portes et vous demandez après Argael, la sage-femme. Elle, elle pourra vous renseigner.

Catrione déposa une bénédiction druidique sur leurs fronts avant de se diriger vers les portes, consciente qu'ils ne la quittaient pas des yeux. Sa monture avançait dans l'air frais du matin et elle sentit son cœur s'emballer dans sa poitrine. *Comment vont-ils m'accueillir ? D'après ce que m'a dit Cwynn, et si j'en juge par sa façon de réagir et son ignorance du sujet, les gens d'ici n'ont pas dû souvent voir passer de druides dans la région. S'ils refusent mon aide, je pourrai toujours bénir le village. Ce ne sera pas aussi efficace que s'ils étaient tous consentants, mais, à tout prendre, cela maintiendra au moins les gobelins à distance.*

Ils atteignirent les portes et une femme occupée à étendre son linge leva les yeux vers eux lorsque Catrione l'interrogea. Elle mit ses mains en visière pour mieux la voir, aveuglée par les rayons du soleil.

— Vous êtes druide.

Ce n'était pas un jugement, elle se contentait d'énoncer un fait.

— Est-ce que vous êtes aveugle ?

— J'y vois en tout cas suffisamment pour être parvenue jusqu'ici, répondit Catrione sur le même ton, pourriez-vous m'indiquer où je peux trouver les fils de Cwynn MaMeeve ?

— Par ici, on l'appelle Cwynn DaRuadan et ses fils sont mes petits-enfants. Ariene, leur mère,

est ma fille.

Elle jeta l'eau de sa bassine dans une rigole et ramassa sa planche à linge.

— Je m'appelle Argael. Venez, je vais vous conduire. Vous ressemblez à Cwynn quand il était plus jeune, nota-t-elle en regardant Bran.

Catrione mit pied à terre et fit signe à Bran de l'imiter.

— Son nom est Bran, c'est le fils de Meeve, et il est également druide.

— Ah, répliqua simplement la vieille femme en hochant la tête, on a raconté à un moment que son frère allait venir chercher Cwynn, mais on attend encore.

Catrione enroula les rênes autour de sa main et guida son cheval au-delà des portes, le long du chemin inégal qui montait vers les habitations. Aux yeux de Catrione, la forteresse n'était qu'une vaste alternance d'ombres et de lumières. Le soleil brillait avec intensité et se reflétait sur les pierres claires et sur le sable blanc, ainsi que sur les tas de coquillages entassés devant chaque maison.

— Ariene ! cria Argael tandis qu'ils approchaient d'une petite maison un peu à l'écart, fais donc venir les garçons, y'a ici un, non, deux druides qui ont fait le voyage pour les voir.

— Ils sont sur la plage avec Cwynn ! cria une voix de femme en retour, quelque part à l'intérieur, ils ne devraient pas tarder à rentrer, l'heure du souper approche. Tu veux que j'aille les chercher ?

La voix s'était faite plus forte et bientôt Catrione aperçut un scintillement dans l'embrasement de la porte et une image très nette se forma dans son esprit. C'était celle d'une jeune femme aux longs cheveux bruns, au front volontaire et aux lèvres rouges comme une fraise, dont les grands yeux embrassaient le monde. Le scintillement se voila immédiatement et se teinta de rouge, lorsque Catrione s'approcha pour la saluer.

— Vous avez bien dit Cwynn, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle tandis qu'une autre partie de son esprit notait qu'Ariene lui répondait par la négative. Son cœur s'accéléra brutalement et son souffle ralentit. *Est-il possible qu'il ait survécu au combat contre Termuid ? Est-il possible qu'il ait réussi à revenir jusqu'ici ?*

— Oui, elle a bien dit Cwynn, confirma Bran.

— Oui, à cette heure-ci, en général, il est sur la plage à réparer les filets. Les garçons aiment bien qu... Cailleach, vous vous sentez bien ? s'enquit Argael en lui prenant le bras, vous êtes bien pâle, tout à coup.

— Nous ignorions que Cwynn était toujours en vie, expliqua Bran. Callie Catrione, asseyez-vous, je vous en prie.

Catrione recula en trébuchant et la sage-femme la saisit par le bras pour l'aider à s'asseoir.

— Là, asseyez-vous, Cailleach, laissez-moi vous ramener quelque chose à boire, l'eau de notre puits est très claire, rien à voir avec les trous saumâtres qu'on trouve un peu plus loin sur la route. Allez, reposez-vous un peu.

— Comment a-t-il fait pour revenir jusqu'ici ? murmura Catrione, plus pour elle-même qu'à l'intention de Bran, et pendant tout ce temps nous n'en savions rien...

Elle se releva brutalement, comme saisie d'une impulsion soudaine. Elle entendit Bran l'appeler, mais elle ignora ses cris et descendit vers la plage, sur le sentier cahoteux qui longeait les falaises. Elle marcha droit vers la haute silhouette d'un homme, assis sur un rocher, un épais monceau de mailles posé sur les genoux. Deux garçonnets aux cheveux bruns, âgés de deux ans à peine, jouaient dans le sable à ses pieds. Il leva les yeux vers elle et, en la voyant arriver, laissa son ouvrage tomber au sol.

— Catrione ! s'exclama-t-il avec un cri de surprise, Catrione, par la Grande Mère, c'est vraiment toi ?

Il courut à sa rencontre, soulevant des gerbes de sable à chaque pas. Les garçons interrompirent leurs jeux et restèrent bouche bée comme deux petits poissons en voyant leur père saisir les mains de Catrione dans les siennes.

— Je suis si heureux de te voir, tellement soulagé de voir que...

— Cwynn, qu'est-ce que c'est que ça ? lui demanda-t-elle avec étonnement en désignant sa main désormais valide, ta main, elle est entière. Qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu l'as tué ? Dis-moi si tu as tué Termuid ? Raconte-moi comment tu as fait pour revenir ici.

Cwynn se tourna vers ses deux fils.

— Allez, filez retrouver maman, et dites à grand-maman qu'il y aura un couvert de plus. Allez ! J'arrive dans une minute.

Il attendit de voir les deux petites silhouettes disparaître et fit de nouveau face à Catrione. Le vent frais qui venait de la mer faisait onduler les boucles soyeuses qui encadraient son visage. Il repoussa quelques mèches folles d'un geste doux.

— Non, je ne l'ai pas tué.

Il planta ses pouces dans sa ceinture et baissa le regard sur ses pieds nus qui s'enfonçaient dans le sable.

— Je ne me souviens plus vraiment de ce que j'ai fait. Il y a eu un combat, j'ai levé mon crochet d'argent pour le frapper et ensuite...

Il se tourna vers les vagues qui venaient mourir à ses pieds.

— Ensuite je me suis retrouvé allongé sur cette plage, ramené au bord par la marée, j'imagine. Ariene et sa mère m'ont trouvé ici, hurlant comme un damné, pris dans un sorte de délire...

— Ah, le contrecoup.

— Tu étais au courant de ça ?

— C'est ce qui se produit en général quand on reste trop longtemps là-bas, mais les effets finissent par disparaître au bout d'un moment.

— Argael m'a dit que j'étais à moitié mort. Je suis resté à délirer comme ça au moins une semaine.

— Ça arrive parfois, c'est vrai.

— Ça arrive parfois ! Tu aurais peut-être pu me prévenir, non ? Quoi qu'il en soit, j'ai fini par me réveiller et finalement me voilà, et aujourd'hui Ariene et moi nous... on fait de notre mieux pour que ça marche. On a pris cette décision avant tout pour les enfants, tu comprends.

— De votre mieux pour faire quoi ? De quelle décision parles-tu ?

— Pour que notre union de Beltane fonctionne. Nous nous sommes passé la corde au cou à la nouvelle lune, peu après la Mi-Été. C'est la bonne période pour démarrer de nouveaux projets, non ? Les garçons ont besoin de leur père et pour tout te dire, maintenant que j'ai retrouvé ma main, l'envie de retourner pêcher me démange, mais tu peux être sûre que je serai plus prudent à l'avenir.

Catrione avait du mal à avaler toutes ces nouvelles. Le vent commençait à se lever et la mer montait rapidement, elle entendait les vagues se briser sur la jetée.

— Est-ce que tu es en train de me dire..., commença-t-elle en essayant de rassembler ses pensées, est-ce que tu es en train de me dire que tu refuses de devenir Haut Roi ?

— C'est exactement ce que je suis en train de te dire.

— Attends, tu ne comprends pas. Tu ne vois pas que tu ne peux pas tourner le dos à ton destin comme ça ? Si tu as été guéri et si tu as recouvré ton intégrité physique, ce n'est pas pour rien, voyons ! Et ce n'est certainement pas pour te permettre de rester ici à pêcher du poisson que ta main t'a été rendue... toi tu es de nouveau valide, mais Morla a été marquée au fer, tu l'ignores, n'est-ce pas ? Elle ne peut plus prétendre au trône désormais, mais toi si. Toi tu peux encore devenir Haut Roi, et c'est pour cette raison que la Sorcière t'a rendu ta main. Tu dois bien le savoir, au fond de toi, n'est-ce pas ?

Une vague monta jusqu'à eux et, instinctivement, Catrione recula. Cwynn ne bougea pas d'un pouce et, lorsqu'il parla enfin, sa voix était si basse qu'elle dut tendre l'oreille pour l'entendre.

— La jeune fille sylphe, je crois bien que c'était la reine de Faërie, m'a dit exactement la même chose que toi. C'est pour ça que Termuid m'a laissé repartir. Quand l'enchantement, la magie, ou quel que soit le nom que tu lui donnes, a été lancé, ma main m'est revenue. Il était prêt à me tuer, mais elle l'en a empêché. Elle m'a dit que j'étais destiné à devenir Haut Roi. Alors non, je ne crois pas vouloir monter sur le trône, Catrione, et je ne veux plus jamais rien avoir à faire avec le royaume de Faërie. Et puis cet endroit est magnifique, j'aimerais que tu puisses voir ce paysage, Catrione. La mer est d'un bleu turquoise aujourd'hui et si tu voyais ce ciel... Le soleil le teinte de nuances orangées et les mouettes sont de petits points blancs qui se détachent sur les rochers noirs.

— Je vois tout ça, Cwynn ! l'interrompt-elle avec brusquerie. Un roi sera désigné à Samhain, comment peux-tu seulement envisager de ne pas être là ? Tu dois comprendre que c'est ta destinée, tu ne peux tout de même pas t'y soustraire ?

— Je ne suis pas aussi certain que toi que mon destin soit là-bas, soupira-t-il en passant une main dans ses cheveux.

— Et s'il existait un moyen de te garantir que jamais plus tu n'auras commerce avec Faërie ? Que plus jamais les sylphes ne menaceront de t'emmener dans leur royaume ?

— Quelle sorte de garantie ?

— Eh bien, je n'en sais trop rien pour le moment, mais si ce moyen existait que déciderais-tu ?

Cwynn ouvrit la bouche, mais un cri venant du haut du sentier l'interrompt avant qu'il n'ait le temps de lui répondre.

— A table ! cria Ariene.

Catrione distingua une silhouette pourpre flanquée de deux autres plus petites, de couleur rose. Derrière eux, Bran agitait joyeusement la main dans sa direction.

— Comment puis-je même songer à quitter cet endroit, dis-moi ? lui demanda-t-il en lui baisant les mains avant de s'exclamer : c'est bien Bran que je vois là-haut ? Pourquoi vous ne resteriez pas ici tous les deux ? Vous êtes les bienvenus, aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Je ne peux pas, Cwynn. J'ai encore beaucoup de choses à faire et bientôt j'aurai un enfant à élever. Oui, c'est ton enfant. Sais-tu à quel point cet enfant est important ? As-tu idée de ce qu'il représente pour tout le royaume de Brynhiver ? Il est le lien entre les lignées d'Allovale et de Brynhiver.

— Alors peut-être devrais-tu rester ici et me laisser prendre soin de lui. Ariene saurait s'en occuper.

— C'est hors de question ! s'exclama-t-elle, abasourdie qu'il ait seulement pu envisager une telle éventualité.

Tout dans le comportement d'Ariene laissait entendre que, de son point de vue, plus tôt Catrione serait partie, mieux ce serait.

— Non, elle ne gardera pas cet enfant, et toi, Cwynn, tu ne peux pas rester ici. Tu es roi, bon sang ! Tu es l'héritier de Meeve. La Sorcière elle-même a fait en sorte de te rendre valide pour que tu accomplisses ton destin, tu ne comprends donc pas que tu lui es redevable ? Elle finira par revenir te voir, que tu le veuilles ou non, comment peux-tu espérer y échapper ?

— Tu sais, Catrione, j'ai pêché le poisson moi-même ce matin, répondit-il d'un air rêveur en levant le regard vers la petite maison.

— Tu ne peux pas fuir tes responsabilités. Tu ne vas pas cesser d'être roi d'un simple claquement de doigts. Tu es roi et tu as un héritier, fais-toi à cette idée.

Le vent rabattit brutalement ses cheveux sur son visage et, d'un geste doux, il la recoiffa en utilisant sa nouvelle main, repoussant les mèches folles derrière son oreille. Le geste était anodin, mais elle sentit sa gorge se serrer malgré elle.

— Tu te souviens de cette vieille femme, dans la forge ? lui demanda-t-il alors qu'elle reculait légèrement la tête.

— Comment pourrais-je l'oublier ?

— Quand elle m'a remercié, elle m'a aussi demandé quelque chose. Sur le moment, j'ai trouvé cela étrange. Elle m'a demandé si j'avais jamais rêvé de devenir roi.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que pas une seule fois cela ne m'était venu à l'idée. Ça s'est passé quand elle m'a donné le disque.

Cwynn demeura un long moment silencieux, puis il poussa un profond soupir et la prit par les épaules. Elle ne pouvait pas le voir, bien sûr, mais elle n'eut aucun mal à distinguer les reflets bleu, vert et or dans ses yeux, qui se mêlaient en un ballet scintillant de couleurs changeantes.

— Tu as peut-être raison, murmura-t-il enfin, oui tu as peut-être raison. Peut-être que je ne peux pas me permettre de passer le restant de mes jours ici. Peut-être que je dois quelque chose à la

Sorcière, après tout, et peut-être devrai-je monter sur le trône un jour. Mais pour le moment tout ce que je sais, c'est que c'est l'heure du souper et qu'il y a un bon gros poisson rôti à la broche au menu avec du pain et du beurre frais. Il y a aussi des baies que les garçons sont allés ramasser cet après-midi. Je suis affamé, pas toi ?

Catrione se tourna vers le soleil couchant. L'air commençait à fraîchir et elle entendait les vagues rouler sur les rochers au bout de la plage. Une bonne odeur de nourriture descendait jusqu'à eux et elle en eut l'eau à la bouche. Il serait toujours temps de discuter demain. Elle saisit son bâton et accepta le bras que Cwynn lui tendait.

— Si, moi aussi.

Épilogue

Dans la caverne royale de la souveraine des gobelins, tout était immobile. Les corps de ses sujets gisaient épars sur le sol, consumés par l'incandescence de cette lumière inconnue jusqu'alors, et dont les sylphes les avaient inondés. Les braseros fumaient et les crânes des mortels empilés roulaient parmi les restes de leurs anciens bourreaux. Derrière le trône, cependant, un œuf gigantesque attendait d'éclorre. Un seul, parmi les centaines que les serviles sujets de la reine s'étaient échinés à protéger. Bien à l'abri au cœur de cet œuf, le roi goblin ouvrit les yeux et, tandis qu'il prenait lentement des forces, il se mit à rêver.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce récit relate des événements vieux de plusieurs siècles, dont les versions sont susceptibles de différer selon les interprétations. D'après certaines d'entre elles, la résille d'argent n'aurait pas été créée pour les raisons invoquées ici. Il est même possible qu'elle ait été forgée par d'autres mains. Nous avons fait de notre mieux pour vous livrer ici la version qui nous semblait la plus probable.

DANS LA MÊME COLLECTION

Par ordre alphabétique d'auteur

CATHERINE ASARO	<i>La magicienne•</i>
CAITLIN BRENNAN	<i>La danse de l'équinoxe</i>
P.C. CAST	<i>La prophétie maudite</i>
P.C. CAST	<i>La chasseresse</i>
P.C. CAST	<i>L'élue d'Epona</i>
P.C. CAST	<i>La prêtresse de Partholon</i>
GAIL DAYTON	<i>La rose des vents</i>
GAIL DAYTON	<i>La Rose et la Ronce</i>
LAURA ANNE GILMAN	<i>La magie de l'orage</i>
LAURA ANNE GILMAN	<i>La malédiction de l'ombre</i>
LAURA ANNE GILMAN	<i>La prédiction des ombres</i>
CHRISTIE GOLDEN	<i>La légende du dragon</i>
CHRISTIE GOLDEN	<i>La légende des glaces</i>
DEBORAH HALE	<i>La légende du royaume oublié</i>
DEBORAH HALE	<i>L'oracle de Margyle</i>
MICHELE HAUF	<i>La malédiction de l'ange noir</i>
MICHELE HAUF	<i>Gossamyr</i>
MICHELE HAUF	<i>Rhiana</i>
ANNE KELLEHER	<i>La dague d'argent</i>
ANNE KELLEHER	<i>L'amulette d'argent</i>
ANNE KELLEHER	<i>La nuit d'argent</i>
SUSAN KRINARD	<i>La malédiction du dieu de pierre</i>
SUSAN KRINARD	<i>La prophétie de Méroé</i>
MERCEDES LACKEY	<i>La magie de la Lune*</i>
MERCEDES LACKEY	<i>La chambre ensorcelée•</i>
RACHEL LEE	<i>Le secret de la rose blanche</i>
RACHEL LEE	<i>La prophétie de la Dame Blanche</i>
RACHEL LEE	<i>La clé de Morgania•</i>
RACHEL LEE	<i>L'ultime prophétie</i>
TANITH LEE	<i>La nuit des Sept Lunes*</i>
C.E. MURPHY	<i>Chamane</i>
C.E. MURPHY	<i>La lune rouge*</i>
C.E. MURPHY	<i>La magie de Siobhàn</i>
C.E. MURPHY	<i>A la porte des songes</i>

* réunis dans le volume intitulé *Cœurs de lune* (Luna n° 16)
• réunis dans le volume intitulé *La légende des royaumes* (Luna n° 19)

DANS LA MÊME COLLECTION

Par ordre alphabétique d'auteur

ROBIN D. OWENS	<i>La prophétie de Lladrana</i>
ROBIN D. OWENS	<i>L'appel de la lune</i>
ROBIN D. OWENS	<i>La cavalière de cristal</i>
MICHELLE SAGARA	<i>Le secret d'Elantra</i>

MICHELLE SAGARA *La cité d'Elantra*
JERI SMITH-READY *La messagère des deux mondes*
MARIA V. SNYDER *Le poison écarlate*
MARIA V. SNYDER *L'apprentie magicienne*